
BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
148
K
14
NAPOLI

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes; & d'un Tome Neuviéme.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

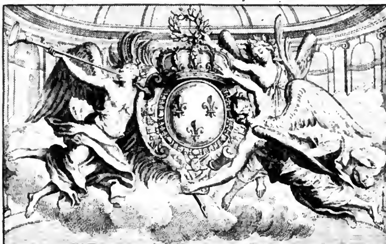
TOME PREMIER.





A PARIS,
Chez PIERRE EMERY, Quay des Augustins, à Saint Benoist.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



AU ROY.



IRE,

Quoique VOSTRE MAJESTE', *pour devenir un Grand Roi, n'ait besoin que des exemples que lui fournit son Auguste Maison, & que parmi les Rois ses Ayeuls Elle trouve des modeles parfaits de toutes les vertus, je me flatte que l'Ouvrage que j'ai l'honneur de lui présenter ne lui sera pas inutile. Vous y trouverez*, SIRE, *les mêmes regles, les mêmes principes que ces Grands Rois ont suivis, & vous y verrez que dans tous les temps c'est la vertu seule qui a fait la veritable grandeur des Princes, & que la posterité toûjours juste, ne rend hommage, ni à leurs richesses, ni à la pompe de leur Cour, ni à l'étenduë de*

leurs Etats, ni à leurs victoires; mais à leur ſageſſe & à la juſtice avec laquelle ils ont gouverné les peuples qui leur ont été ſoûmis.

Louis le Grand, *vôtre Biſayeul, dont la gloire vivra toûjours, perſuadé qu'un Roi doit étendre ſes ſoins pour ſes ſujets au-delà de la mort même, a employé les derniers momens de ſa vie à aſſûrer nôtre bonheur, en choiſiſſant pour vôtre éducation les hommes les plus capables de vous former par de grands préceptes, & de vous rendre un Prince accompli. Par ce choix, auquel la Pieté a préſidé, ce Heros Chrétien en rendant le dernier ſoûpir, a eu la conſolation de voir par avance les Vices s'éloigner de vôtre Thrône, & les Vertus y prendre place & s'y aſſeoir avec vous.*

Le temps approche, SIRE, *où le Grand Prince, que la Providence a fait le Dépoſitaire de vôtre Autorité Royale pendant vôtre minorité, aura la ſatisfaction de vous remettre ce précieux dépôt. V. M. va regner par elle-même, & pour ſoûtenir le poids de la Royauté elle aura beſoin d'amis fidéles.*

En voici cinquante, SIRE, *qui s'offrent à V. M. & quels amis! de grands Legiſlateurs, des Rois, des Empereurs, des Généraux d'Armée, qui tous ont rempli la terre du bruit de leur Nom; des amis qu'aucune paſſion ne portera jamais à vous rien déguiſer, & qui toûjours ſincéres vous diront la vérité ſur toutes vos actions & ſur tous vos deſſeins, & la verité confirmée par leur exemple.*

VOSTRE MAJESTE' a ſouvent témoigné un impatient déſir de les avoir auprès d'Elle. Cette impatience promet, SIRE, *que vous quitterez quelquefois la brillante Cour, que l'élite de la jeune Nobleſſe de France forme auprès de Vous, & qui donnera un jour à vôtre Regne de grands Capitaines, & des hommes capables de ſervir l'Etat, & que vous prendrez plaiſir à vous entretenir avec ces Heros des deux plus célébres & plus vertueuſes Nations du monde. Ce commerce,* SIRE, *ne vous ſera pas infructueux; Ils vous donneront d'excellens conſeils ſur la guerre, ſur la paix, ſur la politique & ſur l'amour des Lettres, qui ſeules peuvent éterniſer la gloire d'un heureux Regne. Ils vous diront,* SIRE, *qu'un Royaume eſt pour un Prince ſage un vaſte champ pour y*

faire de grandes & de belles actions ; que bien regner, c'est rendre à Dieu le plus agréable de tous les cultes ; que le principal devoir d'un Roi, c'est de rendre ses sujets heureux ; mais qu'il ne doit pas borner là son ambition, & qu'il doit la porter à faire aussi le bonheur de ses Voisins, car un grand Roy est un bien pour tous les hommes. Son Regne est comme un Fleuve majestueux qui ne se contente pas d'enrichir les lieux de son origine, mais qui porte la richesse de ses eaux dans toutes les contrées qu'il traverse.

VOSTRE MAJESTE' est naturellement si touchée de tout ce qui est beau, qu'elle sera charmée des grandes actions & des grands sentimens qu'elle lira dans ces vies. Elle sera frappée de l'éclat des Triomphes de Paul Emile, de Fabius, de Flamininus, de Lucullus, de Pompée & de César. Vous avez, SIRE, *un moyen infaillible & plus court de vous assurer une gloire plus flatteuse & plus solide, c'est d'aimer vos peuples, & de faire croître l'amour qu'ils ont déja pour vous. Par là,* SIRE, *toute vôtre vie sera un triomphe continuel ; V. M. ne paroîtra jamais en public qu'elle n'attire après Elle les cœurs de ses Sujets & des Etrangers, qui tous à l'envi la combleront de bénédictions & de loüanges. Tous les Triomphes Romains égalent-ils un tel Triomphe ? Non,* SIRE, *& Flamininus lui-même, qui avoit triomphé du Roi Philippe, & dont le Triomphe avoit été un des plus riches & des plus superbes, étoit moins flatté de cet honneur, que du plaisir d'avoir brisé les fers de la Grece, & d'avoir fait servir sa victoire à rendre à tant de peuples leur liberté.*

Les Rois, SIRE, *ne sont l'image de Dieu qu'autant qu'ils font de bien aux hommes, qu'ils les soulagent, qu'ils les défendent, qu'ils les protegent. Nous voyons déja ces traits divins éclater dans V. M. Elle est pleine de compassion pour les malheureux, & toûjours disposée à les secourir. Quelle esperance pour vos sujets ! Ils attendent de Vous,* SIRE, *tous les biens qu'on doit attendre d'un Roi qui se regarde plûtôt comme le Pere, que comme le Maître de ses peuples, & ils esperent que par vos*

bienfaits vous meriterez tous les plus glorieux titres que les Peuples reconnoissans ont donné aux Princes, qui ont fait consister leur Grandeur dans la felicité publique.

VOSTRE MAJESTE' s'étonnera sans doute que parmi les vies qui sont dignes d'être imitées, Plutarque présente celles de Marius, de Sylla, de Demetrius & d'Antoine, qui n'offrent presque que des exemples à fuir. Ils avoient de grandes qualitez; ils étoient pleins de valeur & grands Capitaines, & ils ont fait des Exploits très-glorieux; mais ils les ont ternis par leurs vices. Plutarque vous fera entendre, SIRE, *qu'il ne les a mêlez parmi ses Hommes illustres, que parce que l'amour de la vertu croît & se fortifie par l'horreur du vice, & qu'il a cru que ceux qui liront avec discernement, seront plus zélez spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & des plus vertueuses vies, quand ils connoîtront celles qui sont mauvaises & detestées de tout le monde.*

Plutarque présente donc ici à V. M. un miroir fidéle. Vous le consulterez, SIRE, *non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour conformer vos mœurs & vos actions à tout ce qu'il y a de plus beau, de plus loüable & de plus digne d'un Roi. Par ce moyen*, SIRE, *vous aurez toutes les grandes qualitez de ces Heros, sans avoir aucun de leurs défauts; & en les perfectionnant par une pieté solide, vous réjoüirez la terre par vos vertus.*

Pendant que V. M. s'occupera de cette étude si digne d'Elle, je vous prépare, SIRE, *d'autres Ouvrages qui ne vous seront pas moins utiles, & tous les momens de ma vie employez à vôtre service, seront autant de preuves de mon zéle & de la passion avec laquelle je souhaite que V. M. soit toûjours l'amour & les delices de ses Sujets, & l'admiration de tout le monde. Je suis avec un très-profond respect,*

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble, très-obéïssant & très-fidéle serviteur & sujet,
DACIER.

PREFACE.

UNE des plus grandes marques de folie que Democrite trouvoit dans les hommes, c'eſt qu'ils ne daignent pas s'inſtruire de ce qui s'eſt fait avant eux, & que le long âge du monde leur eſt une leçon inutile, parce qu'ils ne s'en ſervent pas comme ils devroient, pour profiter de tant de grands exemples dont l'Hiſtoire conſerve le ſouvenir, & pour tirer de ce qui eſt arrivé des conjectures de ce qui doit arriver encore. Ce Philoſophe en faiſant par-là l'éloge de l'Hiſtoire en general, fait particulierement celui de Plutarque, qui eſt le plus utile de tous les Hiſtoriens, & qui poſſede parfaitement tous les talens néceſſaires pour corriger & pour inſtruire. C'eſt le livre, non ſeulement de tous les hommes, mais de tous les âges; car il eſt peut-eſtre le ſeul qui puiſſe amuſer très-utilement les enfans, dans le même temps qu'il peut occuper très-ſolidement les hommes. Il n'y a point de poëſie où l'art ſoit mieux employé, & qui ſoit plus admirablement diverſifiée. Plutarque a ſeul cet avantage, qu'à la verité de l'Hiſtoire, il joint tous les agrémens qu'on croyoit que la Fable ſeule pouvoit fournir, & que ſes narrations ſont animées par tout des preceptes de la plus haute philoſophie qu'il humaniſe, s'il eſt permis de parler ainſi, & dont il ſe ſert très-à-propos pour rendre generales des actions particulieres, afin qu'elles conviennent à tout le monde, & que tout le monde puiſſe en profiter. Il ne nous peint pas ſeulement les hommes tels qu'ils ſont dans le pu-

blic, ce n'eſt les montrer que d'une maniere très-imparfaite, il nous les fait voir tels qu'ils ſont dans le particulier, où ils ne different point d'eux-mêmes, & où par conſequent ils ſont plus près de nous, & c'eſt ce qu'il y a de plus utile; car par-là nous voyons leurs mœurs, leurs paſſions, enfin toutes leurs inclinations à nud, & nous pouvons démêler la verité d'avec le maſque & l'apparence, & diſtinguer ce qui eſt proprement à eux, de ce que la Fortune leur prête. Si Plutarque ne nous avoit donné que les vies des grands hommes qui nous ſont inconnus, & dont nous n'avons que ce qu'il en a écrit, nous l'admirerions ſans voir encore toutes les merveilles de ſon art, & toute l'étenduë de ſon genie; mais il nous fait connoître ceux dont l'antiquité a le plus parlé, dont nous avons les plus beaux ouvrages, en un mot, ceux que nous connoiſſons, & voilà ce qui me paroît de plus admirable. Auſſi ne craindrai-je point de dire, deût-on m'accuſer de m'exprimer trop poëtiquement dans une Préface, que ſi l'on compare ſes vies avec celles qu'on a faites avant & après lui, on y trouvera la même difference qui étoit entre la ſtatuë miraculeuſe de Pygmalion, & celles de tous les autres Sculpteurs; ces dernieres paroiſſoient vivantes, & l'autre l'étoit. Tout eſt vivant de même dans Plutarque, ce ne ſont pas des Hiſtoires qu'on lit, ce ſont ces grands hommes même qu'on voit & qui parlent.

L'excellence de cet ouvrage, & l'utilité dont il eſt, m'ont excité à en entreprendre une nouvelle traduction, perſuadé que dans ce genre on ne ſçauroit rendre au public un plus grand ſervice. Mais avant que de m'engager dans un travail ſi difficile & ſi long, je crus

qu'il falloit éprouver ſon goût par l'eſſai d'un volume, afin que s'il en étoit content, j'en euſſe plus de courage pour continuer, & s'il ne l'étoit pas, que je m'épargnaſſe une peine inutile, & que je tournaſſe ailleurs mes études & mon application. C'eſt ce que je fis il y a plus de vingt-cinq ans en donnant les ſix premieres vies. Il me parut bien-tôt que les gens de bon goût n'avoient pas deſapprouvé mon travail, & qu'ils en demandoient la ſuite. C'eſt ce que j'ai fait. Je n'ai épargné ni ſoin ni peine pendant pluſieurs années pour rendre cet Ouvrage plus agréable & plus utile qu'il ne l'a été juſqu'ici, & j'ai lieu d'eſperer que mes efforts ne ſeront pas vains. Le Public auroit été plûtôt obéï ſi je ne m'étois trouvé indiſpenſablement obligé d'interrompre mon travail pour donner d'autres ouvrages. C'eſt ce qui a retardé l'exécution de ce grand deſſein.

Toutes les oppoſitions & toutes les contradictions que cette traduction aura à eſſuïer de la part de ceux qui admirent celle d'Amiot dans les endroits mêmes qu'ils n'entendent point, me ſont connuës, & j'y ai ſouvent répondu. Mais j'aimerois bien mieux laiſſer découvrir mes raiſons à ceux qui prendront la peine de conferer mon Ouvrage avec celui de ce grand homme, que de les étaller dans une Préface, où la modeſtie perſuade peu, & où la moindre liberté offenſe tout le monde. Cependant de peur qu'on ne me condamne ſans m'entendre, voici une petite apologie, ou plûtôt la juſtification de ce nouveau travail.

Je ſuis bien éloigné de vouloir rabaiſſer le merite de la traduction d'Amiot; parmi ſes plus zélez partiſans, il n'y en a point qui lui rende plus de juſtice. Le genie

de nôtre Langue lui a été parfaitement connu, il a des phrases très-naturelles & très-Françoises, & un tour très-propre & très-élegant. Je dirai même qu'il est le premier qui ait senti combien nôtre Langue étoit capable de nombre & d'harmonie. La plus grande marque de la force & de la beauté de son style, c'est que tous les efforts du temps, c'est-à-dire, une infinité de vieux mots & beaucoup de phrases qui ne sont plus d'usage, n'empêchent pas qu'il n'ait encore de la grace & qu'il ne conserve en beaucoup de choses toute la fleur de la nouveauté. On peut dire de sa maniere d'écrire, ce que Terence dit d'une belle personne qu'on avoit trouvée avec de méchans habits, & dans un état fort négligé,

Ni vis boni
In ipsa inesset forma, hæc formam extinguerent.

Phorm. Act. 1. Sc. 2. *Si elle n'avoit eu un fonds de beauté à ne rien craindre, tant de choses si desavantageuses n'auroient pas manqué de l'éteindre & de l'effacer.* Mais il ne faut pas passer ces bornes, car de loüer ce style dans ce qu'il a de trop negligé, de vieux, & d'entierement hors d'usage, c'est tomber presque dans l'entêtement de ceux, dont Horace parle, qui trop amoureux du vieux langage, juroient que les Muses mêmes avoient dicté sur le Mont d'Albe les Loix des douze Tables, les Livres des Pontifes, & les antiques volumes des Devins, qui n'étoient presque plus intelligibles. (Epist. 1. Liv. 2.)

En effet il y a plus de cinquante ans qu'un des plus grands admirateurs d'Amiot, & un des meilleurs Juges que la France ait eus sur ces matieres, a avoüé que la moitié de ses phrases & de ses expressions n'étoient

plus Françoiſes, & qu'on ne pouvoit plus s'en ſervir. Depuis cinquante ans on a retranché encore une grande partie de cette autre moitié ; ainſi voilà une traduction qui a merité l'eſtime de ſon ſiecle & du nôtre, dont cependant les trois quarts ſont dans une langue qu'on ne parle plus. Ce n'eſt pas la faute du Traducteur, c'eſt le ſort de toutes les Langues vivantes, elles ne ſont que paſſer. Quand on voit les changemens qui arrivent à ce qu'il y a de plus fort & de plus ſolide dans la nature, peut-on eſperer que la beauté d'une langue ſubſiſtera toûjours, & que la grace des mots ſera à l'épreuve des ſiecles ? Il faut donc s'oppoſer à ce torrent des choſes humaines en renouvellant celles qui peuvent être utiles, & que le temps hâte de nous ravir.

Mais, dit-on, ce vieux langage donne à ces vies de Plutarque la même force que le temps donne quelquefois à des tableaux, dont il releve la beauté, & fait qu'on prendroit preſque pour des originaux de ſimples copies. Ce n'eſt là qu'une illuſion. Le temps peut bien adoucir ou rembrunir les teintes, ou le coloris d'un tableau, & le rendre plus naturel & par conſequent plus parfait, mais il ne peut que gâter une Langue vivante, parce que la beauté des Langues vivantes conſiſte toûjours dans la nouveauté & dans la grace de l'uſage. D'ailleurs quand on regarde Amiot comme Traducteur de Plutarque, cette idée d'original s'évanoüit. Quelle malheureuſe condition ne ſeroit-ce point pour nous & pour les grands hommes dont Plutarque a écrit les vies, que la Langue d'Amiot fût devenuë la Langue dont il faudroit ſe ſervir toutes les fois qu'on

parleroit de leurs actions? Il n'eſt pas mal aiſé de ruiner cette imagination par un exemple ſenſible : Plutarque & Quinte-Curce ont écrit la vie d'Alexandre ; Amiot a traduit celle de Plutarque, & Vaugelas celle de Quinte-Curce. Quoiqu'il y ait une grande difference entre celle de Quinte-Curce & celle de Plutarque, & que celle-cy ſoit infiniment ſuperieure à l'autre, & que d'ailleurs dans le ſtyle de Vaugelas il y ait beaucoup de phraſes qui ont vieilli, quantité d'autres qui ſont ou baſſes ou familieres, & des fautes même contre l'original, cependant il n'y a perſonne qui ne liſe cette vie avec plus de plaiſir dans la Langue de Vaugelas, que dans celle d'Amiot, & par conſequent cette derniere n'eſt pas néceſſairement conſacrée à écrire les vies de ces hommes illuſtres.

Ce vieux langage n'eſt pas ſeulement obſcur & deſagréable, il eſt encore dangereux pour les mœurs, en ce qu'il peint les choſes d'une maniere trop libre, & qu'il s'y trouve quelques termes qui ont aujourd'hui une ſignification peu honnête, qu'ils n'avoient pas du temps d'Amiot.

Mais quand il n'y auroit d'autre danger que de corrompre le langage des jeunes gens, il ſeroit toûjours d'une extrême neceſſité de leur donner ce tréſor ſous une autre forme ; car ils perdront toûjours plus qu'ils ne gagneront, ſi dans leurs études on leur laiſſe négliger leur langue, qui étant une des principales parties & le fondement même de l'éloquence, doit être cultivée avec beaucoup de ſoin. On ne ſçauroit commencer de trop bonne heure à leur en faire connoître la pureté, l'élégance & la delicateſſe. Quintilien veut

qu'on donne aux enfans qui ſont à la mammelle des nourrices qui parlent purement. A plus forte raiſon quand ils ſont dans un âge plus avancé, doit-on ne leur mettre entre les mains que des Livres qui ſoient purement écrits. Pourquoi les accoûtumer à un langage qu'ils doivent deſapprendre, ou qu'ils ne doivent pas parler ?

On m'a auſſi objecté le peu d'honneur qui peut me revenir d'une entrepriſe déja faite avec beaucoup de ſuccés, & cette objection n'a rien de ſolide. En matiere d'ouvrages la gloire doit toûjours ſe meſurer par l'utilité que les hommes en recevront. Celui-ci ſera aſſez glorieux pour moi, s'il leur eſt utile. Cependant comme il n'y a rien de plus mortifiant, ni de plus capable d'abattre le courage & l'eſprit, que de n'oſer eſperer de plaire aux gens du premier ordre, j'avouë que j'aurois été rebuté de ce travail, s'il n'y avoit eu dans la traduction d'Amiot que le vieux langage à reprendre; mais je prendrai la liberté de dire qu'il y a de grandes obſcuritez, je dirai même, puiſque d'autres l'ont déja dit, qu'il y a beaucoup de fautes. Veritablement il y en a moins qu'on n'en devoit attendre de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage, & du temps où il a été fait, c'eſt-à-dire, du temps où les Lettres ne faiſoient que de renaître; mais il y en a qui meritent d'être corrigées, & il eſt certain, au jugement des ſages, qu'il n'eſt pas moins glorieux de corriger ce qui eſt mauvais, que de donner le premier ce qui eſt bon; car c'eſt l'effet de la même intelligence.

D'ailleurs c'eſt ici un deſſein tout different de celui d'Amiot. Ce grand homme s'eſt contenté de don-

ner une ſimple traduction, & j'y ajoûte des remarques où je me ſuis propoſé d'expliquer tout ce qui merite d'être éclairci, & qui doit néceſſairement arrêter un Lecteur peu inſtruit de l'antiquité, qui lit avec jugement, & qui veut entendre ce qu'il lit & profiter de ſa lecture, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore fait. Il y a peu de gens à qui ce travail ne fût utile, ſi l'on s'en étoit bien acquitté. Il le ſeroit du moins aux enfans, qui à dix ans pourroient avoir lu Plutarque, & avoir acquis une partie des connoiſſances qui leur ſont néceſſaires pour la ſuite de leurs études, dont le ſuccés dépend de ce fondement.

Je ſçai bien que parmi les partiſans d'Amiot il y en a quelques-uns, qui non ſeulement ſoûtiennent ſa traduction, mais qui prétendent même que Plutarque n'a pas beſoin de remarques pour être entendu, & il n'y a rien de plus inſoûtenable. Je ſuis bien perſuadé que les remarques ſont inutiles aux ſçavans; mais il y a tant de lecteurs qui ne le ſont pas, pourquoi les priver de ce qui peut les inſtruire? Il y a dans Plutarque une infinité de choſes que la traduction d'Amiot ne ſçauroit faire entendre, car outre qu'il s'eſt trompé en beaucoup d'endroits, il y a dans le texte quantité de paſſages corrompus, il y en a d'autres qui ſont tirez des écrits des Poëtes & de ceux des Philoſophes, & dont la force & la grace ne peuvent être bien ſenties par la plûpart des hommes, que quand elles ſont expliquées. Enfin il y en a qui renferment des ſens fort difficiles à développer, ſoit par les alluſions qu'ils font à des coûtumes anciennes fort cachées, ſoit par le rapport qu'ils ont à des faits qui ne ſont pas fort connus,

connus. Pour bien faire entendre Plutarque il faut donc reformer ce qu'Amiot a mal traduit, corriger les endroits corrompus, expliquer ces passages des Poëtes & des Philosophes, & développer ces sens cachés & ces allusions fines en recourant aux sources. Et cela ne peut être fait que dans des remarques, qui par là deviennent absolument necessaires. Les juger inutiles & les condamner, c'est blâmer le travail de quantité de sçavans hommes qui se sont appliqués à éclaircir le texte de Plutarque par des notes sçavantes & judicieuses.

Mais pour faire voir combien s'abusent ceux qui croyent que la traduction d'Amiot suffit aujourd'huy, & qu'on n'en a pas besoin d'une nouvelle, je n'ai qu'à rapporter ici le jugement qu'en a porté le celébre Auguste de Thou, qui étoit non seulement grand Historien, mais sage & judicieux Critique. Dans le centiéme Livre de son histoire sur l'année 1591. qui fut celle de la mort d'Amiot, il finit ce qu'il dit de lui en Historien sage & grave. *C'est à lui*, dit-il, *que nous devons les Ethiopiques d'Heliodore & les Pastorales de Longus heureusement traduites en nôtre Langue, quoique sans nom d'Auteur. Ces Ouvrages furent comme le prélude où il exerça son esprit; il l'employa ensuite à des travaux plus serieux & plus laborieux, en traduisant Diodore & Plutarque, quoique le plus souvent avec plus d'élegance que de fidelité, Licèt majore plerumque elegantia quàm fide redditis.* Une traduction peu fidelle, sur tout d'un Auteur si important, en demande necessairement une qui le soit davantage, & qui réponde mieux à son original.

Si une traduction de cette nature paroissoit si desirable il y a six-vingts ans à ce sçavant homme, qui en-

tendoit si parfaitement l'original, & qui l'avoit tout noté de sa main, à plus forte raison doit-elle paroître néceſſaire aujourd'hui à ceux qui ne ſçauroient lire le texte, & après tous les changemens qui ſont arrivez à nôtre Langue, qui ont fait que ce qui étoit élegant du temps d'Amiot, ne l'eſt plus du nôtre.

Trente ans après que l'hiſtoire de ce grand perſonnage fut imprimée, M. de Meziriac, qui étoit très-ſçavant dans les belles Lettres, & dans la Langue Grecque, & très-profond dans les Mathematiques, envoya à l'Academie Françoiſe, dont il avoit l'honneur d'être, un grand diſcours ſur la Traduction, où il fait voir qu'un des plus ſûrs moyens d'enrichir nôtre Langue, c'eſt de la faire parler aux plus doctes & aux plus fameux Auteurs de l'antiquité, principalement aux Grecs, qui nous ont donné tous les arts & toutes les ſciences à un ſi haut degré de perfection, que les mediocres eſprits de nôtre temps ne comprennent qu'avec difficulté ce qu'ils ont écrit, & que les plus excellens ont bien de la peine à ajoûter quelque choſe à leurs inventions. Et après avoir donné à Amiot toutes les loüanges qui lui ſont dûës, & que les bons Juges lui donneront toûjours, & avoir dignement loüé ſon eſprit, ſon travail & ſon ſtyle, il prétend montrer qu'il a fait des fautes très-groſſieres de diverſes ſortes, dont il donne des exemples. Il ajoûte que perſonne ne revoque en doute qu'il n'y ait beaucoup à redire à ſon ſtyle, & qu'il ne ſoit fort éloigné de la pureté de langage qui ſe voit aux ouvrages de ceux qui étoient alors en réputation de bien écrire, ſoit que l'on conſidere les mots inutiles qu'il employe bien ſouvent, ſoit

que l'on prenne garde à plusieurs de ses façons de parler qui ne sont plus tolerables, tant s'en faut qu'elles ayent bonne grace, & qu'elles contentent l'oreille. Cela est cause, ajoûte-t'il, que ceux qui recherchent curieusement les belles paroles, plûtôt que la doctrine solide, se dégoûtent de la lecture de Plutarque, & que ceux qui sont capables de connoître le fruit qu'on en peut tirer, souhaitent avec passion que cette traduction soit reformée, & qu'on accoûtume cet admirable Auteur à parler nôtre Langue plus nettement & plus élegamment, afin qu'on puisse le lire avec plus de plaisir & plus de profit; *Non seulement*, dit-il, *la beauté du langage a manqué à Amiot, mais encore la fidelité, car il y a plus de deux mille endroits où il a perverti le sens de l'Auteur.*

Voilà une chose assez singuliere & assez remarquable, pour dire cela en passant, un traducteur qui a fait un si grand nombre de fautes, & de fautes si considerables, & à qui la beauté du langage a manqué, a pourtant remporté & merité non seulement l'estime de son siecle, mais encore celle des siecles suivans, où le langage a été plus parfait. J'en voi deux raisons; la premiere, qu'Amiot a été de tous les Ecrivains de son temps celui qui a le mieux écrit, qui a le plus approché de la perfection, & qui le premier a mis nôtre Langue hors d'enfance & l'a délivrée de la barbarie où elle croupissoit avant lui. La seconde raison plus puissante encore, c'est l'Auteur qu'il a choisi. On voit éclater dans Plutarque tant d'esprit, tant de sagesse, & tant de force de sens, & ses écrits sont remplis de tant de preceptes utiles & necessaires à toutes sortes d'états & de conditions, qu'il n'étoit pas possible de le presenter à

un ſiecle qui ne le connoiſſoit point, que ce ne fût comme une vive lumiere qui venoit tout à coup à éclater parmi les plus épaiſſes tenebres. Une traduction moins élegante auroit produit le même effet.

M. de Meziriac donne de grandes loüanges à Amiot, mais il le flêtrit enſuite plus qu'il ne le louë, car il ne ſe contente pas de dire qu'il n'avoit qu'une mediocre connoiſſance de la Langue Grecque, & qu'une legere teinture des belles Lettres, qu'il étoit mediocrement initié dans la lecture des Poëtes Grecs, & qu'il étoit peu verſé dans les Mathematiques, & peu inſtruit de la Géographie; il va encore plus loin, car il aſſeure en propres termes qu'il a fait une ſi grande quantité de fautes dans ſa raduction, que pour les corriger toutes, & effacer tant de taches dont il a défiguré Plutarque, ce n'eſt pas un moindre travail que celui qu'Hercule ſoûtint quand il nettoya les étables d'Augée. Cela eſt beaucoup trop fort, & je me croi obligé de défendre Amiot contre une cenſure ſi outrée & ſi injuſte.

Il eſt conſtant qu'Amiot a fait beaucoup de fautes, comme je l'ai déja dit. Ses fautes ſont de deux ſortes; les unes ne ſont que des minuties, qu'un lecteur, qui n'a qu'une mediocre connoiſſance, corrige ſans peine, & qui ne meritent pas d'être relevées avec grand bruit. Les autres ſont très-importantes, & demandent d'être corrigées, mais toûjours avec la moderation qu'on doit garder en parlant d'un homme de ce merite, & qui a le premier défriché cette terre inculte, en traduiſant en nôtre Langue cet ouvrage immenſe dont l'entrepriſe ne demandoit pas moins de courage, que d'intelligence & de capacité. M. de Meziriac s'eſt fort

étendu ſur les premieres, & n'en pardonne aucune, mais il n'a pas relevé toutes les autres. Il lui eſt même ſouvent arrivé de faire les mêmes fautes qu'Amiot, & quelquefois auſſi d'en reprendre d'autres qu'Amiot n'a pas faites, & où ce Cenſeur s'eſt lui ſeul trompé.

Par exemple dans la vie de Theſée, vol. 1. pag. 9. il accuſe Amiot de n'avoir pas entendu le Grec, parce qu'il a traduit qu'*Egée reconnut & avoüa Theſée pour ſon fils*, au lieu qu'il devoit traduire, qu'*il l'adopta*. Car, dit-il, Egée n'avoüa pas ſeulement Theſée, mais en outre l'adopta ; mais c'eſt lui qui ſe trompe, & Amiot a mieux parlé ſa Langue que lui. On n'a jamais dit qu'un prince qui a un fils naturel, l'adopte pour le reconnoître & le legitimer. Il ſuffit qu'il le reconnoiſſe ; l'adoption n'eſt nullement neceſſaire, & la reconnoiſſance ſeule fait la légitimation, *παῖδα θέμενος Αἰγέως αὐτὸν*, ne peut ſignifier ici *adopta*, mais *reconnut & avoüa pour ſon fils*, & c'eſt ainſi qu'il faut traduire.

Dans la vie d'Alcibiade, vol. 2. pag. 405. Plutarque dit que *le peintre Ariſtophon ayant peint Nemea qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein*, &c. Amiot a traduit : *Et ayant le peintre Ariſtophon peint une Courtiſane nommée Nemea, qui tenoit Alcibiade aſſis ſur ſon giron.* Sur cela M. de Meziriac lui fait un grand procès, & l'accuſe d'avoir corrompu ce paſſage en mettant *la Courtiſane Nemea*, au lieu, dit-il, qu'il devoit traduire, *ayant peint la célébrité des Jeux de Nemée*. Mais c'eſt lui qui ſe trompe & qui a fait en cela une très-lourde faute, comme le ſçavant M. de la Monnoye l'a remarqué avant moi. Nemea eſt icy la célébre Courtiſane Nemea joueuſe de flutte. Quel ſens y auroit-il à dire qu'Ariſtophon pei-

gnit la fête des jeux de Nemée qui tenoit Alcibiade dans son sein ; le sein d'une fête est d'un ridicule parfait. Ce seul passage fait voir qu'il est souvent utile d'ajoûter au texte quelque mot qui en détermine le sens. Parce que le Grec n'a pas ajoûté *Courtisane*, M. de Meziriac s'y est trompé. Il n'auroit pas fait cette faute, s'il s'étoit souvenu de ce qu'Athenée rapporte dans son XIII. liv. pag. 587. Voici ce qu'il dit : *Hyperide, dans son Oraison contre Patrocle, fait mention de Neméa joueuse de flutte ; & il y a sujet de s'étonner que les Athéniens n'ayent rien dit d'une Courtisane, qui portoit le nom d'une des assemblées les plus célébres, car il étoit défendu de donner ces sortes de noms, non seulement aux Courtisanes, mais aussi à toutes les autres esclaves, comme Polomon l'asseure dans son traité de la Citadelle.* Voilà donc la même Neméa Courtisane & joueuse de flutte, dont Plutarque parle, la voilà mentionnée dans les Anciens. Et ce passage d'Hyperide nous apprend que ce nom lui fut donné des Jeux Neméens, où apparemment elle avoit brillé par sa beauté & par son art.

Dans la vie de Caton le Censeur, vol. III. pag. 357. Plutarque dit qu'une des trois choses dont Caton se repentoit, c'étoit ὅτι μίαν ἡμέραν ἀδιάθετος ἔμεινεν, *de ce qu'il avoit laissé passer un seul jour sans rien faire.* M. de Meziriac prétend que ce n'est pas le sens du passage, & qu'Amiot devoit traduire, *d'avoir laissé passer un seul jour sans avoir fait son testament.* Voilà un plaisant repentir ; Caton auroit donc voulu faire son testament fort jeune. Le mot ἀδιάθετος, signifie quelquefois *intestatus*, mais il signifie aussi, *dérangé*, *fainéant*, *oisif.* Henry Estienne ne condamne pas cette explication, il se contente de dire

éue Caton ſe repentoit *d'avoir paſſé un ſeul jour ſans avoir fait quelque choſe de ſerieux*, ou *ſans avoir fait quelque choſe qui concernât ſes affaires.* Ce qui revient au même ſens, & qui s'accorde parfaitement avec ce que Plutarque nous dit du caractere de Caton qui étoit fort avare, & qui regardoit la pareſſe comme la mere de tous les vices. S'il eſt honteux de faire des fautes, il l'eſt encore davantage d'en faire en reprenant les autres.

Le même M. de Meziriac étoit ſi perſuadé de la néceſſité d'une nouvelle traduction, qu'il l'entreprit, & qu'il l'accompagna de ſçavantes remarques, bien convaincu qu'on ne pouvoit s'en paſſer. La mort l'empêcha d'achever. Il n'y en a eu que quelques vies de faites & de tranſcrites. M. l'Abbé Bignon qui a herité de ſes peres l'amour qu'ils avoient pour les Lettres, & qui a réüni en lui leurs grands talens comme leurs vertus, m'en a communiqué cinq, celle de Theſée avec des notes, celle de Romulus ſans notes, celle de Numa & celle de Fabius Maximus avec des notes, & celle de Ceſar ſans notes.

Pour ce qui eſt de la traduction de ce ſçavant homme, elle eſt certainement plus exacte & plus fidelle que celle d'Amiot; mais dans ce que j'en ai vu, je puis dire ans craindre d'être démenti par ceux qui auront cette copie entre leurs mains, que ſi elle avoit été imprimée dans ce temps-là, elle en demanderoit aujourd'hui une nouvelle. Elle manque de grace, d'harmonie & de force; & la douceur & la majeſté de nôtre Langue n'y paroiſſent pas avec tout l'éclat qu'elle avoit déja de ſon temps. Si l'on compare ſon ſtyle avec celui de Vaugelas, qui étoit ſon contemporain, on y remar-

que une difference infinie. Ce n'eſt pas l'intelligence qui lui a manqué, c'eſt un certain goût qu'on ne peut gueres acquerir que dans la Capitale & dans le commerce du monde. Elle ſe ſent de la Province où elle a été faite. D'ailleurs on peut dire, pour le juſtifier, que de ſon temps nôtre Langue n'étoit pas dans toute la perfection où elle eſt aujourd'hui, & qu'elle n'avoit pas ces graces & ces délicateſſes que les grands hommes, qui ont écrit dans nôtre ſiecle, lui ont donné dans leurs ouvrages, & auſquelles on ne peut nier ſans ingratitude & ſans injuſtice que l'Académie Françoiſe n'ait beaucoup contribué. J'oſerai dire de Meziriac & d'Amiot ce qu'Horace dit de Lucilius :

Si foret hic noſtrum fato dilatus in ævum,
Deterreret ſibi multa.

Si les deſtinées les avoient conſervés l'un & l'autre juſqu'à nôtre ſiecle, ils effaceroient beaucoup de choſes dans leur Ouvrage, ils le corrigeroient & le changeroient.

Ses remarques ſont ſçavantes & judicieuſes, il reprend très-ſouvent Amiot avec raiſon, mais ſouvent auſſi il releve des fautes peu importantes, & qu'il ſuffit de corriger ſans en parler, & il deſcend dans des détails ou inutiles, ou ennuyeux. Il démêle bien des points de Fable, de Chronologie & de Généalogie, mais il n'éclaircit aucun point de Philoſophie, ni de Politique, il n'explique aucun des endroits les plus importans, & ne fait ſentir aucune des beautez de ſon original, ce qui eſt pourtant le principal devoir d'un Interprête, & ce qui peut être le plus utile dans ſon travail. On en jugera, car j'ai fait imprimer ſes notes ſur Theſée, ſur Numa & ſur Fabius Maximus. Par la qualité de ſes notes le

Public

Public jugera de la perte qu'il a faite de n'avoir pas ſon Ouvrage entier, & par leur ſtyle il jugera de celui de ſa traduction. J'oſe dire que ſi elle étoit imprimée, elle paroîtroit plus ancienne que celle d'Amiot.

Voilà donc une choſe bien ſinguliere & aſſez plaiſante, d'un côté les deux hommes les plus éclairez de leur temps, à qui la Langue de Plutarque étoit auſſi connuë que la leur propre, & qui avoient fait une étude profonde de l'Antiquité, ſont convaincus qu'une nouvelle traduction de Plutarque eſt néceſſaire, & que Plutarque a beſoin de remarques pour être bien entendu, & de l'autre ceux qui ne connoiſſent que le nom de cet Ecrivain, qui ne ſçauroient le lire dans ſa Langue, & qui n'ont fait nulles recherches des mœurs & des uſages de ces temps anciens, nulles études ſolides dans ce genre, ſoûtiennent que la traduction d'Amiot ſuffit, & qu'on peut ſe paſſer de remarques. Qui croira-t'on ?

Voilà tout ce que j'avois à dire pour juſtifier mon deſſein. Je n'ai pas la préſomption de croire l'avoir parfaitement exécuté, mais ce que j'ai dit ſuffira toûjours pour faire voir que ceux qui auront plus de lumiere & plus de force que moi, ſeront bien reçus à l'entreprendre juſqu'à ce qu'on y ait bien réüſſi. Cependant j'oſe eſperer que les plus grands amateurs d'Amiot ne pourront condamner les efforts que j'ai faits pour mettre Plutarque entre les mains de ceux qui, ne pouvant goûter & entendre ſa traduction, ni lire l'original, ſont privez d'une lecture très-néceſſaire, & dont on peut tirer autant de profit que de plaiſir.

Je ne manquois pas de matiere pour des Ouvrages nouveaux; outre les Morales de Plutarque que je prépare,

j'en ai actuellement un autre entre les mains qui demanderoit un des plus ſçavans hommes & des plus conſommez dans la Philoſophie & dans la Politique. C'eſt la traduction de la République & des Loix de Platon, & des Politiques d'Ariſtote, dont j'eſpere de faire un corps de politique entier & parfait, où l'on verra le bon & le mauvais de tous les Gouvernemens, & les cauſes de leur décadence & de leur durée. A mon âge, je ne puis gueres eſperer d'avoir le temps de finir des Ouvrages ſi longs, ſi conſidérables, & qui demandent de ſi profondes méditations, mais je ferai ce que je pourrai, & j'aurai du moins la conſolation de finir mes jours dans une occupation utile, & digne d'un homme de bien. Quelqu'un a dit que c'étoit un beau ſuaire que la Tyrannie, mot horrible; & moi je dis que le plus beau & le plus honorable de tous les ſuaires, c'eſt un travail entrepris pour le bien public. La moiſſon eſt ſi riche, & il ſe préſente tant de choſes neuves qu'on pourroit donner & qui ſeroient très-utiles, que j'oſe dire que rien ne marque davantage la diſette où l'on eſt aujourd'hui de gens ſçavans & habiles, que cette infinité d'ouvrages frivoles que l'on donne tous les jours au Public au milieu de tant de choſes excellentes qu'on pourroit faire, & qu'on néglige.

Ce n'eſt donc point faute d'occupation, ni pour m'emparer des terres déja occupées, que j'ai travaillé ſur Plutarque. J'ai entrepris ce travail, parce qu'il m'a paru qu'il n'y en avoit pas de plus utile, ni dont on eût un plus grand beſoin.

Il eſt temps préſentement de rendre raiſon de la conduite que j'ai ſuivie dans la traduction & dans les remarques.

La premiere chose qu'il faut faire pour parvenir à donner une bonne traduction, c'est de bien établir la verité du texte, & c'est ce qu'on ne peut faire qu'en le corrigeant ou par des conjectures sures & bien fondées, ou par le secours des manuscrits. J'ai eu recours à ce dernier moyen, M. Salvini, aussi officieux que sçavant, a eu la bonté de m'envoyer sur plusieurs vies les diverses leçons d'un excellent manuscrit de la bibliothéque du Grand Duc. M. de la Grive, jeune Medecin très-sçavant en Grec, m'a communiqué une collation fidelle & exacte qu'il a faite de plusieurs autres de ces vies sur un très-bon manuscrit de la bibliothéque de feu M. le Chancelier Seguier, & qui est aujourd'hui dans celle de S. Germain des Prez, entre les mains de ces sçavans Religieux qui nous ont donné & qui nous donnent encore tous les jours de si beaux Ouvrages, & des Ouvrages si utiles aux Lettres & à la Religion. J'ai consulté aussi un manuscrit de la bibliothéque du Roy, & les diverses leçons qu'on a ramassées à la fin des éditions in folio. Dans les endroits où ces manuscrits ne m'ont rien fourni pour la restitution des passages alterez, ou corrompus, j'ai corrigé le texte sur les autoritez des Auteurs même que Plutarque a suivis, & qui sont plus sains & plus corrects, ou par des conjectures qui paroîtront vrayes, ou du moins très-vraisemblables. Je puis assurer qu'il y a une infinité de passages corrigez. C'est une chose étonnante qu'un texte aussi important que celui de Plutarque, ait été laissé dans le desordre où il est dans toutes les éditions, & qu'on ne se soit pas appliqué à en donner une édition plus exacte & plus correcte. Et à propos des manuscrits, je dirai qu'ils sont

ſouvent très-utiles pour réformer des textes corrompus, mais il ne faut les ſuivre qu'avec choix. Les Copiſtes ont ſouvent ſommeillé & fait des fautes conſiderables. C'eſt même de-là que ſont venuës les fautes des imprimez. Ainſi il faut ſe ſervir de ſon jugement, & ne recevoir que ce qui eſt clair & indubitable. C'eſt ce que j'ai obſervé autant que je l'ai pu. Je n'ai pas averti de tous les changemens que j'ai ſuivis, ma traduction le fera aſſez entendre à ceux qui liront l'original, car elle montre évidemment les leçons que j'ai embraſſées, & je me flatte qu'elle pourra ſervir à ceux qui entreprendront de donner une nouvelle édition Grecque de cet Auteur.

Plutarque n'eſt pas recommandable par ſa maniere d'écrire; ſon ſtyle eſt dur & embarraſſé; c'eſt un compoſé de pluſieurs ſortes de ſtyles, car il employe ordinairement les termes & les phraſes des Hiſtoriens dont il emprunte les faits, & des Philoſophes dont il employe les ſentimens. De-là vient qu'il n'a point de ſtyle uni, qu'il ne ſuit ni meſure, ni regle, & qu'on trouve dans ſes écrits un mêlange divers qui n'a aucune conformité; on pourroit le comparer à ces anciens bâtimens, dont les pierres ne ſont ni polies ni bien arrangées, mais bien aſſiſes, & ont plus de ſolidité que de grace, & reſſentent plus la nature que l'art. Dans ce qui eſt de lui, il n'a preſque aucune des graces de ſa Langue, il néglige le nombre & l'harmonie, il ignore, ou recherche peu la beauté de l'arrangement, & n'a nulle regle pour ſes périodes, mais toutes ſes paroles ſont pleines de ſens; c'eſt dans le bon ſens que ſa plume eſt toûjours trempée; il a beaucoup de force &

de gravité, & il égale ordinairement la grandeur & la profondeur de ses pensées par le poids de ses termes.

Dans la traduction je tâche de conserver toute la force qu'il a, & j'aurois bien voulu pouvoir lui donner les agrémens qui lui manquent. Je sépare, & je renverse même ses périodes, quand elles sont trop embarrassées, ou que le genie de notre Langue ne s'accommode pas de l'ordre qu'il a suivi. Je supplée quelquefois à son texte la suite de quelques citations, dont il ne rapporte qu'un mot, parce qu'elles étoient connuës & familieres de son temps, mais qui ne le sont pas du nôtre; j'adoucis des images trop fortes & trop libres, que la chasteté de nôtre Langue ne pourroit souffrir; pour donner plus de jour à ce qu'il a laissé dans une trop grande obscurité, ou qui étoit clair de son temps, & ne l'est plus du nôtre, j'ai ajoûté quelquefois au texte quelque mot. C'est être trop idolâtre de son original que de n'oser y rien ajoûter pour une plus grande clarté, & que d'aimer mieux le laisser dans son obscurité, que de l'éclaircir par l'addition de quelque terme, qui met le Lecteur au fait, & qui l'instruit de ce que le texte ne lui apprend pas assez clairement. Ce n'est pas un vice que d'ajoûter au texte ce qui est nécessaire, soit pour la clarté, soit pour la grace, ou pour la force; mais c'en est un que d'y ajoûter sans nécessité & mal à propos, comme Amiot l'a fait très-souvent. Je n'ai pas fait difficulté d'employer quelque expression qu'il m'a paru que l'Academie accusoit peut-être trop legerement de vieillir. C'est servir la Langue que de ne pas souffrir qu'on l'appauvrisse en la privant de certaines façons de parler naturelles, dont les anciens

Ecrivains ſe ſont ſervis, & qui n'ont contre elles que le vain reproche, qu'on n'en ſçauroit rendre aucune raiſon. Combien en avons-nous de cette ſorte qui ſont pourtant très-Françoiſes ? Nôtre Langue eſt ſur-tout capricieuſe en une choſe, c'eſt qu'elle prend ſouvent plaiſir à s'éloigner de la regle, & l'on peut dire que ſouvent rien n'eſt plus François que ce qui eſt irregulier. Autre choſe eſt parler François, & autre choſe parler ſelon les regles de la Grammaire. L'Uſage eſt un Tyran, & rien ne bleſſe tant un Tyran que de ramener à la regle ce qu'il en a tiré; mais en cela il faut uſer d'une grande prudence pour bien diſtinguer les regles invariables, qui ſont le fondement de la Langue, & dont on ne ſçauroit s'écarter ſans faire une faute, & les regles auſquelles l'uſage a dérogé. Enfin je cherche particulierement la netteté, l'élegance, & la naïveté, qui ſeule, comme l'a fort bien dit Vaugelas, eſt capable de couvrir beaucoup de défauts, & peut-être même d'empêcher qu'ils ne ſoient des défauts. Et il y a des occaſions où je ſacrifie à la force, & à la brieveté du diſcours un ſoin trop ſcrupuleux des termes; mais avec tout cela, je m'éloigne ſi peu de l'original, que j'oſe aſſurer qu'il n'y a point de traduction plus fidelle, ni plus litterale.

Je ne dois pas oublier ici une choſe qui donne beaucoup de grace à quelques endroits de Plutarque. C'eſt que ſouvent il méle dans ſon diſcours des mots & des paſſages des Poëtes ſans en avertir, & ce ſont comme autant de fleurs qui émaillent ſes écrits d'une varieté charmante, ou pour parler plus poëtiquement encore, comme des lumieres brillantes qui ſont ſur ſon ſtyle

ce que les étoiles lumineuses font sur les voiles de la nuit. Et c'est ce que j'ai tâché de faire sentir.

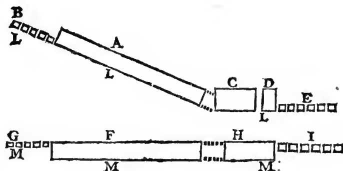
La plus grande difficulté que j'aye trouvée dans cet Ouvrage, c'est lorsqu'il a fallu détailler les combats & expliquer les differens ordres de bataille des Anciens. Il est très-difficile qu'un Ecrivain qui n'est pas homme de guerre, & qui n'a jamais servi, s'exprime proprement & convenablement sur un art qu'il ne connoît point & qu'il n'a jamais professé, & je me souviens sur cela d'une Histoire qui me fait peur. La voici. Annibal ayant été chassé de Carthage, & étant obligé d'aller chercher un azyle à la Cour d'Antiochus, arriva à Ephése. Les Ephésiens avoient chez eux un Philosophe Péripateticien, nommé Phormion, qui avoit une réputation très-grande. Ils crurent ne pouvoir mieux regaler ce grand Capitaine, qu'en lui faisant entendre Phormion. Ils lui proposerent d'aller à son auditoire, ce qu'Annibal accepta très-volontiers. Ils le menent donc avec un grand concours de peuple. Le Philosophe fit un discours de plusieurs heures sur le devoir du Général d'armée, & sur tout l'art de la guerre. Les Ephésiens charmez demanderent à Annibal ce qu'il pensoit de leur Philosophe. Annibal s'expliquant assez mal en Grec, mais avec une franchise digne de lui, dit qu'il avoit bien vû en sa vie des vieillards radotter, mais qu'il n'avoit jamais vû un plus parfait radotteur que leur Philosophe. En effet quelle arrogance, & quelle démangeaison de babiller dans ce Grec, qui n'avoit jamais vû l'ennemi, ni même un camp, & qui toute sa vie avoit été éloigné de toute fonction publique, de se méler de parler de l'art de la guerre

devant Annibal, qui avoit diſputé tant d'années l'empire aux Romains vainqueurs de toute la terre !

Plutarque n'étoit pas plus homme de guerre que moi, mais il étoit ſeur de bien parler, parce qu'il ne faiſoit que rapporter les propres termes des grands hommes qu'il copioit. Il avoit pour garans Thucydide, Polybe, Xenophon, & autres grands Capitaines, dont il liſoit les mémoires, ainſi il ne s'expoſoit point au ridicule de Phormion. J'ai cherché à l'éviter dans tout ce qui eſt de nos uſages, car j'ai tâché de m'inſtruire dans nos meilleurs Ecrivains, qui ont écrit de la guerre, & dans la converſation de pluſieurs Officiers de réputation. Mais il y a bien des choſes où je n'ai pu trouver aucun ſecours, ſur-tout lorſqu'il a fallu faire paſſer en notre Langue des termes que nous ne connoiſſons pas, & des ordres de bataille, que perſonne n'a expliquez, ce qui eſt une difficulté très-grande. J'aurois bien pu me contenter de dire la choſe litteralement ſans l'expliquer, & cacher ainſi mon ignorance ſous un ſilence orguëilleux, qui auroit pu paſſer pour ſcience ; mais je me ſuis fait une loi d'expliquer tout, ou de dire franchement ce que je n'entends point. Voici deux endroits qui m'ont fait le plus de peine.

Le premier eſt dans la vie de Pelopidas, tom. III. pag. 129. où Plutarque décrit l'ordre de bataille des Thébains à la fameuſe journée de Leuctres : il dit qu'Epaminondas tira du côté de ſon aîle gauche ſa phalange étenduë en écharpe, ou en biais, φάλαγγα λοξὴν. Tous les Traducteurs ſe ſont fort mal tirez de ce paſſage, & n'ont rendu ni la lettre, ni le ſens. Et moi j'ai voulu, non ſeulement traduire la lettre, mais en donner auſſi l'explication,

l'explication dans ma remarque où je fais voir qu'Epaminondas, avec son aîle gauche fortifiée d'une partie de sa phalange en biais, tomba sur l'aîle droite des Lacedémoniens, commandée par le Roy Cleombrotus. Cela ne suffit pas encore pour la parfaite intelligence de ce passage, & j'ai cru qu'il étoit nécessaire de le mettre sous les yeux, par un petit plan. Je me suis donc hazardé à en faire un, & j'ai eu le plaisir de voir qu'il est conforme à celui qu'en avoit fait M. le Chevalier de Follard, Officier très-habile, qui a servi long-temps, qui a donné en plusieurs occasions des marques de sa capacité & de son courage, & qui a fort étudié la milice des Anciens. Le voici ;

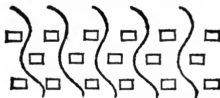


LLL *L'armée Thébaine.* A *La phalange en écharpe.* B *Aîle droite de Cavalerie.* C *Aîle gauche d'Infanterie.* D *Bataillon sacré.* E *Cavalerie de l'aîle gauche.*

MMM *Armée de Lacedémone.* F *Phalange.* G. *Cavalerie de l'aîl' gauche.* H *Aîle droite.* I. *Cavalerie de la droite.*

Sur ce plan, quoique grossierement fait, on voit sans peine comment Epaminondas marchant avec son aîle gauche, fortifiée par sa phalange en écharpe, tomba sur l'aîle droite des Lacedémoniens, qui furent obligez de s'éloigner de leurs alliez, & qui ne purent la soûtenir, parce qu'ils avoient diminué de leur hauteur pour déborder les Thébains, & que ceux-ci profiterent de ce moment pour les charger.

L'autre est dans la vie de Philopœmen, pag. 434. du même volume, où Plutarque dit que les Achéens n'étoient pas accoûtumez à l'ordonnance qu'on appelle Spirale, & qu'ils ne se servoient que de la phalange, ou bataillon carré. C'est ce que personne n'a expliqué; j'ai voulu le faire dans ma remarque, & j'ai dit que c'étoit une ordonnance par bataillons separez, ou par cohortes separées avec des intervalles. Le même M. le Chevalier de Follard m'a fait voir que j'avois raison, mais qu'il falloit ajoûter que les cohortes étoient placées vis-à-vis des intervalles de celles qui les précedoient, comme dans cette figure, où l'on voit pourquoi cette ordonnance étoit appellée Spirale.



Les vers que Plutarque a citez, je les traduis en prose, parce qu'il n'y a rien de plus insupportable dans notre Langue, ni qui vieillisse si-tôt que des vers mediocres; mais quand même j'en pourrois faire de fort

bons, je ne ſçai ſi je traduirois ces endroits-là en vers, à cauſe de la grande difficulté, ou, pour mieux dire, de l'impoſſibilité qu'il y a de conſerver dans notre poëſie ce goût ſimple & antique qui fait la plus grande beauté des vers Grecs. Ciceron l'a fait quelquefois fort heureuſement dans ſes Ouvrages, & quelques Poëtes Latins avant lui l'ont fait auſſi avec beaucoup de ſuccès dans leur poëſie, mais la richeſſe de leur Langue les a bien ſervis, & nous ne ſçaurions faire dans la nôtre ce qu'ils ont fait dans la leur. Il eſt certain qu'Amiot ne l'a pas fait, ſes vers ſont le ſupplice des oreilles, & ceux de M. de Meziriac ne ſont gueres meilleurs. Ces lambeaux d'or & de pourpre deviennent dans leur poëſie des chiffons de bure qu'on ne peut voir ſans dégoût.

Je conſerve les anciens noms des peuples, des dignitez, des charges, parce que les noms d'aujourd'hui n'y répondent point du tout, que c'eſt traveſtir les anciens que de les habiller ainſi à la moderne, & qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver la véritable idée des choſes avec ce changement de noms. On avoit porté même mon ſcrupule juſqu'à balancer ſi je ne conſerverois pas les noms des mois Grecs & la maniere de datter des Romains par nones, ides & calendes, comme M. de Meziriac prétend qu'on doit le faire, & comme il l'avoit fait lui-même dans ſa traduction. Mais après avoir vû l'effet que ces dates étranges & ces noms *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeideon* faiſoient dans une traduction Françoiſe, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, j'y ai rénoncé, & je me ſuis contenté de les rejetter à la marge avec ces dates qui ne ſont remarquables

que par leur bizarrerie. Si j'en avois uſé autrement, j'aurois merité le même reproche que Lucien fait à un Hiſtorien appellé Crepereïus Calpurnianus, qui avoit écrit en Grec la Guerre des Romains contre les Parthes, & qui ſe piquoit d'être grand imitateur de Thucydide : il lui reproche comme une choſe très-ridicule d'avoir mêlé dans ſon ouvrage les termes Latins des armes & des machines, & d'avoir employé les propres mots de *Foſſé* & de *Pont* au lieu de τάφρος & de γέφυρα. Les termes *Pyanepſion*, *Maimacterion*, *Poſeideon*, au lieu de *Novembre*, *Decembre*, *Janvier*, auroient fait dans ma traduction un effet plus inſupportable encore. Il eſt bien ſeur que ſi les Grecs avoient traduit quelque Auteur Latin, ils n'auroient pas mis les mois Romains, mais les mois Grecs. Dans aucune autre Langue, il ne faut employer que les mots uſitez & connus, à moins que l'on n'en manque & que l'on ne ſoit forcé à recourir aux termes étrangers.

Dans le Traité comment il faut écrire l'Hiſtoire.

Une choſe encore ſur laquelle j'ai été long-tems en doute, parce que je voyois les ſentimens aſſez partagez, c'eſt ſur l'uſage du mot *Tu.* Nous ne nous en ſervons aujourd'hui qu'en poëſie, ou quelquefois dans le ſtyle ſoûtenu, ou en faiſant parler des barbares. Quelques gens trouvoient que ce ſingulier avoit plus de grace dans la bouche de ces anciens, que le plurier *Vous*, que la politeſſe a introduit, & qu'ils n'ont jamais connu. Enfin après avoir vû par experience qu'il y avoit des endroits où *Tu* choquoit beaucoup de perſonnes, & qu'en d'autres il faiſoit un meilleur effet que *Vous*, j'ai trouvé qu'en cela même nôtre Langue nous fourniſſoit une richeſſe, dont les Anciens

étoient privez, car étant toûjours forcé de se servir de ce singulier *Tu*, ils ne pouvoient faire bien sentir ni les mœurs, ni les passions, ni les caractéres ; au lieu que c'est un avantage que nous fournissent ce singulier & ce plurier employez à propos, avec discernement & lorsque les occasions demandent l'un préferablement à l'autre. Voici donc le parti que j'ai pris ; dans tous les endroits où il faut faire sentir de la fierté, de l'audace, du mépris, de la colere, ou un caractére étranger, j'ai employé le mot *Tu*. Et dans tous les autres, comme lorsqu'un inférieur parle à son supérieur, un Sujet à son Roy, je me suis servi du mot *Vous*, pour m'accommoder à notre politesse qui le demande nécessairement, & qui est toûjours blessée de ce singulier *Tu*, comme d'une familiarité trop grande.

Par exemple, dans la vie de Romulus quand on mene Remus à Numitor, Remus dit à ce prince, *je ne te cacheray rien de tout ce que tu me demandes, car tu me parois plus digne d'être Roy que ton frere.* Ce singulier *Tu* a là plus de grace que le plurier *Vous*, à cause du caractére de Remus qui a été élevé parmi des pastres, qui est vaillant & fougueux, & qui doit témoigner de l'intrepidité & de l'audace. Lorsque Caton en plein Senat dit à Cesar, *tien yvrogne*, en lui rendant la lettre de sa sœur, il n'y auroit rien de plus ridicule, ni de plus froid que de lui faire dire, *tenez yvrogne.* Quand Leonidas parle à Alexandre, & qu'il lui dit, *quand vous aurez conquis la region qui porte ces aromates, &c.* *Vous* est là meilleur que *Tu*. Mais quand Alexandre après avoir conquis l'Arabie, écrit à Leonidas, *je t'envoye une bonne provision d'encens & de myrrhe*, *toy* est mieux que *vous.*

De même quand le Prophete de Jupiter Ammon dit à Alexandre, *ne blaſphême point, tu n'as point de pere mortel.* Le mot *vous* rendroit la réponſe languiſſante & froide. C'eſt un Prophete qui parle, & il parle avec autorité. Je voi que Vaugelas dans ſa traduction de Quinte-Curce, a obſervé cela avec beaucoup de raiſon & de jugement. Alexandre dit *vous* en parlant à la Reine Siſigambis, & la Reine Siſigambis dit *tu*, en parlant à Alexandre, & cela eſt néceſſaire pour conſerver ce caractére étranger. Cette difference de *tu* à *vous* donne à la traduction de Lucien par M. d'Ablancour une grace que l'original ne peut avoir, car que le Philoſophe Cynique diſe *toy* à Jupiter, & que tous ſes autres perſonnages ſe tutoyent, cela fait une plaiſanterie, & marque les caractéres, ce qu'il ne fait pas dans le Grec où ils ne ſçauroient parler autrement. Qu'on mette *vous* au lieu de *tu*, toute la gentilleſſe ſera perduë.

Dans les remarques je ne deſcends que très-rarement à une critique de mots, car il n'y a rien de plus ſec, de plus deſagréable & de moins utile dans un Ouvrage comme celui-ci où il y a tant de choſes bien plus importantes que les mots, & qui méritent davantage notre attention. Je me contente d'expliquer tout ce qui eſt obſcur, & de rendre raiſon des changemens que j'ai faits dans le texte, ſoit par conjecture, ſoit par le ſecours des Manuſcrits. Je releve les fautes d'Amiot, au moins les principales, car il y en a beaucoup dont je ne parle point, car elles ſont peu importantes, & le Lecteur les remarquera de lui-même, s'il veut prendre la peine de conferer ſa traduction avec la mienne. Je n'oublie rien de tout ce qui peut rendre l'original

intelligible aux Lecteurs ſtudieux, & j'oſe promettre qu'ils n'y trouveront rien qui puiſſe les arrêter dans cette lecture. Je rapporte tout ce qui eſt néceſſaire pour la parfaite intelligence de l'Antiquité. J'explique les Coûtumes, les Sacrifices, les Fêtes, & toutes les Cérémonies tant publiques que particulieres. J'indique les differentes ſources où Plutarque a puiſé, & lorſqu'il y a des traditions differentes, je tâche de découvrir les raiſons du choix qu'il fait, & de la préference qu'il donne aux unes ſur les autres.

Quand l'Antiquité fournit des particularitez remarquables qu'il a oubliées, je les rapporte avec ſoin comme des ſupplémens néceſſaires de ces vies. Sur-tout je m'attache à expliquer ſes ſentimens pour en faire ſentir la beauté, ou pour en faire connoître le défaut, lorſqu'ils ne ſont pas conformes aux veritables regles qui nous ſont aujourd'hui mieux connuës, & je prends la liberté de le combattre dans tous les endroits où il paroît qu'il s'eſt trompé.

C'eſt dans cette vûë que j'ai cru être obligé de corriger par mes réflexions tout ce qui dans les écrits des Payens ſe trouve contraire à la Religion & aux mœurs, & de relever tout ce qui les favoriſe & qui peut ſervir à en faire connoître la beauté, la vérité, & la néceſſité, & de m'attacher à développer les idées, que ces Payens en ont euës, & à les confirmer ou rectifier par les lumieres de la vérité. Et ſur cela je ne ſçaurois m'empêcher de m'étonner & de me plaindre d'une malheureuſe critique que certaines gens, qui veulent pourtant paſſer pour ſages, me font & en public & en particulier. Ils blâment & condamnent ces ſortes de

remarques qu'ils trouvent trop pieuſes, & dont ils ſont bleſſez. A quoi bon, diſent-ils, faire intervenir la Religion dans des Ouvrages payens ? Pitoyable aveuglement ! Rien peut-il être plus utile & ſervir davantage à confirmer les hommes dans la verité, que de faire voir ce que les Payens ont emprunté des traditions ſacrées, & en quoi ils les ont ſuivies ou corrompuës, & ce qu'ils ont dit de la néceſſité des vertus ? Si dans mes remarques je bleſſois la Religion & les mœurs, je ſerois applaudi, & parce que je ne cherche qu'à les confirmer, on m'en fait un blâme. A-t'on jamais reproché à Plutarque qu'il confirmoit les ſuperſtitions, les erreurs, & les fauſſes vûës de la Théologie payenne par l'autorité de ſes Philoſophes & de ſes Théologiens ? & l'on trouve mauvais que je diſſipe les erreurs de cette fauſſe Théologie par les rayons d'une Théologie ſainte qui eſt deſcenduë du ciel, que je montre l'avantage de la Religion Chrétienne ſur toutes ces ſectes, & que je lui faſſe honneur de tout ce qu'ils ont connu de plus vray en en découvrant la ſource. Par exemple, quand Plutarque dans la vie de Numa parle de l'erreur affreuſe & de l'abominable ſuperſtition qui regnoient de ſon temps, & qui enſeignoient que la Divinité prenoit plaiſir à joüir d'un corps mortel, ſoit d'homme, ſoit de femme, & que pour combattre cette doctrine de tenebres, ſi injurieuſe & ſi contraire à la Divinité, il ajoûte que les Egyptiens faiſoient ſur cela une diſtinction, qu'il appelle *très-vrai-ſemblable*, & qu'ils diſoient *qu'il n'étoit pas impoſſible que l'eſprit de Dieu ne s'approchât d'une femme, & que par ſa vertu il ne fiſt germer en elle des principes de genération, & que la même choſe ne pouvoit arriver*
à

à l'homme , qui par sa nature ne pouvoit jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Où est l'homme raisonnable qui puisse trouver étrange & hors de propos la remarque que j'ai faite sur cette réflexion si merveilleuse des Egyptiens ? Plutarque méritera de grandes loüanges d'avoir embrassé le principe des Egyptiens , dont ni eux ni lui ne connoissoient toute la verité & toute la force , & je serai blâmé d'avoir développé toute cette force & toute cette verité , en en marquant la source , & en l'éclaircissant par les principes de la Religion Chrétienne , qui seule peut l'expliquer ? *Tome. 1. pag. 286.*

Je ne me suis point laissé émouvoir par ces reproches si injustes , indignes même d'un Payen , & j'ai tâché de découvrir en tout la verité & d'en montrer les sources, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit digne de nos soins & de nos recherches, & qui fasse un veritable plaisir.

Si je n'avois commencé ces vies que pour les Sçavans , je me serois épargné certaines reflexions que je fais pour donner les raisons de beaucoup de principes de morale & de politique qui y sont proposées, bien persuadé qu'ils n'ont pas besoin de mes lumieres pour découvrir dans un sujet toutes les veritez qu'il renferme. Mais j'écris pour une infinité de jeunes gens qui liront ces vies , & qui ne sont pas capables de trouver d'eux-mêmes toutes ces raisons.

Il est donc nécessaire de les fortifier en leur expliquant les raisons, l'utilité & la nécessité de ces préceptes. Ces veritez expliquées & renduës sensibles dans des remarques , pourront leur être très-utiles. A quoi des remarques peuvent-elles être mieux employées ,

qu'à rendre les raiſons de tous les préceptes, de tous les jugemens, en un mot de tout ce qu'avance un Ecrivain qui travaille à former les mœurs? C'eſt de la Philoſophie qu'il faut tirer ces raiſons. Le pere d'Horace, après avoir donné à ſon fils les préceptes nuds, comme cela convenoit à ſon état, lui dit fort bien:

Sat. IV. Liv. I.

Sapiens vitatu, quidque petitu
Sit melius, cauſas reddet tibi.

Les Philoſophes te diront les raiſons pourquoy une choſe eſt bonne ou mauvaiſe, à ſuivre ou à fuir. C'eſt donc aux ſages à rendre raiſon de tout, & c'eſt auſſi les ſages que je fais parler dans mes remarques, car c'eſt de leurs écrits que je tire ce qu'il y a de meilleur, & c'eſt ainſi que la jeuneſſe doit être inſtruite.

Quand on lit des hiſtoires & des vies, il eſt naturel de vouloir ſçavoir le temps où ſe ſont paſſées les actions dont il y eſt parlé, & ce n'eſt pas toûjours une curioſité infructueuſe, mais c'eſt à quoi on trouve ſouvent de grandes difficultez, tant à cauſe du deſordre & de l'irregularité du Calendrier, que de ce que les mois Grecs ne répondent pas exactement aux nôtres. On ne peut pas toûjours déterminer le jour précis dont il s'agit; comment le pourrions-nous aujourd'hui? Plutarque même ne le pouvoit pas de ſon temps. *Mais aujourd'hui*, dit-il, dans la vie de Romulus, *les mois des Romains répondent ſi mal aux mois des Grecs, qu'il eſt très-difficile de marquer préciſement le jour de la fête Palilia, qui fut le jour natal de Rome.* De-là vient que les Sçavans ne ſont pas d'accord ſur cette matiere. Par exemple le mois *Elaphebolion*, que je traduis *Avril*, eſt ſelon d'autres, le mois de Mars. *Munychion*, *Thargelion*, *Scir-*

rophorion, que je prends pour *May*, *Juin*, *Juillet*, d'autres prétendent que c'est *Avril*, *May*, *Juin*. *Poseideon*, que je prends pour *Janvier*, est selon d'autres, *Decembre.* Cela pourroit fournir des dissertations & des contestations infinies. Il faut laisser les Chronologistes se battre sur cela tant qu'ils voudront, cette matiere est de leur ressort. Mais heureusement ce n'est pas ce qu'il y a d'important dans ces vies, où nous devons chercher à apprendre d'autres choses que les dates exactes, & que les bornes des mois, pour les faire quadrer avec les nôtres. Peut-être ne seroit-il pas impossible de concilier les differens sentimens, parce que les mois des Grecs enjamboient ordinairement sur deux des nôtres, & que *Munychion*, par exemple, commençoit en Avril, *Hecatombæon* en Juillet, &c. Dans l'embarras où jettent ces opinions si differentes, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de suivre Plutarque même, qui en quelques endroits ajoûte le nom du mois Latin au mois Grec. Nous voyons que dans la vie de Sylla en parlant de la prise d'Athenes, il asseure qu'elle arriva le premier de Mars, qui répondoit, dit-il, à la nouvelle Lune du mois *Anthesterion.* Ce qui s'accorde parfaitement avec ce qu'Appien a écrit de la mort de Cesar. *Il fut tué*, dit-il, *le jour des ides de Mars, qui répondent au milieu du mois Anthesterion.* Ce mois Anthesterion est donc le mois de Mars selon Plutarque & selon Appien, & nullement le mois de Novembre, comme quelques Sçavans l'ont prétendu. De même le mois *Poseideon*, que la plûpart prennent pour Decembre, Plutarque dans la vie de Cesar le fait répondre au mois de Janvier, comme dans la vie de Publicola, il

fait répondre le mois *Metageitnion*, au mois de Septembre. Plutarque & Appien doivent être plûtôt crus que tous les raiſonnemens des plus habiles Chronologiſtes, car Plutarque & Appien ne peuvent pas s'être trompés ſur leurs mois. Contentons-nous donc de ſçavoir à peu près quels mois des Grecs répondent aux mois des Romains, & n'eſperons pas de pouvoir toûjours déterminer précisément les jours des uns, pour les faire répondre aux jours des autres.

A l'égard des meſures & des diſtances des lieux, on ne ſçauroit ſe tromper dans Plutarque, parce qu'il compte toûjours par ſtades, & que la meſure du ſtade étant connuë pour une eſpace de cent vingt-cinq pas Geométriques, il eſt aiſé de reduire tous les ſtades, dont il parle, à notre maniere de compter par lieuës, de quelque meſure qu'on les faſſe, de quinze cent, de deux mille, de trois mille, ou de quatre mille pas. Voilà pourquoi j'ai conſervé toûjours le mot de ſtade, & je me ſuis contenté de marquer à la marge le nombre des pas, ou des lieuës, & je fais la lieuë commune de vingt-cinq ſtades.

Il n'y a pas non plus de difficulté ſur le prix des anciennes monnoyes Grecques & Romaines ſur leſquelles on a tant diſputé inutilement. Plutarque les évaluë les unes aux autres, & j'ai cru que je devois les évaluer à la nôtre, non ſelon le prix courant, qui change tous les jours, ou du moins qui n'eſt pas long-temps fixe, mais ſelon le prix le plus ordinaire de l'argent, & ce qu'il doit valoir. Car il m'a paru qu'un Lecteur eſt naturellement curieux de ſçavoir ce que valoient par exemple les ſommes immenſes d'or & d'argent qu'apportoient

à Rome tous ses Triomphes. J'en ai fait l'estimation ; pour cet effet je n'ai suivi aucun des modernes, car ils ne sont pas d'accord, les uns estimant le talent cinq cens écus, les autres six cens, & les autres huit cens. J'ai voulu m'éclaircir moi-même, & cela n'étoit pas bien mal-aisé, il n'a fallu que peser quelques drachmes, car tout dépend de là, j'ai trouvé que la drachme pese un gros, & le gros d'argent je l'ai mis à dix sols, qui est son prix le plus ordinaire. Nous sçavons que le talent Attique (le talent étoit un poids, & non pas une monnoye) valoit soixante mines, & pesoit six mille gros, & la mine cent drachmes, cent gros. Ainsi la mine valoit cinquante livres de nôtre mondoye, & le talent mille écus. Le denier Romain étoit du même poids & du même prix que la drachme, & la livre Romaine qu'on appelloit *pondo*, & qui n'étoit que de douze onces, étoit du même prix que la mine, & valoit cinquante francs. Le sesterce étoit la quatriéme partie du denier, c'est-à-dire, qu'il valoit deux sols & demi ; de sorte qu'il falloit quatre sesterces pour faire une drachme, ou un denier, comme il falloit six oboles, car l'obole valoit vingt de nos deniers. Toutes les évaluations que Plutarque a faites, sont selon ce tarif. Ceux qui voudront reduire toutes les sommes dont Plutarque parle, à la monnoye courante, pourront le faire aisément sur ce pied-là, en comptant par gros, & en diminuant, ou augmentant le *gros*, c'est-à-dire, le *denier*, ou la *drachme*, à proportion que l'argent haussera ou baissera.

J'ai eu entre les mains un Plutarque Grec noté en plusieurs endroits de la main de Turnebe. Il ne m'a été

d'aucune utilité, car toutes ses notes ne sont que les mots les plus remarquables du texte que ce sçavant homme prenoit la peine d'écrire à la marge pour les avoir plus presens. Mais je ne sçaurois trop reconnoître le secours que j'ai tiré d'un autre Plutarque, dont toutes les vies sont notées de la main du celebre M. de Thou, de ce grand Historien, qui jusqu'à aujourd'hui soûtient pour cet art l'honneur de la France contre l'Italie & la Grece, & dans les écrits duquel on remarque autant de profondeur & de force, que de sincerité & de verité. Il avoit lu ces vies avec tant de soin & d'exactitude, & avoit marqué avec tant de choix ce qui pouvoit éclaircir, ou illustrer les passages les plus rémarquables & les plus importans, ou indiquer leur source, qu'il a extrêmement abregé mon travail, en m'épargnant de longues recherches, & en me donnant souvent des lumieres que je n'aurois pas euës sans lui.

On l'a mise à la fin pour ne pas trop grossir le 1. vol.

Comme on ne peut marcher seurement dans l'étude de l'Histoire sans la connoissance des temps, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de mettre à la fin de cet Ouvrage une petite Chronologie, qui éclaircira beaucoup de difficultez, & qui fera voir au moins dans quel ordre ces vies doivent être lûës; car Plutarque, en les écrivant, n'a pas suivi l'ordre des temps, il les avoit même écrites dans un ordre different de celui que l'on a suivi dans toutes les éditions. Et c'est ce qui m'a autorisé à en changer deux de place, & à les transporter du VII. vol. où elles devoient être selon l'ordre des éditions, au cinquiéme. Ce sont celles d'Agis & de Cleomene, & celle de Tiberius & de Caïus Gracchus, pour faire les volumes plus égaux. Cette même nécessité

m'a aussi obligé à separer quelquefois les vies paralleles. Par exemple, la vie de Paul Emile finit le II. vol. & celle de Timoléon, qui lui est comparé, fait le commencement du III. Celle de Pyrrhus finit le III. vol. & celle de Marius, qui est sa parallele, commence le IV. celle de Nicias termine le IV. & celle de Crassus qui est sa comparaison, est à la tête du V. Il m'a paru que cela étoit indifferent au Lecteur. On ne lit guere deux vies de suite; sans ce partage les volumes auroient été trop gros, ou trop inégaux.

J'ai recherché avec soin les têtes des hommes illustres que Plutarque a choisis. On aime naturellement à voir le portrait des grands hommes dont on lit la vie, le cabinet du Roy m'en a fourni quelques-unes qui m'ont été communiquées par feu M. Simon qui avoit beaucoup d'esprit & de sçavoir, qui étoit alors Garde des Medailles de ce cabinet. Après sa mort M. de Boze, qui a succedé à sa Charge, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & très-digne Secretaire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, homme aussi estimable pour ses mœurs & pour sa politesse, que pour son esprit & sa grande érudition, m'en a fourni trois ou quatre des plus rares. J'en ai pris d'autres dans les recueils que de sçavans Antiquaires ont fait graver. Mais il en reste un nombre, qu'on n'a pu trouver, & qu'on ne trouvera jamais. Car outre qu'il y en a que l'Antiquité n'a pas conservées, on chercheroit vainement celle de Pelopidas, puisque Plutarque asseure qu'on n'avoit de lui ni statuë, ni portrait, parce qu'il n'avoit jamais voulu permettre qu'on en fist, & qu'en mourant même il défendit expressément que l'on fist

de lui aucune figure, ni moulée, ni peinte ; & je n'ai pas voulu en mettre de supposées, comme on l'a fait dans quelques éditions ; car il n'y a rien de plus ridicule que de donner pour une tête de Pericles, de Pelopidas, de Timoléon, &c. ce qui n'est qu'une tête d'idée. Il n'y a sur cela que le vrai, ou ce que l'Antiquité a donné comme vrai qui fasse plaisir.

Tous les Ouvrages de Plutarque ont eu l'approbation de tous les siecles, & avec grande raison, car on y trouve une érudition profonde, un jugement exquis, & toûjours l'agréable admirablement joint à l'utile. Theodore Gaza, qui fleurissoit dans le xv. siecle, & qui étoit un des plus sçavans hommes de son temps, interrogé un jour si par une dure nécessité il étoit obligé de jetter dans la mer tous les Auteurs genéralement, quel seroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit sauver de ce naufrage, répondit *que ce seroit Plutarque*. Ce qui ne doit être entendu que des Auteurs payens, car autrement ce sentiment seroit outré & impie. Je croi même qu'on peut appeller de ce jugement, car quelque grande idée que j'aye du mérite de Plutarque, je suis persuadé que les œuvres de Platon mériteroient encore davantage d'être reservées, car à mon avis il n'y a point d'Auteur payen qui puisse être plus utile aux hommes, ni qui ait plus servi à éclairer le genre humain.

Mais n'opposons point Plutarque aux autres Auteurs, opposons-le à lui-même, en considérant ses vies & ses morales. S'il falloit choisir entre ces deux Ouvrages, & renoncer à l'un pour avoir l'autre, peut-être trouveroit-on des gens qui balanceroient sur le choix,

choix. Pour moi je me contenterai de dire qu'il y a infiniment plus d'eſprit, plus de jugement & plus d'art dans les vies, & plus de lecture, & plus de ſçavoir dans les morales. Scaliger a fait de ces Ouvrages deux jugemens qui paroiſſent bien oppoſez. Dans l'un il appelle Plutarque *l'œil de la ſageſſe*; & dans l'autre il dit, qu'*il a écrit pour les Courtiſans & non pas pour les Scavans*, & ils paroîtront tous deux très-juſtes ſi l'on rapporte le premier à ſes vies, où il y a autant de ſageſſe que dans aucun Ouvrage qui nous reſte de l'Antiquité payenne, & ſi l'on entend le ſecond, de ſes morales. Il y a veritablement des traitez admirables, & qu'on ne ſçauroit trop lire; mais il y en a d'autres où rien n'eſt entierement approfondi, ni démontré, & où toutes les matieres, j'en excepte un petit nombre, ſont traitées fort ſuperficiellement. Ce qui paroît au-deſſus de tout, ce ſont ſes Comparaiſons. Je donnerois pluſieurs de ſes traitez de morale pour celles qui nous manquent. Il met dans une balance ſi juſte les mœurs, les inclinations, & les actions des grands hommes qu'il compare les uns aux autres, & il fait ſi bien ſentir ce qu'ils ont chacun de ſemblable & de different, qu'il n'y a rien où le jugement, l'étenduë d'eſprit, la ſageſſe, &, ce qui étoit rare de ſon temps en Grece, la bonne foi, ſe trouvent enſemble avec plus d'éclat; l'amour de ſon pays ne le porte jamais à favoriſer ſa nation. Il eſt vrai qu'il oppoſe quelquefois à des Romains très-illuſtres, des Grecs qui le ſont beaucoup moins; mais il ne prétend pas les peſer en gros & avec toute leur fortune, ni les égaler les uns aux autres, il compare action à action, & non pas homme à homme; & s'il met certaines actions des Grecs dans un plus beau

jour qu'elles n'avoient été avant lui, c'est moins les favoriser, que reparer l'injure que l'Histoire leur avoit faite en oubliant, ou en ne relevant pas assez les particularitez les plus remarquables & les plus dignes de considération. En un mot, il les juge tous séparément & par piéces ; il pese les mœurs qui sont la source des actions, il examine les motifs, il balance les biens & les maux qui en sont la suite, & dans le détail de toutes les circonstances il est si éloigné de la moindre partialité pour les Grecs, qu'on ne trouvera jamais qu'il leur donne la préference contre la droite raison; par tout il ne respecte que la vertu, ne fait la guerre qu'au vice, & ne cherche que la verité. Cet esprit d'équité est répandu dans tous ses Ouvrages, mais il paroît sur tout avec éclat dans la vie de Marcellus, où il donne bien nettement aux Romains cette grande loüange, qu'ils ne surpassoient pas moins les Grecs en justice, qu'en valeur & en prudence. Et dans la vie de Ciceron, où il ne feint pas de rapporter le grand éloge qu'Appollonius Molon donna à cet Orateur, lorsqu'après l'avoir entendu haranguer en Grec, il soupira, & dit qu'il déploroit le malheur de la Grece, voyant que les seuls avantages qui restoient aux Grecs, l'érudition & l'éloquence, alloient être transportez aux Romains.

Malheureusement il nous manque quatre de ses Comparaisons & des plus importantes, que l'injure des temps nous a ravies, celle de Themistocle & de Camillus, celle de Pyrrhus & de Marius, celle de Phocion & de Caton, & celle d'Alexandre & de Cesar. C'est une perte irréparable. Je me suis cru obligé de les suppléer, & j'ai eu l'humilité de l'entreprendre ; car il y en a as-

ſeurément beaucoup à un homme comme moi de mêler ſes écrits avec ceux de Plutarque, qui dans ce genre d'écrire n'aura peut-être jamais d'égal. Je ne chercherai donc point à excuſer la liberté que j'ai priſe, & je dirai ce qu'Hirtius qui a fait le ſuppplément de la guerre des Gaules, diſoit de l'audace qu'il avoit euë de continuer l'Ouvrage de Ceſar : *Pendant que je ramaſſe des excuſes pour empêcher qu'on ne me compare à Ceſar, en cela même je donne lieu de m'accuſer d'orgueil & d'arrogance, comme ſi je m'imaginois qu'il puſt jamais monter dans la tête de quelqu'un de me comparer à ce grand homme. Sed ego nimirum, dum omnes excuſationis cauſas colligo, ne cum Ceſare conferar, hoc ipſum crimen arrogantiæ ſubeo, quod me judicio cujuſquam exiſtimem poſſe cum Ceſare comparari.*

Cette maniere d'écrire les vies des hommes illuſtres, en comparant ceux d'une nation avec ceux d'une autre, m'a toûjours paru ſi parfaite, que je me ſuis ſouvent étonné que parmi les excellens Ecrivains que nous avons eus, & parmi ceux que nous avons encore, il ne s'en ſoit pas trouvé quelqu'un qui ait ſuivi l'exemple de Plutarque, & qui choiſiſſant les plus grands hommes que notre France a portez, & ceux qui ont été l'honneur & la gloire des Etats voiſins, n'ait pas écrit leurs vies pour les comparer les uns aux autres comme Plutarque a comparé les Grecs & les Romains. Cet Ouvrage ſeroit ſans contredit plus utile & plus agréable que toutes les Hiſtoires que l'on a écrites. Mais c'eſt ce que nous devons plûtôt déſirer, que d'eſperer; car c'eſt un Ouvrage très-difficile; les ſeuls talens de la nature ne ſuffiſent pas, il faut des talens cultivez & enrichis. Il n'y avoit point d'homme plus heureuſement

né que Plutarque, c'étoit un grand genie, il avoit une imagination très-heureuſe, & une grande force de ſens avec beaucoup de juſteſſe; mais il avoit orné ces grands dons par la lecture des Hiſtoriens, des Orateurs, & des Poëtes, & il les avoit fortifiez par la connoiſſance de toutes les ſectes des Philoſophes, principalement par l'étude de la Philoſophie Académique, qu'il avoit préferée aux autres, comme la ſource du bon ſens & de la raiſon. On voit, & je l'ai montré en quelques endroits, que c'eſt de la lecture de Platon qu'il a tiré cette profondeur de ſens, cette ſolidité, cette ſageſſe, qui regnent dans ſes écrits, & qui les rendent ſi admirables. Une marque de ſon profond ſçavoir, & de ſa prodigieuſe lecture, c'eſt que nous trouvons dans ſes Ouvrages plus de trois cens Auteurs citez. Aujourd'hui nous ne ſommes, ni ſi curieux, ni ſi difficiles, nous nous repoſons preſque entierement ſur la nature, & ſouvent ſur une nature peu favorable, & nous voulons écrire ſans rien avoir lû.

J'ai ajoûté à cet Ouvrage la vie de Plutarque, car il m'a paru qu'il étoit juſte que celui qui a fait les vies de tant de grands hommes, trouvât quelqu'un qui fiſt la ſienne. Le ſçavant Ruauld a fait en latin un recueil diviſé par Chapitres, qu'il a intitulé *la vie de Plutarque*; mais ce ne ſont que des mémoires, & encore des mémoires peu complets, & accablez ſous une érudition étrangere qui fait qu'on perd Plutarque de vûë. Il y en a une autre qu'on attribuë à Amiot; mais elle eſt ſi mal faite, que j'ai de la peine à croire qu'il en ſoit l'Auteur. J'ai cru que cette vie devoit être faite autrement, & ſur le modele même que Plutarque nous a laiſſé. J'eſpere que celle que j'ai recueillie avec ſoin, &

avec toute l'exactitude dont je suis capable, le fera connoître tel qu'il étoit, & fera voir un homme qui à joint l'homme d'Etat au Sçavant & au Philosophe, & qui en rendant la Politique éclairée par les belles lettres & par la plus profonde Philosophie, a rendu son sçavoir & ses grandes lumieres efficaces par la Politique, & utiles à son Pays; car au milieu de cette quantité étonante d'excellents ouvrages, qui sont sortis de ses mains, il s'est toûjours mêlé des affaires du Gouvernement depuis sa jeunesse jusqu'à sa derniere vieillesse, & a toûjours été & Philosophe & homme public, pratiquant lui-même le précepte qu'il a donné à ceux qui auront la noble ambition de servir leur patrie, & d'acquerir l'honneur & la gloire qui suivent une juste & sage administration; ils doivent à leurs Citoyens tous les momens de leur vie.

Il ne faut pas finir cette Préface sans parler de deux reproches qu'on fait à Plutarque, & qui s'ils étoient fondez, nuiroient beaucoup à la qualité d'Historien qui doit sur tout avoir la verité en vûë.

Le premier, c'est une trop grande crédulité pour des faits qui paroissent incroyables & impossibles, comme ce qu'il dit de Pyrrus, que ce Prince déchargea un si grand coup de son cimeterre sur un Cavalier armé de pied en cap, qu'il le fendit en deux, & que les deux moitiez tomberent chacune de leur côté aux pieds de son cheval. Il n'y a point aujourd'huy d'homme de guerre, quelque fort qu'il soit, qui pût faire un coup de cette nature. Mais pour juger de l'impossibilité de ce fait, il faudroit sçavoir précisément quelle étoit la force de Pyrrus & la trempe de son cimeterre,

quel étoit l'avantage du lieu qu'il pouvoit avoir ſur ſon ennemi, & la qualité des armes dont ſon ennemi étoit couvert. C'eſt une injuſtice de juger de la force d'un homme de ces temps là par celle des hommes du nôtre. Combien voit-on de choſes dans l'ancienne Hiſtoire executées par des hommes, que ceux d'aujourd'hui trouvent impoſſibles. Notre Hiſtoire même nous en fournit. Ce n'eſt pas que la Nature s'affoibliſſe, mais c'eſt que les hommes s'affoibliſſent par le changement de vie, par la pareſſe, & par la diſcontinuation des exercices & des travaux, qui ſeuls nourriſſent la vigueur & augmentent les forces. C'eſt ce qu'Homere a eu en vûë quand il a fait exécuter à ſes Heros des choſes qui paroiſſent au-deſſus des forces de l'homme, comme ce qu'il dit d'Hector dans le XII. Liv. de l'Iliade, que pour s'ouvrir un chemin dans les retranchemens des Grecs, il jetta contre la porte une ſi groſſe pierre, que deux hommes des plus forts de ſon temps auroient eu de la peine à la lever de terre pour la mettre ſeulement ſur un chariot. Homere ne parle pas là comme Poëte, il parle comme Hiſtorien qui atteſte la diminution qui étoit arrivée aux forces des hommes de ſon ſiecle par les raiſons que je viens de toucher.

L'autre reproche, c'eſt d'avoir cherché à embellir l'Hiſtoire par des faits fabuleux, comme dans ce qu'il dit de Rome arraché aux Gaulois dans le moment qu'elle étoit dans la balance avec l'or pour ſa rançon; car on prétend que cela eſt contraire à l'Hiſtoire. En effet Polybe écrit *que les Gaulois, Maîtres de Rome, ayant eu nouvelles que les Venitiens étoient entrés dans leur Pays*

avec une grosse armée, firent la paix avec les Romains, leur rendirent leur Ville & s'en retournerent.

Mais il suffit que Plutarque a Tite-Live pour garant de ce qu'il a avancé. D'ailleurs Polybe n'ayant écrit son histoire qu'après l'Olympiade CLVII. près de deux cent quarante ans après cet exploit de Camillus, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux instruit que Tite-Live qui avoit écrit la sienne avant la 1. année de l'Olympiade CLXXXIX. c'est-à-dire, cent vingt-quatre ou cent vingt-cinq ans après Polybe.

Cette anteriorité de temps ne donne pas un assez grand avantage à Polybe sur Tite-Live, pour rendre son témoignage plus sûr que celui de l'Historien Latin sur un fait arrivé si long-temps avant l'un & l'autre. Tite-Live pouvoit avoir des Mémoires qui étoient échappez à Polybe.

Que sçait-on même si Polybe attaché à Scipion l'Africain, qu'il accompagnoit, n'avoit pas en vûë d'ôter de cet exploit de Camillus cet air de miracle dont l'éclat pouvoit diminuer celui des exploits de son Heros? Plutarque n'ignoroit pas ce que Polybe avoit écrit; il le rapporte dans son Traité de la Fortune des Romains, mais il le rapporte comme une chose peu certaine, & comme un bruit dont on pouvoit fort bien douter. *Si ce que Polybe écrit touchant les Gaulois qui prirent Rome, est vrai*, dit-il, *qu'ayant reçeu des nouvelles que les Barbares leurs voisins étoient entrez en armes dans leur Pays, où ils saccageoient tout, s'en retournerent à la hâte & firent appointement avec Camillus, &c.* Voilà un *si* qui marque son doute. Mais ce doute fait si peu d'impression sur lui, que dans le même Livre il suit encore

la tradition de Tite-Live ; *Camillus*, dit-il, *ayant éteint le feu des Gaulois & ôté la ville de Rome du bassin de la balance où on la pesoit contre une certaine quantité d'or, &c.*

Mais, dit-on, la traduction que Tite-Live & Plutarque ont suivie, est formellement démentie par un passage de Suetone, qui en parlant de Drusus, dit dans la vie de Tibere, *traditur etiam Proprætore ex Provincia Gallia retulisse aurum Senonibus olim in obsidione Capitolii datum, nec, ut fama, extortum à Camillo. On dit aussi que Drusus rapporta de la Gaule où il commandoit en qualité de Propréteur, tout l'or qui avoit été donné autrefois aux Gaulois qui assiégeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camillus, comme la Renommée le publie.* Je réponds que ce rapport d'un bruit incertain ne doit pas prévaloir sur le bruit general de la Renommée si formellement attesté dans ce même passage, par lequel il paroît que du temps de Suetone ce bruit étoit commun & generalement reçu.

On peut croire même fort raisonnablement que les Gaulois avoient voulu persuader à Drusus que l'or, qu'il emportoit de chez eux, étoit l'or que les Romains leur avoient donné autrefois pour la rançon de Rome, & cela pour effacer la honte de leur Nation, & pour diminuer la gloire de Camillus qui les avoit défaits & chassez.

Il est vrai que dans le recit de Tite-Live & de Plutarque les momens paroissent moins amenez par la Fortune, que préparez & ménagez par l'art pour causer une plus grande surprise ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour s'inscrire en faux contre un fait attesté par tous les Historiens Latins qui ont parlé de

ce

ce siége de Rome. Combien a-t'on vû de jeux de la Fortune plus surprenans & plus merveilleux que tout ce que l'art a pu imaginer & conduire ? Il faut des témoignages plus formels, plus autorisez & plus indubitables pour rejetter celui de Tite-Live & de Plutarque, qui ont été loüez sur-tout de leur fidélité.

C'est donc en vain & contre toute sorte de raison que Palmerius accuse Tite-Live d'avoir forgé ce mensonge pour flatter les Romains & pour satisfaire la haine naturelle dont il étoit animé contre les Gaulois, étant de Padouë, ville de tout tems ennemie de cette Nation. Tite-Live n'auroit jamais osé rapporter un fait si éclatant, s'il ne l'avoit trouvé fondé sur les Mémoires qu'il avoit vûs, & que tout le monde pouvoit voir, & Plutarque se seroit attiré le juste reproche d'avoir obscurci par une noire envie la gloire des Romains, s'il avoit plutôt suivi Polybe, Historien étranger, que Tite-Live Historien Latin.

Il n'est nullement vraisemblable que Tite-Live n'aïant écrit qu'après Polybe, se fut si fort éloigné de cet Ecrivain, si la tradition qu'il a suivie, n'eût été autorisée & comme publique. Ainsi l'antériorité de tems même, qu'on veut faire valoir en faveur de l'Historien Grec, bien loin d'être contre l'Historien Latin, sert au contraire à le justifier. Et Tite-Live justifié, exempte Plutarque de tout blâme.

AVIS SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

ON croit faire plaisir au Lecteur de lui rendre raison des motifs qui nous ont engagé à faire cette nouvelle édition, & de l'ordre qu'on s'est prescrit pour la rendre plus utile & plus parfaite que la précédente.

Mr. Dacier nous a laissé parmi ses Livres un Exemplaire de la premiere Edition de cet Ouvrage qu'il avoit relû avec tout le soin & toute l'exactitude possible, & sur lequel il avoit transcrit de sa propre main plusieurs Remarques très-sçavantes, dont les unes rectifient ce qui avoit échappé à sa vigilance, & les autres expliquent certains endroits du Texte de son Auteur, qu'il ne croyoit point encore assez développez. Il avoit joint à ces Remarques une Critique aussi éxacte que judicieuse des fautes frequentes qu'il avoit remarquées dans Amiot : il y reprend ce Sçavant homme, non par une démangeaison d'écrire, mais uniquement dans les endroits où ses méprises ne sont pas soûtenables. Il lui rend, si-tôt qu'il en trouve l'occasion, la justice qu'il croit lui devoir, & ne craint point même quelquefois, pour satisfaire à son équité naturelle, de se retracter, & de reconnoître avec la simplicité d'un enfant, qu'il s'est trompé par sa faute. *Voyez la nouvelle Remarque sur la vie de Cimon au Tome 4e. p. 370.*

Outre ces Remarques & cette Critique, M. Dacier nous a encore laissé, non quelques lambeaux détachez d'un Ouvrage informe, mais une vie entiere & finie du plus grand Général des Carthaginois, qu'il nous eût donnée lui-même, si la mort ne l'eût prévenu. Cette vie extraite avec fidélité des Historiens les plus sincéres, & comme sortie des autres Vies ausquelles elle est jointe, semble former avec elles un tout parfaitement assorti. On est si persuadé de

l'estime que le Public a toûjours faite de ce qui est parti de la plume de cet habile Ecrivain, qu'on ne peut douter un moment de son approbation pour le reste. Il eût été seulement à souhaiter qu'une plus longue vie lui eût permis d'éxécuter encore plusieurs autres Ouvrages dont il s'étoit formé le plan. On eût donc cru se rendre coupable d'ensevelir dans l'oubli des morceaux aussi précieux par leur utilité que recommandables par la réputation de celui qui nous les donne. C'est l'unique motif qui nous a engagez à faire une nouvelle édition de cet Ouvrage. Quant à l'ordre, voici celui que nous nous sommes prescrits.

1°. On a refondu les nouvelles Remarques avec les anciennes lorsqu'elles étoient liées, & on a placé separément dans leur ordre celles qui expliquoient les endroits du Texte, ausquels on n'avoit point encore touché.

2°. On a mis immédiatement à la suite de ces Remarques les passages critiquez dans Amiot.

3°. On a placé la nouvelle vie d'Annibal au commencement d'un neuviéme Tome, qui comprend outre cette vie, celle d'Aristippe écrite en grec par Diogenes, & mise en françois par M. le Févre, celles d'Enée, de Tullus Hostilius, d'Aristomene, & plusieurs autres omises par Plutarque & traduites de l'Anglois de Mr. Rowe. On trouvera à la tête de ce neuviéme Tome un avertissement qui indiquera plus précisément ce qui le compose, & l'ordre dans lequel il sera redigé. On le vendra separément pour la commodité de ceux qui ont la premiere Edition.

TABLE DES VIES

CONTENUES DANS CHAQUE TOME.

THESE'E.



THESÉE.



OMME les Geographes ont accoûtumé de mettre à l'extrémité de leurs Cartes les regions qui leur ſont inconnuës, & de marquer à côté de quelques-unes : *Au-delà il n'y a que des ſables arides & pleins de bêtes feroces*, ou *des marais impénétrables*, ou *les frimats de* *Maniere des anciens Geographes.*

Comme les Geographes ont accoûtumé de mettre à l'extremité de leurs Cartes les Regions qui leur ſont inconnuës.] La Geographie eſt la fille de la Philoſophie, & une partie conſiderable de l'Hiſtoire, ainſi les premiers Geographes étant tous Philoſophes,

la Scythie, ou *la mer glacée*; De même, mon cher Senecion, dans ces comparaisons des vies des hommes illustres, après avoir parcouru tout le tems qu'une conjecture vrai-semblable a pû pénétrer, ou qu'une histoire circonstanciée & suivie a pû nous faire connoître, nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien, au-delà c'est le pays des fictions & des monstres; les Poëtes & les faiseurs de fables habitent ces terres; Tout ce qu'on y trouve n'a ni certitude ni fondement. Ainsi, après avoir donné les deux vies de Numa & de

Incertitude de l'ancienne Histoire Grecque.

ne se contentoient pas de marquer dans leurs Cartes, la situation & la distance des lieux, ils faisoient connoître aussi les mœurs des habitans, leur gouvernement, leurs vertus, leurs vices, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit nourrir la prudence & contenter la curiosité; c'étoient de veritables Historiens: C'est pourquoi Plutarque a mis *Historiens* pour Geographes, comme Strabon a appellé en quelque endroit, la Geographie, *Histoire*.

Mon cher Senecion.] C. Sossius Senecio, qui fut quatre fois Consul; La premiere fois sous Nerva, & les trois autres sous Trajan; c'est le même à qui Pline écrit. Ceux qui ont crû que Plutarque adressoit ces vies à Senecion, que Domitien fit mourir, se sont fort trompez; ce Senecion s'appelloit *Herennius*, & non pas Sossius, & il étoit mort avant que Plutarque eût fait ces dernieres vies.

Nous pouvons dire de tout ce qui est plus ancien, au de-là, c'est le pays des fictions & des monstres.] Plus de cinq cens ans avant Plutarque, Thucydide avoit reconnu, que tout ce qui precedoit les guerres du Peloponese, étoit fort incertain à cause de son antiquité. Il veut parler des guerres des Medes & de la guerre de Troye. Si du temps de Thucydide, on comptoit presque au rang des fables les guerres Medoises, qui ne commencerent que cent ans avant Thucydide, que doit-on penser de la guerre de Troye & des tems de Thesée, qui ont precedé la guerre du Peloponese de près de huit cens ans? Plutarque dit fort bien que c'est le pays des fictions & des monstres. Cela fait voir que l'Histoire sainte a sur toutes les Histoires profanes le même

Lycurgue, il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus, puisque nous sommes si près de son tems; mais, comme dit Eschyle, *Qui est-ce qui se presentera devant cet homme? Qui pourrons-nous lui opposer? Qui osera lui tenir tête?* Le Fondateur de la belle & fameuse Cité d'Athenes peut fort bien être comparé au Pere de la glorieuse & de l'invincible Rome. Je souhaite seulement que ce qu'il y a de fabuleux, se laissant manier & purger par nos écrits, prenne l'air de l'Histoire; mais si l'on trouve quelques endroits, qui refusent opiniâtrement de devenir croyables, & qui ne puissent souffrir le moindre mélange de vray-semblable, je prie les Lecteurs de les excuser, & de recevoir favorablement ce qu'on peut leur donner d'une antiquité si reculée.

avantage, que la veritable Religion a sur toutes les autres. On ne trouve que lumiere & verité dans l'une, & dans les autres qu'obscurité, que mensonge, & que fiction. Il n'y a point d'Histoire profane qui puisse nous mener sûrement à six cent ans près de Thesée, & l'Histoire sainte nous mene jusqu'à la Création.

Il me semble que nous pouvons remonter jusqu'à Romulus, puisque nous sommes si près de son temps.] Ce mot de *remonter*, ne doit être rapporté qu'à Numa. Plutarque n'avoit garde de le rapporter à Lycurgue, puisque Lycurgue est plus ancien que Romulus.

Mais, comme dit Eschyle, qui est-ce qui se presentera devant cet homme? Qui pourrons-nous lui opposer?] Ce sont deux differens passages d'Eschyle, de la Tragedie des sept Chefs contre Thebes. Un Officier vient rendre compte à Eteocle des attaques des ennemis & des postes que leurs Generaux occupent, & en les nommant l'un après l'autre, il demande au Prince, quels Capitaines il choisira pour leur opposer; ainsi l'application que Plutarque en fait, est très-juste, mais il la change à sa maniere, pour l'accommoder au sujet.

Car Romulus passa pour fils de Mars, & Thefée pour fils de Neptune.

Passage d'Homere.

Thefée & Romulus fe reffemblent en plufieurs chofes ; Etant nez tous deux clandeftinement, ils ont paffé tous deux pour enfans des Dieux ; *Tous deux ont été vaillans, comme tout le monde en convient*, & ont joint la prudence avec la force ; ils ont tous deux fondé les plus célebres Villes du monde ; car l'un a bâti Rome, & l'autre a fondé Athenes, en réduifant en corps de Ville, un peuple, qui étoit difperfé dans des Bourgs ; ils ont tous deux enlevé des femmes ; Ils font tombez l'un & l'autre dans de grands malheurs domeftiques ; ils ont foüillé leurs mains du fang de leurs proches, & à la fin de leur vie, ils fe font tous deux attiré la haine de leurs Citoïens, fi l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.

Car Romulus tua fon oncle & fon frere, & Thefée fut caufe de la mort de fon pere & de fon fils.

Thefée du côté de fon pere, defcendoit de l'ancien Erechthée & des premiers habitans de

Qu'on appelloit Autochthones, c'eft-à-dire, nez dans le pays.

Tous deux fe font attiré la haine de leurs Citoyens, fi l'on peut recevoir pour vrai ce qu'on en a dit de plus apparent & de moins tragique.] Plutarque ajoûte ceci, pour faire connoître, qu'il rejette toutes les fables qu'on raconte fur la mort de Thefée, & particulierement fur celle de Romulus.

Thefée du côte de fon pere defcendoit de l'ancien Erechthée, & des premiers habitans de l'Attique.] Plutarque appelle ici Erechthée celui qu'on appelle plus ordinairement Erichthonius ; car voici la Genéalogie de Thefée du côté de fon pere.

Erichthonius, ou Erechthée, fils de Vulcain & de Minerve, ou de Cranaé, petite fille de Cranaus.

Pandion.

Erechthée. II.

Cecrops. — Ornée, Pere de

Pandion II. Petéus, Pere de

Egée. Mneſthée.

Thefée.

l'Attique. Du côté de sa mere, il étoit issu de Pelops, qui fut le plus puissant de tous les Rois du Peloponese, non seulement par ses richesses, mais encore par le nombre de ses enfans; Car il maria plusieurs de ses filles avec les plus grands Seigneurs du pays, & trouva moyen de placer

Il eut treize enfans de sa femme Hippodamie.

Le premier Erechthée, ou Erichthonius, étoit du temps de Moyse, vers l'an du monde 2460. ou 1488. avant JESUS-CHRIST; & avant lui, il y avoit eu à Athenes trois Rois, Cecrops, Cranaus, & Amphictyon, qui étant tous trois d'une origine inconnuë, furent appellez enfans de la Terre; & comme Erichthonius passoit pour petit fils de la fille de Cranaus, Plutarque a fort bien dit, que Thesée descendoit des *Authocthones*, c'est-à-dire, des premiers habitans de l'Attique, qu'on appelloit *Autochthones*, parce qu'ils étoient nez dans le pays même, & qu'ils n'étoient point étrangers; mais il est pourtant certain, que l'Attique fut habitée premierement par des étrangers, & il n'en faut d'autre preuve, que le nom même de Cecrops, qui est étranger; mais ce qui fit passer les premiers habitans de l'Attique pour *Autochthones* ou *Indigenes*, c'est que tous les autres cantons de la Grece, à cause de la beauté de leur terroir, changerent souvent de Maître, chacun tâchant de s'établir par la force dans le meilleur pays, & que le terroir de l'Attique se trouvant très-mauvais & très-infertile, on laissa en repos ses habitans, qui dans la suite furent regardez comme nez dans leur propre terre, à cause de cette difference qu'il y avoit entre eux & les autres peuples, qui avoient souvent changé.

Et du côté de sa mere, il étoit issu de Pelops, qui fut le plus puissant de tous les Rois du Peloponese, non seulement par ses richesses.] Pelops étoit fils de Tantale, & Phrygien d'origine; il avoit porté dans le Peloponese des richesses immenses, qu'il avoit tirées des mines du mont Sipylus. Pelops, Pitthée, Æthra, Thesée.

Car il maria plusieurs filles avec les plus grands seigneurs du pays.] Je ne trouve que deux filles, Lysidicé & Astydamie; la premiere fut mariée à Alectryon ou, selon d'autres, à Nestor, qui étoit fils de Persée Roi de Tirinthe; & Astydamie fut mariée à Sthenelus Roi de Mycenes. Cette Astydamie est appellée par d'autres Nicippe.

tous ses fils dans les Etats les plus considerables. Pitthée, ayeul maternel de Thesée, fut un de ses enfans. Il fonda la petite ville de Trezene, & il eut la réputation d'être le plus sage & le plus sçavant homme de son temps. La science, qui étoit alors en usage, consistoit particulierement en sentences & en moralitez, comme celles qui ont tant fait estimer Hesiode dans son Ouvrage intitulé, *Les Oeuvres & les Jours*.

Ville de l'Argolide dans le Peloponese à l'entrée du Golfe Saronique.

Poëte Grec qui vivoit environ cent ans après Homere.

Parmi les Sentences de ce Poëte, en voici une, qu'on donne à Pitthée : *Tiens toûjours prête la récompense que tu as promise à ton ami.* Au moins

Et trouva moyen de placer tous ses fils dans les Etats les plus considerables.] A force d'argent il s'empara des villes les plus considerables du Peloponese, qu'il mit entre les mains de ses enfans, & cela ne lui fut pas malaisé à cause de la pauvreté & de la misere des peuples.

Il fonda la petite Ville de Trezene.] Il y avoit à l'entrée du Golphe Saronique deux petites places, appellées Hyperea & Anthea. Pitthée assisté de son frere Tresen, s'en rendit maître, & en fit ensuite une seule & même ville, qu'il nomma Trezene, du nom de son frere, qui étoit mort auparavant.

Il eût la réputation d'être le plus sage & le plus sçavant de son temps.] Pausanias écrit qu'il enseignoit à Trezene la Rhetorique dans le temple des Muses : *Et moi-même, dit-il, j'ai lu un livre écrit par Pitthée, qui me fut donné par un homme d'Epidaure*; mais on peut douter avec raison de cette antiquité.

La science qui étoit alors en usage, consistoit particulierement en sentences & en moralitez.] Cela paroît, non seulement par les ouvrages d'Hesiode, qui florissoit environ cinq cent ans après Pitthée, & par ceux de Theognis qui vivoit près de trois cent ans après Hesiode, mais encore par les proverbes de Salomon, qui vivoit deux ou trois cent ans après Pitthée.

Tiens toûjours prête la récompense que tu as promise à ton ami.] M. Barbeyrac, Professeur à Lausanne, m'a accusé d'avoir mal traduit ce passage d'Hesiode qu'il traduit, *que la récompense, que tu as promise à ton ami, soit suffisante.* Il a trouvé dans son Dictionnaire que le mot ἄρκιος

Ariſtote la lui attribuë, & Euripide, en appellant Hippolyte *le diſciple du Saint Pitthée*, fait aſſez connoître la grande opinion qu'on avoit de lui.

Dans la Tragedie d'Hippolyte.

Egée n'ayant point d'enfans, & ſouhaitant d'en avoir, alla pour cet effet conſulter Apollon, & l'on dit que la Prêtreſſe lui rendit cet oracle ſi connu, par lequel elle lui défendoit de voir aucune femme avant qu'il fût de retour à Athenes; mais comme elle ne s'expliquoit pas bien ouvertement, Egée à ſon retour paſſa par Trezene pour communiquer à Pitthée cette réponſe du Dieu, dont voici les propres termes: *Grand Prince ne délie point le pied du bouc avant que tu ſois de retour au milieu de ton peuple.*

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet Oracle; mais, ou par perſuaſion, ou par adreſſe, il fit coucher Egée avec ſa fille Æthra. Egée,

Cette action répond mal à la beauté de ſes ſentences, & à la ſainteté dont il faiſoit profeſſion.

ſignifie αὐτάρκης ἱκανὸς, *ſuffiſant*, & ſur cela, ſans autre examen, il a fait ſa petite critique. Mais il auroit dû ſçavoir que ce terme ἄρκιος ſignifie auſſi ἕτοιμος *prêt*. Heſych. a marqué ces deux ſens, ἄρκιον ἱκανὸν ἕτοιμον; & c'eſt dans ce dernier ſens qu'Heſiode l'a employé. Le premier ſens ne merite pas un precepte, mais le dernier en eſt très-digne, pour prevenir l'injuſtice de ceux qui retiennent le ſalaire des domeſtiques, des mercenaires, ou qui ne le payent que fort tard, injuſtice, qui n'eſt que trop commune. Et c'eſt le même precepte qui eſt contenu dans le Levitique, Chap. XIX. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te uſque mane: Le ſalaire de ton mercenaire ne demeurera point chez toi juſqu'au lendemain matin.* Et dans Tobie IV. 15. *Et merces mercenarii tui apud te non remaneat. Et que le ſalaire de ton mercenaire ne demeure point chez toi.* Car Heſiode appelle dans ce vers le mercenaire, ami.

On ne ſçait ce que Pitthée ſe promit de cet oracle.] Ce fut apparemment cette avanture qui donna à Pitthée la réputation de connoître l'avenir, & d'expliquer ſûrement les oracles.

ayant découvert que c'étoit avec la fille de Pitthée qu'il avoit couché, & se doutant qu'elle étoit grosse, cacha sous une grande pierre une épée & des souliers, fit part de ce secret à Æthra seule, & lui recommanda en la quittant, que si elle accouchoit d'un fils, & que ce fils, étant devenu homme, eût la force de lever cette pierre & de prendre ce qu'il avoit mis dessous, elle le lui envoyât avec ces enseignes, le plus secretement qu'il seroit possible; car il craignoit que les Fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le méprisoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dressassent des embûches, s'ils venoient à sçavoir ce qui se passoit.

Pallas étoit son frere.

Æthra accoucha d'un fils: Les uns disent

Car il craignoit que les fils de Pallas, qui étoient au nombre de cinquante, & qui le méprisoient parce qu'il n'avoit point d'enfans, ne lui dressassent des embuches.] Pallas étoit frere d'Egée, & comme celui-ci n'avoit point d'enfans, les fils de Pallas, qu'on appelloit les Pallantides, regardoient le Royaume d'Athenes comme un bien qui leur appartenoit, & qui ne pouvoit pas leur manquer aprés la mort de leur oncle. Egée craignoit donc avec raison, que si ses neveux venoient à découvrir qu'il avoit un fils, ils ne cessassent de le mépriser, & ne lui dressassent des embuches pour le faire perir avant que ce fils fût de retour à Athenes, & qu'il pût l'avoir reconnu; ou même qu'ils ne cherchassent les moyens d'assassiner Thesée, & que ce jeune Prince ne fût la victime de leur fureur.

Æthra accoucha d'un fils.] Cela arriva dans un lieu appellé *Celenderis*, près du port de Trezene, Pitthée ayant menagé cela exprès, pour mieux persuader que Neptune étoit le pere de l'enfant. L'endroit où Thesée nâquit fut appellé long-temps *Genethlium, le lieu de la naissance.*

Les uns disent qu'il fut d'abord nommé Thesée à cause des enseignes qui avoient esté mises sous la pierre.]

qu'il

qu'il fut d'abord nommé Thesée à cause des enseignes, qui avoient été mises sous la pierre: Et les autres soûtiennent que ce nom ne lui fut donné qu'à Athenes, après qu'Egée l'eut reconnu. Pendant qu'il fut chez son grand Pere Pitthée, il eut un Gouverneür, appellé Chonnidas, auquel les Atheniens *sacrifient encore aujourd'hui un bellier le jour qui précede la fête de Thesée, honorant ainsi, avec plus de raison & de justice, la mémoire de celui qui avoit formé leur Prince, que celle de Silanion & de Parrhasius, qui n'en avoient fait que des statuës & des portraits.

En effet quelle comparaison d'un Gouverneur qui forme un Prince; à un Statuaire & à un Peintre qui n'en font que des statuës & des portraits!

Les Grecs, comme les Hebreux, donnoient toûjours des noms qu'ils tiroient des circonstances particulieres & des évenemens qui arrivoient aux choses qu'ils vouloient nommer. Ainsi ce jeune Prince fut appellé Thesée du grec *Thesis*, qui vient de τίθημι *poser*, ou parce que ces enseignes avoient été posées sous la pierre, ou parce qu'Egée l'avoit reconnu & avoüé pour son fils, ce qu'on dit en grec θέσθαι υἱόν.

Auquel les Atheniens sacrifient encore aujourd'hui un bellier le jour qui précede la fête de Thesée.] Ce sacrifice du bellier, que les Atheniens offroient toutes les années au Gouverneur de Thesée, a donné lieu au proverbe Κριὸς τροφεῖα ἀπέτισεν. *Le bellier a païé l'éducation*, pour dire que les peuples ne sçauroient marquer trop de reconnoissance à ceux qui ont bien élevé leurs Princes, & que toutes les récompenses ne sont rien, si on ne les regarde comme des Dieux. En effet un Gouverneur qui forme un Roi & qui le rend pieux, juste, magnanime, clement, & l'appui & la joie de ses sujets, est au-dessus de l'homme, il est inspiré de Dieu, & la reconnoissance des peuples doit être éternelle. En voici un bel exemple, plus de treize cens ans après la mort de Thesée, les Atheniens offroient encore des sacrifices à son Gouverneur.

Honorant ainsi avec plus de raison & de justice la mémoire de celui qui avoit formé leur Prince.] C'est un fort beau sentiment. Les Atheniens honoroient la mémoire de Chonnidas, qui avoit élevé Thesée; mais ils honoroient aussi

Comme c'étoit encore alors la coûtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux, Theſée y alla comme les autres, & on aſſure que le lieu, où ſe faiſoit cette ceremonie, porte encore ſon nom & s'appelle *Theſëia*; mais il ne coupa que ſes cheveux de devant,

en même temps celle de Silanion & de Parrhaſius, qui en avoient fait des ſtatuës & des portraits. Plutarque les loüe beaucoup plus des honneurs qu'ils rendoient au premier, que de ceux qu'ils faiſoient aux autres. En effet, quelle comparaiſon! Le ſtatuaire & le Peintre ne repreſentent que les traits du corps, au lieu qu'un Gouverneur forme les mœurs & l'eſprit, éleve l'ame, & inſpire toutes les vertus. Ceux-là doivent être loüez & eſtimez, comme d'excellens ouvriers, & celui-ci doit être honoré comme le bienfaiќteur de tous les hommes, & une des cauſes les plus efficaces de toutes les grandes actions, qui font leur bonheur.

Comme c'etoit encore alors la coûtume, que ceux qui ſortoient de l'enfance, allaſſent à Delphes conſacrer à Apollon leurs premiers cheveux.] Plutarque fait entendre que cette coûtume étoit beaucoup plus ancienne que Theſée; mais Euſtathe écrit que ce fut Theſée qui commença & qui fut le premier qui conſacra ſes cheveux à Apollon à Delos, & non pas à Delphes; je ne ſçai d'où il avoit tiré cette particularité. Par un paſſage de Lucien, s'il eſt vrai que le Traité de la Déeſſe Syrienne ſoit de lui, il paroît que les Trezeniens étoient les ſeuls de tous les Grecs qui euſſent cette coûtume de conſacrer les premices de leurs cheveux, & qu'elle ne commença qu'après Theſée; car cette conſecration ſe faiſoit à l'honneur d'Hippolyte, fils de ce Heros, par tous les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui autrement n'auroient pas eu la liberté de ſe marier, & cela ſe faiſoit de cette ſorte: On laiſſoit croître les cheveux aux enfans juſques à ce qu'ils fuſſent grands; quand ils étoient en âge, on les menoit dans un Temple, on leur coupoit les cheveux, & on les mettoit dans un vaſe d'or ou d'argent, ſur lequel on écrivoit le nom de chacun, & on le conſacroit dans le Temple. Cette même coûtume étoit auſſi chez les Aſſyriens, les jeunes garçons offroient leurs cheveux, & les jeunes hommes les premices de leur barbe.

comme Homere dit que faisoient les Abantes, & cette maniere de se couper les cheveux fut appellée *Theséïde*. Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient prise, ni des Arabes, ni des Mysiens, comme quelques-uns l'ont crû; mais pour empêcher leurs ennemis de les prendre aux cheveux, ils se les faisoient couper par devant, parce que c'étoient des peuples très-belliqueux & pleins de hardiesse, qui joignoient toûjours l'ennemi, & qui aimoient à combattre à coups de main, comme Archiloque le témoigne dans cette Elegie : *Ils ne connoissent ni les frondes ni les arcs ; mais si-tôt que Mars a donné le signal de la bataille, ils se battent à coups d'épées*

Peuples de l'Eubée & originaire de Thrace.

Peuples entre la Mer Rouge, l'Ocean, & le Golphe Persique.

Peuples de Thrace sur le bord du Danube. Il y en a aussi en Asie, entre la Lydie, & la Phrygie. Ils descendent des premiers.

Poëte Grec qui vivoit du temps de Romulus.

Comme Homere dit des Abantes.] Car Homere les appelle ὄπιθεν κομόωντας *chevelus par derriere*. Les Abantes sont les habitans de l'Eubée. Aristote écrit, que les Thraces ayant occupé la Phocyde, ceux qui habitoient la ville *Aba* s'emparerent de l'Eubée, & donnerent le nom d'Abantes à ses habitans.

Les Abantes, dont parle Homere, ne l'avoient prise, ni des Arabes, ni des Mysiens.] Comment l'auroient-ils prise de ces peuples, avec lesquels ils n'avoient encore alors aucun commerce ? Ils l'avoient apporté sans doute de Thrace.

Qui joignoient toûjours l'ennemy, & qui aimoient à combattre à coups de main.] C'est l'Eloge qu'Homere avoit donné à ces peuples, long-temps avant Archiloque ; car dans le second Livre de l'Iliade, il dit : *Elephenor, fils de Chalcodon, menoit les Abantes, qui n'ont des cheveux que par derriere & qui sont si belliqueux, qu'avec leurs lances* étenduës, *ils percent les cuirasses de leurs ennemis*. Strabon, au commencement de son dixiéme Livre, explique fort bien, ὀρεκτῇσι μελίῃσι, *les lances étenduës. La lance*, dit-il, *est à deux usages, car ou on la lance de loin, comme Achille qui se vantoit de jetter sa lance aussi loin qu'un autre pourroit lancer un javelot ; ou bien on s'en sert pour se battre de près & à coups de main ; & c'est ce qu'Homere appelle* une lance étenduë, *parce qu'on la tient toûjours & qu'on ne la jette jamais.*

& font d'effroïables exploits ; car c'est la seule maniere de combattre qu'ayent apprise les braves Habitans de l'Eubée. On dit qu'Alexandre commanda par la même raison à ses Capitaines de faire raser les Macedoniens, la barbe étant la prise la plus aisée qu'on puisse donner à son ennemi.

Æthra cacha long-temps la veritable origine de Thesée avec beaucoup de soin, & Pitthée fit courir le bruit qu'il étoit fils de Neptune, *Ils l'adoroient sous le titre de Neptune Roy.* car les Trezeniens adorent particulierement ce Dieu ; c'est le Patron de leur Ville ; ils lui consacrent les premices de leurs fruits, & son Trident est la marque de leur monnoye. *Le Trident, la marque de la monnoye de Trezene.* Mais dès que ce Prince fut parvenu à l'âge de l'adolescence, & qu'il eut fait paroître qu'il joignoit la force du corps, le courage & la grandeur d'ame avec la prudence & la fermeté, sa mere le mena près de la pierre, & après lui avoir découvert tout le mystere de sa naissance, elle lui ordonna de tirer les enseignes, que son pere y avoit cachées, & d'aller le trouver à Athenes par mer. Thesée leva facilement la pierre ; mais il refusa d'aller

Car c'est la seule maniere de combattre qu'ayent apprise.] Dans le vers Grec δαήμονες fait un dactyle. Et le sçavant Henri Estienne corrige δαίμονες parce qu'il ne croit pas qu'on puisse faire une seule syllabe de δαη comme il le faut necessairement pour faire le dactyle. Mais je voudrois qu'il eût rapporté quelque exemple de δαίμονες pris pour ἔμπειροι. Je doute qu'il y en ait.

Thesée leva facilement la pierre.] Depuis ce temps-là cette pierre fut appellée *la pierre de Thesée*, & auparavant on l'appelloit *l'Autel de Jupiter Sthenien* ; car les Anciens faisoient des Autels des premieres grandes pierres qu'ils rencontroient, comme cela paroît par l'Ecriture sainte.

Au reste son Altesse Royale

par mer, quoique ce fût le chemin le plus sûr, & que sa mere & son ayeul l'en priassent avec de grandes instances, parce qu'il y avoit beaucoup de danger à aller par terre, n'y aïant point de chemin qui ne fût rempli de voleurs. Car ce siecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuse, & infatigables dans les plus grands travaux, des hommes, qui en courage, en force, & en vîtesse surpassoient tous les autres, & qui, bien loin d'employer ces dons de la Nature à des choses honnêtes & utiles, prenoient plaisir à commettre toutes sortes d'insolences & d'injustices, & faisoient consister tout le fruit qu'ils pouvoient tirer de leur puissance, à assouvir leur cruauté, & à soûmettre, à forcer, & à détruire tout ce qui tomboit entre leurs mains. Ils étoient persuadez qu'on ne louë la Pudeur, la Justice, l'Equité & l'Humanité, que par foiblesse de courage, pour n'oser commettre des injustices, ou de crainte d'en souffrir; & que ces qualitez, tant vantées, ne doivent point être

Restes des Geants.

MADAME, qui a ramassé avec beaucoup de soin un grand nombre des plus belles medailles & autres monumens antiques, dont Elle juge aussi finement & avec autant de connoissance que les plus sçavans Antiquaires, m'a fait l'honneur de me montrer dans son Cabinet une cornaline antique où cette histoire est gravée. On y voit le jeune Thesée lever une pierre énorme sous laquelle on découvre l'épée & les souliers qu'Egée y avoit enterrez. La graveure de cette cornaline est d'un goût exquis & d'une beauté parfaite.

Car ce siecle-là portoit des hommes d'une taille prodigieuse.] C'étoient des restes de Geants, dont il est parlé dans l'Ecriture, & qui ne reconnoissoient d'autre Loi de justice, que leur propre force.

le partage de ceux qui ont la force de leur côté. Hercule dans ses voyages en extermina une grande partie, & les autres, épouvantez, se cachoient dans leurs cavernes lorsqu'il passoit, & n'osoient paroître, de sorte qu'Hercule, les voyant abbatus, les meprisa & ne se donna plus la peine de les poursuivre. Mais après le malheur qui lui arriva de tuer Iphitus, il passa en Lydie, où il servit long-temps la Reine Omphale, s'étant lui-même imposé cette peine selon la coûtume de ce temps-là. Alors, pendant que la Lydie joüissoit d'une profonde paix, & que tout y étoit en sûreté, on vit renaître de tous côtez en Grece les premiers desordres, parce qu'il n'y avoit personne qui pût ni les punir, ni les reprimer. Voilà pourquoi tous les chemins, par où on pouvoit aller par terre du Peloponese à Athenes, étoient très-dangereux. Pitthée donc n'oublioit rien pour faire changer de dessein à Thesée, & pour l'obliger d'aller par mer. Il lui peignoit tous ces brigands l'un

Hercule devenu furieux tua Iphitus Roy d'Oechalie, en le précipitant des murs de Tirinthe.

Dans l'Asie Mineure entre la Carie & la Lydie.

Omphale fille de Jardanus & femme de Tmolus.

Exil volontaire.

S'étant lui-même imposé cette peine selon la coûtume de ces temps-là.] Ceux qui avoient commis quelque meurtre, s'exiloient volontairement de leur païs, & s'imposoient certaines peines, jusqu'à ce qu'ils fussent expiez ; & cette coûtume venoit sans doute en partie des anciens Hebreux, à qui Dieu avoit établi des villes de refuge, afin que celui qui avoit tué quelqu'un par mégarde, s'y retirât jusqu'à la mort du grand Sacrificateur. Hercule alla d'abord à Pylos chez Nelée, & delà à Amycles, où il fut expié par Deiphobus, fils d'Hippolyte; mais étant devenu extrémement malade & ayant consulté Appollon, il lui fut répondu, que ses maux ne cesseroient qu'après qu'il auroit été trois ans esclave ; c'est pourquoi il fut vendu à Omphale. Apollod, Liv. II.

après l'autre, & lui racontoit tous les traitemens qu'ils faisoient aux Etrangers, mais il y avoit déja long-temps que la gloire & la vertu d'Hercule lui avoient secrettement enflammé le courage. Il n'estimoit rien au prix de ce heros, & étoit toûjours prêt à écouter ceux qui lui racontoient quel personnage c'étoit, & sur tout ceux qui l'avoient vû & qui pouvoient lui apprendre quelque particularité de sa vie, dont ils eussent été les témoins. Alors on voyoit manifestement qu'il souffroit les mêmes agitations & le même travail d'esprit, que souffrit long-temps après lui Themistocle, quand il dit que les trophées de Miltiade ne le laissoient point dormir. Aussi l'admiration que lui donnoit la vertu d'Hercule, faisoit que ses actions lui revenoient la nuit en songe, & qu'elles le piquoient le jour d'une noble émulation, & excitoient en lui un violent desir de l'imiter.

Parenté d'Hercule & de Thesée.

La parenté, qui étoit entr'eux, augmentoit encore sa jalousie; car ils étoient fils de deux cousines germaines, sa mere Æthra étant fille de Pitthée, & Alcmene, fille de Lysidice. Or Lysidice & Pitthée étoient tous deux enfans d'Hippodamie & de Pelops. Il trouvoit donc que ce seroit une chose honteuse & insupportable, qu'Hercule eût cherché par tout le monde les Brigands, qu'il en eût purgé la terre & la mer, & que pour lui, il évitât même ceux qui se présentoient sur son chemin, que

par ce lâche embarquement il deshonorât la memoire de celui, que le bruit du peuple faisoit passer pour son pere, & qu'il ne portât à son veritable pere, pour toutes enseignes, que des souliers, & une épée, qui ne connoissoit pas encore le sang; au lieu de lui prouver la noblesse de son extraction par de grands exploits, & par des actions immortelles. Avec des sentimens si relevez, & plein de ces reflexions, il se mit en chemin, resolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages & toutes les violences qu'on lui feroit.

Car la veritable force ne consiste pas à faire des violences, mais à les repousser.

Comme il passoit par les terres d'Epidaure, Periphetes, qui avoit une massuë pour armes, & qui à cause de cela étoit appellé le *Porteur de massuë*, eut l'insolence de mettre la main sur lui & de l'arrêter; Thesée le combattit & le tua, & ravi d'avoir gagné cette massuë, il la porta toûjours, comme Hercule porta la peau de lion. Cette peau servoit à faire connoître l'énorme grandeur de la bête, qu'Hercule avoit tuée; & la massuë, que portoit Thesée, faisoit voir qu'elle avoit pû être prise entre les mains de Periphetes, mais qu'elle étoit devenu imprenable entre les siennes. De là traversant l'Isthme de Corinthe, il punit Sinnis, *le Ployeur de Pins*,

D'Epidaure de l'Argolide sur le bord du Golphe Saronique, est le chemin de Troëzene à l'Isthme.

Corynetes, *fils de Vulcain & d'Anticlie, sa massuë étoit d'airain.*

Entre le Golphe de Corinthe & le Golphe Saronique.

Il punit Sinnis le Ployeur de Pins, de la meme maniere dont ce Geant avoit fait mourir ceux qu'il avoit vaincus.] Quand ce Geant avoit vaincu quelqu'un, il courboit deux pins, attachoit à chacun un bras & une jambe de ce miserable, & lâchoit en même temps ces ar-

de

de la même maniere dont ce Géant avoit fait mourir plusieurs passans. Ce n'est pas qu'il eût jamais appris rien de semblable, ni qu'il s'y fût exercé; mais il fit voir par cet essai que la vertu est toûjours au-dessus de l'art & de l'exercice. Ce Sinnis avoit une grande fille fort belle, nommée Perigone, qui avoit pris la fuite, voyant son pere mort; Thesée couroit de tous côtez pour la chercher; mais elle s'étoit jettée dans un bois épais tout plein de roseaux & d'asperges sauvages, qu'elle prioit avec une simplicité d'enfant, comme s'ils l'eussent entenduë, les conjurant de la bien cacher, & de l'empêcher d'être apperçuë, & leur promettant avec serment, que s'ils lui rendoient ce service, elle ne les arracheroit, ni ne les brûleroit jamais. Cependant Thesée l'appelloit, & lui donnoit sa parole qu'il auroit soin d'elle, & qu'il ne lui feroit aucun déplaisir. Perigone, touchée de ses promesses, sortit du milieu de ses brossailles, & alla se rendre à lui. Thesée en eut un fils, qui fut appellé Menalippe. Il la donna ensuite en mariage à Deionée, fils d'Eurytus, Roi d'Oechalie. De ce Menalippe nâquit Joxus, lequel avec

Pytiocampte.

La vertu est toûjours au-dessus de l'art & de l'exercice.

Menalippe, fils de Thesée & de Perigone, & pere d'Ioxus.

Il y avoit trois villes de ce nom, nes

bres, qui emportoient les membres qu'on y avoit attachez. Pausanias écrit, que de son tems, sous le regne d'Adrien, on voyoit encore un de ces pins près du rivage,

De ce Menalippe nâquit Joxus, lequel avec Ornytus fut Chef de la colonie qu'on mena en Carie.] Je ne me souviens pas d'avoir rien lû ailleurs de cette colonie, ni de cette famille des Joxides. Il paroît par quelques passages de Strabon, que les Grecs s'établirent à diverses fois dans la Carie. Je ne sçai où Amiot a pris que Joxus *bâtit la ville des Joxides*. Plutar-

en Thessalie, une en Arcadie, & une dans l'Eubée, & l'on dispute laquelle étoit la patrie d'Eurytus Sophocle; & les autres Poëtes sont pour la derniere.

Ornytus fut chef de la colonie, qu'on mena en Carie, d'où sont venus les Joxides, qui de pere en fils ont conservé la coûtume de n'arracher & de ne brûler ni les asperges, ni les roseaux, mais d'avoir au contraire pour eux une espece de religion, & une vénération particuliere.

Bourg du territoire de Corinthe, dans l'Isthme.

La Laye de Crommyon.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye, qu'on appelloit *la Phaye*, qui n'étoit nullement une bête à mépriser; car elle étoit très-dangereuse, & très difficile à vaincre. Thesée la combattit, & la tua en chemin faisant, afin qu'on ne crût pas que la nécessité seule lui fit entreprendre tout ce qu'il exécutoit, & persuadé d'ailleurs qu'un homme de bien doit combattre les méchans, pour se défendre seulement de leurs outrages; mais qu'il est obligé de chercher les bêtes les plus courageuses & de les attaquer le premier. D'autres ont pourtant écrit que cette *Phaye* étoit une femme de Crommyon, qui se prostituoit à tous venans, & qui vivoit de meurtres & de brigandages; qu'elle fut appellée *la Laye*, à cause de ses mœurs corrompuës, & de la méchante vie qu'elle menoit, & qu'enfin elle fut mise à mort par Thesée.

Sur les frontieres de l'Attique.

De Crommyon à

Près des frontieres de Mégare il défit Sciron, & le précipita du haut des rochers dans la

que n'en dit pas un mot, & jamais cette ville n'a existé.

Il y avoit alors à Crommyon une Laye.] Crommyon ou Cromyon étoit un Bourg du territoire de Corinthe. Thucydide le place à six vingt stades de la ville. C'est là que se tenoit cette Laye. Strabon nous apprend qu'elle étoit mere du Sanglier Calydonien. Liv. VIII.

mer, selon la plus commune opinion, parce qu'il détroussoit les passans; ou selon d'autres, parce que par une insolence & par un orgueïl insupportable, il présentoit ses pieds aux Etrangers, leur ordonnoit de les lui laver, & pendant qu'ils le faisoient, il les poussoit, & les précipitoit du haut de ces rochers. Il est vrai que les Historiens de Mégare, s'opposant à cette tradition, & combattant, comme dit Simonide, contre la longueur du tems, soûtiennent que Sciron ne fut ni un brigand ni un méchant homme; mais au contraire l'ennemi déclaré de ces sortes de gens, & le bon ami des gens de bien & des justes. Car tout le monde sçait, disent-ils, qu'Æacus est estimé le plus saint homme de son tems; On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes, & l'on connoît assez la vertu de Pelée & de Télamon. Or Sciron fut gendre

Megare & à Athenes il y avoit un chemin élevé, tout bordé du côté de la mer de rochers, & de précipices.

Comme dit Simonide.] Il y a eu en differens tems quatre Simonides, tous Historiens & Poëtes; de sorte qu'il seroit difficile de décider, duquel d'entr'eux Plutarque rapporte le témoignage. Je croirois que c'est du plus ancien, de Simonides Amorginus, qui vivoit vers la xxx. Olympiade, du tems de Tullus Hostilius.

Car tout le monde sçait, disent-ils, qu'Æacus est estimé le plus saint homme de son tems.] Æacus fils de Jupiter & d'Ægine, on publia que sa pieté & sa justice l'avoient rendu si agréable aux Dieux, qu'il en obtenoit tout par ses prieres, & que par ce moyen, il fit cesser une grande famine & une horrible sécheresse, dont la Grece étoit extrêmement affligée.

On n'ignore pas que Cychrée le Salaminien reçoit des honneurs divins à Athenes.] Il étoit fils de Neptune & de la Nymphe Salamis, & si homme de bien, qu'après sa mort on l'honora comme un Dieu, non-seulement à Salamine, mais à Athenes.

de Cychrée, & beau-pere d'Æacus, & ayeul de Pelée & de Telamon, qui nâquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron. Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece eussent voulu s'allier avec un brigand, en prenant de lui, & en lui donnant ce que les hommes ont de plus précieux & de plus sacré. Ces mêmes Historiens ajoûtent, que Thesée ne tua pas Sciron dans son premier voyage d'Athenes, mais long-tems après, lors qu'il prit Eleusine, qui étoit alors occupée par les Mégariens, & qu'il en chassa Diocles, qui en étoit Gouverneur. Voilà les contradictions qu'on trouve sur cette Histoire.

Ce que c'est que les Alliances, & comment elles font juger les hommes.

Ville entre Megare & Athenes.

En passant par Eleusine il lutta contre Cercyon

Cercyon fils de Neptune.

Qui nâquirent tous deux de la Nymphe Endeide, fille de Chariclo & de Sciron.] Apollodore fait cette Nymphe Endeide fille de Chariclo & de Chiron, & il est suivi par d'autres Auteurs; mais il est plus sûr de corriger Apollodore sur la foi de Plutarque & des Historiens de Mégare qu'il avoit consultez, que de corriger ces derniers sur la foi d'Apollodore, dont nous n'avons qu'un abregé. Pausanias est même d'accord en cela avec Plutarque, & pour ce que Diodore rapporte, que Télamon épousa à Salamine Glaucé, fille de Cychrée, & qu'il est absurde de penser que l'ayeul & le petit-fils ayent épousé les deux sœurs, cela ne doit être d'aucun poids; car Apollodore même écrit que la femme de Télamon fut Periboée, fille d'Alcathous, & non pas Glaucé.

Il n'y a donc pas d'apparence que les plus grands personnages & les plus gens de bien de toute la Grece.] Il ne parle que de Cychrée & d'Æacus, dont le premier fit son gendre de Sciron, & l'autre en fit son beau-pere; j'explique cela, parce qu'on s'y étoit trompé.

En passant par Eleusine, il lutta contre Cercyon l'Arcadien, & le défit.] Ce Cercyon fut le premier qui employa la ruse dans les combats de la lutte. Thesée en

l'Arcadien, & le défit. De-là arrivant à Hermione, il fit mourir le Géant Damastes, qu'on appelloit *Procruste*, en l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits, comme il y obligeoit ses hôtes. Et Thesée en usoit ainsi à l'imitation d'Hercule, qui punissoit ceux qui l'attaquoient, du même genre de mort qu'ils lui avoient préparé. C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris, qu'il étouffa Antée en luttant avec lui, qu'il tua Cycnus en combat singulier, & qu'il brisa la tête à Termerus, d'où est venu le

Le Géant Damastes.

Je n'ai pas trouvé ailleurs le moindre vestige de cette histoire.

sçut plus que lui; car il fut instruit par Minerve. Le lieu où se fit ce combat étoit encore appellé la *Palestre de Cercyon*, du tems de Pausanias.

De-là arrivant à Hermione, il vainquit le geant Damastes.] Je ne connois point de ville nommée Hermione, entre Eleusine & Athenes. Pausanias dans ses Attiques, nomme *Erione*, le lieu près duquel Thesée tua ce Géant. Cela étant, il faut lire dans Plutarque *Erione* au lieu d'*Hermione*.

En l'obligeant de s'égaler à la mesure de ses lits.] Hyginus a fort bien expliqué la méchanceté de ce Géant. Il avoit, dit-il, plusieurs lits, & quand un hôte arrivoit chez lui, s'il étoit grand, il le faisoit coucher dans un petit lit, & lui coupoit tout ce qui passoit la longueur du lit; & s'il étoit petit, il le menoit dans un grand lit, & à force de machines, il lui étendoit les jambes jusqu'à la mesure du lit; c'est pourquoi il fut appellé *Procrustes*, c'est-à-dire, *qui étend par force & avec violence.*

C'est ainsi qu'il sacrifia Busiris.] Busiris étoit Roi d'Egypte, & fils de Neptune & de Lysianasse. Il sacrifioit les Etrangers à Jupiter, & il voulut faire le même traitement à Hercule, qui se laissa mener lié & garotté près de l'Autel, & qui ayant rompu ses liens, sacrifia lui-même ce Tyran & son fils Amphidamas.

Qu'il étouffa Antée.] Antée étoit Roi de Lydie, & fils de la Terre, qui lui redonnoit de nouvelles forces si-tôt qu'il la touchoit; c'est pourquoi Hercule l'éleva en l'air, & l'étouffa entre ses bras.

Qu'il tua Cycnus en combat singulier.] Il y eut deux Cycnus, contre lesquels Hercule se battit; le premier étoit fils de Mars & de Pyrene, la foudre qui tomba au milieu des deux combattans les sépara; l'autre étoit aussi fils de Mars, & de Pelopée, & il fut tué par Hercule.

Et qu'il brisa la tête à Termerus.] Il y a une faute au Texte.

proverbe, *le mal Termerien*; car il y a de l'apparence que Termerus caſſoit la tête aux paſſans en la heurtant avec la ſienne. Theſée alloit puniſſant de même les méchans, & il employoit juſtement contre eux les mêmes ſupplices, qu'ils faiſoient ſouffrir injuſtement aux autres.

Petite riviere de l'Attique.

Famille des Phythalides.

D'Hermione il arriva ſur les bords du Cephiſe, où il trouva la famille des Phytalides, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur.

Theſée ſe fait purifier pour être initié aux ſaints myſteres.

La premiere choſe qu'il demanda, ce fut d'être purifié, pour pouvoir être admis aux ſaints myſteres. Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoûtumées, & après avoir fait un ſacrifice pour ſe rendre les Dieux favorables, ils le logerent & le regalerent dans leur maiſon.

Le viij du mois Cronius, qu'on appelle aujourd'hui Hecatombaeon.

Ce fut là le premier bon accueïl qu'il reçût dans ſon voyage. On tient que Theſée entra dans Athenes le huitiéme d'Août. Il trouva cette ville, en général, pleine de troubles & de diſſentions, & en particulier la Maiſon Royale dans un très-grand déſordre: car Medée s'étant ſauvée de Corinthe, avoit cherché un aſile chez

Συρρίξαντα ne peut avoir lieu ici, j'ai lû comme il eſt dans un Manuſcrit Συρρίζας.

Où il touva la famille des Phytalydes, qui venoit au-devant de lui pour lui faire honneur.] Pauſanias appelle ces Phytalides, les deſcendans de Phytalus, à qui Cerès avoit donné l'intendance des ſaints myſteres, pour le récompenſer de l'hoſpitalité qu'il avoit exercée à ſon égard, l'ayant reçûë fort humainement dans ſa maiſon.

La premiere choſe qu'il demanda, ce fut d'être purifié.] Quoiqu'il n'eût tué que des brigands, il crut ne pouvoir être admis aux myſteres de Cerès avant que d'être expié. Cela eſt remarquable, Tout meurtre devoit être expié.

Les Phytalides le purifierent avec toutes les cérémonies accoûtu-

Egée, & vivoit avec lui dans un honteux commerce, lui promettant que par ses remedes elle lui feroit avoir des enfans. Cette femme, avertie de l'arrivée de Thesée & de ses desseins, avant qu'Egée eût le tems de le reconnoître, sçût si bien tourner l'esprit de ce Prince, déja affoibli par les années, & que les differens partis qui regnoient dans la ville, avoient rendu timide & soupçonneux, qu'elle lui persuada d'empoisonner son fils dans un festin, qu'il lui feroit comme à un Etranger. On alla donc de sa part inviter Thesée. Quand il fut dans la salle, il ne jugea pas à propos de se déclarer qui il étoit; mais voulant donner occasion à son pere de commencer cette reconnoissance, dès qu'on eût servi, il tira son épée, comme pour couper les viandes. Egée, reconnoissant tout d'un coup cette épée, renversa d'abord la coupe, où étoit le poison, fit ensuite beaucoup de questions à Thesée, & après l'avoir embrassé, il convoqua sur le champ une

Medée refugiée chez Egée.

Medée persuade à Egée d'empoisonner Thesée, qu'il prenoit pour un Etranger.

Egée reconnoit son fils.

mées.] Cette céremonie se fit à l'Autel de Jupiter Pacifique, *ad aram Jovis Meilichii*, qui étoit près du Cephise.

Il tira son épée comme pour couper les viandes.] Si ce passage n'est pas corrompu, Plutarque s'est assurement trompé sur les manieres de ces tems héroïques. Ces Heros ne coupoient pas les viandes avec la même épée, dont ils se battoient; mais avec un grand coûteau, ou un grand poignard, qu'ils portoient toûjours pendu près de l'épée, afin de pouvoir faire dans les sacrifices les fonctions ausquelles ils étoient obligez. Cette coûtume est très-bien prouvée par un passage du troisiéme Livre de l'Iliade, où Homere dit :

Ἀτρείδης δ' ἐρυσσάμενος χείρεσσι
μάχαιραν,
Ἥ οἱ πὰρ ξίφεος μέγα κουλεὸν αἰὲν
ἄωρτο,
Ἀρνῶν ἐκ κεφαλῶν τέμνε τρίχας-

Assemblée générale, où il reconnut son fils devant tous les Atheniens, qui le reçûrent avec une très-grande joye à cause de sa valeur. On dit que le lieu, où la coupe fut renversée, est le même qu'on voit aujourd'hui dans le quartier appellé *Delphinium*, & qui est enfermé de murailles; car la maison d'Egée étoit dans cet endroit-là. Et une marque certaine de cette verité, c'est que le Mercure, qui est à la porte orientale de ce Temple, est appellé encore aujourd'hui *le Mercure de la porte d'Egée.*

Ce quartier portoit le nom du Temple d'Apollon Delphinien, destiné au jugement de ceux qui avoient commis quelque meurtre, & qui soûtenoient qu'ils l'avoient commis justement. Thesée y fut absous du meurtre des Pallantides.

Les fils de Pallas avoient esperé jusqu'alors de succeder à Egée, qu'ils croyoient sans enfans; mais Thesée ayant été reconnu pour le veritable heritier du Royaume, ils ne purent suppor-

Agamemnon tirant le poignard qui étoit toûjours pendu près de son épée, coupa la laine de la tête des agneaux.] Ainsi Thesée ne tira pas l'épée, qu'il avoit de son pere, mais pour faire voir cette épée, il tira son poignard, parce que pour le tirer, il falloit jetter son manteau en arriere, & faire voir l'épée par conséquent. Je croirois qu'il ne manque qu'un mot à ce passage, & que pour le rétablir, il ne faut qu'ajoûter ξίφος. ἐδείκνυεν ξίφος. ἐκεῖνο. Plutarque avoit dit sans doute, *Thesée tira son poignard, comme pour couper les viandes, & fit voir son épée, Egée la reconnut d'abord, &c.*

Est le même qu'on voit encore aujourd'hui dans le quartier appellé Delphinium, & qui est enfermé de murailles.] Les Atheniens par religion avoient enfermé de murailles ce lieu, où la coupe de poison avoit été renversée. Ce quartier étoit appellé *Delphinium*, du nom du Temple d'Apollon Delphinien, comme nous appellons aujourd'hui plusieurs quartiers de cette ville du nom des Temples qui y sont bâtis, comme le quartier saint Paul, le quartier saint Honoré, &c.

Car la maison de Thesée étoit dans cet endroit.] Elle étoit près du Temple, & Pausanias nous apprend que ce Temple *Delphinium* se bâtissoit actuellement quand Thesée arriva à Athenes.

cer

ter qu'Egée, qui n'étoit, disoient-ils, que fils supposé de Pandion, & qui ne descendoit en aucune maniere des Erechtheides, non seulement ne se contentât pas de regner, mais qu'il voulût encore faire tomber le Royaume entre les mains d'un étranger & d'un inconnu. Ils prirent donc les armes, & s'étant partagez en deux bandes, les uns, conduits par leur pere, partirent du bourg de Sphette en plein jour, & allerent droit à la ville; & les autres se mirent en embuscade dans le bourg de Gargette, afin de surprendre leurs ennemis par deux differents endroits. Ces derniers avoient avec eux un Heraut, nommé Leos, du bourg d'Agnus, qui découvrit à Thesée tout ce secret. Thesée, profitant de cet avis, alla attaquer brusquement cette troupe, qui étoit en embuscade, & la tailla en pieces. Celle que menoit Pallas, ayant appris cette nouvelle, se débanda, & fut entierement dispersée. De là vient, dit-on, que les habitans de Pallene ne s'allient jamais avec ceux d'Agnus, & que dans les cris publics on n'y crie jamais, comme dans tous les autres endroits de l'Attique, *Acouete Leos*, à cause de l'aversion horrible qu'ils ont pour ce mot *Leos*, qui est le nom de ce traître.

Autre Bourg de l'Attique celebre par un beau Temple de Pallas. C'étoit le domicile des Pallantides.

Oyez, peuple. *Leos signifie peuple, & c'étoit le nom propre de ce Heraut.*

Thesée ne pouvant souffrir l'oisiveté, & vou-

Qu'Egée, qui n'étoit que fils supposé de Pandion.] Car on avoit dit en effet qu'Egée étoit fils de Scyrius, & que Pandion voulut faire croire qu'il étoit son fils. Les Pallantides ne manquerent pas de relever ce bruit, qui étoit tout à leur avantage.

Bourg de l'Attique sur le bord de l'Euripe.

On appelloit ainsi la contrée de l'Attique où étoient ces quatre villes, Oenoë, Probalynthe, Tricorythe, & Marathon.

lant d'ailleurs attirer l'amour du peuple, alla contre le Taureau de Marathon, qui incommodoit extrémement les habitans de la contrée appellée *Tetrapole*, & l'ayant dompté & pris tout en vie, il le fit passer au travers de la ville afin qu'il fût vû du peuple, & le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien.

Hecalé & la bonne reception qu'elle fit à Thesée.

Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hecalé, & de la reception qu'elle fit à Thesée dans sa maison, il ne paroît pas entierement éloigné de la verité; car anciennement tous les bourgs des environs s'assembloient toutes les années pour faire à Jupiter *Hecalien* un sacrifice appellé *Hecalesien*, & dans lequel ils honoroient particulierement cette Hécalé, qu'ils appelloient par un diminutif, *Hecalene* en mémoire de ce qu'ayant reçu chez elle Thesée encore jeune, elle le salua & le caressa, en le nommant toûjours par des diminutifs, selon la coûtume des vieilles gens. Cette bonne femme avoit fait vœu que si Thesée revenoit heureusement d'une expedition qu'il alloit entreprendre, elle feroit un

Et le sacrifia ensuite à Apollon Delphinien. [Pausanias dit qu'il le sacrifia à Minerve. Diodore est du sentiment de Plutarque, mais il assure que ce fut Egée qui le sacrifia, & non pas Thesée.

Apollon étoit appellé *Delphinien*, parce qu'il avoit tué le serpent Python qu'on appelloit *Delphiné*. Ou plûtôt parce qu'il avoit donné un Dauphin pour guide à une colonie de Cretois qui aborda à Cyrrha, comme Plutarque même l'écrit dans son traité *quels animaux sont les plus advisez*.

Pour ce qui est du conte que l'on fait d'Hecalé.] Ce conte étoit si généralement reçu, que Callimaque fit sur cela un poëme qu'il nomma *Hecalé* du nom de cette bonne femme.

ſacrifice ſolemnel à Jupiter. Mais elle mourut avant cette expedition, & Theſée étant de retour, ordonna qu'on feroit ce ſacrifice, & qu'on y rendroit à Hecalé toutes ſortes d'honneurs en reconnoiſſance du bon accueil qu'elle lui avoit fait, & de l'affection qu'elle lui avoit témoignée. C'eſt ainſi que l'écrit Philochorus.

Ambaſſadeurs du Roi Minos viennent à Athenes demander le tribut ordinaire.

Quelque tems après arriverent à Athenes les Ambaſſadeurs du Roi Minos, qui venoient pour la troiſiéme fois demander le tribut qu'on avoit accoûtumé de lui payer pour la mort de ſon fils : Car Androgeos ayant été tué en trahiſon dans l'Attique, Minos y porta le fer & le feu; & les Dieux d'accord avec lui pour venger ce meurtre, déſolerent tout le pays par la peſte & par la ſtérilité, & firent tarir les rivieres. Les Atheniens accablez de tous ces fleaux, eurent recours à l'Oracle d'Apollon, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient la fin de leurs miſeres, & que le Ciel ne feroit appaiſé, que quand ils

Origine du tribut que les Atheniens payoient à Minos.

C'eſt ainſi que l'écrit Philochorus.] Philochorus, Auteur Athenien qui vivoit du tems de Ptolemée Philopator deux cens ans ou environ avant la naiſſance de nôtre Seigneur. Il avoit fait pluſieurs ouvrages conſidérables que nous n'avons plus, comme l'hiſtoire des Atheniens, ou de l'Attique en XVII. liv. un catalogue des Archontes, un livre des Sacrifices, les origines de Salamine, deux livres des Olympiades, & XVII. Livres des combats des Atheniens.

Car Androgeos ayant été tué en trahiſon dans l'Attique.] Egée l'avoit fait tuer dans le bourg d'Oenoé, parce qu'il favoriſoit les Palantides, & leur avoit promis du ſecours. D'autres diſent qu'il avoit été tué par le taureau de Marathon, & que Minos en avoit accuſé injuſtement les Atheniens.

C'est-à-dire avec des couronnes de branches sur la tête, & dans la main des rameaux environnez de petites bandelettes de laine blanche.

auroient fait à Minos la satisfaction qu'il exigeroit. Ils envoyerent donc en Crete des Ambassadeurs en état de suppliants, pour lui demander la paix. Minos la leur accorda à condition que de neuf en neuf ans ils lui envoyeroient un tribut de sept jeunes hommes, & d'autant de filles : Et c'est en quoi presque tous les Historiens sont d'accord. Pour rendre cette histoire plus tragique, la fable y adjoûte que ces enfans étoient dévorez par le Minotaure, ou qu'enfermez dans le labyrinthe, dont ils ne pouvoient trouver l'issuë, ils y mouroient de faim. Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, *un meslange horrible, un monstre affreux, moitié homme, & moitié taureau.* Mais Philochorus écrit que ceux de Crete, bien loin d'avoüer ce fait, disent au

Passage d'Euripide.

Le labyrinthe de Crete.

A condition que de neuf en neuf ans.] Les interpretes s'étoient fort trompez à ce passage, Amiot sur tout, qui a traduit *sous condition que l'espace de neuf ans durant, ils seroient tenus d'envoyer chacun an en Candie &c.* δι' ἐννέα ἐτῶν ne signifie pas *pendant neuf ans*, mais *de neuf en neuf ans. Chaque neuvième année.* Les exemples en sont fréquents, & on en trouve dans Plutarque même. Comment les Atheniens auroient-ils consenti à ce tribut, qui, payé neuf ans de suite, auroit emporté toute leur jeunesse, au lieu que cet intervalle de neuf ans, leur donnoit le temps de respirer, & de le fournir sans épuiser leur Ville.

Et pour le Minotaure, que c'étoit, comme dit Euripide, un mélange horrible, un monstre affreux &c.] Minos avoit accoûtumé de sacrifier toutes les années à Neptune le plus beau taureau qu'il eût. Un jour il en vit un si beau qu'il en fut charmé, & au lieu de le sacrifier, il en mit un autre à sa place. Neptune, irrité, rendit Pasiphaé amoureuse de ce même taureau ; & Dedale deshonora son art en servant cette malheureuse Reine dans cette horrible passion, qui donna la naissance à ce monstre appellé Minotaure, homme & taureau. Voilà ce que dit la fable.

contraire que ce labyrinthe n'étoit simplement qu'une prison, où l'on n'avoit d'autre mal que d'y être sûrement gardé. Que Minos, pour honorer la mémoire de son fils, avoit établi des jeux, où les victorieux recevoient pour prix de leur adresse, ces enfans, qui étoient gardez dans ce labyrinthe; & que le premier qui vainquit fut un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & le General de ses Armées, nommé Taurus, homme rude & brutal, & qui traitoit fort cruellement & fort superbement ces Atheniens. Aristote lui-même dans sa République des Bottieiens, témoigne assez clairement qu'il ne croïoit point du tout que ces enfans fussent mis à mort par l'ordre de Minos, puisqu'il assûre qu'ils vieillissoient dans l'esclavage, en gagnant miserablement leur vie par le travail de leurs mains. Il

Fut un des plus grands Seigneurs de sa Cour, & le general de ses armées nommé Taurus.] Cela est plus vrai-semblable, que la maniere dont Palæphatus explique cette fable. Il dit que ce Taurus étoit un homme de la Cour de Minos; que Pasiphaé en devint amoureuse, & que Minos ayant découvert ce commerce, envoya cet amant trop hardy servir de valet à ses bergers sur les montagnes: & que ce jeune homme secoua ce joug, & se rendit si redoutable, que Minos l'ayant voulu faire prendre, ne put en venir à bout, & perdit tous ceux qu'il y envoya, de sorte qu'il prit le parti de s'en servir pour punir tous les criminels & les ennemis, qui tomboient entre ses mains, & dont il se vouloit deffaire; & qu'ayant pris Thesée dans un combat, il l'envoya à ce Taurus, mais qu'Ariadne lui donna secretement une épée avec laquelle il le tua.

Aristote lui-même dans sa République des Bottieiens.] Parmi les ouvrages d'Aristote, qui se sont perdus, il y en avoit un, où il décrivoit le gouvernement de cent cinquante-huit Républiques, & c'est celui dont Plutarque parle.

Origine des Botticiens, peuples de Thrace.

raconte qu'il y a plusieurs siecles que les peuples de Crete voulant s'acquitter d'un ancien vœu, envoyerent à Delphes leurs premiers nez ; Que les descendants de ces esclaves Atheniens, s'étant joints à cette troupe, y allerent avec eux ; Que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie, & s'établirent dans la Poüille ; Qu'ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez *Bottieiens*, & que de là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes, ce refrain, *Allons à Athenes.* Mais cela fait voit com-

Que n'y trouvant pas de quoi vivre, ils passerent en Italie & s'établirent dans la Poüille.] Il est certain que l'Isle de Crete a envoyé plusieurs colonies en Italie. Strabon marque Brindes & les Salantins pour colonies de Crete. Il paroît même par un passage de ce même Auteur, que ces Candiots qui passerent en Italie, y allerent sous la conduite de Thesée, qu'ils furent joints par une autre troupe du même Païs, qui avoit passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos, & que n'ayant pû s'accorder avec ces derniers, ils passerent dans cette partie de la Thrace, appellée *Bottiée.*

Ils repasserent en Thrace, où ils furent appellez Bottieiens.] Strabon en parlant de la Thrace dit, *Le fleuve Axius separe la Bottée de la terre Amphaxite & reçoit le fleuve Erigon.* Mais ce passage de Plutarque fait entendre, qu'ils donnerent eux-mêmes ce nom à la terre qui les reçût, & je crois qu'ils l'appellerent *Βοττιαίαν altricem terram*, parce qu'elle se trouva assez bonne pour les nourrir.

Et que de-là vient que leurs filles dans un sacrifice solemnel, qu'elles font toutes les années, chantent toûjours à la fin de leurs hymnes, allons à Athenes.] Une grande partie des Bottieiens conservoit toûjours un tendre souvenir d'Athenes à cause de leur origine, & c'est sur cela, je pense, qu'est fondé ce que rapporte Thucydide, que lorsque les Atheniens allerent porter leurs armes dans la Bottiée & assieger Spartole, ils ne le firent que dans l'esperance que cette Ville se rendroit à eux par la faction des habitans, qui étoient de leur parti ; mais que le parti contraire prévalut & fit venir du secours d'Olinthe,

bien il est dangereux de s'attirer la haine d'une Ville, qui sçait bien parler ; & où toutes les Muses fleurissent. Car Minos a été toûjours décrié & diffamé dans les Théatres d'Athenes. C'est inutilement qu'Hesiode l'a appellé *le Roi Très-Juste*, & qu'Homere l'a nommé *l'Ami* de *Jupiter* ; Le témoignage des Poëtes tragiques a prévalu, & de dessus leur Théatre ils lui ont

Haine des Villes sçavantes & polies, dangereuse.

Plutarque se trompe ici.

C'est inutilement, qu'Hesiode l'appelle le Roi très juste, & qu'Homere le nomme l'ami de Jupiter.] Plutarque tombe ici dans une faute, que beaucoup d'Auteurs ont fait avant & après lui. Il y a eu deux Minos, qui ont regné dans Crete, l'un fils de Jupiter & d'Europe, & l'autre son petit-fils & fils de Lycaste. Le premier fut un Roi très-juste, c'est pourquoi on a feint qu'il étoit Juge dans les enfers ; & l'autre fut un Tyran. Ce qu'Homere & Hesiode ont dit du premier, Plutarque l'attribuë au dernier, comme s'il n'y avoit eu que lui de ce nom. Platon a fait deux fois la même faute dans son Dialogue qu'il a appellé *Minos* ; mais Plutarque est moins excusable, en ce qu'il avoit oüi dire quelque chose de ces deux Princes ; comme cela paroît par la suite, & que cela suffisoit pour le ramener à la vérité ; s'il avoit voulu s'en instruire ; car Diodore les a très-bien distinguez tous deux dans son V. Livre.

Roi très-juste.] C'est dans le passage où Hesiode dit : *Que Minos regna sur plusieurs peuples, tenant le sceptre de Jupiter* : c'est-à-dire, comme Platon l'explique, étant instruit par Jupiter à gouverner ses peuples avec justice. Car les Rois justes tiennent le sceptre de Dieu, & ils ont Dieu pour précepteur & pour maître.

Et qu'Homere le nomme l'amy de Jupiter.) C'est dans le 19. Livre de l'Odyssée, *Διὸς μεγάλου ὀαριστὴς*, proprement, *qui s'est entretenu avec Jupiter* ; ce que Platon appelle la plus grande loüange qu'on puisse donner. Cette fiction des Poëtes a pû être tirée de l'Ecriture sainte, qui dit de Moyse : *Dieu parloit à Moyse face à face, comme un ami parle à son ami.* Exod. 33. 11.

Le témoignage des Poëtes tragiques à prevalu.] Plutarque a pris ceci du Minos de Platon, où Socrate répond à celui qui lui demande d'où vient qu'un Roi, à qui Homere & Hesiode ont donné de si grandes loüanges, passe pourtant pour un homme barbare & cruel ? Il lui répond,

donné par toute la terre la reputation d'un homme barbare & cruel, quoi qu'on dise communément qu'il est le Legislateur & le Roi, & que Rhadamanthe n'est que le Juge qui fait observer les Loix qu'il en a reçûës.

Le tems de ce troisiéme tribut étant venu, les peres qui avoient des enfans, se voyant contraints de les livrer pour tirer au sort, commencerent tout de nouveau à murmurer contre Egée. Ils se plaignoient ouvertement, qu'étant seul la cause de tout le mal, il étoit le seul qui n'eût point de part à la peine, & que lors qu'il faisoit passer son Royaume entre les mains d'un étranger ou d'un bâtard, il les voyoit sans douleur priver de

Parce qu'il avoit fait tuer Androgée.

dis-je, *Croyez-moi, tous ceux qui seront soigneux de conserver une bonne réputation, doivent bien prendre garde de ne point attirer la haine des Poëtes, car le témoignage des Poëtes est d'un grand poids, & pour la loüange & pour le blâme; & c'est en quoi Minos a fait une faute, qu'on ne sçauroit trop blâmer, d'avoir declaré la guerre à cette Ville, (à Athenes) où fleurit toute sorte d'érudition, & où regne sur tout la Tragedie, qui est une ancienne invention de cette Ville, & non de Phrynichus ni de Tespis; car la Tragedie est un poëme très amusant & très propre à divertir le peuple; c'est dans ce poëme que nous avons lancé tant de traits contre Minos, pour nous venger du cruel tribut qu'il nous faisoit payer. Voilà en quoi il a manqué, d'avoir attiré la haine de nos Atheniens, & voilà la source de tous les mauvais bruits qui courent de lui, quoiqu'il ait été fort homme de bien, très-juste & un excellent Legislateur.*

Quoi qu'on dise communément, qu'il est le Legislateur & le Roi, & que Rhadamanthe n'est que le Juge qui fait obsever les loix qu'il en a reçûes.] Ceci est encore pris du même Dialogue de Platon, où Socrate, après avoir fait voir qu'Homere dans son Odyssée, ne fait mention que de Minos, à qui il donne un sceptre d'or, dit que Rhadamanthe étoit un homme de bien, & qu'il avoit été instruit par Minos, qui ne lui avoit pas enseigné la science d'un Roi, mais seulement à obéïr à ses ordres, en rendant la justice, & en faisant ob-

leurs

leurs enfans légitimes. Ces plaintes touchoient très-sensiblement Thesée, qui, reconnoissant qu'il étoit juste de courir la même fortune que ses sujets, s'offrit volontairement lui-même sans vouloir tenter la faveur du sort. Cette générosité remplit d'admiration tout le monde, & l'on fut charmé de voir qu'il s'égalât lui-même au peuple, & qu'il eût des sentimens, non de Roi, mais de Citoyen. Egée fit tous ses efforts pour l'en détourner; mais voyant qu'il ne pouvoit le persuader, & qu'il étoit inébranlable à ses prieres & à ses remontrances, il tira les autres enfans au sort. Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort: Que Minos venoit en personne: Qu'il choisissoit lui-même ceux qu'il vouloit, & qu'alors il choisit Thesée sous ces conditions: Que les Atheniens fourniroient le vais- *Generosité de Thesée.*

server ses loix.

S'offrit volontairement lui-même, sans vouloir tenter la faveur du sort.] Catule a suivi cette tradition, qui fait bien plus d'honneur à Thesée.

Ipse suum Theseus pro caris corpus Athenis
Projicere optavit, &c.

Hellanicus dit pourtant qu'on n'y employoit point du tout le sort.] Il y a eu deux Historiens de ce nom, l'un de Mitylene, & l'autre de Milet: Le premier beaucoup plus ancien que l'autre, car il étoit plus vieux qu'Herodote. Il avoit fait plusieurs ouvrages qui se sont perdus; & entr'autres, l'Histoire de l'Attique, dont Thucydide a porté ce jugement, *qu'elle étoit écrite d'une maniere précise & serrée, mais qu'elle n'étoit pas exacte pour le tems.*

Et que Minos venoit en personne, & qu'il choisissoit lui-même ceux qu'il vouloit.] Diodore a suivi les mémoires d'Hellanicus; car il écrit que Minos alloit tous les sept ans à Athenes avec une grande armée exiger ce tribut.

Qu'il choisit Thesée sous ces conditions: que les Atheniens fourniroient le vaisseau.] C'est-à-dire, que les Atheniens pour l'honneur

ſeau : Que les enfans s'embarqueroient avec lui ſans porter aucunes armes, & que la mort du Minotaure les délivreroit de ce tribut. Auparavant il n'y avoit aucune eſperance que ces enfans puſſent ſe ſauver, c'eſt pourquoi le vaiſſeau qu'on envoyoit, avoit toûjours des voiles noires, pour marquer qu'ils alloient à un danger évident & certain. Theſée ſçut ſi-bien raſſûrer ſon pere par les grandes promeſſes qu'il lui fit de tuer le Minotaure, que déja plein d'eſperance, il donna au Pilote une voile blanche, & lui enjoignit très-expreſſément de la mettre à ſon retour, ſi ſon fils étoit rechappé, ſinon, de revenir avec la noire, qui lui apprendroit de fort loin ſon malheur. Simonide aſſûre que la voile, qu'Egée donna, n'étoit pas blanche, mais rouge, & teinte en écarlate, & il convient que ce devoit être la marque de leur ſalut. Il ajoûte, que le Pilote de ce vaiſſeau étoit Phereclus Amarſyadas; mais Philochorus écrit que ce Pilote s'appelloit Nauſi-

de leur Roi & de leur Etat, voulurent fournir le vaiſſeau, que Theſée devoit monter avec les autres enfans, afin que ſon voyage parût plus volontaire que forcé, & qu'il n'y eût plus un air d'eſclavage. J'explique le ſens de cette condition, parce qu'on s'y eſt trompé.

Et teinte en écarlate.] Plutarque rapporte ici les paroles même de Simonide, qui appelle ἄνθος πρίνου la fleur d'yeuſe, ce que les anciens appellent πρίνου καρπὸν & *Coccum Ilicis*, *le fruit*, *les bayes d'yeuſe*. Car cet arbre porte un fruit, de couleur d'écarlatte, φέρει δὲ καὶ παρὰ τὴν βάλανον κόκκον τινὰ φοινικοῦν Theophraſte : ce qui le rend très-propre à la teinture. On prétend que ce *Coccum Ilicis*, eſt tout plein de petits vermiſſeaux, dont le ſang fait cette belle teinture, qui de-là eſt appellée Vermillon, *à vermicellis. Coccum Ilicis celerrimè in vermiculum ſe mutans*. Plin. XXIV. IV.

theus, qu'il étoit de Salamine, & qu'il fut donné à Thesée par Scirus, avec un autre Matelot nommé Phæax, pour être à la prouë : car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine; & que ce qui obligea Scirus à lui faire ce present, c'est que parmi ces enfans il y en avoit un, appellé Mnesthée, qui étoit son petit-fils, le

Les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine du tems de Thesée. Voyez les remarques.

Qui fut donné à Thesée par Scirus.] Scirus, qui étoit Athenien, ne pouvoit pas donner à Thesée un Pilote d'Athenes, puisque, comme Plutarque va le dire, les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine, & que par conséquent ils n'avoient point de Pilote; voilà pourquoi il lui en donne un de l'Isle de Salamine, où il y en avoit de fort experts.

Car les Atheniens ne s'étoient pas encore appliquez à la Marine.] On dit que le premier vaisseau qu'ils eurent sur la mer, fut la Navire Argo, & cela est faux; car par le témoignage d'Eumelus, Poëte aussi ancien qu'Homere, il paroît qu'Æetes étoit de Corinthe, & qu'il alla de-là à Colchos avec sa fille Medée; mais que ce soit, ou le vaisseau d'Æetes, ou celui des Argonautes, qui ait été le premier sur la Mer, cela est presque égal pour le tems, puisque Thesée suivoit Jason, qui enleva Medée. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Atheniens furent long-tems sans s'appliquer à la Marine. Thucydide écrit formellement dans son 1. Liv. qu'ils ne commencerent à devenir hommes de Mer, que dix ou douze ans après la bataille de Marathon. Cependant Homere dit qu'ils en voyerent cinquante vaisseaux au siége de Troye; mais c'étoient des vaisseaux de charge, des barques découvertes, & non pas des vaisseaux de guerre. C'est encore beaucoup, que n'ayant commencé à s'appliquer à la Marine que sous Thesée, ils ayent été si-tôt en état de fournir cinquante vaisseaux de charge à Agamemnon, c'est-à-dire, dans l'espace de trente ou quarante ans. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils s'en soient tenus là, & qu'ils n'ayent fait aucun progrès dans l'espace de près de sept cens ans, qu'il y a depuis la guerre de Troye jusqu'à la bataille de Marathon, & que peu de tems après cette bataille, ils ayent passé pour les plus grands hommes de Mer qu'il y eût au monde, car c'étoit parmi les Grecs un commun proverbe, *les Atheniens pour la Mer.*

C'est que parmi ces enfans, il y en avoit un, appellé Mnesthée, qui étoit son petit-fils, le fils de sa fille.] Servius, sur le VI. Liv.

fils de sa fille. Il prouve cette verité par les petites Chapelles, que Thesée bâtit à Nausithous & à Phæax, dans le bourg de Phalere, tout joignant le Temple de Sciron. Il prétend même que les fêtes appellées *Cybernesia*, c'est-à-dire, *les fêtes des Patrons de Navire*, sont célébrées en leur honneur.

Après que le sort fut tiré, Thesée prit avec lui les enfans qui avoient été choisis, descendit avec eux du Prytanée, alla dans le Temple Delphinien offrir pour eux à Apollon la branche des Supplians, qui étoit un rameau de l'olivier sacré, tout environné de bandelettes de laine blanche; & après avoir fait ses prieres, il s'embarqua le sixiéme de Mai, auquel jour on envoye encore aujourd'hui les filles faire leurs prieres dans ce même Temple. On assûre aussi qu'à Delphes Apollon lui avoit rendu cet oracle: *Qu'il prît Venus pour guide, & qu'il la priât de naviger avec lui*; & qu'immolant pour cet effet à cette Déesse une chévre sur le bord

Lieu où s'assembloient les Magistrats, & où l'on nourrissoit aux dépens du public, ceux qui avoient merité cet honneur par leurs services.

de l'Eneïde, a eu soin de conserver les noms des enfans qui allerent avec Thesée, & il nomme ce *Mnesthée, fils de Sumianus. Mnestheus, Sumiani.* Ce Sumianus étoit donc gendre de Scirus.

Dans le bourg de Phalere, tout joignant le Temple de Sciron.] Dans ce bourg il y avoit un lieu appellé *Scirus*, où étoit le Temple de Minerve *Scirade*, qui avoit été bâti par un Devin d'Eleusine appellé Scirus, comme l'écrit Philochorus, dans le onziéme Livre de son Histoire Attique; mais Praxion dans le onziéme Livre de Megare, dit qu'il fut bâti par Sciron de Salamine, & c'est ce dernier que Plutarque a suivi. Je croirois que le passage de Praxion étoit corrompu du tems de Plutarque, & qu'il faut remettre *Scirus* pour *Sciron*. Le raisonnement même de Plutarque semble le demander.

de la Mer, la victime fut tout d'un coup métamorphosée en bouc; c'est pourquoi il donna à Venus le surnom d'*Epitragia*, comme qui diroit *Déesse du Bouc*.

Victime metamorphosée tout d'un coup.

Plusieurs Historiens d'accord avec les Poëtes, écrivent que si-tôt qu'il fût arrivé en Crete, Ariadne, qui étoit devenuë amoureuse de lui, dès la premiere vûë, lui donna un peloton de fil, & lui enseigna comment, avec ce secours, il pourroit se tirer aisément de tous les détours du labyrinthe : Qu'il tua le Minotaure : Qu'il enleva Ariadne, & qu'il l'emmena à Athenes, avec tous les jeunes enfans qu'il avoit amenez. Pherecyde ajoûte, qu'il ruina les vaisseaux, qui étoient au Port, & les mit hors d'état de le pouvoir suivre : Et Damon, que le Général Taurus fut tué sur les Vaisseaux, en combattant pour empêcher Thesée de s'embarquer. Mais Philochorus conte autrement cette histoire. Il dit que Minos célébrant

Histoire de Thesée & d'Ariadne.

La victime fut tout d'un coup métarmorphosée en bouc.] En Elide il y a eu long-tems une statuë de Venus, qu'on appelloit *populaire*, & qui étoit à cheval sur un bouc. C'étoit l'ouvrage de Scopas, qui sans doute avoit voulu faire cette Venus *Epitragia.*

Pherecyde.] Il y a eu deux Pherecydes, le premier étoit de l'Isle de Syros, grand Philosophe & Théologien, & il fut maître de Pythagore & de Thalès. C'est le premier qui a soûtenu que l'ame étoit immortelle, & qui a trouvé la cause des éclipses: il vivoit du tems de Servius Tullius, 550. ans avant notre-Seigneur. L'autre étoit Historien, natif de l'Isle de Léria, moins ancien que le premier, mais plus ancien qu'Herodote, qui n'avoit que huit ans quand ce Pherecyde florissoit, 476 ou 477. ans avant notre-Seigneur.

Et Damon.] Natif de Cyrene. Diogene Laërce dit, qu'il avoit fait un traité des Philosophes. Athenée lui attribuë un autre traité de Byzance. On ne sçait pas en quel tems il a vêcu.

les jeux en l'honneur de son fils, personne ne douta que Taurus ne remportât la victoire comme les autres fois, & que cela excita contre lui une envie furieuse; car outre que sa grande puissance étoit à charge à tout le monde, à cause de son méchant naturel, on l'accusoit encore d'avoir un commerce criminel avec Pasiphaé. Cela fit que Thesée ayant demandé permission de le combattre, Minos la lui accorda très-volontiers; & comme c'est la coûtume en Crete que les Dames assistent aux spectacles, Ariadne, qui étoit présente à celui-là, fut frappée de la beauté & de la bonne mine de cet Etranger, & remplie d'admiration, en voyant avec quelle force & quelle adresse il terrassoit tous ceux qui osoient entrer en lice contre lui. Minos, qui n'en étoit pas moins aise que la Princesse, & qui sentoit d'ailleurs une secrete joye de voir Taurus abbatu & mocqué, rendit à Thesée les jeunes prisonniers, & en sa faveur il remit aux Atheniens le tribut qu'ils lui payoient,

Femme de Minos.

En Crete les Dames assistoient aux spectacles.

Il est vrai que Clidemus, prenant les choses de plus haut, & peut-être avec aussi peu d'autorité que de nécessité, raconte qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre

Clidemus.] Les Anciens citent de lui l'Histoire Attique, & les retours inesperez de ceux qui avoient été absens de leur pays. Meursius croyoit que Plutarque ne citoit pas ici ce Clidemus, mais Clitodemus, le plus ancien Ecrivain de tous ceux qui ont écrit de l'Attique.

Qu'il y avoit en Grece un decret public, qui défendoit de mettre en mer aucun vaisseau avec plus

en mer aucun vaiſſeau avec plus de cinq hommes, & qui n'exceptoit que Jaſon, Capitaine de la Navire Argo, auquel on donnoit commiſſion expreſſe de courir les Mers pour les purger de Brigands & de Corſaires : Que Dedale s'en étant fui à Athenes, Minos, contrevenant à cette ordonnance, le pourſuivit ſur de grands vaiſſeaux : Qu'il fut jetté par la tempête en Sicile, où il mourut : Que ſon fils Deucalion, auſſi irrité que ſon pere contre les Atheniens, leur envoya demander Dedale par ſes Ambaſſadeurs, & leur déclara que s'ils refuſoient de le rendre, il feroit mourir les jeunes enfans, qu'on avoit donnez en ôtage à Minos : Que Theſée répondit doucement, traînant les choſes en longueur, & s'excuſant ſur ce que Dédale étoit ſon couſin, étant fils de Merope

de cinq hommes.] Dans tout ce qui nous reſte de l'antiquité, je ne crois pas qu'il y ait rien qui fonde ce que rapporte ici Clidemus. Peut-être que les Grecs firent ce decret pour aſſembler plus facilement le nombre d'hommes qu'ils vouloient envoyer dans la Colchide.

Dedale s'en étant fui à Athenes, &c.] Il alla d'abord en Sicile, où regnoit le roi Cocalus. Minos le pourſuivit avec une groſſe flotte, & ayant abordé en Sicile, il envoya le demander au Roi, qui lui promit de le rendre, & qui ayant reçu Minos chez lui, le fit ſuffoquer dans le bain, & rendit ſon corps à ſes Capitaines, diſant qu'il étoit tombé malheureuſement dans l'eau chaude, où il étoit mort. Diodor.

Le pourſuivit avec de grands vaiſſeaux.] C'eſt-à-dire, avec des vaiſſeaux longs, qui étoient des vaiſſeaux de guerre.

Que Theſée répondit doucement.] J'ai ſuivi la reſtitution de Henri Etienne, qui eſt très-néceſſaire τῦτο μὲν ἀπεκρίνατο πράως ὁ Θησεὺς, & enſuite αὐτὸς δὲ ναυπηγίαν, &c.

Sur ce que Dédale étoit ſon couſin, étant fils de Metrope, fille d'Erechtée.] Le mot ἀνεψιὸς, qui eſt dans le texte, ſignifie proprement couſin germain. Mais il ſe dit auſſi d'un couſin plus éloigné, comme ici ; car Dedale

fille d'Erechtée, & cependant il fit construire avec un grand secret une puissante flotte, partie dans l'Attique, même près du Bourg de Thymetades, loin du grand chemin, partie à Trézene, sous les ordres de Pitthée. Quand tous ces vaisseaux furent prêts, il s'embarqua avec Dédale, & avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans sa fuite, qu'il prit pour ses conducteurs. Son dessein fut si bien caché, que ceux de Crete voyant de loin cette flotte, la prenoient pour des vaisseaux amis. Il arriva, se saisit du Port, descendit sans aucune résistance, alla rapidement surprendre Gnosse, & donna là un grand combat près des portes du Labyrinthe, où il tailla en pieces la compagnie des Gardes, & tua Deucalion de sa main. Cette mort ayant rendu Ariadne maîtresse du Roïaume, Thesée traita avec elle, retira les jeunes enfans, & conclud la paix entre les Atheniens & les Peuples de Crete, qui jurerent que jamais ils ne recommenceroient la guerre.

C'étoit la capitale de tout le Royaume de Crete. Elle étoit près du mont Ida.

On dit encore de Thesée & d'Ariadne plusieurs autres choses, qui n'ont rien d'assûré ; car les uns écrivent que cette Princesse ayant été abandonnée par Thesée, se pendit de désespoir ; & les autres, qu'ayant abordé à Naxe, elle épousa Onarus, qui étoit le Prêtre de Bacchus dans cette

étant fils de Merope, fille d'Erechtée, il étoit cousin germain de Pandion, ayeul paternel de Thesée, & parent fort éloigné de Thesée. D'autres Auteurs font autrement la généalogie de Dédale, & le rapprochent de Thesée d'un degré, en le faisant fils d'Eupalamus, fils de Medion. A ce compte Thesée & Dédale seroient cousins issus de germains.

Elle épousa Onarus, qui étoit

Isle,

Isle, & que Thesée la quitta pour une autre Nymphe, dont il étoit devenu amoureux ; car, comme dit Hesiode, *l'Amour se servit des beaux yeux de la Nymphe Æglé pour le rendre infidele.* Hereas de Megare assûre que ce vers étoit dans les ouvrages d'Hesiode, & que Pisistrate le retrancha; comme au contraire, pour faire plaisir aux Atheniens, il ajoûta celui-ci dans la description qu'Homere fait des enfers, *Thesée & Pirithous illustres enfans des Dieux.* On trouve aussi qu'Ariadne eut de Thesée deux fils, Oenopion & Staphilus. Le Poëte Jon de Chio est de ce sentiment ; car en parlant de sa Ville, il dit, qu'elle fut bâtie par Oenopion, fils de Thesée. Mais ce qu'il y a même dans cette histoire de plus generalement reconnu, & que les chansons des Poëtes ont mis, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, ne laisse pas d'être diversement conté par l'Ecrivain Pæon, de la Ville d'Amathonte : *Thesée,* dit-il, *ayant été jetté par la tempête sur les côtes de Cypre, fut obligé de mettre à terre dans un esquif Ariadne, qui étoit grosse, & qui se trouvoit fort mal de l'agitation de la mer. Estant retourné ensuite pour sauver son vaisseau, il fut emporté par les vents. Les femmes de l'Isle recueillirent fort humainement Ariadne,*

Auteur inconnu.

Tyran d'Athenes, homme très-humain & qui aimoit extrémement les belles lettres. Voyez la Vie de Solon.

C'étoit un Poëte tragique qui vivoit du tems de Darius, vers l'Olympiade 72.

Paon, Historien inconnu.

Amathonte, ville de l'Isle de Cypre.

le Prêtre de Bacchus.] D'autres Auteurs écrivent qu'elle épousa Bacchus ; Catull. Ovid. Diodore.

Par l'Ecrivain Paon, de la Ville d'Amathonte.] Cet Historien avoit écrit les avantures galantes de la Ville d'Amathonte en Cypre, il n'est cité nulle part, que je sçache, qu'ici & dans Hesychius.

tâcherent d'adoucir le chagrin qu'elle témoignoit de se voir abandonnée, & pour y mieux réussir, elles supposerent des lettres, comme si Thesée lui eût écrit. Quand elle fut en travail, elles n'oublierent rien pour la secourir; Et comme elle mourut sans pouvoir se délivrer, elles l'enterrerent avec beaucoup de pompe. Thesée arriva pendant le convoi; & pour immortaliser sa memoire & son amour, il éleva deux statuës à Ariadne, l'une de cuivre, & l'autre d'argent, & laissa aux habitans du païs une grosse somme, afin que toutes les années, ils lui fissent un sacrifice solemnel, que l'on celebre le second de Septembre, & dans la ceremonie duquel un jeune garçon, couché dans un lit, imite du geste & de la voix, les femmes qui sont en travail. Le bois sacré, où l'on montre encore aujourd'hui le tombeau de cette Princesse, est appellé par ceux d'Amathonte, le bois de Venus Ariadne. Voilà ce que dit Pæon. D'un autre côté quelques Naxiens soûtiennent, qu'il y a eu deux Minos & deux Ariadnes, que la plus ancienne fut mariée à Bacchus dans leur Isle, & eut de lui Staphylus, & que l'autre ayant été enlevée par Thesée & abandonnée ensuite, aborda aussi à Naxe avec sa nourrice nommée Corcyne, dont on voit encore le tombeau; qu'elle y mourut, & qu'elle y reçoit des honneurs inferieurs à ceux qu'on rend à la premiere. Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, sont plei-

Du mois Gorpiaus.

Le bois de Venus Ariadne.

Deux Minos, & deux Ariadnes

Corcyne, nourrice d'Ariadne.

Fêtes pour les morts, sont plus honorables quand elles sont pleines de ré-

Car les fêtes qu'on celebre en l'honneur de la premiere, sont pleines de réjoüissances & de jeux.) Ce passage est remarquable. Les

nes de réjouïssances & de jeux ; au lieu que celles dont on honore la mémoire de la derniere, ne sont remplies que de deüil & de tristesse : Mais laissant à part toutes ces contradictions, reprenons le fil de notre Histoire.

joüissances, que quand elles sont pleines de deuil.

Thesée étant parti de Crete, s'arrêta à Delos, & aprés avoir fait un sacrifice à Apollon, & dedié une statuë de Venus, qu'il avoit euë d'Ariadne, il dansa avec les jeunes Atheniens une danse qui est encore aujourd'hui chez les Deliens, & dans laquelle il imitoit les tours &

Delos, Isle de la mer Egée, au milieu des Isles Cyclades.

fêtes, qu'on celebroit en l'honneur de la premiere Ariadne, de celle qui étoit femme de Bacchus, étoient plus honorables que celles qu'on celebroit en l'honneur de la derniere, qui avoit été enlevée par Thesée ; parce que dans celles-là on ne donnoit que des marques de joye, & qu'on ne voyoit dans celles-ci que des marques de tristesse. Les premiers marquoient que l'Heroïne n'étoit pas morte & qu'elle étoit une Divinité, & les dernieres marquoient tout le contraire. C'est dans cette même vuë, qu'Alexandre alloit faire exposer aux lions le Capitaine Agathocles parce qu'il avoit pleuré en passant près du tombeau d'Hephestion, comme s'il l'eût cru mort, si Perdiccas ne lui eût sauvé la vie, en jurant que le nouveau Dieu lui étoit apparu & lui avoit dit, qu'Agathocles ne doutoit nullement de sa Divinité, mais qu'à cause de l'infirmité humaine, il n'avoit pû retenir ses larmes au souvenir de son ami.

S'arrêta à Delos, & après avoir fait un sacrifice à Apollon.] Avant que de partir d'Athenes, Thesée avoit fait vœu, que toutes les années les Atheniens envoyeroient à Delos dans ce même vaisseau couronné de branches de l'olivier sacré, des Deputez qui offriroient à Apollon un sacrifice, & c'est ce que les Atheniens observerent religieusement pendant long-tems. La députation étoit appellée *Theoria*, comme qui diroit la visite du Dieu ; les Deputez *Theori*, & le vaisseau *Theoris*. Dès que le grand Prêtre avoit couronné ce vaisseau pour le départ, on purifioit la ville, & l'on ne faisoit mourir aucun criminel jusqu'à son retour.

Et dedié une statuë de Venus, qu'il avoit eu d'Ariadne.] C'étoit une statuë de bois de la main de

Danse appellée la Grue.

Autel fait de cornes de bêtes.

les détours du labyrinthe. Cette danse est appellée dans le païs , *la gruë*, selon le rapport de Dicearque , & il la dansa autour de l'autel appellé *Ceraton* , parce qu'il est tout fait de cornes de bêtes sans autres materiaux , & on n'y a employé même que les cornes gauches. On dit qu'il celebra aussi à Delos des jeux , où l'on

Dedale , qui en fit present à Ariadne. Après la mort d'Ariadne , Thesée la consacra à Apollon , de peur que s'il l'emportoit, elle ne reveillât en lui le souvenir de cette princesse , & ne nourrît sa douleur. Pausanias écrit , qu'on la voyoit encore de son temps à Delos , qu'elle étoit fort petite , que la longueur du tems en avoit gâté la main droite , & que par le bas elle finissoit en quarré comme un terme. En effect jusqu'à Dedale , on ne sçavoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux statuës. Dedale fut le premier qui les ajoûta enfin , & à cause de cela on dit , que ses statuës étoient vivantes , & qu'elles marchoient ; mais ce ne fut que ses derniers ouvrages , les premiers étoient de la premiere maniere.

Cette danse est appellée dans le Pays , la Gruë.] Callimaque dans son hymne pour Delos , parle de cette danse sans la nommer , & il dit qu'on la dansoit en rond , & que Thesée en l'instituant mena lui-même le bransle. Je crois qu'elle étoit appellée *la gruë* à cause de sa figure , parce que celui qui la menoit étoit à la tête , & plioit & déplioit le cercle pour imiter les tours & détours du Labyrinthe , comme quand les Gruës volent en troupe il y en a toûjours une à la tête qui mene les autres , qui la suivent en rond.

Selon le rapport de Dicearque.] Dicearque de Messene , disciple d'Aristote. Il avoit fait un Ouvrage intitulé , *la République de Sparte* , qu'on lisoit toutes les années aux enfans par ordre des Ephores. Il avoit fait aussi *la vie de la Grece* , où il expliquoit en trois livres les mœurs & les coûtumes de tous les Grecs.

Autour de l'autel appellé Ceraton , parce qu'il étoit fait de cornes de bêtes.] Ce n'étoit pas un Autel que Thesée eût élevé , c'étoit un ancien Autel , qu'on disoit qui avoit été dressé par Apollon même , & qui étoit tout entier de cornes de bêtes. Callimaque en parle dans son hymne à Apollon. La correction de Henry Estienne , qui lit κεραστῶν au lieu de κερατῶνα n'est pas necessaire.

Et on n'y a même employé que les cornes gauches.] Plutarque dans

vit la premiere fois les vainqueurs recevoir pour prix de leur victoire, une branche de palmier.

Quand ils approcherent de l'Attique, Thesée & son Pilote eurent tant de joye, qu'ils oublierent tous deux de mettre la voile blanche, qui devoit avertir Egée de leur retour. Egée, ne voyant que la voile noire, se precipita du rocher où il étoit, & se tua. Cependant Thesée entra dans le port de Phalere. D'abord il se mit en devoir de s'acquitter des sacrifices qu'il avoit voüez avant son départ; mais auparavant il envoya à la Ville un Heraut apprendre à son Pere son arrivée. Ce Heraut trouva beaucoup de gens affligez de la mort du Roi; mais il en trouva aussi beaucoup, qui, comme on peut penser, plus touchés de la joye publique, que sensibles au malheur d'une seule maison, le reçûrent à bras ouverts, & lui offrirent les chapeaux de fleurs, dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles. Il prit ces couronnes; mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton, que les Herauts portent

Mort d'Egée.

Les porteurs de bonnes nouvelles, couronnez de chapeaux de fleurs.

son Traité, *Quels animaux sont plus avisez*, dit au contraire, qu'il étoit composé de cornes droites. *J'ai vû*, dit-il, *à Delos cet autel, qui passe pour une des sept merveilles du monde. je parle de cet autel de cornes, qui sans aucune colle & sans aucun autre ligament est tout entier, bâti de cornes droites.* Comment accorder cette contradiction?

Les chapeaux de fleurs dont on couronne ceux qui portent de bonnes nouvelles.] Cette coûtume étoit venuë de Delphes. Ceux qui étoient allez consulter l'oracle, & qui avoient reçu une réponse favorable du Dieu, s'en retournoient chez eux avec une couronne de laurier sur la tête.

Mais au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura le bâton que les Herauts portent à la main.] La

à la main, & étant de retour à Phalere avant que Thesée eût achevé son sacrifice, il s'arrêta à la porte du temple, pour ne le pas troubler. Quand tout fut fini, & que les libations furent faites, alors il lui annonça la mort de son pere. Thesée & tous ceux qui étoient avec lui, s'en allerent à grand' haste vers la Ville, remplissant tout de leurs plaintes & de leurs cris; & de-là vient, dit-on, qu'encore aujourd'hui dans les fêtes des rameaux, le Heraut n'est point couronné, mais seulement sa baguette, & qu'à la fin des libations, toute l'Assemblée s'écrie, *Eleleu*, & *iou*, *iou*, dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui se préparent au combat, & l'autre l'est de ceux qui sont dans l'affliction & dans le trouble. Thesée, après avoir fait les funerailles de son pere, rendit ses vœux à Apollon le même jour, qui étoit le septiéme de Novembre. Pour ce qui est de la coûtume, qu'on a encore, de faire boüillir ce jour-là toutes sortes de legumes, elle vient de ce que tous ceux, qui étoient revenus avec Thesée, firent cuire dans une grande marmite, tout ce qui leur restoit de vivres, & firent en-

Car les Sacrifices finissoient comme les repas, par les libations.

Du mois Pyanepsion.

politesse & la bienseance qu'il y a dans cette action ne doivent pas surprendre; les Herauts étoient alors des hommes choisis & des personnages considerables; il n'y avoit rien que de noble dans leurs fonctions.

Dont le premier est le cri de gens qui se hâtent & qui se preparent au combat.] On marquoit par le premier la précipitation avec laquelle Thesée étoit allé à Athenes, en état de combattre, si on n'avoit pas voulu le recevoir; & par l'autre on marquoit le trouble & la tristesse dont il étoit saisi.

ſemble un feſtin. On a pris encore de la même fête, la coûtume de porter l'*Eireſione*, comme Theſée l'avoit portée avant ſon départ pour Crete ; c'eſt une branche de l'olivier ſacré, toute environnée de bandelettes de laine, comme la branche des ſuppliants, dont nous avons parlé ; mais elle a cela de plus, qu'elle eſt garnie de toutes ſortes de fruits, parce qu'alors on vit ceſſer la ſterilité, dont toute l'Attique avoit été affligée. Voilà pourquoi on chante à cette ceremonie, *Divine Branche, tu portes des figues & du froment ; le miel delicieux & l'huile ſalutaire découlent de tes rameaux ſacrez, & les vieilles trouvent en toi ce doux nectar, dont elles s'enyvrent, & qui les endort.* Quelques Auteurs prétendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lorſqu'ils étoient nourris par les Atheniens ; mais l'opinion la plus generale, eſt celle que je viens d'expliquer.

Origine de la coûtume de porter l'Eireſione.

Pour les deſcendants d'Hercule,

Le Miel delicieux.] Dans le texte au lieu de ϗ μέλι ἐν κοτύλῃ, il vaut mieux lire, comme Pauſanias dans Euſtathe, ϗ μέλιτος κοτύλην, Henri Eſtienne l'a remarqué.

Les vieilles trouvent en toi ce doux nectar, dont elles s'enyvrent & qui les endort.] Ce petit trait ſent fort le genie de ce tems-là, & les Sçavants dans l'antiquité n'auront pas de peine à y reconnoître la vieille ſatyre.

Quelques auteurs pretendent pourtant que ces vers furent faits pour les Heraclides, lors qu'ils étoient nourris par les Atheniens.] Les deſcendans d'Hercule, ayant été chaſſez du Peloponeſe & de toute la Grece, allerent, en état de Suplians, demander la protection des Atheniens, qui les reçurent. Euripide a traité ce ſujet dans ſa piece des Heraclides. Ces vers, que rapporte Plutarque, pouvoient donc fort bien leur convenir. On vouloit dire par-là, que les branches de Suppliants, qu'ils portoient à la main, & dont ils étoient couronnez,

Galere de Thesée conservée très long-tems.

Le vaisseau, sur lequel Thesée fit ce voyage, étoit une galere à trente rames, que les Atheniens conserverent jusqu'au tems de Demetrius de Phalere, ayant un très-grand soin de mettre des planches neuves à la place de celles qui se pourrissoient, ou qui vieillissoient; de maniere que les Philosophes, disputant sur la qualité des choses qui s'augmentent, pour sçavoir si elles sont toûjours les mêmes malgré leur accroissement, ou si elles sont autres, ne manquoient pas de citer ce vaisseau, comme un exemple de doute raisonnable, les uns soûtenant que c'étoit toûjours le même, les autres, au contraire, que c'étoit un autre vaisseau. On prétend aussi, que toutes les ceremonies de cette fête des rameaux furent instituées par Thesée; car on dit, qu'il ne mena pas avec lui

Sujets ordinaires des disputes des Philosophes.

avoient été pour eux la source de toute l'abondance, dont ils joüissoient dans Athenes.

Que les Atheniens conserverent jusqu'au temps de Demetrius de Phalere.] C'est-à-dire près de mille ans, car Demetrius de Phalere étoit du tems de Ptolemée Philadelphe, qui le fit mettre en prison, où il mourut de la morsure d'un aspic. Or sous le regne de Philadelphe, les Atheniens envoyoient encore à Delos ce vaisseau de Thesée, comme cela paroît par un passage de Callimaque, qui vivoit à la Cour de ce Prince; les paroles de ce Poëte sont remarquables, c'est dans son hymne à Delos: *Depuis ce tems-là les Atheniens envoyerent à Delos ce vaisseau consacré à Apollon, & qui est immortel.* Au reste Demetrius de Phalere étoit un grand personnage, qui gouverna Athenes pendant dix ans, & qui eut dans sa ville trois cens soixante statuës élevées à son honneur. Il fut disciple de Theophraste.

De maniere que les Philosophes disputant sur la qualité des choses qui s'augmentent.] Je crois qu'il y a une faute au texte, & qu'au lieu de εἰς τοῦ αὐξομένου λόγον, il faut lire εἰς τῶν αὐξομένων λόγον,

en

en Crete toutes les filles sur qui le sort étoit tombé ; mais qu'il choisit deux jeunes hommes, qui avoient le visage beau & délicat comme de jeunes filles, & qui étoient avec cela pleins de courage, & hommes de main ; il les fit baigner, les tint long-tems à l'ombre, les fit frotter d'huiles qui adoucissent la peau & rendent le teint frâis, eut grand soin de leurs cheveux, leur enseigna à imiter la voix, le geste & la démarche des filles, & leur en donna les ornemens & les habits ; enfin il les changea de maniere, qu'on ne les auroit jamais pris pour des garçons. Il les mêla parmi les autres filles, sans que personne s'en apperçût ; & à son retour il fit une procession où ces jeunes garçons étoient coëffez & ajustez en filles, comme le font aujourd'hui ceux qui portent les rameaux le jour de cette fête. Au reste, cette cérémonie se fait en l'honneur de Bacchus & d'Ariadne, à cause de la fable de leurs amours, ou plûtôt parce qu'ils arriverent pendant l'Automne après la recolte des fruits. On associe à cette fête, & au sacrifice certaines femmes, qu'on appelle *Deipnophores*,

Ruse de Thésée.

Procession de Thésée.

Il les mêla parmi les autres filles.] C'est-à-dire, qu'au lieu de sept filles, il n'en mena que cinq, les deux jeunes garçons aïant pris la place des deux autres filles. Deux jeunes hommes pleins de fidelité & de courage & déguisez en filles, pouvoient rendre de grands services en cette occasion.

On associe à cette fête certaines femmes.] Voici tout ce qui se pratiquoit à cette fête : On choisissoit un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque Tribu, qui avoient tous leur pere & leur mere vivans. Ils portoient à la main des branches de vigne avec leurs

parce qu'elles portent à dîner. Elles representent les meres des jeunes enfans, qui avoient été choisis par le sort, lesquelles leur porterent avant leur départ toutes sortes de provisions de bouche. Ces mêmes femmes content aussi des fables en mémoire de ce que ces meres firent à leurs enfans plusieurs contes pour les consoler & pour leur donner courage. L'Historien Damon écrit toutes ces particularitez. On consacra une portion de terre & un Temple à Thesée, qui ordonna que toutes les familles qui auroient pû offrir des enfans au sort, fourniroient aux frais du sacrifice, dont il donna l'administration à la famille des Phytalides, pour les récompenser de leur hospitalité.

C'étoit la coûtume; On prenoit sur le public des terres, dont on honoroit les Heros.

Thesée reduit en

Après cet établissement, Thesée exécuta un

raisins, & couroient depuis le temple de Bacchus jusques au temple de Minerve Scirade, qui étoit au Port de Phalere. Celui qui arrivoit le premier, bûvoit une coupe de vin, où l'on avoit mêlé du miel, du fromage, de la farine & de l'huile. Ils étoient suivis d'un chœur conduit par deux jeunes hommes habillez en femmes, & qui chantoit les loüanges de ces jeunes garçons. Des femmes les accompagnoient, portant sur leur tête des corbeilles, & l'on choisissoit pour cet emploi les plus riches de la ville; toute la troupe étoit précedée par un Héraut, qui portoit un bâton entouré de rameaux, &c.

Qui ordonna que toutes les familles, qui auroient pû offrir des enfans au sort, fourniroient aux frais du sacrifice.] C'est le sens de ce passage: Plutarque n'a pû vouloir dire que Thesée ordonna que cette dépense tomberoit sur ceux qui avoient payé le tribut les années précédentes; car ils avoient été assez punis, & il y auroit eu là trop de cruauté; & pour ce qui est des familles, qui venoient de le payer cette derniere fois, & dont les enfans avoient été sauvez par Thesée, il auroit été inutile de les condamner seules à fournir aux frais; car comme elles ne pouvoient pas toûjours durer, on n'auroit pas toûjours eu de quoi continuer le sacrifice.

Pour les récompenser de leur hospitalité.] C'est-à-dire, de l'hospitalité qu'ils avoient exercée à son égard, lorsqu'à son arrivée de Tré-

très-grand dessein; car il réduisit en un seul corps de Ville tous les habitans de l'Attique, qui étoient dispersez dans des bourgs, & par conséquent très-difficiles à assembler, quand il falloit les appeller au conseil pour le bien public. Souvent même il naissoit de-là entr'eux des querelles & des guerres. Thesée alla lui-même de bourg en bourg, & de famille en famille, pour tâcher de les persuader. Les simples particuliers & les pauvres goûterent ses raisons sans peine; mais quand il vint à parler aux plus riches & aux plus puissans, quoi qu'il leur proposât une forme de gouvernement populaire, qui ne reconnoîtroit point de Roi, & où il ne se reservoit que l'intendance de la guerre & le maintien des loix, & laissoit le reste au peuple, qui auroit en tout une égale autorité, il trouva quelque résistance. Il en gagna pourtant quelques-uns; & enfin les autres, considerant que sa puissance étoit déja fort grande, & que sa hardiesse ne l'étoit pas moins, aimerent mieux lui accorder de bonne grace ce qu'il demandoit, que d'attendre à s'y voir réduits par la force. Il fit donc abbattre dans tous les Bourgs les Palais & les Salles destinées à

un seul corps de Ville tous les habitans de l'Attique.

zene ils allerent au-devant de lui, & le regalerent dans leur maison.

Souvent même il naissoit de-là des querelles & des guerres.] Comme ceux d'Eleusine avec Eumolpus, firent souvent la guerre à Erechthée. Ainsi Thesée, pour se rendre plus facilement maître du peuple, voulut qu'il s'assemblât dans une même ville, & qu'il ne fit qu'un seul & même corps; car pendant qu'il étoit dispersé, il avoit toûjours à craindre des conjurations & des cabales.

Il fit donc abattre dans tous les Bourgs, les Palais & les Salles à

tenir le conseil, cassa tous les Officiers & les Magistrats, fit bâtir un Palais commun dans le lieu où il est encore aujourd'hui, appella la vieille & la nouvelle ville *Athenes*, & unit tout le peuple par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les *Panathenées*. Il établit aussi un autre sacrifice, qu'il appella *Metoicia*, comme qui diroit le sacrifice du *démenagement*, & qui se célébre encore le seiziéme d'Août. Il déposa ensuite

La fete de tous les Atheniens.

Du mois Hecatombaon.

tenir conseil.] Chaque Bourg avoit sa Justice particuliere & ses Magistrats, & il falloit un danger bien pressant pour les obliger à aller demander conseil au Roi & à recevoir ses ordres. Thucydide.

Il appella la vieille & la nouvelle ville Athenes.] C'est ce que le texte dit mot à mot. Plutarque veut dire sans doute, que Thesée comprit sous le nom général d'Athenes la vieille Ville, qui étoit appellée *Asty*, & la nouvelle ville, qu'il composa de l'assemblage de tous les Bourgs dont il avoit fait venir les Habitans. Long tems avant lui, le nom d'Athenes avoit été donné à la vieille ville, & Thesée l'étendit sur les deux villes.

Par un sacrifice commun, qu'il appella par cette raison les Panathenées.] Avant Thesée on célebroit cette fête à Athenes, & on l'appelloit *les Athenées*; mais c'étoit une fête particuliere, Thesée la rendit commune, en y associant tous les Habitans, c'est pourquoi il l'appella *Panathenées*. Il y avoit les grands & les petits Panathenées. Les premiers se célébroient tous les cinq ans, le XXIII. du mois d'Août, (Hecatombæon) & les petits, se célebroient tous les ans le XX. du mois de Juin (Thargelion) ces fêtes furent d'abord fort simples, & ne duroient qu'un jour; mais avec le tems on y ajoûta tant de jeux & tant de cérémonies, qu'il fallut y employer plusieurs jours. Pendant les grands Panathenées, on portoit au Temple de Minerve le Tapis mysterieux, appellé *Peplus*, où étoient dépeintes la victoire des Dieux sur les Géans, & les actions des plus remarquables des grands personnages. Ce qui me paroît de plus remarquable, c'est qu'il étoit défendu d'y assister avec des habits peints, & qu'on y délivroit des prisonniers.

Qu'il appella Metoicia.] Thucydide l'appelle *Sunoicia*. Le sens est toûjours le même. Ce sacrifice n'étoit nullement fait pour

toute l'autorité Royale, & ne pensa qu'à regler & à policer la République, après avoir consulté les Dieux; car il envoya à l'Oracle de Delphes, qui lui répondit:

Thesée dépose l'autorité Royale.

Fils d'Egée & de la Nymphe Pittheide, mon pere a attaché les destinées de plusieurs villes à la tienne. N'accable pas ton esprit de tant d'inquiétudes & de soins, & qu'il te suffise de sçavoir, que tu seras comme un liege, qui flotte toûjours sur la mer, malgré l'effort des vents & des ondes.

Comme une outre.

On dit que la Sibylle long-tems après répondit la même chose à la Ville, & lui rendit cet Oracle: *Tu seras comme un liege, qui peut bien être plongé dans la mer, mais qui ne peut jamais être submergé.*

Daphné, fille de Tiresias, qui après la prise de Thebes, fut envoyé par Alcmaon à Delphes, où elle prophetisa, & on lui donna le nom de Sibylle, d'où la Prêtresse Pythienne fut appellée Sibylle.

Pour peupler & augmenter sa Ville, il y appella les Etrangers, aux mêmes droits & privileges que les Citoyens; & l'on dit que la publication qu'il fit faire, dans le dessein de rendre Athenes la Patrie de tout le monde, est la même qu'on fait encore aujourd'hui dans quelques cérémonies, *Tous Peuples, venez ici.* Mais en même tems, pour empêcher que cette foule de Peuple ramassé de toutes parts ne portât la confusion & le désordre dans sa Republi-

Thesée appelle les Etrangers dans Athenes.

les Etrangers qui iroient habiter à Athenes; mais pour les Habitans qui avoient quitté leurs Bourgs pour tenir leurs assemblées dans la Ville; c'étoit pour conserver la mémoire de leur démenagement.

On dit que la Sibylle long-tems après.] Ce fut lorsque Sylla eut pris Athenes; car comme il exerçoit de grandes cruautez dans la Ville, quelques Atheniens s'étant sauvez, allerent à Delphes, & demanderent à Apollon, si la derniere heure de leur Ville étoit donc venuë? La Prê-

Il partage tous les Habitans en trois corps.

que, il en fit trois corps, celui des Nobles, celui des Artisans, & celui des Laboureurs. Il donna aux Nobles le soin des choses de la Religion, & toutes les Charges, avec le pouvoir d'interpreter les Loix, & de connoître de tout ce qui concernoit le droit divin & humain, & par ce moyen, il rendit presque égaux tous ces trois Etats. Car si les Nobles étoient plus considerables par leurs honneurs & par leurs dignitez les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité, qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux, & les Artisans l'emportoient par leur nombre. Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire, comme le dit Aristote, & qui se soit démis de la Royauté, c'est ce qu'Homere même semble appuyer par son témoignage, lorsque dans son dénombrement des vaisseaux, il dit des Atheniens seuls, *le Peuple.*

Un Royaume ne sçauroit subsister sans l'egalité.

tresse leur répondit, τὰ ἐν τ᾽ ἀσκῷ ἔχοντα, *quæ ad utrem pertinent, ce qui est de l'outre*, dit Pausanias, & il est aisé de voir que c'est le même oracle que Plutarque a rapporté.

Or que Thesée soit le premier qui ait établi le gouvernement populaire.] Thesée fut le premier Fondateur du Gouvernement populaire en Grece; car long-tems avant lui, ce gouvernement étoit chez les Hebreux, qui n'eurent des rois que long-tems après Thesée.

Lorsque dans son dénombrement des vaisseaux, il dit des Atheniens seuls, le peuple.] C'est au 54. vers, *Le peuple du magnanime Erechthée.* Le nom du Roi Erechthée semble détruire le raisonnement de Plutarque; mais il faut expliquer le vers d'Homere, comme si ce Poëte avoit dit, *le peuple, qui avoit autrefois Erechthée pour Roi.*

Il dit des Atheniens seuls, le peuple.] Il y a dans le texte μούνοις Ἀθηναίων. Il y a une autre leçon, qui est meilleure, μόνοις Ἀθηναίοις.

Il fit aussi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf, soit à cause du Taureau de Marathon, ou en memoire du Général Taurus, qu'il avoit défait, soit enfin pour exhorter ses Citoyens au labourage, & l'on dit, que c'est de cette monnoye, qu'ont été tirées ces expressions, *cela vaut cent bœufs, cela vaut dix bœufs.*

Monnoye d'Athenes marquée d'un bœuf.

Chacune de ces pieces valoit vingt sols.

Il joignit à l'Attique le territoire de Mégare, & fit élever dans l'Isthme cette célébre colomne, où il grava cette Inscription, qui marquoit ses limites; car au côté qui regardoit le Levant, il y avoit

Cela lui fut aisé, parce que Nisus, Roi de Mégare, avoit eté défait par Minos.

Ce n'est pas ici le Peloponese, mais l'Ionie.

Et au côté qui regardoit le Couchant, il y avoit,

C'est ici le Peloponese, & non pas l'Ionie.

Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme, & cela à l'imitation d'Hercule, & par

Il ne fit que les renouveller.

Il fit aussi frapper une monnoye avec la marque d'un bœuf: soit, &c.] D'autres disent que ce fut pour conserver la memoire de la maniere dont on faisoit auparavant le commerce par l'échange du bétail. Cette monnoye, qui avoit la marque d'un bœuf, valloit deux drachmes, c'est-à-dire, vingt sols.

Il fit élever dans l'Isthme cette celebre colomne.] Car les Anciens avoient accoûtumé de marquer les limites par des tours ou des colomnes. Celle-ci fut élevée d'un commun consentement par les Ioniens & les Peloponesiens pour terminer les differends qu'ils avoient pour leurs bornes, & elle dura jusqu'au regne du Roi Codrus, sous lequel elle fut renversée par les Heraclides, qui se rendirent maîtres du territoire de Mégare, & changerent les Ioniens en Doriens. Strab. Liv. IX.

Il fut le premier qui établit des jeux dans cet Isthme.] Il ne fit que les renouveller. Sisyphe, Roi de Corinthe, les avoit établis en l'honneur de Melicerte, cent cinquante ans auparavant;

une eſpece d'émulation, afin que les Grecs célébraſſent les jeux Iſthmiques par ſes ordres & en ſa memoire, en l'honneur de Neptune, comme ils célébroient en Elide, par les ordres & en mémoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter. Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans ce même endroit pour Melicerte, ſe faiſoient la nuit, & avoient plûtôt l'air d'un myſtere, que d'une fête. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent que ces jeux Iſthmiques furent dédiez à Sciron, Theſée ayant voulu par-là expier ce meurtre, à cauſe de la parenté: Car Sciron étoit ſon couſin germain, fils de Canethus & d'Henioché, fille

Tous les jeux qu'on célébroit auparavant étoient des jeux funebres.

mais ils avoient été diſcontinuez, parce que tous les chemins étoient remplis de brigands. Theſée, après avoir défait ces monſtres, rétablit ces jeux, & les fit célébrer le jour, au lieu qu'auparavant ils ſe faiſoient la nuit.

Comme ils célébroient en Elide par les ordres & en memoire d'Hercule, les jeux Olympiques en l'honneur de Jupiter.] Il n'eſt pas vrai non plus que les jeux Olympiques ayent été établis par Hercule. Iphitus les inſtitua l'an du monde 3174. près de quatre cent cinquante ans après Hercule. Strabon prouve au long dans ſon huitiéme Livre, que ces jeux n'étoient nullement connus du tems d'Homere, qui par conſéquent n'en a pû parler.

Car les jeux qu'on célébroit auparavant dans le même endroit pour Melicerte.] Ino furieuſe, ou, ſelon d'autres, ſuivant la fureur de ſon mari Athamas, ſe jetta dans la mer avec ſon fils Melicerte. Le corps de cet enfant fut trouvé par Siſyphe, qui le fit enterrer. Dans le même tems Corinthe fut affligée d'une peſte fort cruelle. On envoya conſulter Apollon, qui répondit, que la peſte ne ceſſeroit qu'après qu'on auroit fait à Melicerte des jeux funebres, qu'on renouvelleroit tous les ans. Siſyphe inſtitua ſur cela les jeux Iſthmiques, que l'on célébroit en l'honneur de Melicerte, qui étoit adoré ſous le nom de Palæmon, comme un Dieu Marin.

de

de Pitthée. On en trouve aussi qui assûrent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dédiez, & non pas à Sciron. Il ordonna à ceux de Corinthe de donner les premieres places aux Atheniens, qui viendroient pour voir ces jeux, & de leur marquer pour cet effet au lieu le plus honorable, autant d'espace qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus, comme le témoignent Hellanicus & Andron d'Halicarnasse.

Andron avoit composé un ouvrage intitulé l'Epitome des parentez.

Après cela il entreprit le voyage du Pont Euxin. Philochorus & quelques autres écrivent que ce fut pour suivre Hercule à son expedition contre les Amazones, & qu'il en reçut Antiope pour le prix de sa valeur; mais la plûpart, & sur tout Pherecyde, Hellanicus & Herodore assûrent que Thesée fit ce voyage seul long-

Herodore de Pont qui avoit fait la vie d'Hercule.

On en trouve aussi qui assûrent que ce fut à Sinnis que ces jeux furent dédiez.] Car c'étoit Sinnis qui étoit cousin germain de Thesée, & non pas Sciron, selon le sentiment de Pausanias, quoique les uns le fassent fils de Neptune, & les autres, fils de Polypemon & de Sylea.

Qu'en pourroit couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seroient venus?] Le Grec dit, *la voile du Vaisseau appellé Theoris.* Le vaisseau sur lequel les Atheniens alloient à certaines fêtes, à certaines cerémonies de Religion, étoit proprement appellé *Theoris.*

Pour suivre Hercule à son expedition contre les Amazones.] Il n'y a rien de plus fabuleux que l'histoire des Amazones, & Strabon a très-bien remarqué, que de tous les Historiens d'Alexandre, ceux qui ont le plus aimé la verité, comme Aristobule & Ptolemée, n'en ont pas dit un seul mot. Il ne faut même que les noms pour faire voir que ce n'est qu'un pur mensonge. *Hippolyte, Otrera, Lampeto, Penthesilée, Menalippe, Antiope,* sont des noms grecs; Comment trouve-t'on des noms grecs chez les Scythes?

tems après Hercule, & qu'il prit cette Reine prisonniere; ce qui est beaucoup plus vrai-semblable; car on ne lit pas que de tous ceux qui l'accompagnoient à cette expedition, autre que lui ait pris une Amazone. Bion raconte même qu'il l'enleva par surprise, car il dit que comme les Amazones aiment naturellement les hommes, bien loin de fuir Thesée quand il entra en armes dans leur païs, elles allerent au devant de lui, & lui offrirent des presens; Que Thesée invita celle qui les portoit à entrer dans son vaisseau, & qu'il mit tout aussi-tôt à la voile.

Bion de Soli qui avoit écrit l'histoire d'Ethiopie.

Thesée enleve une Amazone.

Un certain Menecratès dans une histoire qu'il a faite de la ville de Nicée en Bithynie, écrit que Thesée, emmenant avec lui Antiope, séjourna quelque tems dans ce lieu-là; Que parmi ceux qui l'accompagnoient, il y avoit trois jeunes Atheniens qui étoient freres, Eunée, Thoas & Soloon; Que le dernier étant devenu amoureux d'Antiope, découvrit son sécret à un de ses camarades, qui alla sans differer parler de sa passion à cette Reine; qu'elle rejetta fort loin ses propositions, & que du reste elle prit la chose avec beaucoup de douceur & de sagesse, car elle ne fit aucun éclat, & n'en découvrit rien à Thesée; Que Soloon au deses-

Menecrates Xanthius.

Autre que lui ait pris une Amazone.] Hercule ne la prit donc pas, & par consequent cette expedition de Thesée est differente de celle d'Hercule. Justin écrit pourtant dans le 11. Liv. que Menalippe fut prise par Hercule, & Hippolyte par Thesée.

poir, se jetta dans un fleuve où il se noya; Que Thesée averti de cette avanture, en fut très fâché; que la douleur qu'il en eut le fit ressouvenir d'un certain oracle, que la Prêtresse d'Apollon lui avoit rendu autrefois à Delphes, par lequel elle lui ordonnoit que quand il se trouveroit en terre étrangere, il bâtît une Ville dans le lieu où il seroit le plus triste & le plus chagrin, & qu'il en donnât le gouvernement à quelques-uns de ceux qu'il auroit à sa suite; Qu'il bâtit donc là une ville, qu'il nomma *Pythiopolis*, donna au fleuve qui coule tout auprès, le nom de Soloon, en memoire du jeune homme qui s'y étoit noyé, & laissa dans la place pour Gouverneurs ses deux freres, avec un autre homme d'une des meilleures maisons d'Athenes, nommé Hermus; d'où vient qu'encore les habitans de Pythiopolis appellent leur ville, *le Domicile d'Hermes*, transportant ainsi par une prononciation vicieuse, au Dieu Mercure, l'honneur qui est dû à ce heros.

Parce qu'il l'avoit bâtie par ordre de la Prêtresse Pythienne.

Car Mercure est appellé en Grec Hermes.

Voilà la cause & le pretexte de la guerre des Amazones, qui ne paroît nullement avoir été ni leger, ni une guerre de femmes.

Guerre des Amazones.

Transportant ainsi, par une prononciation vicieuse, au Dieu Mercure.] Le Grec dit en *mettant mal-à-propos un accent sur la derniere syllable.* Ce qui ne peut être entendu que par ceux qui sçavent le Grec. Dans cette Langue Ἑρμουοικία, l'accent aigu sur la premiere syllabe, signifie *la maison d'Hermus.* Et Ἑρμοῦ οἰκία, l'accent circonflexe sur la derniere, signifie *la maison d'Hermes.* C'est-à-dire, *de Mercure.* Voilà comme un accent changé transporte au Dieu l'honneur qu'on avoit fait au Heros.

Car auroient-elles penetré jusques dans l'ancienne ville, & donné un sanglant combat entre le lieu appellé *Pnix* & le Musée, si elles n'avoient soûmis auparavant tout le pays des environs, pour pouvoir venir aussi hardiment attaquer les Atheniens jusques dans leurs murailles? Ce qu'Hellanicus écrit, qu'elles vinrent par terre, & qu'elles passerent sur la glace le Bosphore Cimmerien, est assez difficile à croire; mais qu'elles ayent campé dans Athenes même; c'est ce qui est confirmé par les noms des lieux, & par les tombeaux de celles qui furent tuées dans le combat.

Pnyx. Lieu où le peuple s'assembloit, il étoit près de la citadelle.

Musée. Petite colline dans l'ancienne enceinte vis-à-vis de la citadelle. On l'appelloit Musée, parce qu'il y avoit un temple consacré aux Muses, ou qu'un Poëte appellé Musée y étoit enterré.

Bosphore Cim. Entre les Palus Meotides & le Pont Euxin ou la mer noire.

Quand les deux armées furent en presence, elles balancerent long-tems à donner le signal; mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur pour

Sacrifice fait à la Peur.

Car auroient-elle penetré dans l'ancienne ville & donné un sanglant combat entre le lieu appellé Pnyx & le Musée.] Mais c'est ce qu'elles n'ont jamais fait. Plutarque, pour prouver l'expedition des Amazones, se sert d'un argument trés-contraire à son dessein; car il est bien plus naturel de dire comme Strabon: Est-il croyable qu'une armée, ou plûtôt une nation de femmes puisse subsister sans homme, & non-seulement qu'elle subsiste, mais qu'elle fasse des expeditions, je ne dis pas dans les Royaumes voisins, mais jusques dans l'Ionie, & qu'elle penetre dans l'Attique? C'est comme si quelqu'un disoit, qu'en ce temps-là les femmes devinrent hommes, & que les hommes furent metamorphosez en femmes. Cependant cette fable plut si fort aux Atheniens, qu'ils firent peindre par Micon ce combat des Amazones contre Thesée dans le portique appellé Poicilé.

C'est ce qui est confirmé par les noms des lieux.] Comme si ces noms ne pouvoient pas venir d'ailleurs que des Amazones.

Mais enfin Thesée ayant sacrifié à la Peur.] On avoit mal lû φοίϐῳ *à Apollon*, au lieu de φόϐῳ *à la Peur*. Les Payens faisoient des Dieux de toutes les passions, & ils leur sacrifioient pour en arrêter les effets. Ils sacrifioient de même à tout ce qui pouvoit nuire, à la fievre, aux vents, aux fleuves. Thesée sacrifia à la Peur,

accomplir quelque ancienne Prophetie, commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois d'Octobre, le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'hui les fêtes, qu'ils appellent *Boedromia*. L'Historien Clidemus qui a voulu rapporter exactement toutes les particularitez de cette journée, écrit que l'aîle gauche des Amazones s'étendoit jusqu'à l'endroit, qui de-là est appellé *Amazonien*, & que leur droite alloit jusqu'à la place appellée Pnyx le long de la place dorée; Que l'aîle droite des Atheniens, qui s'étoit formée près du Musée, donna sur l'aile gauche des Amazones, comme cela se voit encore par les tombeaux de celles qui moururent en cette occasion; car ils sont dans la place qui mene aux portes, qu'on appelle presentement les portes du Pirée, vis-à-vis de la Chapelle de Chalcodon; Que les Atheniens plierent en cet endroit, & furent repoussez jusqu'au Temple des Eumenides; mais que leur

Dans le mois Boedromion.

Ainsi appellée sans doute à cause de quelque temple.

Pere d'Elephenor, qui fut Chef des Abantes à la guerre de Troye.

afin qu'elle ne saisît pas ses Troupes. Alexandre fit le même sacrifice avant la bataille d'Arbelles, comme on le verra dans sa vie. Et dans les remarques on trouvera une raison plus profonde & plus politique de ce sacrifice fait à la Peur; car on lui sacrifioit, non comme à une Déesse nuisible, mais comme à une Déesse très-salutaire, & qui faisoit de très-grands biens.

Le même jour que les Atheniens celebrent encore aujourd'hui les fêtes qu'ils appellent Boedromia.] C'est-à-dire, les fêtes de la course accompagnée de cris. Cette fête se celebroit en mémoire des cris de joye que firent les Atheniens, lorsqu'ils virent Xuthus venir à leur secours contre Eumolpus, qui les attaquoit vivement.

Et furent repoussez jusqu'au Temple des Eumenides.] Comme il n'y avoit point à Athenes

aîle gauche, qui occupoit les postes du Palladium, d'Ardette, & du Lycée, marcha à l'aîle droite des Amazones, les poussa jusques dans leur camp, & en fit un grand carnage; & que le quatriéme mois il y eut un traité, qui fut conclu par le moyen d'Hippolyte; car cet Auteur appelle Hippolyte & non pas Antiope, l'Amazone qui étoit avec Thesée. D'autres écrivent pourtant qu'elle fut tuée d'un coup de javelot par une autre Amazone nommée Molpadia, comme elle combattoit vaillamment près de Thesée, en mémoire de quoi on lui éleva sur son tombeau la colonne qui est près du temple de la terre Olympique. Il ne faut pas s'étonner que l'histoire varie en des choses d'une si grande antiquité; on trouve même qu'Antiope envoya secretement à Chalcis les Amazones qui étoient

Palladium. Grande place d'Athenes, près du temple de Pallas. Ardette. Lieu où l'on alloit prêter les sermens.

Temple de la terre Olympique.

de Temple des Eumenides du tems de Thesée, & que ce Temple des Eumenides ne fut bâti qu'après le Jugement d'Oreste, Plutarque a voulu dire que les Amazones pousserent les Atheniens, jusqu'à l'endroit où fut ensuite bâti ce Temple.

On lui éleva sur son tombeau la colonne qui est près du Temple de la Terre Olympique.] Ceci mérite d'être expliqué. Le Temple de la Terre Olympique n'est autre que le Temple de la Lune. Plutarque nous l'apprend lui-même; car dans son traité des Oracles, qui ont cessé, il écrit que la Lune represente parfaitement la nature des Démons, parce qu'elle croît & décroît, & que c'est par cette raison que les uns l'ont appellée *Astre Terrestre*, les autres, *Terre Olympique*, c'est-à-dire, *Terre Celeste*, & les autres enfin, *le partage d'Hecate celeste & terrestre*. Mais cette raison que Plutarque rapporte de ce nom, me paroît peu solide. Il vaut mieux dire tout simplement que les anciens appelloient la Lune *Terre Olympique*, c'est-à-dire, *Terre Celeste*, parce qu'ils croyoient que cette planete étoit veritablement une terre comme la nôtre, & qu'elle étoit dans le Ciel.

bleſſées, qu'il en réchapa une partie & que les autres furent enterrées dans le lieu, que les Chalcidiens appellent *Amazonien*. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que cette guerre fut terminée par un traité de paix, & cela eſt fondé, non-ſeulement ſur le nom du lieu, où cette paix fut jurée, qui s'appelle de-là *Horcomoſion*, qui eſt vis-à-vis du temple de Theſée; mais encore ſur l'ancien ſacrifice qu'on fait tous les ans aux Amazones la veille des fêtes de ce heros. Ceux de Megare montrent auſſi chez eux un Cimetiere des Amazones, qui eſt en forme de Lozange, entre la grande place, & le lieu qu'ils appellent *Rhous*. On dit encore qu'il en mourut pluſieurs à Cheronée, & qu'on les enterra près d'un petit ruiſſeau, qui anciennement, je penſe, étoit appellé *Thermodon* & qu'on appelle preſentement *Hæmon*; nous en avons parlé dans la vie de Demoſthene. Il paroît auſſi, qu'elles ne traverſerent pas la Theſſalie ſans beaucoup d'obſtacles & de difficultez, parce qu'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux près de la Ville de Scotuſe, & des rochers qu'on appelle *Cynoſcephales*.

Chalcis dans l'Eubee.

Lieu du ferment

Un lieu près de Megare, ainſi appellé à cauſe des eaux qui tomboient des montagnes voiſines.

Cheronnée dans la Phocide, près du fleuve Cephiſe.

Entre la Macedoine & la Phocide.

Dans la Magneſie.

Têtes de chien.

Voilà ce qui m'a paru le plus digne de memoire dans l'Hiſtoire des Amazones. Car pour ce que le Poëte de la Theſeïde écrit, qu'elles entreprirent cette guerre pour venger l'affront que Theſée avoit fait à Antiope, en la quittant pour épouſer Phedre, & qu'Hercule les

Poëte qui avoit fait un Poëme de toute la vie de Theſée.

mit à mort, cela paroît trop ouvertement une fable & un conte fait à plaisir. Il est certain que Thesée n'épousa Phedre qu'après la mort d'Antiope, dont il avoit eu un fils, nommé Hippolyte, ou, selon Pindare, Demophoon. Pour ce qui est des malheurs qui lui arriverent en la personne de Phedre, & en celle de son fils Hippolyte, il faut croire qu'ils sont arrivez, comme les Poëtes tragiques les racontent, puisqu'ils sont en cela d'accord avec les Historiens.

Pindare s'étoit trompé: Demophoon étoit fils de Thesée & de Phedre, & Hippolyte fils de Thesée & de l'Amazone.

On parle encore de beaucoup d'autres mariages de Thesée, qu'on n'a pas mis sur la scene, & qui ont eu des fins aussi tragiques, que leurs commencemens avoient été honteux. Car on dit, qu'il enleva la Nymphe Anaxo à Trezene; Qu'après avoir tué Sinnis & Cercyon, il viola leurs filles? Qu'il épousa Peribée, mere d'Ajax, & Pherebée & Joppe, filles d'Iphicles; Qu'étant devenu éperdument amoureux d'Æglé, fille de Panopée, il quitta honteusement Ariadne, malgré toutes les obligations qu'il lui avoit, & qu'enfin le ravissement d'Helene, mit toute l'Attique en feu, & fut cause de son exil & de sa mort, comme on le verra dans la suite.

Fin ordinaire de toutes les passions criminelles,

Tous les vaillants hommes, qui étoient de ce tems-là en Grece, n'avoient manqué aucune occasion de se signaler par de grands exploits, cependant Herodore écrit que Thesée

ne

ne se trouva qu'au seul combat des Lapithes contre les Centaures; mais il est contredit par plusieurs autres Historiens, qui ajoûtent que non seulement il suivoit Jason à la conquête de la Toison d'or, & qu'il assista à la défaite du sanglier Calydonien avec Meleagre, d'où est venu le proverbe, *non sans Thesée*, mais aussi qu'il acheva seul & sans aucun secours plusieurs autres avantures très-grandes & très-glorieuses, & que c'est de lui qu'on dit communément, à cause de son extréme valeur, *c'est un autre Hercule.* Il aida aussi Adraste à retirer les corps de ceux qui avoient été tuez au siége de Thebes, non pas, comme Euripide l'asseure dans sa Tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une tréve; & Philochorus dit à ce sujet, que ce fut la premiere treve qui eût été faite pour retirer des morts;

Dans la Tragedie des suppliantes.

Premiere treve pour retirer les morts.

Il aida aussi Adraste à retirer les Corps de ceux qui avoient été tuez au siege de Thebes.] Adraste, Roy d'Argos, ayant donné une de ses filles à Polynice, assembla une armée pour remettre son gendre en possession du Royaume de Thebes, dont son frere Eteocle l'avoit chassé. Cette histoire est assez connuë.

Non pas, comme Euripide le dit dans sa tragedie, en forçant les Thebains par le gain d'une bataille, mais en leur persuadant de faire une tréve.] Cependant Isocrate, contemporain d'Euripide, quoique beaucoup plus jeune, dit la même chose que ce Poëte. Il est vrai que dans un autre endroit, il dit que Thesée envoya des Ambassadeurs à Eteocle; mais Lysias qui vivoit dans le même tems, accorde ce different, en disant que Thesée envoya d'abord des Ambassadeurs, & que n'ayant rien obtenu, il fit par la force ce qu'il n'avoit pû faire par ses prieres.

Plutarque avoit fait aussi la vie d'Hercule.

Eleutheres, Bourg de Beotie, près du fleuve Asopus.

On les enterra près d'un puits appellé le puits fleuri.

Cette Tragedie est perduë.

Hercule fut pourtant le premier qui rendit généreusement les morts à ses ennemis, comme nous l'avons écrit dans sa vie. La plûpart donc des soldats d'Adraste furent enterrez dans le lieu appellé *Eleutheres*, où l'on voit encore leurs tombeaux, & les chefs furent portez à Eleusine, où on les enterra par la permission de Thesée, qui voulut bien faire ce plaisir à Adraste. Ce qu'Euripide écrit dans ses Suppliantes, est formellement démenti par la piece d'Eschyle, appellée *les Eleusiniens*, dans laquelle Thesée explique ce qu'on vient de rapporter.

Fils d'Ixion, Roi de Larisse en Thessalie.

Origine de l'amitié de Thesée & de Pirithous.

Pour ce qui est de l'amitié qu'il y eut entre Pirithous & lui, voici l'occasion qui la fit naître : Le bruit de la vaillance de Thesée étoit si grand, que Pirithous voulut s'éprouver contre lui, & voir si sa réputation étoit juste; Il descendit donc à Marathon, & enleva des troupeaux de bœufs; Thesée, averti de cette insulte, le suivit, & Pirithous, qui ne demandoit qu'à l'attirer au combat, tourna tout court & alla à sa rencontre; mais quand ils furent en presence, ravis tous deux de la bonne mine & de la hardiesse, l'un de l'autre, ils perdirent l'envie de se battre, & Pirithous tendant le premier la main à Thesée, le fit lui-même le Juge du dommage qu'il lui avoit causé dans

Hercule fut pourtant le premier qui rendit genereusement les morts à ses ennemis.] Plutarque s'oppose au sentiment de Philochorus, en disant qu'avant Thesée, Hercule avoit rendu les morts, & que par consequent on avoit fait des tréves pour cela avant Thesée,

cette course, lui promettant de le payer ce qu'il l'estimeroit; mais Thesée l'en quitta, & le pria d'être son ami & son frere d'armes, & à l'heure même ils confirmerent leur amitié par serment.

Depuis ce temps-là Pirithous épousant Deidamie, envoya prier Thesée de venir à ses nopces, de visiter son pays, & d'être quelque temps avec les Lapithes. Il pria aussi les Centaures ses voisins. Le jour de la fête les Centaures s'étant enyvrez, commirent toutes sortes d'insolences, & voulurent faire violence aux femmes qui étoient à ce festin. Les Lapithes offensez de cette injure, se jetterent sur eux, en tuerent plusieurs sur la place, & firent ensuite une si rude guerre aux autres, qu'avec l'assistance de Thesée, ils les chasserent de leur pays.

Ou Hippodamie fille d'Adraste.

Les Centaures qui habitoient le mont Pelion.

Guerres des Centaures & des Lapithes.

Homere écrit; qu'ils les chasserent jusqu'aux montagnes d'Epire.

Herodote conte la chose d'une autre maniere; Il dit que Thesée n'alla au secours des Lapithes, qu'après que la guerre fut commencée; & qu'il vit alors Hercule pour la premiere fois, ayant voulu profiter de la conjoncture, car Hercule étoit alors en repos à Trachine, après avoir mis fin à ses courses & à ses travaux. Il ajoûte que cette entrevuë se passa avec toutes sortes de marques d'amitié & d'estime de

Ville près du mont Oeta.

Et d'être quelque tems avec les Lapithes.] Les Lapithes étoient de vaillants hommes de Thessalie, Homere les appelle *des Heros.* C'est pourquoi Pirithous pouvoit fort bien prier Thesée de venir passer quelque-temps avec eux.

part & d'autre. Cependant on aimera toûjours mieux ſuivre ceux qui ont écrit qu'ils s'étoient déja vûs pluſieurs fois; qu'Hercule ne fut même initié aux ſaints myſteres, que par la faveur, & à la ſollicitation de Theſée, & que ce fut Theſée qui moyena encore ſa purification avant la cérémonie de ſon initiation, Hercule ayant beſoin d'être purifié, pour certaines actions involontaires qu'il avoit faites.

Aux myſteres de Ceres.

Les anciens étoient perſuadez que les meurtres involontaires ne laiſſent pas d'être des crimes qui doivent être expiez.

Hellanicus rapporte qu'à cinquante ans Theſée ravit Helene, qui étoit encore trop jeune

Elle n'avoit alors que ſept ans, ou ſelon d'autres, dix.

Et que ce fut Theſée qui moyena ſa purification avant la cérémonie de ſon initiation.] Avant que d'être initié aux grands myſteres de Ceres à Eleuſine, il falloit être purifié publiquement, & cette purification ſe faiſoit dans les petits myſteres qu'on célebroit dans un lieu appellé *Agra* près du fleuve Iliſſus. On ſacrifioit à Jupiter une truye pleine, on en étendoit la peau à terre, on y faiſoit mettre à genoux celui qui devoit être purifié, on le lavoit avec de l'eau de la mer où l'on avoit mis du ſel, du laurier & de l'orge; on le faiſoit enſuite paſſer par le feu, après quoi on le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & il ſe préparoit à cette cérémonie par des jeûnes & par une grande chaſteté qu'il faiſoit vœu de garder toute ſa vie. Après cela, il falloit tout au moins un an pour être admis aux grands myſteres de la Déeſſe, où on lui liſoit le rituel des cérémonies qui s'y obſervoient, & il n'y avoit rien de caché pour lui, excepté certaines choſes que les prêtres avoient ſeuls la liberté de voir. Après qu'il étoit receu, il ne quittoit point l'habit qu'il avoit le jour de ſon initiation, qu'il ne fût entierement uſé & mis en pieces, & quand il ne pouvoit plus être porté, il le conſacroit à Ceres & à Proſerpine, ou le gardoit pour des langes d'enfant. Cette initiation étoit un engagement à une vie tout-à fait religieuſe, & ceux qui étoient reçûs, croyoient que Ceres & Proſerpine auroient d'eux un ſoin particulier, & leur donneroientimmediatementleurs conſeils, qu'ils ſeroient heureux toute leur vie, & qu'après leur mort ils auroient les premieres places dans les enfers. Si on en veut ſçavoir davantage, on n'a qu'à voir le traité que Meurſius a fait de ces fêtes.

pour être mariée, & cette disproportion d'âge a fourni à quelques Auteurs un prétexte de justifier Thesée d'un si grand crime, en disant, que ce ne fut pas lui qui l'enleva, mais qu'Ida & Lyncée ses ravisseurs la mirent en dépôt entre ses mains, & qu'il la garda sans vouloir la rendre à ses freres Castor & Pollux; ou plûtôt, que ce fut Tyndare même qui la lui donna en garde, pour la mettre à couvert des poursuites d'Enarsphorus fils d'Hippocoon, qui cherchoit à toute force une occasion de l'enlever, quoiqu'elle ne fût encore qu'un enfant. Mais voici ce qu'il y a de plus vrai-semblable, & qui est confirmé par un plus grand nombre de témoins: Thesée & Pirithous allerent ensemble à Sparte, & ravirent Helene, qui dansoit à une fête dans le Temple de Diane, surnommée *Orthia*. Ceux qu'on envoya après eux, se contenterent de les poursuivre jusques à Tegée, & n'allerent pas plus loin. Ces ravisseurs se voyant en seureté, après avoir traversé le Peloponese, tirerent cette Princesse au sort, & convinrent que celui qui l'auroit, aideroit son compagnon à en enlever une autre. Le sort fa-

Fils d'Apharius & d'Arenée.

Pausanias l'appelle Enarsphorus.

Capitale de la Laconie au bas du Peloponese.

Enlevement d'Helene.

Sur les frontieres de la Laconie & de l'Arcadie.

Dans le temple de Diane, surnommé Orthia.] On veut que Diane ait eu ce surnom d'un certain lieu d'Arcadie, où elle avoit un temple. Je croirois plûtôt qu'*Orthia*, ne signifie que Severe; car les Grecs appelloient *Orthion*, tout ce qui étoit dur, fâcheux & difficile. On sçait que les enfants de Lacedemone se foüettoient cruellement devant l'Autel de cette Déesse; voilà pour quoi on lui donna ce nom.

vorisa Thesée, qui, en attendant qu'Helene fût en âge, la mena à Aphidnes, où il fit venir Æthra sa mere, afin qu'elle en eût soin; la confia au maître de cette place, qui étoit son ami; & après lui avoir recommandé le secret, il ne songea qu'à accomplir l'engagement qu'il avoit pris avec Pirithous. Ils allerent donc tous deux en Epire, pour enlever la fille d'Aidoneus, Roi des *Molosses*, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine, & à sa fille celui de Coré, qui avoit appellé son chien Cerbere, & qui faisoit combattre contre ce chien les amants de sa fille, promettant de la donner en mariage à celui qui l'auroit vaincu. Ces deux amis ne furent pas plûtôt arrivés en Epire, qu'Aidoneus averti que Pirithous venoit à dessein, non de demander ouvertement sa

Ville près d'Athenes.

Epire, Region de la Grece au couchant de la Thessalie, le long de la mer Ionienne.

Molosses, Au bas de l'Epire au-dessus du Golphe d'Ambracie.

Plutarque se trompe.

Ils allerent donc tous deux en Epire pour enlever la fille d'Aidoneus.] Voilà un dessein bien injuste pour des Heros; aussi Platon dans le III. Liv. de sa Republique, s'oppose de toute sa force à cette tradition, & dit, qu'il faut bien empêcher ses Citoyens de croire & de dire, que Thesée & Pirithous, enfans des Dieux, se soient portez à une si grande injustice; car ceux qui sont enfants des Dieux ne peuvent être méchants.

La fille d'Aidoneus, Roi des Molosses, qui avoit donné à sa femme le nom de Proserpine & à sa fille celui de Coré.] Je ne sçai quels auteurs a suivi Plutarque, lorsqu'il dit que la femme d'Aidoneus s'appelloit Proserpine & sa fille Coré; car *Coré & Proserpine* n'est que la même personne, fille d'Aidoneus, dont la femme avoit nom Ceres. Plutarque le met ainsi lui-même dans ses Morales,, où il dit que Proserpine ou Coré est la même que la Lune, & c'est sur cela qu'on a bâti la fable de l'enlevement de Proserpine par Pluton. J'ai lû quelque part, que la fille aînée des Rois d'Epire étoit toûjours appellée *Coré*, *la fille*, comme on dit en Espagne & en Portugal, *l'Infante*,

fille, mais de l'enlever, les fit arrêter sur l'heure même, donna Pirithous à déchirer à Cerbere, & garda Thesée Prisonnier.

Pendant ce tems-là Menesthée, fils de Peteus, & petit-fils d'Ornée fils d'Erechthée, s'avisa de flatter le peuple, & de pratiquer ses bonnes graces par des paroles douces & attrayantes; & il fut, dit-on, le premier qui mit en usage ces sortes de moyens. Par cet artifice il excita contre Thesée les plus puissants d'entre les Nobles, qui ne le supportoient déja qu'avec beaucoup de peine, persuadez qu'il leur avoit ôté à tous l'empire qu'ils exerçoient chacun dans leur Bourg, & qu'en les enfermant ainsi dans une même enceinte, il les avoit rendu ses sujets ou plûtôt ses esclaves. D'un autre côté il anima le peuple, en lui faisant entendre que par le leurre d'une liberté fausse & chimerique, ils avoient été réellement privez de leur patrie, de leurs fêtes & de leurs sacrifices, afin que n'ayant plus le bonheur d'être justement gouvernez par plusieurs Rois naturels & legitimes, ils fussent assujettis à un étranger & un inconnu. Mais ce qui favorisa le plus ses desseins, ce fut la guerre des Tyndarides, qui dans ce même tems-là entrerent en armes dans l'At-

Long-tems avant Menesthée, l'ambition avoit enseigné aux hommes a pratiquer ces moyens.

Castor & Pollux fils de Tyndare & de Leda.

Menesthée, fils de Petéus.] Erechthée II. eut de Praxithée sa femme, Cecrops & Ornée. On a mis sa généalogie au commencement, en parlant de celle de Thesée. Pandion II. ayeul de Thesée, & Petéus pere de Menesthée, étoient cousins germains, fils des deux freres.

tique. Il y a même des auteurs qui prétendent que Menesthée les y avoit attirez.

D'abord ils ne firent aucun acte d'hostilité; Ils demanderent seulement qu'on leur rendît Helene. Les Atheniens répondirent qu'ils ne sçavoient où on l'avoit mise. Les Tyndarides prenant cette response pour une deffaite, ne songeoient plus qu'à se venger, & alloient commencer la guerre, lorsqu'Academus, qui avoit sçu, je ne sçai comment, le lieu où on l'avoit cachée, leur découvrit qu'elle étoit à Aphidnes. En récompense Castor & Pollux lui firent beaucoup d'honneurs pendant sa vie; & les Lacedemoniens après sa mort, ayant souvent couru & ravagé l'Attique, épargnerent toûjours le parc de l'Academie à cause de lui. Dicæarchus écrit pourtant, que ce parc ne fut pas nommé *Academie* de cet Academus, mais qu'il y avoit dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, Echedemus & Marathus; Que le nom du premier fut donné à ce parc, qu'on appella *Echedemie*, & ensuite *Academie*, & que le nom de l'autre demeura au Bourg de Marathon, en memoire de ce que ce jeune homme avoit accompli un ancien oracle, en s'offrant volontairement pour être sacrifié à la tête des troupes. Castor & Pollux allerent attaquer Aphidnes, la prirent d'assaut & la raserent. On dit, qu'Alscus, fils de Sciron, qui étoit avec eux, fut tué à ce siége, & que son corps ayant

Cette étymologie est fausse.

été

été porté dans le territoire de Megare, fut enterré dans un lieu, qui s'appelle encore *Alycus.* L'Hiſtorien Hereas ajoûte que ce fut Theſée même qui le tua de ſa main; & pour le prouver il cite ce paſſage d'un ancien Poëte: *Le brave Alycus combattant pour la belle Helene, fut tué par Theſée dans les vaſtes plaines d'Aphidnes;* mais il n'eſt nullement vrai-ſemblable que Theſée eût vû prendre la ville & emmener ſa mere priſonniere.

La priſe de cette place donna de la crainte aux Athéniens; Meneſthée leur perſuada d'ouvrir les portes aux Tyndarides, & de les bien recevoir, les aſſûrant qu'ils n'en vouloient qu'à Theſée, qui les avoit outragés le premier, & qu'ils étoient naturellement les bienfaicteurs & les protecteurs de tous les hommes. Cela ſe trouva vray comme il l'avoit dit. Caſtor & Pollux étant maîtres dans Athenes, ne demanderent qu'à être initiez, alleguant pour raiſon, qu'ils étoient parents des Atheniens au même degré qu'Hercule. Ils furent donc reçûs dans la confrairie des grands myſteres, après avoir été adoptez auparavant par Aphidnes, comme Hercule l'avoit été par Pylius. On leur rendit des honneurs divins, & on les appella *Anaces*, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer

Car comme luy ils étoient fils de Jupiter à qui les Atheniens rapportoient leur origine.

Pour être reçû à cette confrairie, il falloit être naturaliſé & cela ne ſe pouvoit faire que par adoption. Aphidnes avoit bien-tôt oublié le malheur de ſa ville.

Pylius, Roy de Theſpies, ville de Beotie.

Et on les appella Anaces, ſoit parce qu'ils avoient fait ceſſer la guerre.] Car en grec ἀνοχὴ ſignifie *treve*, mais Anaces ne peut jamais venir d'*Anoché.*

la guerre, ou qu'ils avoient eu si grand soin des Atheniens, que quoique la ville fût pleine de troupes, personne n'y avoit reçu le moindre déplaisir, car ce mot est tiré d'un terme qui signifie *proteger*, *avoir soin*; & peut-être que de-là les Rois ont été appellez *Anactes*, comme protecteurs & peres des peuples. Il y en a pourtant qui disent que ce nom fut donné aux Tyndarides à cause de leurs étoiles qui paroissent dans le ciel, car les Atheniens disent *anecas* & *anecathen*, ce que les autres disent *ano* & *anothen*, en haut.

Rois protecteurs des peuples.

Cette étymologie est fausse.

On prétend, que la mere de Thesée fut menée à Lacedemone, & que de-là elle suivit Helene à Troye; & l'on se fonde sur ce vers d'Homere, qui dit en parlant des suivantes d'Helene: *Æthra, fille de Pitthée, & la belle Climene.* Mais la plûpart marquent ce vers, comme un vers supposé,

Dans le troisiéme livre de l'Iliade.

Ou qu'ils avoient eu si grand soin des Atheniens.] C'est la veritable origine du mot *Anaces* ou *Anactes*, il vient du mot *Anassein* qui anciennement signifioit simplement *avoir soin*, comme on le voit manifestement par ces mots composez, *Hipponax*, un Ecuyer, *Paidonax*, un Précepteur. Dans Herodote & dans Thucydide, on trouve *Anacos* pour Epimelos, *soigneusement*; & Sophocle appelle les Sacrificateurs & les Prêtres de Thebes, χ γᾶς ἄνακτες, parce qu'ils avoient soin du pays, & qu'ils veilloient pour sa conservation. De-là les Rois ont été appellez en grec *Anactes*, parce qu'ils ont, ou qu'ils doivent avoir soin des peuples.

Mais la plûpart marquent ce vers comme un vers supposé.] Car ils trouvent qu'il n'est pas vraisemblable qu'Homere eût appellée *suivante d'Helene*, Æthra, qui étoit sa belle-mere, & qui avoit regné dans Athenes. Cette Tradition de la captivité d'Æthra, mere de Thesé, étoit pourtant si bien établie, que dans le temple de Delphes il y avoit un tableau où on voyoit cette Reine

& ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus, qu'il nâquit des amours secretes de Laodicé & de Demophoon, & qu'Æthra l'éleva dans Troye. L'Historien Ister dans son troisiéme Livre des choses Attiques, fait une histoire d'Æthra bien singuliere & entierement differente de toutes les autres; il dit, que Paris ayant été défait par Achille & par Patrocle près du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector alla prendre le bourg de Trezene & emmena Æthra prisonniere; en quoi il n'y a nulle apparence de verité.

Ister, Historien.

Le Roy Aidonéus ayant reçu chez lui Hercule, & étant venu par hazard à parler de Thesée & de Pirithous, il lui raconta le dessein qu'ils avoient fait, & la vengeance qu'il en avoit prise. Hercule fut très-fâché d'apprendre que l'un étoit déja mort, & que l'autre étoit tous les jours en danger de mourir de même; mais voyant bien qu'il étoit inutile de se plaindre du malheur de Pirithous, & d'en vouloir tirer raison, il ne pensa qu'à sauver Thesée. Il le demanda comme le plus grand plaisir

Thesée delivré par Hercule.

rasée comme une esclave, & son petit fils Demophoon fort réveur, comme cherchant les moyens de la délivrer.

Et ils rejettent le conte qu'on fait de Munichus.] Parthenius & le Scholiaste de Lycophron font la même histoire; mais ils nomment ce Munichus *Munitus*, & ils luy donnent pour pere Amacas, & non pas Demophoon.

L'Historien Ister dans son troisiéme Livre.] C'est l'Historien Ister, disciple de Callimaque. Je crois qu'il étoit d'Alexandrie. Il y en avoit un autre de Calatis, *Ister Calatianus* qui avoit fait un Traité de la Tragedie.

qu'on pouvoit lui faire, & Aidonéus le lui accorda. Thesée délivré de sa prison, alla à Athenes, où son parti n'étoit pas encore entierement opprimé. Ses premiers soins furent de témoigner sa reconnoissance à son Liberateur; Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres, dont les Atheniens lui avoient fait present, & au lieu de *Theseia*, de *Thesée*, il les appella *Heracleia*, d'*Hercule*, excepté quatre, qu'il se reserva, comme le rapporte Philochorus.

Il voulut ensuite faire le maître, & gouverner comme auparavant, & il ne fit qu'exciter par-là des désordres & des séditions dans la Ville; car ceux qui le haïssoient à son départ, avoient ajoûté l'insolence & le mépris à la haine, & le peuple étoit si gâté & si corrompu, qu'au lieu d'être souple, & de faire sans replique tout ce qui lui étoit ordonné, comme il faisoit autrefois, il vouloit être flatté & caressé. Thesée essaya de le reduire par la force; mais ayant vû que cela ne faisoit qu'irriter le mal, & qu'il n'y avoit plus aucun moyen de rétablir ses affaires, il envoya secretement ses enfans en Eubée chez Elphenor, fils de Chalcodon; & pour lui il se rendit au bourg de

Demophoon & Acamas.

Il consacra à Hercule tous les parcs & toutes les terres dont les Atheniens lui avoient fait présent.] Thesée dit à Hercule dans la Tragedie d'Euripide, intitulée *Hercule furieux*: *J'ay plusieurs parcs & plusieurs terres dans l'Attique, je vous les consacreray & desormais on les appellera de votre nom.*

Gargette, prononça des malédictions contre les Atheniens dans un lieu, qui s'appelle encore aujourd'huy *Araterion*, c'est-à-dire, *le lieu des maledictions*, & s'embarqua pour l'Isle de Scyros, où il croyoit trouver des amis, & où il avoit quelque bien du côté de son pere. Lycomede étoit alors Roy de cette Isle. Thesée, en arrivant chez lui, le pria seulement de lui rendre ses terres, afin qu'il pût y passer le reste de ses jours. D'autres prétendent qu'il lui demanda du secours contre les Atheniens.

Vengeance indigne d'un heros.

Isle vis-à-vis de l'Eubée à l'Orient.

Thesée va à l'Isle de Scyros.

Lycomede, soit qu'il craignît la réputation d'un si grand Personnage, ou qu'il eût été gagné par Menesthée, le mena sur la plus haute montagne, comme pour lui faire voir son Isle, & le précipita du haut des rochers. Il y a pourtant des Historiens qui écrivent qu'il tomba de lui-même, ayant bronché malheureusement comme il se promenoit un soir après souper selon sa coûtume. Il n'y eût personne sur l'heure qui fit aucun compte ni aucune recherche de sa mort. Menesthée regna paisiblement à Athenes, & les fils de Thesée suivirent Elephenor au siege de Troye, comme simples particuliers. Après la

Lycomede précipite Thesée.

Sans avoir aucun commandement.

Il prononça des maledictions contre les Atheniens] Les Payens croyoient que rien n'empêchoit l'effet des malédictions, & qu'il n'y avoit point de victimes pour les expier.

Soit qu'il craignit la réputation d'un si grand personnage.] Il y en a qui écrivent que Lycomede découvrit que Thesée faisoit des cabales dans l'Isle pour l'en chasser, & qu'il tâchoit de corrompre sa femme.

Menesthée fut tué au siége de Troye.

mort de Menesthée, ils retournerent à Athenes, & recouvrerent le royaume. Plusieurs siecles aprés, beaucoup de choses obligerent les Atheniens à honorer Thesée comme un Dieu; Car à la bataille de Marathon on crut le voir en armes combattre contre les Barbares; & aprés les guerres des Médes, l'année que Phædon fut

Et après les guerres des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.] J'avois d'abord suivi le sentiment de Meursius qui prétend que l'Oracle, dont Plutarque parle ici, fut rendu aux Atheniens peu de tems après la bataille deMarathon, qui fut donnée la I. année de l'Olymp. LXXII. l'an 490. avant N. S. & que les os de Thesée furent rapportez à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. Mais plusieurs années après, en travaillant sur la vie de Cimon, j'ay examiné de plus près ce passage, & j'ay reconnu que c'étoit une erreur. Et il ne faut que ce passage seul consideré attentivement pour en convaincre. Plutarque vient de parler de la bataille de Marathon, après quoi il ajoûte tout de suite, *& après les guerres des Medes*, marque sûre qu'il sépare ces deux tems; en effet la bataille de Marathon & la fin des guerres des Medes, sont très differentes. Je me suis encore plus confirmé dans cette verité en conferant ce passage avec ce que Plutarque écrit dans la vie de Cimon, & avec ce que Thucydide nous apprend dans son I. liv. Ils nous disent tous deux que Cimon n'alla à Scyros qu'après la prise d'Eione en Thrace. Thucydide le dit en propres termes: *Premierement les Atheniens sous la conduite de Cimon prirent & pillerent la Ville d'Eione sur le Strymon, qui étoit tenuë par les Medes. Ensuite ils se rendirent maîtres de l'Isle de Scyros & s'y établirent.* Plutarque le suit dans la vie de Cimon; car il ne met la prise de Scyros qu'après celle d'Eione. Or l'expedition d'Eione tombe dans la derniere année de l'Olymp. LXXVI. ou dans la I. de l'Olymp. LXXVII. La bataille de Platées fut donnée la premiere année de l'Olymp. LXXV. cette bataille fut regardée comme la fin de la guerre des Medes en Grece, car elle les en chassa. Phædon fut Archonte la premiere année de l'Olymp. LXXVI. ce fut donc cette année-là même, que les Atheniens reçurent cet Oracle. Et c'est de cette même année qu'il faut entendre ces paroles de Plutarque, *après la guerre des Medes, l'année que Phædon fut Archonte.* Et de-là il résulte que les os de

Archonte, les Atheniens ayant consulté l'oracle d'Apollon, la Prophétesse leur ordonna de ramasser les os de Thesée, de les placer chez eux dans le lieu le plus honorable, & de les garder avec beaucoup de soin. Mais s'il étoit malaisé de trouver le lieu où il avoit été enterré, il l'étoit encore davantage de transporter ses os, à cause de la ferocité de ces Barbares qui étoient intraitables, & qui n'avoient aucun

Apollon ordonne aux Atheniens de ramasser les os de Thesée.

Thesée ne purent être rapportés à Athenes la IV. année de l'Olymp. LXXIV. comme Meursius l'a cru, puisque cette année est trois ans entiers avant la fin de la guerre des Medes & l'Archontat de Phædon, & qu'ils n'y furent rapportés qu'après la prise de Scyros, qui suivit celle d'Eione, & qui n'arriva que vers la I. année de l'Olymp. LXXVII.

Archonte.] Après la mort de Codrus XVII. Roy d'Athenes, qui se devoüa pour ses sujets du tems de Saül, l'an du monde 2880. 1068. ans avant J. C. Les Atheniens crurent que personne n'étoit plus digne d'occuper la place d'un si grand homme, & élurent au lieu d'un Roy, un Archonte perpetuel, qu'ils prirent dans la Maison Royale. Medon fils de Codrus, fut le premier élû. Il donna son nom à tous les Archontes qui furent de cette famille, & qu'on appelle *les Medontides.* Il avoit une autorité souveraine, excepté qu'il devoit rendre compte au peuple de son administration. Il y eut treize Archontes perpetuels qui lui succederent dans l'espace de CCCXXV. ans. Après la mort d'Alcmæon, qui fut le dernier, on ne donna cette charge que pour dix ans, & toûjours à la même famille, jusqu'à la mort d'Eryxias, ou selon d'autres de Tlesias, septiéme & dernier Archonte decennal. Car la famille de Codrus, ou des Medontides, finissant en lui, les Atheniens créérent des Archontes annuels, & au lieu d'un seul toutes les années, il y en eut neuf. Le premier étoit appellé *Archonte* par excellence, & donnoit son nom à l'année; Le second étoit appellé *Roy*; Le troisiéme *Polemarque*, & les six autres *Thesmothetes.* Ce changement se fit la troisiéme année de l'Olympiade XXIV. l'an du monde 3728. & dura jusqu'au regne de l'Empereur Gallien, c'est-à-dire, jusqu'à l'an du monde 4210. 260. ans après la naissance de J. C.

A cause de la ferocité de ces Barbares qui étoient intraitables; & qui n'avoient aucun commerce

commerce avec leurs voiſins. Enfin Cimon s'étant rendu maître de leur Iſle, comme nous l'avons dit dans ſa vie, voulut, à quelque prix que ce fût, trouver ce tombeau. Pendant qu'on cherchoit de tous côtez, il vit heureuſement une Aigle, qui becquetoit un lieu un peu élevé, & qui tâchoit de l'entr'ouvrir avec ſes ſerres. Frappé d'abord comme d'une inſpiration divine, il fit foüiller dans ce même endroit; on y trouva la biere d'un fort grand homme avec le fer d'une pique, & une épée. Cimon fit charger le tout ſur ſon vaiſſeau, & le porta à Athenes. Les Atheniens ravis, reçûrent ces reſtes de Theſée avec des proceſſions & des ſacrifices, comme ſi c'eût été Theſée lui-même qui fût revenu, & les firent enterrer au milieu de leur ville, près du lieu où l'on fait aujourd'huy les exercices. C'eſt encore l'aſile des eſclaves,

Une Aigle montre à Cimon le tombeau de Theſée.

Les os de Theſée comment reçûs à Athenes.

Tombeau de Theſée à Athenes, étoit un azyle.

avec leurs voiſins.] Il n'eſt pas vray ſemblable qu'une petite Iſle ſi voiſine de l'Eubée, eût été ſi long-tems ſi feroce & ſi intraitable. Il y avoit même alors plus de 700. ans qu'Achille avoit été envoyé à la Cour de Lycomede Roy de cette Iſle. Elle avoit donc commerce avec ſes voiſins.

Avec le fer d'une pique.) On ne peut pas parler autrement en notre langue, quoi qu'en ce tems-là toutes les armes fuſſent d'airain. Cela paroît manifeſtement par la deſcription qu'Homere fait de la pique de Piſandre, & du dard de Merion; & Pauſanias le confirme par la pique d'Achille, & par l'épée de Memnon, qu'on gardoit encore de ſon tems, l'une dans le temple de Minerve, dans une Ville de Pamphilie, & l'autre à Nicomedie dans le temple de Vulcain.

C'eſt encore l'aſyle des eſclaves.) Le Grec dit, *c'eſt l'aſile des ſerviteurs, des domeſtiques*, φυξιον οἰκέταις, le mot eſclave renferme les ſerviteurs comme les eſclaves. Ce qu'il y a ici de bien remar-

&

& de tous ceux qui craignent la violence des plus puissans, comme Thesée avoit été pendant sa vie le Protecteur des oppressez, & avoit toûjours reçu favorablement les prieres de ceux qui imploroient son aide. On lui fait le sacrifice le plus solemnel le huitiéme de Novembre, qui fut justement le jour de son retour de Crete; mais on ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois; soit qu'il fût arrivé de Trézene à Athenes le huitiéme d'Août, comme l'a écrit Diodore le Geographe; soit qu'on eût crû, que ce nombre lui convenoit plus que tout autre, parce qu'il avoit passé pour fils de Neptune, auquel on faisoit des sacrifices le huitiéme de chaque mois; car ce nombre de huit, étant le premier cubique & le double du premier quarré, represente

Le viij. du mois Pyanepsion.

Le viij. d'Hecatombaon.

Pourquoi le nombre de huit convenoit à Thesée, & étoit

quable, c'est que cet asyle, ce lieu de refuge, subsistât encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Thesée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans encore après lui, ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le Protecteur des oppressez.

On lui fait le sacrifice le plus solemnel le huitiéme de Novembre.] Une particularité de ce sacrifice bien singuliere, & qui fait grand honneur aux Atheniens, c'est que l'on y faisoit un festin à tous les pauvres.

On ne laisse pas de l'honorer encore tous les huitiémes jours des autres mois.] On lui faisoit le huitiéme de chaque mois un sacrifice, qui étoit appellé par cette raison *Ogdodion*, le sacrifice du huitiéme jour.

Diodore le Geographe.] Diodorus Periegetes. Outre son ouvrage de Geographie, il avoit fait un traité des tombeaux περὶ μνημάτων, que Plutarque cite dans la vie de Themisthocle.

Car ce nombre de huit étant le premier Cubique.] Le nombre de huit est le premier Cube, comme l'unité est le premier nombre, aussi l'appelloit-on la

consacré à Neptune.

parfaitement la solidité & la fermeté de la puissance & de la vertu de ce Dieu, à qui, par cette raison, on a donné les surnoms d'*Asphalius* & de *Gaiæochus*, c'est-à-dire, qui assure la terre & qui l'affermit.

sûreté & la *bonne assiette*; & pour marquer sa perfection, les Pythagoriciens le nommoient *la justice*, parce qu'il se divise en parties égales, qui se divisent de même; car huit se partage en deux fois quatre, & ces quatre en deux fois deux. Il étoit aussi appellé *Neptune*, parce qu'il étoit consacré à ce Dieu. Les Anciens ont été si entêtez des nombres, qu'ils leur ont attribué de grandes vertus. Et cet entêtement venoit de la doctrine de Pythagore mal entenduë. Jamais ce Philosophe n'a pris les nombres pour des causes, pour des principes, il les a donnez comme signes. Les nombres principes sont de veritables chimeres; car, comme Aristote l'a fort bien vû, les nombres ne peuvent jamais être des principes d'actions & de changemens. Ils peuvent être significatifs, & marquer certaines causes, mais ils ne sont jamais ces causes-là. J'ai traité cette matiere au long dans mes remarques sur les Commentaires d'Hierocles, vol. II. p. 359. &c.

Fin de la Vie de Thesée.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac sur la Vie de Thesée, à la fin de ce Volume.



ROMULUS.

Es Hiſtoriens ne s'accordent, ni ſur le ſujet qui fit donner à la Ville de Rome ce grand nom, dont la gloire eſt répanduë dans tout le monde, ni ſur celui qui le donna.

Il eſt étonnant que la plus illuſtre Ville du monde & la Reine de l'Univers ait une origine ſi obſcure, qu'on n'en ſçait rien de certain.

Les Hiſtoriens ne s'accordent, ni.] Voilà quel eſt le ſort d'une Ville, qui a été appellée, non-ſeulement Reine de l'Univers, mais Déeſſe : Son origine eſt ſi incertaine, qu'on ne ſçauroit accorder les Auteurs qui en ont parlé. Cette obſcurité vient premierement de ce que ſes premiers Habitans furent un aſſemblage de brigands, d'eſclaves fugitifs, & de miſerables bannis, tous de differens pays & de different langage, qui ſongeoient biens moins à écrire des Hiſtoires & des Annales, qu'à

Pelasges, peuples vagabonds, originaires d'Arcadie.

Car Rome signifie Force.

Les uns disent, que les Pelasges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de Nations, s'arrêterent en cet endroit, & que pour marquer leur puissance & la force de leurs armes, ils appellerent *Rome*, la ville qu'ils y bâtirent. Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez sur des vaisseaux, qu'ils trouverent heureusement dans le Port, &

piller leurs voisins. En second lieu, elle vient de ce qu'en ces tems-là, les Grecs ne s'amusoient pas à remarquer ce qui se passoit en Italie. Il n'y avoit même alors d'Auteurs que dans la Grece Asiatique, & ces Auteurs étoient Poëtes & non pas Historiens. Le soin d'écrire l'Histoire, ne commença que long-tems après, & comme les hommes étoient accoûtumez aux fables, ils les conserverent dans leurs Histoires.

Les uns disent que les Pelasges, après avoir couru la plus grande partie de la terre, & subjugué beaucoup de Nations.] Les Pelasges, ancienne nation, originaire d'Arcadie, qui ayant été obligée de quitter son pays, alla dans la Thessalie, d'où elle chassa les Habitans. Cinq générations après, elle en fut chassée par les Curetes & par les Leleges, c'est-à-dire, par les Etoliens & les Locres, & de-là elle se répandit en Epire, en Macedoine, en Italie, en Eubée, en Crete, & en Asie.

Les autres racontent que le jour de la prise de Troye, quelques Troyens s'étant embarquez sur des vaisseaux qu'ils trouverent heureusement dans le port.] Plutarque a pris ceci d'Heraclide, surnommé Lembus, qui vivoit du tems de Polybe. Cet Historien écrivoit, qu'Enée s'étant embarqué sur les vaisseaux d'Ulysse, étoit abordé en Italie, & qu'il y avoit bâti une Ville qu'il avoit appellée *Rome*, du nom d'une Troyenne, qui avoit conseillé à ses compagnes de brûler les vaisseaux, pour n'être plus obligées à courir les mers. Je ne m'amuserai point à examiner toutes les fables qu'on a ramassées sur l'origine de Rome & de Romulus. Il suffit de remarquer que tous les plus grands Etats ont presque eu le même sort; leur origine est devenuë avec le tems plus fabuleuse qu'historique, les hommes étant naturellement portez à ajoûter à la verité pour la rendre plus mer-

ayaant été jettez par les vents sur les côtes de la Toscane, descendirent près de la riviere du Tibre; que parmi leurs femmes, qui étoient toutes très-fatiguées, & qui ne pouvoient plus supporter le travail de la mer, il y en eut une nommée *Rome*, qui étant au-dessus des autres par son bon sens comme par sa grande naissance, conseilla à ses compagnes de brûler leurs vaisseaux, & que cela fut executé. Leurs maris en furent d'abord dans une très-grande colere; mais la nécessité les ayant forcez de s'établir près du mont Palatin, comme ils virent bien-tôt que leurs affaires alloient mieux qu'ils n'avoient esperé, la terre qu'ils occupoient étant très-bonne, & les Habitans du pays, honnêtes & gracieux, entr'autres honneurs qu'ils firent à cette Dame, ils nommerent leur ville de son nom, en mémoire de ce qu'elle étoit cause qu'on l'avoit bâtie; & de-là vient, dit-on, la coûtume des

La Toscane comprenoit alors toute l'ancienne Hetrurie, qui étoit partagée en douze peuples, & qui avoit douze Rois, qu'on appelloit Lucumons.

Près du Palatium; c'étoit une espece de fort sur le mont Palatin, il avoit été bâti par les Aborigenes, premiers habitans du pays.

Cette coûtume est plus ancienne que Romulus.

veilleuse, & par conséquent plus agréable.

La terre, qu'ils occupoient étant très-bonne.] Denys d'Halicarnasse dit formellement, que l'Italie est le meilleur pays qu'il y ait, non-seulement en Europe, mais dans tout le monde; ce qu'il prouve ensuite, en faisant voir qu'il produit plus que tout autre tout ce qui est nécessaire pour la santé, pour le plaisir, & pour la richesse.

Et les habitans du pays honnêtes & gracieux.] Ils avoient été très-feroces & très-cruels; car ils immoloient des hommes à Saturne. Hercule leur fit changer cette coûtume barbare, & leur enseigna à offrir à leurs Dieux des victimes qui leur fussent plus agréables.

Ils nommerent leur Ville de son nom.] Antiochus Syracusanus, très-ancien Auteur, puisqu'il vivoit cent ans avant Aristote, a écrit que long-tems avant la guerre de Troye, il y avoit en Italie une ville appellée *Rome*.

Et de-là vient, dit-on, la coû-

femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'hui leurs parens & leurs maris en les ſaluant, parce que ces Troyennes, après avoir brûlé leurs vaiſſeaux, avoient baiſé de même & careſſé leurs maris, pour les appaiſer & pour regagner leurs bonnes graces.

Il y en a qui diſent, que Rome fut fille d'Italus & de Leucaria, ou de Telephus, fils d'Hercule, qu'elle fut mariée à Enée, ou à ſon fils Aſcanius, & qu'elle donna ſon nom à la Ville. D'autres prétendent qu'elle fut bâtie par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus. On en trouve auſſi qui écrivent qu'elle doit ſon origine à un certain Romus fils d'Emathion, qui fut envoyé dans ce pays-là par Diomede. Selon d'autres, elle fut bâtie par un Romus, Roi des Latins, lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie. Bien davantage, ceux qui ſoûtiennent

Romus Roi des Latins.

tume des femmes Romaines, qui baiſent encore aujourd'hui leurs parens & leurs amis.] Comme ſi cette coûtume ne pouvoit pas venir d'ailleurs. Le baiſer a été dans toutes les nations une marque de reſpect, ou de bienveillance, & l'on en voit la coûtume établie dès les premiers tems.

Par un fils d'Ulyſſe & de Circé, appellé Romanus.] Il faut lire, appellé *Romus*; car c'eſt ainſi que l'avoit écrit l'Hiſtorien Xenagoras. *Thucyd.* I.

Un certain Romus, fils d'Emathion.] Dionyſius de Chalcide, qui avoit fait cinq Livres des origines des Villes, écrit que ce Romus étoit, ſelon les uns, fils d'Aſcanius, & ſelon les autres, fils d'Emathion.

Lequel chaſſa les Tyrrheniens, qui avoient paſſé de Theſſalie en Lydie, & de Lydie étoient venus s'habituer en Italie.] Les Auteurs de cette Tradition font ici ces Tyrrheniens les mêmes peu-

avec le plus de raison & de verité que ce fut Romulus qui bâtit Rome, ne sont pas d'accord sur l'origine de ce Fondateur; car les uns disent qu'il étoit fils d'Enée & de Dexithée, fille de Phorbas; qu'il fut porté encore enfant en Italie, avec son frere Remus; que le Tibre s'étant débordé tous les batteaux périrent, excepté celui où étoient ces deux enfans, lequel ayant été poussé sur un endroit de la rive un peu élevé & à couvert des ondes, fut sauvé miraculeusement, & que de-là ce lieu fut appellé *Rome*. Les autres écrivent que Rome, fille de cette même Dexithée, ayant été mariée avec Latinus fils de Telemaque, en eut Romulus; & il y en a qui soûtiennent, qu'Emylie, fille d'Enée, & de Lavinie, le conçût secretement du Dieu Mars.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur l'origine de Romulus.

Enfin on conte sur cela une Histoire très-fabuleuse: On dit qu'il y avoit anciennement un Roi des Albains, nommé Tarchetius, homme

Histoire très-fabuleuse de Tarchetius Roi des Albains.

ples que les Pelasges, dont il a été parlé dans la seconde remarque, & cela est appuyé par beaucoup d'Historiens; mais il n'en est pas moins faux. Les Tyrrheniens & les Pelasges ont été des peuples très-differens. Il est aussi très faux que les Tyrrheniens d'Italie, c'est-à-dire, les Toscans, ayent été une colonie des Lydiens d'Asie, & on le prouve par leur langage, leurs sacrifices & leurs mœurs, qui n'avoient rien de commun avec le langage, la religion & les mœurs de ces Lydiens d'Asie, comme Denys d'Halicarnasse l'a très-bien remarqué. Ces Tyrrheniens étoient des peuples du pays même, & ils avoient eu ce nom, parce qu'ils habitoient dans des forts & dans des tours, qu'ils appelloient *Turseis*.

Et que de-là ce lieu fut appellé Rome.] Au lieu de ὀνομασθῆναι, le sçavant Petau dans ses notes sur Themistius, a lu ὄνομα θεῖναι

très-cruel & très-injuste, qui eut dans sa maison une apparition divine; car la figure du Dieu des jardins sortit du milieu de son foyer, & demeura là plusieurs jours. Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Tethys, dont on rapporta cette réponse à Tarchetius : *Qu'on fît approcher une fille de cette figure, parce que l'enfant qui en naîtroit seroit très-célèbre par sa vaillance, & surpasseroit tous les autres hommes en bonheur, comme en force & en courage.* Tarchetius dit cet oracle à une de ses filles, & lui commanda de l'accomplir. Sa fille ne pouvant s'y résoudre, y envoya une de ses Suivantes. Tarchetius en fut si irrité, qu'il les fit arrêter toutes deux pour les faire mourir; mais la Déesse Vesta s'étant apparuë en lui en songe, & lui ayant défendu de se porter à cette extrémité, il leur donna une toile à faire dans la prison, & promit de les marier quand la toile seroit achevée. Elles travailloient donc tout le jour à cette toile avec beaucoup d'assiduité; mais la nuit Tarchetius envoyoit d'autres femmes, qui défaisoient

Qui eut dans sa maison une apparition divine.] On conte la même fable d'Ocrisia, & l'on dit que de cette apparition nâquit Servius Tullius. Ces apparitions étoient assez ordinaires dans ces tems d'ignorance & de simplicité.

Il y avoit alors dans la Toscane un oracle de Tethys.] Je n'ai jamais oüi parler d'aucun oracle de Tethys, & je ne doute pas que ce passage n'ait été corrompu, ou que Plutarque lui-même n'ait été trompé sur ce nom; c'étoit l'oracle de *Themis*; & non pas celui de *Tethys*, & cette Themis étoit la même que les Romains appelloient *Carmenta*, à cause des oracles qu'elle rendoit; c'étoit la mere d'Evandre.

ce

ce que les prisonnieres avoient fait le jour.

Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux; Tarchetius les donna à un de ses domestiques nommé Teratius, avec ordre de s'en défaire. Ce Teratius les exposa près du rivage du Fleuve, où une louve les alaitta, & où toutes sortes d'oiseaux leur porterent de la nourriture, qu'ils leur mettoient dans la bouche, comme à leurs petits. Un bouvier, qui passoit, s'en apperçut. Surpris de ce miracle, il eut la hardiesse d'approcher & d'enlever ces enfans, qui ayant été sauvez d'une maniere si miraculeuse, ne furent pas plûtôt en âge, qu'ils allerent attaquer Tarchetius, & le défirent. Voilà ce qu'a écrit Promathion dans son histoire d'Italie.

Le Tibre étoit appellé le Fleuve.

Historien inconnu.

Mais le conte qui a le plus d'apparence de verité, & qui est le plus generalement reçu, c'est celui dont Diocles, de l'Isle de Peparethe, a ramassé les particularitez les plus importantes, qu'il a le premier mises au jour parmi les Grecs; Fabius Pictor le suit d'ordinaire. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore des traditions differentes; mais en gros voici ce qu'il y a de plus certain: La succession des Rois d'Albe descendus d'Enée, étant échuë de pere en fils aux deux

Il ne laisse pas d'être mêlé de beaucoup de fables.

Historien fort ancien. Il vivoit avant Annibal.

Il avoit écrit des annales & une histoire suivie. Tite-Live & Denys d'Halicarnasse le suivent souvent.

Car il y a même des Auteurs qui ont écrit que Rome avoit été bâtie par Enée, & Saluste est de ce sentiment.

Albe ville du Latium près de Rome.

La succession des Rois d'Albe, descendus d'Enée, étant échuë de pere en fils aux deux freres Numitor & Amulius.] Depuis Enée jusqu'à Numitor & Amulius, il y eut treize Rois qui regnerent à Albe pendant l'espace de 353. ans. Amulius en regna 42. ainsi il y en a 395. Virgile n'en a mis que 300.

freres Numitor & Amulius, ce dernier en fit deux lots; il mit le Royaume d'un côté, & de l'autre tout l'or & l'argent avec le trésor qu'on avoit apporté de Troye. Numitor ayant choisi le Royaume, Amulius, qui eut tout l'argent comptant, se trouvant le plus fort par ce moyen, dépossеda aisément son frere; & de peur qu'une fille unique, qu'avoit Numitor, n'eût des enfans, il la fit Prêtresse de Vesta, afin qu'elle fût obligée de demeurer toujours vierge, & qu'elle ne pût jamais se marier. Les uns appellent cette Princesse Ilia, les autres Rhea, & il y en a qui la nomment Sylvia.

D'autres disent de Mars.

Elle s'appelloit Rhea Sylvia.

Peu de tems après il se trouva qu'elle avoit violé le principal vœu des Vestales, & qu'elle étoit grosse. Amulius alloit lui faire souffrir la peine portée par les loix, si sa propre fille, nommée Antho, n'eût intercedé pour elle. Il ne fit donc que l'enfermer dans une prison fort étroite, où il ne la laissoit voir à personne, afin qu'elle ne pût accoucher à son insçu. Le terme venu, elle se délivra de deux jumeaux d'une taille extraordinaire & d'une merveilleuse beauté. Amulius encore plus allarmé, les donna à exposer à un de ses domestiques. On le nomme Faustulus; mais d'autres prétendent que c'est le nom de celui qui les sauva. Quoiqu'il en soit, celui qui avoit reçu l'ordre de les exposer, les mit

Amulius fait enfermer sa niéce Rhea.

Elle accouche de deux jumeaux.

Amulius les envoye exposer.

Ce dernier en fit deux lots.) C'est la tradition que Jule Cesar avoit suivie dans son histoire de l'origine des Romains.

dans un berceau, & descendit vers le Tibre, à dessein de les y jetter ; mais il trouva ce fleuve si grossi par les torrents, & si rapide, que n'osant avancer jusqu'au courant, il se contenta de mettre le berceau assez près du rivage. L'eau, qui croissoit toûjours, enleva doucement ce berceau, & le posa justement sur un lieu mol & uni, qu'on appelle aujourd'hui *Cermanum*, & qu'on nommoit autrefois, je pense, *Germanum*, parce que les Latins appellent les freres, *Germani*, *Germains*.

Il y avoit près de-là un figuier sauvage, qu'on nommoit le figuier *Ruminal*, soit à cause de Romulus, comme la plûpart le pensent, soit parce que les troupeaux de bêtes qui ruminent alloient se reposer sous son ombre, ou plûtôt, parce que ces deux enfants y furent alaitez ; car les anciens Latins, pour dire la mamelle, disoient *Ruma*, & encore aujourd'hui ils donnent le nom de *Rumina* à une certaine Déesse, qu'on croit presider à la nourriture des enfans, & ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait. Ces deux jumeaux étant ainsi

La Déesse Rumina & les sacrifices qu'on lui faisoit.

Qu'on appelle aujourd'hui Cermanum.] On l'appelloit *Cermalum*. Les lettres C. & G. L & N. se changeant facilement. C'étoit au bas du Mont Palatin.

Ils lui font des sacrifices sans vin, où les libations ne sont que de lait.] Varron appelle cette Déesse *Rumia* ; mais il faut corriger *Rumina : non negarim, inquam, ideo apud Divæ Rumiæ sacellum à pastoribus satam ficum, ibi enim solet sacrificari lacte pro vino & pro lactentibus. Je ne nierai pas, dis-je, que ce ne soit pour cela que les bergers plantent des figuiers près de la Chapelle de la Déesse Rumina, parce qu'on y fait*

Remus & Romulus nourris miraculeusement.

à terre, on dit qu'une louve les alaita, & qu'un pivert lui aida à les nourrir & à les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrez au Dieu Mars, & les Romains honorent particulierement le pivert. Cela ne contribua pas peu à faire recevoir la déposition de la mere, qui assura que Mars étoit le pere de ces deux enfans.

Ou plûtôt dans le bois consacré au Dieu Mars, où elle alloit chercher de l'eau pour laver le temple.

Il y a pourtant des auteurs qui soûtiennent qu'elle le croyoit veritablement, & qu'elle fut trompée par Amulius, qui entra tout armé dans sa chambre & la força. D'autres prétendent, que la seule ambiguité du nom de la nourrice a donné lieu à cette fable, parce que les Latins appellent *Louves* les femelles des loups & les femmes prostituées, telle qu'étoit la femme de Faustulus, laquelle nourrit ces enfans, & dont le nom étoit *Acca Larentia*. Les Romains lui font encore des sacrifices; le Prêtre de Mars va tous les ans au mois d'Avril verser

Acca Larentia nourrice de Remus & de Romulus.

Le dernier Avril.

les sacrifices avec du lait au lieu de vin, pour les petits qui sont à la mamelle. Comme de *Ruma*, ils avoient fait la Déesse *Rumina*; de *Cuna*, ils avoient fait aussi la Déesse *Cunina*, la Déesse du berceau, à qui on n'offroit non plus que du lait.

La déposition de la mere, qui assuroit que Mars étoit le pere de ces deux enfans.] Il n'y avoit rien de plus commun dans ces temps de ténébres. Les filles, à qui pareille chose étoit arrivée, manquoient rarement d'en accuser un Dieu, pour tirer de leur crime ou de leur malheur, un sujet de triomphe, & voilà à quoi la Religion des Payens servoit merveilleusement.

Et qu'elle fut trompée par Amulius.] D'autres disent que ce fut par un de ses amans, qui l'avoit demandée en mariage. Ceux qui prétendent que ce fut par Amulius, disent que ce Roi commit cette vilaine action, plûtôt pour avoir un prétexte de perdre sa niéce, que pour assouvir sa brutalité.

ſur ſon tombeau les effuſions accoûtumées, & l'on nomme cette fête *Larentia.*

Ces effuſions étoient de vin & de lait.

Il eſt vrai auſſi qu'ils honorent une autre femme de même nom pour un tel ſujet : Un jour le Sacriſtain du temple d'Hercule, s'ennuïant ſans doute & ne ſçachant à quoi ſe divertir, propoſa à ſon Dieu de joüer aux dez, à condition que s'il gagnoit, il recevroit du Dieu quelque preſent honnête, & que s'il perdoit il donneroit au Dieu un bon ſouper, & le feroit coucher avec une belle femme. La partie ainſi faite, il jette le dé, premierement pour Hercule & enſuite pour lui. Hercule gagne ; le Sacriſtain voulant donc payer ce qu'il avoit perdu, prepare un beau feſtin, & va choiſir une belle Courtiſane nommée Larentia, qui étoit encore peu connuë ; il la mene dans le temple où l'on avoit tendu un lit, lui fait fort bonne chere, & après ſouper, il l'enferme, comme ſi le Dieu eût dû la venir trouver ; en effet on tient qu'il y vint,

Cette hiſtoire eſt auſſi ridicule que peu honnête ; mais elle ſert toûjours à faire voir les débauches & les friponneries des Prêtres des payens.

Larentia, Courtiſane.

Et l'on nomme cette fête Larentia.] Ou plûtôt *Larentalia* & *Larentinalia.* Il y avoit deux fêtes de ce nom, l'une le dernier jour d'Avril, & l'autre le 23. de Décembre. Plutarque dans ſes Queſtions Romaines prétend, que celle du mois d'Avril étoit pour la nourrice de Romulus, & celle du mois de Décembre, pour la maîtreſſe d'Hercule ; mais c'eſt contre le témoignage formel d'Ovide, qui met au mois de Décembre la fête de la nourrice de Romulus. Ovide en doit être plûtôt cru que Plutarque.

Et après ſouper il l'enferme, comme ſi le Dieu eût dû la venir trouver.] Comme le Prêtre avoit jetté le dé pour ſon Dieu, il tint auſſi ſa place au lit & à la table ; car c'eſt ce que ces Prêtres ſçavoient faire parfaitement ; on n'a qu'à lire le XIV. Chapitre du Prophete Daniel, qui explique au long leur fraude, que le Poëte Ariſtophane, tout Payen qu'il

& qu'en la quittant, il lui ordonna d'aller dès le matin à la place, & que le premier homme qu'elle rencontreroit, elle le saluât d'un baiser & en fît son ami.

Le premier, qui se presenta devant elle, fut un des principaux Citoyens nommé Tarrutius, homme fort âgé & fort riche, qui n'avoit jamais été marié. Ce bon vieillard fit un fort bon accüeil à Larentia, eut beaucoup de passion pour elle, & en mourant il lui laissa plusieurs héritages considerables, dont elle donna ensuite la plus grande partie au peuple par son testament, & l'on dit que dans le tems qu'elle étoit déja fort célébre, & que tout le monde commençoit à la regarder comme l'amie d'un Dieu, elle disparut vers l'endroit où cette premiere Larentia est enterrée, & qu'on nomme presentement *velabre*, parce que le Tibre étant fort sujet à se déborder, on passoit souvent par-là en batteau pour aller à la place, & l'on appelle cette maniere de passer l'eau, *velatura*. D'autres disent, que c'est parce que ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles

Elle herite de Tarrutius de fort grands biens qu'elle donne au peuple.

Le Velabre d'où ainsi nommé.

étoit, eut la hardiesse d'étaler sur le théatre d'Athenes, cent cinquante ans après Daniel.

Et qu'on nomme presentement velabre, parce que &c.] C'est la véritable étymologie, *à vehendo, vehelabrum, velabrum.* Varron *Velabrum dicitur à vehendo, velaturam facere etiam nunc dicuntur qui id mercede faciunt. Hinc vectidiæ, quas solvebant hi qui ratibus transibant.* Ainsi *velaturam facere*, se disoit proprement des bateliers qui passoient pour de l'argent.

Ceux qui donnoient des jeux au peuple, avoient soin de faire tendre des toiles.] Le nom du ve-

le long du chemin qui mene de la place au Cirque, en commençant par le velabre ; car les Romains appellent ces toiles *des voiles* : Voilà pourquoi cette seconde Larentia est honorée à Rome.

Faustulus berger d'Amulius, ayant donc trouvé ces enfans, les éleva chez lui sans que personne en eût connoissance, ou comme d'autres le prétendent avec plus d'apparence de vérité, par l'ordre même de Numitor, qui donnoit en secret tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture. On dit aussi qu'ils furent envoyez à Gabies, pour y apprendre les lettres, & tout ce que doivent sçavoir les enfans de qualité. On les appella Romus & Romulus, parce qu'ils avoient été alaitez par une louve. Dès leur tendre enfance un certain air de noblesse & de grandeur, qui paroissoit en leur personne, joint à une taille extraordinaire, fit connoître de quel naturel ils seroient. A mesure qu'ils croissoient, ils devenoient plus hardis & plus vaillants, & il n'y avoit point de danger qui ne fût au-dessous de leur intrepidité & de leur audace ; mais Romulus paroissoit l'emporter sur

D'autres disent que c'étoit l'intendant de ses troupeaux.

Il fondoit sur ces deux enfans l'esperance de son rétablissement ; mais cela ruine toute la suite, & sur-tout la reconnoissance qui est le plus bel endroit de cette fable.

Gabies dans le Latium à xij. milles de Rome.

labre étoit long-temps avant qu'on se fût avisé de tendre ces toiles, puisque Quintus Catulus fut le premier, qui les mit en usage, lorsqu'il dédia le Capitole. Plin. Liv. xix. Ch. i.

Qu'ils furent envoyez à Gabies pour y apprendre les lettres.] Denys d'Halicarnasse dit qu'ils y furent instruits dans les lettres Grecques, dans la musique & aux armes. On les envoya à Gabies, parce qu'on ne pouvoit pas les tenir à Albe.

ſon frere du côté du bon ſens & de la bonne conduite, car dans toutes les aſſemblées, où il étoit obligé de ſe trouver avec ſes voiſins pour regler les differends qui naiſſoient des pâturages ou de la chaſſe, il ne faiſoit pas une ſeule demarche, qui ne fît juger qu'il étoit plûtôt né pour commander, que pour obéïr.

Cette grandeur de courage, qui les rendoit amis de leurs égaux & de leurs inferieurs, les portoit à mépriſer les Intendants & les maîtres des troupeaux du Roi ; ils les regardoient comme des gens, qui, du côté de la valeur, n'avoient ſur eux aucun avantage, & ils ſe mocquoient également de leur colere & de leurs menaces. Ils s'adonnoient à toutes ſortes d'exercices & d'occupations honnêtes, & bien loin de regarder la pareſſe & l'oiſiveté comme des choſes eſtimables & dignes d'hommes libres, ils paſſoient leur vie à s'exercer, à chaſſer, à courir, à détruire les brigands & les voleurs, & à défendre les petits contre la violence & la tyrannie des grands. Toutes ces choſes leur avoient déja acquis une grande réputation.

La pareſſe & l'oiſiveté indignes d'hommes libres.

Un jour les bergers de Numitor ayant eu querelle avec ceux d'Amulius, & leur ayant emmené quelques troupeaux, Remus & Romulus ſe mirent à les pourſuivre, les battirent, les mirent en fuite, & leur enleverent leur proye ſans ſe mettre en peine du reſſentiment de Numitor. Après cette expédition, ils attirerent & reçurent

En ce tems-là toutes les richeſſes conſiſtoient en troupeaux comme du temps des Patriarches & des premiers Grecs.

rent dans leur corps tous les vagabonds qui n'avoient ni feu ni lieu, & tous les esclaves, à qui ils donnerent occasion de se mutiner & de se revolter contre leurs maîtres. Mais pendant que Romulus étoit occupé à un sacrifice, car il étoit homme religieux & fort versé dans l'art des augures, les bergers de Numitor, ayant rencontré Remus mal accompagné, se jetterent sur lui. Il y eut des gens tuez & blessez de part & d'autre; enfin les bergers de Numitor eurent l'avantage, & firent Remus prisonnier. D'abord ils le menerent à Numitor, à qui ils porterent leurs plaintes. Numitor n'osa le faire punir de son autorité, craignant son frere qui étoit homme difficile & jaloux; mais il le lui remit entre les mains, le priant de lui en faire justice, & de ne pas souffrir qu'étant son frere, il fût ainsi maltraité par ses gens, qui se croyoient tout permis, parce qu'il étoit Roi. Il n'y avoit personne dans Albe qui ne fût fâché de l'injustice qu'on faisoit à Numitor, & qui ne dît hautement qu'il meritoit d'être mieux traité. Amulius touché de ces murmures du peuple, rendit Remus à ce Prince pour en faire ce qu'il voudroit.

Il paroit par là que Numitor ne le connoissoit pas. Ce n'étoit donc pas lui qui les faisoit élever.

Car il étoit homme religieux.] En effet voilà un homme fort Religieux, qui n'établit sa domination que par des crimes; il ouvre un asyle aux voleurs, & aux brigands, il tue son frere, il enleve des filles, & verse le sang de ses alliez.

Ayant rencontré Remus mal accompagné.] J'ai corrigé la faute qui est au texte, μετ' ὀλίγον βαδίζοντι. Il faut lire μετ' ὀλίγων

Numitor le mena chez lui, & se mit à considerer plus attentivement & à admirer la taille avantageuse de ce jeune homme, qui en grandeur & en force surpassoit tous les autres. Voyant donc sur son visage une fermeté & une hardiesse qui le rendoient insensible même au danger qui le menaçoit, & remarquant d'ailleurs que ses actions répondoient parfaitement à ce qu'il voyoit devant ses yeux ; mais ce qui est encore plus extraordinaire, assisté, comme il le semble, par quelque divinité, qui jettoit déja les fondemens des grandes choses qu'on vit dans la suite, ou par bonne fortune, ou par inspiration, il se douta de la verité. Pour s'éclaircir de ce doute, il lui demanda qui il étoit, & l'interrogea sur toutes les circonstances de sa naissance, lui parlant d'un ton plus doux & avec un visage plus humain, afin qu'il se confiât en lui, & qu'il eut bonne esperance : *Je ne te cacherai rien de tout ce que tu me demandes*, lui répondit Remus sans balancer, *car tu me parois plus digne d'être Roi que ton frere. Tu veux connoître avant que de punir, & ton frere condamne les*

Discours de Remus à Numitor.

cum paucis, avec peu de gens

Ou par bonne fortune, ou par inspiration] Il y a dans le texte ἐπινοίᾳ *par opinion, par conjecture.* Henry Estienne lisoit ὑπονοίᾳ, ce qui n'est pas bien different. Mais la veritable leçon à mon advis, c'est celle que presente un manuscrit ἐπιπνοίᾳ *ou par inspiration*, & c'est celle que j'ai suivie ; car l'inspiration vient bien ici dans une affaire conduite par les Dieux. Rien n'est plus opposé à la fortune, que l'inspiration. Et ce terme répond parfaitement à ce qu'il vient de dire, *assisté, comme il le semble, par quelque divinité*, θεοῦ συμπαρόντος.

gens sans les entendre. Nous avions toûjours cru être fils de Faustulus & de Larentia ; je dis nous, car nous sommes deux freres jumeaux ; mais depuis qu'on nous a accusez & calomniez devant toi, & que nous sommes obligez de défendre notre vie par les armes, nous entendons dire de nous des choses merveilleuses, dont la certitude dépend de l'issuë qu'aura le danger où je me vois. On dit que notre naissance est miraculeuse ; mais l'éducation de notre enfance ne l'est pas moins ; Car les bêtes sauvages & les oyseaux, ausquels on nous avoit donnez en proye, ont été nos seuls nourriciers, une louve nous a alaitez, & un pivert a eu soin de nous nourrir de petites miettes qu'il portoit dans notre bouche. On garde encore le berceau dans lequel on nous avoit exposez sur le bord du grand fleuve ; il est garni de lames de cuivre, où l'on voit des caracteres à demi effacez, qui serviront peut-être un jour à nos parens d'enseignes de reconnoissance, fort inutiles après notre mort. Numitor frappé de ce discours, & jugeant par l'âge de Remus, que tout cela convenoit au tems de son avanture, ne chercha point à combattre une esperance qui le flattoit; mais il tâcha de trouver le moyen d'en aller conferer secretement avec sa fille, qui étoit encore alors gardée très-étroitement.

Cependant Faustulus ayant appris la nouvelle

Dont la certitude dépend de l'issuë qu'aura le danger où je me vois.) Il veut dire que si ces choses merveilleuses sont veritables, le même Dieu qui les a préservez si visiblement, ne manquera pas de le délivrer du danger où il se trouve.

de la prise de Remus, & ayant sçu qu'Amulius l'avoit abandonné au ressentiment de Numitor, exhorte Romulus à aller à son secours, & lui découvre le veritable secret de leur naissance, dont il n'avoit fait encore que leur parler fort obscurement, ne leur en disant qu'autant qu'il en falloit pour leur élever le courage; & sans perdre tems, il prend le berceau, & va le porter à Numitor. Comme il marchoit à grand'-hâte & plein de frayeur à cause de la conjoncture qui pressoit, cela donna du soupçon aux gardes du Roi, qui étoient aux portes d'Albe, & s'étant coupé sur les questions qui lui furent faites, il ne put éviter qu'on n'apperçût ce qu'il portoit sous son manteau.

Parmi ces gardes il y en eut un par hazard, qui ayant été du nombre de ceux à qui on avoit donné ces enfans à exposer, n'eut pas plûtôt vû le berceau, qu'il le reconnut à la figure & aux caracteres, & conjecturant aussitôt ce que ce pouvoit être, il alla sur l'heure même en avertir le Roi, & lui mena Faustulus, afin qu'il fût interrogé en sa presence. Faustulus dans un si grand danger ne fut ni tout-à-fait troublé, ni tout-à-fait ferme; car il

Cela donna du soupçon aux Gardes du Roi, qui étoient aux portes.] Ce n'étoit pas la coûtume de ces tems-là, que les Rois eussent des gardes aux portes des Villes; c'est pourquoi Denis d'Halicarnasse a eu soin de marquer qu'on craignoit alors à Albe la surprise de quelque ennemi, & que par cette raison, le Roi faisoit garder les portes.

avoüa veritablement que les enfans étoient en vie, mais il assûra qu'ils paissoient des troupeaux loin d'Albe, & que pour lui, il venoit porter ce berceau à Ilie, qui avoit souhaité souvent de le voir, afin d'être plus assûrée de la vie de ses enfans.

Amulius fut si troublé, comme le sont ordinairement ceux que la crainte ou que la colere transporte, qu'il envoya avec précipitation un homme de bien & un ami particulier de Numitor lui demander, s'il n'avoit point ouï dire que les enfans de sa fille fussent en vie. Cet homme arrivant dans la maison de Numitor, le surprit presque comme il embrassoit Remus. Il le confirma dans ses esperances, l'exhorta à mettre la main à l'œuvre très promptement, & voulut être lui-même de la partie; il est vrai que le tems ne souffroit pas un plus long retardement, car Romulus étoit déja près d'Albe, & une grande partie des citoyens étoient sortis de la Ville pour s'aller joindre à lui, poussez par la crainte qu'ils avoient d'Amulius, & par la haine qu'ils lui portoient. Romulus amenoit aussi d'autres troupes, qu'il avoit distribuées par compagnies de cent hommes, cha-

Qu'il envoya avec précipitation un homme de bien, & un ami particulier de Numitor.) Voilà la faute d'Amulius, & ce qui marque son trouble d'avoir envoyé un homme de bien & un ami particulier de Numitor. Il devoit plûtôt envoyer un scelerat & un des instrumens de sa tyrannie; un homme de bien peut-il servir fidellement un tyran?

cune desquelles étoit conduite par un Capitaine, qui portoit une poignée de foin, ou d'herbes attachée à une pique. Les Latins nomment ces sortes d'enseignes *Manipulos*, d'où vient qu'encore aujourd'hui dans leurs armées on appelle *Manipulares* les soldats d'une même compagnie. Remus donc gagnant ceux du dedans, & Romulus approchant avec ceux du dehors, le Tyran surpris, & incertain du parti qu'il devoit prendre, ne sçut ni rien faire, ni rien résoudre qui le pût sauver. Il fut pris & tué dans son palais.

Poignée de foin au bout d'une pique pour servir de drapeau.

Amulius tué dans son palais.

La plûpart de ces particularitez, quoique confirmées par Fabius Pictor & par Diocles, qui, à mon avis, a écrit le premier de la fondation de Rome, ne laissent pas d'être suspectes à quelques-uns, comme une fable inventée à plaisir pour servir de sujet de Tragedie, mais on sera plus disposé à les croire, quand on pensera en genéral aux jeux de la Fortune, qui fait tous les jours des choses si surprenantes, & que l'on considerera en particulier la grandeur des Romains, qui ne seroient sans doute jamais parvenus à ce haut point de gloire, si les Dieux n'en avoient pris soin dès le commencement, & si leur origine n'avoit été

Plutarque superstitieux, & par consequent credule.

Mais on sera plus disposé à les croire.) Plutarque donne dans tous ses ouvrages des marques d'une grande crédulité, qui est rarement le défaut d'un bon esprit. Elle venoit en lui d'un grand fonds de superstition, qui aveugle toûjours, & ne laisse jamais la liberté de discerner la verité d'avec le mensonge.

toute miraculeuse & divine.

La mort d'Amulius ayant tout calmé, Remus & Romulus ne voulurent, ni demeurer dans Albe sans y avoir la souveraine autorité, ni accepter cette autorité pendant la vie de leur ayeul. Ils le rétablirent donc sur le Throne, & après avoir rendu leurs devoirs à leur mere & lui avoir fait toutes sortes d'honneurs, ils résolurent d'habiter à part, & de bâtir une ville dans le même lieu où ils avoient été nourris; & c'est le prétexte le plus specieux & le plus honnête dont ils pouvoient colorer leur sortie d'Albe. Mais il peut bien être aussi que ce fut plus par nécessité que par choix, parce que leurs troupes n'étant presque composées que d'esclaves fugitifs & de bannis, il falloit ou qu'ils se résolussent à voir leur puissance entierement détruite, s'ils congedioient ces troupes, ou qu'ils habitassent dans quelque lieu separé pour les retenir. Car que les habitans d'Albe n'ayent pas voulu se mêler avec un tas de bannis & d'esclaves, ni les recevoir comme citoyens, cela paroît assez par l'enlevement des Sabines, que ces hommes ramassez ravirent, non pour assouvir une passion criminelle, mais malgré eux & à la derniere extremité, ne trouvant personne qui voulût leur donner des filles en mariage. Aussi porterent-ils toute sorte d'honneur & de respect à celles qu'ils avoient enlevées, & les traitterent comme leurs femmes.

Remus & Romulus rétablissent Numitor sur le Throne.

Après cela dès que leur ville eut commencé à prendre sa premiere forme, ils ouvrirent un refuge à tous venans, & l'appellerent le Temple du Dieu Asyle. Tout le monde y étoit bien reçu, on ne rendoit ni l'esclavage à son maître, ni le debiteur à son créancier, ni le meurtrier à son Juge, & l'on soûtenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un oracle formel. De cette maniere la ville fut bientôt peuplée, car elle n'étoit pas d'abord de plus de mille maisons; mais cela n'arriva que dans la suite. Quand il fut question de bâtir cette ville, il s'émut entre les deux freres un grand débat sur le lieu qu'ils devoient choisir. Romulus, ayant déja bâti ce qu'on appelloit *Rome quarrée*, vouloit qu'on préferât cette place à toute autre; & Remus avoit marqué sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui à cause de lui fut appellé *Remonius*, & qu'on nomme aujourd'hui *Rignarium*. Après plusieurs disputes,

On ne sçait pas quel Dieu c'étoit qu'on honoroit sous ce nom d'Asyle. Il y a de l'apparence que c'étoit Apollon. Il falloit bien sauver par l'autorité d'un Dieu ce que cette action avoit d'horrible.

C'étoit un fort que Romulus avoit bâti sur le mont Palatin à la place de l'ancien.

On ne rendoit ni l'esclave à son maître.) Denis d'Halicarnasse écrit pourtant qu'on ne recevoit à cet asyle que les hommes libres; mais je doute de cette particularité. Un homme qui veut s'agrandir à toute force aux dépens de ses voisins, n'y regarde pas de si près.

Et Remus avoit marqué sur le mont Aventin.) Comme Romulus avoit bâti un fort sur le Mont Palatin, Remus en avoit bâti un autre sur l'Aventin; ainsi il s'agissoit entr'eux de voir qui donneroit son nom à la Ville, & qui en seroit le maître; tout étoit decidé par ce seul point.

Et qu'on nomme aujourd'hui Rignarium.) Je n'ai trouvé nulle part aucun vestige de ce nom. Il y a de l'apparence que ce mot est corrompu. Il y a dans un manuscrit *Remoria*. Et c'est ainsi qu'il faut lire; car ce lieu fut appellé *Remoria*, & non pas *Rignarium*. On peut voir les remarques sur Festus.

ils

ils convinrent enfin de remettre leur differend au vol des oiseaux. S'étant donc assis chacun à part pour les contempler, on dit que Remus vit six vautours, & que Romulus en vit douze. D'autres prétendent que Remus vit véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge, & qu'il ne vit effectivement paroître ces douze vautours, que quand Remus se fut raproché de lui. Quoiqu'il en soit, de-là vient que les Romains se servent particulierement des vautours dans leurs augures. Il est vrai qu'Herodore de Pont écrit qu'Hercule étoit ravi quand un vautour lui apparoissoit au commencement de quelque entreprise. En effet le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux; il ne

Ce fut Numitor qui leur proposa cet expedient.

Pourquoi le vautour est de bon augure.

D'autres prétendent que Remus vit véritablement les siens, & que Romulus usa d'abord de supercherie & de mensonge.] C'est le sens de ce passage de Plutarque. Denis d'Halicarnasse, qu'il a copié, s'explique plus au long; car il dit, que dès que les deux freres eurent pris leur poste, Romulus par impatience & par envie, ou peût-être par l'inspiration d'un Dieu, avant que d'avoir rien vû, envoya dire à son frere qu'il n'avoit qu'à venir. Pendant ce message, Remus vit six vautours, & quand il fut au lieu où étoit son frere, il lui demanda ce qu'il avoit vû, Romulus ne sçût que répondre; mais en même tems il apperçut douze vautours, & se tournant du côté de Remus, *Qu'ai je affaire du passé*, lui dit-il, *voilà qui me donne la victoire, &c.* Romulus prenoit pour lui seul ces oiseaux, qui pouvoient être aussi pour son frere, puisqu'il ne les avoit apperçûs qu'après que Remus se fut raproché de lui.

En effet le vautour est le moins malfaisant de tous les animaux.] On l'a appellé par cette raison, *le plus juste des oiseaux*. Umbricius, le plus sçavant des augures, a écrit, qu'il fait d'ordinaire trois œufs, & qu'il en prend un pour faire autour de son aire une espece de lustration pour le salut

gâte rien de tout ce que les hommes peuvent planter, semer ou nourrir; il ne vit que de chair morte, ne tuë ni ne blesse aucun animal vivant, & s'abstient même des oiseaux morts à cause de la conformité du genre; au lieu que l'aigle, la choüette, & l'épervier tuënt & mangent ceux mêmes de leur espece; &, comme dit Eschyle, *comment se peut-il que l'oiseau, qui mange un autre oiseau, ne soit pas impur?* D'ailleurs tous les autres oiseaux se presentent incessamment à nos yeux, & le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trouvé ses petits; c'est même cette grande rareté qui a fait croire aisément à quelques-uns, que ce sont des oiseaux de passage qui viennent des païs éloignez; Mais les Devins assûrent que ce qui n'est ni ordinaire ni naturel, est envoyé par une Providence

Passage d'Eschyle.

des deux autres, & qu'il le jette ensuite.

Et le vautour est si rare, que nous n'avons jamais trouvé ses petits.) *Nidos nemo attigit*, dit Pline, *personne n'a jamais trouvé son aire*; C'est ce qui a fait croire qu'ils venoient d'un autre pays, mais faussement; ils font leurs petits sur des roches inaccessibles.

Mais les Devins assurent que ce qui n'est ni ordinaire, ni naturel, est envoyé par une Providence particuliere des Dieux.) Cela est très-vrai, mais cela ne fait rien ici pour les vautours. Il n'est pas surprenant que Romulus ait vû de ces oiseaux la veille d'un combat, les naturalistes débitent que les vautours sentent par avance où il y aura des corps morts, & qu'ils y avoient des deux ou trois jours auparavant. Ce qui est très-ridicule; les vautours ne sentent point où il y aura des corps morts, mais ils sentent où il y a beaucoup de troupes assemblées; car cette quantité de monde produit beaucoup d'immondices, & cause une grande consommation de viandes, ce qui attire les vautours comme les corbeaux.

particuliere des Dieux, qui veulent avertir les hommes des choses futures.

Quand Remus sçut la tromperie qu'on lui avoit faite, il en fut fort irrité, & comme Romulus faisoit creuser les fondemens des murailles, dont il vouloit environner sa ville, il se mocqua du travail, empêcha les travailleurs, & ajoûtant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris. Romulus piqué de cette injure, le tua sur le champ; d'autres disent que ce fut un de ses gardes appellé Celer, qui le frappa. Faustulus, & son frere Plistenus qui lui avoit aidé à élever Romulus, furent aussi tuez dans ce desordre. Celer s'enfuit dans la Toscane, & depuis ce tems-là les Romains ont appellé de son nom ceux qu'ils ont connu prompts & legers, jusques-là que Quintus Metellus ayant donné au peuple un combat de gladiateurs fort peu de jours après la mort de son pere, fut surnommé *Celer*, à cause de la grande diligence avec laquelle il avoit fait de si grands préparatifs. Romulus enterra son frere & ses deux nourri-

Pourquoi Metellus fut surnommé Celer.

Et ajoûtant enfin l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris.) Car en sautant le fossé, il dit, *l'ennemi le sautera aussi facilement.* Celer répondit en le frappant, *mais nos cytoiens repousseront cet ennemi plus facilement encore.* Cette insulte de Remus étoit d'un augure terrible pour Rome, & il falloit la repousser à quelque prix que ce fût pour rejetter cet augure.

Romulus piqué de cette injure, le tua sur le champ.) D'autres assûrent qu'il fut tué dans la mêlée contre l'ordre de Romulus, qui fut si affligé de sa mort, qu'il se seroit tué lui-même, si on ne l'en eût empêché.

Remonia, le nom du fort que Remus avoit bâti.

ciers dans le lieu appellé *Remonia* sur l'Aventin, & se mit ensuite à bâtir sa ville ; mais auparavant il fit venir des hommes de Toscane, qui, avec toutes les cérémonies & selon leurs usages, lui enseignerent ce qu'il falloit pratiquer en cette occasion, tout de même que dans les plus grands mysteres. On creusa un fossé au tour du lieu, qu'on appelle presentement le Comice ; on y jetta les prémices de toutes les choses que les hommes mangent legitimément comme bonnes, & naturellement comme néceſsaires, & chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du païs d'où il étoit venu. Ce fossé est ap-

Ce qui se pratiquoit quand on bâtissoit une Ville.

Pour marquer que l'abondance regneroit dans la Ville.

Mais auparavant il fit venir des hommes de Toscanne, qui avec toutes les cérémonies & selon leurs usages.) Il y avoit déja depuis long-tems dans la Toscane douze Citez, qui avoient chacune leur Roi ; tous ces Rois s'apppelloient *Lucumones*, & on ne sçait ni leur origine, ni celle des cérémonies qu'ils pratiquoient ; peût-être y avoient-elles été portées de Grece par Evandre ou par les Arcadiens ; mais pour moi je croirois qu'il n'en faudroit chercher d'autre cause, que leur superstition & leur molesse ; car jamais peuple n'a été en même tems plus superstitieux & plus sensuel que les Toscans.

On y jetta les prémices de toutes les choses que les hommes mangent légitimement comme bonnes, & naturellement comme nécessaires.) Qui croiroit que parmi ces bandits il y eût une distinction de viandes, qu'il y en eût de permises & de défenduës comme chez les Hébreux ? La superstition produit souvent les mêmes effets que la Religion qu'elle imite. D'ailleurs ces peuples descendoient des anciens Hébreux, aussi-bien que les Lacedemoniens.

Et chacun y ajoûta une poignée de terre qu'il avoit apportée du païs d'où il étoit venu.) Voilà une plaisante imagination, pourvû qu'ils conservassent une poignée de terre de leurs pays, ils croyoient n'avoir pas quitté leur patrie. Ovide ne dit pourtant pas que ce fût de la terre que chacun eût apportée de son pays ; mais de la terre qu'on prenoit du pays voisin, *& de vicina terra petita solo* ; ce qui

pellé *Monde*, du même nom que l'Univers. Après cela tout au tour de ce fossé on tire avec un aiguillon une ligne qui marque l'enceinte de la ville, & le fondateur mettant un soc d'airain à une charruë, & y attelant un bœuf avec une vache, trace lui-même un profond sillon sur la ligne qu'on a tirée, & il y a des gens après lui, qui ont soin de ranger du côté de la ville toutes les mottes de terre que le soc éleve, & de n'en laisser aucune en dehors. Cette ligne où l'on a fait le sillon, marque le circuit des murailles & on l'appelle proprement *Pomœrium*, par un retranchement de lettres, au lieu de *Postmœrium*, parce qu'elle est derriere le mur ou après le mur. Dans l'endroit où l'on veut faire les portes on suspend la charruë, & on la porte sans continuer le sillon, car les Romains estiment que les muraïlles sont sacrées, & si les portes l'étoient aussi, ils ne pourroient sans scrupule y faire passer ni les choses nécessaires qui devoient entrer dans la ville, ni les impures qui en doivent sortir.

Pour marquer la fécondité par les mariages. On immoloit après cela les bœufs, afin que rien ne détruisît cet augure.

Pour marquer que ces murailles ne seroient jamais dissipées.

Murailles sacrées.

Car tout ce qui est profane, souille ce qui est sacré.

Tous les Auteurs conviennent, que cette cé-

étoit fait pour marquer que Rome subjugueroit les pays voisins, & qu'elle seroit enfin la maîtresse du monde.

Et on l'appelle proprement Pomœrium.) Ce passage de Plutarque prouve que l'espace que les Romains appelloient *Pomœrium*, étoit en dedans derriere les murailles, & non pas en dehors comme beaucoup de gens l'avoient crû. Car il ne se contente pas de dire que cet espace est *derriere le mur*, il ajoûte, *ou après le mur.* On n'a qu'à voir les remarques sur Festus, où cela est prouvé au long par des autoritez très-fortes.

Tous les Auteurs conviennent que cette cérémonie de la fondation de Rome, se fit le 21. d'Avril.) Tous conviennent du jour, mais

non pas de l'annéé. Car Varron, le plus sçavant des Romains, prétendoit que ce fut la III. année de la VI. Olympiade. 752. ans avant N. S. & les autres la I. de la VII. deux ans plus tard. Ciceron loue Varron d'avoir découvert l'âge de sa Patrie, *tu ætatem patriæ aperuisti*. Cependant c'est la derniere qui est la plus suivie. C'est celle de Denis d'Halycarnasse, le plus exact de tous les Auteurs de l'Histoire Romaine, c'est celle de Solin, c'est celle qu'a embrassée Eusebe, & enfin c'est celle qui s'accorde le mieux avec les sentimens des Chronologistes modernes les plus habiles. Scaliger panche pourtant plûtôt pour le sentiment de Varron. Au lieu du vingt-un d'Avril, il y a dans le texte *l'onziéme des Calendes de May*, & il faut expliquer en passant cette maniere de datte. Les mois des Romains étoient des mois lunaires, & on comptoit par Nones, Ides, & Calendes. Le jour des Nones étoit le premier quartier, & les Ides le jour de la pleine lune; c'est-à-dire, que depuis les Nones jusqu'aux Ides, il y avoit toûjours huit jours entiers: quand les Nones étoient le 5. du mois, les Ides étoient le 13. & quand les Nones étoient le 7. les Ides étoient le 15. c'est-à-dire, que les Nones étoient le neuviéme jour avant les Ides, & ce fut ce qui leur donna le nom, & l'on comptoit toûjours avant les Nones & avant les Ides; *le premier, le second, le troisiéme jour avant les Nones ou avant les Ides d'un tel mois*; c'est-à dire, *le premier, le second, le troisiéme jour avant le premier quartier, ou avant la pleine lune*, & les Ides étoient ainsi appellées, ou du mot Toscan *Iduare*, qui signifioit *partager*, ou du mot Grec εἶδος *face*, parce que ce jour-là on voit toute la face de la lune. Pour ce qui est des Calendes, c'étoit le premier du mois, le premier de la lune, & on lui donnoit ce nom de l'ancien mot *calare*, *indiquer*, *publier*, parce que ce jour-là le Pontife publioit quels jours seroient les Nones & les Ides. Depuis les Ides, c'est-à-dire, depuis la pleine lune, jusqu'aux Calendes du mois suivant, c'est à-dire, jusqu'à la nouvelle lune, il y a tantôt quinze & tantôt seize jours, que l'on comptoit par raport à ce premier du mois suivant, comme ici *l'onziéme des Calendes de Mai*, c'est-à-dire, l'onziéme jour avant le premier de Mai, ce qui est justement le XXI. d'Avril. Et pour sçavoir le quantiéme des Calendes est tel jour qu'on voudra de nos mois, il ne faut qu'ajoûter deux avec le jour du mois; Par exemple, je veux sçavoir comment je mettrois le 21. d'Avril, pour datter à la maniere des Romains par Calendes, il faut sçavoir que le mois d'Avril a trente jours; depuis 21. jusqu'à 30. il y a neuf jours, j'ajoûte deux, c'est onze, c'est donc *l'onziéme des Calendes de Mai*.

rémonie de la fondation de Rome, se fit le vingt-un d'Avril, jour que les Romains fêtent encore, l'appellant le jour natal de leur ville. Au commencement ils n'y sacrifioient, dit-on, rien qui eût vie, estimant qu'une fête consacrée à la naissance de leur patrie, devoit se conserver pure & nette sans être soüillée de sang. Il est vrai qu'avant la fondation de Rome ils celébroient ce même jour-là une certaine fête Pastorale, qu'ils appelloient *Palilia*; mais aujourd'hui les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs, qu'il seroit très-difficile de marquer précisement ce jour. On assûre pourtant que ce fut certainement le trentiéme de notre mois, & qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil, qu'on prétend

L'onziéme des Calendes de May.

Fête de Palles Déesse des bergers & la même que Vesta, c'est-à-dire la Terre.

C'est-à-dire le trentiéme du mois Grec qui répond au mois d'Avril &

Tout de même si je veux sçavoir le quantiéme de nôtre mois est le XI. des Calendes de Mai, Avril a trente jours, il faut ôter deux de onze, reste neuf, donc l'onziéme des Calendes est le neuviéme jour avant le 30. d'Avril, & par conséquent c'est le 21.

Il est vrai, qu'avant la fondation de Rome, ils celébroient ce même jour une certaine fête Pastorale, appellée Palilia.] Denys d'Halycarnasse écrit pourtant qu'on ne sçauroit assûrer avec certitude si les Romains celebroient cette fête auparavant, & s'ils la choisirent comme un jour heureux, pour bâtir leur Ville, ou s'ils l'instituerent alors.

Mais aujourd'hui les mois des Romains répondent si mal aux mois des Grecs,] Si du tems de Plutarque on ne pouvoit concilier & ajuster les mois des Romains avec ceux des Grecs, pour trouver ce que les jours des uns étoient pour les autres, nous devons avoir aujourd'hui beaucoup plus de peine à ajuster les mois des Grecs avec ceux des Romains & avec les nôtres, puisqu'on doute même très-souvent, à quel de nos mois répondent précisément les mois des Grecs.

Et qu'il y eut ce jour-là une éclipse de soleil.] C'est le véritable sens de ce passage; il y a dans le Grec, *& qu'il y eut ce jour-là une conjonction écliptique de la lune avec le soleil.* Ce qui ne signifie pas, *il y eut ce jour-là une éclipse de lune.* Car le trentiéme

l'on prétend que c'est le mois Elaphebolion.

Antimachus qui vivoit du tems de Platon.

Teos, Ville de l'Asie Mineure, dans une presqu'Isle, vis-à vis de Chio.

être celle qui fut remarquée par le Poëte Antimachus de Teos, la troisiéme année de la sixiéme Olympiade. Mais Varron, qui étoit le plus sçavant des Romains dans l'histoire, avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étant grand Philosophe & grand Mathematicien se mesloit par curiosité de tirer des horoscopes par le moyen des tables Astronomiques, & passoit pour le plus habile de ce tems-là. Il lui proposa de trouver le jour & l'heure de la naissance de Romulus en remontant depuis les actions connuës, comme on fait par les analyses les résolutions des problemes de Geométrie; car il soûtenoit qu'un art, qui sur une naissance donnée peut prédire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison sur une vie connue, demesler pré-

Horoscopes retrogrades.

du mois, lorsque la lune est en conjonction, il est impossible, qu'il y ait une éclipse de lune, puisqu'alors la lune se trouve entre le soleil & nous; mais il peut y avoir une éclipse de soleil dans la conjonction, la lune venant à se trouver justement sous l'écliptique, comme Plutarque le dit ici.

Par le Poëte Antimachus de Teos.] C'est celui que d'autres font Clarien ou Colophonien, & qui vivoit du tems de Platon.

Avoit un ami particulier, nommé Tarrutius, qui étoit grand Philosophe & grand Mathematicien.] Ce Tarrutius étoit aussi l'ami de Ciceron, qui parle de lui dans la II. de sa Divinat. *Lucius quidem Tarrutius Firmanus familiaris noster, in primis Chaldaïcis rationibus eruditus, &c.*

Comme on fait par les analyses, les résolutions des problemes de Geometrie.] Car les Geometres se servent aussi de l'analyse, pour prouver les causes par les effets.

Car il soûtenoit qu'un art, qui sur une naissance donnée peut prédire la vie qui suivra, peut & doit à plus forte raison.] Cela est indubitable, si l'astrologie pouvoit l'un, elle pourroit aussi l'autre; mais ces deux choses lui sont également impossibles, comme les Payens même les plus éclairez l'ont reconnu, & il n'y a rien de plus frivole que tous les

cisément

cisément le point de la naissance qui a précédé. Tarrutius fit ce que Varron souhaitoit. Après avoir consideré les inclinations & les actions de Romulus, le tems de sa vie & le genre de sa mort, & comparé tous ces accidens ensemble, il prononça hardiment, comme une chose très-certaine, qu'il avoit été conçu la premiere année de la seconde Olympiade, le vingt-troisiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent *Choiak*, Decembre.

fondemens qu'on a voulu donner à cette science, que la vanité & la curiosité des hommes, ont seules introduite & conservée malgré les loix. Il est pourtant toûjours plus seur de faire de ces horoscopes retrogrades; car sur des actions connues, un Astrologue peut prononcer hardiment sur le tems de la conception & de la naissance; Qui est ce qui le démentira?

Il prononça hardiment, qu'il avoit été conçu la premiere année de la seconde Olympiade.] Cela s'accorde avec la tradition de tous les auteurs qui ont écrit, que Romulus fonda Rome à l'âge de 18. ans, la premiere année de la VII. Olympiade, qu'il regna 37. ans, & qu'il mourut à 55. Car si Romulus avoit dix-huit ans, quand il fonda Rome la premiere année de la septiéme Olympiade, il s'ensuit de là, qu'il étoit né la troisiéme année de la seconde, & par consequent, qu'il avoit été conçu l'année d'auparavant, qui étoit, non la premiere, mais la seconde de la même Olympiade. Et ce qui le confirme, c'est que cette année là, il y eut, à ce que prétendent les Astronomes, une grande éclipse de soleil, l'onziéme du mois Athyr, qui répond au sept de Novembre, au lieu que la premiere année de cette seconde Olympiade, il n'y en eut aucune, comme l'asseurent les mêmes Astronomes. Mais on oppose qu'il n'y a pas d'apparence, qu'à dix-huit ans, Romulus eût pu faire ce qu'on dit qu'il avoit fait; que les anciens, qui ont parlé de l'âge de Romulus, ont suivi mal-à-propos le calcul de Tarrutius, qui avoit travaillé sur des tables fort imparfaites; & l'on prétend que Romulus fut conçu cinq ans auparavant, l'an du monde 3172. le 4. du mois d'Avril, où il y eut une éclipse de soleil; par là Romulus avoit 23. ans quand il fonda Rome, & mourut à soixante ans.

Le vingt-troisiéme jour du mois, que les Egyptiens appellent

vers la troisiéme heure du jour, à laquelle il y eut une éclipse entiere de soleil; qu'il vint au monde le vingt-uniéme du mois *Thot*, environ le soleil levant, & qu'il fonda Rome le neuviéme du mois appellé *Pharmouthi*, entre les deux & trois heures; car ces gens-là prétendent, qu'il y a un certain tems fixe qui gouverne la fortune des villes, comme celle des hommes, & que par la position & les differens aspects des astres, on peut le découvrir jusqu'au premier moment de leur fondation. Et peut-être que toutes ces choses & autres semblables rejoüiront plus le Lecteur par leur nouveauté & par leur curiosité, qu'elles ne le rebuteront par leur peu de vrai-semblance.

Septembre.

Avril.

Jugement que Plutarque fait des horoscopes.

Lorsque la ville fut achevée, Romulus choisit toute la jeunesse, qui étoit en état de porter les armes, & en composa des corps, qu'il appella *Legions* à cause de ce choix. Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied & de trois cent chevaux. Sur le reste, qui fut appellé peuple, il prit cent des principaux & des plus gens de bien, qu'il créa Conseillers, les honorant du nom de *Patriciens*, & donnant à leur assemblée celui de *Senat*, qui signifie proprement le conseil des Anciens.

Legere *signifie choisir.*

Choiak.] Tarrutius comptoit par mois Egyptiens, parce qu'il suivoit l'Astrologie Egyptienne.

Ils étoient chacun de trois mille hommes de pied, & de trois cens chevaux.] Il falloit que le peuple de Romulus se fût bien augmenté pendant qu'il bâtissoit Rome; s'il est vrai, comme Denys d'Halycarnasse le rapporte, que ceux, qui entreprirent cet ouvrage avec lui, n'étoient en tout qu'environ trois cens chevaux & trois mille hommes de pied.

Qui signifie proprement le conseil des Anciens.] Selon la coû-

On veut que ces Conseillers ayent été appellez Patriciens, ou parce qu'ils étoient peres d'enfans libres, ou parce qu'ils pouvoient eux-mêmes montrer leurs peres, ce que très-peu de ceux qui s'étoient les premiers ramassez autour de Romulus, auroient pû faire, ou enfin à cause du droit de Patronat. Car c'est ainsi qu'ils appelloient, & qu'ils appellent encore, la protection que les grands donnent aux petits. Ils croyent même que ce mot est venu d'un de ceux qui suivirent Evandre en Italie, qui étoit nommé *Patron*, & qui s'étant trouvé fort charitable, laissa son nom à cet office d'humanité. Mais il y a plus d'apparence que Romulus leur donna ce nom, parce

Cela ne peut être car les Patrons & les Senateurs étoient differents.

tume des Grecs & des Rois d'Orient; car, comme dit Denys d'Halycarnasse, les anciens Rois n'exerçoient pas sur leurs peuples une autorité absoluë & independante, mais ils se gouvernoient en tout par le conseil des Principaux de leur Royaume, de ceux qui étoient les plus sages & les plus âgez, comme on le voit dans les Poësies d'Homere, & dans l'Histoire sainte.

On veut que ces Conseillers ayent été appellez Patriciens.) Les Patriciens n'étoient pas seulement les Senateurs, c'étoit tout le corps des Nobles, que Romulus avoit separez du peuple, comme cela s'observoit chez les Atheniens. Les Senateurs étoient appellez peres, & leurs enfans étoient du corps des Patriciens.

Ou parce qu'ils pouvoient montrer leurs peres, ce que très-peu de ceux, &c.) Pour preuve de cela on alleguoit que toutes les fois que les Rois faisoient assembler les Patriciens, le heraut les appelloit par leur nom & par celui de leur pere, & quand ils faisoient assembler le peuple, on l'appelloit avec une espece de cor; mais Denys d'Halycarnasse fait voir, qu'on n'employoit ce cor que pour une plus grande diligence & nullement par mépris; comment auroit-on pû appeller tout un peuple par nom & surnom?

Mais il y a plus d'apparence, que Romulus leur donna ce nom.) Denys d'Halycarnasse écrit que Romulus ne fit que donner le nom & changer la chose en mieux; car il assure qu'elle sub-

Devoirs des grands envers les petits, & des petits envers les grands.

qu'il prétendoit, comme cela étoit juste, que les plus riches & les plus puissans devoient avoir un soin paternel des pauvres & des petits; & que les petits, bien loin de craindre les grands & d'être fâchez de leurs honneurs & de leurs prééminences, devoient les honorer & avoir recours à eux avec toute sorte de douceur, d'amitié & de confiance, en les appellant leurs peres & en les tenant véritablement pour tels. Aussi voit-on encore aujourd'hui, que les Senateurs sont appellez *Seigneurs* par les étrangers, & que les Romains seuls les appellent *Peres conscripts*, d'un nom très-honorable & d'une très-grande dignité, sans aucun mélange d'envie. Au commencement ils les appelloient simplement *Peres*; mais ensuite le nombre des Senateurs s'étant considérablement augmenté, ils commencerent à les nommer *Peres conscripts*, Romulus ayant voulu distinguer le Senat d'avec le peuple par un nom si venerable.

C'est-à-dire, peres ajoûtez.

Après cet établissement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents, *Patrons*, c'est-à-dire, Protecteurs; &

sistoit avant lui, puisqu'elle avoit été en usage en Thessalie & chez les premiers Atheniens. Mais il y avoit une très-grande difference entre ces clients des Atheniens & des Thessaliens, & ceux des Romains; les premiers étoient des esclaves, & les Nobles étoient plûtôt leurs tyrans, que leurs protecteurs.

Après cet établissement il partagea encore le peuple en deux bandes; il nomma les plus apparents Patrons.) Plutarque se trompe ici, Romulus ne prit point du tout les Patrons parmi le peuple. Comment le peuple auroit-il pû remplir les devoirs des Patrons, & comment un particulier se feroit-il soûmis à un autre particu-

ſes autres il les appella *Clients*, comme nous dirions, ſerviteurs ou courtiſans aſſidus & fideles, & établit entr'eux une merveilleuſe intelligence & une très-étroite union, qui avoient pour fondement des obligations reciproques; Car d'un côté, les Patrons expliquoient le droit à leurs Clients, les defendoient en juſtice, & étoient leur conſeil & leur appui; & de l'autre, les Clients faiſoient la cour à leurs Patrons, leur portoient toute ſorte d'honneur & de reſpect, & leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles. Il n'y avoit ni Loi, ni Magiſtrat, qui pût obliger un Client à porter témoignage contre ſon Patron, ni un Patron contre ſon Client. Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur

Devoirs des Patrons envers leurs Clients & des Clients envers leurs Patrons.

lier, quoique plus riche? Romulus ſépara les Nobles d'avec le Peuple; d'une partie de ces Nobles ou Patriciens, il fit des Senateurs; & de l'autre partie, il fit des Patrons: car au commencement il n'y avoit point de Patron qui fût Senateur, c'étoient deux fonctions entierement diſtinctes & ſéparées, & la juſtice vouloit que cela fût ainſi, parce que les Senateurs étoient alors les ſeuls Juges; car rien n'étoit plus capable de mettre le deſordre dans le Senat, que les affaires des Clients, qui auroient intereſſé les Senateurs même. Pour ſauver Plutarque, il faut croire qu'il entend ici par le peuple, tous les Citoyens qui n'étoient pas du corps des Senateurs.

Leur aidoient à payer leurs dettes & à marier leurs filles.) Ils fourniſſoient auſſi aux frais de leurs procès, payant pour eux les amendes, & ils contribuoient comme les proches parens aux dépenſes auſquelles les engageoient les charges & les emplois.

Il n'y avoit ni Loi, ni Magiſtrat qui pût obliger un Client à porter témoignage contre ſon Patron.) Si quelque Client ou Patron manquoit à quelqu'un de ces devoirs, il étoit ſujet à la Loi des traîtres, que Romulus fit en même tems, par laquelle tout Patron & tout Client infideles étoient maudits, & chacun avoit la liberté de les tuer.

Tous ces droits ont ſubſiſté dans leur entier.) Pendant l'eſpace de

entier. Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite, c'eſt qu'on a trouvé que c'étoit une choſe honteuſe & lâche, que les grands reçuſſent de l'argent des petits.

Fabius Pictor. L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatriéme mois de Rome bâtie. Il y a des Ecrivains, qui aſſurent que Romulus, qui aimoit naturellement la guerre, & qui d'ailleurs avoit en tête certains oracles, qui lui avoient prédit que ſa ville parviendroit au comble de la grandeur, ſi elle étoit nourrie dans les armes & dans les combats, chercha à commettre cet acte. d'hoſtilité contre les Sabins. Pour le confirmer, ils alleguent qu'il ne ravit pas un grand nombre de Sabines, mais trente ſeulement, comme un homme qui avoit plus beſoin de guerre que de mariage. Mais c'eſt à quoi il n'y a nulle apparence

ſix cent vingt ans, juſqu'au Tribunat de Caius Gracchus, qui alluma le flambeau de la diſcorde dans Rome. Au reſte il faut ſe ſouvenir que les Patriciens n'avoient pas ſeulement le peuple de Rome pour Clients, mais des Colonies, des Villes & des Iſles entieres, qui ſe mettoient ſous le Patronage de tel Patricien, qu'il leur plaiſoit de choiſir, & le Senat même avoit tant de conſidération pour cette dépendance, qu'il renvoyoit ſouvent ces villes plaider devant leurs Patrons, dont il confirmoit les jugemens.

Le ſeul changement qu'on y a fait dans la ſuite.) Je ne ſçai en quel tems les Patrons ont ceſſé de recevoir de l'argent de leurs Clients; je crois qu'ils en ont toûjours reçu des Clients étrangers, & que ce changement ne fut fait qu'en faveur des Clients de Rome.

L'entrepriſe de l'enlevement des Sabines, ſi l'on en croit Fabius, fut exécutée le quatriéme mois de Rome bâtie.) Cneius Gellius écrit avec plus de vrai-ſemblance, que ce fut la quatriéme année; car quelle apparence qu'une Ville qui ne venoit, s'il faut

de vérité. Il eſt bien plus vrai-ſemblable que Romulus, voyant Rome toute remplie d'étrangers, dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extrémement le plus grand, qui n'étoit qu'un mélange confus de miſerables & de gens ſans nom, & par ce mépris faiſoit juſtement craindre que leur union ne ſeroit pas de longue durée, eſpera de prévenir ce deſordre par le moyen des alliances, que cet enlevement leur donneroit lieu de faire avec les Sabins, après qu'ils auroient appaiſé leurs femmes.

Quoiqu'il en ſoit, voici la maniere dont il s'y prit; Premierement il fit courir le bruit qu'il

ainſi dire, que de naître, entreprît une action ſi hardie, qui devoit lui attirer des ennemis ſi dangereux?

Dont le plus petit nombre, qui étoit de ceux qui avoient des femmes, mépriſoit extrémement le plus grand.) Plutarque ne parle pas ici du mépris des voiſins, il recherche une cauſe moins étrangere & plus prochaine, il parle du mépris que les plus conſiderables d'entre ces premiers Romains avoient pour les autres, qui n'étoient que des miſerables & des eſclaves fugitifs. Le mépris des voiſins, qui auroient refuſé de faire alliance avec ce peuple naiſſant, pouvoit bien l'empêcher de durer long-tems, car un peuple d'hommes ne peut durer qu'un âge d'homme; mais il ne pouvoit y faire naître la diviſion, s'il avoit été d'ailleurs bien uni; & c'eſt cette diviſion que Romulus craignoit, comme en effet elle étoit le plus à craindre. Le mal qui pouvoit naître du mépris des voiſins, étoit un mal éloigné, au lieu que l'autre étoit un mal preſent ou très-prochain. D'ailleurs le mépris des Citoyens comprend auſſi néceſſairement le mépris des voiſins; car ſi ces miſerables étoient mépriſez par ceux qui étoient du même corps, & qui avoient beſoin d'eux pour ſe maintenir, comment ne l'auroient-ils pas été par leurs voiſins, qu'ils avoient quittez, & parmi leſquels ils avoient leurs maîtres?

avoit trouvé sous terre l'Autel d'un certain Dieu, qu'on appelloit *Consus*; soit que ce fût le Dieu du Conseil, car les Romains appellent *Conseil*, les assemblées où l'on délibere, & *Consuls*, les premiers Magistrats, comme Conseillers; soit que ce fût *Neptune Equestre*; car cet autel est dans le grand Cirque, & on le tient toûjours enterré, excepté pendant les jeux où se font les courses de chevaux. D'autres disent en general que les conseils devant être tenus secrets, c'est avec beaucoup de raison que l'Autel du Dieu, qui les donne, est tenu couvert & caché.

Le Dieu Consus.

Neptune Equestre. C'est-à-dire dans la place où Ancus Martius fit ensuite le grand Cirque pour les courses des chevaux & des chariots, entre le mont Palatin & l'Aventin.

Quand ce bruit fut répandu, Romulus fit publier par tout qu'un certain jour il feroit un sacrifice solemnel, qui seroit suivi d'une grande fête, où l'on célébreroit des jeux. On accourut de tous côtez à ce spectacle. Romulus vêtu d'une robe de pourpre, & accompagné des Principaux de la ville, étoit assis au lieu le plus éminent. Le signal étoit, quand, en se levant, il prendroit les pans de sa robe, & s'en enveloperoit. Ses Soldats, qui avoient les yeux sur lui, n'ap-

Car les jeux faisoient partie de la devotion des Romains, aussi-bien que des Grecs.

L'autel d'un certain Dieu qu'on appelloit consus.] Il étoit défendu de divulguer le véritable nom de ce Dieu, on ne le désignoit que par ce nom qui marquoit un attribut, car *Consus* n'est pas le nom propre.

Soit que ce fût Neptune Equestre.) On honoroit Neptune sous le nom d'*Equestris*, ou *Hippius*, de *Neptune Cavalier*, en memoire de ce qu'il avoit enseigné l'art de dompter les chevaux; mais cet autel enterré ne pouvoit être l'autel de Neptune; car, ni les Grecs, ni les étrangers n'ont jamais enterré l'autel de ce Dieu, l'autel étoit dédié au Dieu *Consus*, & les jeux étoient célébrez en l'honneur de Neptune.

perçurent

perçûrent pas plûtôt ce signal, que tirant leurs épées & s'élançant avec de grands cris, ils enleverent les filles des Sabins, & laisserent les hommes prendre la fuite sans les poursuivre.

Quelques-uns assurent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnerent chacune leur nom à une Tribu; mais *Valerius Antias* dit, qu'il y en eut cinq cent vingt-sept, & Juba, six cent quatre-vingt-trois, & toutes filles, ce qui étoit très-considerable pour justifier Romulus, & pour faire voir sa bonne intention; car on ne trouva dans ce grand nombre, qu'une seule femme, nommée *Hersilie*, qu'ils prirent par mégarde & qui ensuite servit uniquement à faire leur paix, en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par insolence, qu'ils s'étoient portez à cet excès, mais par un violent désir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles. Cette Hersilie fut mariée à Hostilius, qui étoit le plus considérable parmi les Romains, ou, selon d'autres, à Romulus même, qui en eut deux enfans, une fille qu'il nomma *Prima*, parce qu'elle nâquit la premiere, & un fils qu'il ap-

Il avoit fait des Annales que Tite-Live suit quelquefois.

Amiot n'a point du tout entendu cet endroit, & il l'a entierement gâté.

Et Juba six cent quatre-vingt-trois.] C'est le nombre qu'a suivi Denys d'Halycarnasse. Juba étoit le fils du Roi de Mauritanie, qui fut vaincu par Cesar. Ce fils, qui étoit alors fort jeune, fut mené en triomphe; sa captivité lui fut très-heureuse; car il fut si bien élevé, qu'il devint excellent Historien. Auguste lui donna une grande partie de la Getulie, avec les Etats de Bocchus & de Bogud, & lui fit épouser Cleopatre, fille d'Antoine.

Car en Grec Aollées, signifie des gens assemblez.

Qui avoit écrit l'Histoire des Umbres.

pella *Aollius*, à cause de ce peuple qu'il avoit ramassé de toutes parts. Dans les siécles suivans on nomma cet Aollius, Abillius, comme l'écrit Zenodotus le Trézenien, qui trouve en cela beaucoup d'Auteurs qui le contredisent.

Parmi ces Ravisseurs il y eut, dit-on, une troupe de Soldats qui emmenoient une Sabine, d'une taille & d'une beauté au-dessus de toutes les autres. Quelques-uns des principaux les ayant rencontrez voulurent la leur ôter; mais ils se mirent à crier, qu'ils menoient cette belle fille à Talassius, qui étoit un jeune homme d'une très-grande réputation & d'un fort grand mérite. Quand les autres eurent entendu que c'étoit pour lui, ils leur en témoignerent leur satisfaction par leurs applaudissemens & par leurs loüanges; il y en eût même qui les suivirent, en répetant à haute voix le nom de *Talassius*, pour la bienveillance qu'ils lui portoient. Et parce que cette fille rendit son mari fort heureux, depuis ce tems-là jusqu'à aujourd'hui les Romains chantent aux nôces *Talassius*, comme les Grecs chantent *Hymenée*. Mais je me souviens que Sestius Sylla de Carthage, homme également favorisé des Muses & des Graces, me disoit autrefois, que *Talassius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ses Soldats, pour l'enlevement des Sabines; que tous ceux qui en emportoient quelqu'une, crioient *Talassius*; & que de-là cette coûtume s'est conservée aux

Origine de la coûtume des Romains de chanter aux nôces Talassius.

nôces. Cependant la plûpart des Auteurs croyent, & Juba est même de cette opinion, que ce mot n'étoit qu'une exhortation qu'on faisoit aux mariées, d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talassia*; car en ce tems-là la langue Grecque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins. S'il étoit vrai que les Romains se servissent alors du mot *Talassia* comme nous, on pourroit trouver une raison plus vrai-semblable de cette coûtume; car les Sabins voulurent expressement, que dans le traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on y mît cet article formel, que leurs filles ne seroient obligées de faire autre chose dans la maison de leurs maris, que de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence, qu'à toutes les nôces qui se sont faites depuis, le pere de la mariée, ceux qui la conduisoient, & ceux qui i étoient présens, n'ont pas manqué de crier *Talassius* par maniere de jeu, & pour faire souvenir l'époux du seul service que lui devoit rendre la femme qu'on menoit chez lui. De-là vient aussi ce qu'on appelle encore de notre tems, que la nouvelle Mariée ne passe pas

C'est pourquoi les nouvelles mariées la premiere fois qu'elles alloient chez leur mari, portoient une quenouille & un fuseau, s'asseyoient sur de la laine, & environnoient de laine la porte de la maison.

Car en ce tems-là la langue Grecque n'avoit pas encore été corrompuë par les mots Latins.] Elle ne se corrompit que long-tems après par le mêlange des langues étrangeres; car la langue Latine n'est qu'un mêlange de la langue Grecque & de la langue du pays, & sa prononciation vicieuse fait qu'elle approche plus du langage Eolique, que de tous les autres dialectes Grecs.

d'elle-même & volontairement le seüil de la maison de son mari, la premiere fois que l'on l'y méne; mais on la porte en mémoire de ce que les Sabines furent enlevées & portées par force dans la maison des premiers Romains. Il y a même des Ecrivains, qui prétendent que la coëffure des nouvelles mariées, qui se fait avec la pointe d'un javelot, vient de la même origine, pour marquer par-là que les premiers mariages se firent à la pointe de l'épée & par des combats; mais c'est de quoi nous avons amplement traité dans nos Livres des questions Romaines.

Nouvelles mariées coëffées avec un javelot au lieu d'aiguille de tête.

Question 87.

Cet enlevement fut fait vers le dix-huitiéme jour du sixiéme mois, qu'on appelle presentement *Août*, auquel jour on célébre encore les fêtes appellées *Consualia*. Or les Sabins étoient en fort grand nombre, & d'ailleurs si belliqueux, qu'ils habitoient dans des bourgs sans murailles, persuadez qu'il n'appartenoit qu'à eux d'être fiers, & de ne rien craindre, parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacede-

Car l'année commençoit par le mois de Mars.

Sabins, descendus d'une colonie de Lacedemoniens.

La coëffure des nouvelles mariées qui se fait avec la pointe du javelot.] Ce javelot étoit appellé *celibaris hasta*; & il falloit qu'il eût été dans le corps d'un gladiateur: on peut voir ce que Plutarque dit de cette coûtume dans ses Questions Romaines, Quest. 87. J'y ajoûterois, que c'étoit peut-être, pour marquer à la mariée qu'elle devoit partager avec son mari toutes sortes de dangers.

Appellées Consualia.] Cette fête étoit en usage en Arcadie, & on l'appelloit *Hippocrateia*; pendant cette fête, qui étoit de plusieurs jours, on laissoit en repos les mulets & les chevaux, & on les couronnoit.

Parce qu'ils descendoient d'une colonie de Lacedemoniens] Les Sabins contoient dans leur histoi-

moniens ; mais comme ils avoient les mains liées par les gages précieux que les Romains leur avoient enlevez, & qu'ils craignoient de faire maltraiter leurs filles, ils prirent le parti d'envoyer à Romulus des Ambassadeurs, qui lui firent des propositions fort équitables, de rendre leurs filles, de renoncer à la force ouverte, & de rechercher leur amitié & leur alliance dans les formes & par les voyes de la douceur. Romulus refusa de rendre les Sabines, & insista à exhorter les Sabins à donner leur consentement, & à recevoir les Romains pour gendres.

Pendant que tous les autres Sabins perdoient le tems à déliberer & ne se préparoient qu'avec lenteur, Acron Roi des Céninéens, Capitaine plein de valeur & d'experience, qui dès le commencement avoit eu pour suspectes les premieres entreprises de Romulus, & qui sur cet enlevement des Sabines s'étoit confirmé dans la pensée, que ce seroit un voisin fort redoutable, & qu'on ne pourroit enfin supporter, si l'on ne reprimoit son audace, leva le premier l'étendard contre les Romains & parut avec une puissante armée. Romulus sortit à sa ren-

Peuples de l'ancien Latium.

re, que lorsque Lycurgue donna ses Loix aux Lacedemoniens, beaucoup de Spartiates ne pouvant souffrir leur trop grande séverité, prirent le parti d'aller chercher d'autres terres où ils pussent vivre avec plus de douceur; qu'ils aborderent à Pometia, où ils s'établirent, & que quelques-uns d'entr'eux allerent de-là au pays des Sabins, se joignirent avec ses Habitans, & leur donnerent leurs coûtumes.

contre. Quand les deux Chefs furent en presence, & qu'ils purent se mesurer des yeux, ils se défierent en combat singulier au milieu des deux armées, qui cependant demeureroient tranquilles. Romulus fit sa priere à Jupiter, & voüa de lui consacrer les armes de son ennemi, s'il lui en donnoit la victoire. Sa priere fut exaucée, il tua Acron, mit son armée en déroute & prit sa ville capitale, où tout le mauvais traitement qu'il fit aux Habitans, fut de leur ordonner d'abattre leurs maisons & de se retirer à Rome, où il leur donneroit les mêmes droits qu'à ses Citoyens; & rien n'a tant contribué à agrandir cette superbe Ville, que d'attirer ainsi tous les peuples qu'elle avoit vaincus.

Romulus tuë Acron. Canina.

Cependant Romulus, qui pensoit à s'acquitter de son vœu, & qui cherchoit à rendre son offrande agréable à Jupiter, & à divertir en même tems le peuple par la nouveauté du spectacle, fit abattre un grand chêne qui étoit dans son camp, le fit tailler & en fit un trophée, en l'habillant des armes d'Acron. Après quoi vêtu d'une robe de pourpre, & ayant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, suivi de son armée magnifiquement parée, avec laquelle il chantoit des cantiques de victoire. Il

Ce que c'est qu'un Trophée.

D'abbattre leurs maisons & de se retirer à Rome.] Denys d'Halycarnasse dit qu'il laissa le choix aux Habitans de demeurer dans leur ville, ou d'aller à Rome, & qu'il prit seulement le parti d'y envoyer une colonie de trois cent Romains; & cela étoit

marcha en cet état vers Rome, où il fut reçu avec toutes les marques les plus sensibles de joye & d'admiration. Cette pompe a été l'origine & le modele de tous les triomphes : On appella ce trophée, l'*Offrande de Jupiter Pheretrien*, parce que Romulus avoit demandé de frapper Acron, & que les Latins disent *ferire* pour *frapper*. Varron dit que ces sortes de dépoüilles sont appellées *opimes*, du mot *ops*, qui signifie *richesses* ; mais il y auroit plus d'apparence de dire, qu'elles ont eu ce nom du mot *opus*, qui signifie *action* ; car il n'y a que les Généraux d'Armée qui ont tué de leur main le Chef des ennemis, qui ayent la permission de consacrer ces dépoüilles opimes ; ce qui n'est encore arrivé qu'à trois Ca-

Dans toutes les ruës, il y avoit des tables dressées & des vaisseaux de vin.

Origine des triomphes.

Dépoüilles opimes, quelles, & pourquoi ainsi nommées.

beaucoup plus sûr ; car par ce moyen il gagnoit les uns & les autres, & ceux qui allerent à Rome, & ceux qui demeurerent dans leurs maisons ; & si parmi ces derniers il y avoit des séditieux & des mutins, il s'assuroit d'eux par sa colonie, qui étoit une espece de garnison.

Et que les Latins disent ferire *pour frapper.*] Ce mot n'étoit pas encore en usage à Rome ; Jupiter fut appellé *Pheretrien* du mot Grec *Pheretrum*, qui signifie proprement un trophée, un tronc d'arbre que l'on habille des armes de son ennemi. Tite-Live l'appelle *ferculum. Spolia Ducis hostium cæsi, fabricato ad id aptè ferculo, gerens.* Il signifie aussi une espece de char.

Sont appellées Opimes, du mot ops.] *Ops*, mot Sabin, qui signifie la terre qui produit tous les biens ; c'est pourquoi il a été pris aussi pour *richesse*, *puissance*, & c'est la veritable origine & la veritable signification d'*opima spolia*, riches dépoüilles, comme le doivent être les dépoüilles d'un Général. *Voyez* Festus, sur le mot *opima spolia*. L'étymologie, que Plutarque tire du mot *opus*, ne peut être que fausse, puisque le mot *opus* étoit encore alors aussi inconnu aux Romains, que le mot *ferire*.

Car il n'y a que les Généraux d'armée, qui ont tué de leur main le Général des ennemis, qui ayent la permission de consacrer les dépoüilles opimes.] Plutarque suit

pitaines Romains ; à Romulus, pour avoir tué Acron ; à Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius Roi des Toſcans, & enfin à Claudius Marcellus

ici une fauſſe opinion fondée ſur un témoignage de Tite-Live, qui eſt très-incertain, & dont Tite-Live ſe dédit lui-même. Il eſt certain que juſqu'à cet Hiſtorien, toute l'antiquité a crû & enſeigné, que les dépoüilles, pour être *opimes*, devoient être priſes au Général des ennemis ; mais ce n'étoit nullement une condition néceſſaire, que celui qui les prenoit & qui tuoit de ſa main ce Général de l'armée ennemie, commandât lui-même en chef ; non-ſeulement un Officier ſubalterne, mais un ſimple ſoldat pouvoit gagner ces dépoüilles, & faire cette offrande à Jupiter. C'étoit le ſentiment de Varron; *Marcus Varro ait*, dit Feſtus, *opima ſpolia eſſe etiam ſi manipularis miles detraxerit, dummodo duci hoſtium. Varron écrit que les dépoüilles que prend un ſimple Soldat, ſont auſſi opimes, pourvû qu'il les ôte au Général des ennemis.* La Loi même de Numa le prouve manifeſtement, elle dit en propres termes, *cujus auſpicio claſſe procincta opima ſpolia capiuntur. Celui, ſous les auſpices duquel on gagne en bataille rangée les dépoüilles opimes, &c.* c'eſt-à-dire, *le Général, ſous les ordres duquel on gagne ces dépoüilles, &c.* Et cela eſt encore confirmé par les exemples; car il eſt conſtant, que le même Cornelius Coſſus, qui tua Tolumnius, Roi des Toſcans, n'étoit que Tribun de Soldats, lorſqu'il gagna ces dépoüilles *opimes*, le Général étoit Æmilius.

A Cornelius Coſſus, pour avoir tué Tolumnius Roi des Toſcans.) Tite-Live en écrivant cette action de Coſſus, dans ſon IV. Liv. ſuit d'abord tous les Auteurs anciens & l'ancienne tradition, qui témoignoient que Coſſus remporta ces dépoüilles opimes, lorſqu'il étoit encore Tribun de Soldats. Mais aprés cela, parce qu'il avoit oüi dire à Auguſte, qu'étant entré dans le temple de Jupiter, qu'il avoit rebâti, il avoit lû lui-même l'inſcription, où Coſſus étoit appellé Conſul ; l'Hiſtorien change de ſentiment par complaiſance pour ce Prince, & dit que Coſſus étoit Conſul, & que par conſéquent il commandoit l'armée. Il ne s'apperçût pas, ou ne voulut pas s'appercevoir, qu'Auguſte avoit été trompé par l'inſcription, qui n'étoit pas du tems de Coſſus ; car alors ces inſcriptions n'étoient pas encore en uſage, elle avoit été faite long-tems aprés ; & ſes Auteurs, en y donnant à Coſſus la qualité de Conſul, n'avoient pas prétendu dire, que Coſſus fût Conſul l'année qu'il remporta ces dépoüilles, mais ſeulement qu'il fut Conſul, quoiqu'il ne le fut

Marcellus pour avoir tué Viridomare, Roi des Gaulois. Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux, portant leur trophée ſur leurs épaules. Denys d'Halycarnaſſe s'eſt trompé quand il a donné auſſi un char à Romulus, car on dit que Tarquin, fils de Demaratus, fut le premier qui releva par ce moyen la pompe & la magnificence des triomphes; d'autres veulent que cela ait commencé

que neuf ou dix ans après cette action. Il y a beaucoup d'exemples de ces inſcriptions où ſont marquées des dignitez, que ceux, dont on parle, n'ont euës, qu'après des actions éclatantes qui y ſont marquées, & l'on confondroit tout dans l'hiſtoire, ſi l'on raportoit ces actions au temps de ces dignitez. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce paſſage de Feſtus, *Altera ſpolia, quæ Conſul Coſſus Cornelius de Tolumnio.* Feſtus ne veut pas dire, *les ſecondes dépoüilles opimes ſont celles que Cornelius Coſſus remporta étant Conſul*, mais, *ſont celles que le Conſul Cornelius Coſſus remporta*; c'eſt à dire, *ce Coſſus qui parvint à la dignité du Conſulat.* Il ne faut donc pas s'étonner ſi Plutarque peu inſtruit des antiquitez Romaines, n'a pû éviter le piege où Tite-Live lui-même étoit tombé, moins par erreur, que par flatterie, pour confirmer Auguſte dans l'opinion où il étoit & où il vouloit être, qu'il n'y avoit qu'un General d'armée qui pût conſacrer à Jupiter l'offrande des dépoüilles opimes. Le but d'Auguſte étoit d'étouffer cette Tradition, que les particuliers pouvoient prétendre à un ſi grand honneur; c'eſt pourquoi il ſe ſervoit, peut-être contre ſes propres lumieres, de l'autorité de cette inſcription dont il tiroit une fauſſe conſequence.

Mais Coſſus & Marcellus entrerent dans Rome ſur un char à quatre chevaux.] Comment Coſſus ſeroit-il entré triomphant dans Rome, puiſqu'il n'y avoit que le Général qui pût triompher, & que Coſſus alors étoit ſimple Tribun des ſoldats? mais c'eſt une ſuite de l'erreur que je viens de combattre. L'ancienne tradition eſt que Coſſus ſuivoit le char de ſon Général Æmilius, & qu'il attira tous les regards des Romains, plus charmés du trophée qu'il portoit ſur ſes épaules, que de toute la pompe de celui qui triomphoit.

Denys d'Halycarnaſſe s'eſt trompé, quand il a donné auſſi un char à Romulus.] C'eſt ce que les

par Publicola. Pour ce qui est de Romulus, on voit encore à Rome ses statuës portant ce trophée, & toutes à pied.

Villes des Sabins voisines de Rome.

Après la défaite des Cenineens, pendant que les autres Sabins se préparoient encore, ceux de Fidenes, de Crustumerium & d'Antemnes fondirent sur les Romains. Le combat fut long & opiniâtré, mais enfin ces Sabins furent vaincus, leurs villes prises & leurs terres distribuées au sort, & eux transportez à Rome. Il est vrai que Romulus, en distribuant à ses citoyens ces terres conquises, excepta celles qui appartenoient aux peres des filles qui avoient été enlevées, & les laissa à leurs premiers maîtres. Tous les autres Sabins irritez de cette distinction, élûrent sur l'heure même Tatius pour leur Général & marcherent vers Rome. Cette ville étoit de difficile accès, car les approches en étoient défenduës par une forteresse, qu'on appelle aujourd'hui le Capitole, où il y avoit une garnison commandée par un Capitaine nommé Tarpeïus, & non pas par sa fille Tarpeia, comme l'ont écrit quelques Auteurs, qui font Romulus un malhabile homme. Tarpeia amoureuse des bracelets des Sabins,

Ils se joignirent à Tatius Roy de Cures, Capitale des Sabins.

medailles prouvent incontestablement, car on y voit Romulus marchant à pied, & portant sur ses épaules son trophée.

Ceux de Fidenes, de Crustumerium & d'Antemnes.) Plutarque suit aussi Tite-Live; mais Denys d'Halycarnasse écrit que Romulus avoit vaincu les Cenineens & les Antemnates avant son triomphe, & qu'il vainquit ensuite les Crustumeriens.

livra cette forteresse à Tatius, & demanda pour récompense de sa trahison, ce que les Sabins portoient à leur bras gauche. Tatius le promit, & elle leur livra la nuit une porte, qui les rendit maîtres du château. Il me semble donc qu'Antigonus n'est pas le seul qui ait dit, *Qu'il aimoit ceux qui trahissoient, & qu'il haïssoit ceux qui avoient trahi*; ni Auguste, quand il dit au sujet de Rhymitalces Thracien; *Qu'il aimoit la trahison, & qu'il haïssoit le traître*; c'est un sentiment que tout le monde a naturellement pour les méchants; Quand on a besoin d'eux, c'est justement comme quand on a besoin du fiel & du venin de certaines bêtes, il n'y a personne qui ne soit ravi de s'en servir dans sa nécessité, & qui ne les déteste quand il n'en a plus affaire.

Roy de Macedoine.

Traitres haïs par ceux même qui profitent de leur trahison.

Tatius prévenu de ce sentiment naturel pour Tarpeïa, & se souvenant de sa promesse, ordonna à ses Sabins de ne lui pas épargner ce qu'ils portoient à leur bras gauche, & pour leur donner l'exemple de la liberalité qu'il leur recommandoit, il détacha le premier son bracelet, & le jetta avec son bouclier à la tête de cette fille, qui dans un moment fut accablée

Tarpeïa punie par la récompense qu'elle avoit demandée.

Tatius prévenu pour Tarpeïa de ce sentiment naturel.) Pison & d'autres Historiens écrivent, que Tatius lui fit ce traitement pour la punir de sa perfidie, parce qu'en faisant semblant de trahir sa patrie, elle avoit voulu le trahir; car elle avoit envoyé avertir Romulus de tout ce qui se passoit entre les Sabins & elle; & pour le prouver, ils alleguent les honneurs qu'elle reçut des Romains après sa mort, car elle eut un tombeau magnifique sur le Capitole, & pendant long-tems les Romains ont fait des libations sur son tombeau. Ce n'est pas ainsi qu'on punit les traîtres.

ſous le poids de l'or & des boucliers qu'on lui jetta. Juba dit que Sulpitius Galba écrit dans ſon hiſtoire que Tarpeius lui-même fut pourſuivi par Romulus pour crime de trahiſon, & condamné au dernier ſupplice. De tous les autres qui ont parlé de Tarpéia, les moins croyables ſont ceux qui, comme Antigonus, ont écrit qu'elle étoit fille de Tatius, qu'elle vivoit malgré elle avec Romulus, qu'elle livra le château à ſon pere, & que ſon pere la punit de ſa trahiſon. Car pour ce qui eſt du Poëte Simulus, il rêve abſolument quand il dit qu'elle livra ce château, non pas aux Sabins, mais aux Gaulois, épriſe d'amour pour leur Roi. Voici ſes propres termes : *Prés de-là on voyoit la jeune Tarpeia, qui, habitant ſur le haut Capitole, fit prendre Rome ; car par la folle ambition d'épouſer le Roy des Celtes, elle livra la forteresse de ſes peres, qui commandoient aux Rois*, Et plus bas en parlant de ſa mort : *Les Boiens & les Celtes ne l'enterrerent point au de-là du Pô, & ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulcre ; mais ils jetterent ſur cette malheureuſe leurs boucliers*,

Antigonus Cariſtius du tems de Ptolemée Philadelphe. Il avoit composé l'Hiſtoire d'Italie. Nous avons encore de lui un petit recueil d'Hiſtoires merveilleuſes.

Ce Simulus avoit fait en vers l'Hiſtoire d'Italie.

C'eſt pour dire que le Roi des Gaulois ne l'emmena pas avec lui.

Car par la folle ambition d'épouſer le Roi des Celtes.] Dans le vers de Simulus, il y a une legere faute au texte, mais qui corrompt tout le ſens, Κηλτῶν ἣ στέρξασα. Il faut corriger. Κελτῶν οἱ στέρξασα, comme il y a dans un manuſcrit *ei* ſibi.

Et ne ſe couperent pas les cheveux ſur ſon ſepulcre.] Les Grecs ſe coupoient les cheveux ſur le tombeau de ceux qu'ils pleuroient & ils avoient pris cette coûtume des Orientaux. Jerem. 16. vr. *Neque calvitium fiet pro eis ; & l'on ne ſe coupera pas les cheveux pour eux*. Je ne ſçai ſur quoi le Poëte Simulus s'eſt fondé, pour attribuer la même coûtume aux Gaulois.

qui furent les ſeuls ornemens de ſon tombeau. Tarpeia ayant été enterrée au même lieu, cette montagne fut appellée *Tarpeiene*, juſqu'à ce que le Roi Tarquin la conſacra à Jupiter. Alors on tranſporta ailleurs les os de cette fille, & ſon nom fut aboli; il ne demeura qu'à une roche du Capitole, qu'on appelle encore la *Roche Tarpeiene*, d'où l'on précipite les criminels.

Les Sabins s'étant donc rendus maîtres de la fortereſſe, Romulus irrité les défia au combat; Tatius voyoit bien que le lieu où il falloit combattre étoit environné de montagnes, & que par conſequent le combat ne pouvoit être que fort rude & fort pénible pour les deux partis, à cauſe de la difficulté du terrein qui étoit ſi ſerré & ſi étroit, que l'on ne pourroit ni fuir l'ennemi, ni le pourſuivre: mais il ne balança point à accepter le défi, parce que, s'il venoit à être forcé, il avoit une retraite ſûre. Il étoit arrivé par hazard quelques jours auparavant, que le Tibre, qui s'étoit debordé, avoit laiſſé dans la plaine, vers le lieu où eſt la grande place, un bourbier fort profond & d'autant plus difficile à appercevoir & à éviter, qu'il étoit caché ſous une crouſte qui le couvroit. Les Sabins alloient donner dedans par mégarde, ſans une avanture fort heureuſe qui les ſauva. Un des premiers Officiers de leur armée, nommé Curtius, homme fier de ſa réputation & de ſon courage, & qui montoit un ſuperbe & puiſſant

Métius Curtius qui commandoit le corps de bataille des Sabins.

cheval, marchoit bien loin devant les autres. Cette ardeur le mena dans la fondriere, où son cheval enfonça; il fit ce qu'il pût de la voix & de la main pour le dégager, & voyant que ses efforts étoient inutiles, il le laissa là & se sauva. Le lieu est encore appellé de son nom *le Lac Curtius.* Les Sabins ayant donc évité ce danger, commencerent la charge. Le combat fut long-tems douteux, quoiqu'il y eût d'abord beaucoup de gens tuez de part & d'autre. Hostilius mari d'Hersilie, & qu'on croit l'ayeul de Tullus Hostilius, qui regna après Numa, fut trouvé parmi les morts.

Combat des Sabins & des Romains.

Il y eut en peu de jours plusieurs combats semblables; mais on parle sur tout du dernier où Romulus fut dangereusement blessé d'un coup de pierre à la tête, qui l'obligea de se retirer. Il n'eut pas plûtôt disparu, que les Romains furent poussez jusqu'au mont Palatin. Romulus un peu revenu du coup, vouloit recourir aux armes pour arrêter les fuyards, & il leur crioit de toute sa force, qu'ils demeurassent & qu'ils fissent ferme; mais voyant que malgré ses cris, la déroute étoit generale, & qu'il n'y en avoit pas un qui osât tourner tête à l'en-

Romulus blessé d'un coup de pierre à la tête.

***Cette ardeur le mena dans la fondriere où son cheval enfonça.*)** Tite-Live & Denys d'Halycarnasse contentla chose autrement; Ils disent que Metius Curtius, après avoir vivement poussé les Romains, fut repoussé à son tour par Romulus, & qu'ayant reçu beaucoup de blessures, & perdu beaucoup de sang, il tomba dans ce marais en se battant en retraite,

nemi, il leva les mains au ciel, & pria Jupiter d'arrêter ses troupes & de rétablir les affaires des Romains, qui, sans son secours, alloient être entierement ruinées. Sa priere finie, la plûpart eurent honte de fuir devant leur Roi, & tous sentirent en même tems le courage de succeder à la crainte. Ils commencerent à s'arrêter dans le lieu, où est présentement le temple de Jupiter *Stator*, c'est-à-dire, de Jupiter *qui arrête*; se ralliant ensuite, ils repousserent les Sabins jusqu'au lieu où est le palais appellé *Regia* & la chapelle de Vesta.

Il fut appellé d'abord Jupiter Orthosius, & ensuite Stator.

Le palais de Numitor entre le mont Palatin, & le Capitole à l'entrée de la ruë neuve via nova.

Là, comme les uns & les autres se préparoient à faire de nouveaux efforts, on vit tout d'un coup un spectacle étonnant, & que le discours ne sçauroit représenter; les Sabines, que les Romains avoient enlevées, vinrent de tous côtez avec des cris épouvantables, & passant au travers des épées & des monceaux de morts comme des forcenées, se présenterent à leurs peres & à leurs maris, les unes portant leurs petits enfans entre leurs bras, les autres échevelées, & toutes ensemble s'addressant tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, & les appellant des noms les plus tendres qui soient entre les hommes. Les deux partis également touchez, leur font place entre les deux armées. Alors leurs cris penetrerent jusqu'aux derniers rangs, & si la pitié de les voir en cet état fut grande, elle le fut encore davantage quand on eut entendu leurs

discours, où après avoir commencé par des plaintes toutes remplies de justice & de liberté, elles finissoient par des supplications & par des prieres : *Que vous avons-nous fait*, disoient-elles, *pour attirer sur nous les maux que nous avons soufferts, & ceux que vous nous préparez encore ? Nous avons été enlevées par force & contre toute sorte de droits par ceux à qui nous sommes maintenant ; vous ne vous en êtes pas mis en peine, nous avons eu la douleur de nous voir abandonnées de nos freres, de nos peres, de nos parents & de nos amis pendant un si long-tems, qu'enfin nous n'avons pû refuser de nous unir par les liens les plus sacrez avec ceux qui étoient auparavant l'objet de toute notre haine, & que présentement notre devoir nous force de craindre pour nos injustes ravisseurs & de verser des larmes pour leur mort. Vous n'êtes pas venus nous venger & nous délivrer pendant que nous étions encore filles, & aujourd'hui, vous venez arracher des femmes à leurs maris, & des meres à leurs enfans. Malheureuses que nous sommes ! le secours que vous nous donnez est bien plus cruel que l'abandon & que l'oubli dans lesquels vous nous avez laissées. Voilà les marques d'amour que nous avons reçûës de nos ennemis, & voilà les marques de pitié que nous ont donné nos peres. Si cette guerre est entreprise par d'autres raisons que nous ne connoissons pas, pouvez-vous refuser de poser les armes pour l'amour de nous, qui vous avons fait beau-peres, ayeuls, alliez & beau-freres de ceux que vous poursuivez avec tant de rage ? Et si vous ne la faites que pour nous, emmenez-nous avec vos*

Discours d'Hersilie aux Sabins.

vos gendres, & vos petits-fils; rendez-nous à nos parents & à nos peres; ne nous privez pas de nos maris & de nos enfans; Enfin nous vous en conjurons au nom des Dieux, ne nous faites pas tomber dans un second esclavage plus dur & plus difficile à supporter que le premier.

Après qu'Hersilie eut achevé ce discours, que les autres accompagnerent de leurs prieres, il se fit une suspension d'armes, & les deux Géneraux s'approcherent pour s'aboucher. Pendant ce temps-là les femmes menent leurs maris & leurs enfans à leurs peres & à leurs freres, donnent à boire & à manger à ceux qui en ont besoin, pensent les blessez, & les faisant porter chez elles, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons, que leurs maris dépendent d'elles, qu'ils leur témoignent une amitié vrayment conjugale, & les traitent avec toute sorte d'honneur. Cela fit conclure la paix. Les conditions du traité furent: Que celles qui voudroient demeurer avec leurs maris, ne pourroient en nulle façon être obligées de rendre aucun autre service dans leur maison que de filer; Que les Romains & les Sabins habiteroient ensemble; Que la ville seroit toujours appellée Rome de Romulus, & que les Romains prendroient le nom de *Quirites*, de Cures capitale des Sabins, & la patrie

C'est-à-dire, qu'elle ne changeroit point de nom, comme cela se faisoit quelquefois.

Et que les Romains prendroient le nom de Quirites.] *Que chaque Citoyen seroit appellé Romain en particulier, & que tous ensemble porteroient le nom de Quirites*, dit Denys d'Halicarnasse; mais cet article est dementi par l'ancienne formule de la publication

de Tatius ; Que Romulus & Tatius regneroient ensemble & conduiroient les armées avec une égale autorité. Le lieu où se firent ces conventions est appellé le *Comice*, du mot *coire* qui signifie *convenir.*

Il ne fut appellé Comice qu'après Romulus, & il eut ce nom, à cause qu'on y tenoit les assemblées du peuple.

La ville étant accruë de moitié, on créa cent Senateurs Sabins, qu'on ajoûta aux cent Senateurs Romains, qui avoient déja été créez. On doubla les legions, qui furent de six mille hommes de pied & de six cent chevaux, & l'on partagea le peuple en trois lignées; la premiere fut appellée des *Rhamnenses*, de Romulus ; la

des enterremens, où l'on crioit, *ollus Quiris letho datus est*, ce qui prouve que chaque particulier étoit appellé *Quiris*. Plutarque a donc eu raison de ne pas suivre ici la tradition de Denys d'Halicarnasse.

On doubla les legions, qui furent de six mille hommes de pied, & de six cent chevaux.] Jean Ruauld, dans ses animadversions sur Plutarque, a relevé ici deux fautes considerables ; la premiere en ce que Plutarque assûre que Romulus mit six cent chevaux dans chaque legion, ce qui n'a jamais été ; il y eut d'abord deux cent chevaux à chaque legion, ensuite trois cent, & jusqu'à quatre cent, mais jamais six cent. Et la seconde, en ce qu'il assûre que Romulus fit la legion de six mille hommes de pied, car il n'y eut jamais de son temps de legion de six mille hommes. On prétend que Marius fut le premier qui la fit de ce nombre, & Tite-Live fait entendre que ce fut Scipion l'Afriquain, long-tems avant Marius. Pendant la vie de Romulus, la legion ne fut que de trois mille hommes de pied. Après que les Rois eurent été chassez, on la fit de quatre mille. Elle vint ensuite à cinq mille, & enfin elle fut portée à six mille par Scipion. Mais ce ne fut que pour des necessitez pressantes. L'état fixe des legions étoit de quatre mille hommes de pied, & de deux cent chevaux.

Et l'on partagea le peuple en trois lignées.] On peut voir Festus sur le mot *Lucerenses*. Tite-Live fait entendre que ces trois noms ne furent donnez qu'à trois compagnies qui furent faites de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ.*

seconde des *Tatienses*, de Tatius ; & la troisiéme des *Lucerences*, à cause du bois sacré où l'on avoit ouvert un asyle, qui avoit fait donner le droit de bourgeoisie à ceux qui s'y étoient retirez, car les Romains appellent les bois sacrez *Lucos*. Or que le peuple fut partagé en trois lignées, le nom même le témoigne ; puisqu'on les appelle encore *Tribus*, & leurs Chefs *Tribuns*. Chacune de ces Tribus est partagée en dix bandes, qu'on prétend avoir été appellées du nom de ces Sabines ; ce qui me paroît faux, car la plûpart eurent le nom des lieux qui leur furent assignez. Il est vray qu'on fit plusieurs autres honneurs à ces femmes ; entre autres on ordonna, Qu'on leur céderoit le bon côté quand on les rencontreroit dans les ruës & dans les chemins ; Qu'on ne diroit rien de malhonnête en leur présence ; Qu'on ne paroîtroit point nud devant elles, Qu'elles ne pourroient être obligées de comparoître devant les Juges établis pour juger des meurtres ; Que leurs enfans auroient droit de porter au col un ornement d'or, appellé *Bulla*, parce qu'il est fait comme ces bouteilles qui se forment sur l'eau

Les unes eurent le nom des lieux, & les autres celui de leurs Chefs.

Si une de ces Sabines avoit commis un meurtre, elle n'auroit pû être jugée que par des Commissaires pris dans le Senat.

* *Qu'on leur cederoit le bon côté.*] Le bon côté étoit alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne gouvernoit pas, on cédoit le côté droit à ceux à qui on vouloit faire honneur, on se mettoit à leur gauche ; & quand le lieu gouvernoit, on prenoit toûjours le lieu le plus découvert, soit qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne on prenoit le côté le plus exposé, le côté d'une riviere, le côté d'un précipice.

pendant la pluye, & qu'ils porteroient aussi la robe bordée de pourpre.

Cette robe étoit appellée prætexta.

Les deux Rois ne conferoient pas d'abord ensemble sur les affaires qui survenoient, mais chacun d'eux en déliberoit à part avec ses cent Senateurs, & ils s'assembloient tous ensuite pour ne rien faire que de concert. Tatius demeuroit où est presentement le temple de *Moneta*, & Romulus près du lieu appellé *les dégrez de belle rive*, & qu'on trouve en descendant du mont Palatin pour aller au Cirque, où l'on dit qu'étoit le Cormier sacré, dont on fait ce conte: Romulus voulant un jour éprouver sa force, lança du mont Aventin jusques-là un javelot dont le bois étoit de cormier; le fer s'enfonça si avant dans la terre, que personne ne sçut l'arracher, quelques efforts qu'on pût faire, & la terre qui étoit fort bonne, couvrit bientôt tout le bois, qui en peu de temps jetta des branches, & poussa un tronc de cormier fort grand & fort beau. Les descendans de Romulus, qui le regardoient avec une espece de religion, comme une de leurs antiquitez les plus sacrées, le firent environner de murailles pour le conserver, & quand quelqu'un s'appercevoit qu'il n'étoit ni bien verd, ni bien touffu, & qu'il sechoit faute de nourriture, il le disoit avec grande émotion à

Tatius tenoit le mont Capitolin & le mont Quirinal, & Romulus le mont Palatin & le mont Cælius.

Moneta, c'est Junon; Juno Moneta, Junon qui avertit.

Romulus voulant un jour éprouver sa force.] Servius dit que ce fut pour marquer les bornes de l'espace qu'il avoit pris pour un augure, *Romulus captato augurio, hastam de Aventino Monte, in Palatium jecit, quæ fixa refrondu‹i›t.*

ceux qu'il rencontroit; ceux-ci, comme des gens qui courent au feu, crioient par tout à l'eau, & dans un moment on venoit de toutes parts avec des vaisseaux pleins d'eau pour l'arroser & le rafraichir; mais lorsque Caius César fit bâtir ces dégrez de belle rive, on dit que les ouvriers en creusant offenserent par mégarde ses racines, de maniere qu'il mourut.

Caligula.

Les Sabins reçurent les mois des Romains, nous avons expliqué dans la vie de Numa tout ce qui regarde ce Calendrier; & Romulus prit des Sabins leur bouclier, & changea les armes de ses troupes, qui portoient des boucliers Grecs. Ils firent en commun leurs sacrifices & leurs fêtes, & sans rien changer à celles qui étoient particulieres à l'un & à l'autre de ces deux peuples, ils en ajoûterent de nouvelles, comme celles des *Matronales*, en l'honneur des Dames Sabines, qui avoient été cause de la paix, & celles des *Carmentales*, en l'honneur de la Déesse Carmenta, que quelques-uns pensent être la Parque qui préside à la naissance des hommes; c'est pourquoi elle est particulierement honorée des meres. D'autres prétendent que c'étoit la femme d'Evandre d'Arcadie, laquelle étant inspirée d'Apollon & rendant des oracles en vers, fut appellée *Carmenta*, parce que les Romains appellent les vers *Carmina*. Il est certain que son veritable nom étoit *Nicostrata*, & c'est l'opinion la plus generale. Cependant il y en a qui soûtiennent avec

Matronales.

Les fêtes des Dames Romaines, le premier Avril.

Les Dames faisoient un sacrifice à Mars & à Junon, & recevoient des presens de leurs amis.

Carmentales.

Fete très-solemnelle le xj. de Janvier, sous le Capitole, près de la porte Carmentale. On demandoit à cette Déesse qu'elle rendit les femmes fecondes, & qu'elle benit la naissance des enfans.

Elle étoit aussi adorée sous le nom de Themis.

Comme carens mente.

On célébroit les Lupercales le 15. de Février en l'honneur du Dieu Pan.

Car les Arcadiens célébroient la même fête en l'honneur du même Dieu.

Ce qui se pratiquoit à la fête des Lupercales.

plus de vrai-semblance que ce nom *Carmenta* signifie proprement *privée de sens*, & qu'il fut donné à cette femme à cause des fureurs prophétiques & des enthousiasmes qui la saisissoient; car les Latins disent *carere* pour être privé, & *mens* pour le sens & l'entendement. Nous avons déja parlé de la fête appellée *Palilia*; pour ce qui est de celle des Lupercales, le tems auquel on la célébre, pourroit faire croire que c'est une fête de purification, car on la célébre le plus malheureux jour du mois de Février, dont le nom signifie *purificatif*, & ce jour-là s'appelloit anciennement *Februata*; mais le nom propre de la fête ne veut dire proprement que *la fête des loups*; ce qui prouve qu'elle est très-ancienne, & qu'elle fut portée en Italie par les Arcadiens qui suivirent Evandre. Il est vrai que le mot ne signifie pas moins une *louve* qu'un *loup*, & par consequent cette fête peut avoir ainsi été appellée à cause de la louve de Romulus. Cela est même d'autant plus vrai-semblable, que ceux qui courent ce jour-là par la ville, & qu'on appelle *Luperques*, commencent leur course au même lieu où Romulus fut exposé. Il seroit bien difficile de rendre raison de tout ce qui se fait à cette fête, on y égorge des chevres, on fait approcher deux jeunes garçons des plus nobles familles; les uns leur touchent le front avec un couteau tout sanglant, & les autres le leur essuyent ensuite avec de la laine trempée dans du lait. Le front essuyé, il faut que ces enfans

rient de toute leur force; après cela on fait des courroyes de ces peaux de chevre, on court tout nud ceint d'une seule peau, & l'on frappe avec ces courroyes tous ceux qu'on rencontre. Les jeunes femmes, bien loin de fuir, sont ravies de recevoir de ces coups, croyant qu'ils ont la vertu de les faire devenir grosses, & de leur procurer un heureux accouchement. Une chose encore particuliere à cette fête, c'est que les *Luperques* sacrifient un chien.

Un certain Butas, qui a expliqué dans ses élegies les causes fabuleuses de la plûpart des cérémonies Romaines, écrit que Romulus ayant défait Amulius, vint tout courant & transporté de joye jusqu'au lieu où la louve les avoit nourris, son frere & lui; que cette fête ne se célébre qu'en mémoire de cette course, & que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi frappant à droite & à gauche ceux qu'ils trouvent sur leur chemin, pour imiter en cette occasion ce *que firent Remus & Romulus qui coururent depuis Albe jusques-là, ayant leurs épées nuës dans leurs mains.* Il ajoûte qu'on leur touche le front avec un couteau sanglant, pour marquer les meurtres qui furent commis dans cette journée, & le danger qu'ils avoient couru, & qu'on l'essuye avec du lait, pour faire souvenir de leur nourriture miraculeuse. Mais Caius Acilius raconte qu'avant que Rome fût

Un Poëte Grec qui avoit traité des origines ou des causes.

C'est un passage du Poëte Butas.

Mais Caius Acilius.] Caius Acilius Glabrio, qui fut Tribun

bâtie, Remus & Romulus égarerent quelques bêtes de leurs troupeaux ; Qu'après avoir fait leurs prieres au Dieu Faune, ils quitterent leurs habits pour être en état de mieux courir, & se mirent en quête, & qu'à cause de cela les *Luperques* courent tout nuds. Pour ce qui est du chien, s'il est vrai que ce soit un sacrifice de purification, on peut croire qu'on l'immole comme une victime propre à purifier; car les Grecs ne manquent jamais d'employer des chiens dans leurs sacrifices expiatoires, & ils font très-souvent la cérémonie qu'ils appellent *du Perisculacisme*. Mais si ce n'est qu'un sacrifice de reconnoissance, qu'on fait à la louve, qui sauva & nourrit Romulus, ce n'est pas non plus sans raison qu'on immole un chien, c'est-à-dire, un des plus grands ennemis des loups; à moins qu'on aime mieux croire que les *Luperques* le sacrifient pour se venger du mal qu'il leur fait quand ils courent.

Dieu des bergers.

C'est-à-dire, de l'expiation par un chien qu'on sacrifioit à Proserpine.

On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré, & qu'il établit pour cet effet des

Romulus institue à Rome la garde du feu sacré.

du peuple, l'an de Rome 556. Il avoit écrit l'histoire en Grec. Il est cité par Ciceron & par Tite-Live. Et ce dernier dit que ses annales furent traduites en Latin par Claudius.

La Cérémonie qu'ils appellent du Perisculacisme.] On offroit à Proserpine, entre autres offrandes de purification, de petits chiens que l'on portoit tout autour de ceux qui avoient besoin d'être purifiez. On peut voir le traité des Questions Romaines. Quest. 68.

On dit aussi que Romulus institua la garde du feu sacré.] Il veut dire qu'il l'institua à Rome; car ce feu étoit gardé à Albe; & il y avoit des Vestales avant la naissance de Romulus, puisque

Religieuses

Religieuſes appellées Veſtales. D'autres rapportent cette inſtitution à Numa ; mais il eſt certain d'ailleurs que Romulus étoit fort appliqué à la Religion, & de plus fort expert dans l'art des augures ; c'eſt pourquoi même il portoit toûjours à la main le bâton augural, appellé *Lituus*, qui eſt une verge courbée par le bout, avec laquelle les Devins, après qu'ils ſe ſont aſſis pour contempler le vol des oiſeaux, marquent & limitent les regions du Ciel. Cette verge qui avoit toûjours été gardée dans le Capitole avec beaucoup de ſoin, ſe perdit quand les Gaulois prirent Rome ; mais après que ces barbares eurent été chaſſez, on la trouva ſous un grand monceau de cendres, & elle n'étoit nullement endommagée par le feu, qui avoit conſumé tous les lieux des environs.

Ciceron dit que ce fut dans une des chapelles des Saliens ſur le mont Palatin.

Loix de Romulus.

Romulus fit auſſi quelques Loix, parmi leſquelles il y en a une qui ſemble fort dure ; c'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs

la mere de Romulus étoit Veſtale ; mais les Veſtales furent établies à Rome par Numa, comme on le verra dans ſa vie. Ce feu éternel n'étoit pas ſeulement gardé à Rome, mais en Egypte, & preſque dans toutes les nations. Elles avoient pris cette coûtume des Hebreux, à qui Moyſe avoit donné cette Loi : *Ignis autem in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubjiciens ligna mane per ſingulos dies.*

Marquent & limitent les regions du ciel. C'eſt-à-dire, marquent & limitent un certain eſpace du ciel, entre lequel il faut que les oiſeaux du ciel paroiſſent, & cet eſpace étoit en quarré, chaque côté confrontant à un des côtez du monde.

C'eſt celle où il défend aux femmes de quitter leurs maris, & permet aux maris de renvoyer leurs

femmes, quand elles ont empoiſonné leurs enfans, qu'on leur a trouvé de fauſſes clefs, ou qu'elles ont commis adultere ; & ſi quelqu'un répudie ſa femme, pour quelqu'autre raiſon, il ordonne que la moitié de ſon bien ſoit adjugée à la femme, l'autre moitié conſacrée à Cerès, & qu'il ſoit dévoüé lui-même aux Dieux infernaux. Il y a encore dans ſes Loix une choſe bien particuliere, c'eſt que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit,

Homicide appellé parricide.

femmes.) Je ne ſçai où Plutarque a pris cette Loi de Romulus, Denys d'Halycarnaſſe dit au contraire, que Romulus rendit le mariage ſaint & indiſſoluble, *par la confarréation*, c'eſt-à-dire, par la participation de l'orge, qui avoit été la nourriture des premiers hommes. Il eſt vrai que quand la femme tomboit dans quelque grande faute, comme de commettre adultere, ou de boire du vin, le mari avoit la liberté de la punir, pourvû qu'il le fit de l'avis des parens de la femme, qui devoient connoître avec lui du forfait. La Loi du divorce ne fut point établie par Romulus, & il eſt même certain que parmi les Romains, la femme avoit le même droit que le mari, & la Loi que Plutarque trouve dure, étoit pourtant la Loi que Dieu avoit donnée à ſon peuple par Moïſe ; la femme n'avoit pas la liberté de répudier ſon mari, & le mari pouvoit répudier ſa femme, & cette Loi eſt conforme au droit naturel ; car naturellement la femme eſt ſoûmiſe à l'autorité du mari, & non pas le mari à l'autorité de la femme.

L'autre moitié conſacrée à Cerès, & qu'il ſoit dévoüé lui-même aux Dieux infernaux.) C'étoit la formule ordinaire des confiſcations & des condamnations, *Familia ad ædem Cereris, ipſe Diti* ou *Jovi ſacer eſto.*

C'eſt que n'ayant établi aucune peine contre le parricide, il donne pourtant ce nom à l'homicide, de quelque nature qu'il ſoit.) Plutarque a ici en vûë cette Loi. *Si quis hominem dolo ſciens morti duit, parricida eſto. Si quelqu'un tuë un homme volontairement & de guet-à-pens, qu'il ſoit traité de parricide.* Mais d'autres attribuënt avec plus de vrai-ſemblance cette Loi à Numa. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une

comme tout homicide étant exécrable, & le parricide impossible. Et pendant long-tems il a paru qu'il avoit raison de ne vouloir pas reconnoître qu'on pût être capable d'une si grande abomination; car pendant près de six cens ans, il ne s'est trouvé personne qui ait commis un si énorme crime; le premier parricide fut un Lucius Hostius, après les guerres d'Annibal. En voilà assez sur cette matiere.

Parricide proprement dit, combien de tems inconnu à Rome.

La cinquiéme année du regne de Tatius, quelques-uns de ses amis & de ses parens ayant rencontré sur leur chemin des Ambassadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome, voulurent les voler, & comme ceux-ci prirent le parti de se défendre, ils les tuerent. La nouvelle d'un si horrible attentat se répandit d'abord dans Rome. Romulus étoit d'avis d'en punir les auteurs sans aucun délai; mais Tatius, qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, usoit toûjours de remise, & c'est la seule occasion où le public les ait vûs en differend; car jusques-là ils avoient eu tant d'égards l'un pour l'autre, que dans tou-

Les habitans de Laurentum dans l'ancien Latium.

chose bien remarquable, que le nom de *parricide* ait été connu en Italie, si long-tems avant le crime, qui merite proprement ce nom.

Ayant rencontré sur le chemin des Ambassadeurs que les Laurentins envoyoient à Rome.) Denys d'Halycarnasse écrit que c'étoient des Ambassadeurs de Lavinium, qui étoient allez se plaindre à Rome de quelque incursion, que des amis de Tatius avoient faites sur leurs terres, & qu'à leur retour, ces Sabins les attendirent sur le chemin, les dévaliserent & en tuerent plusieurs. Lavinium & Laurentum étoient deux villes fort voisines, entre Ostie & Antium.

tes les affaires, il n'avoit paru qu'un seul & même esprit. Les amis de ceux qui avoient été tuez, voyant qu'ils ne pouvoient avoir justice à cause de Tatius, l'épierent si bien, qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium, ils se jetterent sur lui & le tuerent, & bien loin de faire aucun mal à Romulus, ils le reconduisirent, en le comblant de benedictions & de loüanges. Romulus emporta le corps de Tatius, & l'enterra fort honorablement sur le mont Aventin, près du lieu appellé *Armilustrium*; mais il ne pensa nullement à venger sa mort. Quelques Historiens écrivent même que les Laurentins craignant son ressentiment, lui livrerent ces meurtriers, & qu'il les renvoya en disant, qu'ils avoient justement puni le meurtre par le meurtre; ce qui fit penser & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un Collegue. Les Sabins n'en témoignerent pourtant rien, & ne firent aucune démarche qui tendît à la revolte; au

Près de Laurentum entre Ostie & Antium.

Tatius tué par les Laurentins.

Parce qu'on y purifioit l'armée le 19. d'Octobre.

Action injuste de Romulus.

Qu'un jour qu'il faisoit un sacrifice avec Romulus dans la ville de Lavinium.) C'étoit un sacrifice que les Rois de Rome etoient obligez d'aller faire tous les ans à Lavinium, aux Dieux de la patrie pour le salut de leur ville. Licinius écrit que Tatius ny alla ni avec Romulus, ni pour faire ce sacrifice, mais qu'il y alla seul pour porter les habitans à pardonner aux coupables,

Sur le mont Aventin près du lieu appellé Armilustrium.) Ce lieu fut appellé *Armilustrium*, parce qu'on y purifioit les troupes qui s'y assembloient en armes le 19. d'Octobre. La fête, le sacrifice, & le lieu s'appelloient *Armilustrium*.

Ce qui fit penser & dire qu'il n'étoit pas fâché d'être délivré d'un collegue.) Et on le pensa avec raison. Car Romulus fit fort mal de renvoyer ces meurtriers de Tatius; il devoit les faire punir.

contraire les uns par l'amour qu'ils avoient pour Romulus, les autres pour la crainte de sa puissance, & le reste, parce qu'ils l'adoroient comme un Dieu, continuerent tous dans la soûmission & dans l'obéïssance avec une profonde venération. La plûpart des Etrangers ne le reveroient pas moins que ses sujets. Les anciens Latins firent amitié & alliance avec lui par des Ambassadeurs qu'ils lui envoyerent. Il prit Fidenes, qui est une ville fort voisine de Rome. Les uns disent qu'il la surprit, en envoyant d'abord quelque Cavalerie qui s'empara des portes, & qu'il survint ensuite tout d'un coup avec le gros de ses troupes. Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome, jusqu'à ses fauxbourgs, & que comme ils emmenoient leur butin, Romulus, qui leur avoit dressé une embuscade, tomba sur eux, les défit, & prit leur ville, qu'il ne voulut ni raser ni détruire, mais qu'il fit colonie des Romains, en y envoyant deux mille cinq cens Habitans, le treiziéme d'Avril.

Le jour des Ides d'Avril.

Quelque tems après il s'éleva une si cruelle peste dans Rome, que les hommes mouroient subitement sans avoir été malades, & que les arbres ne pouvoient parvenir à porter leur fruit, ni les bêtes à faire leurs petits. De plus, il tomba

Fleaux dont Rome fut affligée.

Les autres écrivent que ceux de Fidenes coururent & ravagerent les premiers le territoire de Rome.) C'est ainsi que l'écrit Tite-Live. Denys d'Halycarnasse dit qu'ils pillerent un convoi, que les Romains faisoient venir de Crustumerium.

Ils prenoient pour du sang une pluye composée d'exhalaisons rousses.

sur la ville une pluye de sang, de maniere que les calamitez publiques furent d'abord aggravées par une furieuse superstition, qui s'empara de tous les esprits, & qui se fortifia encore quand on vit que les mêmes fleaux tomboient sur la ville de Laurentum; car on ne douta plus que la vengeance divine ne poursuivît ces deux villes pour le meurtre de Tatius, & pour celui des Ambassadeurs. En effet, dès le moment que des deux côtez on eut livré & puni les auteurs de ces meurtres, ces fleaux cesserent visiblement, & en même tems dans ces deux villes, que Romulus purifia ensuite par des sacrifices d'expiation, qui durent encore aujourd'hui, & qui se font, dit-on, à la porte Ferentine.

La cause de ces fleaux, & leur cessation.

La même que la porte Latine. On l'appelloit Ferentine, parce qu'on sortoit par là pour aller à Ferentum.

Avant que la peste eût cessé, ceux de la ville de Camerium allerent attaquer les Romains, & fouragerent leur pays, dans l'esperance que le mal qu'ils souffroient, les mettroit hors d'état de se défendre; mais Romulus sortit contre eux, les battit, leur tua six mille hommes sur la place, prit leur ville, transporta à Rome la moitié de ceux qui étoient échapé du combat, & ajoûta à l'autre moitié deux fois autant de Citoyens Romains, qu'il établit dans la ville le premier d'Août, tant le nombre de ses Citoyens s'étoit augmenté en seize ans qu'il y avoit que

Camerium. Ville du Latium près de Rome.

Romulus bat ceux de Camerium.

Jour des Calendes d'Août.

Ceux de Camerium allerent attaquer les Romains.) Ils égorgerent ou chasserent la garnison, que Romulus avoit envoyée dans leur ville, qu'il avoit déja fait colonie des Romains.

Rome étoit bâtie. Parmi les dépoüilles qu'il emporta de Camerium, il y eut un char de cuivre à quatre chevaux, qu'il consacra dans le Temple de Vulcain, après y avoir ajoûté sa statuë, que la Victoire couronnoit.

Statuë de Romulus couronnée par la Victoire.

Sa puissance étant ainsi affermie, les plus foibles de ses voisins plioient sous lui, & se contentoient de vivre en repos & en sûreté, & les plus puissans reveillez par la crainte & par l'envie, voyoient bien que Romulus n'étoit pas un homme à mépriser, & qu'il falloit à quelque prix que ce fût empêcher son accroissement, & lui opposer de fortes barrieres. Les Veiens, qui possedoient un grand pays, & qui habitoient une bonne & forte ville, furent les premiers des Toscans qui commencerent la guerre, en redemandant Fidenes, comme une ville qui leur appartenoit; en quoi ils faisoient une chose, non-seulement injuste, mais ridicule; car après avoir abandonné ses Habitans aux armes Romaines, & les avoir laissé périr sans leur donner le moindre secours, ils s'avisoient de redeman-

Habitans de la ville de Veies, capitale de la Toscane

Guerre des Veiens contre Rome.

Après y avoir ajoûté sa statuë que la Victoire couronnoit) Denys d'Halycarnasse dit qu'il y ajoûta sa statuë, & une inscription Grecque, où étoient contenuës toutes ses actions; mais il ne dit rien de la Victoire. Et je doute encore plus de l'inscription; car, comme je l'ai déja dit, on ne commença à mettre des inscriptions aux statuës, que long-tems après Romulus; on ne marqua même d'abord que le nom ou la dignité de ceux à qui on les élevoit, & je ne crois pas que pendant plus de six cens ans, on ait vû à Rome aucune statuë avec de ces longues & fastueuses inscriptions, que la vanité inventa depuis.

der ses terres & ses maisons, quand elles appartenoient à un autre maître. Romulus les ayant donc renvoyez avec une réponse pleine de mépris & de mocquerie, ils partagerent leurs troupes en deux corps; avec l'un ils allerent attaquer l'armée de Fidenes, & avec l'autre ils marcherent contre les troupes que conduisoit Romulus. Ceux qui donnerent du côté de Fidenes, eurent l'avantage, & tuerent deux mille Romains; mais ceux qui combattirent contre Romulus furent défaits, & perdirent plus de huit mille hommes Quelques jours après il y eut encore près de Fidenes un autre combat, où Romulus merita tout l'honneur de la victoire; car tout le monde convient, qu'il joignit en cette occasion la ruse au courage, & qu'il fit paroître une force de corps & une vîtesse au-dessus de l'humanité. Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main, est non-seulement fabuleux, mais entierement incroyable; car même on accuse les Messeniens d'avoir outré le mensonge & la va-

Veiens défaits, par Romulus.

Autre victoire de Romulus, qui ne fut duë qu'à sa prudence & à son courage.

Peuples de Messenie, au bas du Peloponese.

Ce que quelques-uns avancent, que de quatorze mille hommes qui moururent sur la place, Romulus en tua plus de la moitié de sa main.) Les Historiens dont parle Plutarque, avoient pris au pied de la lettre, ce qu'on chantoit dans le chant de triomphe, où l'on n'épargnoit pas l'hyperbole. C'est comme les femmes d'Israël, qui sortirent au-devant de David, lorsqu'il revenoit de la défaite des Philistins, & qui chantoient; *Saül a tué mille hommes, & David en a tué dix mille.*

*Car même on accuse les Messeniens d'avoir outré le mensonge & la vanité, quand ils ont dit d'A-*nité,

nité, quand ils ont dit d'Aristomene, qu'il fit trois fois le sacrifice de cent victimes, pour autant de Lacedémoniens qu'il avoit tuez dans trois combats.

L'armée des Veiens ayant été mise en deroute, Romulus ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards, il marcha droit à leur ville. Les habitans, qui venoient de recevoir un si grand échec, n'attendirent pas qu'il en formât le siege, ils sortirent au-devant de lui avec toutes sortes de soumissions & de prieres, & en obtinrent une treve de cent ans, en abandonnant cette partie de leur territoire, qu'ils appellent *Semptempagium*, en cedant les salines, qui sont à l'embouchure du Tibre, & en donnant pour ôtages cinquante de leurs principaux citoyens.

Le canton des sept bourgs depuis Veies jusqu'au Tibre.

Romulus triompha ensuite le quinziéme d'Octobre, menant un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels étoit le Genéral même des Veiens, homme déja vieux & qui s'étoit acquitté de sa charge avec moins de sagesse & d'experience que son âge ne promettoit. De-là vient qu'encore aujourd'hui ceux qui font les sacrifices de victoire, conduisent au Capitole par la grande place un vieillard vêtu d'une robe

Triomphe de Romulus le jour des Ides d'Octobre.

Coûtume des Romains dans les sacrifices de victoire.

ristomene &c.] Pausanias écrit qu'Aristomene, Capitaine des Messeniens contre les Spartiates, offrit trois fois à Jupiter surnommé *Ithomates*, le sacrifice de cent victimes pour autant d'ennemis qu'il avoit tués de sa main en trois differents combats, & il marque les trois combats & les lieux où ils furent donnez. Ces guerres de Messene arriverent du tems de Tullus Hostilius.

de pourpre, & qui porte au col l'ornement d'or appellé *Bulla*, que l'on donne aux enfans de bonne maison, & un heraut crie à haute voix, *Sardiens à vendre*; car on prétend que les Toscans descendent d'une colonie de Sardis, & Veies est une ville de Toscane.

Toscans colonie de Sardis capitale de la Lidie dans l'Asie Mineure.

Ce fut la derniere guerre qu'eut Romulus, après laquelle il ne put éviter ce qui arrive presque à tous ceux que la fortune, par des faveurs extraordinaires, a élevez à une fort grande puissance. Corrompu par ses prosperitez & enflé d'orgueil, de prince doux & sociable qu'il étoit auparavant, il degénéra en Monarque fâcheux & superbe, & commença à blesser les yeux de ses Citoyens par son port & par ses habits; car sur une veste de pourpre il portoit la robe bordée, ne se laissoit voir qu'assis dans un siege à dossier renversé, étoit toûjours environné de cette compagnie de jeunes gens qu'on appelloit *Celeres*, à cause de la vitesse avec laquelle

Princes corrompus d'ordinaire par les grandes prosperitez.

La robe appellée Trabea, qui étoit une espece de manteau Royal de pourpre bordé de bandes d'autre pourpre, souvent brochée d'or.

Sardiens à vendre.] Plutarque dans ses Questions Romaines, rapporte encore à la même occasion l'origine de cette coûtume; mais il se trompe, les Toscans ne descendoient nullement des Lydiens, comme nous l'avons dit ailleurs. Sinnius Capito a suivi de meilleurs mémoires, quand il a écrit que cette coûtume commença après que le Consul Tiberius Sempronius Gracchus eut pris la Sardaigne; car il emmena un si grand nombre d'esclaves, que pendant long-tems on ne vit que Sardiens à vendre dans tous les marchez, & c'est ce qui donna lieu au proverbe, *Sardi venales, alius alio nequior*; *Sardiens à vendre, tous plus méchans l'un que l'autre.* Proverbe que l'on appliqua ensuite à tous les prisonniers que l'on menoit en triomphe.

Etoit toûjours environné de ces jeunes gens, qu'on appelloit Celeres.] Il avoit créé trois compagnies de trois cent des plus vail-

ils exécutoient ſes ordres, & quand il marchoit en public il étoit précedé par des Huiſſiers, qui portoient des baguettes dont ils écartoient la foule, & qui avoient pour ceintures des courroyes dont ils lioient tous ceux qu'il ordonnoit. Et de-là ces Huiſſiers étoient appellez *Licteurs*, du mot *ligare*, dont les Latins ſe ſervoient anciennement pour dire *lier*, ce qu'ils diſent préſentement *alligare*. Mais je crois plûtôt qu'on a adjoûté un C à l'ancien mot, qui étoit *Liteurs*, & que ces Huiſſiers étoient ainſi appellez, comme Miniſtres publics, du mot *Leitos*, dont les Grecs ſe ſervent encore pour dire le peuple, reſervant le mot *Laos* pour dire la populace.

Plutarque ſe trompe.

Cependant Romulus, après la mort de ſon ayeul Numitor, au lieu de ſe mettre en poſſeſſion du royaume d'Albe, qui lui appartenoit légitimement, en laiſſa l'adminiſtration aux Albains, pour regagner en quelque façon les bonnes graces du peuple; & tous les ans il créoit à Rome un Magiſtrat, qui rendoit la juſtice aux Sabins; mais par un ſi dangereux exemple il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roi,

Faute conſidérable de Romulus.

lants hommes, qui étoient ſes gardes, & qui combattoient toûjours autour de lui à pied & à cheval, comme les gardes des Rois de Lacedémone.

Mais par un ſi dangereux exemple il enſeigna aux Nobles de Rome à vivre ſans Roi.] C'eſt-à-dire, qu'à l'exemple des Albains, & dans Rome même, celui des Sabins qui n'obéïſſoient qu'à un Magiſtrat, qui changeoit toutes les années, firent ouvrir les yeux aux Romains, & que cela joint à tous leurs mécontentemens, les détermina à ſe défaire de leur prince. Les Albains étoient alors les ſeuls peuples qui n'euſſent

& à former un état libre & indépendant, en commandant chacun à leur tour. Car sous lui les Patriciens n'avoient aucune part aux affaires; honorez seulement d'un vain titre, ils n'étoient appellez au Conseil que par coûtume & par bienséance, & nullement pour y donner leur avis; leur seule fonction étoit de recevoir respectueusement les ordres du Roi, & le seul avantage qu'ils avoient sur le peuple, c'étoit d'être instruits les premiers de ce qui se passoit. Encore tout cela leur paroissoit-il supportable; mais quand de sa propre autorité Romulus vint à partager à ses soldats les terres conquises, & à rendre aux Veiens leurs ôtages, sans se mettre en peine de ce qu'ils en pensoient, alors ils trouverent qu'il faisoit au Senat une injure trop visible. Et comme il disparut quelques jours après, les Senateurs furent soupçonnez d'avoir eu beaucoup de part à sa mort, qui arriva le septiéme de Juillet, appellé *Quintilis*, & sur laquelle on ne sçait rien de certain que le tems; car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui representent cet accident;

Patriciens comment traitez par Romulus.

Le jour des Nones de Juillet.

On ne sçait rien de certain sur la mort de Romulus que le temps.

point de Roi, exemple dangereux pour une Monarchie qui ne fait que de naître. Mais c'étoit bien pis de voir dans Rome même toute une nation obéïr à un Magistrat particulier, indépendamment des ordres du Prince.

Et à rendre aux Veiens leurs ôtages.] Denys d'Halicarnasse ajoûte qu'il se rendit aussi insupportable par sa cruauté, ayant condamné plusieurs Romains considérables à être précipitez du roc Tarpeïen.

Car à pareil jour on fait encore aujourd'hui beaucoup de choses qui représentent cet accident.] Le Calendrier Romain marque ce

& il ne faut pas s'étonner de cette incertitude, puisque même Scipion l'Affricain ayant été trouvé mort dans sa maison après souper, on ne put en aucune maniere découvrir comment cela s'étoit fait. Les uns asseurerent qu'étant naturellement fort infirme, la nature avoit défailli en lui tout d'un coup; Les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même; & les autres enfin, que ses ennemis étoient entrez la nuit chez lui & l'avoient étouffé; cependant son corps fut exposé à la vûë de tout le monde, & chacun eut la liberté de chercher sur lui les marques & les vestiges de sa mort; au lieu qu'il ne resta pas la moindre partie du corps de Romulus, ni le plus petit morceau de ses habits; de sorte que l'on conjectura que pendant qu'il tenoit le conseil dans le temple de Vulcain, les Senateurs s'étoient jettez sur lui, l'avoient déchiré & en avoient em-

Scipion fils de Paul Emile & adopté par le grand Scipion l'Afriquain.

Où le Senat avoit accoûtumé de s'assembler, ce temple étoit près de la grande place.

jour-là, *Populifugium*, *la fuite du peuple*, *Nona Caprotina*, *les Nones Caprotines*, *& festum ancillarum*, *la fête des servantes.* Trois choses qui avoient du raport à cet accident, comme on le verra dans la suite.

Les autres, que de dessein formé il s'étoit empoisonné lui-même.] Sa femme Sempronia fut soupçonnée de lui avoir donné ce poison, parce qu'elle étoit sœur des Gracques, aux entreprises desquels il s'étoit toûjours opposé. On ne fit aucune recherche de sa mort, sur quoi Valere Maxime dit fort bien: *Raptorem spiritûs domi invenit, mortis punitorem in foro non reperit*; *il trouva un meurtrier dans sa maison, & ne trouva pas un vengeur dans Rome.*

Et chacun eut la liberté de chercher sur lui.] Victor dit pourtant qu'il fut emporté la tête enveloppée d'un linge, afin que les marques de sa mort ne parussent pas: *obvoluto capite elatus est, ne livor appareret.*

porté chacun leur piece cachée dans leur ſein.

Il eſt vrai que d'autres penſent que cela n'arriva, ni dans le temple de Vulcain, ni en preſence des Senateurs ſeuls; mais que Romulus étant à une aſſemblée du peuple hors de la ville, près du marais appellé *le marais de la chevre*, tout d'un coup il ſe fit des changements incroyables dans l'air, & il ſurvint un orage ſi horrible qu'on ne le ſçauroit décrire. Le ſoleil perdit entierement ſa lumiere, & le jour fut changé en une nuit effroïable & obſcure, où l'on entendit de tous côtez ſans relâche des tonnerres épouvantables & des tourbillons de vents impetueux. Pendant ce temps-là le peuple étonné prit la fuite & ſe diſperſa de tous côtez; mais les Senateurs ſe ſerrerent. L'orage ceſſé, & le ſoleil commençant à diſſiper les tenebres, le peuple revint dans le même lieu, & comme il cherchoit & redemandoit ſon Roi, qu'il ne voyoit plus paroître, les Senateurs lui

Le ſoleil perdit entierement ſa lumiere.] Les anciens ont écrit que Romulus, après avoir regné 37. ans, étoit mort pendant une grande éclipſe de Soleil. Ciceron dans les fragments du VI liv. de la Répub. *Namque ut olim deficere ſol hominibus extinguique viſus eſt, cùm Romuli animus hæc ipſa in templa penetravit.* En effet par les tables aſtronomiques, on voit que ſur la fin de la premiere année de la XVI. Olymp. il y eut une éclipſe de ſoleil le 26. de May, qui alors, à cauſe de l'irregularité du Calendrier, pouvoit fort bien ſe rencontrer dans le mois de Juillet; mais comment accorder cela avec l'anniverſaire, que les Romains celebroient tous les ans pour Romulus, à la fête des Quirinales, vers la mi-Fevrier? Il y a bien de l'apparence que les Romains n'étoient pas mieux inſtruits du tems de la mort de Romulus, que de celui de la fondation de Rome.

défendirent d'en faire une plus longue recherche, & lui ordonnerent de l'honorer & de le reverer comme celui qui avoit été enlevé au ciel, & qui, au lieu d'un Prince doux & favorable leur seroit désormais un Dieu propice qui exauceroit tous leurs vœux. Les plus simples, ravis de cette bonne nouvelle & pleins d'esperance, se retirerent en adorant dans leur cœur ce nouveau Dieu; mais les autres approfondissant davantage ce mystere avec un esprit d'animosité & de vengeance, troubloient extrêmement les Senateurs, car ils les accusoient d'être les seuls meurtriers du Roi, & de n'amuser ainsi le peuple par des contes ridicules, que pour cacher leur crime.

Ils disoient que c'étoit le Dieu Mars son pere qui l'avoit enlevé.

Ce desordre alloit aboutir à une guerre civile, lorsqu'un des plus nobles Patriciens, & connu pour un des plus gens de bien de toute la ville, Julius Proculus, qui étoit venu d'Albe à Rome avec Romulus, & qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince, se présenta dans la grande place, & jura devant tout le monde sur ce qu'il y avoit de plus sacré; que comme il revenoit, Romulus s'étoit apparu

Il descendoit d'Ascanius.

Cet homme de bien croyoit qu'il étoit permis de jurer à faux pour sauver l'Etat.

Les plus simples ravis de cette bonne nouvelle.] Cela peint bien le peuple. Dans un moment il adorera comme un Dieu celui qu'il n'aura pû souffrir pour maître, ni même pour voisin.

Et qui avoit eu le plus de part à l'amitié & à la familiarité de ce Prince.] Tout cela étoit nécessaire, afin qu'on ajoûtât foi à sa déposition. Sa probité rendoit croyable son témoignage, & l'amitié que Romulus avoit pour lui, faisoit croire qu'il s'étoit plûtôt apparu à lui, qu'à tout autre.

à lui beaucoup plus grand que de coûtume, & couvert d'armes plus éclatantes que le feu; Que lui tout étonné, lui avoit dit, *Ah! Seigneur, que vous avons-nous fait, & pourquoi nous avez-vous quittez si malheureusement, en nous exposant au plus cruel de tous les reproches, & en plongeant toute vôtre ville orpheline dans le plus grand deüil où elle puisse jamais se trouver?* & que Romulus avoit bien daigné lui répondre: *Proculus, telle a été la volonté des Dieux, qu'après avoir été aussi long-temps avec les hommes, & avoir bâti une ville, qui doit être la maîtresse de l'Univers & la plus glorieuse Cité du monde, je retournasse ainsi au ciel, d'où j'étois descendu; mais prens courage & ne manques pas de dire aux Romains, qu'en s'exerçant aux grands travaux, & en se munissant de temperance & de sagesse, ils s'éleveront au plus haut degré de puissance où les hommes puissent parvenir. Pour moy, sous le nom de Quirinus, je serai desormais votre Protecteur & votre Dieu tutelaire.*

Les grands travaux, la temperance & la sagesse necessaires à un Etat pour s'élever à une grande puissance.

Ce témoignage parut digne de foi, tant à cause des mœurs de celui qui le rendoit, que de son serment; & ce qui aida beaucoup encore à le faire recevoir, c'est que, comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même tems d'un tel enthousiasme, que per-

Je retournasse ainsi au ciel d'où j'étois descendu.] Il faut rapporter ici les deux mots ἐκεῖθεν ὄντα, qui ont été fort mal placez, une ligne plus haut par la négligence des Copistes. Un manuscrit a fort bien corrigé cette faute, & je l'ai suivi. Ces transpositions sont assez frequentes dans les anciens.

C'est que, comme par une inspiration divine, tout le monde fut saisi en même tems d'un tel en-

sonne

ſonne ne chercha à contredire, & que chacun, oubliant ſes premiers ſoupçons, ſe mit à adorer Quirinus & à l'invoquer. Mais tout cela reſſemble aſſez à ce que les Grecs content d'un Ariſteas Proconneſien, & d'un Cleomede Aſtypaléen; car ils diſent que cet Ariſteas étant mort dans une boutique de Foulon, ſes amis, qui allerent pour emporter ſon corps, ne le trouverent plus, & que des gens qui revenoient de quelque voyage, aſſurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.

De l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide.

De l'Iſle Aſtypalée, au-deſſus de Crete.

Hiſtoire d'Ariſteas.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe

Force prodigieuſe de Cleomede.

thouſiaſme.) Combien d'exemples de ces ſots entheuſiaſmes, n'a-t-on pas vûs dans beaucoup d'aſſemblées du peuple? mais ce qui n'arrive pas toûjours, c'eſt qu'en cette occaſion les Romains tirerent du menſonge la même utilité qu'ils auroient tirée de la vérité; car qu'auroit pû faire davantage Romulus Dieu, que de ſauver l'Etat, & de faire succeder la paix & l'union, à une ſi grande diviſion & à un ſi affreux deſordre?

D'un Ariſteas Proconneſien.) Cet Ariſteas de l'Iſle de Proconneſe dans la Propontide, étoit Hiſtorien & Poëte, & grand Charlatan. Il avoit composé en vers hexametres l'hiſtoire des Arimaſpes ou Scythes, s'il eſt vrai que cet ouvrage n'ait pas été ſuppoſé, comme Denys d'Halicarnaſſe l'a crû. Il diſoit que ſon ame ſortoit de ſon corps quand il vouloit, & qu'elle retournoit enſuite. Il vivoit du temps de Creſus. Herodote conte cette hiſtoire au long dans ſon IV. Liv.

Et que des gens qui revenoient de quelque voyage, aſſurerent qu'ils l'avoient rencontré, & qu'il tenoit le chemin de Crotone.) Il vint un homme d'Artacia, près de Cyzique, qui dit qu'il avoit vû Ariſteas qui tenoit le chemin de Cyzique, & qu'il avoit parlé à lui. Plutarque s'eſt trompé, & il a confondu cette hiſtoire avec une autre avanture du même Ariſteas à Metapont, qu'Herodote raconte immédiatement après la premiere.

Pour ce qui eſt de Cleomede, ils racontent que ce fut un homme d'une force prodigieuſe, & d'une grandeur demeſurée; mais d'ailleurs furieux & inſenſé.) Pauſanias raconte

& d'une grandeur démesurée, mais d'ailleurs furieux & insensé; après avoir fait plusieurs violences, il entra un jour dans une école pleine de petits enfans, & d'un coup de poing qu'il donna à une colomne qui soûtenoit le comble, il la partagea par le milieu, de maniere que le toict tomba sur ces enfans & les écrasa; se voyant poursuivi, il se jetta dans un grand coffre qu'il ferma sur lui, & en tint si bien le couvercle, que plusieurs personnes ayant joint leurs forces pour l'ouvrir, ne purent jamais le faire. Enfin ils prirent le parti de le rompre; mais quand ils l'eurent mis en piéces, ils ne trouverent leur homme ni vivant, ni mort, dont ils furent si surpris, qu'ils envoyerent sur l'heure même consulter l'oracle de Delphes; la Prêtresse leur fit cette réponse, *Cleomede est le dernier de tous les Heros.* On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre, & qu'à sa place on ne trouva qu'une pierre dans son lit. On débite encore plusieurs autres fables contre toute sorte d'apparence de vérité, en asso-

Qui étoit dans le temple de Minerve où il se refugia.

Conte d'Alcmene.

au long cette histoire dans le second Livre. Il dit que l'Olympiade 72. ce Cleomede luttant contre un homme d'Epidaure, appellé Iccus, le tua; les Juges ayant trouvé l'action fort mauvaise, lui réfuserent le prix, & Cleomede outré de douleur, se retira chez lui & perdit l'esprit.

Cleomede est le dernier de tous les Heros.) Plutarque ne rapporte que le premier vers de la réponse, la Prêtresse ajoûtoit: *Honorez-le par vos sacrifices, comme n'étant plus mortel.* Voilà un plaisant Heros, qu'un fou qui fait périr un grand nombre d'enfans.

On dit aussi que le corps d'Alcmene disparut au milieu de sa pompe funebre.) Les Thebains disoient qu'Alcmene n'avoit point eu de tombeau, parce qu'elle

ciant mal-à-propos au privilege des Dieux immortels ce qui est mortel de sa nature. Véritablement il y a de l'impieté & de la bassesse à nier la divinité de la vertu; mais de vouloir mêler la terre avec le ciel, voilà ce qui est extravagant & ridicule.

Erreur de Plutarque.

Laissant donc tous ces contes vains, arrêtons-nous à cette verité constante, qu'après que le corps, comme dit Pindare, *a été la proye de la mort, l'ame triomphe d'elle, & demeure seule image vivante de l'éternité.* Comme elle est la seule qui vient des Dieux, elle est aussi la seule qui y retourne, non pas avec le corps, mais après qu'elle en est séparée, qu'elle est devenuë simple & pure, & qu'elle ne tient plus rien de la chair; car l'ame seche, comme dit Heraclite, est la plus excellente, elle se détache du corps, comme un éclair s'élance de la nuë; au lieu que celle qui est mêlée & détrempée avec le corps, & qui n'est pour ainsi dire, que de chair, ressemble proprement à une vapeur épaisse & pesante, qui ne s'enflamme que très-difficilement

Plutarque appelle l'immortalité de l'ame une verité constante.

Philosophe d'Ephese qui vivoit peu de tems après Pythagore.

avoit été changée en pierre. *Pausan.*

Mais de vouloir mêler le ciel avec la terre, voilà ce qui est extravagant & ridicule.) Plutarque veut combattre par-là cette opinion, que les hommes puissent être dans le ciel en corps & en ame; mais son raisonnement n'en détruit pas la vérité, qui est trop sublime, pour avoir été conçuë par des Payens aveugles.

Arrêtons-nous à cette verité constante.) Au lieu de ἐχυρῶς τῆς ἀσφαλείας, Henry Etienne a lû ἐχυρῶς τῆς ἀσφαλείας, mais il n'est pas nécessaire de rien changer, ἐχοιδένης τῆς ἀσφαλείας, *y ayant une seureté entiere.*

Car l'ame seche, comme dit Heraclite.) Cette ame seche est fort bien imaginée par un Philosophe,

& ne s'éleve qu'avec peine. Il n'est donc nullement nécessaire de forcer la nature, en plaçant dans le ciel les corps des gens de bien avec leurs ames; il suffit d'être fortement persuadé que par la vertu leurs ames deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & si elles ont passé toute leur vie, comme les jours des saintes cérémonies & des purifications, dans la pureté & dans l'innocence, sans avoir commis aucune œuvre mortelle, ni flechi sous le joug des passions, de genies elles deviennent de véritables Dieux, & reçoivent la plus grande & la plus heureuse de toutes les récompenses, non pas par un Arrêt public d'une ville, mais réellement & par des raisons, qui se tirent de la divinité même.

Les hommes doivent vivre toute leur vie comme ils vivent pendant les jours les plus saints.

Car toute une ville peut se tromper.

Pour ce qui est du surnom de Quirinus,

qui mettoit le feu pour premier principe de toutes choses.

Deviennent de leur nature & par l'ordre des Dieux, d'hommes, heros, de heros, genies, & si, &c. de genies, elles deviennent de veritables Dieux.] Hesiode a distingué le premier ces quatre natures, les hommes, les heros, les genies, les Dieux; & sur cela les Philosophes ont imaginé cette gradation, & si on l'ose dire, cet affinage des ames. Après la mort elles deviennent heros, de heros, après certaines revolutions, elles deviennent démons ou genies, & si elles ont vêcu très-saintement pendant qu'elles ont habité le corps, de genies, elles deviennent de véritables Dieux, après qu'elles ont achevé de se purifier par la vertu; & jusqu'à ce qu'elles soient parvenuës à cette derniere perfection, elles peuvent retomber dans leurs premieres ténébres.

Et par des raisons qui se tirent de la divinité même.] Voilà une grande vérité; car l'immortalité des Bienheureux est une suite necessaire de la bonté & de la justice de Dieu. Plutarque n'a pas connu toute la beauté & toute l'étendue de ce principe.

qu'on donne à Romulus, les uns disent que c'est la même chose que Mars; les autres assurent qu'il vient de la même origine que celui de *Quirites*, qui fut donné à ses citoyens; & les autres enfin prétendent que les Anciens appelloient le fer d'une pique, ou la pique même, *Quiris*; que la petite image de Junon, qu'on portoit au bout d'une pique, étoit appellée l'image de *Junon Quiritide*; qu'on donnoit aussi le nom de *Mars* à la pique, qui étoit consacrée dans le Palais de Numa; que ceux qui avoient le mieux fait dans les combats, étoient honorez d'une pique; & que pour toutes ces raisons Romulus fut surnommé *Quirinus*, c'est-à-dire le Dieu des armes & des combats. On lui consacra un Temple sur le mont, qui de son nom fut appellé Quirinal.

Dans le Palais appellé Regia.

Le jour qu'il disparut se nomme *la fuite du peuple & les Nones Caprotines*, à cause du sacrifice qu'on y fait hors de la ville près du marais de la chevre. En allant à ce sacrifice, ils prononcent avec de grands cris plusieurs de leurs noms propres, comme Marcellus, Caïus, &c. pour mieux imiter la fuite de ce jour-là, & la maniere dont ils s'appelloient les uns & les autres dans le trouble & dans la frayeur. D'autres prétendent que ce n'est nullement l'imitation d'une

Ou la pique même Quiris.] J'ai corrigé une faute qui est dans le texte, au lieu de Κυρῖνον, j'ai lû κόριν.

Comme Marcellus & Caïus,] Dans un manuscrit il y a *Marcus* au lieu de *Marcellus*. Et c'est ainsi que Plutarque avoit écrit.

fuite, & que tout cela se pratique en mémoire d'une grande hâte & d'une diligence extraordinaire, dont ils rendent une telle raison: Après que les Gaulois, qui avoient pris Rome, eurent été chassez par Camillus, la ville se trouva si épuisée & si foible, qu'elle ne pouvoit se remettre. La plûpart des peuples Latins, profitant de cette occasion, se liguerent ensemble, & avec une puissante armée commandée par Lucius Posthumius, ils allerent planter leur camp près de Rome. D'abord ils envoyerent un Heraut aux Romains pour leur dire que les Latins venoient à dessein de renouveller par de nouveaux mariages l'ancienne alliance qui étoit entre eux, & qui s'en alloit presque éteinte; que s'ils vouloient donc leur envoyer leurs filles & leurs jeunes femmes veuves, ils auroient la paix, comme ils l'avoient euë par même moyen avec les Sabins. Les Romains étonnez de ce discours, ne sçavoient à quoi se resoudre. D'un côté ils craignoient la guerre, s'ils refusoient ce parti; & de l'autre ils voyoient bien que de livrer leurs filles & leurs femmes, ce n'étoit rien moins que recevoir le joug, & se rendre esclaves de ces peuples. Comme ils étoient dans cette cruelle incertitude, une esclave nommée Philotis, ou selon d'autres *Tutola*, leur conseilla d'user de ruse pour éviter également la guerre & la honte de donner des ôtages aux Latins. La ruse étoit, Qu'elle même & toutes leurs plus belles escla-

ves richement parées seroient envoyées à leurs ennemis, comme si c'étoient les femmes & les filles qu'ils demandoient; Que la nuit elle leur éleveroit un flambeau allumé, & que les Romains le voyant, sortiroient avec leurs armes, & se défairoient aisement de leurs ennemis, qu'ils trouveroient plongez dans un profond sommeil. Cela fut exécuté comme elle l'avoit dit. Les Latins donnerent dans le piege, & vers le milieu de la nuit Philotis éleva un flambeau sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit des convertures afin que le flambeau fût vu de Rome sans être apperçu du camp. Les Romains n'eurent pas plûtôt veu le signal, qu'ils sortirent en armes avec toute la diligence possible, en s'entr'appellant les uns les autres au sortir des portes, comme c'est la coûtume, pour s'exciter. Ayant surpris leurs ennemis, ils en firent un grand carnage, & en mémoire de cette victoire, ils célébrent, dit-on, cette fête, & l'on nomme ce jour-là les *Nones Caprotines*, à cause de ce figuier sauvage, que les Romains appellent *Caprificus*. Ce même jour on fait un festin aux femmes hors de la ville, sous des ramées faites de branches de figuier, & les esclaves font une quête sous ces ramées en joüant & en badinant. Ensuite elles se frappent les unes les autres & se jettent des pierres en mémoire du secours qu'elles avoient donné aux Romains dans cette occasion; mais la plûpart

des Historiens rejettent ce conte. Aussi cette maniere de s'entr'appeller en plein jour, & cette sortie qu'on fait vers le marais de la chevre, comme des gens qui vont à un sacrifice, semble s'accorder mieux avec la premiere histoire, à moins que ces deux avantures, si éloignées l'une de l'autre, ne soient arrivées par hazard le même jour. Au reste quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatriéme année de son âge, & dans la trente-huitiéme de son regne.

Car dans cette fête il y a des choses qui conviennent à l'un & à l'autre de ces accidens.

Comme des gens qui vont à un sacrifice.] Le texte a été étrangement défiguré ici par la negligence des Copistes; car que signifie ὡς ἐπὶ θάλατταν βαδίζοντας, *comme allant vers la mer?* cela ne peut avoir lieu ici. On lit dans un manuscrit ὥσπερ α αλαζιν βαδίζοντας. Mais c'est ce que Plutarque ne peut avoir écrit, car le genie de la Langue Grecque ne le souffre point. On peut presque assurer qu'il avoit écrit ὡς ἐπὶ θυσίαν βαδίζοντας. *Comme allant à un sacrifice.* Et cela dépend de ce qu'il a dit plus haut ἐξιόντες δὲ πρὸς τὴν θυσίαν. &c. *En allant à ce sacrifice.* C'est la leçon qu'Amiot a suivie, & il merite d'en être loüé.

Au reste, quand Romulus cessa de vivre, on dit qu'il étoit dans la cinquante-quatriéme année de son âge, & dans la trente-huitiéme de son regne.) Plutarque retranche ici une année de l'âge de Romulus, & en ajoûte une à son regne. Selon Denys d'Halicarnasse, il mourut la cinquante-cinquiéme année de son âge, après avoir regné trente-sept ans.

LA COMPARAISON de Romulus & de Thesée.

VOILA tout ce qui m'a paru de plus digne de mémoire dans ce que j'ai trouvé de Thesée & de Romulus. Pour venir presentement

ment à les comparer, il me semble d'abord que Thesée fit de grandes entreprises de son mouvement & de son propre choix, sans aucune nécessité qui l'y forçât, & au contraire lorsqu'il avoit une entiere liberté de vivre en repos dans Trezene & de joüir tranquillement d'un Royaume considérable, que son ayeul lui devoit laisser; au lieu que Romulus ne se porta à faire de grandes actions que pour éviter l'esclavage & la punition qui le menaçoient, devenu, comme dit Platon, hardi de peur & forcé par une indispensable nécessité, qui ne lui laissoit le choix que de vaincre, ou de souffrir les plus honteux supplices.

Premier avantage de Thesée sur Romulus.

Les grandes actions sont plus grandes quand elles sont volontaires que quand elles sont forcées.

D'ailleurs le chef-d'œuvre de ce dernier, c'est d'avoir tué un seul Tyran d'Albe; mais Sciron, Sinnis, Procruste & Damastes, le porteur de massuë, furent comme les préludes du premier.

Second avantage de Thesée.

De tous les ouvrages de Plutarque, il n'y en a point à mon avis, qui lui doivent faire tant d'honneur que ces Comparaisons; car il falloit infiniment plus d'esprit pour trouver les rapports & les differences qu'il y a entre ces grands hommes, que pour écrire leurs actions. Il pese ici les vices & les vertus dans une balance si juste, que l'on peut dire que jamais personne n'a mieux enseigné à donner à chaque chose son véritable prix, & il y a un profit infini à faire dans cette lecture.

Il me semble d'abord que Thesée fit de grandes entreprises de son propre mouvement & de son propre choix.] De ce côté-là Thesée a un grand avantage sur Romulus; car une grande action entreprise volontairement, est sans comparaison d'un plus grand prix, qu'une autre grande action que l'on exécute par nécessité.

Devenu, comme dit Platon, hardi de peur.] Car la peur produit souvent les mêmes effets que le véritable courage, mais le caractére de la véritable force, c'est d'avoir pour but l'honnêteté,

Ce ne fut qu'en chemin faisant & en se préparant à de plus grands exploits, qu'il les punit & les ôta du monde, & par leur mort il délivra la Grece de ces horribles tyrans, avant que la Grece connût seulement le nom de son liberateur.

Troisiéme avantage de Thesée.

De plus il ne tenoit qu'à Thesée de prendre le chemin de la mer pour éviter les brigands & toute mauvaise rencontre ; & il ne dépendoit nullement de Romulus de n'avoir pas sur les bras de fort grosses affaires pendant la vie d'Amulius ; & une marque certaine de cela, c'est que Thesée alla attaquer les méchans, sans avoir reçu d'eux aucune injure, & seulement pour délivrer les autres de l'oppression ; au lieu que Romulus & son frere, pendant que le Tyran ne leur fit aucun mal, lui laisserent opprimer tous les autres tant qu'il voulut, sans s'en mettre en peine. Que si l'on fait valoir comme de grandes choses, que Romulus ait été blessé dans la bataille contre les Sabins, qu'il ait tué Acron de sa main, & qu'il ait vaincu grand nombre d'ennemis en plusieurs rencontres, on

C'est que Thesée alla attaquer les méchans.] Il semble que Plutarque a dit tout le contraire dans la vie de Thesée. Mais il faut concilier ces deux endroits, en disant, qu'ici il parle du dessein qui porta Thesée à aller chercher les brigands pour s'offrir à leurs insultes, & pour avoir par-là un juste prétexte de les punir.

Et seulement pour délivrer les autres de l'oppression.) La perfection de la vertu heroïque consiste, non à se sauver soi-même, mais à sauver les autres, & à les sauver des maux ausquels on ne puisse soi-même avoir part.

n'a qu'à oppoſer à ces faits d'armes le combat contre les Centaures & la guerre des Amazones.

Mais ce que Theſée oſa entreprendre au ſujet du tribut, qu'on payoit au Roi de Crete, quand il s'offrit volontairement pour aller avec les autres jeunes garçons & avec les jeunes filles qu'on y envoyoit, & qu'il voulut bien s'expoſer au danger, ou d'être devoré par le Minotaure, ou d'être immolé ſur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui eſt même le moindre de tous les maux, dont on écrit qu'il étoit menacé, de ſervir honteuſement des maîtres cruels & impitoyables, cela eſt ſi fort au-deſſus de tout, & il y a dans cette ſeule action tant de hardieſſe, de magnanimité, de juſtice, d'amour pour le public, & un ſi grand deſir de vertu & de gloire, qu'on ne ſçauroit dignement l'exprimer. Et à ce propos il me ſemble que les Philoſophes ont eu grande raiſon de définir l'amour, *une inſpiration, ou plûtôt un ſecours des Dieux, pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes*; en effet l'amour d'Ariadne n'eſt proprement que l'ouvrage d'un Dieu, & le moyen dont il voulut ſe ſervir pour ſauver Theſée. Ainſi bien loin de blâmer cette Princeſſe, on doit s'étonner que tous les hommes & toutes les femmes ne ſentiſſent pas pour lui les mêmes deſirs. Que ſi elle a

Quatriéme avantage de Theſée.

Action de Theſée au deſſus de tout

Belle définition de l'amour; mais Plutarque en fait une application vitieuſe.

Faux jugement de Plutarque ſur l'amour d'Ariadne.

Les Philoſophes ont eu grande raiſon de définir l'Amour, une inſpiration, ou plûtôt, un ſecours des Dieux pour le ſalut & la conſervation des jeunes hommes.) Ceci eſt pris du diſcours de Diotime dans le banquet de Platon, où elle dit que l'amour eſt le ſecours le plus

été la ſeule qui l'ait aimé avec tant de paſſion, je crois être bien fondé à dire qu'en aimant ainſi ce qui eſt beau & honnête, & en ne plaçant ſon affection que dans les perſonnages d'une valeur extraordinaire, elle ſe rendit veritablement indigne de l'amour d'un Dieu.

Car enſuite elle fut aimée de Bacchus.

Mais pour revenir à Theſée & à Romulus, quoiqu'ils fuſſent tous deux grands politiques, & nez pour gouverner de grands Empires, ni l'un ni l'autre ne ſçut conſerver les façons de faire d'un Roi, car l'un degénéra en Républicain, & l'autre en Tyran, faiſant tous deux la même faute par des paſſions toutes contraires; car le premier & le principal devoir d'un roi, c'eſt de conſerver ſon état; & pour le conſerver, il ne doit pas moins s'éloigner de tout ce qui eſt indecent, que ſe tenir fortement attaché à tout ce qui eſt ſéant & convenable. Celui qui ſe roidit ou qui ſe relâche, ceſſe également

Theſée & Romulus également blamez.

Les deux extrémitez également dangereuſes pour un Roi.

Le principal devoir d'un Roi.

ſûr & le plus efficace que les Dieux ayent donné aux hommes pour les faire arriver à la véritable felicité; car on ne s'unit à Dieu que par l'amour.

Je crois être bien fondé à dire qu'aimant ainſi ce qui eſt beau & honnête, &c. elle ſe rendit véritablement digne de l'amour d'un Dieu.] Plutarque entre ici dans l'idée de Socrate, qui enſeigne que l'amour de la véritable vertu & de la vraie perfection, eſt ſeule capable de nous unir à Dieu, qui eſt la vertu & la perfection même, & cela eſt vrai; mais l'application que Plutarque en fait, eſt fauſſe. Il juge d'une maniere trop metaphyſique de l'amour qu'Ariadne eut pour ce heros. Que ſera donc là vertu, ſi on donne ce nom à l'action d'une Princeſſe, qui devient amoureuſe d'un étranger la premiere fois qu'elle le voit, qui trahit pour lui ſon pere & ſa patrie, & qui le reçoit dans ſon lit pendant qu'il eſt encore tout couvert du ſang de ſon frere Deucalion, qu'il a tué de ſa main?

d'être Roi ; & devenu ou l'esclave de ses sujets, ou leur maître, il attire immanquablement ou leur haine, ou leur mépris. Cependant de ces deux défauts l'un semble venir de fierté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.

Le bonheur & le malheur des hommes ne doivent pas être entierement imputez à la fortune, mais à leurs mœurs. v. les Remarques.

Que si l'on ne doit pas imputer absolument à la Fortune les malheurs des hommes, mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des passions qui les causent, on ne peut pas nier qu'il n'y ait une fureur brutale & un mouvement précipité de colere démesurée dans ce que Romulus fit contre son frere, & Thesée contre son fils; mais la premiere occasion qui émeut le courage, rend toûjours plus excusable celui, qui, ayant un plus grand sujet de se mettre en colere, est renversé de son assiete ordinaire, comme par un coup plus violent.

Ce qui rend plus ou moins excusables les actions que la colere produit.

Cependant de ces deux défauts l'un semble venir de dureté & d'amour propre, & l'autre de douceur & d'humanité.] Celui qui de Roi devient Tyran, est inhumain, & s'aime plus que les autres, qu'il est toûjours prêt de sacrifier à sa grandeur ; & celui qui de Roi degenére en Républicain, paroît véritablement avoir de l'humanité, & aimer les autres autant ou plus que soi-même ; mais il est foible, & par cette foiblesse il fait presque autant de mal à son peuple, que le premier par son inhumanité.

Mais qu'il faille rechercher dans ces accidens la difference des mœurs & des passions qui les causent.) Plutarque étoit Platonicien, & par conséquent il étoit persuadé que rien n'arrive au hazard ; & que les mœurs étant la seule cause des actions des hommes, elles le sont aussi de leur bonheur & de leur malheur. Mais il n'a pas voulu choquer ouvertement l'opinion des Peripateticiens, qui est ordinairement celle du peuple, qui attribuë presque toûjours à la Fortune tout ce dont il ne connoît pas la source & qui le surprend.

Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere que dans le conſeil, & ſur des choſes qui regardoient le bien public, il n'y a perſonne qui puiſſe concevoir comment il put ſe porter tout d'un coup à un ſi grand excès de colere; au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils, ce furent d'abord les paſſions les plus violentes, & que peu d'hommes ont pû éviter, l'amour & la jalouſie fondée ſur les faux rapports de ſa femme. Ce qu'il y a même de plus conſidérable, c'eſt que la colere de Romulus paſſa juſques à l'effet, & lui fit commettre une action qui eut une fin très-malheureuſe; mais celle de

Emportement de Theſée contre ſon fils plus excuſable que celui de Romulus contre ſon frere.

Ainſi Romulus n'ayant eu priſe avec ſon frere que dans le Conſeil, & ſur des choſes qui regardoient le bien public.] Je crois que ce doit être le véritable ſens de ce paſſage, & ce raiſonnement de Plutarque eſt fort bon; Dans un Conſeil, où il s'agit de l'utilité publique, on ne voit pas comment on peut ſe porter à un ſi grand excès de colere. Mais il ſemble que Plutarque n'ait pas bien compris les motifs du differend de Remus & de Romulus; car en premier lieu, lorſqu'ils diſputoient du choix de la montagne où il falloit bâtir la ville, le bien public n'y avoit aucune part, chacun d'eux cherchoit à ſatisfaire ſon ambition, & à être le maître de Rome. D'ailleurs ce ne fut pas là la cauſe de l'emportement de Romulus, qui n'entra dans cette furieuſe colere que lorſque Remus, après s'être mocqué de ſon travail, ajoûta l'inſulte à la raillerie, & ſauta le foſſé par mépris, & pour prédire que les ennemis ruineroient ſes murailles. Ainſi je ne ſçai ſi ce qui arma Romulus contre ſon frere, n'eſt pas plus fort que ce qui arma Theſée contre ſon fils. Il eſt toûjours certain qu'il faut de plus grands ſujets pour animer un pere contre un fils, que pour irriter un frere contre un frere.

Au lieu que ce qui excita Theſée contre ſon fils.] Dans la vie de Theſée Plutarque n'a point expliqué l'avanture d'Hippolyte, & la calomnie de la mere. Et il me ſemble que c'eſt un défaut; car le lecteur n'étant point inſtruit, il ne ſçauroit entendre ce Texte,

Thesée s'exhala en maledictions & en injures, vengeance ordinaire des vieillards irritez; car du reste ce qui arriva à ce fils malheureux, semble plûtôt l'effet du hazard, que l'ouvrage de son pere; c'est pourquoi de ce côté-là on préfereroit peut-être Thesée à Romulus.

Premier avantage de Romulus sur Thesée.

Mais d'un autre côté Romulus n'a pas sur Thesée un mediocre avantage, en ce qu'il parvint à de très-grandes choses par des commencemens très-petits; en effet son frere & lui étant esclaves & passant pour fils de bouviers, mirent en liberté presque tous les peuples Latins avant que d'être libres eux-mêmes, & acquirent en même tems les titres les plus glorieux, comme de vainqueurs de leurs ennemis, de Protecteurs de leurs parens, de Rois de nations, & de Fondateurs de villes, non pas de Fondateurs qui changent seulement, & déplacent les maisons, comme Thesée, qui de plusieurs habitations n'en fit qu'une seule, en ruïnant plusieurs villes qui portoient le nom des Rois & des plus anciens heros de l'Attique, ce que Romulus fit aussi à la fin, en contraignant ceux qu'il avoit vaincus de démolir leur patrie & d'aller demeurer avec leurs vainqueurs, mais de véritables Fondateurs qui jettent les premieres pierres. Car la ville que Romulus fonda d'abord, ne fut point du tout une ville rajustée seulement & augmentée de plusieurs piéces, qui subsistassent déja, ce fut une ville qu'il bâtit depuis les fondemens,

en acquerant en même tems, terre, patrie, roïaume, famille, mariage, alliances, & cela sans tuer ni offenser personne, au contraire en faisant du bien à un grand nombre de fugitifs & de vagabonds, qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ne demandoient qu'à devenir ses citoyens. S'il ne purgea pas la terre de brigands & de voleurs, il saccagea des villes, dompta des nations, & mena en triomphe des Rois & des Genéraux d'armée.

Pour ce qui est de la mort de Remus, on ne convient pas qui en est l'auteur, & la plûpart des Ecrivains rejettent sur d'autres que sur Romulus le soupçon de ce meurtre; mais il est bien certain qu'il délivra sa mere qui se mouroit dans une prison; & qu'il remit sur le thrône

Second avantage de Romulus.

d'Enée Numitor son ayeul, qu'Amulius avoit réduit à un pitoyable & honteux esclavage, & ne perdit pas une seule occasion de lui rendre toutes sortes de services, sans qu'il lui soit jamais arrivé de lui faire le moindre déplaisir, non pas même imprudemment & par mégarde.

Les oublis & les imprudences dans les devoirs essentiels sont de véritables crimes.

Il n'en est pas de même de Thesée, qui oublia l'ordre que son pere lui avoit donné de mettre la voile blanche à son retour. De quelques couleurs qu'on se servît, il seroit bien difficile de justifier sa négligence devant les juges les plus indulgens,

Jugement remarquable de Plutarque sur cet oubli de Thesée.

Non pas même imprudemment ou par mégarde.] Plutarque ajoûte cela avec raison, parce que toutes les fautes qu'on fait contre un devoir essentiel & capital; sont criminelles, quoiqu'on les fasse par mégarde & imprudemment.

indulgens, & de l'empêcher d'être condamné comme parricide. C'eſt ce qu'un Ecrivain d'Athenes a fort bien vû ; mais comme il vouloit à toute force le défendre, il a feint qu'Egée, averti que Theſée s'avançoit à pleines voiles, courut à la citadelle avec tant de precipitation pour le voir, qu'un pied venant à lui gliſſer, il tomba : comme ſi Egée pouvoit manquer d'avoir avec lui des gens pour le ſoûtenir, ou qu'en lui voyant prendre le chemin de la mer, on l'eût laiſſé aller ſeul ſans le ſuivre.

Troiſiéme avantage de Romulus.

Que s'il faut parler de l'injuſtice qu'ils commirent tous deux en enlevant des femmes, celle de Theſée manque de prétexte honnête & plauſible ; Premierement la même choſe lui arriva pluſieurs fois, car il enleva Ariadne, Antiope, Anaxo, & après celles-là, quoiqu'il fût alors trop vieux pour penſer au mariage, même le plus legitime, il enleva Helene, qui n'étoit encore qu'une petite fille, & nullement en âge de ſe marier. Et en ſecond lieu on ne peut pas dire que ce fut pour avoir des enfans, car les filles de Trezene, celles de Lacedemone, & les Amazones, qu'il n'avoit pas même fiancées, n'étoient ni plus dignes, ni mieux en état de lui donner des enfans, que les Atheniens, qui deſcendoient de l'ancienne race d'Erechthée & de Cecrops ; & c'eſt ce qui fait croire avec raiſon, qu'il ne le fit que par un eſprit de débauche, vaincu par la volupté.

Theſée enleva pluſieurs femmes Ce qui marque un eſprit de débauche.

Romulus n'en enleva qu'une pour lui. Encore dit-on qu'il ne la garda pas pour lui & qu'il la donna à Hostius Hostilius.

Au contraire Romulus en ayant ravi une fois pour toutes près de huit cens, n'en retint pour lui qu'une seule nommée Hersilie, & partagea les autres aux plus vaillans de ses citoyens; & ensuite par l'honneur, l'amitié & le bon traitement qu'il leur fit rendre, il changea cette violence & cette injustice en une action très-sage & très-utilement entreprise pour la société; car par-là il unit deux nations, en mêlant les races & les familles; & la bonne intelligence que cela fit naître pour toûjours entre ces deux peuples, fut l'unique source de leur puissance & de leur grandeur. Du reste le tems est un assez bon témoin de la pudeur, de la constance, & de l'amour réciproque dont il cimenta les mariages; car pendant plus de deux cent trente ans, il n'y eut pas un mari qui osât quitter sa femme, ni une femme son mari; & comme en Grece les plus sçavans dans l'antiquité connoissent par nom & surnom celui qui le premier tua son pere ou sa mere, tout de même les Romains sçavent qu'un Spurius Carbilius renvoya le premier sa femme, encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.

Homme très considérable, puisqu'il avoit été Consul.

Car pendant près de deux cent trente ans, il n'y avoit pas un mari qui osât quitter sa femme.] Il faut corriger *près de cinq cent trente ans*. Car Denys d'Halycarnasse marque précisement que ce fut l'an de Rome cinq cent vingt, la cent trente-septiéme Olympiade, sous le Consulat de M. Pomponius Matho & de C. Papirius Masso.

Encore ne fut-ce que parce qu'elle n'avoit point d'enfans.) Il le jura ainsi devant les Censeurs, & il protesta que quoiqu'il aimât sa femme avec beaucoup de ten-

A ce témoignage du tems s'accordent aussi parfaitement toutes les actions de ces deux peuples ; les deux Rois avoient un pouvoir égal, & les deux nations joüissoient des mêmes privileges & des mêmes droits à cause de cette alliance ; au lieu que tous les differens mariages de Thesée ne produisirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié, au contraire, ils causerent des inimitiez, des guerres, des meurtres de citoyens, & enfin la prise de la ville d'Aphidnes, dont les habitans ne se sauverent qu'à grand'peine, & par la faveur de leurs ennemis, qu'ils furent obligez d'adorer comme des Dieux ; car sans cela ils auroient souffert à cause de lui, ce que Troye souffrit depuis à cause d'Alexandre. Sa mere même n'en fut pas quitte pour la peur ; Car elle eut le même sort qu'Hecube eut dans la suite ; elle fut emmenée captive, ayant été indignement delaissée & abandonnée par son fils, au moins si cette captivité d'Æthra n'est pas une fable, comme il seroit à souhaiter qu'elle le fût avec

Grands maux que causerent aux Atheniens les differens mariages de Thesée.

De Castor & de Pollux.

Paris.

dresse, il la quittoit pour satisfaire au serment qu'il avoit fait à son mariage, où il avoit juré, selon la formule ordinaire, qu'il se marioit pour avoir des enfans. Voilà un Payen bien religieux. Il ne laissa pas depuis ce tems-là d'être odieux au peuple, qui regarda ce premier divorce comme un exemple très-pernicieux.

Ne produisirent jamais aux Atheniens aucune alliance ni amitié.) Il manque un mot dans le texte. Il faut lire comme dans un manuscrit φιλικὸν οὐδὲν, οὐδὲ κοινωνικόν.

Car sans cela ils auroient souffert.) Il manque visiblement dans le texte une négative, qu'un manuscrit suplée fort heureusement. Au lieu de παθεῖν, il y a, μὴ παθεῖν. Sans cette négative le passage n'a aucun sens.

beaucoup d'autres particularitez de la vie de Thesée.

Enfin ce qu'on dit à leur sujet de la Divinité, met entre eux une très-grande difference ; car Romulus en naissant fut sauvé par la seule faveur des Dieux, & par leur assistance particuliere ; au lieu que l'oracle rendu à Egée, pour l'empêcher d'approcher d'aucune femme étrangere, semble montrer que Thesée vint au monde contre l'ordre & la volonté des Dieux.

Quatriéme avantage de Romulus.

Fin de la vie de Romulus.



LYCURGUE.



N ne peut rien dire du Legiſlateur Lycurgue, qui ne ſoit rapporté differemment par les Hiſtoriens; Car il y a diverſes traditions ſur ſon origine, ſur ſes voïages, ſur ſa mort, & encore plus ſur ſes loix, & ſur la forme du Gouvernement qu'il établit; mais l'on s'accorde encore moins ſur le tems où il a vêcu. Les uns diſent qu'il fut

Differentes traditions ſur tout ce qui regarde Lycurgue.

Les uns diſent qil fut contemporain d'Iphitus.] Cela eſt fondé ſur ce qu'on prétend qu'Iphitus inſtitua les jeux Olympiques cent

Toutes les guerres cessoient en Grece pendant les jeux Olympiques.

Palet.

contemporain d'Iphitus, & qu'il regla avec lui la suspension d'armes, qui s'observe pendant les jeux Olympiques; Aristote est même de ce sentiment, qu'il fonde sur un disque Olympique, où le nom de Lycurgue se trouve écrit; & les autres, qui, comme Eratosthene, & Apollodore,

huit ans avant la premiere Olympiade vulgaire, qui a commencé l'an du monde 3174. ou de la periode Juliene 3938. 774. ans avant l'Ere Chretienne, & qu'il y avoit eu vingt-sept Olympiades, c'est-à-dire cent huit ans, avant cette Olympiade vulgaire; mais qu'on ne les compta point, & qu'on ne commença à compter que par la vingt-huitiéme, où Corœbus fut vainqueur, d'où vient que l'on ignore ceux qui remporterent le prix aux vingt-sept premieres. C'est ainsi que l'ont écrit Aristodeme, Phlegon, Syncelle & autres. Callimaque ne met que XIII. Olympiades avant celle de Corœbus. Mais je ne sçai si ces autoritez sont bien sûres.

Il y a de l'apparence que les commencemens de ces jeux, s'ils commencerent alors, furent si informes, qu'ils ne méritoient aucune attention, & c'est une preuve que Lycurgue n'y eut aucune part. Comment les Grecs auroient-ils negligé de marquer les commencemens d'une fête si solemnelle, eux qui étoient si soigneux de ramasser jusqu'aux moindres choses qui pouvoient contribuer à la gloire de leur pays?

Et qui regla avec lui la suspension d'armes qui s'observe pendant les jeux Olympiques.] Toutes les guerres cessoient en Grece pendant les jeux Olympiques, & non seulement pendant ces jeux, mais aussi pendant les trois autres grands jeux de la Grece, c'est à dire pendant les jeux Pythiques, Isthmiques & Neméens. C'est une chose assez remarquable; Il n'y a point de fête si respectée parmi les Chrétiens, & cependant quelle difference!

Aristote est même de cē sentiment, qu'il fonde sur un disque Olympique, où le nom de Lycurgue se trouve écrit.] Cette raison seroit fort bonne, s'il étoit constant que le Lycurgue, dont le nom étoit écrit sur ce palet, fut le Legislateur, mais comme il y a eu plusieurs Lycurgues, l'argument d'Aristote ne prouve rien.

Eratosthene.] Historien d'Athenes, qui fut appellé en Egypte par Ptolemée Evergetes qui le fit son Bibliothécaire; il fut précepteur de Callimaque. C'étoit un homme d'un sçavoir prodigieux, & il avoit fait quantité d'ouvrages tant d'Histoire, que de Chronologie & de Géographie; il est souvent cité par Strabon.

Apollodore.) Le Grammairien

comptent les tems par successions des Rois de Sparte, le mettent plusieurs années avant la premiere Olympiade. Mais sur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en differens tems, Timée soupçonne qu'on a attribué les actions de l'un & de l'autre à celui qui étoit le plus ancien, & qui avoit le plus de reputation; que le plus ancien vivoit peu de tems aprés Homere, & qu'il l'avoit vû. Xenophon fait même assez juger de son ancienneté, quand il dit qu'il étoit du tems des Heraclides. Il est vrai que les derniers Rois de Sparte descendoient aussi d'Hercule; mais il y a de l'apparence que cet Historien ne veut parler que des premiers descen-

Timée le Sicilien, qui avoit écrit. l'histoire de Sicile, celle d'Italie & celle de Grece. Il vivoit du temps de Ptolemée fils de Lagus.

En effet il pouvoit l'avoir vû. Car Homere ne vivoit qu'environ cent trente ans avant la premiere Olympiade.

Apollodore, contemporain d'Eratosthene; nous avons encore un abregé d'un de ses ouvrages sous le nom de *Bibliothéque d'Apollodore*, ou de *l'origine des Dieux.*

Comptent les tems par la succession des Rois de Sparte, le mettent plusieurs années avant la premiere Olympiade.) Cent trente ans avant la premiere Olympiade vulgaire. Il est certain que de compter ainsi par la suite des Rois c'est la maniere la plus sûre. Ce calcul revient à peu près à celui de Strabon, qui pose comme une chose constante, que Lycurgue étoit cinq générations après Althemenes, qui mena une Colonie en Crete. Or cet Althemenes étoit fils de Cissus, qui fonda Argos dans le même tems que Patrocles, cinquiéme ayeul de Lycurgue, qui fonda Sparte. Ainsi Lycurgue florissoit peu de tems après Salomon, environ l'an du monde 3050. & neuf cens ans avant notre Seigneur.

Mais sur ce qu'il y a eu deux Lycurgues à Lacedemone en different tems.] Le dernier fut celui qui chassa du thrône de Sparte son Collegue Agesipolis troisiéme du nom. Il descendoit aussi d'Hercule. Ces deux Lycurgues furent bien differens, le premier rendit le Roïaume à son neveu, & le dernier ne put y souffrir son Collegue.

Quand il dit qu'il étoit du tems des Heraclides.] Ce passage de Xenophon est dans son traité de la République des Lacedemoniens, d'où Plutarque a tiré tout ce qu'il y a de plus considérable dans cette vie.

dans de ce Heros. Quoiqu'il en ſoit cette diverſité de ſentimens n'empêchera pas que nous ne ramaſſions ce que l'on trouve écrit de la vie de ce grand perſonnage, en nous attachant à ce qui eſt le moins conteſté, & qui eſt fondé ſur l'autorité des témoins les plus illuſtres & les plus croyables.

Premierement le Poëte Simonide dit que le Pere de Lycurge étoit Prytanis & non pas Eunomus. Mais la plûpart des Auteurs font autrement la Genealogie d'Eunomus & de Lycurgue, car ils aſſurent que Soüs fut fils de Patrocles & petit-fils d'Ariſtodeme, que de Soüs nâquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis, Eunomus; que cet Eunomus eut Polydecte de ſa premiere femme, & que de la ſeconde, appellée Dianaſſe, il eut Lycurgue. Eurychidas, qui eſt un autre Hiſtorien, met pourtant Lycurgue le ſixieme en droite ligne après Patrocles, & l'on-

Ou Procles.

Met pourtant Lycurgue le ſixiéme en droite ligne après Patrocles.] Qui mettoit-il donc entre Prytanis & Eunomus ? Je croirois ou que cet Eutychidas s'eſt trompé, ou que Plutarque n'avoit pas bien pris le ſens de ſes paroles, & que cet Hiſtorien mettoit Lycurgue le ſixiéme en comptant Patrocles : Voici la Genéalogie entiere depuis Hercule.

Hercule,
|
Hillus.
|
Cleodæus,
|
Ariſtomachus,

Ariſtodemus,
|
Patrocles, ou Procles; peut-être par abbreviation,

Soüs,
|
Eurytion, ou Eurypħon, ou Eurypon,
|
Prytanis,
|
Eunomus,

ziéme

ziéme après Hercule. Entre tous ses ancêtres, le plus estimé a été Soüs. De son regne les Spartiates soûmirent les Ilotes, & conquirent beaucoup de terres sur les Arcadiens.

Les habitans de la ville de Helos dans la Laconie.

On raconte de lui, qu'étant assiegé par les Clitoriens en un poste fort difficile & qui manquoit d'eau, il leur offrit de leur rendre toutes leurs terres, s'ils vouloient le laisser boire lui & son armée dans une fontaine qui étoit près de leur camp. Les Clitoriens y ayant consenti & les sermens étant prêtez de part & d'autre, Soüs assembla ses troupes, & promit de se demettre de la Royauté en faveur de celui qui s'abstiendroit de boire. Il n'y en eut pas un qui eût la force de s'en abstenir; ils bûrent tous, & Soüs descendant le dernier, ne fit que se rafraichir un peu & se laver le visage en presence des ennemis, & continuant son chemin il refusa de rendre leurs terres, sous prétexte qu'ils n'avoient pas tous bû. Cependant quelque grande que fût l'estime, que les Spartiates avoient pour lui, ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion; car ils l'appellerent *la mai-*

Qui habitoient une ville d'Arcadie, appellée Clitor, ou Cletor.

Prétexte très-frivole & très-injuste.

Polydecte, & Lycurgue.

Cette Généalogie est vicieuse dans Herodote Liv. VIII. car outre que Soüs y est oublié, Eunomus est mis pour fils de Polydecte.

Les Spartiates soûmirent les Ilotes.] Les Ilotes ou Heilotes étoient les habitans de *Helos* ville maritime de la Laconie, qui ayant été subjuguez par les Spartiates, donnerent leur nom aux autres esclaves qui eurent ensuite le même sort, car ils furent tous appellez *Ilotes*.

Ils ne nommerent pas sa maison de son nom, mais de celui de son fils Eurytion.] Car jusqu'à Eu-

son des Eurytionides; Et cela vient sans doute, de ce que cet Eurytion fut le premier, qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu la puissance absoluë des Rois, relâchement qui produisit dans Sparte une horrible confusion & une licence effrenée, qui y causerent des maux infinis pendant long-tems. Car le peuple devint si insolent, que si les Rois qui lui succederent, vouloient employer la force pour recouvrer leur autorité, ils se faisoient haïr, & si par complaisance, ou par foiblesse, ils prenoient le parti de dissimuler, ils attiroient le mépris de ces rebelles, de maniere que tout étoit en désordre, & qu'on n'écoutoit plus les Loix; cela avança même la mort du Roi, pere de Lycurgue; car ayant voulu séparer des gens qui se battoient, il reçut un coup de couteau de cuisine dont il mourut, laissant le Royaume à son fils aîné Polydecte. Celui-ci étant mort bien-tôt après sans enfans, tout le monde crut que Lycurgue alloit être Roi. Il le fut en effet pendant que la grossesse de sa belle sœur fut cachée; mais si-tôt qu'elle fut connuë, il déclara que la Royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, & dès ce moment il administra le Royaume comme son tuteur, sous le titre de *Prodicos* que les Lacedémoniens donnent aux tuteurs des Rois.

Relâchement des Rois, source de beaucoup de désordres.

Belle action de Lycurgue.

Cependant la veuve lui envoya dire sous main,

rytion, cette maison avoit été appellée la maison des Procleides ou Patrocleides, de Patrocles, ou Procles pere de Soüs.

que s'il vouloit lui promettre de l'époufer quand il feroit Roi, elle feroit périr fon fruit. Lycurgue eut de l'horreur pour une fi déteftable femme; il n'ofa pourtant le témoigner ni rejetter fa propofition, au contraire il fit femblant de l'approuver & d'y donner les mains; mais il lui commanda de ne rien faire pour fe bleffer, & de ne prendre aucuns breuvages, qui pourroient ou la faire mourir, ou alterer fa fanté; & lui fit entendre qu'il auroit foin de fe défaire de l'enfant dès qu'elle en feroit délivrée. En amufant ainfi cette femme, il la mena jufqu'à fon terme; & quand il fçut qu'elle étoit en travail, il envoya des gens pour affifter à fes couches & pour la garder, avec ordre, fi elle accouchoit d'une fille, de la mettre incontinent entre les mains des femmes; & fi elle accouchoit d'un fils, de le lui porter fur l'heure même en quelque lieu qu'il pût être, & quelque affaire preffante qu'il eût. Heureufement elle fe délivra d'un fils à l'heure de fouper pendant qu'il étoit à table avec les principaux Magiftrats de la ville; fes ferviteurs entrerent donc dans la falle, & lui prefenterent cet enfant. Il le prit entre fes bras, & on rapporte qu'il dit à ceux qui étoient prefens: *Voici le Roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates*; & en même temps il le mit dans la place du Roi, & le nomma *Charilaus*, à caufe de la joye que témoignoient tous les affiftans en exaltant fa magnanimité & fa juftice. Ainfi Lycur-

Fidelité de Lycurgue & fa prudence.

Joye du peuple.

gue ne regna que huit mois en tout; mais ses Citoyens avoient d'ailleurs tant d'estime & tant de vénération pour lui, que ceux qui lui obéïssoient pour sa vertu étoient en plus grand nombre, que ceux qui rendoient ce respect à sa qualité de tuteur du Roi & à sa grande puissance.

Il ne manqua pourtant pas d'envieux qui s'opposerent à son avancement; sur-tout les parens & les amis de la mere du jeune Roi, entrant dans le ressentiment où elle étoit de l'injure qu'elle croyoit avoir reçuë, ne perdoient aucune occasion de le diffamer; jusques-là que Leonidas l'ayant querellé un jour avec beaucoup d'audace, eut l'insolence de lui dire qu'il sçavoit de très-bonne part, qu'il seroit bien-tôt Roi; & cela pour le rendre suspect par cette noire calomnie, & pour disposer par avance les esprits à croire que si le jeune Roi venoit à mourir, il ne falloit en accuser que Lycurgue. La mere semoit d'un autre côté les mêmes discours. Le déplaisir qu'il en conçut, & la crainte qu'il avoit de ce qui pouvoit arriver, l'avenir étant toûjours incertain, lui firent prendre la résolution de détruire ces soupçons par sa retraite, & de voyager, jusqu'à ce que son neveu eut un fils qui pût un jour lui succeder. Il partit donc & alla premierement en Crete, où après avoir bien observé le gouvernement & conferé sans relâche avec les plus habiles gens de l'Isle,

C'étoit le frere de la mere du Roi.

Cause des voyages de Lycurgue.

Il va en Crete.

Occupations de Lycurgue dans ses voyages.

il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir quand il ſeroit de retour à Sparte.

Il fit encore une choſe bien avantageuſe pour ſon pays, car par amitié ou par prieres, il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un très-grand Politique, de s'y aller établir. Thales étoit un Poëte Lyrique, mais ſous prétexte de ne compoſer que des chanſons, il faiſoit en effet tout ce que les plus graves Legiſlateurs auroient pû faire; car toutes ſes piéces étoient autant de diſcours qui portoient les hommes à l'obéïſſance & à la concorde, par le moyen de certaines meſures ſi

C'eſt rendre un ſervice conſiderable à ſon pays que d'y attirer un habile homme.

Il trouva quelques-unes de leurs loix ſi belles, qu'il les prit pour s'en ſervir.] C'eſt le ſentiment des plus anciens Auteurs, comme Ephorus, Calliſthene, Ariſtote, Platon, qui diſent tous, que Lycurgue imita en beaucoup de choſes le gouvernement de Crete; & Polybe aſſure qu'ils ſe ſont tous trompez; voici les raiſons qu'il en donne dans le Liv. VI. A Sparte, dit-il, les terres ſont partagées également entre tous les Citoyens, les richeſſes en ſont bannies, les Rois y ſont perpetuels, & le Royaume y eſt héréditaire, & c'eſt tout le contraire en Crete. Mais tout ce que dit Polybe n'empêche pas que Lycurgue ne puiſſe avoir pris ce qu'il y avoit de bon dans le gouvernement de Crete, & laiſſé ce qu'il y avoit de defectueux. Il y a tant de conformité entre les Loix de Lycurgue & celle de Minos, qu'on ne peut preſque pas douter que les dernieres n'ayent donné lieu aux autres, puiſque Minos eſt plus ancien que Lycurgue; & c'eſt le ſentiment de Strabon.

Il perſuada Thales, qui paſſoit pour un des Sages de Grece & pour un très-grand Politique.] Plutarque a confondu ce Thales avec le Thales Mileſien, qui étoit un des ſept Sages de Grece, & qui vivoit du temps de Creſus & de Solon. Ce Thales dont parle Plutarque, étoit un Muſicien, grand Poëte & plus ancien que le Thales contemporain de Creſus de plus de 250. ans.

Par le moien de certaines meſures ſi harmonieuſes.] Si dès le

Etat de la Musique du temps de Lycurgue. harmonieuses, & où il y avoit tant de justesse, tant de force & tant de douceur, qu'insensiblement elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & les portoient à l'amour des choses honnêtes, en les purgeant des animositez & des haines qui regnoient entr'eux. De sorte qu'il prépara en quelque façon les voyes à Lycurgue pour l'instruction de la correction de ses Citoyens.

Il passe en Asie. De Crete il passa en Asie, dans le dessein, dit-on, de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens, afin qu'en les comparant

temps de Lycurgue la Musique des Grecs étoit déja capable de purger les passions, quel progrès ne devoit-elle pas avoir fait depuis ce temps-là jusques à celui d'Aristote? Aujourd'hui on prend pour des Fables tous les effets surprenans que les Anciens racontent de cette Musique des Grecs; mais Platon, Aristote, Theophraste, Polybe, & tout ce qu'il y a eu d'Auteurs plus graves & plus sensez, se seroient-ils exposez à être dementis par tout un peuple, en attribuant à la Musique des effets qu'elle n'auroit pas produits? Leur Musique ne peut avoir été que très-superieure à la nôtre, & par l'avantage de leur langue, & par le caractére de leur esprit; car on trouvera que dans tous les pays, la Musique a toujours été proportionnée au genie & au langage des peuples.

Dans le dessein de voir par lui-même le luxe & les délices des Ioniens.] Les habitans de l'Attique, appellez *Ioniens*, menerent une colonie dans l'Asie Mineure, environ mille cinquante ans avant la naissance de Nôtre Seigneur, occuperent tous le pays qui est entre la Lydie & la Carie, & l'appellerent Ionie. Cette migration Ionienne se fit environ cent cinquante ans avant Lycurgue. Mais ces peuples étoient-ils déja si corrompus du tems de ce Legislateur? Il me semble que les premiers Milesiens ont été fort décriez pour leurs mœurs farouches & austeres; & je ne sçai si l'on ne pourroit pas prouver qu'ils ne tomberent dans cette mollesse & dans cette corruption, qui donna lieu au proverbe *les mœurs Milesiennes*, qu'après le regne de Cyrus.

avec la vie ſimple & auſtere des peuples de Crete, comme un Medecin qui compare un corps foible & mal ſain avec un corps ſain & robuſte, il pût connoître toute la difference que des mœurs & des coûtumes ſi oppoſées cauſent dans le gouvernement. Ce fut-là vrai-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere, qui étoient chez les deſcendans de Cleophilus; & ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques qu'elles renferment, ne ſont pas moins utiles, que ſes contes & ſes fictions ſont agréables, il prit lui-même la peine de les copier & de les aſſembler en un corps pour les porter en Grece. Il eſt vrai que ces poëſies y avoient déja fait quel-

C'eſt cette comparaiſon qui a produit la Medecine & qui en eſt le fondement.

Ou Creophilus.

Jugement de Lycurgue ſur Homere.

Ce fut-là vrai-ſemblablement qu'il vit pour la premiere fois les poëſies d'Homere.] Il dit *vrai-ſemblablement*, parce qu'il y avoit des Auteurs Grecs qui ſoûtenoient qu'il avoit veu Homere qui etoit alors à Chio. L'opinion de Plutarque eſt plus ſure, Homere étoit mort avant la naiſſance de Lycurgue.

Chez les deſcendans de Cleophilus.] Ce Cleophilus avoit été hôte d'Homere; mais comment accorder cela avec le ſentiment de Porphyre, qui écrit que ce Cleophilus, hôte d'Homere, étoit ami particulier de Pythagore? Si cela étoit, Lycurgue ſeroit moins ancien de près de 300. ans, car il auroit été du temps de Servius Tullius; c'eſt ce qu'on ne pourra jamais accommoder avec l'exacte Chronologie. Ce Cleophilus ami de Pythagore étoit ſans doute un des deſcendans de celui chez qui Homere avoit logé.

Et ayant trouvé que les inſtructions morales & politiques, qu'elles renferment ne ſont pas moins utiles que ſes contes & ſes fictions ſont agréables.] Ce jugement que Lycurgue fait d'Homere, & qui eſt celui de Plutarque, mérite d'être remarqué; car il eſt conforme à celui qu'en ont fait dans les ſiécles ſuivans tous les plus grands hommes, qui y ont admiré la ſolidité des préceptes & la beauté des fictions.

que bruit, & qu'un petit nombre de personnes en avoient quelques pieces détachées; Mais Lycurgue fut celui qui les fit entierement connoître aux Grecs.

Il va en Egypte.

Les Egyptiens disent aussi que Lycurgue alla dans leur pays, & qu'ayant extrémement goûté un de leurs établissemens, qui est que les gens de guerre y sont un corps séparé de tous les corps de l'Etat, il le porta à Sparte, où il sépara les ouvriers & tous les gens de métier, & établit une République véritablement noble & pure. Il est certain que quelques Historiens Grecs

En avoient quelques pieces détachées.] Avant Lycurgue on n'avoit en Grece que de ces pieces détachées, à qui on donnoit le nom de ce qu'elles contenoient, comme, *la vaillance de Diomede*, *la rançon d'Hector*, &c. mais on ne peut pourtant pas inferer de-là que chaque poëme d'Homere n'est qu'un ramas de pieces qu'on a cousues, & qui n'ont entre elles aucune liaison, comme l'a prétendu un Ecrivain moderne, qui n'est tombé dans cette erreur, que pour n'avoir pas entendu le passage d'Elien qu'il a cité du Liv. 7. Chap. 14. Avant que l'Eneïde fût publique, les Romains en avoient des morceaux, comme celui de Marcellus, celui des Amours, & de la mort de Didon, & celui de l'impie Mezence, &c. Conclura-t'on de-là avec quelque apparence de raison, que ce ne sont pas des pieces d'un poëme, qui avec elles ne fait qu'un seul & même corps?

Qui est que les gens de guerre y sont un corps séparé de tous les corps de l'Etat.] Toute l'Egypte étoit partagée en quartiers qu'on appelloit *Nomous*, & il y avoit un certain nombre de ces quartiers assignez à chacun de ces Corps, qui composoient l'Etat, & qui étoient sept en tout: Celui des Prêtres; celui des gens de guerre; celui des Pasteurs des gros troupeaux; celui des Pasteurs des petits troupeaux; celui des Marchands; celui des Interprêtes, & celui des gens de marine. Les gens de guerre étoient appellez *Calasyriens* & *Hermotybiens*; il leur étoit défendu d'exercer d'autre métier que celui de la guerre, que les peres enseignoient à leurs enfans.

Il est certain que quelques Historiens Grecs sont en cela d'accord

Grecs sont en cela d'accord avec les Egyptiens : Mais qu'il ait été en Afrique & en Espagne, & qu'il soit passé jusques dans les Indes pour converser avec les Gymnosophistes, le Spartiate Aristocrates, fils d'Hipparchus, est le seul qui l'ait écrit.

Ni l'Espagne ni les Indes ne furent connuës des Grecs, que long-tems après Lycurgue.

Indes Orientales au-delà & au-deçà du Gange.

Gymnosophistes, Prêtres des Indes.

Cependant les Lacedemoniens, qui supportoient fort impatiemment son absence, lui députerent plusieurs fois, pour le prier de revenir; car ils trouvoient que leurs Rois n'avoient simplement que le titre & les honneurs des Rois, sans aucune autre qualité qui les distinguât du peuple; au lieu que Lycurgue étoit né pour commander & pour être veritablement Roi, la nature lui ayant donné une grace & une force de persuasion qui attiroit à lui tous les hommes. Les Rois mêmes ne s'opposoient pas à son retour; au contraire, ils esperoient que sa présence refreneroit l'insolence du peuple & le rendroit plus souple & plus soûmis. Tous les esprits étant ainsi disposez à son égard, il retourna à Sparte, & d'abord il résolut de changer toute

Car il y avoit toûjours deux Rois à Lacedémone.

Il change toute la forme du Gouvernement.

avec les Egyptiens.] Herodote dit pourtant qu'il seroit difficile de dire, si ce partage passa des Egyptiens aux Grecs, parce qu'il étoit en usage chez les Thraces, les Scythes & autres Barbares, de qui les Grecs pouvoient fort bien l'avoir pris.

Et qu'il soit passé jusques dans les Indes.] Comment Lycurgue seroit-il passé dans les Indes, puisqu'Alexandre fut le premier qui ouvrit le chemin des Indes aux Grecs, plus de cinq cens ans après Lycurgue; car l'expedition de Bacchus & celle d'Hercule sont des fables, qui n'ont pas le moindre fondement.

Le Spartiate Aristocrates.] Qui avoit fait l'Histoire de Lacedémone, dont le IV. Livre est cité par Athenée.

la forme du Gouvernement, jugeant bien que quelques Loix particulieres ſeroient inutiles, ſi comme dans un corps plein de toutes ſortes de maux qui menace ruine, il ne conſumoit auparavant & n'achevoit de purger par des remedes & par des medecines toutes ſes mauvaiſes humeurs, pour lui ordonner enſuite un nouveau regime. Mais avant que d'exécuter ce deſſein, il alla à Delphes pour conſulter Apollon, & après avoir offert ſon ſacrifice, il reçût cet Oracle ſi célébre, dans lequel la Prêtreſſe l'appelloit *Ami des Dieux*, & *Dieu plûtôt qu'homme.* Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes Loix dans ſon pays, elle lui déclaroit, *que le Dieu avoit exaucé ſes prieres, & qu'il lui donneroit la plus excellente République qui eût jamais été.* Encouragé par une réponſe ſi favorable, il communiqua ſon ſecret aux principaux de la Ville, & les exhorta à lui aider, commençant d'abord par ſes amis, & gagnant enſuite peu à peu les autres, & les diſpoſant à faire tout ce qu'il voudroit.

Il falloit bien ſe munir de l'autorité d'un oracle.

Cet oracle eſt rapporté par Herodote. Liv. 1. Sect. 75.

Quand le tems de mettre la main à l'œuvre fut venu, il donna ordre à trente des plus conſidérables de ſe trouver en armes ſur la place

Il alla à Delphes pour conſulter l'Apollon.] Comme Minos avoit perſuadé au peuple, qu'il tenoit de Jupiter même les Loix qu'il leur impoſoit, Lycurgue ſon imitateur en tout, imita auſſi cette conduite, & voulut faire croire aux Grecs qu'il ne faiſoit rien que par l'ordre d'Apollon; car un oracle abregeoit bien des difficultez dans ces ſortes d'entrepriſes.

le lendemain dès la pointe du jour, pour étonner & effraïer ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entrepriſe. De ces trente, Hermippus en nomme vingt des plus apparens; mais celui qui eut la plus grande part à toutes les affaires de Lycurgue, & qui lui aida le plus à établir ſes Loix, on le nomme Arithmiadas.

Hiſtorien natif de Smirne, & diſciple de Callimaque. Il avoit fait les vies des Philoſophes, & celles des Legiſlateurs.

On Arthmiadas.

Au commencement de l'émeute, le Roi Charilaus, craignant que ce ne fût une conjuration contre ſa perſonne, s'enfuit dans le Temple de Junon, appellé *Chalcioicos*; mais après avoir ſçû la verité & reçû les ſermens, il ſortit du Temple, & ſe joignit à Lycurgue; car il étoit d'un naturel ſi doux, que le Roi Archelaus, qui regnoit conjointement avec lui à Sparte, dit un jour à ceux qui loüoient ce jeune Prince pour ſa bonté: *Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.*

Maiſon d'airain. Ce Temple ſubſiſtoit encore du tems de Pauſanias; c'eſt-à-dire, du tems de Marc-Antonin.

De tous les nouveaux établiſſemens de Lycurgue, qui étoient en fort grand nombre, le plus grand & le plus conſiderable fut celui du

Eh! comment ne ſeroit-il pas bon? il n'a pas même la force d'être méchant aux méchans.] Ce mot d'Archelaüs renferme un grand ſens. C'eſt un défaut à un Prince d'être trop bon, & de n'avoir pas la force d'être méchant aux méchans; Dieu, qui eſt la bonté même, eſt loüé d'être méchant aux méchans, & David ne craint pas de lui dire, *cum electo electus eris, & cum perverſo perverteris. Vous ſerez bon avec les bons, & méchant avec les méchans.* C'eſt pourquoi il ajoûte dans le verſet ſuivant: *Quoniam tu populum humilem ſalvum facies & oculos ſuperborum humiliabis; parce que vous ſauverez le peuple qui eſt dans l'abaiſſement, & que vous humilierez les ſuperbes.* Pſ. XVII. 27. 28. Pour un Prince, c'eſt être véritablement bon, que d'être méchant avec juſtice.

Etablissement du Senat, & la principale cause du salut de Sparte.

Senat, lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absoluë des Rois, & ayant une égale autorité, fut la principale cause de la moderation & du salut de cet Etat, qui étoit toûjours chancelant, & panchoit tantôt du côté des Rois vers la tyrannie, & tantôt vers la Démocratie du côté des Sujets; car ce Senat fut au milieu comme une sorte de lest & comme

Vers le Gouvernement du peuple.

Lequel, comme dit Platon, étant mêlé avec la puissance trop absoluë des Rois.] Ce passage de Platon est dans le III. Livre des Loix, dans ce Livre admirable, où il examine la cause de la décadence des Empires. C'est à la page 691. L'Athenien dit au Lacedemonien: *Quelque Dieu, je pense, prenant soin de vous, & prévoyant ce qui devoit arriver, vous a donné deux Rois d'une même famille, afin que regnant ensemble, ils fussent plus moderez & l'Etat plus tranquille. Et après cela un esprit divin dans une nature humaine,* (c'est Lycurgue) *voyant leur puissance encore trop absoluë & trop enflée, l'adoucit & la modera, en y mêlant la sagesse du Senat, & en égalant à l'autorité des Rois celle des vingt-huit Senateurs qui le composoient.* Il traite la même matiere dans sa VIII. Lettre, où après avoir fait voir que la perte des Etats vient, ou du côté des Rois, trop avides de la tyrannie, ou du côté des sujets, trop amoureux de leur liberté, il dit que Lycurgue s'étant apperçû que le Royaume d'Argos & celui de Messene périssoient par l'orgueil de leurs Princes, qui avoient dégeneré en Tyrans, craignit que la même chose n'arrivât à Lacedémone, & que pour prévenir ce malheur, il institua le Senat, qui fut également salutaire, & aux Rois & aux Sujets, parce que par ce moyen la Loi devint le maître des Rois, & que les Rois ne devinrent pas les Tyrans de la Loi. Aristote blâme dans cette institution du Senat, que les Senateurs fussent à vie, parce que l'esprit ne vieillissant pas moins que le corps, c'est une injustice de commettre la fortune & la vie des Citoyens à des hommes qui ne sont pas en état de juger. Il trouvoit encore fort mauvais qu'ils ne fussent pas obligez à rendre compte de leurs actions.

Car ce Senat fut au milieu comme une sorte de lest & comme un contrepoids.) La leçon du texte, ἕρμα pourroit se soûtenir. Cependant j'ai mieux aimé suivre la correction de Casaubon, qui dans ses notes sur le IX. Liv. de

un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & asseurée, les vingt-huit Senateurs qui le composoient, se rangeant du côté des Rois, quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple, quand les Rois tendoient à la tyrannie. Aristote écrit que le nombre des Senateurs fut reglé à vingt-huit, parce que des trente, que Lycurgue avoit choisis d'abord, il y en eut deux qui de peur abandonnerent l'entreprise. Spherus écrit pourtant qu'il n'y en eut jamais que vingt-huit à qui Lycurgue eût fait part de son dessein. Peut-être eut-il égard à ce que c'est un nombre complet, étant composé de sept, multiplié par quatre, & le premier nombre parfait après les six, parce qu'il est égal à toutes ses parties; mais pour moi je suis persuadé qu'il choisit précisément ce nombre, afin que le conseil fut composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.

C'est la veritable raison.

Strabon, corrige le mot ἔρυμα, qui s'est glissé dans le texte de ce Geographe, & lit ἕρμα. Nous trouvons, dit-il, la même faute dans Plutarque, comme une infinité d'autres. C'est dans ce beau passage de Lycurgue, il cite le passage, & ajoûte, que personne n'en sentira l'élegance, s'il ne s'apperçoit que cette expression est empruntée des vaisseaux, qu'on charge exprès pour les empêcher d'être emportez par les vents. Car ἕρμα est ce que les Latins appellent *Saburra*, & que nous appellons *Lest*.

Spherus.) Disciple de Zenon, du tems de Ptolemée Evergete. Il avoit écrit les Vies des Philosophes appellez Eretriens, de la ville d'Eretrie en Eubée. Il avoit fait la Vie de Lycurgue & celle de Socrate, & l'on cite de lui un traité de la République de Lacedémone.

Il eut ce corps du Senat si fort à cœur, que pour le mieux autoriser, il rapporta de Delphes uniquement pour lui un oracle particulier appellé *Rhetra*, c'est-à-dire *Decret*, qui disoit en propres termes : *Quand tu auras bâti un Temple à Jupiter Syllanien & à Minerve Syllanienne, & que tu auras rangé le peuple par lignées & par tribus, & établi un Senat de trente Senateurs, y compris les deux Chefs, tu tiendras de tems en tems le Conseil entre le Babyce & le Cnacion, tu conserveras le pouvoir de prolonger à ton gré, ou de congedier l'assemblée, & tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé.* Le Babyce & le Cnacion, c'est l'Oenonte; Aristote écrit pourtant que le *Cnacion* c'est le fleuve, & que le *Babyce* c'est le pont; car les Lacedémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere, dans un lieu où il n'y avoit ni salle enrichie de tableaux,

Entre le pont & la riviere appellée Cnacion.

A Jupiter Syllanien, & à Minerve Syllanienne.) Je ne sçai ce que c'est que ce surnom de *Syllanien* & *Syllanienne*; je crois qu'il faut corriger ce passage & lire, *à Jupiter Sellasien & à Minerve Sellasienne*; car *Sellasia* étoit une ville de la Laconie, sur la riviere d'Eurotas.

Et tu laisseras au peuple le droit de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé.) Les paroles du texte sont entierement corrompuës, je les ai expliquées selon la correction que j'en ai faite; car au lieu de γαμωδᾶν γοριᾶν ἦμεν καὶ κράτος, je lis δάμῳ δ' ἂν ἀγορᾶν ἦμεν τὸ κράτος. *Populo autem concionum potestatem relinquere.*

Et que le Babyce c'est le pont.) Hesychius a suivi Aristote; car il marque βαβίκτα, γέφυρα. Il faut lire βαβύκα.

Car les Lacedémoniens tenoient leurs assemblées entre le pont & la riviere.) Ce pont étoit donc le pont de quelque torrent different de cette riviere; car entre une riviere & son pont, il n'y a pas d'espace pour tenir des assemblées, à moins que cette riviere n'ait deux bras.

ni place autrement ornée. Lycurgue estimoit que ces embellissemens, bien loin de servir pour le bon conseil, lui nuisent au contraire, en remplissant de pensées, ou inutiles, ou vaines, l'esprit des assistans qui au lieu d'être attentifs aux affaires dont il s'agit, s'amusent à regarder, ou les statuës, ou les tableaux, ou les riches lambris, comme on regarde les décorations d'une scene.

Lieux trop ornez & trop embellis causent des distractions.

Dans le Conseil il n'y avoit que les deux Rois & les Senateurs qui eussent le droit de proposer les affaires & d'opiner, & quand leur avis étoit donné, le peuple avoit l'autorité de le réjetter ou de l'approuver. Mais dans la suite des tems, le peuple ayant trouvé le moyen de changer, ou de violenter le sens des decrets du Senat par des additions ou par des retranchemens, d'abord peu sensibles, les Rois Polydore & Theopompe ajoûterent à l'oracle cet article formel, *Si le peuple altere ou corrompt les decrets, que les Senateurs & leurs Chefs se retirent ;* c'est-à-dire, qu'ils congedient l'assemblée, & annullent ce qu'on aura alteré ou falsifié. Et ils persuaderent à toute la ville que cet article avoit été ajoûté par l'ordre du Dieu même, comme le Poëte Tyrtée le fait connoître par ce passage : *Ces Ambassadeurs ayant entendu la voix d'Apollon, rapporterent dans leur patrie ces divines paroles : Que les sacrez Rois, qui regissent l'aimable ville de Sparte, président au Conseil avec les Senateurs, & que le*

Addition faite à l'oracle.

Passage du Poëte Tyrtée.

Il appelle les arrêts du Senat des oracles, parce que le Senat avoit été établi par un oracle.

peuple rende leurs oracles dans toute leur pureté, sans jamais les corrompre.

Lycurgue ayant ainsi temperé le Gouvernement, ceux qui vinrent après lui ne laisserent pas de trouver que la puissance des trente, qui composoient le Senat, étoit encore trop emportée & trop furieuse, & qu'elle avoit besoin d'être refrenée : C'est pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores, environ cent trente ans après Lycurgue ; & le premier Ephore, ce fut Elatus sous le Roi Theopompe, à qui sa femme ayant un jour reproché, à cause de cet établissement, qu'il laisseroit à ses enfans la Royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçûë, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, d'autant qu'elle sera plus durable.* En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie &

Ephores établis pour refrener l'autorité du Senat.

Controlleurs, Inspecteurs.

Beau mot du Roi Theopompe à sa femme.

C'est pourquoi, comme dit Platon, ils lui donnerent un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores) Ce passage de Platon suit immédiatement celui que je viens de rapporter du III. Livre des Loix : car après avoir parlé de Dieu & de Lycurgue, il ajoûte : *Et un troisiéme Sauveur, trouvant cette puissance du Senat & des Rois encore trop emportée & trop furieuse, lui opposa l'autorité des Ephores comme un frein, en la réduisant presque à la douceur & à l'égalité d'une puissance qui se donne au sort.* Ce troisiéme Sauveur, c'est le Roi *Theopompe.* Ephore signifie *Controlleur, Inspecteur.* Les Ephores n'etoient qu'un an en charge, & ils étoient cinq.

En effet, en lui faisant perdre ce qu'elle avoit de trop, il la mit à couvert de l'envie.) Aristote trouvoit pourtant beaucoup de défauts dans cet établissement des Ephores. En premier lieu leur autorité lui paroissoit trop grande, & peu differente de la tyrannie ; car les Rois mêmes étoient obligez de faire la cour aux Epho-

du

du danger qui la suit ; de sorte que ses successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messeniens & les Argiens firent souffrir à leurs Rois, qui n'avoient jamais voulu relâcher leur puissance pour la rendre plus douce & plus populaire. Et c'est ce qui fait encore mieux connoître la sagesse & la prudence de Lycurgue, quand on considere les désordres & les séditions qui regnerent dans Messine & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte ; Car ayant eu toutes choses égales avec cette derniere, & dans le partage des terres leur sort s'étant même

Les Rois d'Argos & de Messene se perdirent, & perdirent l'Etat pour s'être attribué un pouvoir trop despotique.

res. En second lieu il n'approuvoit pas qu'ils fussent choisis parmi le peuple ; car il arrivoit delà que la plûpart étoient des ames venales, comme l'experience l'a souvent montré ; En troisiéme lieu il trouvoit ridicule que des gens sans éducation & sans étude, jugeassent à leur volonté, & non par des loix écrites ; & enfin il blâmoit la maniere de vivre des Ephores, qui étant trop dissoluë, ruinoit insensiblement la regle austere qu'on avoit imposée aux autres Citoyens. Les Ephores causerent les mêmes désordres dans Sparte que les Tribuns causerent dans Rome. Cependant il est toûjours certain que Theopompe rendit l'Etat de Sparte plus durable en moderant la puissance des Rois. Voyez le v. Liv. des politiques d'Aristote. Chap. XI.

De sorte que ses Successeurs n'eurent pas à souffrir ce que les Messeniens & les Argiens.] Mais l'autorité seule du Senat pouvoit empêcher cela sans avoir recours aux Ephores, qui causerent dans Sparte de grandes séditions; car ils tuerent le Roi Agis, & ils furent tuez ensuite par Cleomene.

Quand on considere les désordres & les séditions qui regnerent dans Messene & dans Argos, villes voisines & parentes de Sparte.] Il appelle Argos & Messene *parentes de Sparte*, parce que les Fondateurs de ces trois villes étoient tous de la race d'Hercule, Argos & Messene ayant été fondées par les deux freres, Temenus & Cresphonte, & Sparte par leurs deux neveux Eurysthene & Patrocles fils d'Aristodeme.

Et dans le partage des terres leur sort s'étant même trouvé beaucoup meilleur.] Car le terroir d'Argos

trouvé beaucoup meilleur, elles ne ſçurent pourtant être long-tems heureuſes; l'orgueïl des Rois & la déſobéïſſance des peuples les firent tomber de l'état floriſſant où elles étoient, & elles montrerent par leur exemple que c'étoit une grace toute particuliere que les Dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme qui ſçût ſi bien ordonner & temperer leur gouvernement. Mais c'eſt ce qui ne parut que dans la ſuite.

C'eſt-à dire, après la ruine de Meſſene & d'Argos.

Le partage des terres.

Le ſecond établiſſement de Lycurgue & le plus hardi, ce fut le partage des terres; car il y avoit entre les habitans une ſi horrible inégalité, qu'elle étoit même dangereuſe pour la ville, la plûpart étant ſi pauvres, qu'ils n'avoient pas un ſeul pouce de terre, & tout le bien ſe trouvant entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour chaſſer donc l'Inſolence, l'Envie, la Fraude, le Luxe & les deux plus grandes & les plus anciennes peſtes des Villes & des Etats, la Pauvreté & l'Avarice, il

La pauvreté & l'avarice, les deux plus grandes peſtes des Etats.

& celui de Meſſene etoient beaucoup meilleurs que celuideSparte. Euripide dit en quelque endroit, que la Laconie avoit beaucoup d'étenduë, mais que ſes terres n'étoient pas labourables à cauſe des montagnes qui les coupoient, au lieu qu'il n'y avoit point de pays plus riche & plus abondant que laMeſſenie,dont les terres étoient arroſées de beaucoup de ruiſſeaux & très-bien fournies de toutes ſortes de paſturages. Il en étoit de même des terres d'Argos. Voyez Strabon Liv. VIII.

Et l'Avarice.] Après Lycurgue les Lacedemoniens ſirent encore long-temps la guerre a l'avarice, juſques-là qu'un jeune homme ayant acheté un héritage à fort bon marché, il fut appellé en juſtice & condamné à l'amende;car outre l'injuſtice qu'il avoit faite en achetant une choſe beaucoup moins qu'elle ne valloit,on jugea qu'il étoit trop porté au gain, puiſqu'il penſoit à acque-

persuada à tous les Citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu seule, & ne mettant entr'eux d'autre difference que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la loüange que méritent les actions honnêtes & vertueuses.

Les prééminences & les honneurs ne doivent être donnez qu'à la vertu seule.

Cela fut aussi-tôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de Citoyens. D'autres disent qu'il n'en fit que six mille, & que les autres trois mille furent ajoûtées par le Roi Polydore. Il y en a même qui écrivirent que de ces neuf mille, Lycurgue n'en fit que la moitié, & que Polydore ajoûta l'autre. Chaque part pouvoit fournir de revenu annuel soixante & dix boisseaux d'orge pour homme & douze pour femme; & de vin & autres fruits liquides, à proportion; car cette quantité parut suffisante pour entretenir les hommes sains & dispos, sans

Partage que Lycurgue fait des terres de la Laconie.

rir dans un âge où l'on ne pense d'ordinaire qu'à dépenser.

Soixante & dix boisseaux d'orge pour homme & douze pour femme.] Voilà une étrange inégalité. Mais il faut entendre qu'on assignoit soixante & dix mesures à l'homme comme au chef de la famille, qui devoit nourrir ses enfans & tous ceux qui étoient dans sa maison; La portion de la femme étoit comptée à part pour la facilité de la dot qui devoit toûjours la suivre.

qu'ils eussent besoin de rien davantage. On rapporte de lui que quelques années après, revenant d'un long voyage, comme il traversoit les terres de la Laconie, qui venoient d'être moissonnées, il vit les tas de gerbes si égaux, que l'un ne paroissoit en rien plus grand que l'autre, & se tournant vers ceux qui l'accompagnoient, il leur dit en riant, *ne semble-t'il pas que la Laconie soit l'heritage de plusieurs freres qui viennent de faire leur partage?*

Beau mot de Lycurgue.

Après les immeubles il entreprit de leur faire partager aussi également les autres biens pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais voyant qu'ils le supporteroient avec plus de peine, s'il s'y prenoit ouvertement, il y proceda par une autre voye, en sappant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoyes d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme

Lycurgue décrie les monnoyes d'or & d'argent.

Qu'il fit d'un si grand poids & d'un si petit prix, qu'il falloit une charette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines.] Chaque piece pesoit une livre & ne valloit que dix deniers; mais cet établissement de Lycurgue ne fut bon que pendant que les Spartiates se contenterent de leur païs. Quand ils eurent sur les bras des guerres étrangeres, leur monnoye de fer n'étant pas de mise, & leurs danrées ne pouvant suffire aux échanges, ils furent obligez d'avoir recours aux Perses, dont l'or & l'argent les éblouit. Ainsi Lycurgue rendit sa ville pauvre & ses citoyens avares. Leur avarice donna lieu au proverbe dont parle Platon: *On voit bien l'argent entrer à Lacedemone, mais on ne l'en voit jamais sortir.*

de dix mines, & une chambre entiere pour la serrer. Cette nouvelle monnoye ne fut pas plûtôt répanduë, qu'elle chassa de Lacedemone toutes les injustices & tous les crimes. Qui est-ce qui auroit voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son injustice, une chose qu'on ne pouvoit cacher, dont la possession n'étoit point enviée, & qui étant mise en pieces, étoit inutile à tout; car on dit que les ouvriers avoient ordre de tremper le fer tout rouge dans le vinaigre, pour en émousser la pointe & le rendre inutile à tout autre emploi, ce fer ainsi trempé devenant si aigre & si éclatant, qu'on ne pouvoit plus ni le battre, ni le forger.

De cinq cens liv.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles & superflus; & quand il ne les auroit pas chassez, la plûpart seroient tombez d'eux-mêmes, & s'en seroient allez avec l'ancienne monnoye, les artisans ne trouvant pas à se défaire de leurs ouvrages, parce que cette monnoye de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'estimer, s'en mocquoient & en faisoient des railleries. Ainsi ceux de Sparte ne pouvoient achetter, ni merceries, ni marchandises étrangeres; aucun Marchand n'entroit dans leurs ports, & dans toute la Laconie on n'auroit trouvé, ni Sophiste, ni diseur de bonne avanture, ni Charlatan, ni Vendeur d'esclaves, ni Orfévre, ni Joüaillier; car tous ces gens-là ne cherchent que l'Argent. Par ce

Il chasse de Sparte tous les arts inutiles & superflus.

Avantage que produit le bannissement des arts inutiles & superflus.

moyen le Luxe, denué peu à peu de tout ce qui l'enflame & qui le nourrit, se fletrissoit & tomboit enfin de lui-même ; car les riches n'avoient aucun avantage sur les pauvres, leurs richesses ne pouvant en aucune maniere paroître en public, mais étant forcées de demeurer enfermées & inutiles. De-là vint que tous les meubles, dont on ne peut se passer, & dont on a tous les jours affaire, comme les lits, les tables, les chaises, étoient parfaitement bien travaillez chez eux ; on vante sur-tout la forme du gobelet Laconique, appellé *Cothon*, qui étoit d'un usage merveilleux, particulierement à l'armée, comme dit Critias, la couleur de la terre cachant la vilaine couleur des eaux qu'on est quelquefois obligé de boire, & dont la vuë fait mal au cœur, & les bords étant faits de maniere qu'ils retenoient en dedans toute la bourbe & le limon, & empêchoient qu'il ne vînt à la bouche que ce qu'il y avoit de plus pur ; dequoi la sagesse du Legislateur fut la seule cause ; car les ouvriers n'étant plus occupez aux ouvrages inutiles & superflus, employerent toute leur industrie & tout leur art à perfectionner les nécessaires.

Gobelet Laconique.

Auteur qui avoit fait un traité des Républiques.

Lycurgue, voulant encore plus persécuter le luxe, & achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisiéme établissement très-sage & très-beau, qui fut celui des repas, où il ordonna que tous les Citoyens mangeroient

Etablissement des repas publics.

Où il ordonna que tous les Ci- toyens mangeroient ensemble des

enſemble des mêmes viandes reglées & ordonnées par la loi, & leur défendit expreſſement de manger chez eux ſur des lits ſomptueux, & ſur des tables magnifiques, en ſe faiſant traiter par d'habiles cuiſiniers & officiers de bouche, pour s'engraiſſer dans les ténébres, comme des bêtes gloutonnes, & pour corrompre par ce moyen le corps & l'eſprit, en s'abandonnant à toutes ſortes de diſſolutions & de débauches, qui demandent enſuite un long ſommeil, des bains chauds, un grand repos & des remedes journaliers, comme de veritables maladies. Si ce fut une grande choſe à Lycurgue d'être parvenu à cela, ç'en fut une plus grande encore d'avoir pû mettre les richeſſes hors d'état d'être derobées, ou plûtôt, comme dit Theophraſte, d'être enviées, & de les avoir rendu pauvres par cette communauté des repas & par la ſimplicité & la frugalité de la table. Car il n'y avoit

Les débauches obligent à des remedes comme les maladies.

Chef d'œuvre de Lycurgue d'avoir rendu les richeſſes pauvres.

mêmes viandes.] Ils mangeoient avec leurs armes, pour être plus prêts à recevoir les ordres & à les executer. Cet établiſſement de Lycurgue fut bon pendant qu'il n'y eut pas plus de Citoyens que de portions de terre; mais quand le nombre des Citoyens fut augmenté, les familles chargées d'enfans ne purent plus fournir leur part pour ces repas publics; ainſi la ville retomba dans l'inconvenient que Lycurgue avoit voulu éviter, qui eſt les pauvres; C'eſt pourquoi il auroit mieux fait d'ordonner que ces repas ſeroient faits aux dépens du public, comme on le pratiquoit en Crete.

Et leur defendit expreſſement de manger chez eux ſur des lits ſomptueux & des tables magnifiques.] Mais cette défenſe fut inutile, car les Ephores ayant la permiſſion de ſe traiter magnifiquement & de vivre dans le luxe, cet exemple ſeul faiſoit plus de mal, que la loi ne pouvoit faire de bien.

aucun moyen d'user ni de joüir de sa magnificence, non pas même d'en faire parade ou de la montrer, le pauvre & le riche mangeant ensemble en même lieu; de sorte que Sparte étoit la seule ville du monde, où ce que l'on dit communément de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai. En effet il y étoit renfermé & immobile, comme une statuë sans ame & sans mouvement; car il n'étoit pas permis de manger chez soi & d'arriver saoul aux salles publiques, parce que tous les autres observoient avec grand soin celui qui ne beuvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intemperance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Plutus veritablement aveugle à Sparte.

Aussi dit-on, que les riches furent fort irritez de cette ordonnance de Lycurgue, & que s'étant assemblez en grand nombre, ils crierent & murmurerent contre lui, jusques-là que l'ayant assailli de tous côtez à coups de pierres, il fut obligé de s'enfuir de toute sa force. Il avoit déja échapé à la poursuite de tous ces mutins & gagné un temple, lorsqu'un jeune homme, nommé Alcandre, qui n'avoit pas d'ailleurs un méchant naturel, mais qui étoit fort prompt & fort colere, l'ayant poursuivi plus opiniâtrement, l'atteignit, & comme il se tournoit de son

Ou ce que l'on dit communement de Plutus, qu'il est aveugle, se trouvât vrai.] Cela est pris du mot que Lycurgue disoit à ses amis: *Ah mes amis, que c'est une belle chose de faire voir effectivement que Plutus est aveugle.*

ſon côté, il lui donna un coup de bâton ſur le viſage, & lui créva un œil. Lycurgue ne ſe laiſſa point abattre à la douleur, au contraire, ſe tournant du côté du peuple la tête haute, il lui fit voir ſon viſage tout ſanglant & ſon œil crevé. Ceux qui le virent en cet état, en eurent tant de confuſion & de honte, que ſur l'heure même ils lui livrerent Alcandre, & l'accompagnerent tous chez lui, en lui témoignant la douleur & le reſſentiment qu'ils avoient de l'outrage qu'il venoit de recevoir. Il les congedia après les avoir remerciez, & ayant fait entrer avec lui le jeune homme, il ne le maltraita point, & ne lui dit aucune parole fâcheuſe: il fit ſeulement retirer ſes amis & ſes domeſtiques, & lui commanda de le ſervir. Alcandre, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit pas mal né, obéït ſans répondre une ſeule parole, & ſe tenant toûjours près de lui, il eut tout le tems de connoître ſa douceur, ſa moderation, & les autres grandes qualitez de ſon ame, ſon auſterité dans ſa vie ordinaire, & ſa conſtance infatigable dans les travaux; de ſorte qu'il commença à l'aimer avec paſſion, & qu'il diſoit par tout, que bien loin que Lycurgue fût rude & ſuperbe, c'étoit au contraire l'homme du monde le plus traitable & le plus doux; & voilà la punition que reçut Alcandre: De jeune homme violent & emporté qu'il étoit auparavant, il devint un homme très-moderé & très-ſage.

Lycurgue a un œil crevé d'un coup de bâton.

Sa patience & ſa douceur.

Ce que peuvent la douceur & les bons exemples ſur l'eſprit même d'un ennemi.

En mémoire de cet accident Lycurgue consacra un Temple à Minerve, qu'il appella *Optiletide*, parce que les Doriens de ce pays-là appellent les yeux *Optiles*; Il y a pourtant des Auteurs, & entr'autres Dioscoride, celui qui a fait un Traité *du Gouvernement de Sparte*, qui écrivent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce Temple à Minerve, que pour la remercier de sa guérison. Cependant les Lacedémoniens cesserent depuis ce tems-là de porter des bâtons dans leurs Assemblées.

Minerve Optiletide.

Les Lacedémoniens cessent de porter des bâtons dans les assemblées.

Pour ce qui est des repas publics, ceux de Crete les appelloient *Andria*, & les Lacedémoniens les appellerent *Phiditia*, soit parce qu'ils faisoient naître l'union & l'amitié entre les Citoyens, *phiditia* pour *philitia*, en mettant un D. pour un L, soit parce qu'ils les accoûtumoient à la simplicité & à l'épargne, qui en grec est appellée *pheido*. Il y en a aussi qui prétendent, & cela n'est pas impossible, que la premiere lettre est ajoûtée, & qu'on dit *phiditia* pour *editia*, d'un mot qui signifie *manger*.

Phiditia, repas publics de Sparte.

Cette étymologie est fausse.

Les tables étoient de quinze personnes chacune, un peu plus ou un peu moins; & chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux li-

Pour la remercier de sa guérison.] D'autres disent que ce fut pour la remercier de ce qu'Alcandre ne lui avoit pas crevé aussi l'autre œil, comme il avoit dessein de le faire, si on ne l'en eût empêché.

vres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoye pour acheter de la viande. Il eſt vrai que quand quelqu'un faiſoit chez lui un ſacrifice, ou qu'il avoit été à la chaſſe, il envoyoit une piéce de ſa victime, ou de ſa venaiſon à la table dont il étoit; car il n'y avoit que ces deux occaſions où il fût permis de manger chez ſoi, quand on étoit revenu de la chaſſe fort tard, ou que l'on avoit achevé fort tard ſon ſacrifice, autrement on étoit obligé de ſe trouver au repas public; & cela s'obſerva fort long-tems avec une très-grande exactitude, juſques-là que le Roi Agis, qui revenoit de l'armée, aprés avoir défait les Atheniens, & qui vouloit ſouper chez lui avec ſa femme, ayant envoyé demander ſes portions dans la ſalle, les Polemarques les lui refuſerent, & le lendemain Agis ayant négligé par dépit d'offrir le ſacrifice d'actions de graces, comme on avoit accoûtumé aprés une heureuſe guerre, ils le condamnerent à une amende, qu'il fut obligé de payer.

Les Généraux d'armées qui étant ſortis de charge, avoient cet emploi.

Les enfans mêmes ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une Ecole de ſageſſe & de temperance. Là ils entendoient de

La table meſme doit être une Ecole de ſageſſe pour les enfans.

Ayant envoyé demander ſes portions.] Car les Rois avoient toûjours deux portions qu'on leur donnoit, comme dit Xenophon, non pas afin qu'ils mangeaſſent une fois autant que les autres; mais afin qu'ils puſſent donner une de ces portions à celui qu'ils jugeroient digne de cet honneur.

Les Polemarques les lui refuſerent.] Les Polemarques, c'eſt-à-dire, les Généraux d'armée ſous les Rois: car c'étoit toûjours les premiers de l'Etat qui étoient établis pour faire les portions.

graves discours sur le Gouvernement; ils voyoient des maîtres qui ne pardonnoient rien & qui railloient avec beaucoup de liberté, & ils apprenoient eux-mêmes à railler sans aigreur & sans bassesse & à souffrir d'être raillez; car on trouvoit que c'étoit une qualité digne d'un Lacedémonien, de supporter patiemment la raillerie; s'il y avoit quelqu'un qui ne pût la souffrir, il n'avoit qu'à prier qu'on s'en abstînt, & l'on cessoit sur l'heure.

Ce n'est pas assez de sçavoir railler, il faut sçavoir souffrir d'être raillé.

A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux lui disoit, en lui montrant la porte, *rien de tout ce qui a été dit ici, ne sort par-là.*

Quand quelqu'un vouloit être reçu à une table, voici de quelle maniere on procedoit à son election, pour voir s'il étoit agréé de la compagnie: Ceux qui devoient le recevoir parmi eux, prenoient chacun une petite boule de mie de pain; l'esclave qui les servoit, passoit au milieu d'eux, portant un vaisseau sur sa tête; celui qui agréoit le prétendant, jettoit simplement sa boule dans ce vaisseau, & celui qui le refusoit, l'applatissoit auparavant entre ses doigts. Cette boule ainsi applatie valoit la féve percée, qui étoit la marque de condamnation; & s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu; car on ne vouloit pas

Maniere dont on élisoit ceux qui demandoient à être reçus à une table.

Et s'il s'en trouvoit une seule de cette sorte, le prétendant n'étoit point reçu.] Cela devoit produire de grands désordres; il auroit bien mieux valu guérir les haines & les animositez des Citoyens, que de les entretenir par ces sortes de vengeances.

qu'il y en eût un seul qui ne plût à tous les autres. Celui qu'on avoit refusé étoit dit *Decaddé*, parce que le vaisseau dans lequel on jettoit les boules est appellé *Caddos*.

Comme déchu du vaisseau.

Le plus exquis de tous leurs mets, étoit ce qu'ils appelloient le *broüet noir*. Les vieillards le trouvoient si bon, qu'ils laissoient la viande aux jeunes gens, & mangeoient de ce broüet, en se mettant tous d'un côté. Il y eut un Roi de Pont, qui pour en manger, acheta exprès un Cuisinier de Lacedemone. Il n'en eut pas plûtôt goûté, qu'il le trouva fort mauvais, & se mit en colere; mais le Cuisinier lui dit, *Seigneur, ce qu'il y a de meilleur manque à ce broüet, c'est qu'avant que de le manger, il faut se baigner dans l'Eurotas.*

Le broüet noir de Sparte.

Plutarque dit ailleurs que ce fut Denys, Tyran de Sicile.

Mot d'un Cuisinier de Lacedémone au Roi de Pont.

Après qu'ils avoient mangé & bû très-sobrement, ils s'en rétournoient chez eux sans lumiere; car il n'étoit pas permis de se faire éclairer, Lycurgue ayant voulu qu'on s'accoutumât à marcher hardiment par tout de nuit & dans les tenébres. Voilà quel étoit l'ordre de leurs repas.

Lycurgue ne voulut pas qu'il y eût aucune Loi écrite, & par une de ses Ordonnances qu'on

Lycurgue condamne les Loix écrites.

Etoit dit Decaddé.] Il y a dans le texte κικαδ δεῖ. θε. Il faut lire κεκαδδῖσθαι comme ont lû Henri Etienne & d'autres.

Car il n'étoit pas permis de se faire éclairer.] Xenophon dit que cette défense n'étoit que pour les jeunes gens qui tiroient de-là un double avantage; car sçachant qu'ils ne coucheroient pas dans le lieu où ils soupoient, ils étoient forcez d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison, & ils s'accoûtumoient à aller la nuit comme le jour sans avoir besoin de lumiere.

appelloit *Rhetres*, il le défendit très-expressément, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des Citoyens : Car les principes que l'éducation y a gravez, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondez sur la volonté seule, qui est toûjours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité, & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevez, deviennent leurs Loix & leurs Législateurs eux-mêmes.

Mœurs plus sûres & plus fortes que les Loix.

La volonté, lien plus fort que la nécessité.

Pour ce qui est des petits contrats, qui ne regardent que l'interêt, & qui changent toûjours selon le besoin, il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne les pas assujettir à des formules expresses, & à des coûtumes qu'on ne sçauroit

Lycurgue veut que les petits contrats ne soient pas assujettis à des formules expresses.

C'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans les esprits des Citoyens.] Les Loix sans les mœurs ne seront jamais qu'une foible barriere contre les passions des hommes. Horace a fort bien dit: *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt?* Mais si les loix sont inutiles sans les mœurs, les mœurs sont aussi bien foibles sans les loix, & l'experience a fait voir que la foiblesse & la corruption des hommes sont si grandes, qu'il a fallu que la loi écrite soit venuë au secours de la loi non écrite; elles ne sçauroient subsister l'une sans l'autre, & elles se prêtent réciproquement du secours.

Pour ce qui est des petits contrats qui ne regardent que l'interêt, &c. il jugea qu'il étoit beaucoup mieux de ne pas les assujettir à des formules expresses.] Car toutes les formules n'ont été inventées que pour prévenir l'injustice des hommes & leur mauvaise foi. Si les hommes sont justes, ces formules sont inutiles, & s'ils sont injustes, elles le sont encore le plus souvent, l'injustice étant ordinairement plus forte que toutes les barrieres qu'on lui oppose. Horace a fort bien dit:

changer, & de laisser la liberté d'y ajoûter ou retrancher, selon l'exigence des cas, tout ce qui paroîtroit nécessaire à un peuple si bien élevé & si bien instruit; car le sommaire & le principal de toutes les loix, il le rapportoit à l'éducation des hommes; c'est pourquoi la premiere de ses Ordonnances étoit, qu'il n'y eût point de loi écrite, comme nous l'avons déja dit.

Le principal des loix doit se rapporter à l'éducation.

La seconde étoit contre la magnificence; *Que les planchers des maisons fussent faits avec la cognée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun autre instrument*; car ce qu'on rapporte d'Epaminondas, qu'en parlant de sa table, il dit: *Un tel ordinaire n'expose pas à la trahison*; c'est ce que Lycurgue avoit pensé avant lui, *qu'une telle maison n'expose pas au luxe & à la dépense*, n'y ayant point d'homme assez ignorant dans les bienséances, & assez fou pour porter dans une maison si simple & si pauvre, des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, & toute la magnificence que cela entraîne nécessairement. Au contraire, on est forcé d'accorder & de proportionner les lits à la maison; les tapis & les couvertures aux lits, & aux couvertures & aux tapis le reste des meu-

Il bannit la magnificence des maisons.

Avantage de la simplicité dans les maisons.

Car le moindre commencement de luxe, entraine après lui toutes sortes de délicatesses & de superfluitez.

Adde Cicuta
Nodosi tabulas centum; mille adde catenas:
Effugiet tamen hæc sceleratus vincula Proteus.

Ne vous contentez pas d'une simple promesse, ajoûtez-y toutes les rubriques & toutes les formules du fameux Notaire Cicuta, qui sçait si bien lier les gens, un scelerat sçaura fort bien se tirer de toutes ces chaînes, comme un second Protée.

bles. De cette coûtume proceda la demande que l'ancien Roi Leotychidas, soupant à Corinthe, fit à son Hôte; car s'étant apperçu que le plancher de la salle où il soupoit étoit magnifiquement lambrissé, il lui demanda, *si le bois naissoit ainsi travaillé dans son pays?*

Les guerres doivent être courtes & peu fréquentes contre les mêmes ennemis.

La troisiéme Ordonnance que Lycurgue donna à ses Citoyens, fut de ne pas faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop souvent à se défendre; c'est pourquoi l'on reproche encore aujourd'hui au Roi Agesilas, que par ses fréquentes incursions dans la Béotie, il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedémoniens. Aussi Antalcidas le voyant blessé dans un combat qu'il donna contre eux, lui dit: *Vous recevez un digne prix de l'apprentissage que vous avez fait faire aux Thebains, qui sans vous n'auroient ni sçu ni voulu combattre.* Il appella ces trois Ordonnances *Rhetres*, pour faire croire qu'elles avoient été dictées par

Pourquoi Lycurgue appelle ses Ordonnances Rhetres.

L'ancien Roi Leotychidas.] Il parle du premier Leotychidas fils d'Anaxilaüs; car il y en eut un second, fils de Menares, & un troisiéme, fils d'Agis, ou plûtôt bâtard d'Alcibiade.

Il mit les Thebains en état de tenir tête aux Lacedémoniens.] Cela parut bien évidemment à la bataille de Leuctres, où les Lacedemoniens furent vaincus par Epaminondas, & perdirent leur Roi Cleombrotus, avec leurs meilleures troupes.

Il appella ces trois Ordonnances Rhetres, *pour faire croire.*] Les oracles d'Apollon étoient proprement appellez *Rhetres*, c'est-à-dire, *Dits*: Les Latins les appelloient de même *Dictio*. Lycurgue appella ces Ordonnances de ce nom, pour les rendre plus venérables, & parce qu'elles n'étoient point écrites, on ne les avoit que par tradition.

Apollon

Appollon même, & que c'étoient plûtôt des oracles, que des loix.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Legislateur; C'est pourquoi il y pourvut de loin en reglant tout ce qui regardoit les mariages & les naissances; car il ne faut pas croire ce que dit Aristote, qu'ayant tenté de regler & de reformer les femmes, il y renonça, ne pouvant venir à bout de leur licence effrenée, & de la trop grande autorité qu'elles avoient prise sur leurs maris, qui à cause des frequentes expeditions de guerre où ils alloient, étoient obligez de les abandonner à leur conduite, & qui, pour les empêcher d'abuser de cette liberté, se voyoient reduits à les flater, à les adoucir, & à les appeller leurs dames & leurs maîtresses; au contraire il prit d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre. En effet, pendant qu'elles étoient

Education des enfans, la principale affaire d'un Legislateur & d'un Roi.

Plutarque combat mal Aristote.

Car il ne faut pas croire ce que dit Aristote.] Le passage d'Aristote est dans le II. Liv. de ses Politiques. Chap. VII. où il fait voir que dans tous les états où les femmes sont dereglées, la moitié de l'Etat est nécessairement corrompuë, & cette moitié corrompuë communique bientôt sa corruption à l'autre moitié. A Lacedémone les femmes commandoient aux hommes, ainsi elles gouvernoient tout, & ce fut en partie ce qui causa enfin leur perte. Plutarque ne justifie ici Lycurgue que très-foiblement.

Qui à cause des frequentes expeditions de guerre.] A cause des guerres qu'ils eurent d'abord contre ceux d'Argos, ensuite contre les Arcadiens, & après cela contre Messene.

Au contraire il pris d'elles tout le soin qu'il étoit possible d'en prendre.] Mais ce soin n'aboutit qu'à les rendre hardies contre leurs maris. Je m'étonne que Plutarque ait entrepris de justifier icy Lycurgue contre le témoignage de toute l'antiquité, qui

filles, il endurcissoit leur corps, en les exerçant à la course, à la lutte, à jetter le palet, & à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient dans la suite, trouvant un corps robuste & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles mêmes fortifiées par ces exercices, en eussent plus de facilité, de force & de courage pour resister aux douleurs de l'enfantement. Pour leur retrancher toute sorte de delicatesse & de molesse, il les accoûtuma à lutter toutes nuës, de même que les jeunes garçons, & à danser en cet état devant eux à certaines fêtes solemnelles, en chantant de belles chansons, où elles lançoient à propos des traits de raillerie, qui piquoient jusqu'au vif ceux qui avoient mal fait leur devoir, & où elles donnoient au contraire de grands éloges à ceux qui avoient fait des actions dignes de mémoire. Par ce moyen elles embrasoient

Education des filles de Sparte.

dépose qu'à Sparte la licence des femmes étoit si grande, que rien n'étoit capable de l'arrêter. Un Lacedémonien même fait cet aveu dans les Livres des loix de Platon.

Il les accoûtuma à lutter toutes nuës.] Il y a ici une faute au texte, mais une faute qui presente une sorte de sens, & c'est ce qui l'a maintenuë, car il n'y a pas de fautes qui se conservent plus long-tems, que celles qui n'ont rien qui rebutte, car comme on ne les soupçonne point, on les passe sans y prendre garde, τὰς κόρας γυμνὰς πομπεύειν peut fort bien être expliqué, *il accoûtuma les filles à paroître en public toutes nuës.* Mais dès que la véritable leçon se montre, la fausse cede & s'évanouit. Un manuscrit presente cette veritable leçon, car au lieu de πομπεύειν on y lit πυκτεύειν. Le sçavant M. Salvini m'a mandé qu'il lisoit παλαίειν, ce qui confirme la leçon du manuscrit.

le cœur des jeunes gens de l'amour de la gloire & de la vertu, & excitoient entre eux une noble jalousie. Car celui, dont on avoit tant vanté les belles actions, & qui voyoit son nom celebre parmi ces jeunes filles, s'en retournoit tout fier des loüanges qu'il avoit reçuës, & les brocards & les railleries, dont les autres se sentoient atteints, leur étoient plus sensibles, que n'auroient été les plus severes remontrances & les plus rudes corrections, d'autant plus que tout cela se passoit en presence de tous les Citoyens, des Senateurs & des rois mêmes. Et quant à ces filles, qui se montroient ainsi nuës, il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le thrône de la pu- ***Plutarque tâche de justifier la nudité des filles de Sparte.***

Leur étoient plus sensibles.] Au lieu de ἔσαν du texte, qui est manifestement corrompu, j'ay corrigé ἦσαν.

Il n'y avoit là rien de honteux, Sparte étant le thrône de la pudeur.] Il veut dire que là où l'intemperance n'est point connuë, les nuditez ne peuvent faire aucun mal, & c'est le sens du mot de Livie, *que des hommes nuds sont des statuës pour les femmes chastes.* Mais n'est-ce pas un grand mal que de pécher contre la bienseance & l'honnêteté naturelle? Comment Plutarque a-t'il approuvé une chose si déraisonnable & si opposée à la pudeur? Dans l'Andromaque d'Euripide Pelée reproche à Menelas que les débauches de sa femme ne venoient que de l'éducation qu'elle avoit reçûë à Sparte. Ses paroles sont remarquables: *Il n'est pas au pouvoir des filles de Sparte d'être sages quand elles le voudroient; car elles sortent de la maison de leur pere avec des juppes entr'ouvertes qui laissent voir leurs cuisses; elles vont avec les jeunes hommes, elles courent & luttent avec eux, ce que je ne sçaurois souffrir. Après cela faut-il s'étonner que vous n'ayez que des femmes débauchées.* Plutarque est entré ici un peu trop bonnement dans les vûës de Platon, qui dit dans le v. liv. de la République, que cette nudité des femmes qu'il ordonne, ne pourroit avoir rien de honteux, parce

deur, & l'intemperance n'y étant pas même connuë. Cela les accoûtumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos, & leur élevoit en même temps le courage, en leur faisant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes & aspirer à la même generosité & à la même vertu. C'est de cette masle éducation que venoit la grandeur d'ame, qui éclattoit dans leurs pensées & dans leurs paroles, comme elle éclatta dans cette réponse de Gorgo, femme de Leonidas; une Dame étrangere lui ayant dit un jour, *Vous autres Lacedémoniens, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* Elle lui répondit, *aussi sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

Belle réponse de la femme de Leonidas à une Dame étrangere.

C'étoit encore une amorce pour le mariage, je parle de ces danses & de ces combats, que ces jeunes filles ainsi nuës faisoient devant les jeunes gens, qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une nécessité Géometrique, mais par une nécessité plus forte encore, & qui vient d'un

Mais cette nécessité étoit bien

qu'elles seroient revêtues de pudeur & de modestie au lieu d'habits. Plaisante chimere.

Et leur élevoit en même tems le courage.) Ce courage ne parut pourtant guere, lorsqu'Epaminondas, après le gain de la bataille de Leuctres, alla attaquer Sparte; car les femmes ne faisoient que courir çà & là toutes éperduës, remplissoient tout de leurs cris, & causoient plus de désordre & de confusion que les ennemis mêmes.

Qui étoient attirez, comme dit Platon, non par une nécessité Géometrique, mais par une necessité plus forte encore, & qui vient d'un

attrait d'amour. Il ne s'en fia pourtant pas tellement à cette néceſſité, qu'il n'établît encore une note d'infamie contre ceux qui refuſeroient de ſe marier. Car il leur étoit défendu de ſe trouver à ces éxercices publics où les filles combattoient nuës; & les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hyver, en chantant une chanſon faite contre eux, où ils diſoient en propres termes, qu'ils ſouffroient juſtement cette peine, pour avoir déſobéi aux loix. Quand ils devenoient vieux, ils étoient privez des honneurs, des ſoins & des reſpects que les jeunes gens rendoient à la vieilleſſe. C'eſt pourquoi perſonne ne blâme le mot, qui fut dit à Dercylli-

dangereuſe, & pouvoit bien autant porter à la débauche qu'au mariage.

Peines établies contre ceux qui refuſoient de ſe marier.

Attrait d'amour.] J'ai tâché de conſerver toute la beauté de ce paſſage, qui eſt pris du v. Liv. de la République de Platon, où ce payen, trompé par une fauſſe lumiere, avance cet étrange dogme, que les femmes doivent être communes, & qu'on doit les élever comme les hommes. Socrate dit donc, que *les hommes & les femmes étant toûjours enſemble, & en public & en particulier, ſeront portez par une néceſſité naturelle à s'aimer. Cela ne vous paroît-il pas une ſuite néceſſaire* ? ajoûte-t-il, en s'adreſſant à Glaucon. *Si néceſſaire*, répond Glaucon en raillant ſur ces mots de *néceſſité* & de *néceſſaire, que ce qu'on appelle néceſſité Géometrique n'en approche pas, car c'eſt une néceſſité d'amour, qui eſt mille fois plus forte & qui attire & perſuade bien plus ſerieuſement & plus efficacement le peuple que les plus néceſſaires demonſtrations. Néceſſité Géometrique* ; c'eſt ce qui ſe tire néceſſairement d'un principe qui ne peut être conteſté.

Et les Magiſtrats les contraignoient de faire le tour de la place tout nuds, &c. Je m'étonne que Plutarque ait oublié ce qu'avoit écrit Clearque, diſciple d'Ariſtote, qu'il y avoit une certaine fête où les femmes faiſoient faire à ces hommes le tour d'un autel en les battant avec des verges, afin que la honte les rendît plus humains.

Le mot, qui fut dit à Dercyllidas.] A Dercyllidas qui retint

das quoique ce fut un très-bon & très-vaillant Capitaine ; car étant entré un jour dans une assemblée , il y eut un jeune homme qui ne daigna pas se lever devant lui pour lui faire place , & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puissent me rendre un jour la pareille & se lever devant moi.*

Cérémonies des nôces à Sparte.

Ceux qui se marioient étoient obligez d'enlever leurs maîtresses , & il ne falloit pas les choisir trop petites, ni trop jeunes , mais dans la vigueur de l'âge & en état d'avoir des enfans. Quand il y en avoit quelqu'une d'enlevée, celle qui faisoit le mariage la prenoit , lui rasoit les cheveux , la vétoit d'un habit d'homme avec la chaussure de même , & après l'avoir couchée sur une paillasse , elle la laissoit là toute seule sans lumiere. Le marié , qui n'étoit ni yvre , ni énervé par les voluptez , mais sobre à son ordinaire , comme ayant toûjours mangé à la table commune , entroit , délioit la ceinture à son épousée , & la prenant entre ses bras , la portoit dans un autre lit. Il demeuroit là un peu de tems avec elle , & s'en retournoit en-

ceux d'Abyde dans le parti des Lacedémoniens par un long discours qu'il leur fit, & que Xenophon rapporte dans le IV. Livre de son histoire Grecque.

Ceux qui se marioient étoient obligez d'enlever leurs maîtresses.) Les mariages des Lacedémoniens se faisoient d'une maniere bien moins honnête , si l'on en croit Hermippus , qui avoit écrit dans son traité des Legislateurs , qu'il y avoit à Lacedémone une maison fort obscure où l'on enfermoit les jeunes filles & les jeunes hommes , qui étoient à marier , & que chacun emmenoit & prenoit pour sa femme celle qui lui étoit tombée en partage.

suite modestement dans la chambre où il avoit accoûtumé de coucher avec les autres jeunes gens & continuoit toûjours de même, passant les jours & les nuits avec ses camarades, & n'allant voir sa femme qu'à la dérobée, & avec toutes les précautions possibles, pour n'avoir pas la honte d'être apperçu. La jeune mariée de son côté ne s'épargnoit pas à chercher des ruses & des stratagemes, qui leur donnassent le moyen de se trouver ensemble sans qu'on les vît. Ce commerce secret duroit quelquefois si long-tems, que très-souvent des maris avoient des enfans, avant que d'avoir vû en public leurs femmes. Toutes ces difficultez ne les accoûtumoient pas seulement à la temperance & à la sagesse, elles leur rendoient encore le corps vigoureux & fecond, & entretenoient toûjours nouvelle l'ardeur de leurs premiers feux, de maniere qu'ils étoient toûjours aussi amoureux que le premier jour, & nullement rassasiez, ni languissants, comme ceux qui sont toûjours près de leurs femmes avec une entiere liberté & sans aucune contrainte, car en se quittant ils se laissoient l'un à l'autre un reste de flamme très-vive & un merveilleux désir de se revoir.

Après avoir établi une si grande pudeur &

Avec une entiere liberté & sans aucune contrainte.] Il y a dans le texte τῆς ἀναίδην κοινωνίας. le mot ἀναίδην ne peut avoir lieu ici, il faut corriger comme Henri Estienne, ταῖς ἀνέδην κοινωνίαις, par ces commerces libres & sans contrainte. Et cette correction est confirmée par un manuscrit.

Jalousie, maladie de femme.

Honteux expedient de permettre l'adultere, pour bannir la jalousie.

un si bon ordre dans le mariage, il travailla à en bannir toute vaine jalousie, qui n'est qu'une maladie de femme, en faisant passer pour honnête & raisonnable, non-seulement de chasser de son ménage les désordres & les violences, mais encore de permetre à ceux qui en étoient dignes d'avoir des enfans en commun, & se mocquant de ceux qui poursuivent & vengent par des meurtres & par des guerres sanglantes le commerce qu'on a avec leurs femmes. Un vieillard donc, qui avoit une jeune femme & qui connoissoit quelque jeune homme bien fait & bien né, pouvoit sans blesser les loix ni la bienséance le mener coucher avec elle, & l'enfant, qui naissoit d'une race si noble & si genéreuse, il pouvoit le recevoir & l'avoüer comme s'il étoit à lui. D'un autre côté un homme bien fait & bien né, qui voyoit à un autre une femme fort belle, fort sage & d'une taille à porter de beaux enfans, pouvoit de même demander au mari la permission de coucher avec elle pour avoir des enfans bien faits & bien formez, qui des deux côtez viendroient de ce qu'il y avoit de meilleur & de plus honnête; Car premierement Lycurgue prétendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux peres, mais à l'Etat. C'est pourquoi il vouloit que ses Citoyens eussent pour peres les plus gens de bien, & non pas les premiers venus & des hommes ordinaires,

Xenophon ajoûte, & qui ne vouloit pas se marier. Ce qui paroît remarquable.

Les enfans appartiennent à l'Etat & non pas aux peres.

ordinaires. D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs, qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens, & pour leurs jumens les meilleurs ételons, n'épargnant ni soin ni argent pour les avoir de leurs maîtres, & qui renfermoient leurs femmes dans leurs maisons & les tenoient là captives, afin qu'elles n'eussent des enfans que d'eux, quoi qu'ils fussent souvent insensez, dans un âge caduque ou valetudinaires, comme si ce n'étoit pas le malheur & le dommage des peres & des meres, que les enfans naissent ainsi défectueux & contrefaits, pour avoir été engendrez de personnes tarées, & au contraire leur bonheur & leur

Aveuglement de Lycurgue.

D'ailleurs il trouvoit beaucoup de sottise & de vanité dans les ordonnances, qu'avoient fait sur les mariages les autres Legislateurs.] Voilà le langage d'un Legislateur aveugle, qui ne connoissoit ni la pudeur ni la sainteté du mariage, & qui sacrifioit toute sorte d'honnêteté & de bienséance à des vûës chimeriques sur l'utilité du public, comme si ce qui est honteux, pouvoit jamais être utile.

Qui cherchoient pour leurs chiennes les meilleurs chiens.] Plus de trois cent cinquante ans après Lycurgue le poëte Theognis employa la même comparaison, car il dit : *Quand nous voulons avoir des chiens, des ânes, des chevaux, nous cherchons les meilleures races ; & quand il s'agit de choisir une femme, ou un mari, on prend tout ce qu'il y a de plus méchant, pourvû qu'il soit riche.* Après lui Platon en a voulu profiter, car il dit à Glaucon dans le v. Liv. de la République : *Vous nourrissez chez vous beaucoup de chiens de chasse. Mais cherchez-vous à avoir des petits des uns & des autres indifferemment, & n'avez-vous pas grand soin de n'avoir de la race que des meilleurs & des plus excellents, de peur que la race de vos chiens ne s'abâtardisse?* Mais l'application du Poëte est beaucoup plus juste & plus conforme à la raison, que celle du Legislateur & que celle du Philosophe.

avantage, quand ils naissent bienfaits & bien conditionnez pour être sortis de parens bien sains & bien robustes. C'est ainsi que l'on se conduisoit en cela par des raisons politiques & physiques;& tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes aussi faciles qu'elles le furent dans la suite, l'adultere n'y étoit pas seulement connu. L'on conte à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate, appellé Geradas; Un étranger lui ayant demandé, *quelle peine on faisoit souffrir en son pays aux adulteres? Mon ami*, lui dit-il, *il n'y a point d'adultere chez nous. Mais s'il y en avoit?* répliqua l'étranger. *Alors*, reprit Geradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui du sommet du mont Taigete pût boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, réprit l'étranger, tout étonné, *Eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur?* Geradas lui répondit en souf-

Mais il y étoit inconnu pour y être trop commun.

La plus haute montagne de tout le pays. On découvroit de-là tout le Peloponese.

Et tant s'en faut que cette conduite rendît les femmes aussi faciles qu'elles le furent dans la suite] Je ne vois pas quelle plus grande facilité on auroit pû souhaiter; on n'avoit qu'à les demander, la facilité n'étoit-elle pas assez grande? Il est vrai que les femmes qui vinrent ensuite, furent incomparablement plus débauchées; car depuis que leurs maris, occupez trop long-tems au siege de Messene, eurent envoyé leurs esclaves à Lacedémone pour tenir leurs places chez eux & reparer par-là leurs pertes, elles se prostituerent à tous venants. Mais la seule difference qu'il y avoit entre celles-ci & les premieres, c'est que les premieres attendoient qu'on les demandât, & que leurs maris leur donnassent l'ordre, au lieu que les dernieres n'y faisoient pas tant de façon.

L'adultere n'y étoit pas seulement connu.] Il n'y étoit pas connu, mais il y étoit commun. Il y étoit inconnu sous le nom de crime, & il y étoit ordinaire sous le nom d'amour du public. Il n'y a rien de plus aisé que de rendre les villes vertueuses, quand on voudra renverser ainsi l'idée juste des choses, & donner au vice le nom de vertu.

riant, *Et! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultere?* Voilà ce qui s'observoit sur les mariages.

Education des enfans.

Les peres n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaisie; mais sitôt qu'un enfant étoit né, il falloit que le pere le portât lui-même dans un lieu appellé *Lesché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblez, le visitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, vigoureux & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient une des neuf mille portions pour son heritage, & si au contraire il le trouvoient mal fait, délicat & foible, ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé *les Apothetes*, qui étoit une fondriere près du mont Taigete; car ils estimoient qu'il n'étoit expedient, ni pour lui, ni pour la République qu'il vécût, puisque dès sa naissance il se trouvoit composé de maniere que de sa vie il ne pouvoit avoir ni force, ni santé. C'est pourquoi aussi les Sages-femmes ne lavoient pas dans l'eau les enfans naissans, comme par tout ailleurs, mais elles les lavoient

On appelloit ainsi les salles publiques où l'on s'assembloit pour parler d'affaires ou de nouvelles.

Coûtume d'exposer les enfans à Sparte.

Ils l'envoyoient jetter dans un lieu appellé les Apothetes.] C'est-à dire, le lieu où l'on exposoit les enfans. Aristote approuve cette détestable ordonnance de Lycurgue, dans le VIII. Liv. de ses Politiques, où il écrit: *Quant aux enfans qu'on doit nourrir ou exposer, il faut faire une loi, qui défend d'en nourrir aucun qui soit imparfait, ou mutilé de ses membres, & dans les lieux où cette loi seroit contraire aux loix du pays, il faut limiter le nombre d'enfans que chacun doit avoir, & ensuite faire blesser les femmes avant que les enfans ayent sentiment & vie; car ce seroit un crime horrible de le faire après qu'ils seroient achevez de former.* Quelle ignorance & quelle folie! Aristote s'éloigne en cela des vûës de Platon, qui avoit été bien plus sage, comme je le fais voir ailleurs.

Enfans naissans lavez dans du vin.

dans du vin, pour éprouver s'ils étoient de bonne constitution & de bonne trempe ; car on dit que ceux qui sont épileptiques & maladifs, ne pouvant résister à la force du vin qui les penetre, meurent de langueur, & que ceux qui sont bien sains, en deviennent d'une complexion plus dure & plus forte. D'un autre côté les nourrices employoient le soin & l'art pour bien faire leurs nourritures ; car bien loin de lier leurs enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & dégagé ; elles les accoûtumoient aussi à être faciles & nullement délicats & friands pour leur manger ; à n'avoir point de peur dans les tenébres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls, & à ne connoître ni la mauvaise humeur, ni les criailleries & les pleurs, qui sont autant de marques de lâcheté & de bassesse. Cela faisoit que les étrangers achetoient des nourrices de Lacedémone, & l'on dit qu'Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, en étoit. Il est vrai, comme dit Platon, que Pericles corrom-

Conduite des nourrices de Lacedémone.

Nourrices de Lacedémone fort estimées.

Car bien loin de lier & de garroter leurs enfans avec des langes, elles leur laissoient tout le corps libre.] Mais pour peu de pente que les enfans ayent à devenir bossus & tortus, cette liberté leur est très-pernicieuse ; c'est pourquoi Aristote approuvoit dans ses Politiques, que pour prévenir ces accidents, on imitât les nations, qui se servoient d'instruments artificiels pour tenir les corps droits & fermes.

Ni les criailleries & les pleurs.] Aristote blâme cette conduite. *Ceux qui défendent les pleurs & les cris des enfans*, dit-il, *ont tort ; car au contraire ces mouvemens aident à les faire croître, & servent d'exercice au corps.*

Il est vrai, comme dit Platon, que Pericles corrompit cette bonne

pit cette bonne nourriture en donnant pour Précepteur à Alcibiade un esclave nommé Zopyre, qui n'avoit rien au-dessus des autres esclaves; au lieu que Lycurgue s'étoit bien gardé de confier l'éducation des enfans à des mercenaires, & à des esclaves achetez à prix d'argent. Il n'en laissa pas même la disposition aux peres; mais sitôt qu'ils avoient sept ans, il les prenoit & les distribuoit par classes, & les faisant élever ensemble dans les mêmes loix & dans la même discipline, il les accoûtumoit à avoir les mêmes divertissemens & les mêmes jeux.

Il se sentit toûjours de cette éducation; car il n'y a rien de plus pernicieux pour les enfans que le commerce avec les esclaves.

Pour chaque classe il choisissoit parmi les jeunes gens les mieux faits celui qui étoit le plus estimé, qui avoit le plus de prudence & de sagesse, & qui avoit témoigné le plus de courage & de fermeté dans les combats, & il l'établissoit sur toute la troupe. Ces enfans avoient toûjours l'œil sur lui, obéissoient à tous ses ordres, & se soûmettoient sans murmurer

nourriture en donnant pour Précepteur & pour Gouverneur à Alcibiade un esclave nommé Zopyre.] Ainsi tous les soins de la nourrice Lacedemonienne avoient été inutiles; car un esclave fait plus de mal à un enfant en un jour, que la plus excellente nourrice n'a pu lui faire de bien dans toute sa nourriture. Le passage de Platon est dans le premier Alcibiade, où Socrate compare la maniere dont Alcibiade avoit été élevé, à celle dont étoient élevez les enfans des Rois de Perse. *Au lieu de ces grands Seigneurs qui ont soin des enfans des Rois de Perse, Pericles vous a donné pour Gouverneur un vil esclave, nommé Zopyre le Thracien, qui par sa vieillesse vous auroit été inutile, quand même il auroit été vertueux.* Aristote n'oublie pas de défendre de laisser converser les enfans avec les esclaves. Aujourd'hui on n'est pas si scrupuleux.

leur donnoit par an qu'un ſimple manteau, ce qui faiſoit qu'ils étoient toûjours ſales & craſſeux, ne ſe baignant & ne ſe parfumant jamais que certains jours de l'année, qu'on leur permettoit d'uſer de cette propreté & de cette delicateſſe. Chaque troupe couchoit enſemble dans la même ſalle ſur des paillaſſes faites de bouts de cannes qui croiſſoient ſur les bords de la riviere d'Eurotas, & qu'ils étoient obligez d'aller cueillir & rompre eux-mêmes avec leurs mains ſans couteau, & ſans aucun autre inſtrument. En hyver on leur permettoit d'y mêler de la barbe de chardon, cette matiere paroiſſant avoir quelque ſorte de chaleur.

Lits des Spartiates.

A cet âge ils commençoient à avoir des amans, qui s'attachant à ceux qui étoient les mieux faits & qui excelloient ſur tous les autres, les ſuivoient en tous lieux, & afin que tout ſe paſſât dans l'honnêteté & dans la bienſéance, les vieillards y avoient l'œil, ſe rendant encore plus aſſidus à leurs exercices & à leurs jeux, non par maniere d'acquit, ou comme pour ſe divertir

Amans des jeunes Spartiates, qui ils étoient.

A cet âge ils commençoient à avoir des amans.] C'étoit un amour d'eſprit, comme celui que Socrate avoit pour Alcibiade, & Xenophon écrit que ces *amoureux* vivoient avec ceux qu'ils aimoient, comme un pere avec ſes enfans, & un frere avec ſes freres. *Je ſçai pourtant bien*, ajoûte-t'il, *que beaucoup de gens n'en veulent rien croire, & je n'en ſuis pas ſurpris; car l'amour vicieux des garçons eſt ſi général, qu'il eſt même autoriſé par les loix dans pluſieurs villes.* Ce ſage écrivain impute à la débauche des autres peuples le refus qu'ils faiſoient de croire la ſageſſe & la vertu des Lacedémoniens ſur cet amour des garçons, & ce jugement eſt très-remarquable.

eux-mêmes, mais avec autant de soin & d'affection, que s'ils eussent été véritablement les maîtres, les gouverneurs & les peres de tout ce qu'il y avoit là d'enfans. Ainsi en quelque lieu que fussent ces jeunes gens, ils n'étoient jamais un seul moment sans avoir quelqu'un pour les reprendre & pour les châtier, s'ils faisoient quelque faute. Outre cela ils avoient pour gouverneur un des plus honnêtes hommes de la ville & des plus qualifiez, qui établissoit sur chaque troupe le plus sage & le plus courageux des Irenes. Ils appellent *Irenes*, les garçons qui depuis deux ans sont hors de l'enfance, & *Mellirenes*, les plus âgez des enfans.

Les enfans ne doivent pas être un seul moment sans quelqu'un qui puisse les corriger & les reprendre.

Mellirenes, *c'est-à-dire qui vont devenir Irenes.*

Cet Irene donc âgé de vingt ans étoit dans les guerres le Capitaine de sa bande, & en pleine paix il s'en servoit dans sa maison & leur commandoit comme à ses esclaves. Les plus grands & les plus forts portoient le bois pour faire le souper, & les plus petits & les plus foibles portoient les herbes, qu'ils alloient dérober dans les jardins & dans les salles à manger, où ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient; & s'ils étoient découverts,

Ils avoient pour Gouverneur un des plus honnêtes hommes, de la ville & des plus qualifiez.] Xenophon dit qu'on choisissoit pour cet emploi ceux qui étoient destinez aux charges les plus considérables; c'est-à-dire, ceux qui pouvoient aspirer à être Senateurs.

Qui établissoit sur chaque classe le plus sage & le plus courageux des Irenes.] Cet Irene n'avoit d'autorité qu'en l'absence du Gouverneur, & lorsqu'il n'y avoit point d'autre Citoyen present.

ils

ils avoient le fouët pour avoir manqué, ou de vigilance ou d'adresse. Ils déroboient aussi toutes les viandes sur lesquelles ils pouvoient mettre la main, très-habiles à profiter de l'occasion quand on dormoit ou qu'on les gardoit avec négligence. S'ils étoient surpris, on ne se contentoit pas de leur donner le fouët, on les faisoit encore jeûner; on ne leur laissoit faire même tous les jours qu'un très-leger repas, afin que la nécessité de subvenir eux-mêmes à leur besoin les rendît plus hardis & plus rusez. C'étoit la principale raison pour laquelle on leur donnoit d'ordinaire si peu de nourriture; mais avec celle-là il y en avoit encore une autre, qui étoit de faire croître leur corps en hauteur; car les esprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large, montent en haut à cause de leur legereté, & font croître

Spartiates dressez à dérober.

Pourquoi les Spartiates étoient peu nourris.

Bons effets du peu de nourriture.

Car les esprits animaux n'étant plus occupez à digerer quantité de viandes, qui par leur pesanteur les retiennent en bas, ou ne leur permettent de s'étendre qu'en large.] Plutarque a pris ceci de Xenophon, qui dit que Lycurgue trouvoit qu'une nourriture legere rend le corps souple & délié, est plus saine, & le fait croître davantage que celle qui est trop abondante, car par sa trop grande quantité elle ne lui permet de s'étendre qu'en largeur, & cela est conforme à la doctrine d'Hippocrate. Les Lacedémoniens avoient un si grand soin d'empêcher les jeunes gens de s'engraisser, que tous les dix jours ils les faisoient passer tout nuds en reveuë devant les Ephores, qui châtioient & condamnoient à l'amende ceux qui n'avoient pas le corps assez souple & assez degagé.

leur corps en longueur, ne trouvant rien qui les en empêche. Il semble même que cela rende plus beau, car les corps fresles & déliez obéïssent à la nature, qui tend à les rendre agiles; & ceux qui sont trop gros & trop bien nourris, lui resistent à cause de leur pesanteur; comme on voit par experience que les enfans qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine, la matiere par sa souplesse & par sa legereté, ayant obéï à la nature, qui lui a donné la forme. Mais quant à la cause de cet effet, laissons-la décider à d'autres.

Pour revenir à ces enfans, ils déroboient avec tant de soin & avec tant de crainte d'être découverts, que l'on raconte qu'un d'eux ayant

Comme on voit par experience que les enfans qui naissent de femmes qui ont été purgées pendant leur grossesse, en sont plus beaux & d'une taille plus fine.] *Qui ont été purgées*; c'est-à-dire, qui ont pris des remedes doux vers le troisiéme ou quatriéme mois de leur grossesse, l'enfant étant encore alors trop petit pour consumer pour sa nourriture, la trop grande quantité de sang, qui se trouve alors dans le corps de la mere. C'est la doctrine d'Hippocrate, qui dit aphor. I. liv. IV. τὰς κυούσας φαρμακεύειν, ἢν ὀργᾷ, τετράμηνα, καὶ ἄχρι ἑπτὰ μηνῶν. ἧσσον δὲ περὶ ταύτας. τὰ δὲ νήπια, καὶ τὰ πρεσβύτερα εὐλαβέεσθαι χρή. *Les femmes grosses, quand leurs humeurs sont abondantes & émuës, doivent être purgées le quatriéme mois & jusqu'au septiéme, mais moins à ce dernier terme, & vous vous garderez bien de les purger à leurs premiers & à leurs derniers mois.* Ceux qui ont cru que Plutarque parloit d'une autre purgation de celle des mois, lui ont fait dire une chose tout-à-fait contraire aux experiences de la Medecine, & à cet aphorisme du même Hippocrate: Ἢν γυναικὶ ἐν γαστρὶ ἐχούσῃ αἱ καθάρσιες πορεύωνται, ἀδύνατον τὸ ἔμβρυον ὑγιαίνειν. *Si la femme grosse continue d'avoir ses mois, il est impossible que son enfant soit sain*, liv. v. aph. 60.

pris un petit renard, le cacha sous sa robe & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. Et cela ne paroîtra pas incroyable à ceux qui sçavent ce que les enfans de la même ville font encore aujourd'hui. Nous en avons vû plusieurs expirer sous les verges sur l'autel de Diane, surnommée *Orthia*, sans dire une seule parole.

Patience incroyable d'un jeune enfant de Sparte.

Diane Orthia.

Pendant que l'Irene étoit à table, il ordonnoit à l'un de chanter, & proposoit à l'autre quelque question, qui demandoit une réponse pleine de reflexion & de prudence: par exemple, *Qui est le plus homme de bien de la ville? Que dis-tu d'une telle action?* Ce qui les accoûtumoit

Sur l'autel de Diane surnommée Orthia.] J'ai parlé de ce surnom de Diane dans les remarques sur la vie de Thesée pag. 84. J'ajoûterai ici une chose qui marque bien la crédule superstition des Payens. On prétendoit que cette Diane étoit la Diane Taurique dont Oreste & Iphigenie ayant enlevé la statuë, la porterent à Lacedemone. Au premier sacrifice qu'on lui offrit après qu'elle eût été trouvée, il s'éleva une querelle entre les peuples qui y étoient accourus; on en vint aux mains & il y eut beaucoup de gens tués: on consulta sur cela l'oracle qui répondit *que l'autel de la Déesse devoit être arrosé de sang*. On lui immoloit donc tous les ans un homme choisi par le sort, mais Lycurgue abolit cette coûtume, & pour obéïr toûjours à l'oracle, il ordonna que cet autel ne seroit arrosé que du sang des enfans qui s'y feroient foüetter. Une femme présidoit à ce sacrifice, & pendant toute la cérémonie elle tenoit entre ses mains la statuë de la Déesse, qui étoit fort petite & fort legere. Mais si ceux qui foüettoient ces enfans en épargnoient quelques-uns à cause de leur beauté, ou de leur naissance, la statuë devenoit si pesante, que la Prêtresse ne pouvoit plus la soûtenir. Cette Diane *Orthia* étoit aussi appellée *Orthosia* & sa fête étoit appellée διαμαστίγωσις, *la flagellation*.

Accoûtumer les enfans à juger des hommes & de leurs actions.

dès leur enfance à juger des actions des hommes, & à s'enquerir des mœurs de leurs Citoyens. Si l'enfant à qui l'on avoit demandé qui est le plus homme de bien de la ville, ou qui est le plus méchant, balançoit, on prenoit cette lenteur pour la marque d'une nature lâche & paresseuse, & qu'aucun aiguillon d'honneur ne pouvoit porter à la vertu. Il falloit que la réponse fût prompte & accompagnée d'une raison, ou d'une preuve conçûë en peu de mots. Celui qui répondoit nonchallamment & sans y penser, étoit mordu au pouce par l'Irene même; & ce châtiment-là se faisoit le plus souvent en présence des Vieillards & des Magistrats, pour leur faire voir si la punition étoit faite à propos & avec justice. On ne disoit rien au maître pendant que les enfans étoient présens; mais après qu'ils étoient retirez, il étoit lui-même puni, s'il les avoit châtiez avec trop de severité, ou avec trop d'indulgence. Les amans participoient à la bonne & à la mauvaise reputation de ceux qu'ils aimoient. On dit même qu'un de ces en-

Châtiment des jeunes Spartiates qui répondoient mal.

Les amans participoient à la bonne & à la mauvaise reputation de ceux qu'ils aimoient.] Car on leur attribuoit les vices & les vertus de ces jeunes gens, on les loüoit, si les enfans étoient vertueux, & s'ils étoient vicieux, on les condamnoit à l'amende. On y condamnoit encore ceux qui n'avoient pas choisi quelqu'un qu'ils pussent aimer, & sur cet amour des garçons, on voit que Lycurgue n'avoit pas pris tout ce qui se pratiquoit en Crete, trouvant sans doute cet exemple-là trop dangereux, & afin qu'on juge mieux de sa prudence sur cet article, voici ce que Strabon écrit de cette coûtume des Candiots dans son x. Liv. après Heraclide de Pont: Celui qui étoit devenu amoureux d'un jeune garçon,

fans qui se battoit contre un autre, ayant laissé échaper un cri qui marquoit sa lâcheté & son peu de courage, les Magistrats s'en prirent à celui qui en étoit amoureux, & le condamnerent à l'amende.

Amans punis des fautes que commettoient ceux qu'ils aimoient.

L'amour étoit si bien reçu & si approuvé chez eux, que même les plus honnêtes femmes aimoient les filles; mais cet amour n'engendroit aucune jalousie, au contraire il faisoit naître une amitié plus étroite entre les rivaux, qui ne

disoit à ses amis trois ou quatre jours à l'avance, qu'il avoit resolu de l'enlever. Ces amis auroient cru faire une chose très-honteuse de cacher ce jeune garçon, ou de l'empêcher de sortir à son ordinaire; car ils croyoient que cela l'auroit dèshonoré, comme s'ils eussent avoüé par-là qu'il n'étoit pas digne de l'honneur que son amant vouloit lui faire. Le jour de l'enlevement venu, si cet amant étoit de même condition que le jeune garçon, ou d'une condition plus relevée, ils lui résistoient seulement pour la forme, & le suivoient en resistant jusqu'à ce qu'il fût arrivé au lieu où il avoit accoûtumé de manger; mais s'il étoit d'une condition au-dessous de la sienne, ils le lui arrachoient. Le ravisseur après avoir fait de beaux présens au jeune garçon, l'emmenoit à la campagne avec tous ses amis qui l'avoient accompagné, le gardoit-là deux mois avec eux, & après avoir passé ces deux mois à aller à la chasse, & à faire bonne chere, ils s'en retournoient tous à la ville. L'amant faisoit des présens magnifiques au jeune garçon & entr'autres choses, il lui donnoit un habit de guerre, un gobelet & un bœuf; le jeune garçon immoloit le bœuf à Jupiter, faisoit un festin à tous ceux qui l'avoient suivi, & déclaroit si son ravisseur lui avoit été agréable, ou desagréable. Car si le ravisseur en avoit mal usé avec lui, la loi lui permettoit de le quitter & de le faire punir. Ceux qui avoient été ainsi enlevez, étoient les plus estimez, avoient les premieres places dans toutes les assemblées, portoient l'habit de guerre, que leur amant leur avoit donné, & étoient appellez proprement *Cleinoi*, c'est-à-dire, *Illustres*. On ne choisissoit pas les plus beaux pour les aimer, mais les plus vaillans & les plus modestes.

penſoient qu'à chercher en commun les moyens de rendre la perſonne aimée plus vertueuſe & plus aimable.

Quel étoit le ſoin des amans.

Quel doit être le langage des enfans.

Ils enſeignoient aux enfans à parler de maniere que leur diſcours fût toûjours aſſaiſonné d'une pointe mêlée de grace, & comprît en peu de paroles beaucoup de ſens; car Lycurgue vouloit, comme on l'a déja dit, que la monnoye fût fort peſante & de peu de valeur, & au contraire que les paroles fuſſent ſimples & legeres & pourtant d'un fort grand prix, & il accoûtumoit les enfans par un long ſilence à avoir la repartie vive & aiguë; car comme la débauche rend les hommes infeconds & ſteriles, l'intemperance de la langue rend de même le diſcours inſipide & vain. Voilà pourquoi leurs réponſes étoient ſi énergiques & ſi ſubtiles, comme celle que le Roi Agis fit un jour à un Athenien, qui ſe mocquoit des courtes épées des Lacedémoniens, & qui diſoit que les Bâteleurs les avalloient facilement ſur les théatres devant tout le monde, *Cependant*, lui dit-il, *avec ces épées ſi courtes, nous ne laiſſons pas de percer nos ennemis.*

Les paroles doivent être le contraire de la monnoye.

Le ſilence enſeigne à bien parler.

L'intemperance de la langue comparée aux excès en amour.

Belle réponſe du Roi, Agis à un Athenien.

Pour moi je trouve que le langage Laconique eſt véritablement fort court; mais qu'il va bien au but & frappe tous ceux qui l'écoutent. Et tel étoit Lycurgue dans ſa maniere de parler, s'il en faut juger par quelques-unes de ſes réponſes que l'on a conſervées, comme celle-

Langage de Lycurgue court & expreſſif.

ci ſur le gouvernement : Quelqu'un lui remontrant un jour qu'il devoit établir dans Sparte le gouvernement populaire, afin que le plus petit y eût autant d'autorité que le plus grand; *mais toi-même*, lui repartit-il, *va l'établir premierement chez toi, & nous donne l'exemple*. Et cette autre ſur les ſacrifices : Comme on lui demandoit pourquoi il avoit ordonné qu'on offrît des victimes ſi pauvres & de ſi petite valeur, *Afin*, dit-il, *que nous ayons toûjours de quoi honorer les Dieux*. Et celle-ci encore ſur les combats, *Je n'ay défendu à mes citoyens que les combats où l'on tend la main*. On rapporte auſſi de lui d'autres réponſes qu'on a tirées des lettres qu'il écrivoit aux Spartiates, comme celle-ci : *Vous me demandez comment vous éviterez les incurſions de vos ennemis? En demeurant toûjours pauvres, & en ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'autre*. Les Spartiates l'ayant conſulté pour ſçavoir s'ils devoient bâtir des murailles, il leur répondit, *Ne vous imaginez pas qu'une ville ſoit ſans murailles, lorſqu'au lieu de briques, elle a autour d'elle de vaillans hommes qui la défendent*. Il eſt vrai qu'on n'a aucunes preuves certaines que ces lettres & autres ſemblables ſoient de lui, mais il eſt toûjours conſtant que les Lacedémoniens étoient grands ennemis des longs diſcours, comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots. Le Roi Leo-

Quelques-unes de ſes réponſes.

C'eſt-à-dire, où l'on met bas les armes & où l'on demande quartier.

Comme on le voit par quelques-uns de leurs bons mots,) On le voit auſſi par ce bon mot de leur ennemi Epaminondas. Les Spar-

nidas dit un jour à un grand parleur, qui disoit à contre-temps de fort bonnes choses; *Mon ami, tu tiens mal à propos de très-bons propos.* Quelqu'un demandoit au Roi Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi son oncle avoit établi si peu de loix? *Parce*, dit-il, *que peu de loix suffisent à ceux qui parlent peu.* Et Archidamidas répondit à quelques-uns qui blâmoient le Sophiste Hecatée, de ce qu'ayant été reçu à une de leurs tables, il n'avoit rien dit de tout le souper, *Celui qui sçait parler, sçait aussi quand il faut parler.* Et quant à ce que j'ai dit plus haut, que leurs réponses étoient souvent assaisonnées d'une pointe mêlée de grace, en voici la preuve. Un fâcheux rompoit un jour la tête à Demaratus de mille questions impertinentes, & ne cessoit de lui demander qui étoit le plus honnête homme de Lacedémone? il lui répondit, *Celui qui te ressemble le moins.*

Ce mot de Leonidas n'est pas contre les longs discours; mais contre les discours faits à contre-tems.

tiates accusoient les Thebains de leur avoir fait de grands maux, & ils avoient été fort longs dans leurs plaintes: *On voit au moins*, dit Epaminondas, *qu'ils vous ont fait perdre vôtre belle coûtume de parler peu.*

Et Archidamidas répondit.) Je ne sçai si Plutarque n'a point mis *Archidamidas* pour *Archidamus*, qui a été le nom de plusieurs Rois de Sparte, & peut-être est-ce le même Archidamus dont Elien fait ce conte: Il dit qu'un vieillard de l'Isle de Cos ayant été envoyé à Lacedémone, & ayant honte de sa vieillesse, peignit ses cheveux blancs, & se presenta ainsi deguisé dans le Conseil. Après qu'il eut proposé les choses pour lesquelles il étoit venu, Archidamus se levant, dit: *Que peut-on attendre de bon de cet homme, qui n'a pas seulement le mensonge dans le cœur, mais encore sur la tête.*

Un fâcheux rompoit un jour la tête.) Le mot du texte ἐκδίπτοντος. ne peut avoir lieu ici, il faut lire comme Henri Etienne, κόπτοντος. lui rompant la tête.

Celui qui te ressemble le moins.]

Le

Le Roi Agis entendant beaucoup loüer les Eliens, de ce qu'aux jeux Olympiques ils jugeoient équitablement, *Quelle grande merveille*, dit-il, *que de cinq en cinq ans les Eliens rendent un seul jour bonne justice!*

Car ces jeux se célébroient chaque cinquiéme année, & l'espace entre deux étoit appellé Olympiade, qui étoit de quatre ans entiers.

Un Etranger, pour faire connoître l'affection qu'il portoit aux Spartiates, disoit un jour, *En notre ville tout le monde m'appelle Philolacon*, c'est-à-dire, Amateur des Lacedémoniens; le Roi Theopompe l'entendant lui dit, *Mon ami, il vaudroit bien mieux qu'on t'appellât Philopolite*, c'est-à-dire, Amateur de tes Citoyens.

Un Orateur Athenien appelloit les Lacedémoniens ignorans, *Tu dis vrai*, répondit Plistonax, fils de Pausanias, *car de tous les Grecs, nous sommes les seuls qui n'avons appris de vous aucun mal.*

Quelqu'un demandoit à Archidemidas, combien il pouvoit y avoir de Spartiates, *il y en a assez*, dit-il, *pour chasser les méchans.*

Par les mots qu'ils disoient même en plaisantant, on peut encore juger qu'ils s'accoûtumoient à ne rien dire d'inutile, & à ne lâcher pas une seule parole où il n'y eût un sens qui meritât

La grace de ce passage ne peut paroître dans le François, parce qu'elle consiste dans une particule qui fait un double sens; car en la détachant du mot qui la suit, cela veut dire, *celui qui te ressemble le plus*, & en la joignant, c'est tout le contraire.

Plistonax, fils de Pausanias] Ils regnerent tous deux à Lacedémone. Ce Plistonax, ou Plistoanax eut un fils, nommé Pausanias, qui assiégea Athenes avec Lysandre. Plutarque attribuë ailleurs ce mot à Antalcidas.

d'être recherché & approfondi, comme celui qui étant invité d'aller entendre un homme, qui imitoit parfaitement le Rossignol, répondit, *J'ai souvent entendu le Rossignol même.*

Un autre, après avoir lû cette épitaphe, *Ce tombeau renferme ces vaillans hommes, qui après avoir éteint la tyrannie dans leur pays, ont été les victimes du Dieu Mars, & sont morts devant les murailles de* Selinonte. *Ils meritoient bien de mourir*, dit-il, *pour avoir éteint la tyrannie, au lieu de la laisser toute brûler.*

Ville de Sicile.

Cette pointe qui roule sur l'équivoque d'un mot, ne me paroit pas digne d'un Lacedémonien.

Un jeune homme répondit à un de ses camarades, qui lui promettoit des cocqs qui se faisoient tuer dans le combat, *Ne me donne point de ceux qui se font tuer, mais de ceux qui tuent les autres.*

Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des littieres, s'écria, *A Dieu ne plaise que je sois jamais assis en un lieu d'où je ne puisse me lever devant un vieillard.*

Voilà quelle étoit leur maniere de parler par apophthegmes & par sentences. De sorte que ce

Un autre voyant des hommes qui se faisoient porter à la campagne dans des littieres.] Ce Lacedémonien ne blâmoit pas qu'on se fit porter; mais il blâmoit qu'on se fit porter dans une littiere, ou dans un char fermé, qui ne laissoit ni la commodité ni la liberté de se lever devant les personnes à qui on devoit du respect. C'est pourquoi Xenophon, dans l'éloge qu'il a fait d'Agesilas, remarque, qu'il se faisoit porter à Amycles dans une charette ou dans un coche tout découvert, qu'il appelle par cette raison πολιτικὸν κάναθρον, *un char politique.* Lycurgue défendit aux femmes d'aller en char à la fête des mysteres.

n'eſt pas ſans raiſon que l'on a dit que *laconiſer*, c'étoit moins s'attacher aux exercices du corps, qu'à l'étude de la ſageſſe. On ne les élevoit pas avec moins de ſoin à faire de beaux vers & de belles chanſons, qu'à parler noblement & purement dans le diſcours ordinaire. En effet leurs Poëſies avoient je ne ſçai quel aiguillon qui excitoit les courages, & un certain feu qui échauffant l'ame, portoit à faire de grandes actions. Le ſtile en étoit ſimple & mâle, & le ſujet grave & moral; car c'étoit ordinairement ou les loüanges de ceux qui étoient morts pour la défenſe de Sparte, & dont on vantoit la félicité, ou le blâme de ceux qui avoient fui dans les combats, & dont on peignoit la vie déplorable & malheureuſe. Quelquefois auſſi c'étoit ſelon la difference des âges, ou une promeſſe d'être vertueux un jour, ou une proteſtation magnifique & glorieuſe de l'être alors. Il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter un exemple, pour faire entendre ce que je dis. A toutes les fêtes de Sparte il y avoit trois chœurs, par rapport aux trois âges de l'homme. Le premier étoient des Vieillards, qui commençoient en chantant;

Quelles étoient les poëſies des Lacedémoniens.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis:

J'ai conſervé ces vers d'Amiot, parce qu'ils expliquent le texte avec autant de ſimplicité & de fidelité que la proſe le pourroit faire.

Le second, celui des jeunes hommes, qui répondoient,

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Et le troisiéme, celui des enfans qui poursuivoient,

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons,

Et l'on peut dire en général que si l'on examine de près les Poësies Lacedémonienes, qui sont parvenuës jusqu'à nous, & que l'on considere les airs qu'ils faisoient chanter sur la flûte, quand ils alloient charger l'ennemi, on trouvera que c'est avec beaucoup de raison que les Poëtes Terpandre & Pindare ont associé la vaillance avec la musique. Car le premier a dit en parlant de Lacedémone, *où l'on voit fleurir la*

Anciens airs de flûte des Lacedémoniens éttient encore du tems de Plutarque.

La valeur associée avec la musique.

A l'épreuve à tout venant.] Il y a dans le texte αἰ δὴ λῇς, πεῖραν λαβέ. mais ailleurs Plutarque citant le même chœur, écrit αἰ δὴ λῇς, αὐγάσδεο. Ce qui paroît la veritable leçon, αὐγάσδεο, *experire, fais en l'épreuve.*

Que si l'on examine de près les poësies Lacedémonienes, qui sont parvenuës jusqu'à nous.] Il y en avoit sans doute beaucoup du tems de Plutarque. Aujourd'hui nous n'avons plus que quelques vers de Tyrtée; car quoique ce Poëte fût Athenien, on doit regarder ses Poësies comme Lacedémoniennes, puisqu'elles furent faites pour animer les Spartiates au siége de Messene, dont ils étoient déja fort rebutez.

Terpandre.] Grand Poëte & grand Musicien; il ajoûta trois cordes à la lyre, qui avant lui n'en avoit que quatre. Il vivoit cent ou six-vingt ans après Homere.

valeur des jeunes gens, la musique harmonieuse & la justice, mere de l'abondance. Et Pindare dit sur ce sujet, *où fleurissent les conseils des vieillards, la valeur des jeunes gens, les danses, la musique, les fêtes & les plaisirs.* Car l'un & l'autre représentent par-là les Lacedémoniens, également adonnez aux armes & à la musique. En effet, comme a dit un de leurs Poëtes, *Joüer de la lyre sied bien à un homme armé.* C'est pourquoi aussi dans toutes leurs guerres, le Roi, avant que de commencer le combat, faisoit toûjours un sacrifice aux Muses, sans doute pour faire souvenir les Soldats de l'éducation qu'ils avoient reçûë, & des jugemens qu'on feroit d'eux; & afin que ces Déesses, toûjours présentes à leur esprit, les portassent à mépriser les plus grands dangers, & à faire des actions dignes de mémoire. Quelquefois même dans ces occasions on relâchoit de la séverité de la discipline ordinaire en faveur des jeunes gens; car on leur permettoit

C'est pourquoi Homere donne une lyre à Achille.

Les Spartiates faisoient un sacrifice aux Muses avant le combat, & pourquoi.

Séverité de la discipline relâchée les jours de bataille.

Faisoit toûjours un sacrifice aux Muses.] Le Roi, qui devoit commander l'armée, avant que de sortir de son Palais, faisoit chez lui un sacrifice à Jupiter Conducteur, & aux autres Dieux celestes, & s'il étoit favorablement reçû, il faisoit prendre du feu de l'autel par un héraut, qui le portoit à la tête des troupes. Quand on étoit arrivé sur la frontiere, il faisoit un autre sacrifice à Jupiter & à Minerve. Voilà les seuls sacrifices dont parle Xenophon, qui n'auroit pas oublié celui des Muses, si on leur en avoit fait avant le combat. Plutarque dit encore la même chose en deux endroits de ses morales. Apparemment les Muses étoient jointes avec Minerve.

Quelquefois même dans ces occasions.] Xenophon ne dit pas que cela se faisoit *quelquefois*, mais *ordinairement*, & cela est plus vrai-semblable. Peut-être aussi Plutarque avoit-il écrit τοτὲ *alors*, & non pas ποτὲ *quelquefois*.

d'ajuster leurs cheveux, & d'orner & d'embellir leurs habits & leurs armes, & l'on étoit bien-aise de les voir gais & fringans, comme de jeunes chevaux, qui au premier signal du combat hennissent, & sont pleins d'ardeur & de feu. Ainsi, quoique dès leur enfance ils eussent grand soin de leurs cheveux, ils en avoient encore plus de soin le jour d'une bataille; car alors ils les parfumoient & les partageoient également, se souvenant de ce mot de Lycurgue, *que les longs cheveux rendent les beaux encore plus beaux, & les laids encore plus hideux & plus effroyables.* Leur exercice étoit beaucoup plus doux à l'armée qu'à la ville, & leur vivre ordinaire moins dur & moins sujet, de sorte qu'il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos, & une occasion de relâchement & de paresse.

Les longs cheveux des Spartiates.

La guerre étoit un tems de repos & de relâchement pour les Spartiates.

Quand ils étoient en bataille en présence de l'ennemi, le Roi sacrifioit une chévre, donnoit ordre à tous ses Soldats de se couronner de chapeaux de fleurs, commandoit aux joüeurs de flûte de joüer l'air de Castor, & entonnant lui-même le Cantique, qui étoit le signal de la charge, il marchoit le premier à la tête des troupes; de sorte que c'étoit un spectacle très-beau & en même tems très-horrible de les

C'étoit l'air d'un hymne qu'on chantoit en l'honneur de Castor & de Pollux.

Le Roi sacrifioit une chévre, & donnoit ordre à tous ses Soldats de se couronner de chapeaux de fleurs.] Il sacrifioit une chévre à l'imitation d'Hercule, qui avoit fait un pareil sacrifice à Junon.

voir marcher ainsi en cadence au son des flûtes, sans jamais rompre leurs rangs, ni donner aucune marque de crainte, & aller posément & gayment affronter les plus grands périls. Car il est bien vrai-semblable que des hommes qui marchent avec tant de mesure & d'ordre, ne sont ni saisis de fraïeur, ni transportez de colere; mais au contraire, qu'ils ont un courage ferme, accompagné de hardiesse & d'esperance, comme étant assûrez de la protection des Dieux. Le Roi dans ces occasions menoit toûjours avec lui quelqu'un de ceux qui avoient été victorieux à l'un des quatre grands jeux de la Grece, & l'on dit à ce propos, qu'il y eut un jour un Athlete Lacedémonien, à qui l'on offrit une grande somme d'argent pour l'empêcher d'entrer en lice aux jeux Olympiques, mais il la refusa, & après qu'il eut terrassé son ennemi avec de grands efforts, quelqu'un lui demanda, *Eh bien, quel avantage te revient-il de ta victoire*? Il répondit en riant: *J'aurai l'honneur de marcher devant le Roi dans les combats.* Après avoir rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il falloit pour s'asseurer la victoire. Après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'é-

Colere aussi nuisible aux gens de guerre que la crainte.

Aux jeux Olympiques, Pythiques, Isthmiques, ou Neméaques.

Genereuse réponse d'un Athlete Lacedémonien.

Ne point trop poursuivre les ennemis quand ils fuyent. L'avantage qui en revient.

Ni transportez de colere.] Lycurgue croyoit que la colere étoit aussi nuisible aux gens de guerre, que la crainte. Aristote étoit dans le même sentiment. Cependant on regarde d'ordinaire la colere, comme l'aiguillon du courage. Il n'y a rien de plus faux: La colere se trouve peu avec le véritable courage & la véritable force.

toit ni glorieux, ni digne de la Grece, de tailler en pieces des gens qui cédent & qui s'enfuyent ; & cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable; car leurs ennemis, sçachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préferoient ordinairement la fuite à la résistance.

Lycurgue grand homme de guerre.

Hippias le Sophiste assûre que Lycurgue étoit un grand homme de guerre, & qu'il se trouva en personne à plusieurs expeditions, & Philostephanus lui attribuë l'Ordonnance de la Cavalerie par Compagnies, qu'ils appelloient *Vlames*, dont chacune étoit de cinquante hommes, qui se rangeoient en quarré. Mais Démetrius de Phalere écrit qu'il ne fit jamais la guerre, & qu'il établit son Gouvernement en pleine paix. En effet l'institution qu'on lui attribuë de la surséance d'armes pendant les jeux Olympiques, marque bien un homme de bon naturel, & qui n'aime que la paix & que le repos. Aussi quel-

Mais cette institution ne peut être de lui; car les jeux Olympiques ne furent etablis que long-tems après sa mort.

Hippias le Sophiste asseure que Lycurgue étoit un grand homme de guerre.] Xenophon est du même sentiment; car il dit dans son traité de la République de Lacedémone, que Lycurgue perfectionna la discipline militaire, & qu'il inventa de meilleures choses que tous ceux qui l'avoient précedé; & je m'étonne que Plutarque n'ait rapporté ici ce que cet Historien a écrit de la maniere dont Lycurgue pourvoyoit à la subsistance de ses troupes, de son ordre de bataille, de ses marches, de ses attaques, de ses campemens, &c. Je ne sçai si cet Hippias le Sophiste, est le même qu'Hippias Eliensis, ou Hippias Erythræus.

Philostephanus.] Philostephanus de Cyrene, du tems de Ptolemée Philadelphe : Il avoit fait une Histoire d'Epire, un Traité des fleuves merveilleux, un autre des choses inventées, & un autre des Isles.

ques

ques Auteurs écrivent, & entre autres Hermippus, qu'il n'aida pas d'abord Iphitus à regler les cerémonies de ces jeux ; mais que s'y étant trouvé un jour en passant, & ayant eu la curiosité de les voir, il entendit derriere lui la voix comme d'un homme qui s'étonnoit & qui le reprenoit de ce qu'il n'obligeoit pas ses Citoyens à se trouver à une si belle assemblée ; & que s'étant tourné pour voir qui c'étoit, & n'ayant vû personne, il prit cette voix pour un avertissement des Dieux, alla sur l'heure même trouver Iphitus, & regla avec lui tout ce qui concernoit cette fête, qui depuis ce tems-là fut plus celébre, mieux fondée & mieux établie.

L'éducation de la jeunesse s'étendoit jusques aux hommes faits ; car il n'y avoit personne qui eût la liberté de vivre comme il vouloit ; mais ils étoient tous dans la ville comme dans un camp, sçachant chacun ce qu'ils devoient avoir pour vivre & ce qu'ils devoient faire pour le public, & passoient ainsi leur vie, persuadez qu'ils n'étoient pas à eux-mêmes, mais à leur pays.

Les hommes assujettis aux mêmes regles que les enfans.

Quand on ne leur avoit point donné d'ordre, & qu'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgez. Car un des plus beaux & des plus heureux éta-

Le grand loisir dont Lycurgue fit joüir ses Citoyens. blissemens de Lycurgue, ce fut le grand loisir dont il fit joüir ses Citoyens, en leur défendant de s'occuper à aucun art méchanique, & en les empêchant de se tourmenter pour amasser avec beaucoup de peines & de travaux des richesses qu'il avoit rendu méprisables à cause de leur inutilité. Les Ilotes cultivoient leurs terres & leur en rendoient un certain revenu. On raconte à ce sujet qu'un Lacedémonien s'étant rencontré à Athenes un jour de Palais, & ayant oüi dire qu'un Citoyen venoit d'être condamné à l'amende pour oisiveté, & s'en retournoit chez lui tout triste & accompagné de ses amis, qui le plaignoient & prenoient part à son infortune, il pria ceux qui étoient autour de lui de lui montrer cet homme qu'on venoit de condamner pour avoir vêcu noblement & en homme libre; ce qui fait voir combien ils *Métiers estimez bas & Serviles à Sparte.* estimoient bas & servile de faire quelque métier & de travailler de ses mains pour devenir riche.

Ce fut le grand loisir dont il fit joüir ses Citoyens.] Dans le texte au lieu de ἀφθονίαν σχολῆς, il faut lire, comme a lu Henri Estienne, ἀφθονία σχολῆς car il faut un nominatif. Quand Plutarque parle de ce grand loisir, ce n'est pas qu'ils passassent les journées sans rien faire, mais c'est que n'étant assujettis à rien de mercenaire ni de bas, ils ne s'occupoient qu'à des exercices honnêtes, qui les rendoient & plus forts & plus vertueux.

Ce qui fait voir combien ils estimoient bas & servile de faire quelque métier.] Socrate étoit bien opposé à ce sentiment; car il étoit persuadé qu'il n'y avoit rien dans les arts & dans les métiers qu'un homme libre ne pût & ne dût faire au besoin pour subvenir à ses nécessitez, ou aux nécessitez des autres; & il n'y a rien de plus vrai.

Les procès furent bannis de Lacedémone avec l'argent. Comment auroient-ils pû ſubſiſter dans une ville où il n'y avoit ni pauvreté ni richeſſe, l'égalité chaſſant la diſette, & l'abondance étant toûjours également entretenuë par la frugalité. Pendant tout le tems qu'ils n'avoient point de guerre, ce n'étoit que fêtes, jeux, danſes, feſtins, chaſſes & aſſemblées pour s'exercer ou pour diſcourir. Car tous ceux qui étoient au-deſſous de trente ans, n'alloient point du tout au marché, mais ils faiſoient faire tout ce qui regardoit leur ménage par ceux qui étoient amoureux d'eux, ou par leurs parents; encore étoit-il honteux aux vieillards de s'occuper trop long-tems de ces ſortes de ſoins, & de ne paſſer pas la plus grande partie du jour dans les lieux d'exercice, & dans les ſalles où on s'aſſembloit pour la converſation, & où l'on ſe divertiſſoit honnêtement; non à parler des moyens de trafiquer & de s'enrichir, mais à loüer les choſes honnêtes, ou à blâmer les deſhonnêtes, d'une maniere mêlée de jeu & avec une certaine plaiſanterie qui, ſans que l'on y prît garde, inſtruiſoit & corrigeoit en divertiſſant. Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relâche jamais,

Procès bannis de Sparte.

Vie de gens véritablement libres.

Appellées Leſches.

Quels étoient les ſujets de converſation des Spartiates.

Car Lycurgue lui-même n'étoit pas de cette auſterité triſte qui ne ſe relâche jamais.] Le mot ἀκρατῶς du texte doit être corrigé, M. le Fevre a eu raiſon de lire ἀκράτως, comme il l'a marqué à la marge de ſon Dictionnaire. ἀκρατῶς avec le circonflexe ſur la derniere ſyllabe, ſignifie *intemperanter, incontinenter.* Et ἀκρατως,

Image du Ris, consacrée par Lycurgue dans toutes les salles & dans tous les lieux d'exercice.

au contraire ce fut lui, comme le rapporte Sosibius, qui consacra une petite image du Ris dans toutes les salles, entremêlant ainsi fort à propos dans leurs repas & dans toutes leurs assemblées la joye, comme le plus agréable assaisonnement de leur table & de leurs travaux.

Spartiates accoûtumez à n'être jamais seuls.

Il accoûtuma sur tout ses Citoyens à ne vouloir & à ne sçavoir même jamais être seuls; mais à vivre comme les abeilles, toûjours ensemble, toûjours autour de leurs chefs, & toûjours comme hors d'eux-mêmes, par un transport d'amour & par un véritable désir de gloire, afin de ne vivre que pour leur pays: sentimens d'affection qui se remarquent assez dans quelques-unes de leurs réponses. Pædaretus n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cent, qui composoient le conseil, s'en retourna chez lui fort content & fort gay, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Beau mot de Pædaretus.

Pisistratidas ayant été envoyé en Ambassade avec plusieurs autres Lacedémoniens vers les Lieutenants du roi de Perse, ces Seigneurs Persans leur demanderent s'ils venoient de la part de leur République, ou s'ils venoient de leur chef? *Si nous obte-*

avec l'accent aigu sur la seconde, signifie *admodum*, *entierement*, *extrémément*. Et c'est dans ce dernier sens que Plutarque l'a employé.

Sosibius.] C'étoit un Grammairien de Lacedémone, il avoit fait une chronologie & vivoit du tems de Ptolemée Philadelphe.

nons nos demandes, répondit Pisistratidas, *nous venons de la part de notre République ; sinon, nous venons de notre chef.* Quelques Amphipolitains étant à Lacedémone, allerent visiter Argileonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays. Argileonide leur demanda d'abord si son fils étoit mort en homme de cœur, & s'il s'étoit montré digne de Sparte ; ces étrangers se mirent à exalter ses exploits & son grand courage, jusqu'à dire que dans Sparte il n'y en avoit pas encore un pareil : *Ah ! ne dites pas cela, mes amis*, reprit-elle, *Brasidas étoit certainement un brave homme, mais Sparte en a encore un grand nombre de beaucoup plus braves que lui.*

Belle réponse de Pisistratidas à des Seigneurs de Perse.

Beau mot d'une mere Lacedémonienne.

Lycurgue composa en premier lieu le Senat de tous ceux qui avoient eu part à son entreprise, comme nous l'avons dit au commencement, & ensuite il ordonna que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisiroit les plus gens de bien de la ville au-dessus de soixante ans. C'étoit-là véritablement le combat le plus glorieux & le plus important que les hom-

Quel est le plus glorieux combat pour les hommes.

Quelques Amphipolitains étant à Lacedémone, allerent visiter Argileonide, mere de Brasidas, qui avoit été tué dans leur pays.] Brasidas, General des Lacedémoniens, fut tué dans une bataille qu'il gagna contre les Atheniens près d'Amphipolis ville de Macedoine sur le fleuve Strymon. Thucydide. Liv. v.

C'étoit véritablement le combat le plus glorieux & le plus important.) Plutarque a tiré cette idée de Xenophon, qui dit ; *C'est le plus grand & le plus glorieux combat qui soit entre les hommes. Les combats Gymniques sont certainement fort beaux ; mais ce sont des combats du corps, au lieu que ces combats, où il s'agit d'être éleu Senateur, sont des combats, que l'on peut appeller les combats des ames*

mes pussent avoir entre eux, dans lequel on ne choisissoit point le plus vîte parmi les vîtes, ni le plus fort parmi les forts, comme dans les autres combats ; mais où le plus vertueux & le plus sage parmi les sages & les vertueux remportoit le prix de la vertu, par tous les differens états de la vie, & avoit, pour ainsi dire, une autorité souveraine, disposant de la mort & de la vie, de l'ignominie & de la gloire, en un mot de toute la fortune de ses Citoyens. L'élection se faisoit de cette sorte : le peuple s'assembloit dans la grande place ; on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis, qui ne pouvoient ni voir, ni être veus, & qui entendoient seulement le bruit du peuple, qui en cette occasion, comme dans toutes les autres, donnoit ses suffrages par ses cris. On faisoit passer au milieu de l'assemblée tous les prétendans l'un après l'autre, selon que leur rang avoit été reglé par le sort. Cette marche se faisoit de leur part dans un grand silence ; mais

Car pour parvenir à cet honneur, il falloit avoir toujours très bien vécu & avoir été vertueux dans tous les âges.

Comment se faisoit l'election des Senateurs.

Suffrages donnez par des cris.

& ils sont autant au-dessus des autres, que l'ame est préferable au corps.

Le peuple s'assembloit dans la grande place, on enfermoit dans une maison voisine un certain nombre d'hommes choisis.] Aristote trouvoit cette maniere d'élection ridicule & puerile, & de plus fort dangereuse pour l'Etat, en ce qu'elle accoûtumoit les Citoyens à être ambitieux, & que d'ordinaire les plus grands maux d'un Etat, viennent de l'ambition & de l'avarice de ceux qui le composent.

Tous les prétendans.) Voilà ce qu'Aristote trouvoit encore fort mauvais ; car il ne vouloit pas que ceux qui méritoient les charges, les demandassent ; mais il vouloit au contraire que le public les forçât à les accepter & il avoit grande raison.

le peuple témoignoit par ses cris l'approbation qu'il donnoit. Ceux qui étoient enfermez marquoient à chaque fois sur des tablettes le degré du bruit qu'ils avoient entendu, sans sçavoir pour qui il avoit été fait. Ils mettoient seulement pour le premier, pour le second, pour le troisiéme, & ainsi de suite pour tous les autres. Celui pour qui les acclamations avoient été les plus grandes & les plus fréquentes, étoit reçu Senateur. On le couronnoit d'un chapeau de fleurs, & sur le champ il alloit dans tous les temples remercier les Dieux, suivi d'une foule de peuple, les jeunes hommes & les jeunes femmes chantant à l'envi ses loüanges, & le benissant d'avoir si bien & si vertueusement vécu. A son retour chacun de ses parens lui presentoit une collation, en lui disant, *La ville t'honore de ce festin*; & après toutes ces cerémonies il alloit souper dans la salle où il avoit accoûtumé de manger. Tout s'y passoit à l'ordinaire, excepté qu'on lui servoit deux portions, dont il gardoit l'une. Après le souper toutes ses parentes se trouvoient à la porte de la salle; il faisoit appeller celle qu'il estimoit davantage, & en lui donnant la portion, qu'il avoit gardée, il lui disoit, *Je vous donne le prix d'honneur que je viens de recevoir.* En mê-

Cela étoit sujet à beaucoup d'inconvenients très-fâcheux.

Comment les femmes de Sparte participoient aux honneurs qu'on rendoit aux hommes.

Le dégré du bruit qu'ils avoient entendu.) Mais il arrivoit souvent qu'il étoit très-difficile de remarquer quel bruit avoit été le plus grand, & alors il falloit prendre d'autres voyes, comme cela arriva dans une occasion fort importante à l'Ephore Sthenelaidas. Thucydide. Liv. v.

me tems toutes les autres femmes la reconduisoient chez elle avec les mêmes acclamations & les mêmes benédictions qu'on avoit données à son parent.

Enterrements.

Lycurgue regla aussi avec beaucoup de sagesse tout ce qui regarde les enterrements. Car premierement, afin de bannir toute superstition, il permit d'enterrer les morts dans les villes & autour des temples, pour accoûtumer les jeunes gens à cette sorte de spectacle, & pour les empêcher de craindre la mort & de l'avoir en horreur, comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulchres.

Car jamais les Payens n'ont enterré dans les temples.

En second lieu, il défendit d'enterrer quoique ce fût avec eux, & voulut qu'on les enveloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier. De plus il ne permit décrire le nom du défunt sur son tombeau,

Comme si elle pouvoit souiller & rendre impurs ceux qui touchoient à des corps morts, ou qui passoient près de leurs sépulchres.] Il paroît par ce passage que les premiers Spartiates avoient des tombeaux & des morts la même idée que Dieu donna à son peuple par cette loi expresse, qui déclaroit que tout homme, qui auroit touché à un mort ou à son sépulchre, seroit soüillé pendant sept jours. Lycurgue appelloit cela superstition, parce qu'il n'en connoissoit ni les raisons ni la cause.

Et voulut qu'on les enveloppât simplement d'un drap rouge tout couvert de feuilles d'olivier.] Cela ne se faisoit pas à toutes sortes de personnes indifferemment. Elien nous apprend que les gens de guerre, qui avoient bien fait leur devoir, étoient enterrez tout couverts de branches d'olivier & d'autres arbres, & que ceux qui par leur valeur étoient parvenus à la plus haute estime, étoient enterrez dans un drap rouge. Liv. VI. Chap. V.

que

que lorſque c'étoit ou un homme mort à la guerre pour le ſervice de ſon pays, ou une femme conſacrée à la Religion. Il abregea la durée du déüil & le regla à onze jours, le douziéme on le quittoit, après avoir fait un ſacrifice à Cerès; car dans toute leur vie il ne laiſſa rien d'inutile ni d'oiſeux; mais dans toutes leurs actions & dans tous leurs devoirs, il mêla la loüange de la vertu ou le blâme du vice, & remplit, pour ainſi dire, ſa ville de préceptes & d'exemples vivans, parmi leſquels les hommes étant nourris, & les ayant inceſſamment devant les yeux, il étoit impoſſible qu'ils ne ſe formaſſent ſur ces grands modelles, & ne devinſſent vertueux.

Epitaphes permiſes à deux ſortes de gens ſeulement.

Durée du deüil.

Par la même raiſon il ne permettoit pas à toutes ſortes de perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs étrangeres, des coûtumes deſordonnées & licentieuſes, & pluſieurs differentes idées de gouvernement. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile, ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit. Ce n'eſt pas qu'il craignît, comme le prétend Thucydide, qu'ils ne vouluſſent imiter ſa police, & qu'ils n'appriſſent à aimer la vertu; c'étoit plûtôt de peur qu'ils n'enſeignaſſent à

Voyages défendus.

Quels étrangers chaſſez de Sparte.

Ce ſentiment auroit été indigne de Lycurgue.

Tous les étrangers qui n'y alloient pour rien d'utile.) Car il recevoit agréablement ceux qui y alloient pour ſe ſoûmettre à ſes loix, & il leur aſſignoit une portion de terre, qu'ils ne pouvoient aliener.

ſes Citoyens, à aimer le vice. Car à meſure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre néceſſairement des propos nouveaux; ces propos engendrent de nouveaux ſentimens, & ces nouveaux ſentimens font immanquablement éclorre un malheureux eſſain de paſſions & d'inclinations nouvelles, qui ſont entierement oppoſées au gouvernement, & ruinent toute ſon harmonie, comme dans la muſique l'harmonie *eſt ruinée par les diſſonances & les faux tons; & c'eſt pourquoi il croyoit qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompuës, qu'aux malades & aux peſtiferez.

Belle généalogie de ce que produit dans les villes l'abord des étrangers. Cela eſt confirmé par l'experience.

Mœurs corrompuës, plus contagieuſes que la peſte.

•Juſqu'ici il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice, ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue, en diſant qu'elles étoient

Car à meſure que les étrangers entrent dans les villes, il y entre néceſſairement des propos nouveaux.] C'eſt auſſi aux mœurs étrangeres que Xenophon, témoin oculaire, impute le changement qui étoit arrivé à Sparte. *Autrefois*, dit-il, *on chaſſoit les étrangers, & on empêchoit les Citoyens de voyager, de peur qu'ils ne corrompiſſent leurs mœurs par ce commerce, & aujourd'hui les principaux & les plus conſiderables paſſent leur vie à courir & à voyager.*

Juſqu'ici il n'y a pas le moindre veſtige de l'injuſtice ni de l'avarice dont on a accuſé les loix de Lycurgue.] Platon dans le premier Livre des Loix, Ariſtote dans le II. & VII. Liv. des Politiques, & Polybe dans le VI. de ſon Hiſtoire, ont reproché à Lycurgue que ſes loix étoient plus propres à rendre les hommes vaillans, qu'à les rendre juſtes. Plutarque veut juſtifier Lycurgue & le défendre contre de ſi grands Cenſeurs; mais il ne répond que foiblement à leurs reproches. Le défaut des loix de Lycurgue n'étoit pas préciſément dans celle-ci ni dans celle-là, il étoit dans toute l'idée de ſon gouvernement. Il eſt bon de rendre un peuple guerrier; mais il faut en même-tems lui enſeigner à ne faire la guerre que pour

très-bonnes pour rendre les hommes vaillans, mais très-mauvaiſes pour les rendre juſtes. C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'*Embuſcade*, s'il eſt vrai que cet établiſſement ſoit de Lycurgue, comme Ariſtote l'écrit., qui a donné à Platon même cette mauvaiſe opinion de lui & de ſon gouvernement. Voici ce que c'étoit; les gouverneurs des jeunes gens choiſiſſoient de temps en temps ceux qui leur paroiſſoient les plus prudens & les plus hardis, ils leur donnoient des poignards & les vivres néceſſaires, & les envoyoient battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs ainſi diſperſez ſe cachoient le jour dans les lieux couverts & dans les cavernes pour ſe repoſer, & la nuit ils ſe jettoient dans les grands chemins, & égorgeoient tous les Ilotes qu'ils rencontroient. Quelquefois même ils marchoient en plein jour & tuoient les plus forts & les plus robuſtes de ces Ilotes, comme Thucydide le rapporte dans ſon hiſtoire, où il dit, que tous ceux que les Lacedémoniens avoient choiſis à cauſe de leur grand courage,

Ce que c'étoit que l'Embuſcade chez les Lacedémoniens.

avoir la paix, c'eſt-à-dire, qu'il faut le rendre juſte. Et c'eſt ce que Lycurgue n'avoit nullement fait: Auſſi ſon Etat ſe maintint, pendant qu'il eut des voiſins à ſoûmettre; mais après avoir tout ſoûmis, il ne put vivre avec lui-même, ni goûter un repos auquel on ne l'avoit pas accoûtumé, & qu'on ne lui avoit pas même fait connoître.

C'eſt ſans doute ce qu'ils appelloient l'embuſcade.) Ce n'étoit pas une loi qui eut ce nom, c'étoit la choſe même; car ils diſoient un tel ira, εἰς κρυπτεῖαν, c'eſt-à-dire, à l'*Embuſcade*. Platon l'a déſignée dans le 1. Liv. de ſes loix.

Comme Thucydide le rapporte dans ſon Hiſtoire, où il dit que tous ceux, &c.) Cette hiſtoire eſt

Perfidie horrible des Lacedémoniens.

qu'ils avoient affranchis, couronnez & menez dans tous les temples remercier les Dieux de leur liberté, disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille, sans que jamais on ait pû sçavoir ce qu'ils étoient devenus, ni comment ils étoient morts. Aristote même écrit que les Ephores n'étoient pas plûtôt en charge, qu'ils déclaroient la guerre aux Ilotes, afin qu'on pût les tuer sans crime. Il est certain qu'ils leur faisoient toutes sortes de mauvais traitemens, par exemple, ils les faisoient boire à outrance, & les menoient en cet état dans les salles, pour faire voir à leurs enfans quelle honte c'étoit que de s'enyvrer; & ils les obligeoient à chanter des chansons obscenes, & à danser des danses malhonnêtes & ridicules, leur défendant de danser & de chanter rien d'honnête & qui convint à des hommes libres.

Mauvais traitemens que les Spartiates faisoient aux Ilotes.

dans le IV. Liv. de Thucydide, qui dit, que les Lacedémoniens craignant le grand nombre des Ilotes, firent semblant de vouloir les affranchir pour lever une armée; & que pour cet effet ils publierent que les plus vaillans n'avoient qu'à se présenter, & qu'on les affranchiroit; car ils jugeoient fort bien que les plus vaillans leur devoient être les plus suspects, comme les plus capables de quelque grande entreprise. Il y en eut environ deux mille de choisis. On les couronna, on les mena dans tous les temples, & peu de temps après ils disparurent, sans qu'on ait jamais sçu ce qu'ils étoient devenus. Cette perfidie des Lacedémoniens est horrible, mais la maxime de ne vouloir pas avoir des laboureurs trop courageux, étoit très-sage: *S'il étoit à mon choix*, dit Aristote dans ses Politiques, *je voudrois que les Laboureurs fussent esclaves, qu'ils ne fussent pas tous du même pays, & qu'ils n'eussent pas trop de courage; car ils travaillent beaucoup mieux & sont moins à craindre.*

Auſſi, dit-on, que dans l'expédition que les Thébains firent long-tems après dans la Laconie, quand ils commandoient aux Ilotes, qu'ils prenoient priſonniers, de chanter des chanſons de Terpandre, d'Alcman, ou de Spendon, ils s'en excuſoient, diſant que cela leur étoit défendu par leurs maîtres. De ſorte que ceux qui ont dit, qu'à Lacedémone ceux qui ſont libres y ſont extrémement libres, & ceux qui ſont eſclaves, extrémement eſclaves, n'ont pas mal connu la difference qu'il y a entre les Lacedémoniens & les autres peuples. Mais pour moi je crois qu'ils ne commencerent à exercer toutes ces cruautez qu'après la mort de Lycurgue, & préciſément après le tremblement de terre qui affligea Sparte, & qui fut cauſe que les Ilotes conſpirerent contre elle avec les Meſſeniens, commirent de très-grands maux dans la Laconie, & mirent la ville dans le plus grand danger où elle eût jamais été; car je ne ſçaurois jamais imputer à Lycurgue un établiſſement auſſi abominable que celui de l'*Embuſcade*, jugeant en

Après la bataille de Leuctres 370. ans avant J. C.

Car Terpandre avoit été appellé à Lacedemone pour y appaiſer quelque ſédition.

Alcman, ou Alcman, ancien Poëte Lyrique, il vivoit cent ans avant Cyrus.

Spendon eſt inconnu.

Licurgue juſtifié par Plutarque.

Et préciſément après le tremblement de terre qui affligea Sparte.) Ce tremblement de terre arriva la premiere année de l'Olympiade 78. ſous le regne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, l'année de la naiſſance de Socrate, & 467. ans avant celle de J. C. Il y périt plus de vingt mille Spartiates. Plutarque en parle dans la vie de Cimon, & Diodore de Sicile décrit & le tremblement de terre, & la guerre dont il fut ſuivi. Liv. XI. Cependant Elien, qui écrivoit ſur la fin de la vie de Plutarque, marque formellement que ce tremblement ne fut qu'un effet de la vengeance des Dieux, qui voulurent punir les cruautez que les Spartiates exerçoient ſur les Ilotes de Tænare. Elien, VI. VII.

cette occaſion de la bonté de ſon naturel, par la douceur & par la juſtice qui éclatent dans toutes les autres actions de ſa vie, & qui lui ont attiré un témoignage ſi honorable de la part des Dieux.

Paſſage remarquable de Platon.

Quand ſes premiers établiſſemens furent reçus & confirmez par l'uſage, & ſa forme de gouvernement aſſez vigoureuſe & aſſez forte pour ſe maintenir d'elle-même & ſe conſerver, comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie: ainſi Lycurgue charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit marcher ſeules, pour ainſi dire, & faire ſi parfaitement leurs fonctions.

Et qui lui ont attiré un témoignage ſi honorable de la part des Dieux.) Lorſque la Sibylle l'appella Dieu plûtôt qu'homme. Il n'eſt jamais arrivé à Plutarque de douter de la vérité des oracles. On n'a jamais vû une pareille crédulité.

Comme Platon dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjoüit, lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie.) Ce paſſage de Platon eſt dans le Timée, où ce Philoſophe dit que Dieu voyant l'Univers, qu'il avoit créé, ſe mouvoir, être vivant & reſſembler preſque en tout aux Dieux immortels, il en fut ravi, & voulut le rendre plus conforme à ſon idée éternelle; mais comme il étoit impoſſible que l'Eternité pût être communiquée à un Etre créé, il prit cet expédient de créer comme une mouvante image de l'Eternité, c'eſt à-dire, qu'il créa le temps, qui ne ſubſiſtoit point avant la création du monde, le tems ne pouvant ſubſiſter qu'avec le mouvement, & il n'eſt pas difficile de reconnoître dans ce paſſage de Platon, ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde.

Cherchant donc autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immortelles & immuables, il fit assembler tout le peuple; il lui representa que la police qu'il avoit établie, lui paroissoit suffisante dans tous ses chefs pour rendre la ville heureuse, & les Citoyens vertueux; & lui déclara qu'il y avoit pourtant encore un point, qui étoit le plus essentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; Qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement sans y rien changer, ni alterer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné. Ils promirent tous de lui obéïr & le prierent de hâter son voyage. Avant que de partir, il fit jurer les deux Rois, les Senateurs, & ensuite tous les Citoyens, que jusqu'à ce que Lycurgue fût de retour, ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

Moyen dont Lycurgue s'avise pour rendre ses loix immuables.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & après le sacrifice il lui demanda si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit, qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Cité du monde, & joüiroit d'une parfaite felicité. Lycurgue fit écrire cette prophetie, l'envoya à Sparte, &

après avoir fait un second sacrifice, il embrassa son fils & tous ses amis, & pour ne dégager jamais les Lacedémoniens du serment qu'ils lui avoient fait, il résolut de mourir volontairement à Delphes; d'autant plus qu'il se voyoit aussi heureux qu'il pouvoit jamais l'être, & qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut être encore attaché à la vie, mais où l'on peut aussi la quitter sans regret. Il mourut donc en s'abstenant de manger; car il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être inutile à la République, ni oisive, mais une suite de leur ministére, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. D'ailleurs il voyoit bien pour lui, qu'après avoir fait de très-belles choses, sa mort mettroit certainement le comble à son bonheur, & assûreroit à ses Citoyens tous les biens qu'il leur avoit faits pendant sa vie, puisqu'elle les obligeroit à garder toû-

Plutarque appelle ce fils Antiorus, & Pausanias Eucosmus.

Grande folie de Lycurgue.

Quelle doit être la mort des grands personnages & des hommes d'Etat.

Et qu'il étoit parvenu à un âge où véritablement on peut encore être attaché à la vie.] Il n'étoit donc pas si vieux que le fait Lucien, qui dit qu'il avoit quatre-vingt cinq ans quand il mourut. A cet âge on peut bien quitter la vie sans regret, mais on ne sçauroit y être encore attaché avec bienséance.

Il mourut donc en s'abstenant de manger.] Qui croira qu'un homme si sage d'ailleurs se soit fait mourir lui-même pour des vûes de politique? action d'autant plus folle qu'il l'auroit faite sans nécessité; car son absence seule le faisoit le même effet que la mort même. Je suis fort porté à douter de la vérité de cette tradition. On a souvent imputé aux plus grands personnages des choses très-fausses.

jours

jours ses Ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; Sparte fut la ville de Grece la plus célébre & la mieux policée l'espace de cinq cens ans qu'elle observa les Loix de Lycurgue, personne n'y ayant fait le moindre changement jusqu'au Roi Agis, fils d'Archidamus, c'est-à-dire, pendant le regne de quatorze Rois. Car l'institution des Ephores, bien loin de relâcher ces Loix, ne servit qu'à les rendre plus fortes, en ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie, c'est-à-

Puisqu'elle les obligeroit à garder toûjours ses Ordonnances.] On pourroit dire qu'il n'y avoit que ceux qui avoient fait le serment qui fussent obligez à le garder, que leurs enfans étoient libres, & que par conséquent Lycurgue ne s'assuroit que d'une génération. Mais Lycurgue prétendoit que les enfans y étoient obligez par le serment de leurs peres.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture.] Plutarque attribuë au serment des Lacedémoniens la durée des Loix de Lycurgue ; mais je crois qu'il se trompe ; ces Loix ne durerent si long-tems que parce que les Lacedémoniens ne firent la guerre que dans le Peloponese. Car aussi-tôt que l'ambition de regner sur toute la Grece leur eut inspiré le dessein d'avoir des armées navales, & des troupes étrangeres, & qu'il fallut avoir de l'argent étranger pour les entretenir, alors leur serment ne fut contre cette nécessité qu'une toile d'araignée, on ne se souvint pas seulement qu'il eût été fait. On fit donc une grande bréche aux Loix de Lycurgue, Sparte eut recours au Roi de Perse, qu'elle avoit vaincu, & ce fut la premiere cause de sa perte.

En ce qu'étant faite en apparence pour défendre la liberté du peuple, elle fortifia en effet l'Aristocratie.] Si Plutarque a voulu dire qu'elle contribua à maintenir la Royauté & le Senat, il a raison ; car cela fit que chacun des trois partis étant content de son partage, les Rois de la Royauté, les Nobles de la dignité Senatorienne, & le peuple de l'Ephorie, ils concoururent tous à

dire, le parti des Rois & des Senateurs. Mais sous le regne d'Agis l'argent commença à se glisser dans Sparte, & avec l'argent l'avarice & l'ambition, par le moyen d'Alexandre, ou plûtôt de Lysandre, qui étant lui-même incapable de se laisser éblouïr & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent, & en renversant par-là les Loix de Lycurgue, qui pendant qu'elles avoient

L'argent étranger cause la ruine de Sparte.

Dont il ne retint pas pour lui une seule Drachme, comme Plutarque le remarque dans sa vie.

conserver l'Etat sans y rien changer. Mais s'il a voulu dire que cela rendit plus fort le parti des Rois & des Senateurs, il se trompe; car au contraire l'institution des Ephores, comme Aristote l'a fort bien remarqué, changea la République, en la rendant Démocratique, d'Aristocratique qu'elle étoit auparavant. Les Ephores firent à Sparte ce que les Tribuns firent à Rome, comme je l'ai dit ailleurs.

Par le moyen d'Alexandre, ou plûtôt de Lysandre.] Comment Plutarque peut-il dire *par le moyen d'Alexandre?* Je ne le comprends point. Il fait fort bien de se corriger en disant, *ou plûtôt de Lysandre.* Car ce qu'il rapporte ici arriva 402. ans avant la naissance de Notre-Seigneur, & par conséquent 49. ou 50. ans avant celle d'Alexandre le Grand. Il y a quelque apparence que Plutarque s'étoit d'abord trompé en rapportant au regne d'Agis, qui étoit du tems d'Alexandre, ce qui s'étoit passé sous le regne du II. Agis, qui regna avec Pausanias, & à qui Agesilas succeda.

Et y rapportant de la guerre des sommes immenses d'or & d'argent.] Après la prise d'Athenes Lysandre porta à Lacedémone quantité de riches dépoüilles, & quatre cent soixante & dix talents d'argent. Xenoph. Liv. II. C'est quatre cent soixante dix mille écus. Tous les Historiens Grecs marquent-là le commencement de la décadence de Sparte, & c'est ce qu'Aristote a voulu dire lorsqu'il a écrit dans le VII. Livre de ses Politiques, Que la faute de Lycurgue d'avoir rapporté toutes ses Loix à la guerre & à la victoire, étoit très-sensible, & que ce qui étoit arrivé depuis peu, l'avoit fait voir très-clairement. Il parle des désordres qui suivirent cette victoire de Lysandre. Tout ce qu'Aristote dit là-dessus est excellent, & merite d'être bien lû par les Politiques.

été floriſſantes, avoient fait paroître Sparte, non une ville bien policée, mais la maiſon bien reglée d'un homme religieux & ſaint; ou plûtôt qui avoient fait enſorte que, comme les Poëtes feignent qu'Hercule avec ſa peau de lion & ſa maſſuë ſeulement parcouroit le monde & le purgeoit de Voleurs & de Tyrans, Sparte de même avec une ſimple bande de parchemin, & une méchante cappe, donnoit la loi à toute la Grece, volontairement ſoûmiſe à ſon Empire, étouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les citez, terminoit à ſon gré les guerres, & calmoit les ſéditions, le plus ſouvent ſans remuer un ſeul bouclier, & en envoyant un ſeul Ambaſſadeur, qui ne paroiſſoit pas plûtôt, que tous les peuples ſoûmis ſe rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur Roi, tant la juſtice de cette ville & ſon bon gouvernement imprimoient de reſpect à tous les hommes. C'eſt pourquoi je m'étonne qu'on ait oſé

Belle comparaiſon de Sparte avec Hercule.

Beau portrait de l'autorité qu'une grande reputation de juſtice peut donner à une ville, à un Etat.

Avec une ſimple bande de parchemin.] C'étoit ce que les Lacedémoniens appelloient *Scytale*, une bande de cuir, ou de parchemin, qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide; ils écrivoient ſur cette bande, & après avoir écrit, ils la dérouloient & l'envoyoient au Général à qui elle étoit adreſſée. Ce Général, qui avoit un autre bâton tout ſemblable à celui ſur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit ſur ce bâton, & par ce moyen il trouvoit la ſuite & la liaiſon des caracteres, qui ſans cela étoient ſi dérangez, qu'ils ne pouvoient être lûs. Voyez la vie d. Lyſandre.

Etouffoit les tyrannies & les injuſtes dominations dans les Citez, terminoit à ſon gré les guerres & calmoit les ſéditions.]Mais enfin elle ne put faire pour elle-même ce qu'elle avoit fait pour tant d'autres villes. Ce qui fit ſa chûte, fut juſtement ce qui avoit fait ſon élevation.

dire que les Lacedémoniens sçavoient obéïr ; mais qu'ils ne sçavoient pas commander, & qu'on ait loüé ce mot du Roi Theopompe, qui ayant entendu dire à quelqu'un que Lacedémone ne subsistoit que parcequ'elle avoit des Rois qui sçavoient bien commander, répondit, *Mais plûtôt parce qu'elle a des Citoyens qui sçavent bien obéïr.* Car les peuples ne sçavent bien obéïr qu'à ceux qui sçavent bien commander, & l'obéïssance des Sujets dépend de l'habileté des Princes ; celui qui mene bien, fait qu'on suit bien ; & comme la perfection de l'Ecuyer consiste à sçavoir rendre les chevaux doux & obéïssans, la perfection des Rois consiste à sçavoir rendre leurs Sujets soûmis & souples.

L'obéïssance dépend du commandement.

En quoi consiste la perfection des Rois.

Les Lacedémoniens n'enseignoient pas seulement aux autres peuples à leur obéïr volontiers dans les occasions pressantes, ils leur inspiroient un violent désir d'être commandez par eux ; car les Etrangers ne demandoient aux Lacedémoniens, ni argent, ni vaisseaux, ni troupes, mais un seul Spartiate pour commander leurs armées, & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiere obéïssance avec toutes sortes d'honneurs & de respects. C'est ainsi que les Siciliens obéïrent à Gylippe ; les Chalcidiens à Brasidas,

Tous les peuples souhaitoient d'être commandez par un Lacedémonien.

Car les peuples ne sçavent bien obéïr qu'à ceux qui sçavent bien commander.] L'obéïssance qu'on rend à ceux qui commandent mal, n'est jamais qu'une obéïssance forcée, & par conséquent elle ne sçauroit durer.

Obéïrent à Gylippe.] Qui défendit Syracuse contre les Atheniens.

Les Chalcidiens.] Peuples de

& tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas & à Agesilas, considerant ces hommes en particulier comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples & des Princes vers lesquels ils étoient envoyez; mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres, dans l'art de bien vivre & de bien gouverner. C'est sur cela, ce me semble, qu'est fondée la raillerie de Stratonicus, qui dit en riant, *Qu'il ordonnoit que les Atheniens célébreroient des mysteres & feroient des processions; que les Eliens proposeroient des jeux de prix, & quand les uns ou les autres auroient fait des fautes, que les Lacedémoniens seroient bien foüettez.* Mais ce n'est là qu'un bon mot qui

Lacedémoniens regardez comme d'excellens correcteurs & réformateurs des peuples.

Grande idée que l'on avoit de la ville de Sparte.

Car les peuples d'Elide étoient si occupez de leurs jeux, qu'ils ne pensoient à autre chose.

Macedoine au-dessus d'Amphipolis, que Brasidas défendit contre les Atheniens, & y fut tué.

Les Grecs d'Asie.] C'est-à-dire les peuples d'Ionie & les habitans des Isles que les Atheniens voulurent assujettir. V. la Vie de Lysandre.

Callicratidas,] Amiral de la flotte des Lacedémoniens, & qui perdit cette grande bataille navale contre Conon, où il fut noyé.

Mais regardant toûjours la ville de Sparte comme la maîtresse des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.] Cette déference que les autres villes avoient pour Sparte, n'est pourtant pas une marque sûre de l'habileté de son Législateur, ni de la bonté de son gouvernement. Sparte avoit acquis cette autorité plus par sa force que par sa justice, comme la suite le justifia.

La raillerie de Stratonicus.] Il railloit les Atheniens de la grande pente qu'ils avoient à la superstition, & qui long-tems après leur attira le même reproche que leur fit saint Paul, en leur disant au milieu de l'Areopage, *Atheniens, je vous trouve en tout superstitieux jusqu'à l'excès.* κατα' πάντα ὑμᾶς ὡς δεισιδαιμονεςέρυς θεωρῶ.

Et quand les uns & les autres auroient fait des fautes, que les Lacedémoniens en porteroient la peine & seroient bien foüettez.] Il semble que Stratonicus devoit dire, que *les Lacedémoniens les foüetteroient*; mais l'autre maniere est plus plaisante, en ce qu'il raille en même tems les Lacedémoniens

n'est dit que par plaisanterie. Antisthene, disciple de Socrate, voyant les Thebains s'enorgueïllir de la victoire qu'ils avoient remportée à Leuctres, dit plus sérieusement, *Il me semble voir des Ecoliers tout fiers d'avoir battu leur Maître.* Ce n'étoit pourtant pas là le but de Lycurgue, qu'après sa mort sa ville commandât à plusieurs; mais persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il la regla, & composa de maniere qu'elle pût être toûjours libre, toûjours suffisante à elle-même, & toûjours dans les maximes de la vertu.

Mot d'Antisthene sur les Thebains.

En effet le gouvernement de Lycurgue suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte, & assûrer sa liberté, mais il ne suffisoit pas pour la rendre maitresse des autres villes; & c'est ce que Lycurgue vouloit éviter.

C'est-là l'idée de République que se sont faite après lui, Platon, Diogene, Zenon, & tous les autres qui ont bien écrit sur cette matiere, avec cette difference, qu'ils n'ont laissé que des paroles & des discours; au lieu que Lycurgue n'a laissé ni discours, ni paroles, mais il a fait voir en effet une République inimitable, & a con-

Diogene le Cynique.

Zenon pere des Stoiciens.

de la coûtume qu'ils avoient de battre, ou de condamner à l'amende, les maîtres & les amoureux des enfans qui avoient mal fait; car il regarde les Lacedémoniens comme les maîtres des autres peuples.

Il me semble voir des Ecoliers tout fiers d'avoir battu leur maître.] Ce mot est d'autant meilleur, qu'il parut par la suite que l'orguëil, que le gain de cette bataille de Leuctres donna aux Thebains, fut cause de leur perte.

C'est-là l'idée de République que se sont faite après lui, Platon, &c.] Platon avoit cette idée; mais pour y réüssir, il avoit pris un autre chemin, en faisant que sa République n'entreprendroit jamais de guerre que dans la vûë d'avoir la paix. Car la paix doit être l'unique fin de la guerre, comme le repos l'est du travail.

Diogene.] On prétend que Diogene le Cynique avoit fait quelque traité sur cette matiere; mais Diogene Laërce remarque que Socrate & Satyrus avoient écrit que ce traité n'étoit pas de lui.

fondu ceux qui disent, que le véritable Sage, comme les Philosophes le définissent, ne subsiste point; car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage, & par-là il a justement surpassé la gloire de tous ceux qui ont fondé des Etats & des Républiques parmi les Grecs; c'est pourquoi Aristote écrit qu'il n'a pas reçû tous les honneurs qui lui étoient dûs, quoiqu'on lui ait rendu tous les plus grands qu'on puisse jamais rendre aux hommes; car on lui a élevé un Temple, & tous les ans on lui fait encore un sacrifice comme à un Dieu. On dit aussi que lorsque ses cendres eurent été rapportées à Sparte, la foudre consacra son tombeau, ce qu'on n'a jamais vû arriver depuis à aucun des

Elle auroit été la seule dans le monde.

Sacrifice fait à Lycurgue du tems de Plutarque.

Car il leur a montré une ville entiere toute parfaitement sage.] Aristote & Platon ne conviennent pas en cela avec Plutarque, & je suis persuadé qu'ils avoient raison, comme j'espere de le faire voir en donnant les livres de la République, & des loix de Platon & les Politiques d'Aristote. Polybe même, qui a le plus vanté le gouvernement de Sparte, & qui l'a préferé à tous les autres, avouë, qu'il étoit défectueux en ce que la moderation & la temperance n'avoient pas tant de force sur le général que sur les particuliers. Chaque Spartiate étoit sage, prudent & sans ambition dans la vie privée; mais tous ensemble ils étoient ambitieux & avides de richesses, ce que Polybe a écrit sur cela dans son VI. Liv. merite d'être lû.

Car on lui a élevé un Temple.] C'est ce que Pausanias asseure dans ses Laconiques, Λακεδαιμόνιοι δὲ καὶ Λυκούργῳ τῷ θέντι τοὺς νόμους ἅτε δὴ θεῷ πεποιήκασι καὶ τούτῳ ἱερόν. *Les Lacedémoniens éleverent aussi un Temple à Lycurgue comme à un Dieu.* Et il ajoûte que derriere ce Temple étoit le tombeau de son fils, qu'il appelle *Eucosmus*, & non pas *Antiorus*, comme Plutarque Τάφος δέ ἐστιν ὄπισθεν τοῦ ναοῦ τῷ Λυκούργου παιδὶ Εὐκόσμῳ.

La foudre consacra son tombeau.] Les Grecs & les Romains croïoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qu'il avoit frappez de la foudre; c'est pourquoi ils les regardoient comme des lieux saints.

plus grands perſonnages, qu'à Euripide ſeul, qui fut enterré en Macedoine près de la ville d'Arethuſe : Evenement qui favoriſe, ou plûtôt qui juſtifie entierement les partiſans de ce grand Poëte, qu'il ſoit le ſeul à qui on ait vû arriver, après ſa mort, la même choſe qui étoit arrivée auparavant au plus ſaint de tous les hommes,

Plaiſante raiſon de préferer un Poëte à un autre.

Qu'à Euripide ſeul qui fut enterré en Macedoine] Les Atheniens avoient fait un cenotaphe à Euripide dans l'Attique. Son veritable tombeau étoit en Macedoine, où il étoit allé à la Cour du Roi Archelaüs. Καὶ κατὰ τὴν ὁδὸν μνῆμα Εὐριπίδου κενόν. τέθαπται δὲ Εὐριπίδης ἐν Μακεδονίᾳ παρὰ τὸν βασιλέα ἐλθὼν Ἀρχέλαον. Pauſanias dans les Antiques.

Près de la ville d'Arethuſe.] Cette ville que Plutarque met dans la Macedoine, d'autres la mettent dans la Thrace. C'étoit une ville maritime ſur la côte de la mer Egée, dans le *Sinus Strimonicus.* Il y avoit une autre ville de ce nom dans la Syrie. Plutarque en parle dans la vie de Marc-Antoine.

Evenement qui favoriſe, ou plûtôt qui juſtifie les partiſans de ce grand Poëte.] Car il paroît par le témoignage des Anciens, qu'il y avoit beaucoup de gens qui mettoient Euripide au-deſſus de Sophocle, & qui le regardoient comme le premier de tous les Poëtes tragiques. Dans la Poëtique d'Ariſtote j'ai expliqué les raiſons de cette préference, & j'ai fait voir qu'elles étoient fondées ſur ce qu'Euripide eſt de tous les Poëtes tragiques le plus tragique & le plus touchant, & que ſes pieces ſont pleines d'inſtructions très-excellentes ; mais ce qui me paroît admirable, c'eſt la bonne foi avec laquelle Plutarque prétend que cette préference a été juſtifiée par cette foudre qui tomba ſur ſon tombeau.

S'il falloit juger de ces deux Poëtes par ces rapports fabuleux, le témoignage que Bacchus luimême rendit à Sophocle, devoit être d'un plus grand poids pour un Payen, que cette foudre tombée ſur le tombeau d'Euripide. On dit qu'après la mort de Sophocle les Lacedémoniens entrerent en armes dans l'Attique, & que leur Général vit en ſonge le Dieu Bacchus, qui lui ordonnoit de rendre tous les honneurs funébres à la nouvelle Sirene qui venoit de mourir, & que ce ſonge regardoit Sophocle & ſa poëſie. Mais ſans nous arrêter à des fables, nous pouvons juger de ces deux Poëtes par leurs piéces, Sophocle paroît ſuperieur à Euri-

hommes,

& à celui qui étoit le plus aimé des Dieux.

Pour ce qui est du lieu où mourut Lycurgue, les uns disent que ce fut à Cirre. Apollothémis assûre qu'il se fit porter en Elide, & Timée prétend avec Aristoxene qu'il finit ses jours en Créte. Ce dernier ajoûte même que les habitans de l'Isle montrent son tombeau dans le territoire de Pergamie près du grand chemin On dit qu'il laissa un fils unique appellé Antiorus, qui étant mort sans enfans, fut le dernier de sa race. Mais ses parens & ses amis firent une societé qui dura très-long tems, & les jours qu'elle s'assembloit, ils les appelloient *Lycurgides*. Aristocrate fils d'Hipparque, écrit que

Ville de Locres sur le Golfe de Corinthe.

pide en plusieurs choses & pour ce qui regarde les mœurs & les caractéres & pour ce qui regarde la diction, la conduite & les chœurs. De nos deux plus grands Poëtes François, l'un a traité plusieurs sujets d'Euripide & a égalé son original, ou a laissé la victoire douteuse; & l'autre, qui n'a traité qu'un seul sujet de Sophocle est demeuré entierement inférieur & a entierement gâté le plus beau sujet de Tragedie qui ait jamais été étalé sur la Scene. On peut entrer en lice contre Euripide, mais un homme sage se gardera bien d'y entrer contre Sophocle.

Apollothemis assûre.] Cet Historien est entierement inconnu, on ne connoît ni ses ouvrages, ni son païs, ni le tems où il a vêcu. Je ne l'ai vû cité nulle part que dans cet endroit de Plutarque.

Avec Aristoxene.] C'est Aristoxene de Tarente, disciple d'Aristote. Il avoit écrit l'histoire, les vies des Philosophes, des traitez de musique, & beaucoup d'autres choses. Il ne nous reste de lui que trois Livres de musique, que Meursius a fait imprimer.

Près du grand chemin.] C'est ainsi que j'explique [illegible]. Dans le manuscrit de Florence il y a [illegible], au lieu de [illegible]

Dans le territoire de Pergamie.] La Pergamie étoit un Canton de l'Isle de Créte, où étoit le Temple de Diane appellé *Dictymnæum*, & elle avoit ce nom de l'ancienne ville de Pergame qui étoit dans ce quartier-là.

Aristocrate, fils d'Hipparque.] C'étoit un Historien qui

Lycurgue étant mort en Créte, ſes hôtes firent brûler ſon corps & jetterent ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſément chargez, de peur que ſi elles étoient un jour rapportées à Sparte, les Lacedémoniens prétendant qu'il y étoit retourné, & ſe croyant quittes du ſerment qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme de gouvernement qu'il avoit établie.

avoit écrit *les Laconiques*, ou l'Hiſtoire de Lacedémone en pluſieurs Livres, dont le quatriéme eſt cité par Athénée.

Fin de la vie de Lycurgue



NUMA POMPILIUS.



IL y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vêcu. Il eſt vrai que les Genéalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées, mais un certain Clodius dans un ouvrage,

Clodius, ſon ouvrage de la Réfutation des tems.

Il y a auſſi une grande conteſtation ſur le tems auquel Numa a vêcu] *Auſſi*, c'eſt-à-dire, comme il y en a ſur le tems auquel a vêcu Lycurgue.

Il eſt vrai que les Genéalogies de ſa maiſon paroiſſent fort bien dreſſées.] Il parle des Genéalogies que quelques familles Romaines, qui vouloient deſcendre de Numa, avoient fait dreſſer pluſieurs ſiécles après ſa mort.

Mais un certain Clodius.] On ne connoît point cet écrivain, on ne ſçait pas même s'il étoit Grec ou Latin ; car il n'y a pas

qu'il a intitulé, *la Réfutation des tems*, soûtient que les anciennes tables furent perduës, quand Rome fut saccagée par les Gaulois, & que celle qu'on a aujourd'hui, ont été supposées par des flatteurs pour favoriser quelques familles, qui à toute force ont voulu se faire descendre des premieres races & des plus illustres maisons de Rome, dont elles ne descendoient en aucune façon. Et pour ce qu'on dit que Numa fut disciple de Pythagore, les uns prétendent qu'il ne fut point du tout instruit dans les lettres Grecques, & qu'il étoit si heureusement né & si

Généalogies des Romains suspectes.

d'apparence que ce soit l'Historien Clodius Licinius, dont il est parlé dans Ciceron & dans Tite-Live. Plutarque n'auroit jamais dit d'un Historien si considérable, *un certain Clodius.*

Qu'il a intitulé la réfutation des tems.] C'est ainsi, à mon avis, que ce titre ἔλεγχος χρόνων doit être traduit. Car le but de Clodius étoit de faire voir la fausseté des Genéalogies par la fausseté des noms & des dates.

Et que celles qu'on a aujourd'hui, ont été supposées par des flatteurs.] Cela est assez vraisemblable, & ce qui pourroit le prouver, ce sont les contradictions qu'on trouve sur la plûpart des Genéalogies des plus grandes maisons de ce tems-là. Si les anciens registres avoient été conservez, il n'auroit pû y avoir de contestation sur les naissances; car on étoit fort soigneux d'écrire dans les fastes la naissance & la famille de chaque Citoyen, comme cela paroît par ce qu'Horace dit à Lyce dans la 13. Od. du Liv. IV. *Ni ces beaux habits de gaze teinte dans la pourpre, ni l'éclat des pierreries, dont vous avez soin de vous parer, ne vous rameneront point les années que le rapide tems a une fois enfermées dans les fastes publics.*

Nec Coæ referent jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora, quæ semel
Notis condita fastis
Inclusit volucris dies.

Et qu'il étoit si heureusement né.] C'est l'opinion de Tite-Live: *Suopte igitur ingenio temperatum animum virtutibus fuisse opinor magis. Je croirois donc plutôt que c'étoit par une heureuse naissance que son ame étoit formée à la vertu.*

capable de se porter de lui-même à la vertu, qu'il n'eut point de maître, ou s'il en eut, que l'honneur de son éducation appartient à quelque barbare plus excellent que ce Philosophe.

Les autres assûrent que Pythagore de Samos ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa; mais qu'il y eut un Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la course aux jeux Olympiques dans la seiziéme Olympiade, à la troisiéme année de laquelle Numa fut élû Roi, & voyageant en Italie, s'attacha à Numa & lui aida à regler l'Empire; d'où vient que parmi les coûtumes Romaines, on

C'est-à-dire à quelque étranger.
En quel tems vécut Pythagore le Philosophe.
Pythagore l'Athlete, du tems de Numa.

Et les autres assûrent que Pythagore ne vint au monde qu'environ cinq générations après Numa.] Chaque génération étoit de trente ans. Pythagore alla en Italie sous le regne de l'ancien Tarquin, dans la cinquante-uniéme Olympiade. Numa fut élû Roi la troisiéme année de la seiziéme. Ainsi entre le regne de Numa & l'arrivée de Pythagore en Italie, il y a trente & quatre Olympiades, qui font cent trente-six ans, c'est à-dire, quatre générations & demi; & c'est ainsi que le compte Denys d'Halicarnasse, qui dit que Numa est quatre générations toutes entieres avant Pythagore, & qui, pour refuter ceux qui disent que ce Prince étudioit à Crotone sous ce Philosophe, lorsqu'il fut appellé à la Royauté, ajoûte que Crotone ne fut bâtie que quatre ans après son élection.

Qu'il y eut un autre Pythagore de Sparte, qui ayant remporté le prix de la course aux jeux Olympiques.] Denis d'Halicarnasse marque la victoire de ce Pythagore dans la seiziéme Olympiade, mais la conséquence qu'on en tire, il la traite d'imagination & de conte fait à plaisir, & il assûre qu'on n'en trouve aucune trace dans aucune histoire, ni Grecque ni Latine, qu'il ait vuë & qui soit digne de foi.

Et lui aida à regler l'empire.] J'aurois bien de la peine à croire qu'un homme capable de gagner le prix de la course, eût été capable d'aider un Roi à bien gouverner ses Etats.

trouve un assez grand nombre d'Usages Laconiques, qui viennent de ce Pythagore. Ce mêlange peut pourtant fort bien venir d'ailleurs, puisque Numa étoit certainement originaire des Sabins, & que les Sabins se disent Colonie de Lacedémone. Quoiqu'il en soit, il est très-difficile de marquer exactement les tems, sur tout en suivant les rolles des *Olympioniques*, c'est-à dire, de ceux qui ont remporté le prix aux jeux Olympiques; car on prétend que ces rolles n'ont été donnez que fort tard par Hippias d'Elide,

Rolles des Olympioniques.

Et que les Sabins se disent Colonie de Lacedémone.] Denys d'Halycarnasse témoigne que l'Histoire des Sabins portoit que du tems que Lycurgue étoit tuteur de son neveu Eunomus, quelques Lacedémoniens ne pouvant supporter la severité de ses loix, s'enfuirent en Italie, qu'ils aborderent d'abord à Pometia, & que quelques-uns d'entr'eux en étant partis, se joignirent avec les Sabins, qui à cause de ce commerce prirent en beaucoup de choses les mœurs des Lacedémoniens, sur-tout dans ce qui regarde la guerre, la frugalité, & une vie laborieuse & dure. Aussi Tite-Live appelle l'éducation des Sabins, *une discipline severe & triste*, & Horace dit, *les rigides Sabins.* Cette colonie alla donc en Italie six vingts ans avant la naissance de Numa; mais la ressemblance des mœurs ne suppose pas toûjours la même origine; combien voit-on de choses semblables dans des peuples qui ne se sont jamais connus?

Sur-tout en suivant les rolles des Olympioniques.] Car les anciennes histoires datoient par ces victoires: *Une telle année quand un tel remporta le prix aux jeux Olympiques*; & sur ces dates on fit ensuite des tables de Chronologie; mais comme les tems des premieres Olympiades étoient fort obscurs & qu'on n'en avoit presque aucune mémoire, il ne faut pas s'étonner que ces premiers rolles des Olympioniques fussent remplis de fictions.

Car on prétend que ces rolles n'ont été donnez que fort tard par un Hippias d'Elide.] On ne sçait ni qui étoit cet Hippias, ni en quel tems il a vécu. Il étoit toûjours avant Aristote, qui fit après lui des rolles des Olympioniques & des refutations des Pythioniques, peut-être contre ce qu'Hippias avoit avancé. Dans le Dialogue de Platon intitulé *le grand Hippias ou du beau*, il y a un passage qui peut faire conjecturer que cet Hippias dont Plutarque parle ici, est le même Hippias le Sophiste que Platon fait parler dans ce Dialogue, & dont Socrate se mocque si finement, car dans ce Dialogue Tome III. p. 285. Hippias dit formellement que pour plaire aux Lacedémoniens, il s'étoit particulierement appliqué à s'instruire de l'origine des Villes & de celle des Héros. Il est donc très-vraisemblable qu'un homme qui avoit étudié ces antiquailles avoit fait ces rolles des Olympioniques; cet Ouvrage lui convenoit parfaitement.

qui ne donne aucune preuve certaine de leur vérité. Mais sans nous arrêter à toutes ces difficultez, nous écrirons la vie de Numa, en ramassant tout ce qui a paru le plus digne de mémoire, & en commençant par un petit exorde, qui nous mene naturellement à notre sujet.

Il y avoit trente-sept ans que Rome étoit bâtie, & que Romulus regnoit, lorsque ce Prince, voulant faire un sacrifice public & solemnel dans le lieu appellé le marais de la Chevre, sortit de la ville le septiéme de Juillet, jour qu'on appelle aujourd'hui *les Nones Caprotines*. Il étoit suivi de tout le Senat & de la plus grande partie du peuple. Quand le sacrifice fut commencé, l'air se changea tout d'un coup, & une nuée épaisse & noire venant à tomber & à éclater, vomit une tempête épouvantable, accompagnée d'éclairs, de tonnerres & de tourbillons impetueux, qui effrayerent tellement l'assemblée, qu'elle prit la fuite & se dispersa. Cependant Romulus disparut, & après l'orage on n'en eut aucunes nouvelles, on ne trouva pas même son corps. On eut seulement de violens soupçons contre les Senateurs, & il courut un bruit sourd parmi le peuple que les Patriciens, las d'être gouvernez, & voulant usurper la souveraine puissance, s'étoient défaits du Roi; vû même que depuis quelque tems il commençoit à les traiter plus durement & avec plus d'empire. Mais ils trouverent bientôt moyen de dissiper ces soup-

Plutarque fit cet exorde, parce qu'il n'avoit pas fait alors la vie de Romulus.

çons, en lui rendant des honneurs divins, comme ſi au lieu de mourir, il n'avoit fait que paſſer à une vie immortelle & divine. Cela fut d'autant mieux reçu, qu'un des plus apparens & des plus conſidérables perſonnages de la ville, nommé Proculus, aſſûra avec ſerment qu'il avoit vû Romulus monter au ciel avec toutes ſes armes, & qu'il l'avoit entendu qui ordonnoit qu'on l'appellât deſormais *Quirinus*.

Mais en même tems il s'éleva un autre grand ſujet de trouble & de ſédition pour le choix de celui qui regneroit en ſa place ; car les nouveaux Citoyens n'étant pas encore bien unis & incorporez avec les anciens, non ſeulement le peuple étoit agité, mais cette agitation paſſoit juſqu'au corps des Senateurs, qui étoit composé des deux partis, & par conſéquent rempli de gens ſuſpects les uns aux autres Ils convenoient pourtant tous qu'il falloit un Roi ; mais ils étoient en differend & ſur celui qu'ils devoient élire, & ſur la nation dont ils l'éliroient. Car ceux qui avoient bâti Rome avec Romulus, ne pouvoient ſouffrir que les Sabins qui avoient été appellez dans leur ville, prétendiſſent regner ſur ceux qui les avoient reçus.

D'un autre côté les Sabins ne manquoient pas de raiſons plauſibles. Ils diſoient qu'après la mort de leur Roi Tatius ils avoient laiſſé regner paiſiblement Romulus tout ſeul, ſans lui donner aucun trouble ; Qu'il étoit donc juſte qu'à leur

tour

tour ils donnassent un Roi de leur nation ; Que lorsqu'ils avoient été reçus dans Rome, ils n'étoient nullement inférieurs aux Romains ; au contraire que par leur grand nombre ils avoient extrêmement augmenté leurs forces & leur puissance, & que sans eux les Romains ne composeroient pas encore un Corps de ville, qui méritât le nom de Cité. Voilà quel étoit le sujet de leur division ; & afin que ce désordre ne produisît pas une confusion générale dans la ville, si elle étoit plus long-tems sans police & sans chef, les Senateurs qui étoient au nombre de cent cinquante, résolurent que chacun d'eux, l'un après l'autre, prendroit à son tour les habits Royaux, feroit les sacrifices ordinaires, expédieroit toutes les affaires & rendroit la justice comme Souverain, six heures du jour & six heures de la nuit.

Ou plutôt au nombre de deux cent, comme il l'a dit dans la vie de Romulus.

Le partage de ces deux tems parut assez bien

Rendroit la justice comme Souverain.] Il y a dans le texte un mot qui paroît manifestement corrompu, c'est le mot Κυρίνῳ qui est à la fin de la periode ; car que signifie *rendroit la Justice à Quirinus.* Saumaise dans ses notes sur la vie de l'Empereur Tacite de Vopisque retranche ce mot *vocem* Κυρίνῳ *expunximus*, dit il, *quæ sententiam turbabat & prorsus alieno loco insidebat.* Mais il ne faut nullement le retrancher, il faut le corriger & lire comme a fait un Sçavant Critique, κύριον ὄντα & c'est la leçon qu'Amiot a suivie.

Six heures du jour & six heures de la nuit.] Je ne sçai d'où Plutarque a tiré ce partage si bizarre du tems que chacun étoit Roi. Cela ne paroît pas pouvoir être pratiqué. Denis d'Halicarnasse & Tite-Live content la chose d'une maniere plus vraisemblable. Tous les Senateurs se partagerent par dixaines, qui tirerent au sort, & dont chacun gouvernoit pendant cinq jours. Quand les cinquante jours de la premiere dixaine étoient expirez, l'Empire passoit à la seconde dixaine.

imaginé, tant pour les Senateurs, à cause de l'égalité que cela mettoit entre eux, que pour le peuple, qui, charmé de ce changement de puissance, regarderoit leur autorité avec moins d'envie, voïant que dans le même jour & dans la même nuit, le même homme deviendroit & Sujet & Roi. Cette forme de gouvernement est appellée par les Romains *Interregne*. Mais quoiqu'ils gouvernassent tous avec beaucoup de justice & de moderation, ils ne laisserent pas d'exciter des soupçons & des murmures, comme s'ils changeoient le gouvernement en Oligarchie, & qu'ils ne pensassent qu'à retenir la puissance souveraine, sans vouloir élire de Roi.

Tout changement plait au peuple; mais il est bien-tôt las de ce qui l'a le plus charmé.

Gouvernement de peu de personnes.

Enfin les deux factions tomberent d'accord, que l'une éliroit le Roi, & que le Roi seroit pris dans l'autre. Ce fut le meilleur expédient qu'ils purent trouver pour appaiser les désordres, & pour faire que le nouveau Roi favorisât également les deux partis, aimant l'un, parce qu'il l'auroit choisi, & l'autre, parce qu'il seroit de sa nation. Les Sabins cederent aux Romains la nomination, & les Romains aimerent mieux l'accepter & nommer un Sabin, que de recevoir pour Roi un Romain de la nomination des Sabins. Après avoir donc déliberé entre eux, ils élurent Numa Pompilius, qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allez s'établir à Rome, mais dont la vertu

Expedient qu'ils trouvent pour accorder les deux partis

Numa élû Roi.

Avec Tatius. *Qui n'étoit pas véritablement de ces Sabins qui étoient allez*

étoit si célébre, que dès qu'on l'eut entendu nommer, les Sabins le reçurent avec plus d'applaudissement, que ceux qui l'avoient élu. On déclara incontinent ce choix au peuple, & l'on choisit dans les deux partis les Principaux, qu'on lui députa, pour le prier de venir & d'accepter l'Empire.

Patrie de Numa. Cures, ville au Nord de Rome sur le fleuve Himella.

Numa étoit né à Cures principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appellerent *Quirites*. Il étoit fils d'un personnage illustre, nommé Pomponius, & le plus jeune de quatre freres. Mais ce qui sembla conduit par la Providence, il étoit né le même jour que Rome avoit été fondée, c'est-à-dire le 21. d'Avril. Naturellement porté à la vertu, il s'étoit encore poli & perfectionné par l'Education, par la Patience, & par la Philosophie, & avoit purgé son ame, non seulement de toutes les passions honteuses, mais de celles qui passoient même pour des vertus parmi les barbares, comme de l'avarice & de la violence,

Numa né le jour même de la fondation de Rome.

Ses qualitez.

s'établir à Rome.] Cette petite circonstance n'est pas inutile pour marquer le caractére de Numa, qui ne voulut pas se transporter à Rome avec les autres Sabins. Un homme de bien ne change pas legerement de place.

On déclara incontinent ce choix au peuple.] Car c'étoit le Senat seul qui avoit fait ce choix, le peuple lui ayant cedé cet honneur, non seulement par respect & par déference, mais encore par reconnoissance, pour le remercier de ce qu'il avoit voulu laisser ce choix à sa disposition.

Il étoit fils d'un personnage illustre, nommé Pomponius.] Le pere de Numa est nommé par Denis d'Halicarnasse Pompilius Pompo, par Victor Pompo, & par Valere Maxime, Pompilius Pompius.

estimant que la véritable force consistoit à refrener ses désirs & à les tenir toûjours sous l'empire de la raison. Avec ces sentimens il bannissoit de sa maison toute sorte de luxe, & de magnificence, se livroit autant aux Etrangers qu'aux Citoyens pour être leur conseil, leur arbitre & leur juge, & employoit tout le loisir qui lui restoit, non pas à se plonger dans les voluptez, ou à amasser des richesses, mais à servir les Dieux, & à connoître par raison leur nature & leur puissance; ce qui lui avoit acquis tant de réputation & de gloire, que Tatius qui regnoit à Rome avec Romulus, l'avoit choisi pour son gendre, & lui avoit donné sa fille unique Tatia.

En quoi consiste la véritable force.

La nature de Dieu veut être connuë par raison.

Numa gendre de Tatius.

Ce mariage ne le rendit pas plus vain, & ne le porta pas même à aller trouver son Beau-pere. Il demeura toûjours dans le païs des Sabins, pour avoir soin de la vieillesse de son pere avec Tatia, qui de son côté préfera une vie tranquille & obscure avec son mari, à tous les honneurs, dont le Roi son pere l'auroit fait joüir à Rome. Elle mourut treize ans après son mariage, & Numa quittant le séjour de la ville, se retira à la campagne, où il se promenoit toûjours seul, passant sa vie dans les bois des Dieux, dans les prairies sacrées, & dans les lieux les plus solitaires, & les plus déserts. Et ce fut ce qui contribua le plus à faire courir le bruit que ce n'étoit ni par mélancholie, ni par désespoir que

Grande sagesse de Tatia.

Numa se retire à la campagne.

Numa fuïoit ainsi le commerce des hommes ; mais qu'il avoit trouvé une compagnie plus vénérable & plus sainte, & que la Déesse Egerie, enflammée de son amour, l'avoit pris pour mari, & le combloit de toute sorte de felicité, en éclairant son esprit & en le remplissant de la connoissance des choses divines.

En quoi consiste la vraie felicité.

Ce conte ressemble parfaitement aux anciennes fables, que certains peuples crédules qui les ont apprises de leurs peres, débitent encore à leurs enfans, comme celles que les Phrygiens font d'un Attis, les Bithyniens, d'un Rhodotus, & ceux d'Arcadie, d'un Endymion, & de beaucoup d'autres qui ont passé pour des hommes parfaitement heureux, & pour des favoris des Déesses. Véritablement il y a de la raison à croire que la Divinité n'aime ni les oyseaux ni les chevaux, & qu'elle aime les hommes, qu'elle prend plaisir au commerce des gens de bien, & qu'elle ne dédaigne pas de se communiquer

Jugement de Plutarque sur quelques fables des Payens.

Attis, qui fut aimé de Cybele.

Rhodotus est inconnu.

Endymion, que Diane aima.

La Déesse Egerie.] Une Nymphe, ou plutôt une des Muses. Car Numa consacra aux Muses le bois où il se retiroit pour joüir de la conversation de cette Déesse.

Les Bithyniens, d'un Rhodotus.] Cette fable m'est entierement inconnuë, & je ne crois pas qu'il y en ait aucun vestige dans ce qui nous reste de l'antiquité. On ne sçait pas même si cet homme étoit appellé Rhodotus ou Herodotus.

Et ceux d'Arcadie, d'un Endymion.] Diane ne fut pas la seule qui aima Endymion. J'ai lû quelque part un fragment d'un Poëte Grec, qui dit que le Dieu du Sommeil en étoit aussi amoureux, & que pour avoir toûjours le plaisir de voir ses beaux yeux, il le faisoit toûjours dormir les yeux ouverts. Voilà une belle maniere de loüer de beaux yeux.

Beau jugement de Plutarque sur les amours qu'on attribuoit aux Dieux.

à ceux qui sont religieux & saints ; mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits, qu'elle prenne plaisir à joüir d'une beauté mortelle, c'est ce qu'on ne sçauroit croire sans impiété.

Opinion remarquable des Egyptiens.

Je sçai bien que les Egyptiens font sur cela une distinction qui paroît assez vraisemblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit de Dieu ne s'approche d'une femme, & que par sa vertu il ne fasse germer en elle des principes de génération, & que la même chose ne peut arriver à l'homme, qui de sa nature ne peut jamais avoir aucun commerce corporel avec la Divinité. Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette refléxion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son Etre.

Mais que le corps humain puisse avoir pour elle des attraits.] Rien n'est plus opposé à la nature de Dieu, qui est esprit & la pureté même, que ces idées extravagantes d'amour que les Payens grossiers en ont conçûës. Et ce jugement de Plutarque est trè-sage & très-vrai. Il bat par là en ruine tous les sots contes, que la Théologie payenne débitoit des amours des Dieux, & il les ramene à un sens très-legitime.

Je sçai bien que les Egyptiens font sur cela une distinction, qui paroist assez vraisemblable ; ils disent qu'il n'est pas impossible que l'Esprit de Dieu ne s'approche d'une femme.] Ce passage est remarquable ; les Egyptiens avoient pris sans doute ce sentiment dans la tradition des Hebreux, qui attendoient le Messie, qui devoit naître d'une Vierge par la vertu de Dieu.

Et que la même chose ne peut arriver à l'homme, qui de sa nature.] Car ces Payens insensez croïoient qu'il y avoit des Dieux mâles, & des Dieux femelles.

Mais les Egyptiens n'ont pas fait cette refléxion, que tout ce qui se mêle avec quelque chose, de quelque nature qu'il soit, lui communique également son être.] Cette refléxion ne détruit pas la verité du premier sentiment des Egyptiens, que ces idolâtres avoient

La seule chose donc qu'il soit raisonnable & bienséant de croire, c'est que les Dieux ont de l'affection pour les hommes, & que cette affection produit ce qu'on appelle Amour, qui n'est qu'un soin plus grand de former leurs mœurs & de les rendre vertueux. C'est par-là qu'on justifie ceux qui disent qu'Apollon a été amoureux de Phorbas, d'Hyacinthe & d'Admete, & qu'il a eu tant de passion pour Hippolyte, que toutes les fois que ce jeune homme

Quel est l'amour que Dieu a pour les hommes.

sans l'entendre & qu'ils prenoient fort grossierement. Qui doute que l'Esprit de Dieu ne change & ne transforme tout ce à quoi il se communique & s'unit ?

Qu'Apollon a été amoureux de Phorbas.] Ce Phorbas étoit fils de Triopas, Roi d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une quantité prodigieuse de serpens qui désoloient leur Isle, sur-tout d'un furieux dragon, qui avoit devoré beaucoup de gens. Comme il étoit fort aimé d'Apollon, après sa mort il fut placé dans le Ciel avec le Dragon qu'il avoit tué, & c'est la constellation appellée par les Grecs *Ophiucus*, & par les Latins *Serpentarius.* Et à Rhodes toutes les fois que les vaisseaux partoient du Port, les Rhodiens faisoient un sacrifice *à l'heureuse arrivée de Phorbas*, pour demander à Apollon que ceux qui partoient eussent une aussi heureuse avanture que celle qu'avoit euë Phorbas, & que par quelque grande action ils pussent mériter la même gloire.

D'Hyacinthe.] Hyacinthe fils d'Amiclas, qui fonda la ville d'Amycles près de Sparte. Il fut aimé d'Apollon & de Zephyre, & mourut par un effet de jalousie de ce dernier, qui fit tomber sur lui un palet qu'Apollon avoit lancé. Il fut changé en une fleur qui porte son nom ; & toutes les années on célébroit à Amycles une Fête appellée *la Fête d'Hyacinthe* la veille de la Fête d'Apollon, & l'on portoit des libations sur son tombeau, qui étoit très-magnifique, & qui est écrit par Pausanias dans le troisiéme Liv. des Laconiques. Voyez les Metam. d'Ovid. Liv. x. Fab. v.

Et d'Admete.] Fils de Pheres, Roi de Thessalie. On dit qu'Apollon gardoit ses troupeaux.

Et qu'il eut tant de passion pour Hippolyte.] Ce n'est pas pour Hippolyte, fils de Thesée Roi d'Athénes; mais pour Hippolyte, fils de Ropalus, Roi de Sicyone ; c'est pourquoi Plutarque dit *pour-*

passoit de Sicyone à Cirre, l'esprit du Dieu qui le sentoit venir, & qui se réjoüissoit de sa venuë, saisissoit la Prophétesse de Delphes, & lui inspiroit ce vers heroïque,

Deux villes sur le golfe de Corinthe, Sicyone dans le Peloponése, & Cirre dans le pays de Locres au dessus de Delphes.

Hippolyte revient, il repasse la mer.

On dit de même que Pan aima Pindare à cause de ses Poësies; Que les Dieux firent beaucou pd'honneur à Hesiode & à Archiloque après leur mort; & qu'Esculape alla loger chez Sophocle

Hippolyte Sicyonien.

On dit de même que Pan aima Pindare.] A cause de la beauté de ses hymnes, & de la particuliere devotion que ce Poëte avoit pour lui, car on remarque qu'il avoit choisi sa demeure près du temple de Rhea & de Pan, & qu'il composoit les cantiques, que les filles de Thébes chantoient à son honneur la nuit de sa fête, & dans lesquels il appelloit Pan, *le doux soin des Graces.*

Et que les Dieux firent beaucoup d'honneur à Hesiode & à Archiloque après leur mort.] Pour ce qui est d'Hesiode, voici l'histoire que Plutarque avoit sans doute devant les yeux : Après la mort de ce Poëte, qui fut enterré en Etolie dans le territoire de Naupacte, à l'embouchure du golfe de Corinthe, les Orchomeniens, peuples de Béotie, affligez d'une pest fort cruelle, envoïerent à Delphes demander un remede contre un mal si pressant. La Prêtresse leur répondit que le mal ne cesseroit qu'après qu'ils auroient porté dans leur païs les os du Poëte Hesiode, & qu'une corneille leur montreroit le lieu où ils étoient enterrez. La peste cessa dès qu'ils eurent obéï à l'Oracle. Pour ce qui est d'Archiloque, voici l'honneur qu'il reçut après sa mort. Ayant été tué dans une bataille par un soldat de Naxe, la premiere fois que ce soldat se présenta dans le temple de Delphes, il en fut chassé par la Prêtresse, parce qu'il avoit tué un homme consacré aux Muses. Il voulut se justifier auprès d'elle & appaiser le Dieu par ses prieres, mais il reçut un oracle, qui lui ordonna d'aller avant toutes choses dans la maison d'un certain Tettix près du Promontoire de Tenare, & là de conjurer & d'appaiser par ses libations & par ses sacrifices l'ame d'Archiloque.

Et qu'Esculape alla loger chez Sophocle pendant la vie de ce Poëte: Tradition qui est appuiée sur des fondemens qui durent encore & qui

phocle pendant la vie de ce Poëte : Traditon qui est appuyée sur des fondemens qui durent encore & qui en marquent la vérité. L'on ajoûte qu'après sa mort, un autre Dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable. Seroit-il donc juste de croire que les Dieux ayent tant honoré des Poëtes, & qu'ils n'ayent pas daigné faire le même honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroastre, à Numa, à Lycurgue, qui ont tous fondé des Républiques & gouverné de grands Etats ? Et n'est-il pas au contraire plus vraisemblable que ces Dieux ont conversé familierement avec ces grands Personnages, pour leur inspirer les belles choses qu'ils ont éxécu-

Les Dieux se communiquent plus facilement aux hommes d'Etat, qu'aux Poëtes.

en marquant la vérité.] Je ne sçai quels sont ces fondemens qui duroient encore du tems de Plutarque, & qui marquoient la vérité de cette tradition, qu'Esculape avoit logé chez Sophocle. C'étoit peut-être quelque inscription.

L'on ajoûte qu'après sa mort un autre Dieu eut soin de lui faire donner un tombeau fort honorable.] Cet autre Dieu, c'est Bacchus. Voici l'histoire : Lysandre assiegeant Athenes, occupoit la forteresse de Decelée, où étoit le tombeau des Ancêtres de Sophocle. Ce Poëte vint à mourir dans ce tems-là. On ne pouvoit donc l'enterrer dans le tombeau de sa famille. Bacchus s'apparut en songe à Lysandre, & lui ordonna *de permettre d'enterrer dans Decelée la nouvelle Sirene qui venoit de mourir à Athenes.* Lysandre ne fit pas d'abord grand compte de cette apparition, mais Bacchus revint une seconde fois, & Lysandre ayant sçu par un transfuge que c'étoit Sophocle qui étoit mort, permit aux Athéniens de l'enterrer, & honora son convoi de sa présence.

A Zaleucus.] Qui donna des Loix aux Locriens d'Italie dans la grande Gréce, & qui vivoit vers le tems de Pythagore.

A Zoroastre.] Au Mage Zoroastre, Roi de la Bactriane, qui, selon quelques-uns, vivoit du tems de Minos, près de deux mille ans avant J. C. Et selon d'autres, dont l'opinion est même plus vraisemblable, neuf cens ans après ce même Minos, c'est-à-

tées, & qu'ils n'ont eu de commerce avec les Poëtes & les Joüeurs de lyre, s'il est vrai qu'ils en ayent eu que pour le plaisir seulement? Cependant si l'on est d'un avis different du mien, *le chemin est large & ouvert*, pour me servir des paroles de Bacchylide. Car il ne laisse pas d'y avoir quelque vraisemblance dans ce que d'autres ont dit, que Lycurgue, Numa & ces autres grands hommes, pour adoucir & pour apprivoiser des peuples feroces & difficiles à manier, & pour faire mieux recevoir les grandes nouveautez qu'ils vouloient introduire, firent semblant d'être appuïez sur l'autorité des Dieux, seule capable de sauver ceux en faveur desquels ils faisoient cette feinte.

Adresse dont se sont servis les hommes d'Etat pour mener les hommes.

Numa étoit dans sa quarantiéme année lors-

Numa élu Roi à l'âge de 40. ans.

dire cent ans après la guerre de Troïe.

Et les Joueurs de lyre.] Plutarque ajoûte μινυρίζουσι qu'Amiot traduit *larmoyans & plaintifs*. Mais ce ne peut être le sens. Car Plutarque parle des Joüeurs de Lyre en general, & ils ne sont pas tous larmoyans & plaintifs. Ce μινυρίζοντες est une épithéte générale qui signifie simplement *qui fredonnent, qui rendent des sons agréables*. C'est pourquoi on a expliqué ψιθυ ιερα μινυριζομαι.

S'il est vrai qu'ils en ayent eu.] Plutarque doute que les Dieux ayent daigné s'amuser avec les Poëtes, qu'il regarde comme des gens inutiles à un Etat. En quoi il se trompe.

Pour me servir des paroles de Bacchylide.] C'étoit un Poëte Lyrique de Ceos, neveu du Poëte Simonide. C'est lui qui a dit que *la chasteté est le plus grand ornement d'une belle vie*. Grand mot pour un Payen. Si nous en croyons le Scholiaste de Pindare, ses ouvrages furent préferez à ceux de Pindare même dans les jeux Pythiques par Hieron. Et il y a bien de l'apparence que ce fut ce qui aigrit Pindare contre Bacchylide, & qui le porta à lâcher contre lui des traits fort piquans. Un Poëte ne pardonne guéres à un rival qu'on lui préfere, ou qu'on lui égale.

Car il ne laisse pas d'y avoir quelque vraisemblance dans ce que d'autres ont dit.] C'est le sentiment de Denis d'Halycarnasse : *Ceux qui bannissent de l'Histoire toutes sortes de Fables, disent que Numa feignit ce commerce avec Egerie, afin que les peuples reçussent avec plus de respect & de devotion ses loix, comme venant des Dieux mêmes. Et c'est ainsi qu'avoient fait avant lui Minos & Lycurgue*, &c.

que les Ambaſſadeurs des Romains arriverent auprès de lui, pour le prier d'accepter l'Empire. Ceux qui porterent la parole, furent Voleſus & Proculus, qui tous deux avoient été en état de ſe voir élevez ſur le trône, les Romains favoriſant extrêmement Proculus, & les Sabins étant entierement portez pour Voleſus. Ils ne lui firent pas de longue harangue, perſuadez qu'il ſeroit ravi d'un ſi grand bonheur; mais c'étoit au contraire un choſe très-malaiſée & qui demandoit de longs diſcours & des inſinuations très-fortes, que d'ébranler un homme qui avoit toûjours été nourri dans le ſein de la paix & du repos, & de le porter à prendre le gouvernement d'une ville, qui devoit à la guerre ſon origine & tout ſon accroiſſement. Il répondit à ces Ambaſſadeurs en préſence de ſon pere & d'un de ſes parens, nommé Martius, & leur dit: *Que tout changement dans la vie de l'homme étoit dangereux; Que celui à qui le néceſſaire ne manquoit point, & qui ne pouvoit ſe plaindre de ſa fortune préſente, faiſoit une inſigne folie de renoncer à un état ſi heureux & à une vie qu'il avoit accoûtumée, & qui, quand elle n'auroit pas d'autre avantage, avoit toûjours celui d'être plus ſûre que tout ce qui étoit certain & douteux; Que l'Empire Romain n'étoit pas même de ces choſes douteuſes & incertaines, quand on conſideroit ce qui venoit d'arriver à Romulus, qui pendant ſa vie avoit eu le malheur d'être accuſé d'avoir fait aſſaſſiner Tatius pour regner*

Les Ambaſſadeurs que les Romains lui envoyent pour lui apprendre ſa nomination.

Réponſe de Numa aux Ambaſſadeurs de Rome.

Belle regle pour la conduite de la vie.

Raiſons dont Numa ſe ſert pour refuſer l'Empire.

ſeul, & qui après ſa mort avoit couvert d'une éternelle infamie tous ceux de ſon ordre, qui étoient regardez comme ſes meurtriers ; que les Romains ne ceſſoient de dire de Romulus qu'il étoit fils des Dieux, qu'il avoit été nourri Divinement, & qu'à ſa naiſſance il avoit été ſauvé d'une maniere miraculeuſe. Pour moi, ajoûta-t'il, *je ſuis né d'une race mortelle, j'ai été nourri & élevé par des hommes que vous connoiſſez, & tout ce qu'on eſtime en moi, ce ſont les qualitez d'un homme qui n'eſt nullement propre à regner ; c'eſt l'amour du repos ; c'eſt une vie retirée & entierement appliquée à l'étude ; c'eſt une violente paſſion pour la paix, pour tout ce qui ne ſent point la guerre, & pour les aſſemblées que font des hommes qui ne cherchent qu'à ſe réjoüir enſemble, & à ſervir & à honorer les Dieux pendant les fêtes, & qui paſſent le reſte du tems chez eux à cultiver la terre, & à nourrir des troupeaux ; au lieu que Romulus vous a laiſſé ſur les bras des guerres, peut-être trop legerement entrepriſes, & pour les ſoûtenir, vous avez beſoin d'un Roi vigoureux & actif. D'ailleurs votre ville eſt ſi accoutumée aux armes & ſi enflée de ſes grands ſuccez, qu'on voit bien qu'elle ne cherche qu'à s'agrandir & qu'à commander aux autres ; ainſi quand il n'y auroit pas d'autres conſidérations, on ſeroit toujours ridicule de vouloir enſeigner à ſervir les Dieux, à aimer la juſtice, & à haïr les violences & la guerre, à un peuple, qui demande bien plus à ſuivre un Capitaine, qu'à obéir à un Roi.*

Tous les Senateurs.

Inclinations de Numa.

La Juſtice & la Religion ne peuvent être enſeignées à un peuple qui aime la guerre.

Numa s'étant ſervi de ces raiſons, les Romains redoublerent leurs efforts, & le preſſerent

avec plus d'instance, le priant & le conjurant de ne pas les rejetter dans une nouvelle sédition, qui aboutiroit à une guerre civile, puisqu'il n'y avoit que lui seul qui fût au gré des deux partis. Quand ces Ambassadeurs se furent retirez, son pere, & Martius son parent, n'oublierent rien en particulier, pour le porter à accepter cette offre, & à recevoir un présent si grand & si divin : *Si vous ne désirez pas de plus grands biens*, lui disoient-ils, *parce que vous joüissez d'une gloire plus grande & plus réelle, qui est celle de la vertu, considerez que bien regner, c'est rendre à Dieu le plus agréable de tous les services. C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser inutile & oisif le grand fonds de justice qui est en vous; ne vous dérobez donc point à l'Empire, & ne le fuïez point, puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ du monde pour faire de belles & de grandes actions. C'est là qu'on peut servir magnifiquement les Dieux, & adoucir insensiblement l'esprit des hommes & les plier sous le joug de la Religion; car les sujets se conforment toûjours aux mœurs de leurs Princes. Les Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fust Etranger, & ils ont consacré par des honneurs divins la mémoire de Romulus, qu'ils adorent. Que sçait-on si un peuple victorieux n'est pas las de guerres, & si, plein de triomphes & de dépoüilles, il ne desire pas un chef plein de douceur & de justice, qui le gouverne en paix sous de bonnes loix & une bonne police? Mais quand il continuëroit d'aimer la guerre avec la même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs cette fougue,*

Raisons dont le pere de Numa & Martius se servent pour l'obliger à accepter le Royauté.

Gloire qui se tire de la vertu, plus réelle que celle qui vient de la Royauté.

Bien regner, c'est le plus agréable service qu'on puisse rendre à Dieu.

Premier devoir d'un Prince.

en prenant en main ses rênes, & unir par des nœuds d'amitié & de bienveillance votre patrie & toute la nation des Sabins avec une ville si puissante & si florissante ?

A ces réfléxions se joignirent, dit-on, des présages fort heureux, qui furent encore fortifiez par l'empressement & par le zéle des Citoyens, qui ayant appris le sujet de cette Ambassade, alloient en foule le conjurer de partir & de recevoir l'Empire, pour les allier & pour les incorporer avec les Romains. S'étant donc laissé flêchir, il sacrifia aux Dieux & se mit en marche. Le Senat & le peuple, pressez d'un merveilleux désir de le voir, sortirent de Rome, & allerent au-devant de lui. Les femmes le reçurent avec des acclamations & avec des bénédictions infinies ; on faisoit des sacrifices dans tous les temples, & il n'y avoit personne qui ne témoignât autant de joye que si la ville avoit gagné un nouveau Royaume, & non pas obtenu un nouveau Roi. Quand on fut au milieu de la grande place, Spurius Vettius qui ce jour-là gouvernoit pendant ses six heures d'interregne, voulut pour la forme que le peuple procedât à son élection. Il eut tous les suffrages, & sur l'heure même on lui apporta les ornemens Royaux ; mais il ne voulut pas les recevoir, disant qu'il falloit auparavant que cette élection fût confirmée par les Dieux, & en même tems prenant avec lui les Devins & les

Numa se laisse enfin fléchir.

La joye que les Romains eurent de son arrivée.

Prêtres, il monta au Capitole, qu'on appelloit alors le mont Tarpeien.

Cérémonie remarquable des Augures quand ils observent les signes du ciel pour quelqu'un.

Là le premier des Augures lui tourna le visage vers le Midi après l'avoir couvert d'un voile, & se tenant derriere lui à sa gauche, & étendant sa main droite sur sa tête, il fit ses prieres, & jetta la vûë de tous côtez, pour observer ce que les Dieux déclareroient par les oiseaux, ou par les autres signes qu'il leur plairoit d'envoyer. Cependant un grand silence regnoit dans la place où le peuple étoit assemblé, tous les esprits étant suspendus dans l'attente du succès qu'auroit cette cérémonie, jusqu'à ce

Là le premier des Augures lui tourna le visage vers le Midi après l'avoir couvert d'un voile.] Tite-Live écrit tout le contraire, car il dit que c'étoit l'Augure qui avoit la tête couverte, & non pas Numa. *Augur ad lævam ejus, capite velato, sedem cepit, dextrâ manu baculum sine nodo aduncum tenens, quem lituum appellaverunt.* Mais on prétend que ce passage est mal ponctué, & qu'il faut lire. *Augur ad lævam, ejus capite velato.* C'étoit Numa, dit-on, qui avoit la tête voilée, & non pas l'Augure. Comment l'Augure auroit-il pu marquer les Regions & observer les Signes ? A cela on répond que c'étoit là le miracle, qu'un Augure, qui avoit la tête voilée, ne laissât pas de remarquer les oiseaux & les autres signes; que les Augures avoient toûjours la tête voilée quand ils faisoient leurs fonctions, & qu'il ne faut nullement changer la ponctuation du passage de Tite-Live, qui dit formellement que l'Augure avoit un voile sur la tête, comme il le dit encore dans le x. Liv. en ces termes qui ne souffrent aucune équivoque, *Si Augur capite velato victimam cedat, Auguriumve ex arce capiat.* C'est donc Plutarque qui s'est trompé, ou bien il faut corriger le texte & traduire, *là le premier des Augures ayant la tête voilée, lui tourna le visage vers le Midi.* Mais ceux qui sont versez dans la langue Grecque, verront bien qu'il est difficile de sauver Plutarque, car le tour, dont il s'est servi ne souffre pas cette correction.

qu'enfin il parut des oiseaux favorables, qui confirmerent ce choix ; & alors Numa prenant la robe Royale, descendit du mont Tarpeien dans la place, où il fut reçu au bruit des acclamations de tout le peuple qui l'appelloit le plus saint de tous les hommes & le plus aimé des Dieux.

La robe appellée Trabea, toute de pourpre avec de grandes bandes blanches.

Après avoir pris possession du Royaume, la premiere chose qu'il fit, ce fut de casser la compagnie des Gardes, que Romulus avoit toûjours autour de sa personne, & qu'il avoit appellé *Celeres*, c'est-à-dire, *legers*. Car il ne vouloit, ni se défier de ceux qui se fioient en lui, ni être Roi de ceux qui n'avoient en lui aucune confiance. Aux deux Prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troisiéme pour Romulus, & l'appella *Flamen Quirinalis.* Ce nom de *Flamen* étoit commun aux autres Prêtres avant Numa, & on les appelloit ainsi, à cause de certains bonnets qu'ils portoient, & que les

Numa casse d'abord la compagnie des Gardes établie par Romulus.

Il établit un Prêtre pour Romulus.

Ce fut de casser la compagnie des Gardes, que Romulus avoit toûjours autour de sa personne.] Denis d'Halicarnasse dit au contraire, que Numa ne changea rien à tout ce que Romulus avoit institué, mais qu'il donna aux Tribuns de ces compagnies des Gardes le troisiéme rang dans l'administration des choses sacrées. Sans doute pour les rendre par-là plus justes & plus gens de bien.

Aux deux Prêtres de Jupiter & de Mars, il en ajoûta un troisiéme pour Romulus.] Tite-Live attribuë à Numa l'institution de ces trois Prêtres liv. 1. 21. mais Denis d'Halycarnasse est du sentiment de Plutarque.

Et on les appelloit ainsi à cause de certains Chapeaux qu'ils portoient.] Ces chapeaux étoient comme des capuchons pointus par le haut, & dont les deux côtez s'attachoient sous le menton par des agraffes, appellées *offendices*. Ils étoient appellez *flamina* pour *pilamina*, ou selon d'autres,

Grecs

Grecs appellent *Pilos*, *Flamines*, pour *Pilamines*, la langue Latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots Grecs qu'elle n'en a maintenant; car les Romains appelloient les manteaux des Rois, *Lænas*; & Juba asseure que c'est ce que les Grecs appellent *Chlænas*. Le jeune garçon, qui sert dans le temple de Jupiter, & dont le pere & la mere sont vivans, étoit anciennement appellé *Camillus*, du même nom que les Grecs donnent encore à Mercure, à cause du service qu'il rend aux Dieux.

Flamen, l'origine de ce nom.

Camillius à qui ce nom étoit donné.

Après avoir fait d'abord ces établissemens pour gagner la faveur & la bienveillance du

pour *filamina*, *à filo lana.*, d'un voile de laine que ces Prêtres portoient sur la tête quand il faisoit chaud, & qu'ils rejettoient leur capuchon par derriere, car il leur étoit défendu de paroître la tête nuë. Mais il est plus vrai-semblable que ces Prêtres ayent été appellez *flamines*, du nom de ce voile, qu'on apelloit proprement *flameum*, parce qu'il étoit de couleur de feu.

La Langue Latine ayant alors, dit-on, beaucoup plus de mots Grecs.] L'ancienne Langue Latine étoit presque toute tirée de la Langue Greque Eolique. Mais en se formant & se polissant peu à peu, elle se défit de la plûpart de ces termes Eoliques qu'elle avoit originairement.

Le jeune Garçon qui sert dans le Temple de Jupiter, étoit anciennement appelé Camillus.] Camillus du Béotien Κάδμιλος qui signifie proprement un *Serviteur*. On peut voir les remarques sur Festus. Dans chaque Temple il y avoit un jeune garçon de condition pour servir sous le grand Prêtre, & pour faire toutes les fonctions qui regardoient le service du Temple, comme le jeune Samuël servoit dans le Temple du Seigneur sous le grand Prêtre Heli, *Samuel autem ministrabat ante faciem Domini, puer accinctus ephod lineo.* 1. Rois 2. 18. Il falloit que son pere & sa mere fussent vivans comme l'étoient ceux de Samuel, c'est pourquoi Plutarque dit ἀμφιθαλῆ ce que les Latins disent *Patrimum Matrimum*, comme je l'ai expliqué dans mes remarques sur Festus.

peuple, il chercha les moyens d'amollir sa ville, comme on amolit le fer, & de la rendre douce & juste, de dure & guerriere qu'elle étoit ; car la ville que Platon appelle *boüillante* & *furieuse*, c'étoit proprement Rome, qui ayant été fondée par des hommes déterminez & hardis, que le désespoir & l'audace avoient assemblez de toutes parts, s'étoit encore nourrie & fortifiée par des guerres continuelles, & affermie au milieu des dangers, comme un pieu qu'on fiche dans la terre, & qui s'affermit par les coups au lieu de s'ébranler. C'est pourquoi Numa, jugeant bien que ce n'étoit pas une legere entreprise, que de vouloir adoucir & porter à la paix un peuple si fier & si feroce, emprunta le secours de la Religion. Par des fêtes, des sacrifices, des danses & des processions, qu'il regloit lui-même, qu'il conduisoit, & dont il avoit sçu temperer la gravité par un amorce & par un attrait de plaisir, il adoucit & apprivoisa ces courages hautains, qui ne respiroient que la guerre ; & en leur jettant de fois à autre des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des Dieux, & en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions estranges, ou entendu des voix effroyables & menaçantes, il acheva de les captiver & de les humilier sous la Religion.

Rome, la ville boüillante & furieuse *dont parle Platon.*

Il n'y a que la Religion qui puisse dompter des peuples feroces ; mais il faut qu'elle s'insinuë par la frayeur.

Moyens dont Numa se servit pour adoucir & apprivoiser les Romains.

C'est cette grande sagesse qui persuada qu'il avoit été disciple de Pythagore, car le culte des Dieux & les ceremonies de la Religion fai-

ſoient la principale partie du gouvernement de l'un & de la Philoſophie de l'autre. On dit même que Numa ne chercha l'oſtentation & le faſte que dans la même penſée, qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation. Car ce Philoſophe, pour éblouïr & pour charmer les hommes, avoit apprivoiſé un aigle qu'il faiſoit deſcendre & venir à lui par certaines paroles toutes les fois qu'il vouloit; aux jeux Olympiques il avoit montré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroître d'or, & par de ſemblables artifices il avoit fait pluſieurs autres choſes, qui paſſoient pour des prodiges, & qui porterent Timon, le Phliaſien, à écrire contre lui en ces termes: *Pythagore l'Enchanteur, qui n'aime que la vaine gloire & qui affecte un langage grave pour attirer les hommes dans ſes filets.* Tout de même Numa ſuppoſa l'amour de quelque Déeſſe, ou

Vanité de Pythagore.

Paſſage de Timon contre Pythagore.

Qui avoit déja porté Pythagore à cette affectation.] Il parle ſelon le ſentiment de ceux qui faiſoient Pythagore plus ancien & contemporain de Numa.

Avoit apprivoiſé un Aigle.] On dit auſſi qu'il apprivoiſa un furieux Ours, & qu'en le lâchant il lui défendit de faire le moindre mal à aucun animal, à quoi il obéït, vivant dans les bois comme un Diſciple de ce Philoſophe.

Il avoit montré ſa cuiſſe en pleine aſſemblée la faiſant paroître d'or.] Il faiſoit cela afin qu'on crût qu'il étoit Apollon, mais dans la vie de Pythagore j'ai montré l'origine de ces ſots contes.

Thimon le Phliaſien.] Il ajoûte *le Phliaſien* pour le diſtinguer de Timon l'Athenien, ſi celébre par ſon ſurnom de *Miſanthrope.* Celui dont Plutarque parle ici étoit de Phlius, ville du Peloponeſe, & floriſſoit ſous Ptolemée Philadelphe. Il avoit fait des Tragedies, des Comedies, des Satyres, & il s'étoit rendu fameux ſur tout par ſes *Silles.* Timon le Miſanthrope vivoit cent ou ſix-vingt ans auparavant du tems d'Alcibiade & des guerres du Peloponeſe.

de quelque Nymphe des montagnes, avec laquelle il difoit qu'il avoit un commerce fecret, & feignit des rendez-vous frequens avec les Mufes. Il publioit même que c'étoit d'elles qu'il tenoit la plûpart des révelations, & il obligea les Romains à en honorer particulierement une qu'il appella *Tacite*, pour marquer ou fa grande jeuneffe, ou fon filence, ce qu'il femble avoir inventé pour recommander le filence qui étoit un des premiers dogmes de Pythagore.

Une Mufe honorée fous le nom de Tacite.

D'ailleurs fes ordonnances fur les ftatuës fentent fort l'opinion de ce Philofophe, qui enfeignoit que le premier être n'étoit ni paffible, ni expofé au fens, mais invifible, incorruptible, & intelligible feulement. Car à fon exemple, il défendit aux Romains de s'imaginer que Dieu eût la forme d'homme ou de bête, & il n'y avoit parmi eux, ni ftatuë, ni image de Dieu. Pendant les cent foixante premieres années ils bâtirent des temples, & autres lieux

Opinion de Pythagore fur la Divinité.

Images de Dieu défenduës par Numa & par Pythagore.

Qu'il appella Tacite, pour marquer fa grande jeuneffe ou fon filence.] Ce paffage eft remarquable; *Tacite* peut fignifier une jeune perfonne, parce que le filence doit être le partage de la jeuneffe. Le beau fens que cela préfente m'a empêché de changer le texte; cependant il y a bien de l'apparence qu'il faut rétablir ici la leçon qu'Henri Eftienne a imaginée, & que prefente même un manufcrit; au lieu de νέαν jeune, on lit ἄναν muete & dans ce fens il faut traduire, *qu'il appella Tacite*, c'eft-à-dire, *filentieufe* ou *muete*. Car, κωφὸς ne fignifie pas feulement *fourd*, mais auffi *muet*, κωφοὶ, ἄφωνοι. Le filence eft une chofe fi divine qu'il doit y avoir une Mufe qui en faffe les honneurs. Dans la ville d'Erythres il y avoit un temple de Minerve; dont la Prêtreffe étoit appellée *Hefychia*, c'eft-à-dire, *qui fe tient en repos & qui demeure tranquille*.

Pendant les cent foixante premieres années, ils bâtirent des Tem-

ſaints ; mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu ni moulée, ni peinte, eſtimant que c'étoit un ſacrilege de repréſenter par des choſes périſſables & terreſtres, ce qui eſt éternel & divin, & qu'on ne pouvoit s'élever à la Divinité, que par la penſée. De plus ces ſacrifices reſſembloient fort à ceux des Pythagoriciens ; car ils étoient ſans effuſion de ſang, & la plûpart ſe faiſoient avec de la farine & des libations, ou autres choſes très-ſimples & très-communes.

Sacrifices non ſanglants.

A ces preuves on en ajoûte encore de plus éloignées, pour faire voir que Pytagore a eu un grand commerce avec Numa. La premiere eſt que les Romains accorderent le droit de Bourgeoiſie à ce Philoſophe, comme l'écrit le Poëte Comique Epicharmus dans un petit traité qu'il

Pythagore fait Citoyen Romain.

ples, & autres lieux Saints, mais ils n'y mirent jamais aucune figure de Dieu.] Cette coûtume étoit donc plus ancienne que Numa, puiſqu'elle avoit été pratiquée avant lui. Il y a de l'apparence que les Phœniciens avoient porté long-tems auparavant en Italie la tradition, qu'ils tenoient des Hebreux, de la défenſe contenue dans la Loi de Dieu, de faire aucune image de la Divinité. Au reſte Plutarque, après avoir parlé de Temples, ajoûte, *& autres lieux ſaints*, parce que les Romains mettoient beaucoup de difference entre *Templa*, *Ædes* & *Sacella*. Le mot ἱερτίλων eſt mal repeté dans le texte. Il faut retrancher le premier. Il ne paroît point dans le manuſcrit de la Bibliothéque de S. Germain des Prez.

Et la plûpart ſe faiſoient avec de la farine.) Plutarque ne veut pas dire que Numa & Pythagore offroient de la farine en ſacrifice, cela ſeroit ridicule, mais il veut dire que n'offrant point de ſacrifices ſanglans, ils faiſoient avec de la pâte des figures des victimes & les offroient comme des victimes vivantes. J'ai expliqué au long cette coûtume dans la vie de Pythagore. On peut l'entendre auſſi de ſimples gâteaux, que l'on offroit au lieu de victimes.

a adressé à Antenor. Or cet Epicharmus est fort ancien & un des Disciples même de Pythagore. Et la seconde, c'est que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, & c'est de lui que descend la famille des Emiliens, qui est une des plus nobles familles Patricienes, le Roi ayant donné à ce même enfant le surnom d'Emilius, pour marquer la douceur & la grace de son parler. Et moimême, pendant que j'étois à Rome, j'ai souvent oüi conter à plusieurs personnes que les Romains ayant autrefois reçu un Oracle, qui leur ordonnoit de dresser des statuës au plus sage & au plus vaillant des Grecs, firent élever dans la place deux statuës de cuivre, l'une à Pythagore & l'autre à Alcibiade. Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes, que ce seroit une af-

A Pythagore comme au plus sage, & à Alcibiade, comme au plus vaillant.

Or cet Epicharmus est fort ancien.) Il vivoit du tems de Xerxes, vers la soixante & dix-septiéme Olympiade; ce qui ne s'accorde nullement avec le calcul de ceux qui le font Disciple de Pythagore, & Pythagore contemporain de Numa. Cependant on ne peut pas douter du tems auquel a vêcu Epicharmus, puisqu'on sçait qu'il fut banni de Sicile pour avoir dit quelque chose de trop libre en présence de la femme du Roi Hieron.

Il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore.) Mais long-tems avant Pythagore, ce nom *Mamers* & *Mamercus* estoit en usage chez les Toscans, ou, selon d'autres, chez les Sabins. Car ils appelloient le Dieu Mars, Mamers, d'où est venu *Mavors*, & Mamers vient du Grec μαμιρτός.

Et c'est de lui que descend la famille des Emiliens.) C'étoit une des plus considérables de Rome, elle se partageoit en plusieurs branches, comme des Lepidus, des Paulus, des Papus, qui étoient tous Emiliens.

Mais quant à ce point, il est plein de tant de doutes & d'incertitudes.) Il parle de ce point d'antiquité, que Numa & Pythagore ayent vêcu en même tems; mais si Plutarque avoit été un peu

fectation & une opiniâtreté de jeune homme, de s'attacher davantage à le réfuter ou à le prouver.

On attribue aussi à Numa l'institution des Princes des Prêtres, qu'ils appellent Pontifes, & l'on assûre qu'il en fut le premier. Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes, parce qu'ils étoient destinez à servir les Dieux tout-puissans & maîtres de toutes choses; car ce que nous appellons puissant, les Romains l'appellent *potens*. Les autres prétendent, que ce nom marque seulement cette exception, *s'il est possible*; comme si le Législateur ordonnoit aux Prêtres de faire les sacrifices qui étoient en leur pouvoir, en leur déclarant que quand il y auroit quelque obstacle légitime, qui les empêcheroit, ils

Numa institue les Pontifes.

Origine de ce nom.

mieux instruit de l'Histoire Romaine, il auroit vu que ces doutes ne sont pas si grands, qu'on ne puisse établir certainement que Numa a vêcu long-tems avant Pythagore, puisqu'il est très-constant que Pythagore n'a vêcu que du tems de Servius Tullius.

On attribue aussi à Numa l'institution des Princes des Prêtres qu'ils appellent Pontifes.) Numa en créa quatre, dont le premier étoit appellé *le souverain Pontife*, & ils étoient tous de famille Patriciene. L'an de Rome 453. on en ajoûta quatre Plebeiens aux quatre Patriciens. Et enfin sous Sylla on en créa quinze.

Et l'on assure qu'il en fut le premier.) Je croi que Plutarque, ou ceux qu'il a suivis, ont été trompez par la conformité du nom; car le premier Pontife, qui fut élû, s'appelloit Numa; mais ce n'étoit pas le Roi Numa, c'étoit Numa Marcius, fils d'un Senateur nommé *Marcius*.

Pour ce qui est du nom, les uns veulent qu'ils furent appellez Pontifes.) Il est plus raisonnable de croire que *Pontifex* est pour *Potifex, qui potest facere, qui peut sacrifier*; c'est-à-dire, qui a l'Intendance des sacrifices, & par consequent de toute la Religion; mais d'où vient cette *n* dans *Pontifex*? Elle peut avoir été ajoûtée,

n'en seroient pas repris ; mais la plûpart approuvent une autre étimologie, qui me paroît ridicule. Ils disent que les Pontifes ont été ainsi nommez à cause des sacrifices qu'ils faisoient sur le pont, sacrifices qui étoient les plus anciens & les plus sacrez ; car les Latins appellent un pont, *Pontem* ; & l'on ajoûte que le soin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Prêtres autant qu'une des plus saintes & des plus immuables cérémonies, & qu'aucun des sacrifices les plus solemnels ; c'est même un point de Religion de croire qu'on ne peut rompre, sans un sacrilege horrible, leur pont de bois qui fut bâti sans aucune ferrure, suivant un ancien Oracle

C'est pourtant celle qui a été la plus suivie.

Le pont Sublicius

comme dans *quotiens* pour *quoties*, *totiens* pour *toties*.

Mais la plûpart approuvent une autre étimologie, qui me paroît ridicule.) C'est pourtant celle que Varron, & après lui, Denis d'Halicarnasse trouvent la plus vraisemblable & la plus sûre.

Et l'on ajoûte que le soin de refaire & d'entretenir les ponts appartient à ces Prêtres.) Cela est indubitable, puisqu'on ne pouvoit ni faire, ni rebâtir un pont, sans avoir fait auparavant des prieres & des sacrifices, car les fleuves étoient sacrez.

(*Qui fut bâti sans aucune ferrure.*) Denys d'Halicarnasse écrit : *Ancus Martius fit le pont Sublicius, où il n'est permis d'employer ni cuivre, ni fer, & où il ne doit y avoir d'autre assemblage, que celui du bois même. Il dure encore aujourd'hui ; il est particulierement tenu pour sacré, & si quelque chose manque, cela regarde les Pontifes qui le font raccommoder, après avoir fait des sacrifices particuliers.*

Suivant un ancien Oracle qui l'avoit ainsi ordonné.] Pline écrit pourtant que cela ne fut observé qu'après la guerre contre Porsenna, non pas par l'ordre d'aucun oracle, mais parce que lorsqu'Horatius Coceles avoit défendu ce pont Sublicius contre les Toscans, les Romains avoient eu trop de peine à l'abbattre, car alors il étoit fait avec des bandes & des crampons de fer. Ils voulurent donc empêcher que cela n'arrivât une seconde fois dans une semblable occasion, & ils le refirent sans aucune ferrure. Pline Liv. XXXVI. Ch. XV.

qui

qui l'avoit ainsi ordonné, le pont de pierre qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le Questeur Emilius. On dit pourtant que le pont de bois ne fut fait qu'après la mort de Numa, sous le regne d'Ancus Marcius son petit fils. *Il étoit fils de sa fille Pomponia.*

Le Souverain Pontife est proprement le maître, ou l'interprête de la Loi, ou plûtôt c'est lui qui a toute l'intendance de la Religion, & qui veille non seulement aux sacrifices que l'on fait en public, mais encore à ceux que l'on fait en particulier, pour prendre garde qu'on n'y viole aucune des cérémonies anciennes, & pour enseigner tout ce que chacun doit faire pour honorer ou pour appaiser les Dieux.

Vestales. Il a aussi soin des Vierges sacrées qu'ils appellent Vestales. Car on attribuë à Numa le premier établissement de ces Vierges, & on veut qu'il ait reglé toutes leurs cérémonies & le culte

Le pont de pierre, qui est aujourd'hui, n'ayant été bâti que long-tems après par le Questeur Emilius.] Par Emilius Lepidus, sous Auguste, le droit de refaire ce pont ayant passé des Pontifes aux Questeurs.

Le souverain Pontife est proprement le Maitre.] Il faut ajoûter à ce que Plutarque en dit, qu'ils jugeoient souverainement toutes les causes où la Religion avoit quelque part, qu'ils avoient une Jurisdiction entiere sur les Magistrats, qui partageoient le soin des choses sacrées, & qu'ils ne pouvoient être jugez par le peuple ni par le Senat, le Roi étant seul leur Juge.

Car on attribuë à Numa le premier établissement de ces Vierges.] Car Romulus s'étoit contenté de consacrer un foyer dans chaque Tribu ou *Curie*, il ne bâtit point de Temple à la Déesse Vesta, & ne lui consacra point de Religieuses, à cause de l'affront qui étoit arrivé à sa mere.

qu'elles rendent au feu immortel, dont il les a fait les gardiennes, soit qu'il ait pensé que le feu, qui est une substance toûjours pure & incorruptible, ne devoit être confié qu'à des Vierges qui n'ont ni soüilleure, ni tâche, ou qu'il ait voulu seulement faire entendre que cet élement, étant infecond & sterile de sa nature, a beaucoup de rapport avec la virginité; d'où vient même que dans tous les lieux de la Grece, où l'on garde de ce feu sacré, comme à Delphes & à Athénes, on y établit pour Prêtresses, non des Vierges, mais des Veuves, qui ne sont plus en âge de se marier. Quand ce feu vient à s'éteindre par malheur, comme on dit que la lampe sacrée s'éteignit à Athénes sous la tyrannie d'Ariston, & à Delphes lorsque le Temple d'Apollon fut brûlé par les Medes, & comme il s'éteignit aussi à Rome pendant la guerre de Mithridate, & dans la guerre civile, où il fut consumé avec l'autel, il n'est pas permis de le rallumer d'un autre feu vulgaire & commun; il en faut faire un tout nouveau

Qui brûloit dans le temple de Minerve.

Lorsque Xerxes porta la guerre en Grece.

Ou plûtôt pendant la guerre d'Annibal.

Ou qu'il ait voulu faire entendre que cet Element étant infecond & sterile de sa nature.] Il dit pourtant dans la Vie de Camillus que Numa voulut que les Vestales honorassent le feu comme le principe & le commencement de toutes choses, & comme l'ame du monde, rien ne pouvant vivre sans le feu, qui est la source de la vie, & cela n'est pas contraire, car le feu est la source de la vie, quand il est temperé par les autres Elemens, & il est la source de la mort, quand il est seul & que rien ne le modére.

Sous la tyrannie d'Ariston.] Qui soûtint long-tems le siege à Athénes contre Sylla pour Mithridate, fit à la ville des maux infinis, & fut cause enfin qu'elle fut saccagée. *Voyez* la Vie de Sylla.

en tirant du ſoleil une flamme pure & nette, par le moyen de certains vaſes d'airain concaves & taillez ſelon la ſection conique en triangle rectangle, de maniere que toutes les lignes de la circonference aboutiſſent à un point du centre. On les expoſe au ſoleil; tous les raïons ſe raſſemblent & ſe réüniſſent dans ce ſeul point, & prenant corps & force de feu par la réverberation, ils ſubtiliſent & enflamment ſi fort l'air, qu'il embraſe très-promptement la matiere ſéche & aride qu'on lui préſente. Quelques-uns penſent que ces Vierges ne gardent que ce feu qui ne s'éteint jamais; mais la plûpart ſoûtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes qu'il n'eſt accordé qu'à elles ſeules de voir, & ſur leſquelles nous avons dit dans la vie de Camillus tout ce qu'il eſt permis d'en ſçavoir & d'en dire.

Miroirs ardens.

On dit que Numa ne conſacra d'abord que Gegania & Verania, enſuite Canuleia & Tarpeia. Servius Tullius en ajoûta deux autres, & ce nombre eſt demeuré toûjours fixe juſqu'à aujour-

En tirant du Soleil une flamme pure & nette.] Feſtus rapporte une autre maniere de rallumer ce feu. *Quand le feu eſt éteint*, dit-il, *les Veſtales ont accoûtumé de percer une table avec un virebrequin juſqu'à ce que le mouvement y engendre du feu, & une Veſtale le recevant dans un crible d'airain le porte dans le Temple.* On peut voir mes remarques ſur cet Auteur au mot *Ignis Veſtæ.* Elles ſe ſervoient d'un crible d'airain, parce qu'étant percé de pluſieurs trous il ſervoit à entretenir ce feu & l'empêchoit de s'éteindre.

Mais la plûpart ſoûtiennent qu'il y a d'autres choſes ſaintes.] Comme le Palladium, les Statuës, & les choſes ſaintes des Dieux de Samothrace. Denis d'Halycarnaſſe dit *que beaucoup de choſes le perſuadoient que les Veſtales ne gardoient pas le feu tout ſeul; mais*

Vœux des Vestales.

d'hui. Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premieres années sont employées au Noviciat & à apprendre tout ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes elles mettent en pratique tout ce qu'elles ont appris, & les dix dernieres elles enseignent les Novices. Après ce tems-là il leur est libre de se marier & d'embrasser une autre vie, en quittant leur Religion; mais on dit qu'il y en a eu fort peu qui ayent usé de cette liberté, & que celles qui l'ont fait ne s'en sont pas bien trouvées; car elles ont passé le reste de leur vie dans la tristesse & dans le repentir, & par-là elles ont jetté la fraïeur dans l'esprit des autres; de maniere qu'elles ont mieux aimé ne se pas marier & demeurer toûjours Vierges, que d'encourir le même sort.

Malheurs arrivez aux Vestales qui avoient quitté leur Religion pour se marier.

Leurs privileges.

Le Roi en les fondant leur accorda des privileges très-honorables, comme de pouvoir faire testament du vivant de leur pere, & disposer de tout ce qui les regarde sans l'entremise d'un cu-

qu'il n'étoit pas permis à un homme touché de la crainte des Dieux d'étendre sa curiosité sur de si grands mysteres] Tant la superstition se glisse dans les meilleurs esprits.

Elles font vœu de garder la chasteté pendant trente ans.] Il y a dans le texte une faute que j'avois corrigée, parce qu'elle est sensible, ἀγνεία τριακονταίτις Plutarque avoit écrit ἀγνεία τριακονταέτις M. Salvini m'avertit que c'est ainsi qu'il est écrit dans le manuscrit de Florence, & il est de même dans le manuscrit de S. Germain.

Et de disposer de tout ce qui les regarde, sans l'entremise d'un curateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans.] Les dernieres paroles *tout de même que les femmes &c.* ne doivent pas être entenduës comme si. Plutarque disoit que Numa avoit accordé aux Vestales les mêmes privileges qu'il avoit accordez aux femmes qui avoient eu trois enfans, car jamais Numa n'avoit pensé à ac-

rateur, tout de même que les femmes qui ont trois enfans. Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux, & si en passant dans les ruës une Vestale rencontre par hazard quelque criminel qu'on mene au supplice, elle lui sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite, & qu'elle n'est pas venuë là à dessein. Tout homme qui se met sous leur chaise, quand on les porte, est puni de mort. Quand elles ont fait quelque faute, on les châtie avec des verges, le Pontife

Leur punition.

corder aux femmes ce *jus trium liberorum*, comme on l'a remarqué avant moi. Ce fut un établissement d'Auguste, qui vouloit favoriser le mariage. Mais ils doivent être entendus comme s'il disoit, *tout de même que font aujourd'hui les femmes qui ont trois enfans.*

Quand elles sortent en public, des Licteurs portent devant elles des faisceaux] Plutarque se trompe ici, ce privilege de se faire préceder par des Licteurs ne fut pas accordé aux Vestales par Numa, mais plusieurs siécles après par les Triumvirs Auguste, Lepidus & Antoine. Ce fut l'an de Rome DCCXII. Pour sauver Plutarque il faut dire qu'il ne parle que de ce qui se pratiquoit de son tems.

Elle lui sauve la vie, pourvû qu'elle jure que c'est une rencontre purement fortuite] Plutarque paroît encore ici mal instruit des coûtumes & des cérémonies des Romains, qui auroient cru commettre un sacrilege de faire jurer des Vestales. La dignité de leur Sacerdoce les rendoit si vénérables, qu'on les croïoit, sans qu'elles eussent recours au serment. C'étoit même un article de l'édit perpetuel, c'est-à-dire, de l'édit des Préteurs; *Sacerdotem Vestalem, & Flaminem Dialem in omni meâ Jurisdictione jurare non cogam. Je ne ferai point jurer une Vestale ni un Prêtre de Jupiter dans toute ma Jurisdiction.* Plutarque devoit donc se contenter de dire, *pourvû qu'elle assûre.*

Quand elles ont fait quelque faute on les châtie avec des verges, &c. Mais celle qui viole la chasteté est enterrée toute vive.] Voilà la difference de châtiment. Celles qui avoient violé la chasteté étoient enterrées toutes vives, & celles qui avoient fait quelque autre faute étoient battuës de verges.

les foüette lui-même toutes nuës dans un lieu obscur, & ceintes seulement d'un voile; mais celle qui a violé sa virginité est enterrée toute vive près de la Porte Colline, où il y a dans l'enceinte des murs un petit tertre élevé qui s'étend en long, & que les Romains appellent en leur Langue d'un mot qui signifie une levée. On creuse sous ce tertre un petit caveau, où on laisse une ouverture pour y descendre, & où on met un petit lit, une lampe allumée, & une petite provision de tout ce qui est nécessaire pour se nourrir, comme une cruche d'eau, une phiole d'huile, & un pot de laict, seulement pour ne pas offenser la Religion, en faisant mourir de faim une personne consacrée avec les cérémonies les plus augustes & les plus saintes. On met la coupable dans une littiere bien fermée & bien jointe avec des courroyes, afin que l'on ne puisse pas même entendre ses cris, & on la porte en cet état au travers de la grande place. D'aussi loin qu'on voit cette littiere, on se retire pour la laisser passer; & on la suit dans un profond silence avec toutes les marques de la plus grande tristesse. Il n'y a point de spectacle plus horrible, ni de jour

Agger.

Presque tout ce que Plutarque dit ici est pris de Denis d'Halycarnasse. Liv. II.

On creuse sous ce tertre un petit caveau.] Plutarque a cru qu'on creusoit ce caveau toutes les fois qu'on en avoit besoin, & il a été trompé par un passage de Denis d'Halycarnasse qui dit εἰς σηκὸν ὑπὸ γῆν κατασκευασμένην. Mais ce passage ne dit pas que ce caveau étoit fait à toutes les fois, il dit seulement qu'il étoit destiné à cela, qu'il étoit fait pour cet usage.

plus affreux ni plus funeste pour Rome.

Quand la littiere est arrivée au lieu du supplice, les Licteurs délient les courroyes, & le souverain Pontife après avoir fait des prieres secrettes, & levé les mains au ciel avant cette effroyable exécution, en tire la criminelle toute voilée, & la met sur l'échelle par laquelle on descend dans le caveau. Après quoi il s'en retourne avec tous les autres Prêtres, & cette malheureuse n'est pas plûtôt descenduë, qu'on retire l'échelle, & l'on referme l'ouverture avec beaucoup de terre qu'on y jette, jusqu'à ce qu'elle soit comblée, & que le terrein soit uni. Voilà comment on punit les Vestales qui se sont laissé corrompre.

Temple de Vesta tout rond.

On dit que Numa fit le Temple de Vesta tout rond, pour y garder le feu sacré, voulant représenter par-là, non pas la figure de la Terre, comme si c'étoit Vesta; mais celle de l'Univers, au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu qu'ils appellent *Vesta* & *Unité*; car pour la Terre ils disent qu'elle n'est ni immobile, ni au centre du tourbillon, mais qu'elle tourne tout autour

Feu placé par les Pythagoriciens au milieu de l'Univers.

Et que le terrein soit uni] Car il ne falloit pas qu'il y restât aucune marque de tombeau, car ceux qui avoient fait un si grand crime, étant indignes de paroître parmi les vivans & parmi les morts.

Au milieu duquel les Pythagoriciens placent le feu, qu'ils appellent Vesta & Unité.] Il est vrai que les Pythagoriciens appelloient le feu *Unité*; mais je ne sçai d'où Plutarque a pris qu'ils le plaçoient au milieu de l'Univers, car Diogene Laërce rapporte que Pythagore croyoit que la Terre étoit le centre du monde

du feu, & qu'elle n'eſt pas du nombre des principaux Elemens qui compoſent le monde. On dit même que Platon embraſſa cette opinion dans ſa vieilleſſe, & qu'il enſeigna que la Terre occupoit une autre place, & qu'elle laiſſoit le milieu, comme le plus honorable, à un plus noble Element.

On dit. C'eſt Theophraſte.

Les Pontifes regloient les cérémonies des funerailles.

Un autre devoir des Pontifes, c'eſt de marquer les uſages & les cérémonies qu'on doit obſerver aux funerailles, Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y ait dans cette fonction aucune ſoüilleure qui doive les en éloigner, & à honorer au contraire d'un culte légitime & uſité les Dieux infernaux, qui reçoivent les principales parties dont notre corps eſt compoſé, & particulierement la Déeſſe Libitine qui a l'inſpection ſur tout ce qui regarde les morts, ſoit qu'elle ſoit la même que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus, comme le penſent les plus ſçavans des Romains, qui attribuënt avec aſſez de vraiſemblance à une même Divinité la mort & la naiſſance des hommes.

Car ils reçoivent ce qui vient de la terre & de l'eau.

La Déeſſe Libitine.

On achetoit dans ſon temple tout ce qui étoit néceſſaire pour les funerailles.

Numa leur ayant enſeigné à ne pas croire qu'il y eut dans cette fonction aucune ſoüilleure.] On peut donc inferer de ce paſſage que la tradition des cérémonies des Juifs avoit paſſé en Italie avant Numa. Car c'eſt de-là, ſans doute qu'on avoit tiré cette idée que les Prêtres étoient ſoüillez pour avoir vû un mort.

Soit qu'elle ſoit la même que Proſerpine, ou qu'elle ne ſoit autre que Venus.] Mais Venus & Proſerpine ne ſont que la même Divinité. On appelloit ſon Temple le *Temple de Venus Libitine.* Il y avoit de même à Delphes une Venus *Epitumbia*, *Venus ſepulcrale*, qui préſidoit aux funerailles, devant laquelle on évoquoit les ames des morts.

Numa

Numa regla aussi la durée du deüil selon l'âge de ceux qu'on pleuroit. Par exemple il défendit de pleurer un enfant qui seroit mort au dessous de trois ans ; & pour les autres, il ordonna de les pleurer autant de mois qu'ils avoient vêcu d'années, pourveu qu'ils n'eussent vêcu que dix ans ; car il vouloit que ce terme passé, on ne pleurât personne, & que le plus long deüil ne fût que de dix mois, qui est justement le tems que les veuves portent le deüil de leurs maris, & celle qui se remarie avant ce terme est obligée par une de ses Ordonnances de sacrifier une vache pleine.

Durée du deüil.

Sacrifice honteux ordonné aux femmes qui se remarioient avant la fin de leur deüil.

Numa établit encore plusieurs autres Colleges de Prêtres ; mais je ne parlerai que de deux ; de celui des Saliens, & de celui des Feciaux, qui marquent le plus la pieté de ce Prince.

Les Feciaux semblent être à peu près comme ceux que les Grecs appellent *Eirenophylaques*, c'est-à-dire, *Conservateurs de la paix* ; & ils ont pris ce nom de la fonction de leur charge, parce

Les Feciaux, leur fonction.

Et celle qui se marie avant ce terme est obligée par une de ses Ordonnances de sacrifier une vache pleine.] Par ce sacrifice si honteux & si opposé à la nature, Numa vouloit retenir les femmes & les empêcher de se marier avant la fin du deüil. Ce deüil étoit un habit noir sans or, sans pourpre, & sans aucune parure. Il y avoit des occasions où il étoit permis de le quitter pour le reprendre ensuite, comme lorsqu'un pere, un frere, un fils revenoient d'esclavage, lorsque quelque grande charge entroit dans la maison, lorsqu'on étoit en dévotion pour sacrifier à Cerés, & lorsqu'on remercioit les Dieux de quelque grande prosperité, ou publique, ou particuliere.

Les Feciaux semblent être à peu près comme ceux que les Grecs appellent Eirenophylaques, *c'est-à-dire*, Conservateurs de la paix,] On dit que Numa avit prit cette

qu'ils appaisent par leur entremise tous les differents, & ne permettent d'en venir aux armes, qu'après que toute esperance de paix est perduë; car les Grecs appellent *Eirene*, la paix que la raison, & non la force, fait naître entre deux partis. Tout de même ces Feciaux alloient plusieurs fois en personne vers ceux qui avoient fait tort aux Romains, & tâchoient de les porter à leur rendre justice. S'ils n'en pouvoient venir à bout, ils leur declaroient la guerre; mais auparavant ils prenoient les Dieux à témoin, & les prioient que si leurs demandes n'étoient pas jus-

Ce que c'est proprement que la paix.

institution des anciens Peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; & l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût été portée en Italie par les Pelasges, dont les armées étoient toûjours précedées par des hommes sacrez, qui ne portoient pour toutes armes qu'un Caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnasse attribuë à cet établissement toutes les prosperitez de Rome, *Car*, dit-il, *comme les Romains n'entreprenoient aucune guerre qui ne fût très-juste, ils ont toûjours éprouvé le secours des Dieux.* Ces Feciaux étoient aussi appellez, *Oratores*, *Orateurs*. Et c'est ce qui persuade qu'on les avoit nommez *Feciaux*, non pas du mot *facere*, *faire*, mais du mot *Fari*, haranguer, parler, *Feciaux* pour *Fatiaux*.

La paix que la raison & non la force fait naître. Car celle qui n'est que l'effet de la force, est une servitude plûtôt qu'une paix, & ne dure qu'autant que le parti abbattu est foible.

De même ces Feciaux alloient plusieurs fois en personne.] Il n'y en alloit jamais qu'un, & il n'alloit que deux fois. La premiere pour demander raison du tour qui avoit été fait, & il donnoit trente & trois jours de terme pour déliberer. Si on ne lui rendoit pas Justice, il s'en retournoit, prenoit ses Collegues, & à la tête de son Corps, il alloit faire son rapport au Sénat, à qui il donnoit un plein pouvoir de faire la guerre. Quand la guerre étoit résoluë, il retournoit pour la seconde fois dans le pays ennemi, & dès qu'il y étoit entré, là en présence de trois témoins, il expliquoit le sujet de la guerre, & lançoit un javelot ensanglanté & brûlé par le bout; ainsi la guerre étoit suffisamment déclarée.

tes, ils fissent tomber sur eux & sur leur patrie les affreuses imprécations qu'ils prononçoient alors. Que si les Feciaux s'opposoient à la déclaration de guerre, & refusoient d'y donner les mains, il n'étoit permis, ni aux particuliers, ni au Roi, de prendre les armes, mais il falloit que le Roy même, comme Prince équitable, reçût d'eux cette permission, après quoi il pouvoit déliberer & choisir les moyens les plus convenables pour conduire heureusement cette guerre. L'on raconte à ce sujet, que lorsque Rome fut brûlée par les Gaulois, ce malheur n'arriva que parce qu'ils avoient violé cette sainte cérémonie. Ces barbares assiegeoient Clusium; Les Romains envoyerent dans leur camp Fabius Ambustus en qualité d'Ambassadeur, pour négocier un accommodement aux assiegez; mais Fabius ayant reçu une réponse peu favorable, crut que son Ambassade étoit finie, & se comportant plus en jeune homme, qu'en Ambassadeur, il prit les armes pour les Clusiens, & appella en combat singulier le plus vaillant des barbares. Le combat lui réüssit, il tua son ennemi & lui ôta ses armes. Mais les Gaulois envoyerent sur le champ un Heraut à Rome pour accuser Fabius & pour se plaindre de ce que, malgré leurs traitez & la foi donnée, il avoit combattu contre eux, sans leur avoir auparavant déclaré la guerre. Les Feciaux furent d'avis en plein Sénat qu'on le livrât entre leurs mains; mais il

Ville de Toscane.

Avec deux de ses freres. V. la vie de Camillus & Tite-Live liv. V.

ſe jetta entre les bras du peuple, qui lui fut favorable & qui le ſauva. Les Gaulois, pour ſe venger, allerent peu de tems après à Rome, où ils brûlerent & ſaccagerent tout, excepté le Capitole, comme nous l'avons écrit plus exactement dans la vie de Camillus.

Saliens. Pour ce qui eſt des Prêtres Saliens, on dit qu'il les inſtitua dans cette occaſion. La huitiéme année de ſon regne, une maladie contagieuſe ayant ravagé l'Italie & dépeuplé Rome, lorſque tout le monde étoit dans une conſternation horrible, on dit qu'un bouclier d'airain tomba du ciel entre ſes mains, & que dans le moment même il dit ſur cela des choſes merveilleuſes, aſſûrant qu'il les avoit appriſes de ſa Nymphe Egerie & des Muſes; que ce bouclier étoit envoyé pour le ſalut & pour la conſervation de Rome; qu'on devoit le garder avec un très-grand ſoin, & qu'il étoit néceſſaire d'en faire faire très-promptement onze de tout ſemblables, pour la grandeur & pour la forme, afin que ceux qui voudroient le dérober, y fuſſent trompez, & ne

Bouclier d'Airain tombé du ciel.

Pour ce qui eſt des Prêtres Saliens.] Numa n'en inſtitua d'abord que douze, qu'il choiſit dans les meilléures familles. On en ajoûta enſuite d'autres. Cet ordre fut établi à l'imitation des Curetes ou Prêtres de Jupiter. La Proceſſion des Saliens ſe faiſoit le mois de Mars, & duroit quatorze jours, c'eſt-à-dire, autant qu'il y avoit de quartiers à Rome, car ils ne viſitoient qu'un quartier par jour; & dans chaque quartier ils avoient un hôtel où le public les traitoit avec une magnificence ſi grande, que leurs repas paſſerent en proverbe, & que pour dire une grande chere on diſoit, *la chere & les repas des Saliens.*

puſſent connoître le véritable. Il ajoûta qu'il falloit dédier aux Muſes le lieu où il s'entretenoit avec elles, & tous les prez d'alentour, & que la fontaine qui arroſoit toute cette campagne, devoit être conſacrée aux Vierges Veſtales, afin qu'elles y allaſſent puiſer de l'eau tous les jours, pour arroſer & purifier leur temple.

Car tous les jours il faloit laver le temple.

L'évenement appuya merveilleuſement ſon diſcours; car la maladie ceſſa ſur l'heure, & Numa montrant ſon bouclier aux plus habiles maîtres, les exhortoit à l'imiter à l'envi. Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius, qui étoit un des plus excellens ouvriers, & qui eut ſeul le courage de l'entreprendre; il attrapa ſi bien ſon tour & toute ſa figure, & fit les onze boucliers ſi ſemblables, que Numa même ne pouvoit plus les diſtinguer. On les donna en garde à ces Prêtres Saliens, qui ne furent pas ainſi appellez, comme quelques-uns le prétendent, d'un Salius de Samothrace, ou de Mantinée qui leur eût appris à danſer armez; mais plûtôt ils furent ainſi nommez de la danſe même, qui eſt haute & ſautillante, & qu'ils danſent les jours qu'ils font leur proceſſion, lorſqu'ils deſcendent ces boucliers ſacrez au mois de Mars; car alors vêtus d'une

Samothrace, ville d'Arcadie ſous le mont Parthenius.
Mantinée, Iſle de la mer Egée au bas de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Hebre.

Proceſſion des Saliens.

Ils y renoncerent tous, excepté Mamurius Veturius.] Voilà de méchans ouvriers, comme s'il étoit bien difficile de faire un bouclier ſur le modele de celui qu'on a devant les yeux. Mais il faut dire que du tems de Numa les Romains étoient encore ſi groſſiers dans tout ce qui regarde les arts qu'on doit beaucoup plus s'étonner qu'il ſe trouvât alors un homme capable d'imiter ce bouclier, que d'y voir renoncer tous les autres.

tunique de pourpre, ceints par-dessus d'un large baudrier d'airain, le casque en tête, & la main droite armée de courtes épées dont ils frappent sur leurs boucliers, ils vont dans tous les quartiers de la ville, & dansent d'une maniere très-agréable, faisant plusieurs tours & retours d'un mouvement très-vîte avec beaucoup de force & d'agilité.

Ces boucliers sont appellez *Ancilia* à cause de leur forme, car ils ne sont taillez, ni en rond, comme les boucliers ordinaires, ni en demi rond, comme ceux qu'on appelle *Pelias*, mais en ligne tortueuse, dont les deux extremitez, se joignant par le haut avec celle de la ligne opposée, font une figure courbe, échancrée par les côtez, & ronde par les bouts, que les Grecs appellent *Anculon*; ou bien ils ont eu ce nom du mot *Ancon*, qui signifie le coude; car Juba met ces étymologies dans son histoire, voulant à quelque prix que ce soit, faire descendre ce nom là du grec; mais s'il est vrai qu'il faille lui donner une origine grecque, on pourroit dire qu'ils ont été ainsi nommez, ou parce que le premier étoit descendu d'enhaut, en Grec *Anecathen*, ou parce qu'il procura la guérison des Malades, ce qui s'appelle *Acesis*, ou qu'il fit cesser la secheresse, *Auchmos*; ou enfin parce qu'il éloigna les maux dont on étoit menacé, ce qu'on appelle *Anaschesis*, d'où les jumeaux Castor & Pollux ont eu le nom *d'Anaces*. La récompense que Mamurius Veturius reçut de

Ces étymologies sont puériles.

Il se trompe, il a mieux rencontré dans la vie de Thésée à la fin.

son travail, ce fut l'honneur d'être nommé dans le cantique des Saliens. D'autres prétendent que Mamurius Veturius dans cet hymne n'est pas le nom de l'ouvrier ; mais que ce sont deux mots qui signifient, *ancienne mémoire*.

Veterem memoriam. C'est le sentiment de Varron.

Après que Numa eut institué & ordonné ces Colleges de Prêtres, il fit bâtir près du Temple de Vesta un palais, qu'il appella *Regia*, c'est-à-dire, *le palais du Roi*, où il passoit la plus grande partie du tems à s'entretenir avec eux des choses de la Religion. Il avoit sur le mont Quirinal une autre maison, dont on montre encore la place. A toutes les cérémonies publiques & à toutes les processions des Prêtres, il y avoit des Herauts qui marchoient devant, & qui alloient criant par toute la ville, qu'on fît silence & qu'on quittât le travail ; car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les Dieux, & qu'on leur fît ses prieres seulement en passant, mais qu'on sortît exprès de sa maison pour leur aller rendre ce culte, après s'y être bien preparé, tout de même Numa voulut que ses Citoyens n'assistassent pas au service divin & aux prieres publiques négligemment & par maniere d'acquit, mais qu'ils abandonnassent toutes leurs occupations pour vacquer à celle-là avec une ap-

Le palais appellé Regia.

Aujourd'hui Monte Cavallo.

Comment il faut assister au service divin.

Car comme on dit que les Pythagoriciens ne vouloient pas qu'on adorât les Dieux & qu'on leur fît ses prieres en passant.] Voici le précepte de Pythagore, προσκυνεῖν μὴ ἐκ παρέργου τοὺς Θεοὺς, ἀλλ' οἴκοθεν ἐπὶ τοῦτο ὡρμημένους. *Adorer les Dieux, non en passant, mais en sortant exprès de sa maison.*

plication entiere, comme à l'acte le plus important de la Religion, & que pour cet effet on n'entendît ni crier, ni fraper, ni enfin aucun des bruits inseparables de la plûpart des Métiers necessaires, & qu'on laissât les ruës nettes & libres pendant la marche de la procession.

Rome conserve encore aujourd'hui quelque vestige de cette coûtume; car lorsque le Consul observe le vol des oiseaux on fait des sacrifices, & l'on crie, *hoc age*, c'est-à-dire, *fais ceci*, pour avertir les assistans de se tenir dans le respect, & d'être attentifs à ce qui se passe. Aussi la plûpart de ses ordonnances ressemblent extrémement aux préceptes des Pythagoriciens; car comme ceux-ci ordonnoient de ne pas s'asseoir sur le boisseau, de n'attiser pas le feu avec le poignard; de ne pas regarder derriere soi quand on part pour un voyage; de sacrifier en nombre impair aux Dieux celestes, & en nombre pair aux Dieux infernaux, & autres tels symboles dont ils deroboient l'intelligence au peuple, les ordonnances

Ordonnances de Numa ressemblent aux preceptes de Pythaghore.

De ne pas s'asseoir sur le boisseau.] C'est-à-dire, de ne pas s'abandonner à la paresse, & de travailler tous les jours, car celui qui ne travaille pas, ne mérite pas de vivre.

De n'attiser pas le feu avec le poignard.] C'est-à dire, de n'irriter pas davantage celui qui est déja en colere.

De ne pas regarder derriere soi quand on part pour un Voyage.] Ce symbole est rapporté diversement, & Plutarque même l'écrit ailleurs de cette maniere, *de ne pas s'en retourner des confins.* Mais c'est toûjours le même sens, car c'est pour dire qu'on doit mourir courageusement & avec bonne esperance, sans avoir aucun regret à la vie.

De sacrifier en nombre impair aux Dieux celestes, & en nombre pair aux Dieux infernaux.] Par-

&

de Numa avoient de même un ſens caché, comme quand il ordonnoit de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit pas été taillée, de ne faire aucun ſacrifice ſans farine; de ſe tourner en adorant les Dieux, & de s'aſſeoir après les avoir adorez. Par les deux premieres, il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture, comme une grande partie de la pieté.

Agriculture; partie de la pieté.

Pour ce qui eſt de ce tournoyement, on veut qu'il ait eu deſſein d'imiter par-là le mouvement

ce que le nombre impair eſt plus parfait, & le Symbole de la Concorde, ne pouvant être partagé; au lieu que le nombre pair peut être partagé à cauſe de l'égalité de ſes parties, c'eſt pourquoi il eſt le Symbole de la Diviſion. De-là vient que le premier mois étoit conſacré aux Dieux celeſtes, & le ſecond aux Dieux terreſtres.

Et de ne faire aucun ſacrifice ſans farine.] Ce precepte a deux ſens, le premier, celui dont Plutarque parle ici, qui eſt de recommander l'Agriculture, car il faut cultiver la terre pour avoir du bled: & le ſecond eſt de détourner les hommes des ſacrifices ſanglans, & de les porter à n'offrir aux Dieux que des gâteaux, ou des figures de victimes, des effigies faites avec de la pâte, comme je l'ai expliqué à la page 301.

Par les deux premieres il ſemble qu'il ait voulu recommander l'Agriculture.] En effet les deux premieres Ordonnances, l'une *de ne pas offrir aux Dieux du vin de vigne qui n'auroit point été taillée*, & l'autre *de ne faire aucun ſacrifice ſans farine*, paroiſſent faites naturellement pour porter les hommes à cultiver la terre; cependant le Traducteur Latin & Amiot, ſans faire attention au texte, où il y a τῆς γῆς ἐξημέρωσιν, ont traduit comme s'il y avoit ſeulement ἐξημέρωσιν, qui étant ſeul ſignifie *douceur, clemence.* Pour trouver ce ſens là dans ces Ordonnanees il faut deviner que Numa a appellé le ſang, *du vin de vigne qui n'a pas été taillée*, ce qui ſeroit une figure bien outrée & bien violente. Il n'y a aucune raiſon ſolide pour tronquer ainſi les paroles de Plutarque, qui appelle avec raiſon la culture de la terre, γῆς ἐξημέρωσιν, *terræ cicurationem*, parce qu'on la rend douce & humaine en la cultivant, car on lui fait porter du fruit au lieu de ronces & d'épines. D'ailleurs il dit une choſe de très-bon ſens, & de plus très-remarquable, quand il

du monde. Mais je croirois plûtôt que ce precepte est fondé sur ce que les Temples regardant l'Orient, ceux qui y entroient tournoient le dos au soleil, & par consequent étoient obligez, pour se tourner de son côté, de faire un demi tour à droite, & pour se remettre ensuite en presence de Dieu, ils achevoient le tour en finissant leur priere. A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'a-

Rouës Egyptiennes. prochant des Rouës Egyptiennes, & que ce ne soit pour faire entendre qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans ce monde, & que de quel-

appelle l'Agriculture *une partie de la pieté*. Car l'Agriculture étant le genre de vie le plus propre à conserver l'innocence & la justice, comme Plutarque même le fait entendre dans la suite, on ne peut pas douter qu'elle ne contribue beaucoup à former la véritable pieté; aussi Columelle a-t-il dit dans le même sens qu'elle est la sœur de la sagesse, *Res rustica, quæ sine dubitatione proxima & quasi consanguinea sapientiæ est.*

Mais je croirois plûtôt que ce précepte est fondé sur ce que les Temples.] Cela seroit bon si l'on n'eût fait cela que dans les Temples, mais on le faisoit à la Campagne & dans sa maison; On le faisoit pour les hommes que l'on vouloit adorer comme des Dieux. Ainsi il y a plus d'apparence que par ce tournoyement on vouloit témoigner que l'on reconnoissoit que celui à qui on rendoit cet hommage, étoit comme Dieu & qu'on adoroit en lui cette immensité infinie qui remplit toutes choses.

A moins que ce changement de situation ne signifie quelque chose d'approchant des rouës Egyptiennes.] Clement Alexandrin rapporte un passage d'un Grammairien, appellé Denys le Thracien, qui écrit que les Prêtres Egyptiens presentoient à ceux qui venoient faire leurs prieres dans les Temples, une rouë qu'ils tournoient & des fleurs. Par la rouë il vouloient les faire souvenir de l'instabilité des choses humaines. Et par les fleurs ils leur remetoient devant les yeux la brieveté de la vie, qui passe comme la fleur. Ces rouës Egyptiennes pouvient avoir été imaginées sur les rouës mysterieuses qui apparurent à Ezechiel, Ezech. Ch. 1.

que maniere que Dieu tourne & remuë nôtre vie, il faut lui en rendre graces, & en être content. Quant au precepte de s'asseoir après avoir adoré, on dit que c'étoit pour l'heureux présage que les Dieux avoient exaucé leurs prieres, & que les biens qu'ils en attendoient, seroient solides & nullement passagers. On dit aussi que le repos separe les actions, & qu'ainsi après avoir achevé l'affaire qu'on avoit en main, on s'asseïoit devant les Dieux, pour en commencer par eux une nouvelle. Cela peut aussi se rapporter à ce que nous avons déja dit de ce Legislateur, qu'il vouloit nous accoûtumer à ne nous addresser jamais aux Dieux quand nous sommes accablez d'affaires, & que nous ne pouvons les prier qu'à la hâte, & en passant, mais lorsque nous en avons le loisir, & que nous pouvons y employer tout le tems nécessaire, sans aucune précipitation.

C'est la veritable raison.

En élevant & accoûtumant ainsi ses sujets à la Religion, il rendit sa ville si douce & si docile, & lui imprima un si grand respect pour sa grande puissance, qu'elle ajoûtoit foi à des contes absurdes, qui n'ont rien que de fabuleux, & qu'elle étoit très-persuadée qu'il n'y avoit rien de si incroyable ni de si impossible qui ne lui fût aisé s'il l'entreprenoit. L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens, il leur fit servir des viandes fort

L'on dit à ce sujet qu'un jour ayant prié à souper un grand nombre de ses Citoyens.) Les machines qui opererent ce miracle n'é-

simples dans une salle dont le buffet & les meubles étoient fort pauvres & fort communs. Quand on fut à table, il s'écria tout d'un coup que sa Déesse venoit le voir, & dans le moment il leur fit voir des meubles précieux, un buffet superbe & une table couverte de toutes sortes de mets les plus rares & les plus exquis.

Mais ce qui passe toute absurdité, c'est ce qu'on dit d'une prétenduë conversation qu'il eut avec Jupiter. On conte que sur le mont Aventin, qui alors n'étoit ni habité, ni joint à la ville, mais qui avoit des fontaines, des prairies & des boccages touffus, on voyoit souvent deux Divinitez qui alloient s'y divertir. C'étoit Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des Satyres ou à des Titans, excepté qu'ils courent toute l'Italie, faisant des merveilles par la force

Cette fable est tirée mot à mot du 3. Liv. des Fastes d'Ovide.

toient pas trop grossieres, si ce changement se fit en presence de tous ces Romains, & pendant qu'ils étoient à table. Mais Denys d'Halicarnasse, Ecrivain très-sage, l'écrit d'une maniere qui paroît plus vrai-semblable, car il dit que Numa fit venir le matin tous ces Romains; qu'il les fit promener dans son Palais, où ils ne virent que des meubles très-simples, & où il ne parut rien qui marquât qu'on préparoit un grand festin, & qu'on devoit recevoir le même jour une nombreuse assemblée; qu'il les congedia fort tard; qu'en les congediant il les pria de revenir le soir même souper chez lui, & qu'à leur retour ils trouverent des meubles magnifiques, des lits superbes, un buffet très-riche, & une table couverte de mets les plus rares & les plus exquis.

C'étoit Picus & Faunus, qui en tout ressemblent assez à des Satyres ou à des Titans.) Car Picus & Faunus étoient cornus, & avoient des pieds de chevre, mais je ne pense pas qu'on ait jamais dit la même chose des Titans, il y a de l'apparence que ce mot est corrompu & qu'il faut rétablir la leçon que presente un manuscrit ἢ Πάνων γένει. ou à des Pans.

Excepté qu'ils courent toute l'Ita-

de leurs remedes & par la vertu de certains secrets magiques, à peu près comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles. On dit que Numa les surprit & s'en rendit le maître en mêlant du vin & du miel dans la fontaine où ils bûvoient ordinairement. Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes, se metamorphosant en plusieurs differentes sortes de fantômes & de monstres épouvantables; mais enfin, voyant qu'il n'y avoit aucun moyen d'échapper, ils lui revelerent plusieurs choses qui devoient arriver, & lui enseignerent l'expiation des foudres, comme on la fait encore aujourd'hui avec des oignons, des

Prêtres de Rhea les mêmes que les Curetes.

Ovide ne dit que du vin : mais il ajoûte le sacrifice d'un agneau, ce qui étoit contraire aux mœurs de Numa.

C'est-à-dire le moyen d'expier & d'effacer les crimes qui attiroient la colere du ciel marquee par les foudres.

lis faisant des merveilles par la force de leurs remedes.] C'est à-dire avec cette difference que Picus & Faunus étoient bienfaisans, & que les Satyres & les Pans étoient nuisibles. Un berger dit dans la premiere Idylle de Theocrite, *Nous craignons Pan, car il est toûjours facheux & colere.*

A peu près comme les demi-Dieux, que les Grecs appellent Idées Dactyles.) Ces Idées Dactyles étoient les mêmes que les Curettes, à qui Rhea donna la garde de Jupiter encore enfant. Ils étoient cinq, ou selon d'autres dix, & tous du mont Ida en Crete. Comme ils furent très-bienfaisans, on leur rendit des honneurs comme à des demi Dieux; leur nom passoit pour un préservatif infaillible, & l'on ne manquoit pas de le prononcer pour se délivrer d'une grande frayeur, ou de quelque grand danger. Il y avoit même des pierres appellées *Idées Dactyles*, qu'on croyoit d'une grande vertu, & dont on faisoit faire des bagues qu'on portoit au pouce.

Quand ils se sentirent pris, ils se changerent en beaucoup de formes.) Il est aisé de voir que cette Fable est tirée du conte que Menelas fait à Telemaque dans le IV. liv. de l'Odyssée, de Prothée, Dieu marin, qui, lorsqu'il se sentit pris, se changea en toutes sortes de formes, & devint Lion, Dragon, Panthere, Sanglier, Eau & Arbre, qui ne parla que quand il fut à bout de ses ruses, & qu'il vit qu'il n'avoit aucun moyen d'échapper.

cheveux & des Sardines. D'autres disent qu'il ne l'apprit pas d'eux, mais que par leurs secrets magiques ils firent seulement descendre Jupiter du Ciel; Jupiter, irrité de la violence qu'on lui faisoit, dit, *qu'il falloit faire cette expiation avec des têtes*, Numa l'interrompant, ajoûta *d'oignons*; Jupiter continua *d'hommes*; Numa pour éluder un ordre si cruel, ajoûta *oüi avec leurs cheveux*; Jupiter poursuivit *avec de vivantes*, il vouloit dire *personnes*, mais Numa se hâta d'ajoûter *Sardines*. La Déesse Egerie lui inspira cette subtilité; & Jupiter appaisé s'en retourna doux & propice; d'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là *Ilicium*, c'est-à-dire, *le lieu de Jupiter propice*, & l'on fit l'expiation comme il l'avoit dit. Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion, & qui étoit le fruit d'une longue habitude. Pour ce qui est de Numa, il avoit si fort mis toute son esperance en Dieu, qu'un jour, comme on lui vint annoncer que les ennemis

D'où vient que l'on appelle encore ce lieu-là Ilicium.] Plutarque croit qu'Ilicium vient d'*Ileos*, qui signifie *propice*; mais il se trompe. Ilicium est pour *Elicium* du verbe *elicere*, *attirer*. Ovide.

Eliciunt cælo te, Jupiter, unde minores.
Nunc quoque te celebrant, Eliciumque vocant

Ces sortes de contes ridicules & fabuleux marquent admirablement le grand penchant que ce peuple avoit pour la Religion.) Car lorsque la Religion n'est pas éclairée, plus on a de penchant pour elle, plus on est porté à la superstition & à la credulité, & telle est ordinairement la Religion du peuple, il n'y a point pour lui de milieu, il est ou superstitieux, ou impie.

approchoient, il n'en fut point ému, & dit en riant, *& moi je sacrifie.*

Ce mot ne peut être de Numa, puisque selon Plutarque même il n'y eut sous son regne, ni guerre, ni sedition.

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un Temple à la Foi & au Terme, & qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire, c'étoit de jurer leur foi, comme ils l'observent encore aujourd'hui. Le Terme, c'est-à-dire le Dieu des Bornes. On lui fait des sacrifices publics & particuliers dans les confins des champs. Ces sacrifices se font aujourd'hui avec des victimes vivantes, au lieu qu'on les faisoit anciennement sans effusion de sang, la raison ayant fait voir à Numa qu'il falloit garder pur & net de sang & de meurtre le Dieu des Bornes, qui étoit le témoin de la justice, & le fidéle gardien de la paix.

Temple bâti à la Foi & au Terme, c'est-à-dire au Dieu des Bornes.

Avec un agneau ou un cochon de lait.

Ce fut aussi lui qui borna le premier le terri-

On dit qu'il fut le premier qui bâtit un Temple à la Foi.] Afin que ce qu'on promettoit sans écritures & sans témoins, fût aussi assûré & aussi stable que ce qui avoit été promis & juré avec toutes les formalitez observées dans les contrats. Aussi Polybe rend sur cela aux Romains un témoignage bien glorieux; car il dit qu'ils gardoient inviolablement leur foi, sans qu'on eût, ni cautions, ni témoins, ni promesses; au lieu que dix cautions, vingt promesses, & autant de témoins ne mettoient point en sûreté contre les Grecs, que rien ne pouvoit obliger à garder leur foi.

Et au Terme.) Ce Terme étoit une pierre, une borne consacrée à Jupiter Terminal, ou Dieu des bornes. Pour accoûtumer ses Citoyens à se contenter de leurs terres, & à ne pas usurper celles de leurs voisins, Numa voulut que non seulement chaque particulier, mais que le public même marquât ses terres par des bornes, & il ordonna que celui qui les ôteroit seroit devoüé au Dieu des Bornes, & qu'on pourroit le tuer impunément. Tous les ans on faisoit sur cette borne un sacrifice le 21. de Février. Ovide dans le 11. Liv. des Fastes.

Pourquoi Romulus ne voulut pas marquer son territoire par des bornes.

toire de Rome, Romulus n'ayant jamais voulu le faire, de peur qu'en marquant ce qui lui appartenoit avec justice, il ne fit connoître ce qu'il usurpoit injustement. Car les bornes, si on les garde, sont le lien & la digue de la puissance; & si on ne les garde pas, ce sont les témoins irreprochables de l'injustice. Il est vrai que ce territoire de Rome n'étoit pas d'une grande étenduë au commencement, & que Romulus l'augmenta beaucoup par ses conquêtes. Numa partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens, afin qu'étant hors de la misere, ils ne fussent plus dans la malheureuse nécessité de faire de mauvaises actions, & qu'adonnez à la vie champêtre, ils s'adoucissent & se cultivassent eux-mêmes en cultivant leurs champs; Car il n'y a point d'occupation qui fasse naître un si prompt & un si violent amour pour la paix, comme celle de la campagne, où l'on conserve tout le courage nécessaire pour défendre son bien, mais où l'on perd cette audace & cette temerité, qui portent à ravir le bien d'autrui pour assouvir son avarice. Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture, comme le plus grand appas de la paix, & qui la re-

Bornes, la digue de la puissance ou les témoins de l'injustice.

Il distribuë aux pauvres non-seulement le territoire de Rome, mais aussi les terres conquises par Romulus.

Avantages de la vie de la campagne.

Agriculture, le plus grand appas de la paix.

Voilà pourquoi Numa, qui vouloit faire aimer à ses Citoyens l'Agriculture. Dans le manuscrit de Florence, au lieu de ἐπιμίξαν, on lit ἐμμίξας. Et je crois que c'est la veritable leçon, à cause de ἀγαπήσας de la ligne suivante. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de la Bibliothéque du Chancelier Seguier, qui est dans celle de saint Germain des Prez.

gardoit

gardoit comme un art plus propre à former les mœurs, qu'à amasser des richesses, partagea tout ce territoire en petites parties, qu'il appella *Pagos*, c'est-à-dire *Bourgs*, & établit sur chacun des Commissaires, qui étoient appellez *Maîtres des Bourgs*, dont il faisoit lui-même très-souvent les fonctions, allant visiter en personne toutes les terres, & jugeant des mœurs de ses Citoyens par leur travail; Ceux qu'il trouvoit diligens, il les avançoit en honneurs & en autorité, & reprenoit sévérement les paresseux & les lâches qu'il corrigeoit par ce moyen.

Pagi.

Magistri Pagorum.

Numa faisoit souvent les fonctions de Commissaire des Bourgs.

Parmi tous ses établissemens, celui qu'on estime le plus, c'est la distribution du peuple par arts & métiers; car la ville étoit composée de deux nations, ou pour mieux dire, divisée en deux factions qui ne vouloient en aucune maniere s'unir, ni souffrir qu'on effaçât cette différence qui les rendoit comme étrangers les uns aux autres, & qui faisoit naître tous les jours entre eux des querelles & des débats. Il pensa donc que comme les corps solides, qui ne peuvent se mêler ensemble pendant qu'ils sont entiers, s'incorporent très-facilement quand on les a brisez & réduits en poudre, la petitesse des parties facilitant ce mélange, il falloit de même diviser le peuple en plusieurs petites parties, & le jetter par-là dans des intérêts particuliers, qui effaceroient & emporteroient entierement cet intérêt principal, qui ne seroit plus rien quand on l'au-

L'établissement de Numa le plus estimé.

roit affoibli & divisé en tant de parties différentes. Il partagea donc le peuple par métiers, comme de Joueurs d'Instrumens, d'Orfévres, de Charpentiers, de Teinturiers, de Cordonniers, de Tanneurs, de Forgerons, de Potiers, & ainsi des autres, mettant tous les Artisans de chacun en un seul & même corps, ordonnant des Confrairies, des Fêtes & des Assemblées, & leur marquant le service qu'ils devoient rendre aux Dieux selon la dignité de chaque métier; & par-là il fut le premier qui bannit de sa ville cet esprit de parti, qui faisoit dire & penser à l'un, je suis Sabin; à l'autre, je suis Romain; à celui-là, je suis sujet de Tatius; & à celui-ci, je suis sujet de Romulus; De sorte que cette division fut proprement un mêlange & une union de tous avec tous.

Numa bannit par-là de Rome tout esprit de parti.

Comment la division du peuple fit son union.

On louë encore entre toutes ses ordonnances la réformation qu'il apporta à la Loi, qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs en-

On louë encore entre toutes ses ordonnances, la réformation qu'il apporta à la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.] Romulus avoit donné aux peres plus de pouvoir sur leurs enfans, que les maîtres n'en avoient sur leurs esclaves. Car un maître ne pouvoit vendre son esclave qu'une fois, & un pere pouvoit vendre son fils jusqu'à trois fois, à quelque âge & en quelque état qu'il pût être. Voici sa loi : *Si Pater filium ter venunduit, filius à patre liber esto. Si le pere a vendu son fils trois fois, ce fils n'est plus en la puissance de son pere.* En Grece les peres n'avoient plus de pouvoir sur leurs enfans, dès que les enfans étoient en âge d'homme. Aussi Denis d'Halycarnasse remarque qu'il y avoit beaucoup plus de méchans enfans parmi les Grecs, que parmi les Romains; tant il est vrai que la Nature a partout besoin d'être redressée & fortifiée par la loi.

ſans ; car il en excepta ceux qui ſe ſeroient mariez par l'avis & par le conſentement de leur pere, trouvant très-injuſte & très-dur, qu'une femme, qui auroit épouſé un homme libre, ſe trouvât enſuite tout d'un coup mariée à un eſclave par le ſeul caprice de ſon beau-pere.

Réformation de l'ancien Calendrier.

Il reforma auſſi le Calendrier, non pas véritablement avec toute l'éxactitude poſſible, mais au moins avec plus de connoiſſance qu'on n'en devoit attendre de ce tems-là ; car ſous le regne de Romulus, on n'avoit pour les mois ni meſure, ni regle. On faiſoit les uns de vingt jours, les autres de trente-cinq, & les autres plus longs encore. On n'avoit nulle idée de la différence qu'il y a entre le cours du Soleil & celui de la Lune ; & l'on n'obſervoit que cette ſeule regle de faire l'année de trois cent ſoixante jours. Numa ayant donc connu que l'inégalité n'étoit que d'onze jours, la Lune faiſant ſes douze révolutions en trois cent cinquante-quatre jours, & le ſoleil achevant la ſienne en trois cent ſoixante-cinq, il doubla ces onze jours, dont il fit

Et l'on n'obſervoit que cette ſeule regle de faire l'année de trois cent ſoixante jours.] Plutarque avoit ſans doute écrit de trois cent cinquante-quatre jours, comme la ſuite le demande manifeſtement, leur année étant Lunaire.

Il doubla ces onze jours, dont il fit un mois ſeparé.] On a attribué a Numa ce qui étoit plutôt dû à l'ancien Tarquin, qui étant originaire de Corinthe étoit ſans doute plus ſçavant en aſtronomie, qu'on ne pouvoit l'être en Italie du tems de Numa. Il eſt au moins certain que cet ancien Tarquin corrigea le Calendrier, & que l'intercalation du mois de XXII. jours fut gravée ſur des colomnes d'airain ſous le Conſulat de L. Pinarius & de Q. P. Furius, trente-ſept ans après que les Rois

un mois ſeparé, qu'il mit de deux en deux ans après le mois de Février, & ce mois de vingt-deux jours eſt appellé par les Romains *Mercedinus*. Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivans d'une correction plus ſûre & plus éxacte.

Ou Mercedonius, *du mot* merces, *parce qu'on payoit alors les loyers & les gages.*

De plus il changea l'ordre des mois; car du mois de Mars qui étoit le premier, il en fit le troiſiéme, mit à ſa place le mois de Janvier, qui étoit auparavant l'onziéme; & le mois de Février, qui étoit le douziéme & le dernier, devint le ſecond. Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſurent que ces deux mois, Janvier

eurent été chaſſez de Rome.

Qu'il mit de deux en deux ans, après le mois de Février.] Ce mois Intercalaire commençoit le lendemain de la fête appellée *Terminalia*, qui étoit le 23. de Février, & avoit toûjours vingt-huit jours. Ainſi cette année-là avoit treize mois, dont le dernier étoit appellé *Intercalaris* & *Mercedinus* ou *Mercedonius*. Je crois même que le mois de Février de la même année étoit auſſi appellé *Intercalaris*, à cauſe des cinq jours qu'on lui ôtoit pour les donner au mois ſuivant.

Mais le remede qu'il apporta à cette inégalité, eut beſoin dans les ſiecles ſuivans d'une correction plus ſûre & plus exacte.] Depuis Numa juſqu'à Jule Ceſar on retoucha ſix ou ſept fois, au Calendrier, mais Plutarque parle ici de la réformation que Jule Ceſar y fit; car malgré toutes les corrections précédentes, il y avoit un tel déſordre dans les années, que les feries de la moiſſon n'arrivoient plus l'été, ni celles des vendanges l'automne, & que les mois d'Hyver ſe trouvoient en été. Ceſar ordonna donc que l'année ſeroit ſolaire, c'eſt-à-dire de trois cent ſoixante-cinq jours, ſix heures, & que de quatre en quatre ans il y auroit un jour intercalaire de ſix heures que chaque année avoit de plus. Ceſar n'inventa pas cette forme d'année, qui étoit déja connuë des Grecs & de preſque toutes les autres Nations, mais il en ordonna l'uſage. La pratique en fut duë à ſes édits & la ſcience aux anciens Aſtronomes.

Il y a pourtant pluſieurs Auteurs qui aſſûrent que ces deux mois, Janvier & Février, furent

& Février, furent ajoûtez par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois, comme parmi les Barbares il y en a qui n'ont que trois mois dans leur année, & parmi les Grecs les Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de six. Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; ils les firent ensuite de quatre. De-là vient que

Arcadiens. Peuple du Peloponese entre l'Achaie & la Laconie.

Acarnaniens. Peuple de Grece, au-dessous de l'Epire, entre la mer d'Ionie, & le fleuve Achelous.

ajoûtez par Numa, & qu'avant lui l'année n'étoit que de dix mois.] Non seulement c'est l'opinion de plusieurs Auteurs, mais celle des Auteurs les plus croyables. C'est celle de Varron, qui assûre que Romulus ne fit l'année que de dix mois. C'est celle de Tite-Live, qui marque formellement que Numa fut le premier qui fit l'année de XII. mois: C'est celle d'Ovide, très-instruit sur cette matiere, qui en donne des raisons, le tems de la grossesse des femmes & la durée du deüil, qui n'étoit que de dix mois, & qui assûre que Numa ajoûta deux mois aux dix de Romulus. C'est celle de plusieurs autres & sur-tout de Censorin qui écrit formellement que quelques Auteurs ont assûré que l'année de Romulus étoit de XII. mois, mais qu'il vaut mieux s'en rapporter à Junius Gracchanus, à Fulvius, à Varron, à Suetone, qui disent qu'elle n'étoit que de dix mois, dont quatre étoient de 31. jours, & six de trente, ce qui faisoit en tout 304. jours. Numa en ajoûta 51. & fit l'année de XII. mois. Cependant toutes ces autoritez n'ont pas empêché que le sentiment contraire n'ait prévalu par l'autorité de Fenestella & de Licinius Macer.

Et parmi les Grecs, les Arcadiens faisoient la leur de quatre, & ceux d'Acarnanie de six.] Plutarque parle de ce que ces peuples faisoient au commencement, & non pas de ce qu'ils faisoient de son tems. Car quelle apparence que pendant que toute la Grece & tous ses voisins comptoient des années de douze mois, ceux d'Arcadie & d'Acarnanie eussent continué d'en compter de six & de quatre?

Les Egyptiens avoient au commencement des années d'un mois; Ils les firent ensuite de quatre.] C'est une imagination de ceux qui ont voulu accorder avec la vérité, la vaine supputation des Egyptiens, qui comptoient des successeurs de Rois pendant plus de trente-six mille ans; mais tout cela est démenti par l'Ecriture-sainte. Herodote écrit même que les Egyp-

quoiqu'ils habitent un païs fort nouveau, ils paroissent pourtant les plus anciens peuples de la terre, & comptent dans leurs annales un nombre infini d'années, parce qu'ils ne mettent qu'un mois pour un an. Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier qui est encore appellé Décembre, c'est-à-dire le dixiéme mois. Le mois de Mars étoit donc le premier, comme on l'infére sûrement

tiens furent les premiers peuples qui commencerent à compter les années, & qu'ils les firent de douze mois.

Quoiqu'ils habitent un pays fort nouveau.] Je ne sçai pas d'où Plutarque a tiré que l'Egypte étoit un pays fort nouveau, car il est au contraire très-ancien, comme nous le voyons par l'Ecriture-sainte. Dans Isaïe les Pharaons, Rois d'Egypte, se disent les enfans des anciens Rois qui avoient gouverné l'Egypte dès les premiers tems, & nous voyons que lorsqu'Abraham alla en Egypte, il y avoit déja long-tems qu'elle étoit gouvernée par des Rois.

Et comptent dans leurs annales un nombre infini d'années.] Ce nombre infini d'années ne vient pas de ce que leur année étoit d'un mois, mais des Regnes fabuleux de leurs Dieux & demi-Dieux, qu'ils ajoûtoient faussement aux Regnes de leurs Rois véritables.

Et ce qui prouve certainement que l'année des Romains n'étoit d'abord que de dix mois, & non pas de douze, c'est le nom du dernier qui est encore appellé Decembre, c'est-à-dire le dixiéme mois.] Ce raisonnement de Plutarque pourroit être aussi faux pour ce tems-là, qu'il le seroit pour celui-ci. Car de ce que l'année finit par un mois qui est appellé le dixiéme mois, il ne s'ensuit pas qu'elle n'ait pas douze mois. Le mois de Decembre pouvoit avoir été ainsi appellé non pas parce que l'année n'étoit que de dix mois, mais parce que l'année commençant par le mois de Mars, Decembre se trouvoit le dixiéme, & il étoit suivi de Janvier & de Février qui étoient l'onziéme & le dernier. Aussi Fenestella & Licinius Macer ont refuté l'opinion de Plutarque comme entierement contraire à toute l'antiquité, & ont soutenu que l'ancienne année avant la fondation de Rome

de ce que le cinquiéme s'appelloit *Quintilis*, le ſixiéme *Sextilis*, & ainſi des autres ſelon leur ordre & leur rang. Car autrement ſi le mois de Mars eût toûjours été précedé par les mois de Janvier & de Février, il ſeroit arrivé qu'ils auroient appellé *Quintilis*, c'eſt-à-dire *cinquiéme*, celui qui auroit été le ſeptiéme.

Il y a donc bien de l'apparence que le mois que Romulus conſacra au Dieu Mars, fut le premier; & que le ſecond fut Avril, qui eut ce nom étranger de la Déeſſe *Aphrodite*, c'eſt-à-dire de Venus, car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois-là, & ſe baignoient avec une couronne de mirte ſur la tête. D'autres prétendent que ce mot *Aprilis* étant écrit par une lettre ſimple, ne vient pas d'*Aphrodite*, mais du verbe *aperire*, ou-

C'eſt-à-dire par un p. ſans h, Aptilis, *& non pas* Aphrilis.

étoit de 354. ou 355. jours, & par conſéquent de douze mois, puiſque leurs mois étoient Lunaires, comme on le prouve manifeſtement par l'ancienne maniere de compter par Calendes, Nones & Ides, qui eſt plus ancienne que Romulus, car c'étoit celle des Latins.

Qui eut ce nom étranger de la Déeſſe Aphrodite, c'eſt-à-dire de Venus.] Romulus ayant donné le nom de ſon pere Mars au premier mois de l'année, voulut donner au ſecond celui de la mere d'Enée, qui étoit Venus, afin que les deux premiers mois portaſſent les noms des deux Divinitez à qui l'Empire Romain devoit ſon origine. Mais Cincius traite cela de conte puerile, & embraſſe la ſeconde étymologie que Plutarque va rapporter. Ovide les met toutes deux, & panche pour la premiere.

Car les Dames Romaines faiſoient un ſacrifice à cette Déeſſe le premier de ce mois.] Le premier d'Avril toutes les femmes mariées ſacrifioient à Venus; baignoient ſa Statuë & ſe baignoient elles-mêmes, & offroient de l'encens à la *Fortune Virile*, afin qu'elle cachât à leurs maris les défauts qu'elles pouvoient avoir.

vrir, parce que le Printems étant alors dans sa force, le mois d'Avril ouvre le sein de la terre, & en fait sortir les plantes & les fleurs. Des deux qui viennent ensuite, l'un fut appellé *Maius*, *May*, de la Déesse *Maïa*, mere de Mercure, auquel il est consacré. Et l'autre fut appellé *Junius*, *Juin*, à cause de la qualité de cette saison, qui est la jeunesse de l'année. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent que ces deux mois ont été ainsi nommez à cause des differens âges, May, du mot *Majores*, qui signifie vieux, & Juin de *Juniores*, qui signifie jeunes.

Après ces quatre premiers mois, ceux qui viennent ensuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comptoit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *Octeber*, *November*, *December*. Long-tems après le nom de *Quintilis* fut changé en celui de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jules César, qui défit Pompée ; & celui de *Sextilis* en celui d'*Augustus*, Août, en faveur d'Auguste, second Empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple,

L'un fut appellé May de la Déesse Maia, mere de Mercure.) Ovide donne trois étymologies de ce nom : car il tire son origine, ou du mot de *Majesté*, fille de l'Honneur & de la Reverence, ou du mot *Majores* anciens, ou du nom de Maia, mere de Mercure.

Et l'autre fut appellé Junius, Juin, à cause de la qualité de cette saison.] Quelques Sçavans ont cru que Plutarque avoit écrit ; ἀπὸ τῆς Ἥρας, du nom de *Junon*, & non pas ἀπὸ τῆς ὥρας, *de la Jeunesse de l'année.* Aussi Ovide dit que le mois de Juin fut ainsi nommé, ou de Junon, *Junius*, pour *Junonius*, ou de la Jeunesse, femme d'Hercule, ou de la jonction des Sabins avec les Romains, ou enfin des jeunes gens, comme celui qui le précede, porte le nom des Vieillards.

voulut

voulut donner ses deux noms aux deux mois suivans, & appeller Septembre & Octobre, l'un *Germanicus*, & l'autre *Domitianus*, mais cela ne dura que peu de tems; car dès qu'il eut été assassiné, ces deux mois reprirent leur ancien nom. Les deux derniers, Novembre & Decembre, sont les seuls qui ayent conservé celui qu'ils avoient eu au commencement. Et pour ce qui est des deux, qui furent ajoûtez ou transposez par Numa, l'un fut appellé *Février*, à cause des purifications, qui sont appellées *februa*, de *februare*, *expier*, *purger*; car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prosperer les fruits de la terre, & l'on célebre la fête des Lupercales, qui ressemble en beaucoup de choses à une purification. Et l'autre fut nommé *Januarius*, Janvier, à cause de *Janus*. Et je crois, pour moi, que Numa ôta la premiere place au mois de Mars, qui étoit consacré au

L'un Germanicus, & l'autre Domitianus.] Car Domitien avoit pris le nom de Germanicus après ses triomphes, & il voulut donner ses deux noms à ces deux mois, parce qu'il étoit né dans l'un, & qu'il avoit été fait Empereur dans l'autre.

Car dans le mois de Février on fait des sacrifices & des purifications pour faire prosperer les fruits de la terre.] C'est le sens litteral du texte tel qu'il est dans toutes les éditions, & il peut être appuyé sur ces vers d'Ovide du II. Liv. des Fastes.

Secta quia pelle Luperci
Omne solum lustrant.

Cependant je préfere la leçon que presente un Manuscrit, où au lieu de τοῖς φυτοῖς ἐναγίζουσι τοτ, on lit, τοῖς φθιτοῖς ἐναγίζουσι τότε. *On fait alors des sacrifices aux morts. Mortuis parentant.* Varr. *Ab Deis inferis Februarius appellatus, quod tunc his parentetur.* C'étoit dans le mois de Février que l'on célébroit la fête des morts.

Vertus civiles préferables aux vertus guerrieres.

Dieu de la Guerre, & qu'il la donna à Janvier, pour faire entendre que les vertus civiles sont préferables en tout aux vertus guerrieres. Car ce Janus, soit que ce fût un Dieu ou un Roi, étoit grand politique, & né pour la societé, & il changea la maniere de vivre rude & sauvage des premiers hommes, en une vie douce & polie. C'est pourquoi on le peint avec deux visages opposez, pour marquer ce changement, & il y a à Rome un Temple à deux portes, qu'on appelle les portes de la Guerre, qu'on a coûtume d'ouvrir en tems de guerre, & de fermer en tems de paix. Il est vrai qu'il est très-rare de le voir fermé, les Romains étant presque toûjours obligez d'avoir les armes à la main, à cause de la grande étenduë de leur Empire, qui fait qu'ils ont toûjours sur les bras quelques-unes des Nations barbares dont ils sont environnez. Il fut pourtant fermé sous le regne d'Auguste après la dé-

Temple de la Guerre.

Car ce Janus, soit qu'il fut un Dieu ou un Roi.] Il n'y a jamais eu de Janus. *Janus* est un nom symbolique de Jupiter, qui connoissant également le passé & le futur, étoit peint avec deux visages; & l'on dit qu'il changea les mœurs sauvages des premiers hommes, parce que la connoissance de Dieu fit la premiere cet effet sur leur esprit. On dit aussi que *Janus* est le même qu'Apollon & que Mars. D'autres disent que c'est l'année; mais cela revient toûjours au même principe.

Il fut pourtant fermé sous le regne d'Auguste après la défaite d'Antoine & auparavant.] Le Temple de Janus fut fermé trois fois par Auguste. La premiere fois après la défaite d'Antoine, l'an de Rome DCCXIV. la seconde quatre ans après, c'est-à-dire, l'an de Rome DCCXVIII. & la troisiéme peu de tems avant la naissance de Notre-Seigneur, l'an de Rome DCCL. quoique d'autres rapportent cette derniere fois à l'an DCCXXXIII. après la

faite d'Antoine, & auparavant sous le Consulat de Marcus Atilius & de Titus Manlius, mais cela ne dura pas long-tems, car on le r'ouvrit incontinent pour une nouvelle guerre; au lieu que sous Numa il ne fut pas ouvert un seul jour; il demeura toûjours fermé pendant l'espace de quarante-trois ans, tant la guerre étoit assoupie ou éteinte de tous côtez sous son regne. Car le peuple Romain n'étoit pas le seul qui fût adouci & calmé par la douceur & par la justice de ce bon Roi, mais aussi les villes des environs, dans

Toûjours fermé pendant le regne de Numa.

paix faite avec les Parthes. D'où vient donc que Plutarque ne parle que de la premiere? Apparemment il a été trompé par un passage de Tite-Live, qui écrit comme lui Liv. I. *Bis deinde post Numæ regnum clausus fuit, semel Tito Manlio Consule post Punicum primum confectum bellum: iterum, quod nostræ ætati Dii dederunt ut videremus, post bellum Actiacum, ab Imperatore Cæsare Augusto. Ce Temple fut fermé deux fois après le regne de Numa, la premiere par le Consul Titus Manlius, après la premiere guerre Punique; & la seconde, que les Dieux nous ont fait la grace de voir, après la bataille d'Actium & la défaite d'Antoine par l'Empereur Auguste, qui a donné la paix à l'Univers.* Mais Plutarque devoit faire cette reflexion, que Tite-Live avoit écrit ce premier Livre immédiatement après qu'Auguste eut fermé ce Temple pour la premiere fois, & par conséquent avant qu'il le fermât pour la seconde. Ce n'est pas là tout, Plutarque se trompe encore: car ce Temple fut fermé pour la sixiéme fois par Vespasien, après qu'il eut triomphé des Juifs, & Neron seul le ferma cinq fois, parce qu'il le ferma sans aucun sujet légitime, & pendant la guerre comme pendant la paix.

Et auparavant sous le Consulat de Marcus Atilius.] C'est une faute; Plutarque avoit écrit, *de Caius Atilius*; car il l'appelle ainsi ailleurs, & il est ainsi nommé dans les Fastes. C'est Caïus Atilius Bulbus qui fut Consul II. avec T. Manlius Torquatus, la seconde année de l'Olympiade CXXXVI. l'an de Rome 518. 233. ans avant la naissance de J. C. Manlius triompha cette même année, & le Temple de Janus fut fermé.

lesquelles, comme si un double Zephyre, ou quelque vent sain & agréable, eût soufflé du côté de Rome, on apperçût un merveilleux changement de mœurs, & l'on vit succeder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfans, & de servir en repos les Dieux. Dans toute l'Italie ce n'étoit que fêtes, que jeux, sacrifices, festins & réjoüissances de gens qui se visitoient, & qui alloient les uns chez les autres sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source, d'où la vertu & la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, & répandu dans leur cœur la même tranquillité qui regnoit dans le sien. De maniere que pour bien exprimer le bonheur de ce regne, on trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes, qui disent : *Les toiles d'araignées couvrent*

Tableau d'un heureux regne.

La tranquillité ne se trouve qu'avec la justice.

Ce passage est du Poëte Bacchylide.

On trouve encore trop foibles toutes les hyperboles des Poëtes, qui disent : Les toiles d'araignée couvrent les lances & les boucliers.] Ce sont des vers de Bacchylide. Plutarque n'en a pris qu'une partie : Stobée rapporte le passage entier dans son chapitre de la Paix. Je me contenterai d'en donner ici la traduction.

La paix apporte de grands biens aux hommes: Elle les comble de richesses : elle leur fait entendre les chansons fleuries des Poëtes : C'est par elle que l'on fait brûler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somptueuses ; par elle les jeunes gens remplissent les lieux d'exercice, & ne pensent qu'à danser & qu'à se réjoüir : Les toiles d'araignée couvrent les cuirasses & les boucliers ; la roüille consume les lances & les épées : On n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat ; Rien ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme, & qui entretient la joye dans le cœur : Les ruës & les places sont pleines de gens qui célébrent des Fêtes & des festins, & les temples retentissent des Hymnes & des Cantiques que les enfans chantent aux Dieux.

les cuirasses & les boucliers, la roüille consume les lances & les épées; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat, & rien enfin ne ravit aux paupieres le doux sommeil qui les ferme.

En effet pendant le regne de Numa on ne vit ni guerre, ni sédition, ni esprit de nouveauté: Il n'y eut contre lui ni haine ni envie, & l'amour de la Royauté ne porta personne à lui dresser des embûches & à conspirer contre lui; mais soit que ce fût ou la crainte des Dieux, qui paroissoient manifestement l'avoir pris sous leur protection, ou le respect qu'on avoit pour sa vertu, ou enfin la Fortune, qui sous son regne eût conservé jusqu'à la fin la vie des hommes pure & nette de toutes sortes de crimes & d'attentats, il a servi de preuve & d'exemple à cette grande vérité, que Platon osa prononcer long-tems depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement, il dit: *Les villes & les hommes ne seront délivrez de leurs maux, que lorsque par une Fortune divine, la souveraine puissance & la Philosophie se rencontrant dans un même sujet, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le Sage n'est pas seulement heureux, mail il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche; il n'a presque

Dans le V. Livre de la Republique.
Fortune divine. *Platon l'appelle ainsi la Providence.*

Le Sage rend heureux ceux qui l'écoutent.

Il a servi de preuve à cette grande vérité que Platon osa prononcer long-tems depuis, &c.] Ce passage est tiré du v. Liv. de la République, & Plutarque dit *osa*, parce que tous les Etats étant mal gouvernez, il y avoit du danger à découvrir aux Magistrats & aux Princes la cause de ce mauvais gouvernement, qui n'étoit que l'ignorance, mere de toute injustice. Et Platon fait bien voir dans le même Livre que ce danger lui étoit connu.

jamais besoin d'en venir à la force & aux menaces pour reduire ses sujets, qui voyant éclater la vertu dans un modelle aussi illustre & aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur Prince, deviennent sages d'eux-mêmes, & se conforment à mener ensemble avec amitié & concorde, avec justice & temperance, une vie irrépréhensible & heureuse, qui est la plus excellente & la derniere fin de tous les secours que les hommes puissent recevoir; & celui là est plus digne d'être Roi, qui peut inspirer à ses sujets une si noble inclination, & les conduire à une vie si parfaite, ce que personne n'a sçû si bien faire que Numa.

A quoi doivent tendre tous les secours que les hommes peuvent recevoir.

Quel homme est le plus digne d'être Roi.

Ses femmes & ses enfans.

Pour ce qui est de ses femmes & de ses enfans, il y a sur cela beaucoup de contradictions dans les Historiens. Les uns écrivent qu'il n'épousa jamais d'autre femme que Tatia; & qu'il n'eut d'elle qu'une fille unique, nommée Pompilia; & les autres y ajoûtent quatre garçons, Pompo-

Qui est la plus excellente & la derniere fin de tous les secours que les hommes puissent recevoir.] On ne peut pas dire que ces paroles ne presentent un fort beau sens: tous les secours que les hommes peuvent recevoir, doivent aboutir à les faire vivre ensemble avec amitié, concorde, justice & temperance, & à leur faire mener une vie irrépréhensible & heureuse. Mais malgré ce beau sens je crois la correction de M. Salvini très-heureuse & très-vraye. Il me marque qu'au lieu de βοηθείας; il lit βασιλείας, ce qui fait un plus beau sens encore, ὃ ὅτι κάλλιστον ἁπάσης βασιλείας τέλος ἐστί. *Ce qui est la plus excellente & la derniere fin de toute Royauté*. En effet ce doit être là le but de tous les Rois. M. de la Grive, jeune Medecin, très-sçavant en Grec, avoit corrigé dans la même vûë πολιτείας, *ce qui est la plus excellente & la derniere fin de toute la politique.*

nius, Pinus, Calpus & Mamercus, qui tous ont fondé les plus nobles Maisons de Rome; car de Pomponius descend la Maison des Pomponiens; de Pinus, celle des Pinariens; de Calpus, celle des Calpurniens, & de Mamercus, celle des Mamerciens, qui à cause de cela ont toutes porté le surnom de *Reges*, c'est-à-dire Rois. Il y a encore un troisiéme parti de ceux qui accusent ces derniers d'avoir voulu favoriser ces Maisons, en les faisant remonter jusqu'à Numa par de fausses généalogies, & qui soûtiennent que Pompilia n'étoit pas née de Tatia, mais d'une autre femme, que Numa avoit épousée après qu'il eut été élû Roi, & qu'ils appellent Lucrece. Mais ils conviennent tous que Pompilia fut mariée avec Martius, fils de ce même Martius, qui persuada à Numa d'accepter le Royaume, le suivit à Rome, fut fait Senateur, & après la mort de ce Prince, s'étant declaré le concurrent de Tullus Hostilius à l'Empire, & ayant été vaincu, ne put

Ou Pompo.

De Pinus, celle des Pinariens.] Tite-Live & Denys d'Halycarnasse donnent à cette Maison une origine encore plus noble & plus ancienne; car ils la font descendre des Pinariens, qui étoient les Prêtres d'Hercule, & Virgile a suivi cette tradition.

Qui à cause de cela ont toutes porté le surnom de Reges, *Rois.*] C'étoit le surnom de la famille des Emiliens & de celle des Marciens; mais je ne crois pas que, ni celle des Pomponiens, ni celle des Pinariens, ni celle des Mamerciens l'ayent jamais porté. Il y a quelque apparence que Plutarque n'a pas bien démêlé ces familles. Il a peut-être pris les Marciens pour les Mamerciens, & a attribué mal à propos aux deux branches des Pomponiens & des Pinariens, un surnom qui appartenoit à une autre branche, c'est-à-dire, à celle des Emiliens.

résister à sa douleur, & se fit mourir en s'abstenant de manger. Son fils Martius épousa Pompilia, demeura à Rome, & eut un fils nommé Ancus Martius, qui regna après Tullus Hostilius. Cet enfant n'avoit, dit-on, que cinq ans quand Numa mourut.

Sa mort. La mort de Numa ne fut ni prompte ni violente; la vieillesse & une maladie de langueur, après l'avoir affoibli peu à peu, l'emporterent âgé de plus de quatre-vingt-trois ans, selon le rapport de Pison. L'honneur qu'on lui fit à ses *Ses funerailles.* funerailles, mit le comble au bonheur de sa vie; car tous les peuples voisins, amis & alliez de Rome, ne manquerent pas de s'y trouver avec des presens & des couronnes. Les Patriciens porterent eux-mêmes sur leurs épaules le lit où reposoit son corps; ils étoient suivis des Prêtres de tous les Temples, & d'une multitude infinie de peuple, jusqu'aux femmes & aux enfans, qui tous assistoient à ce convoi, non pas comme aux obsèques d'un Roi accablé de vieillesse, mais avec des larmes, des soûpirs & des gémissemens, comme s'ils eussent enterré le plus cher de leurs amis qui seroit mort à la fleur de son âge, & dont ils n'auroient pû se consoler On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit défendu, mais

On ne brûla pas son corps, parce qu'il l'avoit défendu.] Les premiers hommes enterroient les morts, & rendoient les corps à la terre, comme par une espece de Religion. Les Egyptiens furent, comme je pense, les premiers qui renoncerent à cette simplicité ou par superstition, ou par orgueïl, & les Grecs suivirent cet exemple, on

on fit deux cercueils de pierre, qu'on enterra au pied du Janicule; il étoit dans l'un, & on mit dans l'autre les livres sacrez, qu'il avoit écrits lui-même, comme les Legislateurs des Grecs avoïent écrit leurs tables. Pendant sa vie il avoit eu soin d'instruire les Prêtres de tout ce qui étoit contenu dans ces Livres, & après leur en avoir expliqué la substance & le sens, il avoit ordonné qu'on les enterrât avec lui, comme n'étant ni beau ni honnête que des secrets & des mystéres si saints fussent divulguez par des lettres mortes.

Ses écrits.

Mystéres de la Religion ne doivent pas être écrits.

L'on dit que c'étoit par cette même raison

quoique de differente maniere, car ils brûlerent leurs morts, & cela dura pendant les temps heroïques, après lesquels ils reprirent l'ancien usage, comme on le voit par l'Histoire ancienne, & particulierement par la vie de Solon. Les peuples d'Italie, qui avoient re u d'eux cette coûtume de brûler les morts, l'ont gardée plus long-temps. Il n'y a eu que la Religion Chrétienne qui l'ait abolie. Il est vrai que dans le temps même que cette coûtume étoit généralement suivie à Rome, il y avoit des familles entieres qui ne l'observoient point, comme les Corneliens, qui faisoient enterrer tous ceux qui mouroient dans leur famille. Sylla en fut le premier qui ordonna qu'on le brulât après sa mort, de peur qu'on ne fit à son corps ce qu'il avoit fait à celui de Marius. Mais quelle raison pouvoit avoir Numa de ne pas suivre cette coûtume, & d'ordonner qu'on l'enterrât? Il le fit apparemment par le même esprit de simplicité, qui regnoit dans toutes ses actions; & peut-être la famille des Corneliens suivit son exemple par une vénération particuliere qu'elle pouvoit conserver pour un si bon Roi.

Et l'on mit dans l'autre les livres sacrez, qu'il avoit écrits lui-même.] Denys d'Halicarnasse fait pourtant entendre que ces Livres de Numa demeurerent entre les mains des Pontifes; car après la mort de Tullus Hostilius, Ancus Martius les fit copier & afficher dans la grande place, afin que tout le monde les lût.

Fussent divulguez par des lettres mortes.] C'étoit le sentiment des anciens Prêtres d'Egypte, Pythagore & Platon le prirent ensuite d'eux, que les Livres

Coûtume des Pytagoriciens.

que les Pythagoriciens n'écrivoïent jamais leurs préceptes, se contentant de les enseigner de bouche à ceux qu'ils en jugeoient dignes; & ils publient eux-mêmes qu'un jour qu'ils avoient expliqué à un homme indigne quelques-unes des plus subtiles & des plus difficiles questions de la Géometrie, les Dieux déclarerent manifestement que par quelque grande calamité publique ils vengeroient ce sacrilege & cette impieté. On ne peut donc pas s'empêcher de pardonner à ceux qui, fondez sur d'aussi grandes ressemblances, ont voulu que Numa & Pythagore ayent vêcu dans le même tems, & qu'ils ayent eu commerce ensemble. Valerius Antias écrit qu'il y avoit dans ces coffres douze livres en Latin sur la Religion, & douze en Grec sur la Philosophie. Environ quatre cens ans après, sous le Consulat de Publius Cornelius & de Marcus Bæbius, les pluyes & les torrens ayant entraîné toute la terre, qui couvroit le tom-

C'est quatre cent quatre-vingt dix ans après.

étoient inutiles pour enseigner les sciences aux hommes, & sur tout les mystéres de la Religion, & qu'on devoit les enseigner de vive voix. Mais je doute que Numa eut des vûës si fines.

Valerius Antias écrit qu'il y avoit douze Livres en Latin sur la Religion, & douze autres en Grec sur la Philosophie.] Tite-Live n'en met que quatorze, sept en Latin, *de Jure Pontificio*, *du Droit des Pontifes*, & sept en Grec, *de la sagesse* qui pouvoit être en ce temps-là. Mais ce qui marque certainement que ces Livres n'étoient pas les Livres de Numa, c'est que c'étoient des rouleaux. Or du tems de Numa les rouleaux n'étoient pas encore en usage. On écrivoit sur des planches de chêne, ou de quelque autre bois.

Les pluyes & les torrens ayant entraîné toute la terre.] D'autres disent qu'ils furent trouvez par

beau, & découvert ces cercueils, après qu'on les eut ouverts, on trouva l'un vuide ſans aucun reſte de corps, & dans l'autre on trouva ces livres. Q. Petilius, qui étoit alors Préteur, les examina & en fit ſon rapport au Senat, où il jura qu'il étoit ni pieux, ni juſte qu'ils fuſſent rendu publics, & ſur ſon avis on les brûla publiquement dans le Comice.

Livres brûlez par Arrêt du Senat.

Comice, un quartier de la grande place de Rome au deſſous des Roſtres.

C'eſt la deſtinée de tous les grands perſonnages & des hommes juſtes, d'être plus louez & eſtimez après leur mort, qu'ils n'étoient auparavant; car l'Envie ne leur ſurvit pas longtems, quelquefois même elle meurt avant eux; mais on peut dire que les malheurs des Rois qui regnerent après Numa, ont rendu ſa gloire plus éclatante; car de cinq qu'ils ont été, le dernier fut chaſſé du throne, & mourut en exil dans une honteuſe vieilleſſe; & des quatre autres, aucun ne mourut de ſa mort naturelle; les trois derniers furent tuez en trahiſon, & Tullus Hoſtilius, qui ſucceda à Numa, ſe mocquant des plus ſages & des plus ſaintes inſtitu-

Tarquin le Superbe qui mourut en exil à Cumes auprès d'un Tyran.

Ancus Martius, Tarquinius Priſcus, & Servius Tullius. On ne lit pourtant pas qu'Ancus Martius ait été aſſaſſiné.

les ouvriers qui travailloient dans le champ. On peut voir Tite-Live dans le Liv. XL. Chap. XXIX. & Pline Liv. XIII. Chap. XIII.

Il jura qu'il n'étoit ni pieux ni juſte, qu'ils fuſſent rendu publics.] Parce qu'ils alloient à détruire les Religions. Mais comment les Livres d'un Prince ſi pieux pouvoient-ils produire un effet ſi terrible? Sans doute ils étoient contraires aux ſuperſtitions qui regnoient en ce temps-là, & il y a de l'apparence que par une fraude pieuſe, quelqu'un avoit ſuppoſé ces Livres pour corriger les Romains, en les ramenant à la premiere ſimplicité de leurs Ancêtres.

tions de ce Prince, & sur-tout de sa grande devotion, qui rendoit, disoit-il, les hommes lâches & efféminez, tourna du côté de la guerre l'esprit de ses Citoyens; mais il ne persista pas long-temps dans une témerité si folle, car attaqué d'une maladie fort dangereuse & fort étrange, qui altera même sa raison, de ce grand mépris de la Religion il passa tout d'un coup à une superstition encore plus grande, qui ne ressembloit en rien à la solide & vraye pieté de Numa, & par sa mort il confirma ses peuples dans cet esprit d'erreur

Les hommes ignorans & impies passent d'ordinaire de l'irreligion à une superstition affreuse.

Superstition, esprit d'erreur.

Et surtout de sa grande dévotion.] Denys d'Halicarnasse fait entendre que le culte des Dieux étoit assez abandonné. Et Tite-Live dit en propres termes, que Tullus Hostilius croyoit qu'il n'y avoit rien de moins digne d'un Roi, que de s'appliquer aux choses saintes.

De ce grand mépris de la Religion, il passa tout d'un coup à une superstition encore plus grande] Les termes de Tite-Live méritent d'être rapportez: *Repente omnibus magnis, parvisque superstitionibus obnoxius degit, Religionibusque etiam populum implevit. Tout d'un coup il devint l'esclave de toutes les superstitions jusqu'à la plus petite; & il remplit l'esprit du peuple de craintes & de frayeurs qui lui faisoient embrasser les Religions les plus absurdes.*

Et par sa mort il confirma ses peuples dans cet esprit d'erreur; ayant été frappé de la foudre.] Car le peuple rapporte toûjours les évenemens aux causes qu'il connoît, ou qu'il croit connoître; ainsi les Romains ne manquerent pas d'attribuer la mort de Tullus Hostilius au courroux du Ciel, qui avoit voulu le punir de son impieté; & par-là ils se plongerent dans de nouvelles frayeurs, qui augmenterent leur superstition, car la superstition est toûjours la fille de la crainte.

Dans cet esprit d'erreur.] Plutarque ne pouvoit pas manquer de reconnoître que la superstition est une erreur grossiere, lui qui avoit déja fait un traité admirable, où il prouve qu'elle est plus dangereuse que l'athéïsme ou l'irreligion. Il est vrai que dans un autre traité, il préfere la superstition à l'athéïsme; mais

ayant été frappé de la foudre.

ces deux sentimens, qui paroissent contraires, ne sont pourtant pas opposez. Dans le premier traité plutarque regarde la superstition par rapport aux idées que le superstitieux a de Dieu; & dans le second, il la considere par rapport à la societé civile & aux actions qu'elle produit. Un superstitieux est toûjours meilleur Citoyen qu'un athée; car au moins il est retenu par la crainte & par la frayeur.

Ayant été frappé de la foudre.] La foudre mit le feu à son palais qui fut reduit en cendres, & où il fut brûlé avec sa femme, ses enfans & toute sa maison. Il y a eu pourtant des Historiens qui ont écrit qu'Ancus Martius, profitant de cet orage, assassina Tullus Hostilius, & mit le feu dans son Palais; mais Denys d'Halicarnasse traite cela de ridicule: *Car quelle apparence*, dit-il, *qu'Ancus Martius eût voulu commettre un crime, dont il n'étoit pas assûré de tirer le fruit? Quelle apparence que les Romains eussent élevé à l'empire un homme si dangereux & noirci d'un si grand crime? Et quand même les Romains auroient pû être trompez, les Dieux auroient-ils approuvé leur choix par d'aussi heureux presages que ceux qu'ils envoyerent, & auroient-ils agréé les sacrifices d'un parricide & d'un scelerat?* Voilà les raisons de Denys d'Halicarnasse; elles font honneur à un Payen.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac sur la vie de Numa, à la fin de ce Volume.

LA COMPARAISON de Numa & de Lycurgue.

APRE'S avoir écrit la vie de Numa & de Lycurgue, il faut surmonter les difficultez qui se trouvent à rassembler les differences qu'on peut remarquer entre eux; car ce qu'ils ont de semblable paroît assez dans toutes leurs actions, comme leur sagesse, leur pieté, leurs grandes qualitez pour le gouvernement, leur dexterité & leur adresse à enseigner & à conduire des peuples, enfin leur habileté à per-

ſuader qu'ils tenoient de la main des Dieux mêmes, les loix qu'ils établiſſoient. Mais dans ce qu'ils ont chacun de different & de plus beau, la premiere choſe qui ſe preſente, c'eſt que l'un accepta l'Empire, & que l'autre le rendit. Numa le recut ſans l'avoir demandé, & Lycurgue le reſtitua après l'avoir obtenu. Celui-là fut choiſi par un peuple étranger qui le fit ſon Roi de ſimple particulier qu'il étoit, & celui-ci de Roi qu'il étoit, ſe fit ſimple particulier. C'eſt une choſe bien glorieuſe de parvenir à la Roïauté par la juſtice; mais il n'eſt pas moins glorieux de préferer la juſtice à la Royauté; car la vertu rendit l'un ſi illuſtre, qu'on le jugea digne de l'Empire; & l'autre ſi grand, qu'il le mépriſa.

Premier avantage de Lycurgue ſur Numa.

La juſtice préferable à la Royauté.

La ſeconde difference, c'eſt que tous deux maniant l'Empire comme une lyre, celui de Sparte tendit & roidit ſon harmonie, qui étoit voluptueuſe & lâche, & celui de Rome au contraire, relâcha de ſa trop grande roideur. Il eſt vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue; car il ne perſuada pas à ſes

Premier avantage de Numa ſur Lycurgue.

On a beaucoup plus de peine à porter les hommes au travail, qu'à les porter au plaiſir.

Et Lycurgue le reſtitua après l'avoir obtenu.) Un Royaume acquis par la juſtice eſt une très-belle choſe, mais un Royaume quitté & rendu pour la juſtiee, en eſt une beaucoup plus belle encore. Lycurgue eſt reconnu Roi à Sparte, la Reine ſa belle ſœur n'eſt pas plûtôt accouchée d'un Prince qu'il lui remet le Roïaume & ſe déclare ſon ſujet.

Et l'autre ſi grand qu'il le mépriſa.] De ce côté-là Lycurgue auroit l'avantage; car il y a bien plus de grandeur à rendre l'Empire qu'à le retenir; mais il faut juger des actions des hommes par les motifs qui les cauſent & par les biens qui les ſuivent.

Il eſt vrai que la plus grande difficulté étoit du côté de Lycurgue.] Cela eſt fondé ſur cette

Citoyens de dépoüiller la cuiraſſe, & de quitter l'épée, mais de jetter leur or & leur argent, & de quitter leurs lits & leurs tables magnifiques; il ne les obligea pas à renoncer à la guerre pour paſſer leur vie à célébrer des fêtes & des banquets, mais à renoncer aux banquets & aux fêtes, pour vivre toûjours ſous les armes & paſſer des journées entiéres dans les exercices les plus pénibles & les plus laborieux. C'eſt pourquoi auſſi l'un réuſſit ſans peine & fut aimé & eſtimé des ſiens, & l'autre ne vint à bout de ſes deſſeins qu'avec des difficultez infinies en s'expoſant à mille dangers & en eſſuyant des bleſſures Ainſi il n'y avoit que douceur & que grace dans la Muſe de Numa, qui ayant changé & adouci les mœurs de ſes Citoyens, qui étoient emportez & boüillans, leur fit aimer la paix & la juſtice. Si l'on nous force même de mettre parmi les ordonnances de Lycurgue celle que nous avons rapportée contre les Ilotes, & qui eſt très injuſte & très-cruelle, nous ſerons obligez d'avoüer que Numa eſt un Legiſlateur infiniment plus doux & plus humain,

L'embuſcade dans Lycurgue pag. 259.

Et par conſequent préferable à Lycurgue.

belle maxime que Terence a ſi bien exprimée:

. . *Ita ut ingenium eſt omnium Hominum à labore proclive ad libidinem.*

Comme l'eſprit de tous les hommes eſt naturellement porté à quitter la peine pour le plaiſir. Plutarque donne encore ici l'avantage à Lycurgue. Mais d'un autre côté, on trouvera qu'il eſt beaucoup moins difficile de rendre les peuples laborieux & vaillans, que de les rendre pieux & juſtes.

Que Numa eſt un Legiſlateur plus doux & plus humain.] Et par

puisqu'il voulut que des esclaves, véritablement nez dans la servitude, partageassent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté, les faisant asseoir à table avec eux pendant la fête des Saturnales; Car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume, afin que ceux qui auroient eu leur part du travail des champs, eussent aussi leur part des fruits, qui en revenoient toutes les années, & des réjoüissances que l'on faisoit à la fin.

Fête des esclaves célébrée en Grece & en Italie au mois de Decembre après la recolte de tous les fruits. Les Grecs appelloient Chronia.

Il est vrai qu'il y a des Auteurs, qui se jettant dans les fables, écrivent que c'est un reste de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne, où il n'y avoit ni maître ni esclave, & où tous les

Regne de Saturne reconnu pour fabuleux.

conséquent plus grand & plus estimable. Car il n'y a point de vertu qui puisse être comparée à la douceur & à l'humanité. Par la loi de Lycurgue, les maîtres égorgeoient leurs esclaves, & par la loi de Numa, ils les recevoient à leur table en certain temps.

Car on dit que ce fut lui qui établit cette coûtume.] Je n'ay point lû ailleurs que les fêtes des Saturnales ayent commencé sous le regne de Numa; les uns les mettent sous le regne de Tullus Hostilius, & les autres sous celui du dernier Tarquin.

Il est vrai qu'il y a des Auteurs qui se jettant dans les fables, écrivent que c'est un reste de l'égalité qui regnoit du temps de Saturne.] Plutarque a raison de traiter de fabuleux tout ce que les anciens ont dit du siecle de Saturne. Platon explique cette fable dans le IV. Liv. des Loix, en disant que par ce siecle de Saturne, les Anciens ont voulu faire souvenir les hommes de la félicité dont ils joüissoient dans les premiers temps, pendant que Dieu avoit la bonté de les conduire & de les gouverner lui-même. Et ils ont voulu faire entendre qu'il ne pouvoit jamais y avoir ni bien ni repos dans les villes & dans les Royaumes, qui obéïroient aux hommes & non pas à Dieu. Voilà cette fable, qui, comme dit Platon, porte des marques sensibles de l'ancienne vérité. Au reste cette fable est beaucoup plus ancienne que Numa, puisqu'elle paroît dans les œuvres d'Hesiode.

hommes

hommes étoient réputez égaux & freres. On peut dire en général que Numa & Lycurgue ont également porté leurs Citoyens à la temperance & à la frugalité ; mais que l'un a plus donné à la vaillance, & l'autre à la justice ; à moins qu'on ne veüille dire, que les esprits qu'ils avoient à gouverner, étant differens, ils furent obligez de tenir aussi une conduite toute differente ; car comme ce ne fut ni par crainte ni par lâcheté que Numa porta les Romains à renoncer aux armes, mais seulement pour les empêcher de commettre des injustices, ce ne fut pas non plus pour porter les Spartiates à l'injustice, que Lycurgue les rendit belliqueux ; mais seulement pour les garantir des outrages de leurs voisins. Ainsi l'un & l'autre, pour retrancher ce que chacun de ces peuples avoit de trop, & pour suppléer à ce qui leur manquoit, furent contraints d'en venir à des changemens considérables.

Et par cette raison Numa préferable à Lycurgue.

Comment Plutarque rétablit l'égalité entr'eux.

Pour ce qui est de la division qu'ils firent des états & des conditions dans leur République, celle de Numa est extrêmement du goût de la populace, car il fit un seul & même peuple de tous les differens corps d'Orfevres, de Joüeurs d'instrumens, de Cordonniers & autres gens de mêtier ; au lieu que celle de Lycurgue est austere & accommodée à l'esprit de la noblesse ;

Second avantage de Lycurgue sur Numa.

Et l'autre à la justice.] Numa est donc plus grand que Lycurgue ; car la vaillance sans la justice, est un vice & non pas une vertu. Plutarque sentoit bien cette vérité, c'est pourquoi il ajoûte, *à moins qu'on ne veuille dire, &c.*

car il laiſſa tous les arts & tous les mêtiers aux eſclaves & aux étrangers, qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ſes Citoyens que le bouclier & la lance, leur défendant de faire d'autre métier que celui de la guerre, comme vrais Satellites du Dieu Mars, qui n'apprenoient en toute leur vie, & ne ſçavoient d'autre ſcience que celle d'obéir à leurs Capitaines, & de vaincre leurs ennemis. Car afin qu'ils fuſſent une bonne fois libres, & qu'ils le demeuraſſent toûjours, il ne leur laiſſa pas la liberté de travailler à amaſſer du bien, & voulut qu'ils laiſſaſſent ce ſoin aux Eſclaves & aux Ilotes, comme celui de préparer leur repas. Mais Numa ne fit rien de ſemblable, il ſe contenta ſeulement de refrener l'avidité du Soldat, permit tout gain honnête, & bien loin d'applanir & d'abbattre toute inégalité, il lâcha la bride à l'avarice, ſouffrant qu'on s'enrichît autant qu'on le pouvoit, & ne ſe souciant pas d'arrêter la pauvreté, qui par cette breche couloit inſenſiblement dans ſa ville; au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue, pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande, & que tous les

Amour des richeſſes, mere de la ſervitude.

Grande faute de Numa.

La pauvreté ſe gliſſe dans les villes par l'avarice.

Au lieu qu'il falloit oppoſer à cette avarice une forte digue pendant que l'inégalité n'étoit pas encore ſi grande.] Car après que l'inégalité eſt reçuë & fortifiée dans un état, il n'eſt plus poſſible d'arrêter l'avarice & de ramener l'égalité. Les riches ſont trop injuſtes & trop puiſſans, & les pauvres trop aigris & trop foibles; qui eſt-ce donc, qui fera des loix, qui eſt-ce qui parlera de réforme?

Citoyens étoient à peu près égaux, comme fit Lycurgue; car c'étoit le seul moyen de prévenir les inconveniens qui en sont venus, qui n'ont pas été en petit nombre, & qu'on doit regarder comme la source & le principe de la plûpart des grands malheurs, qui dans la suite des tems ont affligé Rome.

L'avarice, principale cause des malheurs des Romains.

Quant au partage des terres, ni Lycurgue ne peut être blâmé de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Car l'égalité que ce partage produisit, fut la baze & le fondement sur lequel le premier assit sa République. Au lieu que l'autre trouvant les terres nouvellement partagées, rien ne l'obligeoit d'en faire un nouveau partage, en détruisant le premier, qui vrai-semblablement subsistoit encore.

Par la communauté des femmes & des enfans, ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie; mais ils ne prirent pas le même chemin; car le mari Romain, qui avoit assez d'enfans, & qui n'en desiroit pas d'avantage, donnoit sa femme à celui qui n'en avoit

Ni Numa de ne l'avoir pas fait.) Il semble que Plutarque oublie icy qu'il a dit que Numa avoit aussi partagé les terres. *Numa*, dit-il, *partagea toutes ces terres aux plus pauvres d'entre les Citoyens.* Pour sauver cette contradiction, on peut dire que Plutarque regarde ce partage comme une suite d'un partage qui avoit été fait auparavant.

Ils voulurent l'un & l'autre bannir du mariage toute sorte de jalousie.) Cela est vrai de Lycurgue, mais il ne paroît nulle part que Numa ait eu le même dessein. Il seroit même aisé de prouver que cette Communauté des femmes ne commença pas à Rome sous Numa, mais beaucoup plus tard & qu'elle n'étoit pas générale.

point, & qui venoit la demander, & il dépendoit de lui de la laisser avec ce second mari, ou de la reprendre. Au lieu que le Lacédemonien, quand quelqu'un lui demandoit sa femme pour en avoir des enfans, il la prêtoit sans la quitter, & son mariage subsistoit toûjours de même; encore bien souvent, comme nous l'avons dit, s'il voyoit un homme bien fait, dont on pût esperer une bonne & belle race, il le prioit de lui donner des enfans, & le menoit à sa femme. Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux coûtumes, sinon que celle des Lacedémoniens marque une indolence & une indifference très-veritable & très-forte pour toutes les choses qui mettent la plûpart des hommes en fureur contre leurs femmes, & remplissent leur vie de chagrin & de jalousie qui les consument, & que celle des Romains

Ce qui étoit encore plus vitieux & plus horrible.

Mais elle marque aussi plus de corruption, au lieu que celle des Romains marque une espece de pudeur & de retenuë.

Second avantage de Numa.

Quelle difference y a-t'il donc entre ces deux coûtumes, sinon que celle des Lacedémoniens.] On voit bien que Plutarque préfere la coûtume des Lacedémoniens à celle des Romains, & ce ne peut être le jugement que d'un Payen aveugle. Ces deux coûtumes étoient horribles; mais celle des Romains est plus excusable, en ce qu'elle marque plus de pudeur, & que les Romains paroissoient conserver encore quelque idée de ce qu'exigent la chasteté, l'honnêteté & la bienséance; au lieu que dans celle des Lacedémoniens on voit toutes les lumieres naturelles entierement éteintes, & tout un peuple plongé dans la corruption. D'ailleurs il faut dire en faveur des Romains, que ces exemples y étoient fort rares, & que c'étoit proprement un abus souffert; au lieu qu'à Sparte c'étoit un usage établi & ordonné, ce qui y met une très-grande difference. J'adjousterai encore que cet abus ne commença à Rome, que long-tems après Numa, & qu'on n'en vit d'exemple que sous les Consuls.

témoigne une certaine ſimplicité accompagnée de honte, qui a recours au Contrat comme à une couverture honnête, & qui par cela même confeſſe la douleur & l'impatience avec laquelle elle ſouffre cette communauté.

Troiſiéme avantage de Numa.

Numa reſſerra encore extremement les filles, & les réduiſit à vivre dans toute la modeſtie & la bienſéance convenable à leur ſexe. Au lieu que Lycurgue leur laiſſa une ſi grande liberté, qu'elles attirerent les railleries des Poëtes, qui les appelloient *Phainomerides*, c'eſt-à-dire, qui *montrent la cuiſſe*, comme les a appellées Ibycus, & qui leur reprochoient qu'elles aimoient les hommes juſques à la fureur, comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage : *Ces filles*, dit-il, *qui pour courir & lutter avec les jeunes garçons, quittent la maiſon de leur pere, montrant la cuiſſe & laiſſant leur robbe toute ouverte.* En effet les filles portoient des tuniques, dont les côtez n'étoient pas couſus enſemble par le bas, mais étoient entierement ſeparez, de ſorte qu'elles ne pouvoient marcher ſans découvrir les cuiſſes, comme Sophocle l'explique très-clairement dans ces Vers : *La jeune Hermione porte encore aujourd'hui une robbe*

Education des femmes de Lacedémone.

Ibycus, Poëte Lyrique du tems de Creſus.

Comme Euripide le fait entendre dans ce paſſage.) Ce paſſage eſt dans Andromaque v. 595. Je l'ai rapporté entier dans une remarque ſur la vie de Lycurgue page deux-cent-dix-neuf.

La jeune Hermione porte encore aujourd'hui.] Ce paſſage de Sophocle eſt corrompu dans le texte que j'ai corrigé ; en liſant ἔτι pour ἐστ. C'eſt une raillerie contre Hermione, qui étant vieille ne laiſſoit pas de s'habiller comme les jeunes filles.

entr'ouverte des deux côtez, & qui laisse voir ses cuisses toutes nuës. On dit aussi qu'elles étoient fort hardies, sur tout contre leurs maris, comme étant maîtresses absoluës dans leur maison, & prenant la liberté de dire leurs avis dans le conseil sur les affaires les plus importantes.

Education des femmes Romaines.

Numa conserva véritablement aux femmes toute la dignité & tous les honneurs qu'elles avoient du tems de Romulus, lorsque les maris par toute sorte de bons traitemens s'efforçoient de leur faire oublier qu'elles avoient été ravies, mais il les munit de pudeur & de modestie, leur ôta toute vaine curiosité, leur enseigna à être sobres, les accoûtuma à un grand silence, leur défendit absolument l'usage du vin, & ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires, qu'en presence de leur ma-

Leur défendit absolument l'usage du vin.) Romulus avoit condamné à la même peine les femmes qui avoient bû du vin, & celles qui avoient commis adultere; car il disoit que l'adultere ouvre la porte à toutes sortes de crimes, & que le vin l'ouvre à l'adultere. Pline écrit qu'un Romain, nommé Egnatius Mecenius, tua sa femme, parce qu'elle avoit bû du vin, & qu'il fut absous par Romulus. Et Fabius Pictor rapportoit dans ses Annales un exemple encore plus remarquable; il écrivoit qu'une femme ayant derobé les clefs du cellier, ses parens la firent mourir de faim. L'injustice de cette loi fut adoucie dans les siecles suivants; on ne condamna plus les femmes a la mort, mais à perdre leur dot, & Pline en rapporte un exemple: Cneus Domitius, dit-il, étant Juge dans une semblable cause, entre une femme & son mari, prononça que la femme lui paroissoit avoir bû à l'insçu de son mari plus de vin qu'il n'en falloit pour sa santé, & la condamna à perdre sa dot. Si cette loi se renouvelloit aujourd'hui il y auroit bien des dots perdues.

ri. De sorte que l'on dit qu'une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les Juges, le Senat envoya consulter Apollon, pour sçavoir quel présage c'étoit pour la Ville. Et il n'y a pas de meilleure remarque de la douceur, de la soûmission & de l'obéïssance des Dames Romaines, que le soin qu'on a eu de marquer celles qui ont été méchantes. Car comme nos Historiens Grecs n'ont pas oublié ceux qui ont les premiers causé des guerres civiles, fait la guerre à leurs freres, ou tué leur pere & leur mere de leurs propres mains, les Historiens Latins n'ont pas manqué d'écrire de même, que le premier, qui répudia sa femme, fut Spurius Carvilius, deux cent trente ans après la fondation de Rome, & que Thalia, femme de Pinarius, fut la premiere qui se broüilla avec sa belle-mere Gegania, sous le regne de Tarquin le superbe, tant ce sage Legislateur Numa avoit mis d'ordre, d'honnêteté & de bienséance dans le mariage.

Une femme qui plaida sa propre cause regardée comme un prodige.

C'est cinq cens vingt ans. V. les Remarques sur la fin de Romulus.

Une femme ayant plaidé un jour sa propre cause devant les Juges, le Senat envoya consulter Apollon, pour sçavoir quel présage c'étoit pour la ville.) Je voudrois bien que Plutarque nous eût appris la réponse d'Apollon; apparemment elle ne fit pas grand peur aux Romains; car ce qui passa alors pour un prodige, devint ensuite fort commun. Une Amasia Sentia, accusée de crime capital, plaida sa cause devant le Preteur avec un très grand succès. Afrania, femme d'un Senateur, fut la plus grande chicaneuse que l'on vit jamais; dans tous les tribunaux on n'entendoit qu'elle, & par son impudence, elle mérita que toutes les méchantes femmes fussent appellées de son nom. Les Triumvirs ayant condamné les femmes à donner de grandes sommes d'argent, Hortensia, fille de l'Orateur Hortensius, plaida devant eux, & par son éloquence obtint pour elles une diminution très-considerable.

Differens âges où l'on marioit les filles à Rome & à Lacedémone.

Le tems auquel l'un & l'autre vouloient que l'on mariât les filles, répond aussi à la maniére dont ils les élevoient. Car Lycurgue ne les marioit que lorsqu'elles étoient en état d'avoir des enfans, & qu'elles souhaitoient un mari, afin que la compagnie de l'homme leur étant donnée lorsque la nature la demandoit, fût plûtôt pour elles un commencement d'amour & de plaisir, qu'un principe de haine & de crainte, si on les contraignoit avant le tems ; & encore afin que leurs corps fussent plus forts & plus robustes pour supporter les grossesses & résister aux douleurs de l'enfantement, les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage. Les Romains au contraire les marioient à douze ans, & au-dessous, prétendant que par ce moyen la femme plus pure & plus chaste, non-seulement pour le corps, mais aussi pour les mœurs, s'accommode mieux aux manieres de son mari. Ainsi l'un est plus selon la nature pour avoir des enfans

Troisiéme avantage de Lycurgue.

Comment accorder cette chasteté avec la communauté dont il a parlé.

Jugement remarquable de Plutar-

Les enfans étant la seule fin qu'on se propose dans le mariage.] Ainsi c'est au Legislateur à prendres ses mesures, pour faire ensorte que les enfans répondent à son desir, & par consequent qu'ils soient forts & robustes ; ce qui ne se peut faire quand on marie les filles trop jeunes. Car il en est des hommes, comme des plantes & des animaux, les fruits des plus jeunes sont ordinairement imparfaits & inutiles. C'est par cette raison qu'un oracle celebre, qui fut donné aux Trezeniens, dont le sens étoit *qu'ils mouroient, parce qu'ils mangeoient leurs fruits trop verts*, fut expliqué, comme si l'oracle eût dit, qu'ils mouroient, parce qu'ils prenoient des femmes trop jeunes & non pas parce qu'ils cueilloient leurs fruits avant qu'ils fussent meurs. L'ordonnance de Lycurgue sur les mariages est donc préferable à celle de Numa.

enfans, & l'autre plus selon la morale, pour bien vivre ensemble en bonne intelligence & dans une parfaite union.

que sur le mariage des filles de different âge : mais de ce côté-là Numa avoit l'avantage.

Pour ce qui est de la nourriture des enfans, de la maniere dont il faut les élever, les polir & les instruire, & de ce qu'il faut observer pour leurs divertissemens, leurs exercices, leurs assemblées & leurs repas, Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un mediocre Legislateur; car il a laissé aux peres la liberté d'en disposer, & de les faire élever selon leur caprice, ou leur besoin, de sorte qu'un homme peut faire son fils Laboureur, Charpentier, ou Forgeron à sa fantaisie, comme si l'éducation des enfans ne devoit pas se rapporter à une seule & même fin, & qu'ils

Education des enfans meilleure à Lacedemone qu'à Rome.

Quatriéme avantage de Lycurgue.

Les enfans doivent être élevez par le public & non par les peres. Il seroit difficile d'exécuter cela à la rigueur dans un grand Roïaume, mais on pourroit le faire en partie, & il en reviendroit un très-grand bien.

Et l'autre plus selon la morale pour bien vivre ensemble en bonne intelligence, & dans une parfaite union.] C'est ce qu'Aristote nie dans le VII. liv. de ses Politiques, où il soûtient, que pour la sagesse même, il est nécessaire de marier les filles plus âgées, & il en donne de très-bonnes raisons qu'on peut se dispenser de rapporter.

Pour ce qui est de la nourriture des enfans, &c. Numa n'est auprès de Lycurgue qu'un mediocre Legislateur.] Numa laissoit aux peres la liberté d'élever leurs enfans chez eux à leur fantaisie, & Lycurgue vouloit qu'on les élevât en public, & que ce fut l'Etat qui en prît soin. Plutarque se déclare pour Lycurgue après Aristote, qui au commencement du VIII. liv. de ses Politiques écrit, que comme dans les arts & dans les métiers on ne fait qu'un même apprentissage, il en doit être de même dans le métier de la vertu. Car comme l'Etat ou la ville a une seule & même fin, il faut aussi nécessairement que les enfans ayent une seule & même éducation, qui doit être publique & non pas particuliere. *On ne doit plus faire*, dit-il, *comme on fait aujourd'hui que chacun éleve ses enfans chez soi selon son caprice; comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevez par l'Etat & selon les vûës de l'Etat.*

fuſſent tous comme des paſſagers dans un vaiſſeau, qui ayant chacun leurs deſſeins & leurs vûës, ne penſent à l'interêt général que dans un preſſant danger, à cauſe de la crainte qu'ils ont pour eux-mêmes, & qui par tout ailleurs ne ſongent qu'à leur interêt particulier. On peut pardonner à des Legiſlateurs ordinaires quand ils péchent par foibleſſe ou par ignorance ; Mais un homme ſage comme Numa, qui regnoit ſur un peuple nouvellement ramaſſé, & qui lui étoit entierement ſoûmis, quel ſoin plus preſſant devoit-il avoir, que de regler la nourriture des enfans, & l'éducation de la jeuneſſe, afin qu'ils ne fuſſent ni turbulens dans leurs manieres, ni differens dans leurs mœurs, & qu'étant tous, pour ainſi dire, fondus & formez dès le commencement au même moule de vertu, ils convinſſent & s'accordaſſent ſi bien les uns avec les autres, qu'ils ne fiſſent qu'un ſeul & même tout, parfaitement fourni & aſſorti de toutes ſes parties ?

Les loix les plus ſaintes ſont foibles ſans le ſecours des mœurs.

Cela ſeul ſervit en beaucoup de choſes à Lycurgue, mais particulierement à conſerver ſes Loix dans leur entier. Car la Religion du ſerment auroit été un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture, il n'eut imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eut fait ſuccer preſque

Car la Religion du ſerment auroit été un foible lien ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs cœurs.] Ce principe eſt certain, quand l'éducation manque, il n'y a point de barriere capable de retenir. La Religion même eſt foible.

avec le lait, l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales Ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans, comme une bonne & forte teinture qui a pénetré juſqu'au fond. Au contraire, tout le travail de Numa, qui n'avoit viſé qu'à maintenir Rome paiſible & tranquille, s'évanoüit avec lui. Car il ne fut pas plûtôt mort, que le temple aux doubles portes, qu'il avoit toûjours tenu fermé, comme ſi véritablement il y eut enchaîné le Demon de la guerre, fut rouvert, & toute l'Italie remplie de ſang & de carnage. Ainſi le plus beau & le plus juſte de tous ſes établiſſemens ne dura preſque point, parce qu'il manquoit du ſeul lien capable de le maintenir, qui étoit l'éducation de la jeuneſſe.

Ce qui fit que les Ordonnances de Lycurgue ſe conſervevent pluſieurs ſiécles après lui, & que tout le travail de Numa s'évanoüit incontinent après ſa mort.

Dans les guerres de Fidenes, d'Albe & contre les Latins.

Education de la jeuneſſe le ſeul lien du bonheur des Etats.

Mais quoi, dira quelqu'un, Rome ne s'eſt-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Voilà une queſtion qui demande une longue réponſe, ſur-tout quand on a affaire à des gens qui ſont conſiſter le bonheur & la force d'un Etat dans les richeſſes, dans le luxe & dans la grandeur, plûtôt que dans le ſalut pu-

En quoi conſiſtent le bonheur & la force d'un Etat.

Auſſi dit-on que ces principales ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans.] On ne ſçauroit mettre dans un plus grand jour ni prouver par des faits plus ſenſibles les grands avantages que l'éducation de la jeuneſſe produit aux Etats.

Mais quoi, dira quelqu'un, Rome ne s'eſt-elle pas beaucoup accruë & augmentée par les guerres? Plutarque ſçavoit bien qu'il y avoit des Politiques qui meſuroient le bonheur des Etats à leurs forces, à leur grandeur & à leurs richeſſes. Ce qui eſt la plus fauſſe de toutes les politiques. Un Etat n'aura jamais de bonheur durable & ſolide que par la vertu. Et Platon l'a démontré.

blic, dans la douceur, la justice, la simplicité & la temperance. Cependant on peut dire que cela même est entierement à l'avantage de Lycurgue, que les Romains se soient accrus & aggrandis en renonçant aux Institutions de Numa, & que es Lacedémoniens n'ayent pas plûtôt violé les Ordonnances de Lycurgue, que de fort grands, ils sont devenus fort petits, & qu'après avoir perdu l'Empire de la Grece, ils ont vû leur Etat en danger d'être entierement détruit. Mais il faut avoüer aussi qu'il y a du merveilleux ou du divin dans Numa; Qu'étant étranger, il ait été appellé au Trône; Qu'il ait tout changé par la seule persuasion; Que sans employer ni les armes ni la force, comme fit Lycurgue, qui se munit du secours de la Noblesse contre le Peuple, il se soit rendu maître absolu d'une Ville partagée en diverses factions, & enfin que par sa sagesse & par sa justice seules, il ait fait naître entre les Citoyens d'une Ville si désunie, l'union, l'amitié & la paix.

Cinquiéme avantage de Lycurgue.

Quatriéme avantage de Numa.

Mais il faut avoüer aussi qu'il y a du merveilleux & du divin dans Numa.] Il y a certainement du merveilleux & du divin dans ce que Plutarque rapporte ici de Numa; mais n'y en a-t-il point dans les grandes choses que Lycurgue a faites? Un Legislateur, que l'Oracle a déclaré *Dieu plûtôt qu'Homme*, s'est-il attiré cet éloge sans qu'il y ait eu dans ses actions du merveilleux & du divin.

Fin de la vie de Numa.



SOLON.

E Grammairien Didyme dans la réponſe qu'il a faite à Aſclepiade ſur les Loix de Solon, rapporte un paſſage d'un certain Philocles, où le pere de Solon eſt appellé Euphorion, contre l'opinion générale de tous les Ecrivains qui lui donnent pour pere Execheſtides, homme d'un bien mediocre & d'une

Ce Didyme vivoit du tems de Jule Ceſar. Il avoit écrit trois mille cinq cent volumes.

Aſclapiade de Myrlée en Bithynie, Hiſtorien qui vivoit 100. ans avant J. C.

Origine de Solon.

Rapporte un paſſage d'un certain Philocles.) Il y a eu de ce nom un Poëte Comique, neveu d'Eſchyle & contemporain d'Euripide. Mais je doute que ce ſoit celui dont Plutarque parle ici. Je ne ſçai ſur quoi Amiot a lû *Amphicles.* Athenée cite de ce dernier un ouvrage qui avoit pour titre, *l'Hiſtoriographe.*

Z z iij

fortune peu élevée, mais de la plus noble maison d'Athenes ; car du côté de son pere il descendoit de Codrus, & sa mere selon Heraclide de Pont, étoit cousine germaine de Pisistrate. Cette parenté fit naître dès le commencement entr'eux une amitié fort étroite, qui fut fortifiée ensuite par l'amour que les rares qualitez & la beauté de Pisistrate donnerent à Solon ; & ce fut, à mon avis, la seule raison qui les empêcha de se porter à rien de trop aigre & de trop violent dans les differends qu'ils eurent depuis sur le gouvernement de la République, leurs premiers devoirs & leurs premieres obligations demeurant toûjours fortement imprimées dans leur cœur, malgré leur animosité, & y conservant le souvenir & la reconnoissance de leur amour, comme une vive étincelle d'un feu très-ardent ; Car que Solon ne fut pas à l'épreuve de la beauté, ni un assez

Historien qui avoit été disciple d'Aristote & de Platon.

Obligations reciproques de ceux qui viennent à se hair après s'être aimez.

Car du côté de son pere, il descendoit de Codrus.] Et par consequent il étoit de la famille des Rois de Pylos, car Nelée étoit le cinquiéme ayeul de Codrus.

Que les rares qualitez & la beauté de Pisistrate donnerent à Solon] Si jamais les grandes qualitez d'un Tyran avoient pû rendre la tyrannie une Royauté legitime, comme les amis de Solon le prétendoient, celles de Pisistrate auroit dû faire un changement si merveilleux ; car c'étoit l'homme du monde le plus né à la vertu, le plus humain & le plus porté à soulager la misere des pauvres, comme on le verra dans la suite. On a encore beaucoup d'exemples de sa clemence dans les Historiens. Pour ce qui est de son esprit, de son sçavoir & de son éloquence, on n'a qu'à voir les éloges que les anciens lui ont donnez. C'est à ses soins que nous devons les Poëmes d'Homere tels qu'ils sont aujourd'hui. Il fut le premier qui fit une Bibliothéque dans Athenes & qui la donna au public.

Foibleſſe de Solon.

vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour, c'eſt ce qu'on infere aiſément de ſes poëſies, & plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux eſclaves de ſe parfumer & d'aimer les beaux garçons. En effet on voit bien par-là qu'il mettoit cette paſſion du nombre des inclinations les plus loüables & les plus vertueuſes, & qu'il tâchoit, pour ainſi dire, de l'inſpirer à ceux qui en étoient dignes, dans le même tems qu'il l'interdiſoit à ceux qui ne l'étoient pas. Auſſi dit-on que Piſiſtrate étoit l'amant de Charmys, & que ce fut lui qui conſacra dans le parc de l'Academie la ſtatuë de l'Amour près de l'autel où on allume le flam-

Il leur défendoit de ſe frotter d'huile pour les exercices, car c'eſt proprement ce que ſignifie le mot Grec.

On faiſoit à Athenes une courſe qu'on appelloit la courſe du flambeau.

Ni un aſſez vaillant Athlete pour combattre de pied ferme contre l'amour.) Plutarque employe ſouvent dans ſa proſe des paſſages des Poëtes ſans en avertir, & c'eſt ce qui donne ſouvent à ſon ſtyle une grace qui fait encore plus de plaiſir, quand on en connoît la ſource. En voici un exemple ſenſible; ces mots πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας ne ſont point de lui, il les a tirez de ces vers de Sophocle dans ſes Trachinies,

Ἔρωτι μὲν νῦν ὅςις ἀντανίςαται
Πύκτης ὅπως εἰς χεῖρας, οὐ καλῶς φρονεῖ.

Celui qui entreprend de reſiſter à l'amour & d'en venir aux mains avec lui comme un vaillant Athlete, il préſume trop de ſes forces.

Et plus encore d'une loi qu'il fit pour défendre aux eſclaves de ſe parfumer.) Il leur défendit ξηραλοιφεῖν, *unctiones ſiccas*, de ſe frotter d'huile ſeche, ſi l'on pouvoit ainſi parler. C'eſt-à-dire, qu'il leur défendit l'huile des exercices qu'il appelle *ſeche*, parce qu'elle étoit mêlée de pouſſiere & de cire, & c'eſt ce qu'on appelloit *ceroma*. Je ſçai bien qu'on a prétendu que par cette onction ſeche, il faut entendre la maniere dont on ſe frottoit après les exercices, & qu'on appelloit *Diapaſma*, qui étoit une compoſition de pluſieurs drogues ſeches, dont on ſe ſervoit après les exercices & le bain, pour arrêter la ſueur. Mais cela ne ſçauroit s'accorder avec le but de Solon, qui vouloit interdire aux eſclaves les exercices des hommes libres.

Près de l'autel, où l'on allume le

beau ſacré dans les courſes publiques.

Le pere de Solon ayant dépenſé la plus grande partie de ſon bien, comme dit Hermippus, à faire plaiſir à tout le monde, Solon étant encore jeune, prit le parti de la marchandiſe, quoi qu'il ne manquât pas de gens qui lui auroient fourni tout l'argent qu'il auroit voulu; mais il avoit honte de prendre des autres, étant d'une maiſon plus accoutumée à donner qu'à recevoir. Il y a pourtant des Auteurs qui prétendent qu'il entreprit tous ſes voyages plûtôt pour voir & pour apprendre, que pour trafiquer & pour gagner, car on convient qu'il faiſoit profeſſion d'aimer la ſcience; & ce qui le marque, c'eſt qu'étant fort avancé en âge, il avoit accoûtumé de dire, *qu'il vieilliſſoit en appre-*

Solon ſe jette dans le commerce.

flambeau ſacré dans les courſes publiques.) On faiſoit à Athenes trois fois l'année une courſe qu'on appelloit *la courſe du flambeau.* La premiere, pendant la fête des Panathenées à l'honneur de Minerve; La ſeconde, pendant la fête de Vulcain, à l'honneur de ce même Dieu, & la troiſiéme, à l'honneur de Promethée, pendant ſa fête. Celle des Panathenées ſe faiſoit au port de Pirée, & les deux autres dans le Ceramique, c'eſt-à-dire, dans le parc de l'Academie. Les jeunes gens l'un après l'autre couroient un certain eſpace de toute leur force avec un flambeau allumé à la main. Celui entre les mains duquel le flambeau venoit à s'éteindre, le donnoit à celui qui devoit courir après lui, & ainſi des autres; & celui-là ſeul étoit victorieux qui achevoit ſa cariere avec le flambeau allumé. A la courſe des Panathenées, on jettoit le flambeau tout allumé du haut d'une tour, & aux deux autres, celui qui devoit courir l'alloit allumer ſur l'autel de Promethée près de la ſtatuë de l'Amour que Piſiſtrate avoit conſacrée. A l'entrée de l'Academie, il y avoit auſſi un autel de l'Amour qui avoit été érigé par ce même Charmys, dont Piſiſtrate étoit amoureux.

nant

nant toûjours. Il n'étoit même nullement ébloüi de l'éclat des richesses ; cependant il les jugeoit nécessaires : car il dit dans une de ses Elegies : *Celui qui a beaucoup d'or & d'argent, beaucoup de terres labourables & de grands haras de chevaux & de mulets, n'est pas plus riche que celui qui a justement de quoi être bien nourri, bien chaussé, bien vêtu ; que si avec cela ils ont l'un & l'autre une Maîtresse jeune & belle, dont ils soient aimez, voilà le comble des richesses.* Il ne laisse pourtant pas de dire dans un autre endroit : *Je souhaite d'avoir des richesses ; mais je ne veux pas des richesses injustes ; car elles attirent la vengeance divine tôt ou tard.* Aussi rien n'empêche-t-il qu'un homme de bien & un bon politique ne puisse tenir le juste milieu entre le désir des richesses superfluës, & le mépris de celles qui sont suffisantes & nécessaires. Or en ce tems-là, comme dit Hésiode, il n'y avoit ni travail des mains, qui fût honteux, ni

Ce passage de Solon se trouve aujourd'hui parmi les sentences du Poëte Theognis.

Maxime fort peu digne d'un Sage.

Milieu qu'il faut tenir entre le desir & le mépris des richesses.

Or en ce tems-là, comme dit Hesiode, il n'y avoit ni travail des mains qui fût honteux, ni art ni mêtier qui mît de la difference entre les hommes.] Le passage d'Hesiode que Plutarque cite, est dans le 1. Livre des Oeuvres & des Jours, vers. 309.

Ἔργον δ' οὐδὲν ὄνειδος, ἀεργίη δέ τ' ὄνειδος.

Aucun travail n'est honteux, il n'y a que la paresse qui soit honteuse. Voilà pourquoi les Anciens travailloient, & n'avoient point de honte de se servir euxmêmes, comme nous le voyons dans nos livres saints. Ainsi quand Homere nous a peint ses Heros, travaillant & s'abaissant à des fonctions qui nous paroissent serviles, il n'a pas seulement voulu peindre les mœurs telles qu'elles étoient, comme les Poëtes le doivent faire, mais il a cherché ce qui étoit séant & convenable, *id quod decorum est spectans*, dit fort bien Athenée, εἰς

Anciennement il n'y avoit point de honte à travailler de ses mains.

Eloge de la marchandise.

art ni mêtier qui mît de la difference entre les hommes. La marchandise sur-tout étoit honorable, parce qu'elle ouvre le commerce avec les nations barbares, qu'elle donne le moyen de faire amitié & alliance avec les Rois, & qu'elle instruit d'une infinité de choses qu'on ignoreroit sans elle. Il y a eu même des Marchands qui ont fondé de grandes villes, comme Protus, qui fonda Marseille, après avoir acquis l'amitié & l'estime des Gaulois qui habitent le long du Rhône. On dit aussi que le sage Thales & Hippocrate le Mathematicien se mêlerent de marchandise, & que Platon ne fournit aux frais de

Des Marchands ont fondé de grandes villes.

τὸ πρώτων ἀφορμῶν. Que doit-on donc penser de ces Critiques, qui prennent aujourd'hui ces traits pour des défauts insupportables parce qu'ils sont contraires à nos mœurs ?

La marchandise sur-tout étoit honorable.] La petite marchandise, *tenuis Mercatura*, étoit méprisée comme vicieuse, parce qu'elle est ordinairement accompagnée du mensonge; car, comme dit Ciceron, un Marchand qui vend en détail, gagne peu, s'il ne ment beaucoup. Mais le gros négoce, le négoce des gros Marchands, qui trafiquent sur mer, étoit fort honorable, à cause des commoditez qu'il fournit, & parce qu'il s'accorde mieux avec la vérité & avec la justice. Aussi Hesiode n'a pas cru indigne de lui, d'en donner des préceptes à son frere Persa dans son Poëme des Oeuvres & des Jours.

Comme Protus qui fonda Marseille.] Le πρῶτος du texte n'est pas l'adjectif qui signifie *premier*, c'est le nom propre d'un des chefs de la colonie qui fonda Marseille, car il s'appelloit *Protus* ou *Protis*. Justin liv. 43. *Duces classis Simos & Protus fuêre.*

Et Hippocrate le Mathematicien.] C'est pour le distinguer d'Hippocrate le Medecin, qui, bien qu'il ne condamnât pas la marchandise en elle-même, la défendoit pourtant aux Medecins, comme la chose du monde qui pouvoit le plus les éloigner de la perfection de leur art, en les dissipant & en les accoûtumant à aimer le gain.

Et que Platon ne fournit aux frais de son voyage d'Egypte que

ſon voyage d'Egypte, que par le moyen de l'huile qu'il y vendit.

Pour ce qui eſt de l'exceſſive dépenſe de Solon, de ſa vie molle & délicate, & de la grande licence de ſes Poëmes où il parle des voluptez d'une maniere peu convenable à un Philoſophe, on croit que c'eſt l'effet de ce mêtier de Marchand, qui étant ſujet à de grands dangers, demande auſſi qu'on faſſe quelquefois bonne chere, & qu'on ſe traite délicieuſement. Cependant il ſe mettoit plûtôt au nombre des pauvres que des riches, comme on le voit par ce paſſage d'une de ſes Elegies : *Beaucoup de méchans deviennent riches, & beaucoup de gens de bien demeurent pauvres; mais nous ne voudrions pourtant pas changer notre vertu pour leurs richeſſes; car la vertu eſt pour toûjours, & les richeſſes changent tous les jours de maître.*

Poëmes de Solon trop licentieux.

Cela vient moins des dangers qu'ils courent, que des gains qu'ils font.

Solon ſe mettoit au rang des pauvres.

On trouve encore ces vers parmi ceux de Theognis.

Il ne s'amuſa d'abord à la Poëſie que par maniere de divertiſſement, & pour s'occuper dans ſon loiſir, ſans penſer à rien de grave & de ſérieux; enſuite il mit en vers des ſentences de

Quelles étoient les poëſies de Solon.

par le moyen de l'huile qu'il y vendit.] Car on portoit en Egypte de l'huile de Grece & de Judée. Dans le Prophete Ozée il eſt dit qu'Ephraim portoit de l'huile en Egypte, *Ephraim oleum in Egyptum ferebat.* Chap. XII. ♞. I.

Cependant il ſe mettoit plûtôt au nombre des pauvres que des riches.] Ariſtote pour prouver que les Etats les plus heureux ſont ceux, qui ſont compoſez de gens médiocrement riches, c'eſt-à-dire, qui ne ſont ni riches ni pauvres, allegue qu'il n'y a pas eu de meilleurs Légiſlateurs que ceux qui ont été dans cette médiocrité, comme Solon, Lycurgue, Charondas.

morale ; & enfin il y mêla plusieurs choses concernant la politique, où il expliquoit la maniere dont il s'étoit conduit dans son administration, non pas en forme d'histoire ni de mémoires, mais en forme d'apologie, où il faisoit entrer des avis & des exhortations, qu'il adressoit aux Atheniens, & souvent même de graves censures. On dit aussi qu'il avoit entrepris de mettre ses loix en vers, & on en cite le commencement, où il dit :

Veüille le Dieu du Ciel accorder à ces loix
Un succès très-heureux, une gloire immortelle.

La politique est une partie de la morale. *Physique peu cultivée du tems de Solon.*

Pour ce qui est de la Philosophie, à l'exemple des Sages de ce tems-là il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique ; car pour la Physique, il y étoit très-simple & très-grossier, comme cela paroît par ce passage : *La neige & la grêle s'engen-*

Il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traite de la Politique.] Plutarque fait ici la politique une partie de la Morale, ce qui paroît contraire au sentiment d'Aristote, qui considere la Morale comme une partie de la politique. Dans Aristote la Morale est traitée en particulier comme ce qui est necessaire à chaque personne pour la conduire au véritable bien ; mais, à proprement parler, la Morale enseigne à tous les hommes à bien vivre, en quelque pays qu'ils soient & sous quelque gouvernement qu'ils vivent, elle a des vûës générales, au lieu que la politique en a de particulieres, & se conforme à chaque peuple qu'elle instruit. Ainsi la Morale est à cet égard le genre & la politique, l'espece.

Et très-grossier.] Le grec dit, *& fort ancien*, ce qui est très-bien dit : car les connoissances qui dépendent de l'experience, ne se perfectionnent qu'avec le tems.

La grêle & la neige s'engendrent de la nüë.] Cela est vrai en certain sens ; car puisque la neige & la grêle s'engendrent des va-

drent de la nuë ; la foudre naît de l'éclair ; & la mer n'est bouleversée que par les vents, car si quelque vent ne l'agitoit, ce seroit de tous les élemens le plus doux & le plus tranquille. Aussi peut-on dire en général, que de tous les Sages, Thales fut le seul qui poussa la speculation au-delà des choses d'usage ; tous les autres n'acquirent cette reputation de sagesse, que par leur grande habileté

peurs qui composent la nuë, on peut dire qu'elles s'engendrent de la nuë ; mais Plutarque ne laisse pas d'avoir raison d'appeller cette opinion simple & grossiere, parce qu'elle n'explique pas la maniere dont cela se fait, & que la seule nuë ne sera jamais ni neige ni grêle, la premiere naissant des parcelles de la nuë qui sont condensées sans être fonduës, & qui rencontrant un air froid qui les fige, pour ainsi dire, viennent à nous en flocons, au lieu de tomber en pluye, & la grêle venant de ces mêmes parties à demi fonduës, qui rencontrant un air encore plus froid qui les gele, tombent en grêle, c'est-à-dire, en gouttes d'eau condensée & durcie, & c'est ainsi qu'Anaximene l'expliqua peu de tems après Solon.

La foudre naît de l'éclair.] On pourroit encore expliquer cela favorablement ; car le tonnerre & la foudre n'étant que le son & que le fracas que fait l'air enflammé qui sort des nuées, on peut dire qu'ils naissent de l'éclair. Mais, à proprement parler, la foudre, le tonnerre & l'éclair ne sont qu'une même chose, & l'effet des exhalaisons renfermées entre des nuës, qui tombant les unes sur les autres, le chassent avec rapidité. Comme il y a quelquefois des tonnerres sans éclair, il y a aussi des éclairs sans tonnerre.

Et la mer n'est bouleversée que par les vents.] Plutarque accuse Solon de simplicité & d'ignorance, d'avoir crû que l'agitation de la mer n'étoit causée que par les vents ; car il y a beaucoup d'autres causes, comme la chaleur qui se concentre au fond de la mer, les exhalaisons, la compression de l'air. Mais il fait peut-être trop légerement le procès à Solon, qui parlant en Poëte, n'étoit pas obligé à toute l'exactitude d'un Physicien.

Ce seroit de tous les élemens le plus doux & le plus tranquille.] Le Grec dit *le plus juste*. Car les Grecs mettoient *juste* pour *doux* & *tranquille*, & *doux* & *tranquille* pour *juste*. Dans les Auteurs Latins on trouve des passages où ils ont employé de même *juste* pour *doux*.

dans la ſcience qui traite du Gouvernement des Etats.

On dit que tous les Sages ſe trouverent une fois enſemble à Delphes, & une autre fois à Corinthe, où Periandre les aſſembla, & leur fit un banquet célébre; mais rien ne leur acquit jamais tant d'honneur & de gloire, que la modeſtie avec laquelle ils ſe céderent les uns aux autres, & ſe renvoyerent le trépied d'or. Voici l'Hiſtoire: Quelques hommes de Milet étant à Cos, acheterent un jour des Peſcheurs de l'Iſle un coup de filet avant qu'il fût tiré; le filet hors de l'eau on y trouva un trépied d'or, qu'Helene pour accomplir un ancien Oracle, avoit jetté dans ce même endroit en revenant de Troye. Voilà un grand débat qui s'émût entre les Peſcheurs & les Etrangers; les deux Villes épouſerent la querelle, & elles alloient ſe faire une cruelle guerre, ſi la Prêtreſſe d'Apollon ne leur eût ordonné par un Oracle de donner au plus Sage ce trépied d'or: D'abord on l'envoya à Thales à Milet, ceux de Cos cédant de bon cœur à ce ſeul particulier ce qu'ils diſputoient à main armée à tous les Mileſiens enſemble. Thales le renvoya à Bias, qu'il reconnoiſſoit plus ſage que lui; Bias le renvoya à un autre par même principe; de maniere que ce trépied, après avoir bien couru & paſſé de l'un à l'autre, revint pour la ſeconde fois à Thales, & fut enfin porté à Thebes, & con-

Fils de Cypſelus & Roi de Corinthe.

Modeſtie des ſept Sages.

Iſle de la mer Egée.

Cela eſt dans la nature; une ville cedera à un ſeul homme ce qu'elle ne céderoit pas à toute une ville.

ſacré à Apollon Iſmenien. Theophraſte dit pourtant qu'il fut d'abord envoyé à Priene à Bias, qui le renvoya à Thales; qu'ayant ainſi paſſé par les mains de tous, il revint encore à Bias, & fut enfin envoyé à Delphes, & c'eſt comme on le raconte le plus communément, excepté qu'au lieu d'un trépied, on dit que c'étoit une coupe que Creſus envoyoit à Delphes, ou un gobelet que Bathycles avoit laiſſé.

A cauſe du temple qu'il avoit ſur le fleuve Iſmenus.

Priene ville d'Ionie dans l'Aſie mineure.

Bathycles de Magneſie, célébre Sculpteur.

Mais on parle particulierement d'une converſation que Solon eut avec Anacharſis, & d'une autre qu'il eut enſuite avec Thales. On dit qu'Anacharſis étant allé à Athenes, ſe préſenta à la porte de Solon: Ayant frappé, il dit: *Qu'il venoit pour faire amitié avec Solon, & pour établir entre eux le droit d'hoſpitalité.* Solon lui répondit: *Qu'il étoit mieux de faire amitié chez ſoi ſans courir ſi loin. Et bien*, reprit Anacharſis, *puiſque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous ſelon ta maxime.* Solon étonné de la vivacité de cette réponſe, le reçut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez lui.

Converſation de Solon avec Anacharſis.

En ce tems-là Solon commençoit déja à

D'une converſation que Solon eut avec Anacharſis.] Longtems avant Solon, les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur ſimplicité, leur frugalité, leur temperance, & leur juſtice. Homere les appelle *la Nation très-juſte.* Anacharſis étoit un de ces Scythes & de la race Royale. Il alla à Athenes vers l'Olympiade XLVII. c'eſt-à-dire, 590. ans avant la naiſſance de J.C. Son bon ſens, ſon profond ſçavoir & ſa grande experience le firent paſſer pour un des ſept Sages. Il avoit écrit en vers de l'Art Militaire, & avoit fait un traité des Loix des Scythes.

Car les Scythes n'avoient point de loix écrites, leurs bonnes mœurs leur tenoient lieu de loix.

Loix écrites comparées aux toiles d'araignée.

Les loix doivent être utiles à ceux à qui on les donne.

Car les Orateurs portoient la parole, & le peuple décidoit.

se mêler du Gouvernement de la République, & il travailloit à ses loix, ce qu'Anacharsis ayant entendu, il se mocqua de cette entreprise, de ce qu'il esperoit par des loix écrites refrener l'avarice & l'injustice de ses Citoyens. *Car toutes ces écritures*, disoit-il, *ressemblent proprement aux toiles d'araignée; les foibles & les petits s'y prendront & s'y arrêteront; mais les puissans & les riches les rompront sans peine.* Cependant, repartit Solon, *les hommes exécutent fort bien tous les traitez qu'ils ont faits, quand aucune des parties ne trouve son profit à les rompre. Il en sera de même de mes Loix; car je les tempere de maniere, & je les accommode si bien aux interêts de mes Citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il leur est plus avantageux de les observer que de les violer.* Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste que l'esperance de Solon n'étoit bien fondée. Anacharsis dit encore à Solon, après avoir assisté à une Assemblée des Atheniens, *Qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs déliberations, c'étoient les Sages qui parloient, & les Fols qui décidoient.*

Ensuite Solon alla à Milet pour voir Thales. La premiere chose qu'il lui dit, ce fut, *Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme*

Mais le succès fit voir que la comparaison d'Anacharsis étoit plus juste.) C'est ce que le succès fera presque toûjours voir, comme elle le fit en cette occasion, & comme elle l'a fait en une infinité d'autres. Les loix sans les mœurs sont ordinairement inutiles. Les mœurs sans les loix sont bien plus sûres, que les loix sans les mœurs.

ni

ni enfans. Thales ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours après il aposta un Etranger qui disoit qu'il arrivoit d'Athénes d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord *s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti.* L'Etranger, qui sçavoit fort bien sa leçon, repartit, *Qu'il n'y avoit autre chose, que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grand personnage, & du plus honnête homme de la ville, qui même se trouvoit pour lors absent depuis un assez long-temps. Ah*, interrompit Solon, *que ce pauvre pere est malheureux! mais comment l'appelloit-on? Je l'ay oui nommer fort souvent*, repliqua l'Etranger, *mais son nom m'est échapé; Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice.* Ainsi à chaque réponse Solon se fortifiant dans ses craintes, & déja plein de trouble, dit lui-même son nom à l'Etranger, & lui demanda *si ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon.* L'Etranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à se frapper la tête, & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a accoûtumé d'inspirer. Alors Thales le prenant par la main & se mettant à rire, lui dit: *Solon, ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfans, c'est justement ce qui t'arrive & qui te porte ainsi par terre, quoique tu sois un très-ferme & très-vaillant champion; mais console toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.*

Conversation de Solon avec Thales.

Hermippus de Smyrne, qui avoit fait les vies des hommes sçavans & des Legislateurs. Il vivoit 230. ans avant J. C.

Patacus, Historien plus ancien qu'Hermippus. Il étoit de la secte de Pythagore.

Hermippus écrit que cette Histoire est mot à mot dans Patæcus, qui se vantoit d'avoir l'ame d'Esope. Cependant c'est manquer d'esprit & de courage que de renoncer à la possession des choses necessaires, par la seule crainte de les perdre un jour; Car par la même raison il faudroit n'aimer ni les biens, ni la gloire, ni la sagesse même, quand on a le bonheur de les posseder. En effet nous voyons que la vertu, qui est le plus grand & le plus agréable thrésor du monde, se perd tous les jours par les maladies & par les poisons; outre que Thales, en ne se mariant pas, ne se mettoit pas pour cela dans une plus grande liberté, à moins qu'il n'oubliât aussi & parens & amis & patrie; mais il étoit si éloigné d'avoir ces sentimens, qu'il avoit même adopté un fils de sa sœur, appellé Cybistus; tant il est vrai qu'il y a dans nôtre ame de certaines semences d'amour, & qu'elle n'est pas plus faite pour sentir, pour penser & se souvenir, que pour aimer. Aussi quand nous ne trouvons rien chez nous où nous puissions placer notre affection, nous allons chercher des sujets dehors; des Etrangers, & pour ainsi dire des bâtards,

Sages reflexions de Plutarque.

Ce n'est pas le mariage qui ôte la liberté.

Nôtre ame n'est pas moins faite pour aimer que pour sentir.

Tant il est vrai qu'il y a dans nôtre ame de certaines semences d'amour.] Plutarque pouvoit dire cela plus fortement & assûrer que nôtre ame est faite pour aimer, puisque ce n'est que par l'amour qu'elle peut s'élever au bonheur suprême. La Religion n'enseigne pas seule cette vérité: les Payens mêmes l'ont connuë, & démontrée. Platon a fait voir que l'amour est le moyen le plus seur que les hommes puissent avoir pour parvenir à la felicité, & que l'heureuse immortalité est le fruit de l'amour.

ſe mettent par leurs careſſes en poſſeſſion de nôtre cœur, comme d'une maiſon, ou d'une terre qui manque de légitimes héritiers, & après s'y être établis, ils y font naître avec l'affection les ſoins & la crainte de les perdre. Juſques-là qu'on voit tous les jours ceux qui parlent du mariage & des enfans avec le plus de dureté & d'inhumanité, ſe conſumer de regret & de douleur, & ſe laiſſer aller à des plaintes indignes d'hommes de cœur, quand les enfans qu'ils ont eû de leurs eſclaves, ou de leurs concubines, viennent à mourir, ou qu'ils tombent ſeulement malades. Il y en a eu même que la perte de leurs chiens, ou de leurs chevaux, a honteuſement affligez juſqu'à leur faire deſirer la mort; au lieu que beaucoup d'autres, après avoir perdu de braves enfans, ne ſe ſont point abandonnez à la douleur, & n'ont rien fait de lâche; au contraire ils ont paſſé le reſte de leur vie avec beaucoup de conſtance & de moderation. Car ce n'eſt nullement l'amour, c'eſt la foibleſſe qui cauſe ces triſteſſes profondes & ces regrets infinis, & qui communique ces craintes aux hommes que la raiſon n'a pas fortifiez contre les accidens de la fortune, & qui ne jouïſſent pas du preſent, parce que l'avenir les trouble, les effraye & les jette dans de véritables angoiſſes, en leur faiſant enviſager qu'ils pourront un jour en être privez. Or il ne faut ni ſe jetter entre

Véritable cauſe de nos craintes, de nos triſteſſes & de nos regrets.

Il ne faut ni ſe jetter entre les bras de la pauvreté.] Ce paſſage

les bras de la pauvreté par la crainte de perdre son bien, ni recourir à l'insensibilité & au celibat pour n'avoir, ni amis, ni enfans à perdre. Il faut se servir de sa raison, & s'en faire un bouclier contre toutes ces sortes d'attaques, quand on aura à les soûtenir. Mais peut-être avons-nous poussé trop loin cette matiere dans un ouvrage comme celui-ci.

Beau précepte de Plutarque.

Les Atheniens fatiguez de la longue & fâcheuse guerre qu'ils avoient contre ceux de Megare pour l'Isle de Salamine, firent une Loi qui défendoit sur peine de la vie d'avancer ni par écrit, ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette isle. Solon ne pouvant souffrir cette infamie, & voyant que la plûpart des jeunes gens ne demandoient qu'à recommencer la guerre, mais qu'ils n'osoient le proposer à cause de cette loi, s'avisa de contrefaire le fou, & fit répandre dans toute la ville par ses domestiques

Cette guerre avoit presque ruiné les uns & les autres.

Solon contrefait le fou pour servir sa patrie.

est corrompu dans le texte: car le mot πεπυῶσθαι n'y peut avoir lieu, ni faire aucun sens raisonnable. J'ai lû comme dans un Mſ. ἀντιτάχθαι. *Il ne faut ni se munir, ni se fortifier par la pauvreté contre la perte des biens.*

Quand on aura à les soûtenir.] Car alors, comme dit fort bien l'Empereur Marc Aurele, on se servira de sa raison, comme on s'en est servi dans toutes les autres rencontres de sa vie.

Firent une loi qui défendoit sur peine de la vie.) C'étoit la coûtume des Athéniens, quand ils avoient fait quelque chose dont ils ne vouloient pas avoir la tête rompuë, ils faisoient une loi pour défendre d'en parler, comme si le silence remedioit à leurs maux & diminuoit leurs fautes, ou leurs pertes. Mais c'est la coûtume de la plûpart des hommes, quand ils ont fait des fautes, ils ne cherchent qu'à s'étourdir & à se tromper.

qu'il avoit perdu le ſens. Cependant il compoſa une belle Elegie, qu'il apprit par cœur pour la reciter en public, & un jour qu'on ne s'attendoit à rien moins, il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa tête, & courut à la place, où le peuple s'étant aſſemblé autour de lui, il monta ſur la pierre, d'où les Herauts avoient accoûtumé de faire leurs proclamations, & chanta cette Elegie, qui commence, *Je ſuis un Heraut qui viens vers vous de l'agréable Salamine après avoir com-*

A Athenes il n'y avoit que des malades qui portaſſent des chapeaux.

Elegie de Solon, appellée Salamine. *Son deſſein.*

Il ſortit de ſa maiſon avec un chapeau ſur ſa tête.) C'eſt-à-dire, qu'il ſortit avec tout l'équipage d'un malade; car à Athénes, il n'y avoit que les malades qui portaſſent des chapeaux, & *porter un chapeau*, entroit dans les ordonnances du Medecin, comme cela paroît par les Livres de Platon. Auſſi Juſtin en parlant de cette ſortie de Solon, dit, *Deformis habitu more vecordium in publicum evolat.* Solon fut bien moins hardi & moins zelé que Demoſthene ne le fut longtemps après dans une occaſion ſemblable. Après la mort d'Epaminondas, les Athéniens défaits de cet ennemi, qui les tenoit en crainte, s'abandonnerent au luxe & aux plaiſirs, conſumerent en jeux & en ſpectacles les deniers deſtinez à la paye des ſoldats & aux néceſſitez de la République, & firent une ordonnance, par laquelle ils condamnoient à la mort celui qui auroit la temerité de leur parler de reforme. Demoſthene n'eut point recours à une folie feinte, il parla au peuple avec toute la liberté & toute l'audace que l'amour de la patrie peut & doit inſpirer à un homme de bien, comme nous le voyons dans deux de ſes Olynthiennes.

Il monta ſur la pierre, d'où les Hérauts ont accoutumé de faire leurs proclamations.] Dans la place publique d'Athénes il y avoit une pierre, ſur laquelle les Herauts & les Sergens montoient pour faire leurs publications pour les ventes. Il eſt parlé de cette pierre dans les Bacchides de Plaute Act. IV. Sc. VII.

O Stulte, ſtulte, neſcis venire te!
Atque in eo ipſo aſtas lapide, ubi præco prædicat.

O le grand fou! Tu ne ſçais pas que tu vas être vendu, & que tu eſt près de la pierre d'où le Heraut fait ſes publications, ou comme nous parlons, *ſes criées.*

posé pour cette assemblée ce beau discours en vers. Cet ouvrage est appellé *Salamine*, & il est de cent vers parfaitement beaux. Solon n'eût pas plûtôt achevé de les chanter, qu'ils se mirent à les louër hautement, & que Pisistrate même exhorta & encouragea si bien les Citoyens à l'en croire, que la loi fut revoquée sur le champ, la guerre resoluë, & Solon élû Général.

Promontoire de l'Attique sur la côte de Phalere à xx. stades d'Athénes.

Pendant la fête des petits mystéres de Cerés.

Stratageme de Solon pour surprendre Salamine.

Pour commencer donc cette expedition, on dit qu'il s'embarqua avec Pisistrate, & qu'il alla au promontoire de Coliade, où toutes les Dames Athénienes étoient assemblées pour faire le sacrifice annuel à Cerés. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya à Salamine un homme, en qui il se fioit entiérement, qui fit semblant d'être un transfuge, & dit à ceux de Megare, qui tenoient alors cette isle, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athéniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade. Les Megariens le crurent, & envoyerent sur l'heure même des soldats. Solon qui étoit aux aguets sur la pointe du promontoire, n'eût pas plûtôt vû sortir leur vaisseau du port de Salamine, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athénes, donna leurs habits, leur coëffure & leur chaussure aux plus jeunes de ses soldats qui n'avoient point encore de barbe, leur fit cacher des poignards sous leur robe, & quand il les eut équipez, il leur commanda de danser tous en-

ſemble ſur le bord de la mer, juſqu'à ce que leurs ennemis fuſſent à terre & que leur vaiſſeau ne pût plus échapper. Cela étant exécuté, les Megariens trompez par ces danſes qu'ils découvrirent de loin, approcherent avec une entiere confiance, & étant abordez, ce fut à qui deſcendroit le premier pour aller ravir ces femmes; mais on les reçut ſi bien, que pas un ne ſe ſauva, & qu'ils furent tous tuez ſur la place. Les Athéniens s'embarquerent tout auſſi-tôt, & ſe rendirent maîtres de Salamine ſans aucune difficulté.

D'autres diſent que Solon ne la ſurprit pas de cette maniere; mais qu'ayant reçu cet Oracle d'Apollon: *Va appaiſer par des Sacrifices les manes des Heros qui ont été les chefs de leur patrie, & qui ſont enterrez près de l'Aſope vers le ſoleil couchant,* il paſſa de nuit à la Salamine, immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée. Les Athéniens lui donnerent enſuite cinq cent Volontaires, auſquels par un décret ils s'engagerent de laiſſer l'entiere diſpoſition de l'Iſle, s'ils venoient à la prendre. Solon s'em-

Il y avoit ſans doute à Salamine un fleuve de ce nom.

Vers le ſoleil couchant.) Dans les paroles de l'Oracle εἰς ἥλιον, il faut lire à cauſe du vers ἐς ἠέλιον, comme dans les manuſcrits.

Immola des victimes ſur le tombeau des Heros Periphemus & Cychrée.] Periphemus eſt inconnu. Pour Cychrée, il étoit Roi de Salamine, où il eut un temple. Pauſanias écrit que les Athéniens dans une bataille navale contre Xerxes, virent un grand ſerpent ſur un de leurs vaiſſeaux, & qu'ayant conſulté l'Oracle, il leur fut répondu que c'étoit le Heros Cychrée.

barqua donc ſur quelques batteaux de pêcheurs, qui étoient ſuivis d'un vaiſſeau à trente rames, & alla jetter l'ancre près de Salamine à une pointe qui regarde l'Eubée.

Les Megariens qui étoient dans la place, en ayant eu quelque vent, ſans en ſçavoir pourtant rien de certain, coururent aux armes avec beaucoup de tumulte & de déſordre, & envoyerent à la découverte un vaiſſeau, lequel s'étant approché trop près, fut pris par Solon qui retint ceux qui le montoient, & mit à leur place les plus braves des Athéniens à qui il ordonna de s'approcher de la ville, en ſe tenant clos & couverts le plus qu'ils pourroient, & lui avec le reſte de ſes troupes il alla par terre attaquer les Megariens, & pendant qu'il combattoit, ceux qui étoient dans le vaiſſeau s'emparerent de la ville.

Il ſemble même que ce qui ſe pratiquoit anciennement, rende témoignage à la vérité de cette tradition; toutes les années en certain temps un vaiſſeau Athénien navigeoit ſourdement vers Salamine; des gens venoient au-devant avec grand bruit; un Athénien ſautoit à terre les armes à la main, & alloit avec de grands cris donner tête baiſſée ſur cette troupe vers le promontoire de Scirade, où l'on voit encore un Temple de Mars, qui a été bâti par Solon; car ce fut là qu'il défit les Megariens, & qu'il renvoya ceux qui ne périrent pas dans le combat,

Toute l'Iſle de Salamine étoit appellée Sciras d'un heros nommé Scirus.

combat, après leur avoir imposé telles conditions qu'il voulut.

Malgré ces traitez, les Megariens s'opiniâtrerent à vouloir recouvrer leur Isle; mais enfin, après avoir fait & souffert les uns & les autres beaucoup de maux, ils prirent les Lacedémoniens pour juges, & le bruit commun est que l'autorité d'Homere servit extremement à Solon; car le jour qu'on devoit juger ce differend, Solon allegua en pleine assemblée un vers du dénombrement des vaisseaux, auquel il en ajoûta adroitement un autre, qui décidoit la chose en sa faveur; après avoir dit, *Ajax mena douze vaisseaux de Salamine*, il continua: *& les alla ranger où étoit la flotte des Atheniens.*

L'autorité d'Homere servit beaucoup à Solon.

Vers ajoûté à Homere par Solon.

Mais les Atheniens rejettent ce bruit, comme un conte puerile & impertinent, & ils disent que Solon fit voir clairement aux Juges que Philæus & Eurysaces, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de Bourgeoisie à Athenes, donnerent en récompense leur Isle aux Atheniens, s'établirent, l'un à Brauron, & l'autre à Melite, deux bourgs de l'Attique, & habiterent le canton, qui de ce Philæus fut appellé le canton des Phi-

Salamine donnée aux Atheniens par les fils d'Ajax.

Et les alla ranger où étoit la flotte des Atheniens.] Par ce vers supposé, Solon vouloit prouver que les Salaminiens regardoient les Atheniens comme leurs maîtres. Mais la fausseté de ce témoignage étoit trop évidente; car il y a dans Homere plusieurs passages qui prouvent que les vaisseaux d'Ajax occupoienr un poste bien different, & qu'ils étoient rangez près des Thessaliens. V. le IX. Liv. de Strabon.

Morts comment enterrez à Athenes, à Salamine, & à Megare.

læides, où Pisistrate étoit né. Et pour fermer encore mieux la bouche aux Megariens, il prouva par les enterremens que Salamine étoit d'Athenes, parce qu'à Salamine on enterroit les morts comme à Athenes, & non pas comme à Megare; car à Megare on les enterroit le visage tourné vers le soleil levant, au lieu qu'à Athenes & à Salamine on les enterroit le visage tourné vers le couchant. Hereas de Megare nie pourtant ce fait, soûtient qu'à Megare on les enterroit aussi le visage tourné vers le couchant, & établit le droit de Megare sur une preuve encore plus forte que celle de Solon, car il fait voir qu'à Athenes chaque mort avoit son tombeau, au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble. Mais enfin ce qui donna l'avantage à Solon, ce furent certains oracles Pythiques qu'il allegua, & où le Dieu avoit appellé Salamine, *Ionienne*. Ce different fut décidé par cinq Spartiates, Critolaïdas, Amomphatetus, Hypsechidas, Anaxilas & Cleomene.

Et par consequent elle dépendoit d'Athenes; car anciennement l'Ionie ne comprenoit que l'Attique.

Un si heureux succès donna beaucoup de re-

Car à Megare on les enterroit le visage tourné vers le Levant.] Elien écrit pourtant qu'on les enterroit à Megare comme cela se rencontroit, sans y prendre garde. Liv. VII. Chap. XIX.

Car il fit voir qu'à Athenes, chaque mort avoit son tombeau; au lieu qu'à Megare, comme à Salamine, on mettoit trois ou quatre morts ensemble.) A Athenes chaque mort avoit son tombeau, parce que les Atheniens avoient un grand territoire; mais ceux de Sàlamine & ceux de Megare étant fort à l'étroit, étoient forcez de mettre trois& quatre morts ensemble.

putation & d'autorité à Solon, mais il acquit encore plus d'estime & de consideration parmi les Grecs, par le beau discours qu'il fit pour le temple de Delphes; car il prouva si bien aux Atheniens qu'il y alloit de leur honneur de secourir Delphes, & de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cirrhéens, & il leur remontra avec tant de force que pour l'amour du Dieu, ils devoient voler à la défense de son temple, que les Amphictyons, touchez de ses raisons, déclarerent la guerre aux Cirrhéens, comme le témoignent plusieurs Auteurs, & particulierement Aristote dans le traité

Discours de Solon pour le temple de Delphes.

C'étoient des juges députez de toute la Grece pour assister à un conseil general.

Et de ne pas abandonner ce sanctuaire à l'insolence & au pillage des Cirrhéens.] Les Habitans de Cirrhe sur le golfe de Corinthe, firent des courses dans le territoire de Delphes, en conquirent une partie & alloient assieger Delphes pour piller le temple, si les Amphictyons n'y eussent donné ordre en envoïant à son secours Clysthene, Tyran de Sicyone, & Solon. Ces deux chefs allerent d'abord assieger Cirrhe; ayant consulté l'Oracle sur le succès de ce siege, il leur fut répondu, *qu'ils ne prendroient cette place qu'après qu'ils auroient fait ensorte que les flots de la mer de Cirrhe baignassent son territoire.* Comme ils étoient fort embarrassez sur le sens de cette réponse, Solon dit qu'on accompliroit l'Oracle en consacrant toutes les terres de Cirrhe à Apollon; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen, & s'étendant jusqu'au golfe, il se trouveroit véritablement que les flots de la mer baigneroient ses frontieres. Cela étant exécuté, la ville fut prise, & les Citoyens punis de leur audace & de leur impieté. Depuis ce tems-là Cirrhe fut l'Arsenal de Delphes.

Que les Amphictyons.] C'étoient des Juges qui tenoient comme les Estats Genéraux de toute la Grece; car les douze peuples qui habitoient autour de Delphes envoyoient chacun leurs Députez pour assister à ce Conseil, qui se tenoit deux fois l'année aux Thermopyles, & où l'on déliberoit de toutes les affaires, qui concernoient le repos de la Grece, & sur tout de celles, qui régardoient la Religion. Ils étoient les Protecteurs du Temple de Delphes.

qu'il a fait de ceux qui avoient vaincu aux jeux Pithyques, où il attribuë formellement ce décret à Solon. Il ne fut pourtant pas élu Général pour cette guerre, comme Hermippus assûre qu'Evanthes de Samos l'avoit écrit; Outre que l'Orateur Eschine n'en dit rien, on trouve le nom d'Alcmæon seul dans les Registres de Delphes.

Atheniens punis pour avoir violé le sacré asyle des temples

Conjuration de Cylon.

Ce temple étoit dans la citadelle.

Il y avoit déja fort long-tems que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens, pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon. Car ces malheureux s'étant refugiez dans le temple de Minerve, l'Archonte Megacles leur persuada de

Qu'Evanthes de Samos.) Il y avoit deux autres Auteurs de ce nom, l'un de Cyzique & l'autre de Milet. Je ne sçai duquel des trois est l'histoire d'un loup-garou, dont parle Pline, *Evanthes*, dit-il, *qui est un Auteur considerable parmi les Grecs, nous apprend que les Arcadiens écrivent que dans leur pays il y a une famille d'un certain Antæus, de laquelle un homme choisi par le sort va à un certain étang, se deshabille, pend ses habits à un chéne, traverse l'étang, s'en va dans les deserts, & se change en loup.*

Il y avoit déja long-tems que la vengeance Divine poursuivoit les Atheniens pour punir le meurtre qui avoit été fait des complices de la conjuration de Cylon.) Cylon étoit un Athenien d'une très-ancienne Noblesse, qui ayant épousé la fille de Theagene, Tyran de Megare, s'empara de la Citadelle d'Athenes, pendant la fête des jeux Olympiques, sur la foi d'un Oracle d'Apollon, qui lui ordonnoit de faire cette entreprise pendant la plus grande fête de Jupiter. Il crut qu'il n'y avoit pas de plus grande fête pour ce Dieu que le jeux Olympiques, & il ne prit pas garde qu'on celebroit à Athenes une très grande fête appellée *Diasia*, en l'honneur de Jupiter, & que c'étoit peut-être de celle-là, dont Apollon avoit parlé. Quoiqu'il en soit, cette équivoque suffit pour justifier l'Oracle; car les Oracles n'ont jamais tort. Cylon fut assiegé dans la Citadelle, & si pressé par la faim & par la soif, qu'il

venir se presenter en jugement, & comme ils ne poùvoient se resoudre à quitter leur asyle, il leur conseilla d'attacher un fil à la statuë de la Déesse, leur faisant entendre que pendant qu'ils tiendroient ce fil, ils ne seroient pas moins en sûreté que s'ils étoient dans le temple même; mais ce fil s'étant rompu quand ils furent vis-à-vis le temple des Furies, Megacles & ses Collegues, se saisirent de la plûpart d'eux, alleguant que, puisque ce fil s'étoit rompu de lui-même, c'étoit une marque visible que la Déesse leur refusoit sa protection, & ne vouloit pas les tenir en sa garde. Ceux qui furent pris furent lapidez sur le champ; On alla égorger au pied des autels, ceux qui s'étoient sauvez dans le temple de ces formidables Déesses, & il n'en échappa que ceux qui purent aller se jetter aux pieds des femmes des ces Officiers, qui à cause de cette action abominable furent appellez *maudits* & *excommuniez* & regardez comme

Ses huit Collegues. Car il y avo't toutes les années neuf Archontes.

Officiers appellez maudits & excommuniez à cause d'un meurtre qu'ils avoient commis.

se sauva avec son frere, & laissa ses troupes, qui la plûpart périrent de misere, & les autres s'étant refugiez dans le temple de Minerve, eurent le sort que Plutarque rapporte ici; ils furent égorgez dans les temples & à la vûë des autels, dont on les avoit arrachez ou par force, ou par adresse. Les Dieux, offensez de ce sacrilege, envoyerent de grands fleaux aux Atheniens, qui pour les appaiser, excommunierent & maudirent publiquement les Auteurs de ce crime, eux & leurs descendans, & exilerent toutes les familles de ceux qui restoient, ce qui causa encore long-tems après de fort grands desordres. Cette Conjuration de Cylon fut faite du tems même de Solon vers l'Olympiade XLV. 598. ans avant J. C. Car il est certain que Megacles fut Archonte la premiere année de cette Olympiade.

Furent appellez maudits & excommuniez.) J'ai conservé ce dernier terme, parce que les An-

l'objet de la haine publique. Ceux qui resterent du parti de Cylon, ayant repris le dessus avec le tems, & étant devenus les plus forts, ne firent ni paix, ni treve avec les descendans de Megacles. Cette sédition étoit alors dans sa plus grande force, de sorte que Solon, voyant le peuple ainsi divisé, se mit au milieu avec les principaux des Atheniens, & fit tant par ses prieres & par ses remontrances, qu'il persuada à ces *excommuniez* de se soûmettre au jugement de trois cent des plus gens de bien de la ville. La cause fut donc plaidée & Milon du bourg de Phlyée fut accusateur. On condamna tous les *excommuniez*. Ceux qui étoient en vie furent bannis, & on déterra les os de ceux qui étoient morts & on les jetta hors des frontieres de l'Attique. Cependant ceux de Megare profitant de cette occasion, attaquerent les Atheniens, leur prirent Nisée & recouvrerent Salamine.

Morts deterrez pour être bannis.

Ville maritime sur le golfe de Corinthe. Ce fut le port de Megare.

Dans ce même tems-là toute la ville d'Athenes fut troublée par des craintes superstitieuses & par des spectres & des fantômes. Les Devins assûroient même qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit soüillée de crimes &

niens pratiquoient l'excommunication presque de la même maniere que nous. Car lorsque quelqu'un avoit encouru cette peine, on lui défendoit publiquement d'assister aux sacrifices, d'entrer dans les temples, & de participer aux eaux sacrées, c'est-à-dire à l'eau lustrale, comme je l'ay remarqué sur l'OEdipe de Sophocle.

d'abominations qu'il falloit purger. Sur quoi ils firent venir de Crete Epimenide le Pheſtien, qui paſſe pour le ſeptiéme ſage dans l'eſprit de ceux qui ne mettent pas Periandre de ce nombre. Cet Epimenide avoit la réputation d'être un homme ſaint, fort aimé des Dieux & profondement ſçavant dans les choſes divines, ſur tout en ce qui regarde l'inſpiration & les cérémonies les plus myſterieuſes & les plus cachées, c'eſt-pourquoi on l'appelloit de ſon tems le *nouveau Curete*, & *le fils de la Nymphe Balté.* Quand il fut arrivé à Athenes, il fit amitié particuliere avec Solon, & lui fraya le chemin pour publier ſes loix & pour les faire recevoir

Pheſtus, ville de Crete.

Epimenide, ſa grande réputation.

La Nymphe Balté.

Sur quoi ils firent venir de Crete Epimenide le Pheſtien.] Il appelle Epimenide Pheſtien, parce qu'il ſuit l'opinion de ceux qui écrivent qu'il étoit de la ville de Pheſte. Mais le plus grand nombre eſt de ceux qui diſent qu'il étoit de Gnoſſe. Dans Platon on rend ce témoignage à ce Philoſophe, qu'il eut plus d'eſprit que tous les autres hommes, & qu'il prédit la guerre des Perſes pluſieurs années avant qu'on penſât à en faire les préparatifs. Il avoit fait un traité de cinq mille vers de la génération des Curetes & des Corybantes; ſix-mille vers ſur l'expedition de Jaſon; un traité en proſe du Gouvernement & des ſacrifices de ceux de Crete; quatre mille vers ſur Minos & ſur Rhadamanthe; un traité en vers ſur les expiations. Il arriva à Athenes vers l'Olympiade 46. Les Atheniens lui avoient envoyé Nicias, pour l'obliger à faire ce voyage.

C'eſt pourquoi on l'appelloit de ſon tems le nouveau Curete.] Diogene Laërce dit que ce nom lui fut donné par les peuples de Crete. Ils vouloient dire par-là qu'il étoit auſſi ſage & auſſi habile que les Curetes, les Prêtres qui avoient gardé Jupiter enfant.

Et le fils de la Nymphe Balté.] On ne ſçait qui étoit cette Nymphe Balté. Diogene Laërce écrit qu'Epimenide étoit ſi aimé des Nymphes, qu'elles lui donnerent une drogue qu'il conſervoit dans la corne d'un bœuf, & dont une ſeule goute le tenoit long-tems vigoureux & ſain, &

Sagesse d'Epimenide.

au peuple ; car il accoûtuma les Atheniens à faire moins de dépense pour toutes les choses qui regardoient la Religion, & à être plus moderez dans leur deüil, en mêlant d'abord à leurs obseques certains sacrifices, qu'il substitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant & ausquelles la plûpart des femmes étoient particulierement attachées; mais ce qui est plus considérable, par des propitiations, par des expiations & par des fondations de temples & de chapelles, il purifia & sanctifia si bien la ville, qu'il la rendit soûmise & obéïssante à tout ce qui étoit juste, & beaucoup plus souple, plus docile & plus portée à vivre désormais en bonne intelligence & avec union.

Atheniens Barbares dans leurs obseques avant Solon.

Les femmes sont toujours plus attachées que les hommes aux coutumes superstitieuses quelque dures qu'elles soient.

On conte aussi de lui, que voyant le port

l'exemptoit de la nécessité de prendre aucune autre sorte de nourriture.

Qu'il substitua à la place des coûtumes dures & barbares qui regnoient auparavant.) Il veut parler sans doute de la coûtume de se meurtrir & de se déchirer le visage.

Par des propitiations, par des expiations & par des fondations de Temples.] Dans ces propitiations d'Epimenide on reconnoît quelques traces de l'expiation des Hébreux, comme elle est décrite dans le XVI. Chap. du Levitique car on écrit qu'il prit des brebis toutes blanches & d'autres toutes noires, qu'il les mena dans le lieu de l'Areopage, & que les laissant aller, il ordonna à ceux qui les suivoient, que par tout où elles se coucheroient, ils les immolassent sur le lieu même au Dieu qui y présidoit ; ce qui fut exécuté, & à chaque endroit on élevoit un autel, d'où vient que dans les bourgs de l'Attique on trouvoit beaucoup d'autels sans nom, anciens monumens de cette cérémonie. Il fit bâtir aussi plusieurs chapelles & plusieurs Temples ; & entre autres *Contumeliæ fanum & impudentiæ.*

de

de Munychia, après l'avoir long-temps consideré, il dit à ceux qui l'accompagnoient: *Que les hommes sont aveugles & ignorans dans l'avenir! Si les Athéniens sçavoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville, ils le mangeroient, pour ainsi dire, à belles dents.* On dit que Thales eut un pressentiment tout pareil; car il ordonna qu'on l'enterrât dans le plus méchant lieu, dans le lieu le plus désert du territoire de Milet, & prédit aux Milesiens que ce seroit-là un jour le marché public de leur ville. Les Athéniens donc, ravis d'admiration pour la vertu & pour la sagesse d'Epimenide, voulurent le combler de presens & d'honneurs, mais il les refusa, & ne voulut qu'une seule branche de l'olivier sacré qu'il emporta dans son pays.

La seule chose qu'Epimenide voulut recevoir des Athéniens.

Après son départ, Athénes délivrée de la malediction Cyloniene par le bannissement & par la punition de ceux qui l'avoient encouruë, retomba dans ses premieres dissentions pour le gouvernement de la République, & se divisa en autant de partis, qu'il y avoit de differentes sortes d'habitans dans l'Attique. Car les Montagnards tenoient pour le gouvernement po-

Peuples enclins à un gouvernement different selon les diferens lieux qu'ils habitent.

Si les Athéniens sçavoient tous les maux que ce lieu causera à leur ville.] L'effet de cette prédiction arriva la CXIV. Olympiade, c'est-à-dire, près de 270. ans après qu'elle fut faite. Car Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garnison dans la forteresse de Munychia.

Car les Montagnards tenoient pour le Gouvernement populaire.] Ce passage est remarquable, en ce qu'il marque l'esprit des peuples, qui aiment un Gouvernement different selon les lieux qu'ils habitent. Ceux qui habitent les mon-

pulaire; ceux de la plaine vouloient un Etat Oligarchique, & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empêchoient l'un & l'autre des deux partis opposez d'avoir l'avantage. D'ailleurs la division qui naît ordinairement entre les pauvres & les riches à cause de leur inégalité, étoit alors plus enflammée que jamais, de maniere que toute la ville se trouvoit dans un très-pressant danger, & sembloit n'avoir d'autre moyen de se garantir du naufrage, que de se soûmettre au pouvoir d'un seul. Les pauvres, se trouvant obligez envers les riches pour des dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits ou à leur donner tous les ans le sixiéme des fruits de leurs terres, c'est pourquoi on les appelloit *Sixenaires* & *Mercenaires*, ou à engager leurs propres personnes, ce qui les reduisoit au pouvoir

Les pauvres d'Athénes pourquoi appellez Sixenaires & Mercenaires.

tagnes, sont ordinairement plus amateurs de la liberté, c'est pourquoi ils veulent un Gouvernement populaire. Ceux de la plaine, communement plus riches & plus polis, & par consequent plus ambitieux, panchent vers l'Oligarchie, parce qu'ils espérent d'être du nombre de ceux qui gouverneront; Et ceux de la côte participant des inclinations des uns & des autres, veulent un Gouvernement qui tienne de la Democratie & de l'Oligarchie, c'est-à-dire que le peuple ait la liberté des suffrages, & le petit nombre le pouvoir de juger & de décider.

Ou à engager leurs propres personnes.] C'est ce que les Romains imiterent pendant long-temps; car par une des loix des XII. tables, le débiteur qui ne payoit point, étoit adjugé à ses créanciers qui le gardoient chez eux en prison, ou le vendoient. La loi même leur permettoit de le mettre en pieces, & de partager entre eux son corps; mais personne n'usa jamais d'un droit si atroce & si contraire à l'humanité.

de leurs créanciers, qui se les faisoient adjuger, & qui les retenoient pour leurs esclaves, ou les envoyoient vendre dans les pays étrangers; la plûpart même étoient forcez de vendre leurs propres enfans; car il n'y avoit point de loi qui l'empêchât, ou bien ils étoient contraints d'abandonner leur patrie, pour se soustraire à la cruauté de ces usuriers impitoyables.

Enfin le plus grand nombre de ces malheureux, & ceux qui se trouverent les plus forts & les plus resolus, s'étant assemblez, s'encouragerent à ne plus souffrir cette barbarie, & à élire pour chef un homme de confiance, avec lequel ils iroient délivrer ceux qui n'avoient pas pû payer à temps, obtiendroient un nouveau partage des terres & changeroient entierement le gouvernement de l'Etat. Dans cette extrémité les plus sages des Athéniens, voyant que Solon étoit le seul qui ne fût point suspect à aucun des deux partis, car il n'avoit trempé ni dans l'injustice des riches, ni dans la revolte des pauvres, se mirent à le prier de s'entremettre des affaires & d'appaiser tous ces differends.

Phanias de Lesbos écrit pourtant qu'en cette occasion Solon usa de ruse, & qu'il les trompa *Phanias d'Eresse ville de Lesbos con-*

Phanias de Lesbos.] Il étoit d'Eresse, ville de l'Isle de Lesbos. On cite de lui plusieurs ouvrages; un des plantes; un autre de la mort des Tyrans; un autre des Tyrans du siecle; un autre des Magistrats d'Eresse; un autre des Philosophes Socratiques; un autre des dissertations de Posidonius.

temperain de Theophraste & disciple d'Aristote.

On peut tromper les hommes quand c'est pour leur bien.

tous également pour le salut de la République, car il promit secretement aux pauvres un nouveau partage des terres, & il fit espérer aux riches la confirmation de leurs contrats. Mais après avoir balancé long-temps s'il se chargeroit d'une chose si difficile, par la crainte qu'il avoit de se voir exposé en même temps à l'avarice des uns, & à l'insolence des autres, enfin il fut élu Archonte après Philombrotus, & nommé Arbitre souverain & Legislateur du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres le recevant comme homme de bien. On dit même qu'il courut alors un mot de lui, *que l'égalité n'engendre point de guerre*, mot qui plut merveilleusement aux pauvres & aux riches, parce que les premiers esperoient de parvenir à cette égalité & de contrebalancer leurs ennemis par le nombre & par la mesure des terres distribuées, & que les autres s'attendoient de tirer le même avantage de leur dignité & de leur vertu; de sorte que les deux partis étant pleins d'esperance, ceux qui étoient à leur tête ne cessoient de presser Solon de se faire Roi, & de prendre hardiment la conduite d'une ville où il avoit déja toute l'autorité. La plûpart même des Citoyens, qui n'étoient ni de l'un ni de l'autre parti, voyant qu'il étoit très-difficile d'attendre de la raison humaine & des loix un changement favorable, n'étoient pas

Beau mot de Solon sur l'égalité.

Les Athéniens pressent Solon de se faire Roi.

éloignez de communiquer le pouvoir ſuprême à un ſeul, qui fût très-homme de bien.

Il y en a auſſi qui diſent qu'il reçut un oracle de Delphes conçu en ces termes: *Sieds-toi au milieu de la poupe du vaiſſeau, & prens en main le gouvernail, la plûpart des Athéniens te ſeront favorables.* Ses amis ſur tout l'accuſoient de baſſeſſe & de lâcheté de n'oſer accepter la Monarchie de peur d'être appellé Tyran, *comme ſi tous les jours la tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis; N'en a-t-on pas vû*, diſoient-ils, *un bel exemple en Eubée où Tynnondas a regné? Et aujourd'hui même Mytilene*

Un oracle l'y exhorte.

Comme ſi tous les jours la Tyrannie ne devenoit pas une Royauté legitime, par la vertu de ceux qui s'en ſont ſaiſis.] Cela eſt fondé ſur cette Maxime, que la domination appartient naturellement à ceux qui ont le plus de vertu, & qui par-là peuvent rendre heureux ceux qui leur obéïſſent. Mais cette Maxime n'eſt vraye, que lorſque la domination eſt déferée à quelqu'un du conſentement de tout un peuple. Celui qui l'uſurpe ou par force ou par adreſſe, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, ne peut jamais ceſſer d'être un Tyran, parce que la Tyrannie la plus longue n'eſt qu'une injuſtice plus long-tems continuée, & qui ne peut être effacée par les plus grandes vertus. Ce n'eſt que dans les ſucceſſeurs du Tyran que la Tyrannie peut devenir avec le temps une Royauté legitime.

En Eubée où Tynnondas a regné.) Je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû ailleurs de ce Tynnondas, Tyran d'Eubée.

Et aujourd'hui même Mitylene n'eſt-elle pas heureuſe ſous le ſceptre de Pittacus.) Pittacus l'un des ſept Sages de Grece, ſe rendit le maître de Mitylene. Le Poëte Alcée, qui étoit de la même ville & ſon contemporain, écrivit ſur cela contre lui & le déchira dans ſes vers, comme il déchiroit les autres Tyrans. Pittacus mépriſa ſes ſatires, & après avoir appaiſé par ſon autorité les déſordres & les ſéditions qui regnoient parmi ſes Citoyens, & rétabli parmi eux le calme, il ſe-

n'est-elle pas heureuse sous le sceptre de Pittacus?

Solon refuse la Royauté.

Toutes ces raisons n'ébranlerent pourtant pas Solon; il se contenta, dit-on, de répondre à ses amis, *C'est un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'issuë.* Et dans ses Poësies, il dit en s'adressant à son ami Phocus, *Si j'ai épargné ma patrie, & que je n'aye pas voulu m'en rendre le Tyran, ni m'élever par la force & par la violence en me dèshonorant & en soüillant toute la gloire que j'avois acquise, je n'en ai point de honte, & je ne m'en repens point, au contraire je prétends avoir surpassé par-là tous les hommes.* Ce qui prouve qu'avant même qu'il eût composé ses loix il étoit dans une fort grande réputation. Pour ce qui est de ce qu'on disoit de lui en se mocquant de ce qu'il avoit rejetté la souveraine puissance, il le rapporte lui-même en ces termes dans ses Poësies, *Le bon esprit, dit-on, & la prudence ont bien manqué à Solon, d'avoir refusé le beau present que Dieu lui faisoit. Après qu'il a eu enfermé une grosse proye dans son filet, il n'a sçu le tirer, faute d'esprit & de courage; Car si l'un & l'autre ne lui eussent manqué, pour être le maître de tant de thrésors, & pour regner un seul jour à Athénes, il ne se seroit pas soucié d'être écorché vif le lendemain, & de voir exterminer toute*

La Royauté n'a point d'issuë.

Un Tyran se dèshonore & souille toute la gloire qu'il pouvoit avoir acquise avant que d'être Tyran.

Sentiment des méchans & du peuple sur les richesses & sur les grandeurs.

démit volontairement de son pouvoir & rendit la liberté à sa patrie. Amiot s'est fort trompé en mettant Corinthe, au lieu de Mitylene.

C'est un beau pays que la Royauté, mais il n'a point d'issuë.) Il veut dire qu'il n'y a point de porte sûre & honnête pour en sortir. Car on est ou la victime de ceux qui succedent, ou l'objet de leur mépris. Et c'est ce qui a été confirmé par beaucoup d'exemples.

sa race. Voilà comment il fait parler de lui le peuple & les méchans.

Cependant quoiqu'il eût refusé la Royauté, il ne se porta pas plus mollement ni plus lâchement au maniment des affaires, & on ne le vit ni céder aux plus puissans dans l'établissement de ses loix, ni rien faire par complaisance pour ceux qui l'avoient élû. Véritablement il y eut de certaines choses ausquelles il ne toucha point; mais ce fut parce qu'elles lui parurent bien, & qu'il craignit qu'après avoir remué & bouleversé toute la ville, il n'eût plus la force de la rétablir & de la remettre en meilleur état. Il ne fit que les changemens qu'il crut pouvoir persuader à ses Citoyens par de belles paroles, ou leur faire recevoir par autorité, en mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice; c'est pourquoi quelqu'un lui ayant demandé quelque temps après, si les loix qu'il avoit données aux Athéniens, étoient les meilleures, il répondit, *Oui, ce sont les meilleures de toutes celles qu'ils étoient capables de recevoir.*

Pour bien gouverner, il faut mêler la force avec la justice.

Ce que des Auteurs modernes écrivent que les Athéniens ont accoûtumé de cacher la dureté des choses en les adoucissant par des noms plus honnêtes & plus gracieux, comme lorsqu'ils appellent les Courtisanes, *des Amies*, les imposts, *des contributions*, les garnisons, *les Gardes des Villes*, & la prison, *la maison*, ce fut une in-

Coûtume des Athéniens d'adoucir la dureté des choses par la beauté des noms.

vention de Solon, qui appella l'abolition des dettes *la décharge*, car sa premiere Ordonnance fut que toutes les dettes seroient abolies, & que personne ne pourroit plus s'obliger par corps. Il y a pourtant des Auteurs, & entre autres Eurytion, qui écrivent que ce ne fut pas une abolition des dettes, mais une simple diminution des interêts, & que les pauvres, ravis du soulagement qu'ils en tiroient, donnerent eux-mêmes le nom *de décharge* à cette Ordonnance pleine d'humanité, qui comprenoit aussi l'augmentation des mesures, & celles de la monnoye, car la mine qui ne valoit que soixante-treize dragmes, fut portée à cent; De sorte qu'en payant la même chose en valeur,

Solon abolit toutes les dettes & la contrainte par corps

Prix de la monnoye augmenté de plus d'un quart par Solon, pour le profit des débiteurs.

Car la mine qui ne valoit que soixante-treize drachmes, fut portée à cent.) Ainsi le prix de la monnoïe fut augmenté tout d'un coup de plus d'un quart. Il est vrai qu'il y a des Auteurs qui prétendent que l'ancienne mine étoit de soixante-quinze drachmes, c'est-à-dire qu'elle valoit trente-sept livres dix sols & elle fut portée à cent, ce qui faisoit cinquante livres. Solon diminua le poids d'un quart & leur conserva le même prix; par-là les débiteurs payoient les mêmes sommes en valeur courante, & beaucoup moins en poids, & en valeur véritable & réelle. Et afin que cette réformation allât au profit des particuliers, toute leur monnoye étoit réformée pour leur compte, ils payoient seulement pour les ouvriers & pour le coin de la République quatre pour cent.

De sorte qu'en payant la même chose en valeur, & donnant beaucoup moins en poids.) Le Grec dit, *donnant la même chose en nombre de piéces & beaucoup moins en poids.* Mais c'est la même chose, car *valeur* est ici le prix courant. Quant à ce que Plutarque ajoûte *que les débiteurs gagnoient beaucoup sans que lés Créanciers perdissent*, cela fut vrai, parce que la monnoye demeura fixe sur le pied où Solon l'avoit mise. La mine fut toûjours de cent drachmes. Ainsi n'y ayant point de diminution, les Créanciers ne perdirent rien & les débiteurs gagnerent beaucoup.

&

& donnant beaucoup moins en poids, les débiteurs de grosses sommes gagnoient beaucoup sans que les créanciers perdissent.

Cependant la plûpart de ceux qui en ont écrit, soûtiennent que cette décharge fut une pure abolition de toutes les dettes, & que cela s'accorde mieux avec ce que Solon écrit dans ses vers, où il se glorifie *d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux qui marquoient que les heritages étoient engagez; d'avoir rendu toute cette terre libre*,

Où il se glorifie d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux qui marquoient que les heritages étoient engagez.] Plutarque ne peut pas dire que Solon se glorifioit d'avoir ôté de l'Attique les bornes qui faisoient la séparation des heritages, puisqu'il dit dans la page suivante, qu'il ne toucha pas aux terres. Les paroles du texte τῆς προυποκειμένης γῆς ὅρους ἀνεῖλεν, comme Ruauld l'a fort bien remarqué, signifient *qu'il se glorifioit d'avoir ôté de l'Attique les Ecriteaux, qui marquoient que les heritages étoient engagez, hypotequez à des Créanciers.* Car en Grece les proprietaires qui avoient engagé leurs terres, ou leurs maisons, étoient obligez de mettre des Ecriteaux qui marquassent les sommes pour lesquelles ces terres ou ces maisons étoient engagées. Et ces Ecriteaux étoient proprement appellez ὅροι Suidas; ὅρος οὕτως ἐκάλουν οἱ Ἀττικοὶ τὰ ἐπόντα ταῖς ὑποκειμέναις οἰκίαις καὶ χωρίοις γράμματα, ἃ ἐδήλου ὅτι ὑπόκειται δανειστῇ. *On appelle dans l'Attique* ὅρους *les Ecriteaux que l'on met à des maisons, à des terres hypotequées, pour marquer quelles sont engagées à des Créanciers.* Hesychius appelle ces Ecriteaux στήλη, parce qu'on les mettoit sur des colonnes, sur des pilliers. Demosthene dans la II. Oraison contre Onetor, ἐπὶ τὴν προῖκα ὀγδοήκοντα μνᾶς δεδωκέναι, καὶ τίθησιν ὅρους ἐπὶ μὲν τὴν οἰκίαν δισχιλίων, ἐπὶ δὲ τὸ χωρίον ταλάντου. *Il dit qu'il avoit donné en dot quatre-vingt mines; que pour cet effet il avoit mis à sa maison un Ecriteau qui marquoit qu'elle étoit engagée pour deux mille drachmes, & sur sa terre un autre Ecriteau qui marquoit qu'elle l'étoit pour un talent.* C'est-à dire, que la maison devoit mille livres de notre monnoye, & que la terre devoit un talent, c'est-à-dire mille écus. Voilà pourquoi Solon ajoûte, *& d'avoir rendu cette terre libre d'Esclave qu'elle étoit auparavant*, ce qui ne convient qu'à

d'esclave qu'elle étoit auparavant ; & de tous les Citoyens adjugez à leurs Créanciers, d'avoir ramené les uns des terres étrangeres, où on les avoit vendus, & où ils avoient été si long-tems errans, qu'ils avoient oublié leur langue naturelle ; & d'avoir remis en liberté les autres, qui ayant été retenus dans le pays, croupissoient dans une honteuse & miserable servitude.

Soin de Solon de chercher de belles paroles & de belles couleurs pour dresser un Edit.

Solon trompé par ses amis, qui abuserent de sa confiance.

Il est vrai que cette affaire lui attira une avanture fâcheuse, qui lui donna un très-sensible déplaisir ; car comme il travailloit à cette abolition, & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives & l'exorde le plus convenable pour mettre à la tête de son Edit, il communiqua son dessein à Conon, à Clinias & à Hipponicus, qui étoient ses meilleurs amis, & qu'il consultoit dans toutes ses affaires ; il leur dit donc qu'il ne toucheroit point aux terres, mais que pour toutes les dettes il vouloit absolument les abolir : Ses amis plus interressez que fidéles, se hâterent de prévenir la publication de l'Edit, & emprunterent secretement des meilleures bourses de fort grosses sommes, dont ils acheterent des heritages. Après que l'Edit fut publié, comme on vit qu'ils retenoient les heritages sans ren-

des terres engagées, qui ne sont pas moins esclaves que les débiteurs. Ces Ecriteaux faisoient le même effet que font aujourd'hui les pannonceaux qu'on met pour marquer qu'une terre est saisie réellement.

Car comme il travailloit à cette abolition & qu'il cherchoit les paroles les plus persuasives & l'exorde le plus convenable, pour mettre à la tête de son Edit.] Car il n'étoit pas aisé de trouver des raisons & des prétextes plausibles pour faire une declaration si contraire aux interêts des riches.

dre l'argent, on ne manqua pas de rejetter le tout sur Solon, & de l'accuser, non pas d'avoir été trompé par ses amis, mais d'avoir aidé ses amis à tromper les autres. Il est vrai que cette calomnie fut bien-tôt détruite par la remise qu'il fit le premier de cinq talents qui lui étoient dûs; d'autres, comme Polyzelus de Rhodes, en mettent quinze. Cela n'empêcha pourtant pas que ses trois amis ne fussent appellez toûjours depuis *les Creocopides*, c'est-à-dire, *les abolisseurs de dettes.*

Cinq mille écus.

Polyzelus qui avoit écrit les choses memorables de Rhodes.

On faisoit allusion au mot Cecropides *qui étoit le nom qu'on donnoit aux Atheniens, comme descendans de* Cecrops.

D'abord cette Ordonnance ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle abolissoit les dettes, & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'ordonnoit pas un nouveau partage des terres, comme ils l'avoient esperé, & que Solon ne les avoit pas tous rendu égaux en biens, comme Lycurgue l'avoit fait à Lacedémone. Mais il y avoit cette difference entre Lycurgue & lui, que Lycurgue étoit l'onziéme descendant d'Hercule, qu'il avoit déja regné long-tems, & qu'il avoit acquis de l'autorité, des amis & de grandes richesses, ce qui lui fut d'un très-grand secours pour établir la forme du Gouvernement qu'il voulut. Encore avec cela fut-il obligé d'employer plûtôt la force que l'adresse. Il lui en coûta même un œil pour faire passer le point le plus important & le plus capable de rendre une ville heureuse, & d'y faire regner la con-

Difference entre Lycurgue & Solon.

Ce qui contribuë le plus à rendre une ville heureuse.

corde & l'union, qui eſt que parmi les Citoyens il n'y ait ni pauvres ni riches; au lieu que Solon ne peut parvenir à ce point-là, parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne, & qu'il manquoit de tous les autres avantages néceſſaires pour exécuter un ſi grand deſſein. Il fit pourtant tout ce qu'il étoit poſſible de faire avec le peu de puiſſance qu'il avoit en main, n'étant aidé que de bon ſens & de la confiance que ſes Citoyens avoient en lui.

Or il eſt ſi vrai que par ſa declaration il avoit offenſé la plûpart des Citoyens, qui s'attendoient à toute autre choſe, qu'il le témoigne lui-même dans ſes vers : *Ceux qui étoient auparavant enflez de joye & d'eſperance*, dit-il, *me regardent préſentement de travers comme un ennemi. Cependant tout autre en ma place, & avec auſſi peu d'autorité, n'auroit pû venir à bout du peuple, ni le reduire, qu'il ne l'eût auparavant ſuccé & mis à ſec.* Mais il ne ſe paſſa guére de tems, que les Atheniens ne

Parce qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne.] Plutarque a dit au commencement qu'il étoit d'une des plus nobles maiſons d'Athenes, & qu'il deſcendoit du Roi Codrus. Comment dit-il donc ici qu'il étoit d'une famille populaire ou moyenne ? Il veut dire ſans doute, que ſes ancêtres avoient déchu, & que la fortune n'ayant pas répondu à leur nobleſſe, ils furent reduits à la médiocrité.

Qu'il ne l'eût auparavant ſuccé & mis à ſec.] Le Grec dit mot à mot, *qu'il n'eût ôté tout le gras lait*, πῖαρ ἐξεῖλε γάλα. Ce qui paroît avoir été une eſpece de proverbe. Quand on a ôté le gras du lait, il ne reſte que le maigre, ce qu'on appelle le petit lait. Il faut remarquer cette façon de parler, πῖαρ γάλα. On a lu πῖον au lieu de πῖαρ. Mais cela n'eſt pas néceſſaire.

comprissent toute l'utilité qui leur revenoit de cette conduite. Et alors cessant de se plaindre & de murmurer, ils firent en commun un sacrifice, qu'ils appellerent du nom de la déclaration, *le sacrifice de la décharge*, & donnerent à Solon l'intendance des Loix & de la Police, avec un pouvoir si peu limité, qu'ils le firent entierement maître des Charges, des Assemblées, des Jugemens & des Déliberations : il créoit à son gré tous les Officiers, regloit leurs biens, leur nombre, & le tems qu'ils seroient en charge, & cassoit & confirmoit, comme il le jugeoit à propos, toutes les Ordonnances qui avoient été faites auparavant.

Pouvoir sans bornes que les Atheniens donnent à Solon.

D'abord toutes les Loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers, furent cassées, à cause de leur trop grande séverité ; car elles n'ordonnoient pour toutes les fautes qu'une même peine, qui étoit la mort ; de sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse & d'oisiveté, & ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis aussi séverement que les assassins & les sacrileges. Aussi a-t-on fort vanté dans les siécles sui-

Séverité des Loix de Dracon.

D'abord toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers furent cassées.] Dracon fut le premier des Grecs qui condamna à mort les adulteres ; & afin de donner plus d'horreur pour le meurtre, il voulut qu'on fît le procès aux choses inanimées qui avoient tué quelqu'un. Une statuë qui étoit tombée sur quelque personne, étoit bannie, & on ne pouvoit la garder dans le pays.

Orateur qui vivoit du tems d'Alexandre.

vans le mot de Demades, qui dit en parlant de ces Loix, *qu'elles n'avoient pas été écrites avec de l'encre, mais avec du sang*. Et Dracon lui-même interrogé pourquoi il avoit ordonné une peine capitale pour toutes les fautes, avoit répondu que c'étoit *parce que les plus petites lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit pû trouver d'autre punition pour les plus grandes.*

Solon fait une estimation des biens, & partage ses Citoyens par classes, selon leur revenu.

Après avoir annullé ces Loix, Solon voulant laisser les Charges entre les mains des riches, & donner aussi aux pauvres quelque part au Gouvernement, dont ils étoient exclus, fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouverent avoir de revenu annuel cinq cens mesures, tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang, & appellez les *Pentacosiomedimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cent mesures de revenu. Le second ordre fut de ceux qui en avoient trois cent, & qui pouvoient nourrir un cheval de guerre; on les appella les *Chevaliers*; ceux qui n'en avoient que deux cent, firent le troisiéme, & on les nomma *Zeugites*. Tous les autres qui étoient au-dessous, furent compris sous le nom de *Thetes*, c'est-à-dire, de Mercenaires, travaillant de leurs mains, ausquels Solon ne permit d'avoir aucune Char-

Et on les nomma Zeugites.] Ou *Zugites*. Je crois qu'on les appella ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les Chevaliers & les Thetes; comme dans les vaisseaux les rameurs du milieu étoient appellez *Zugites*; ils étoient entre les Thalamites & les Thranites.

ge, il leur laissa seulement le droit d'opiner dans les Assemblées & dans les jugemens du peuple, ce qui au commencement ne parut rien, & se trouva à la fin un très-grand avantage, parce que la plûpart des procès & des differends retournoient toûjours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magistrats. D'ailleurs comme les Loix de Solon étoient écrites avec beaucoup d'obscurité, & qu'elles avoient plusieurs sens contraires, cela augmenta infiniment l'autorité de ce Tribunal; car les differends ne pouvant être décidez par le texte formel des Loix, on avoit besoin de ces Juges de qui dépendoit uniquement la décision, & qui étoient en quelque façon au-dessus des Loix mêmes. Solon parle & s'applaudit assez dans ses vers de cette égalité qu'il avoit introduite: *J'ai donné au peuple*, dit-il, *tout le pouvoir qui étoit juste & raisonnable, sans trop augmenter ni diminuer son autorité. Pour les riches, j'ai aussi pourvû à leur seureté, je les ai mis à couvert de toute insulte, & j'ai également muni les deux partis d'un fort bouclier, afin que l'un ne puisse jamais opprimer injustement l'autre.*

Obscurité des loix fait le crédit & l'autorité des Juges.

Solon s'applaudit assez dans ses vers de cette égalité, qu'il avoit introduite.] Henri Etienne avertit que dans quelques manuscrits au lieu de *ἐξίσωσιν égalité*, il y a *[illegible] autorité*. Et il préfere cette derniere leçon, parce que l'autorité vient du pouvoir d'expliquer les loix à sa fantaisie. Mais je crois la premiere leçon la seule vraye. Car Solon ne s'applaudit pas d'avoir rendu le peuple puissant, mais il s'applaudit avec raison d'avoir également muni les riches

Mais voulant encore plus ſubvenir à la foibleſſe du menu peuple, il fit une Loi qui permettoit à tout le monde de prendre & d'épouſer la querelle de celui qu'on auroit outragé. Si quelqu'un avoit été bleſſé, battu ou maltraité, en quelque maniere que ce pût être, le premier venu pouvoit pourſuivre & mettre en Juſtice celui qui avoit commis l'excès, ce Légiſlateur ayant ſagement voulu accoûtumer par-là ſes Citoyens à ſentir les maux des uns des autres, comme membres d'un ſeul & même corps. Et à cette Ordonnance ſe rapporte un mot qu'on a conſervé de lui; car comme on lui demandoit un jour quelle ville lui ſembloit la plus heureuſe & la mieux policée, il répondit, que *c'étoit celle dont les Citoyens étoient ſi unis, que ceux qui n'avoient pas été outragez ſentoient l'injure faite à leurs Compatriotes, & en pourſuivoient la réparation auſſi vivement que ceux qui l'avoient reçûë.*

Belle loi de Solon, qui regardoit les hommes comme membres d'un même corps.

Quelle eſt la ville la mieux policée & la plus heureuſe.

Il établit le Senat de l'Aréopage, qu'il com-

Il ne fit que rétablir & augmenter ſon autorité.

& le peuple d'un fort bouclier, afin qu'ils ne puſſent être opprimez les uns par les autres, & voilà l'égalité.

Il établit le Senat de l'Areopage.] L'Areopage étoit une colline près de la Citadelle d'Athenes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les Juges s'aſſembloient pour juger les procès criminels, & toutes les affaires les plus importantes qui regardoient l'Etat & la Religion. Il y avoit deux ſiéges d'argent, l'un étoit appellé le *ſiége de l'Impudence*, & l'autre le *ſiége de l'Injure*. L'accuſateur s'aſſeoit ſur celui-ci, & le criminel ſur celui-là. Cet Areopage ne fut pas établi par Solon, puiſqu'il ſubſiſtoit mille ans auparavant ſous le regne de Cecrops, qui après Cranaus nomma ce lieu-là Areopage, *Colline de Mars*, après que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Halirrothius fils de Neptune

poſa

posa de ceux qui avoient été Archontes, & comme il avoit eu cette charge, il fut du nombre des Juges. Mais voyant que l'abolition des dettes avoit rendu le peuple fier & haut à la main, il créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on rapportoit toutes les affaires avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, de sorte que le peuple ne connoissoit de rien qui n'eût été auparavant bien vû & examiné par ce Conseil des quatre cent. Il réserva à l'Areopage, comme à la Cour souveraine, l'intendance générale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix, dont il le fit le dépositaire; & il crut que l'Estat arrêté & affermi par ces deux Cours, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

Il y avoit neuf Archontes toutes les années.

Clisthene, après avoir chassé les Pisistratides y en ajoûta encore cent, & ce fut le Conseil des cinq Cent.

La plûpart des Ecrivains conviennent que l'Areopage doit son établissement à Solon, comme nous l'avons dit, & ce qui semble extrémement autoriser & confirmer ce témoignage, c'est que Dracon ne fait nulle part aucune mention des Areopagites, & ne cite pas mê-

Avant Solon les plus gens de bien de la ville étoient les Juges; Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge, qui fussent honorez de cette dignité; & comme il augmenta beaucoup l'autorité de cette Compagnie, il en fut regardé comme le Fondateur. Il n'y avoit rien de plus grand, ni de plus auguste que ce Senat, ni rien qui égalât la gloire de ces Senateurs. Ils étoient honorez comme des Dieux.

me leur nom, mais il s'adresse toûjours aux Ephetes, quand il s'agit de meurtres, & de causes qui vont à la mort. Cependant la huitiéme loi de la troisiéme table de Solon dit en termes formels, *que tous ceux qui ont été notez d'infamie avant que Solon fût Archonte, soient réhabilitez & rétablis, excepté seulement ceux qui pour cause de meurtre ou de brigandage, ou pour avoir aspiré à la tyrannie, ont été condamnez par l'Areopage, ou par les Ephetes, ou dans le Prytanée par les Rois, & qui étoient actuellement en suite quand cette loi a été faite.*

Juges criminels au nombre de 50. Ils étoient distribuez dans cinq chambres.

C'est-à dire, par les Archontes, dont le premier étoit appellé Roi.

Ces paroles semblent prouver que l'Areopage étoit établi avant que Solon fût en charge, & qu'il eût fait des loix; car qui sont donc ceux qui ont été condamnez par l'Areopage avant Solon, si ce fut Solon qui établit l'Areopage, & qui lui donna toute son autorité? A moins que l'on ne dise, qu'il y a quelque obscurité dans le texte, ou qu'il y manque quelque chose qu'il faut suppléer, & que le sens de la loi est que ceux qui auroient été convaincus des crimes, dont la connoissance appartenoit à la Cour de l'Areopage, aux Ephetes, & au Prytanée, quand cette loi fut faite, demeureroient condamnez, & que tous les autres seroient absous. En effet c'étoit l'intention de Solon.

Cela n'est pas nécessaire, puisque l'Areopage étoit avant Solon.

Parmi ses autres loix, il y en a une bien sin-

Parmi ses autres loix, il y en a une bien singuliere & bien étrange.) Plutarque la condamne formellement dans son traité intitu-

guliere & bien étrange ; C'est celle qui déclare infames ceux qui dans une sédition de ville ne prennent aucun parti. Il ne vouloit pas qu'on fût insensible aux malheurs communs, & qu'après avoir mis sa personne & ses biens en sûreté, on se fit un mérite, & que l'on triomphât de n'avoir pris aucune part aux miseres de sa patrie ; il vouloit que dès le commencement on embrassât le parti le plus juste, que l'on courût le même danger, & qu'on n'atten-

Loi de Solon contre ceux qui dans une sédition demeurent neutres.

lé *Instructions politiques*, vol. II. pag. 813. *Celui*, dit-il, *à qui Dieu a donné le soin de l'estain raisonnable & politique, mesurant la felicité du peuple par la tranquillité & par la douceur, recevra de tout son cœur les autres ordonnances & loix de Solon, & les imitera autant qu'il lui sera possible ; mais il doutera & s'étonnera à quoi pensoit ce personnage quand il ordonna que celui qui dans une sédition demeureroit neutre, & ne prendroit aucun parti, seroit infame.* Il prétend que les gens de bien, demeurant neutres, ne seront suspects à aucun des deux partis, & parlant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, ils pourront plus facilemenr concilier les esprits, & les ramener. Pour moi j'avouë que je ne serois pas du sentiment de Plutarque & que cette loi de Solon, bien loin de me sembler étrange, me paroît au contraire très raisonnable & très sage, le but du Legislateur étant, non pas d'augmenter les séditions, mais de les appaiser. Quand les gens de bien & ceux qui ont le plus d'autorité dans une ville demeurent neutres, les séditions ne s'appaisent que par l'extinction d'un des partis; au lieu que quand ils se jettent dans le parti qui leur paroît le plus juste, ils adoucissent & appaisent ceux, dont ils ont embrassé les interêts, & attirent le respect & la confiance des autres, qui sont persuadez, qu'ils ne cherchent que le salut & l'utilité des deux partis. C'est-pourquoi le Philosophe Favorinus disoit que cette loi de Solon devroit être observée dans les querelles des amis & des freres, contre les amis communs qui ne se déclareroient point. Voilà une grande question de politique dont on ne doit attendre la décision que de ceux qui sont habiles dans cet art.

Qui déclare infames.] Elle les condamnoit encore à un bannissement perpetuel, tous leurs biens confisquez.

dît pas tranquillement de quel côté pencheroit la victoire afin de suivre le victorieux. Mais il y en a une autre qui me paroît ridicule & impertinente ; c'est celle qui permet à une riche héritiere, dont le mari est impuissant, de chercher à se consoler avec tel des parens de son mari qu'elle voudra choisir. Cette loi a pourtant des approbateurs, qui trouvent qu'on ne pouvoit rien ordonner de plus juste contre ceux qui, connoissant leur foiblesse, ne laissent pas d'épouser de riches héritieres, afin de jouïr de leur bien, & font violence à la Nature pour profiter du privilege de la loi ; car, dit-on, ces gens-là voyant que leurs femmes auront la liberté de prendre ailleurs ce qu'elles ne trouveront pas chez elles, ne se marieront point du tout, ou se marieront avec honte & confusion,

Jugement remarquable de Plutarque sur une loi de Solon qui blessoit la pudeur.

Car cette loi rendroit le mari maître du bien de la femme.

C'est celle qui permet à une riche héritiere, dont le mari est impuissant.) Il y avoit une loi qui ordonnoit que les orphelines, qui voudroient se marier, se marieroient à leurs plus proches parens, *orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubunto.* C'est cette loi que Phormion fait valoir dans Terence Phorm. Act. I. Sc. II.

Lex est ut orbæ, qui sunt genere proximi, iis nubant.

Et c'est la même loi que Moyse avoit donnée au peuple de Dieu, Deuteron. xxv. v. Ruth. 2. & dont on voit un bel exemple Marc. XII. 20. & Luc XX. 28.

Solon pour empêcher les impuissans de se marier & de tromper la Nature, abusa de cette loi qui n'étoit faite que pour les heritieres, qui n'étoient pas encore mariées, & qui leur montroit le mari qu'elles devoient épouser, il l'étendit sur celles qui étoient mariées & en pouvoir de mari ; & rien n'est plus opposé à la sagesse ; c'est pourquoi Plutarque a raison de trouver cette loi ridicule & impertinente. Il est bon de prévenir ou de corriger les desordres de ces mariages infructueux, mais il ne faut pas les corriger par un desordre plus grand encore & qui autorise la débauche & la corruption.

& porteront la peine de leur insolence & de leur avarice. C'est d'ailleurs, ajoûtent-ils, une chose très-bien imaginée de n'avoir pas permis à ces femmes de choisir parmi tous les hommes indifferemment, mais seulement parmi les parens du mari, afin que les enfans qui naissent de ce commerce, soient au moins de la même race & du même sang. C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec lui d'un même coin*, & que le mari soit tenu de la voir au moins trois fois le mois; car quoi qu'il n'en vienne point d'enfans, c'est toûjours un honneur qu'il rend à la chasteté de sa femme, & cette marque d'amour qu'il lui donne, éteint beaucoup de sujets de querelles & de mécontentemens, qui arrivent tous les jours, & empêche que ces differends ne produisent enfin la haine, & n'allienent entierement les esprits.

Cela se pratiquoit dans tous les mariages.

Il abolit les dots des autres mariages, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs ma-

Solon abolit les dots des filles qui n'étoient pas uniques.

C'est pour cela aussi qu'il veut que la nouvelle mariée soit enfermée avec son mari, & mange avec lui d'un même coin.) Il semble que Plutarque ait prétendu que Solon n'avoit ordonné cette cérémonie que pour les riches heritieres, qui prenoient des maris impuissans; mais la même chose se pratiquoit dans tous les mariages; & ce Legislateur vouloit donner à entendre par-là, non-seulement que les mariez ne doivent jamais en venir à des paroles fâcheuses, car le coin rend l'haleine douce; mais aussi qu'ils doivent veiller à la conservation l'un de l'autre, le coin ayant la vertu d'émousser la force de tous les poisons, & de les rendre inutiles.

ris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur ; car il ne vouloit pas que le mariage devînt un commerce & un trafic pour le gain, mais qu'il fût toûjours regardé comme une societé honorable pour avoir des enfans, pour vivre agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié reciproque. Ce fut dans cette vûë que Denys le Tyran de Sicile répondit un jour à sa mere, qui le prioit de la marier à un jeune homme de Syracuse : *J'ai bien pû, dit-il, forcer les loix d'une ville pour m'en rendre le Tyran ; mais de forcer les loix de la Nature pour faire de ces mariages hors d'âge, c'est ce qui n'est pas en mon pouvoir.* Aussi faut-il empêcher ces desordres dans les villes, & ne pas souffrir ces conjonctions desassorties, qui n'ont ni le plaisir, ni l'amour pour fondement, où l'on ne fait rien qui ne démente le mariage, & où l'on ne se propose aucune des fins que l'on doit avoir. Un sage Magistrat, ou un prudent Legislateur pourroit fort bien dire à un vieillard qui épouseroit une jeune femme, ce que l'on dit à Philoctete dans une Tragedie, *Malheureux es-tu donc en âge de te marier?* Et s'il voyoit dans la maison d'une vieille un jeune homme s'engraissant à la caresser, comme les mâles des perdrix s'engraissent près de leurs femelles, il le feroit promptement passer de la maison de cette vieille dans celle d'une jeune qui n'auroit point de mari. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Comment le mariage doit être regardé.

Mariages desassortis doivent être defendus.

On louë à bon droit une autre loi de Solon, qui défend de dire du mal des morts; car il y a de la Religion à tenir les morts pour sacrez, de la justice à épargner ceux qui ne sont plus, & de la politique à empêcher les haines d'être immortelles. Il défendit aussi de dire aucune injure à personne dans les Temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les Assemblées du peuple, & dans les Theatres pendant les jeux; & il condamnoit les contrevenans à une amende de cinq drachmes, applicables, trois à l'offensé & deux au thresor public; car de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colere, c'est être d'un naturel trop indocile & trop effrené; & de la retenir par tout, c'est ce qui paroît très-difficile & souvent impossible; or il faut que les loix visent à ce qui est communément possible, si l'on aime mieux faire un exemple utile du châtiment de peu de personnes, que de ne tirer aucun fruit de la punition de plusieurs.

Solon défend de dire du mal des morts.

Quatre lieux où il étoit défendu de dire des injures.

Cinquante sols.

A quoi il faut que visent les loix.

Ce qui arrive necessairement quand les loix ordonnent l'impossible.

On estima fort aussi sa loi sur les testamens.

Loi de Solon sur les testamens.

On estima fort aussi sa loi sur les testamens.] Cette loi est rapportée au long par Demosthene dans sa 11. Oraison contre Stephanus, pag. 683. & elle y est plus étenduë. Solon permit aux véritables Citoyens de disposer de leurs biens comme ils voudroient, à moins qu'ils n'eussent des enfans mâles, nez de légitime mariage, qu'ils n'eussent l'esprit affoibli par la vieillesse, ou aliené par des breuvages, ou par quelque maladie, ou qu'ils ne fussent séduits par les caresses d'une femme, ou par quelqu'une des choses défenduës par les loix, ou violentez par quelque nécessité, ou par la prison. Mais quelque estime qu'on ait eu pour cette loi, j'ose dire qu'elle étoit très-injuste & très-préjudiciable à l'Etat. Elle étoit injuste en ce qu'elle privoit les filles du droit qu'elles

Avant lui on n'avoit pas la permiſſion de teſter ; le bien du mourant alloit toûjours à ceux de ſa famille , & il permit de donner tout à qui on voudroit , quand on étoit ſans enfans , préferant ainſi l'amitié à la parenté , & le choix à la néceſſité & à la contrainte , & rendant chacun véritablement maître de ſes biens. Il n'autoriſa pourtant pas indifferemment toutes ſortes de donations , & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement ſans aucune violence & ſans avoir l'eſprit aliené & corrompu par des breuvages , par des charmes , ou par les attraits & les careſſes d'une femme , perſuadé avec juſtice qu'il n'y a aucune difference entre être ſéduit , & être forcé , & mettant en même rang la ſurpriſe & la force , la volupté & la douleur ,

Solon ne mettoit point de difference entre la violence & la ſedition.

ont naturellement aux biens paternels. Et elle étoit préjudiciable à l'Etat , en ce qu'elle alloit à ruiner l'égalité , car un même homme pouvoit recevoir pluſieurs ſucceſſions de ſes amis,& par conſéquent s'enrichir plus qu'il n'étoit convenable. Solon donnoit donc l'amitié non-ſeulement aux dépens du ſang , mais encore aux dépens de la raiſon & de la bonne politique.

Long-tems après Solon , un Ephore nommé Epitates , ayant eu quelque differend avec ſon fils, pour ſe venger fit à Sparte une loi encore plus ſevere ; car il permit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon bien , & de les donner de ſon vivant ou de les laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit ; c'eſt Plutarque qui le rapporte dans la vie d'Agis & de Cleomene ; & il nous fait bien voir le jugement qu'il faiſoit de cette loi , & le tort qu'elle fit à Sparte , en nous diſant qu'elle ruina un très bel établiſſement , qui étoit la conſervation des héritages dans les familles ; & qu'elle acheva de ſapper le plus ſûr fondement de leur police , en ruinant l'égalité. Il faut dire de plus que ces loix étoient entierement contraires à celle que Dieu avoit donnée à ſon peuple , Nomb. XXVII. 8.

comme

comme des moyens qui peuvent également troubler la raison.

Loi pour regler les excez & la licence des femmes.

Il fit aussi une Loi pour regler les voyages des femmes, leur deüil & leurs sacrifices, & pour empêcher le désordre, l'excez & la licence qui regnoient auparavant. Il leur défendit de sortir de la ville avec plus de trois habits, avec des provisions pour plus d'une obole, & avec un panier plus haut d'une coudée, & leur ordonna de n'aller la nuit qu'en chariot, & precedées d'un flambeau. Il leur défendit de s'égratigner & de se meurtrir le visage aux enterremens, & de faire toutes les autres choses qui arrachoient des larmes & des cris à ceux qui suivoient le convoi & qui n'étoient en aucune maniere parens du mort. Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec lui plus de trois robes, & d'aller aux sepultures d'au-

D'un sol huit deniers.

Il leur défendit de s'égratigner & de se meurtrir le visage aux enterremens.) Les Romains prirent cette Loi de Solon, on la voit encore dans les douze Tables: *Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento. Que les femmes ne s'égratignent point les joües, & qu'elles ne lamentent point aux enterremens.*

Il les empêcha aussi d'immoler un bœuf sur le tombeau du défunt, d'ensevelir avec lui plus de trois robes.) Cette loi étoit conçüe en ces termes dans les douze Tables des Romains: *Sumptum minuito, tria si volet ricinia adhibeto, & vincula purpura. Qu'on diminuë la dépense & qu'on ne jette sur lui que trois robes bordées de pourpre.*

Et d'aller aux sepultures d'autrui après le jour & l'heure de l'enterrement.] Les parens pouvoient aller visiter les tombeaux de leurs parens aussi souvent qu'ils vouloient, & cela étoit regardé comme une action pieuse. Mais il étoit défendu à tous les autres d'y aller après le jour & l'heure du

trui après le jour & l'heure de l'enterrement. La plûpart de ces choses sont encore aujourd'hui défenduës par nos loix, qui ajoûtent, que les hommes même, qui y contreviendront, seront condamnez à l'amende par les Officiers établis pour reformer les abus des femmes, comme des lâches & des effeminez, qui se sont abandonnez à un deüil immoderé, & qui ont eu toutes les foiblesses qu'il inspire aux plus petites femmes.

C'est-à dire par les loix des Romains, comme on le voit par les xij. tables.

Comme la ville d'Athenes se peuploit tous les jours, & que les hommes y accouroient de tous côtez à cause de la grande sûreté dans laquelle on y vivoit, Solon voïant que la plus grande partie du terroir de l'Attique étoit ingrat & sterile, & que les Marchands qui trafiquoient sur mer, n'apportoient rien à ceux qui n'avoient rien à leur donner en échange, exhorta ses Citoyens à cultiver les manufactures & les arts, & fit une loi, que le fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere, qui ne lui auroit fait apprendre aucun mêtier; car pour Lycurgue, qui habitoit une ville où il n'y avoit nuls étrangers, & qui possedoit un si grand territoire, qu'il auroit suffi, comme dit Euripide, à une fois autant d'habitans, &, ce qui

Terroir de l'Attique sterile & ingrat.

Fils dispensé de nourrir son pere, quand il ne lui avoit fait apprendre aucun mêtier.

convoi, parce que leurs visites étoient suspectes, & qu'on pouvoit croire qu'ils n'y alloient que pour violer la sainteté des tombeaux, & pour ramasser les ossemens, dont on se servoit dans les sortileges.

est encore plus considérable, qui se voyoit environné d'une grande multitude d'Ilotes, qu'il étoit dangereux de laisser en repos, qu'il falloit abbattre & humilier par un travail assidu sans aucun relâche, il fit fort bien de décharger ses Citoyens de tous les arts méchaniques & bas, & de ne les accoûtumer qu'au seul exercice des armes; mais Solon qui devoit bien plus accommoder les loix aux choses, que les choses aux loix, & qui connoissoit la nature du païs, qui bien loin d'être en état de fournir à la nourriture d'une populace fainéante & oisive, pouvoit à peine faire subsister les laboureurs, fit aussi très-sagement de relever les arts & les mêtiers par toutes sortes d'honneurs & de privileges, & de commettre le Senat de l'Aréopage pour informer de la maniere dont chacun gagnoit sa vie, & pour châtier ceux qui ne faisoient rien.

Pourquoi les arts & mêtiers devoient être défendus aux bourgeois de Sparte & ordonnez à ceux d'Athenes.

Mais une loi encore plus rigoureuse, c'est celle par laquelle, comme le rapporte Heraclide de Pont, il dispensoit les enfans nez d'une courtisane, de nourrir leur pere; car, *il est évident*, disoit-il, *que celui qui méprise l'honnêteté & la sainteté du mariage, ne voit des femmes que pour assouvir sa passion, & point du tout pour avoir des enfans. Il a donc sa récompense, & il ne s'est reservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.*

Enfans nez d'une courtisane dispensez de nourrir leur pere.

Solon reconnoissoit l'honnêteté & la sainteté du mariage.

Cependant on peut dire en général qu'il y

a beaucoup d'abſurditez dans les loix qu'il a faites touchant les femmes. Par exemple il permet de tuer un adultere qu'on a pris ſur le fait ; mais ſi quelqu'un a enlevé & violé une femme libre, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes, & ſi c'eſt pour la produire, il ne condamne le raviſſeur, qu'à vingt drachmes, à moins qu'elle ne fut de ces femmes qu'on vend publiquement, c'eſt-à-dire, de ces courtiſanes qui ſe proſtituent ſans honte à ceux qui les achetent. Il défend auſſi de vendre ſes filles & ſes ſœurs, à moins qu'on ne les ſurprenne en faute pendant qu'elles ſont encore à marier. Or il n'y a point de raiſon de traiter ſi indifferemment un même crime, & de le punir tantôt avec beaucoup de ſeverité, & tantôt avec beaucoup de douceur, & comme en riant, en ſe contentant d'une legere amende ; ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes, la difficulté

Abſurditez dans les loix de Solon ſur les femmes.

Cinquante livres.

Dix livres.

Car en ce cas-là il n'y avoit point d'amende.

Par exemple, il permet de tuer un Adultere qu'on a pris ſur le fait.] Dracon, comme on l'a déja dit, avoit condamné à mort les adulteres, conformément à la loi des Hebreux. Mais Solon ne voulut pas qu'on fut aſſujetti aux formalitez de la juſtice ; & donna la permiſſion de tuer ceux que l'on prenoit ſur le fait.

Si ce n'eſt qu'on veüille dire que comme l'argent étoit alors fort rare à Athenes.) Cette raiſon ne ſauve pas l'inégalité qui ſe trouve dans ces differentes punitions, & qui me paroît très - injuſte. Un homme qui avoit ravi & violé une femme libre, étoit condamné à une amende de cinquante livres. Et celui qui l'avoit enlevée pour la produire, n'étoit condamné qu'à une amende de dix livres. Ce dernier crime n'eſt-il pas plus grand & plus puniſſable que le premier ?

d'en trouver rendoit ces amendes fort considérables; car dans le reglement qu'il fit pour les frais des sacrifices, il n'apprecie un mouton & un minot de bled, chacun qu'une drachme. A celui qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il lui ordonne seulement cent drachmes, & à celui qui aura remporté le prix dans les jeux Olympiques, il ne lui en ordonne que cinq cent. Il veut qu'on ne donne que cinq drachmes à celui qui aura pris un loup, & qu'une drachme si c'est une louve, l'un étant le prix d'un bœuf, comme dit Demetrius de Phalere; & l'autre le prix d'un mouton. Dans la seiziéme table de ses loix, il met un prix beaucoup plus haut aux victimes extraordinaires & choisies; mais c'est peu de chose, si on le compare avec ce que ces mêmes victimes coûtent aujourd'hui.

Reglement fait par Solon pour les frais des sacrifices.

Dix sols.

Cinquante livres.

Deux cent cinquante livres.

Cinquante sols.

A celui qui aura vaincu dans les jeux Isthmiques, il lui ordonne seulement cent drachmes.) Il paroît par Diogene Laërce que Solon diminua le prix qu'on donnoit aux Olympioniques & aux Isthmioniques, qui avant lui étoit plus considérable. Car il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des Athletes & à des Lutteurs des recompenses plus fortes, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur païs, & dont il étoit juste de nourir & d'élever les enfans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres. Au lieu que ces Athletes étoient des dépensiers, & que leurs victoires étoient souvent plus funestes, qu'utiles à leur patrie. Au commencement la récompense de tous ceux qui avoient vaincu dans ces jeux, n'étoit que des branches d'olivier pour les jeux Olympiques; & des palmes pour les jeux Isthmiques. Euryloque fut le premier, qui changea un usage si noble, & qui établit des prix d'argent.

Les Atheniens fa soient la guerre aux loups.

C'étoit de tout tems la coûtume des Atheniens de faire la guerre aux loups, parce que leur terre est plus propre à nourrir du bêtail, qu'à porter du bled. Il y a des Auteurs qui prétendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais de differentes manieres de vivre qu'elles embrasserent. Ceux qui firent profession des armes, furent appellez *Oplites*, c'est-à-dire, Soldats; ceux qui apprirent des mêtiers, eurent le nom d'*Ergades*, c'est-à-dire, d'Artisans; ceux qui s'adonnerent au labourage, furent nommez *Teleontes*, c'est-à-dire, Fermiers; & on appella *Ægicores*, c'est-à-dire, Bergers, ceux qui eurent soin des troupeaux. Et parce

L'Attique un païs sec & aride.

que l'Attique est un païs sec & aride, sans rivieres, sans lacs, où l'on ne trouve que peu de fontaines, & que dans la plûpart des endroits

Il y a des Auteurs qui pretendent que les quatre Tribus n'eurent pas leur nom des fils d'Ion, mais des differentes manieres de vivre qu'elles embrasserent.] Strabon est de ce sentiment contre Herodote & contre Euripide, qui disent qu'Ion, fils de Xuthus, eut quatre enfans, Teleon, Ægicore, Ergade & Oplite, qui donnerent leur nom aux quatre premieres Tribus.

Ceux qui s'adonnerent au labourage furent nommez Teleontes.) Il ne faut nullement changer ce mot τελέοντες *teleontes*, fermiers, car c'est l'ancien mot du verbe τελέω, qui signifie *donner, fournir.*

Sans rivieres, sans lacs.) Il y a dans le texte *sans rivieres qui coulent toûjours*, par où il fait entendre que l'Ilissus & l'Eridan, rivieres de l'Attique, étoient souvent à sec. Callimaque dans son catalogue des fleuves de l'Europe, disoit qu'il ne pourroit s'empêcher de rire, si quelque Poëte étoit assez fou pour écrire, que *les filles des Atheniens puisoient des eaux pures dans le fleuve de l'Eridan.* Car les bêtes même n'en sçauroient boire.

Où l'on ne trouve que peu de

il n'y a presque d'autre eau que celle des puits que l'on creuse, il fit une loi, par laquelle il ordonna que ceux qui ne seroient éloignez d'un puits public, que d'une certaine distance qu'il limita à la carriere d'un cheval, c'est-à-dire, à quatre stades, pourroient y aller puiser, & que ceux qui en seroient plus éloignez, chercheroient dans leur propre fonds de l'eau pour leur usage, mais si, après avoir creusé dix brasses, ils n'en trouvoient point, ils pouvoient alors en aller prendre au puits le plus prochain une cruche de six pots deux fois par jour, car il vouloit soulager la nécessité, & ne pas nourrir la paresse. Il regla aussi en homme fort entendu la distance qu'il falloit observer dans les plants des arbres; & il ordonna qu'on n'en plantât aucun qu'à cinq pieds du fonds de son voisin, & à neuf, si c'étoit un figuier, ou un olivier, qui étendent plus loin leur racines, & dont le voisinage n'accommode pas toutes sortes d'arbres, car outre qu'ils leur ôtent leur nourriture, il y en a qu'ils empoisonnent par leur vapeur. Il voulut que les trous, que l'on feroit pour les mettre, fussent aussi éloignez

Cinq cent pas.

Soulager la nécessité, sans nourrir la paresse.

Distance reglée pour les plants des arbres entre les voisins.

La nature du figuier & de l'olivier.

fontaines.) Strabon remarque qu'il y avoit une source de bonne eau à la porte de Leochares près du Lycée, & qu'anciennement on avoit bâti près de-là une fontaine qui fournissoit en abondance d'excellente eau. Mais en général l'Attique étoit fort seche & fort aride; & c'est sur cela que les habitans disoient toûjours dans leurs prieres, *Jupiter faites pleuvoir sur les champs & sur les terres des Atheniens.*

du fonds du voisin, qu'ils auroient de profondeur; & que les ruches que l'on poseroit, fussent au moins à trois cent pieds de celles qu'un autre auroit déja posées.

Distance. pour les ruches.

De tous les fruits de la terre, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres sous peine ou d'être maudit publiquement par l'Archonte ou de payer une amende de cent drachmes au trésor public, & cette loi se trouve dans la premiere table. Ce n'est donc pas sans quelque sorte de raison que l'on a dit qu'il étoit défendu de transporter les figues hors de l'Attique, & que les délateurs de ceux qui en transportoient, étoient appellez *Sycophantes*.

Cinquante livres.

Loi de Solon sur le dommage causé par les bêtes.

Il fit aussi une loi pour la réparation du dommage causé par les bêtes, dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer, & de lui attacher au col un billot de quatre coudées, assez plaisante invention pour mettre en sûreté contre les attaques d'un chien.

Il ne permit de vendre aux Etrangers que l'huile, & défendit le transport de tous les autres.) Car il y avoit beaucoup d'huile en Attique & peu d'autres fruits à proportion, ainsi ces fruits étoient nécessaires pour la nourriture du peuple, & devoient suppléer en quelque maniere au défaut de bled.

Dans laquelle il ordonna que le maître d'un chien qui auroit mordu quelqu'un, seroit tenu de le livrer.] Les Romains reçurent cette loi dans leurs douze Tables: *Si quadrupes pauperiem fecisse dicatur, dominus sarcito, noxæve dedito. Si une bête a fait du dommage, que le maître le repare, ou qu'il la donne pour la peine.*

mais

Mais la loi qu'il fit contre les étrangers qui pourroient acquerir le droit de bourgeoisie, n'est pas sans quelque difficulté; car il n'accorda ce droit qu'à ceux qui auroient été bannis à perpetuité de leur patrie, ou qui se seroient transplantez à Athénes avec toute leur famille pour y exercer quelque métier. Et on soûtient que bien loin d'avoir en vûë d'éloigner par-là les étrangers, il songeoit au contraire à les mieux attirer par cette promesse qu'ils seroient faits Citoyens; & que c'étoit-là les gens qu'il croyoit les plus sûrs & les plus fidéles, parce que les uns auroient quitté leur pays par force, sans aucun espoir de retour, & que les autres y auroient renoncé de leur bon gré, sans aucune contrainte.

Loi pour les étrangers qui pouvoient acquerir le droit de bourgeoisie.

Mais quelle sûreté & quelle fidélité peut-on attendre de telles gens, que leur patrie n'a pu souffrir, ou qui n'ont pu souffrir leur patrie?

Une loi qui lui est particuliere, c'est celle qu'il fit pour les repas, que les Citoyens fai-

Loi sur les repas publics de l'Hôtel de Ville.

N'est pas sans quelque difficulté.] Il veut dire qu'on ne sçavoit si par cette loi Solon n'excluoit pas entiérement les étrangers du droit de Bourgeoisie. Ceux qui étoient de cette opinion ne manquoient pas de raisons valables; Car quelle apparence que Solon eût choisi des criminels & des bannis pour en faire des Citoyens?

C'est celle qu'il fit pour les repas que les Citoyens faisoient ensemble en public, ce qu'il appelle parasiter.) Dans les premiers temps le nom de *parasite* étoit vénérable & saint, car il signifioit proprement *Commensal de la table des sacrifices.* Il y avoit même en Grece des hommes honorez particuliérement de ce titre, & qui étoient comme ceux que les Romains appelloient *Epulones.* Pour revenir donc à Solon, il avoit ordonné que chaque Tribu feroit tous les mois un sacrifice, qui seroit suivi d'un repas public, auquel ceux de la même Tribu seroient obligez d'assister tour à tour. Ceux qui avoient été nommez pour cela, & qui avoient manqué, étoient

soient ensemble en public, ce qu'il appelle *parasiter*; car il défendit qu'on y allât trop souvent, & il établit une peine contre ceux qui refuseroient d'y aller à leur tour, le premier lui paroissant une marque de débauche, & l'autre un signe de mépris.

Il ne donna de force & de vigueur à ses loix que pour cent années, & les fit écrire sur des rouleaux de bois qui furent enchassez dans des quadres où ils tournoient. On en conserve encore quelques petits restes dans le Prytanée, & Aristote assûre qu'on les appelloit *des Cyrbes*; c'est à quoi se rapporte ce passage de Cratinus, Poëte Comique, *De par Solon & Dracon, à qui on cuit aujourd'hui des pois avec des Cyrbes.* Mais d'autres prétendent que les tables seules où étoient écrites les loix qui concernoient les choses saintes & les sacrifices, avoient proprement le nom de Cyrbes, & que les autres étoient appellées *tables* tout simplement. Le Conseil jura en commun qu'il maintiendroit les Loix de Solon, & chacun des Thesmothetes ou Offi-

Ces rouleaux étoient en pyramide triangulaire.

Il veut dire qu'on se mocquoit alors des loix de Solon, & qu'on faisoit du feu de ses rouleaux.

Ils étoient six du nombre des Archontes.

déferez au Conseil, & obligez de rendre compte de leur conduite.

Et chacun des Thesmothetes ou Officiers qui avoient soin des loix.) Des neuf Archontes, il y en avoit six, ausquels on donna l'Intendance des loix, & qui par cette raison étoient appellez *Thesmothetes.* Leur fonction étoit d'en expliquer le sens, d'accorder les contrarietez qui pouvoient y être, de rechercher celles qui étoient negligées afin de les remettre en vigueur, & de voir s'il y en avoit plusieurs sur une même chose. Ces Thesmothetes jugeoient les criminels & les condamnoient à mort.

ciers qui avoient soin des loix, jura la même chose en particulier sur la place près de la pierre où se sont les proclamations publiques; & en cas qu'il lui arrivât d'en violer quelqu'une, il s'obligea de consacrer dans le temple de Delphes sa propre statuë d'or massif, qui peseroit autant que lui.

Solon voyant l'inégalité des mois, & que la Lune ne s'accordoit, ni avec le lever, ni avec le coucher du Soleil, mais que souvent en un même jour elle l'atteignoit & le passoit, voulut qu'on nommât ce jour-là *Ene cai nea**, *la vieille & nouvelle Lune*, & attribua à la fin du mois passé ce qui précedoit la conjonction, & au commencement de l'autre, ce qui la suivoit. D'où l'on peut juger, qu'il fut le premier qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, *à la fin du*

Ce qui la précedoit étoit de la vieille Lune & ce qui la suivoit, de la nouvelle; ainsi le même jour finissoit & commençoit un mois.

Il s'obligea de consacrer dans le Temple de Delphes sa propre statuë d'or massif qui peseroit autant que lui.] Il n'y avoit pas de Citoyen assez riche pour faire une telle statuë d'or massif; mais c'etoit un vœu excessif & hyperbolique, qui contenoit tacitement une espece de malédiction; car ceux qui auroient commis la faute, & qui n'auroient pû accomplir leur vœu, auroient été bannis, & leurs biens confisquez. Par un passage du Phedre de Platon, il paroît que chacun des Archontes promettoit de consacrer sa propre statuë; car Phedre dit à Socrate, *Si vous pouvez me dire sur ce sujet de meilleures choses que celles qui ont été dites par Lysias, je me soumets de consacrer dans le Temple de Delphes, non seulement ma propre statuë d'or massif, comme les neuf Archontes se sont obligez de le faire*, quand ils violeroient les loix de Solon, *mais aussi la vôtre.* De Serres, pour dire cela en passant, n'a pas bien entendu ce passage, quand il a traduit *une couronne*, au lieu d'*une statuë*.

Qui comprit bien le sens de ces paroles d'Homere, à la fin du mois, & au commencement de l'au-

Dans le XIV. liv. de l'Odyss. v. 162.

mois & au commencement de l'autre. Le jour suivant il l'appella le jour de la nouvelle Lune ; & depuis le vingtiéme jour jusqu'au trentiéme il compta, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toûjours selon le décours de la Lune.

Quand il eut ainsi publié ses loix, il étoit tous

tre.] C'est le vers 162. du XIV. livre de l'Odyssée où Ulysse même en parlant de son retour à Eumée, lui dit : *Croyez fermement ce que je vous dis, Ulysse reviendra ici cette même année : Oui, il reviendra dans sa maison, à la fin du mois & au commencement de l'autre.* Sur cela Solon qui voyoit bien qu'Homere ne pouvoit parler que d'un seul & même jour, car comment un homme arriveroit-il chez lui deux jours de suite? trouva que ce Poëte expliquoit ainsi le jour de la conjonction, dans lequel la Lune est vieille & nouvelle, & par consequent termine un mois & en commence un autre.

Et depuis le vingtiéme il compta, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toûjours selon le décours de la Lune.] Il partagea le mois en trois dixaines. La premiere étoit appellée *du mois commençant* ἱσταμένου μηνὸς. La seconde *du mois qui est au milieu*, μεσοῦντος μηνός. Et la troisiéme *du mois finissant*, φθίνοντος μηνός. La premiere se comptoit de suite, *le premier, le second, le troisiéme du mois commençant.* Quand on étoit parvenu à la seconde, on comptoit de même, *le premier, le second, le troisiéme du mois au milieu*, ou bien *le premier après dix, le second après dix*, &c. jusques à vingt : Et quand on étoit parvenu à la troisiéme dixaine, on comptoit par soustraction ; car au lieu de dire, *un après vingt, deux après vingt*, on disoit, *le dixiéme du mois finissant* ; c'est-à-dire le XXI. le neuviéme du mois finissant, c'est-à-dire le XXII. & ainsi des autres. Quelque fois même on supprimoit *du mois finissant* quand on comptoit plusieurs jours de suite, parce qu'alors il étoit impossible de se méprendre. C'est ainsi que dans les nuées d'Aristophane, Strepsiade, au lieu de compter, *six après vingt, sept après vingt, huit après vingt, neuf après vingt*, compte, *cinq, quatre, trois, deux, & après cela le plus abominable de tous les jours, celui de la vieille & nouvelle Lune* ; c'est-à-dire, le trente. Les Romains ont imité cette derniere maniere de compter par soustraction ; & il est étonnant que des peuples si sensez & si polis ayent suivi des dattes si peu naturelles, ou plûtôt si extravagantes.

Quand il eut ainsi publié ses loix.] Plutarque n'a rapporté

les jours importuné d'une foule de gens qui alloient chez lui pour les loüer ou pour les reprendre; pour le prier d'y ajoûter telle & telle chose, qui leur étoit venuë dans l'esprit, ou pour l'obliger d'en retrancher. La plûpart même vouloient qu'il leur rendît raison de chaque article, qu'il les leur expliquât, & qu'il marquât précisément en quel sens il falloit les pren-

que celles qui lui ont paru les plus singulieres & les plus remarquables, en voici d'autres que Diogene Laërce rapporte, & qui méritent de n'être pas oubliées.

Que le Tuteur ne demeure point dans la maison de la mere de ses Pupilles.

Que la Tutelle des enfans ne soit pas donnée à celui qui doit être leur Heritier.

Qu'un Orfévre ne puisse retenir l'empreinte ou la marque du cachet qu'il aura vendu.

Que celui qui a crévé l'œil à un borgne, perde ses deux yeux.

Que l'Archonte qui se sera enyvré soit puni de mort.

Que celui qui refusera de nourrir son pere & sa mere soit infame.

Que celui qui a consumé son patrimoine, le soit aussi.

Qu'un débauché ne puisse parler dans les Assemblées du peuple.

On trouve encore deux loix de Solon très-remarquables, dont Plutarque n'a point parlé. La premiere contre les femmes débauchées. Et l'autre contre ceux qui font métier de les produire. *Il est défendu à toute femme qui aura été surprise en adultere de se parer & d'assister aux sacrifices publics, de peur que son commerce ne corrompe les autres femmes, & si elle s'y presente, ou qu'elle se pare, que le premier qui la rencontrera lui déchire ses habits, & lui arrache ses ornemens, qu'il la batte même, pourvu qu'il ne puisse ni la tuer ni l'estropier.* Le but du Legislateur étoit de couvrir d'infamie cette malheureuse & de lui rendre la vie insupportable.

A l'égard de ceux qui produisoient les femmes débauchées *Lenones* προαγωγοὶ, il ordonne qu'on les poursuive & s'ils sont pris, qu'on les fasse mourir, parce qu'en communiquant pour de l'argent leur effronterie à ceux qui avoient envie de pécher, & qui étoient retenus, ou par les difficultez, ou par la honte d'être vûs ensemble, ils leur facilitoient le moyen de se voir & d'accomplir leurs mauvais désirs. Eschine contre Timarque pag. 26.

dre. Voyant donc qu'il ne pouvoit ni les refuser avec quelque sorte de couleur, ni les contenter sans s'exposer à l'envie, pour se dérober à toutes ces difficultez, & pour éviter les plaintes & la haine de ses Citoyens, car, comme il disoit lui-même, *dans les grands desseins il est difficile de plaire à tout le monde*, il s'embarqua, & prit pour prétexte de sa retraite, l'envie d'aller trafiquer sur mer, après avoir obtenu des Athéniens un congé pour dix années, dans l'esperance que ce temps-là suffiroit pour faire qu'on fût tout accoûtumé à ses loix.

Car la Marchandise étoit alors très-honorable, comme il l'a dit au commencement.

Solon va en Egypte.

Il alla d'abord en Egypte, & demeura quelque temps, comme il le rapporte lui-même, *près du rivage de Canope à l'embouchure du Nil*, où il confera avec Psenophis l'Heliopolitain, & avec Sonchis le Saïte, qui étoient les plus habiles & les plus sçavans de tous les Prêtres du pays, & apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de

Un des sept bras par lesquels le Nil se décharge dans la mer. Il y avoit là une ville de même nom.

Heliopolis & Sais deux villes d'Egypte entre les bras du Nil.

Ni les contenter sans s'exposer à l'envie.] En les contentant il s'exposoit à l'envie, ou parce que pour leur découvrir ses loix, il falloit leur découvrir le jugement qu'il faisoit d'eux, & la connoissance qu'il avoit de leurs inclinations & de leurs vices; ou parce qu'il ne pouvoit répondre à quelques-uns, sans se reduire dans la nécessité de répondre à tous, ce qui étant impossible, il s'attireroit l'envie & la haine de ceux qu'il ne pourroit contenter.

Et apprit d'eux, comme dit Platon, le conte de l'isle Athlantique.] Platon acheva cette Histoire sur les mémoires de Solon, comme on le voit dans le Timée & dans le Critias. Il prétend que cette Isle Athlantique étoit une Isle de l'Ocean beaucoup plus grande que l'Asie, & que l'Afrique, & qu'elle fut submergée en un jour & une nuit. Diodore de Sicile dit que les Carthaginois qui la découvrirent, défendirent sur peine de la vie de l'aller habiter. On infere de-là, que dès lors on avoit en Afri-

l'Isle Athlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier en Grece. D'Egypte il passa à Cypre, où il acquit l'estime & l'amitié d'un des Rois de l'Isle, nommé Philocypre, qui habitoit une petite ville que Demophoon fils de Thesée avoit bâtie sur les bords du fleuve de Claros en un lieu fort d'assiette, mais dont le terroir étoit sterile & dur; c'est pourquoi Solon voyant qu'il y avoit au-dessous une belle plaine, conseilla à Philocypre de transporter là sa ville, & de la rendre plus grande & plus agréable, il lui aida lui-même à la bâtir, & pourvut à tout ce qui étoit nécessaire pour la commodité & pour la sûreté de ses habitans, de maniere qu'elle fut bien-tôt très-peuplée, & que tous les autres Princes voisins en furent jaloux. C'est pourquoi Philocypre voulant rendre à Solon l'honneur qui lui étoit dû, changea le nom de sa ville, qui étoit appellée *Aipeia*, c'est-à-dire la *haute*, & la nomma *Soli*, du nom de son Fondateur. Solon parle lui-même de cet établissement dans les Elegies, où s'adressant à Philocypre, il dit, *Puissiez-vous regner long-temps dans Soli, & habiter en paix cette ville, vous & vôtre posterité*;

D'Egypte il va à Cypre.

Conseil que Solon donna à un des Rois de Cypre.

Ville de Cypre appellée Soli du nom de Solon.

que quelque connoissance de l'Am rique, & que sur cela les Grecs bâtirent la fable, que Platon a conservée dans son Critias.

Et que tous les Princes voisins en furent jaloux.) Je crois que c'est le véritable sens de ce passage, ζολῶναι ἢ τὴν ἄλλην βασιλέας. Les Princes voisins furent jaloux de ce nouvel établissement de Philocypre, parce que les commoditez de sa nouvelle ville attirant plusieurs habitans des autres villes, leur débauchoient beaucoup de sujets.

Il invoque Venus parce qu'elle étoit la patrone de cette Isle.

Et pour moi, que la belle Venus me fasse partir en bonne santé de cette Isle, & que pour cette nouvelle fondation elle me fasse part de ses graces, me comble d'honneur, & me conduise heureusement dans ma patrie.

Entrevûë de Solon & de Cresus.

Pour ce qui est de l'entrevûë qu'il eut avec Crésus, je sçai bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie que c'est un conte fait à plaisir; mais une histoire si célébre, qui a été approuvée par un si grand nombre de témoins, & ce qui est encore plus considerable, qui convient si bien aux mœurs de Solon, & qui est si digne de sa magnanimité & de sa sagesse, ne me paroît pas devoir être rejettée, sous prétexte qu'elle ne s'accorde pas avec certaines tables Chronologiques, que mille gens, jusqu'à aujourd'hui, ont essayé de corriger, sans

Incertitude des tables Chronologiques.

Je sçai bien que quelques Auteurs prétendent prouver par la Chronologie que c'est un conte fait à plaisir.) Ces Auteurs se fondoient sur ce que Solon ayant été Archonte la troisiéme année de l'Olympiade 46. & Cresus ayant été vaincu par Cyrus la seconde année de l'Olympiade 58. Solon ne pouvoit pas être encore en vie si longtemps après; c'est-à-dire, quarante-sept ans après avoir été Archonte. Mais ils prouvent encore mieux cette impossibilité, en faisant voir que Solon mourut sous l'Archonte Hegestratus, la seconde année de l'Olympiade 51. Or Cresus ne monta sur le throne que la premiere année de l'Olympiade 56. vingt-deux ans après la mort de Solon. Comment donc accorder le voyage de Solon en Lydie, avec le regne de Cresus, sur tout en mettant, comme fait Plutarque, ce voyage de Solon avant même la tyrannie de Pisistrate? Cela est plein de difficultez & de contrarietez qu'on ne sçauroit concilier, qu'en disant, comme Plutarque, que les anciennes tables Chronologiques n'étoient pas exactes & qu'elles se sentoient des efforts que differentes personnes avoient faits pour les corriger.

pouvoir

pouvoit jamais concilier les contrarietez dont elles sont pleines.

On raconte donc que Solon étant allé voir Cresus qui l'en avoit sollicité, il lui arriva à peu près ce qui arriva à un homme qui étoit né au milieu de la terre ferme, & qui alloit voir la mer, il prenoit pour elle toutes les rivieres qu'il rencontroit; tout de même Solon étant arrivé à la Cour, & voyant un grand nombre de Seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchoient avec grand bruit, environnez d'une foule d'Esclaves, de Gardes & de Courtisans, il les prenoit tous pour Cresus, jusqu'à ce qu'il fut conduit auprès de ce Prince, qui pour se faire voir avec plus de pompe & de majesté, avoit ce jour-là sur lui tout ce qu'on peut imaginer de plus précieux & de plus rare. Ses habits étoient d'un drap de pourpre de diverses couleurs rehaussé d'or, où la délicatesse de l'art disputoit avec la richesse de la matiere, & où les pierres les plus précieuses étoient semées avec profusion. Solon fut long-tems devant lui sans

Pompe de la Cour de Cresus.

Magnificence des habits de Cresus.

Qui pour se faire voir avec plus de pompe & de majesté.] Plutarque dit *pour donner un spectacle plus majestueux & plus varié.* C'étoit la coûtume des Princes d'Orient d'avoir les habits bigarrez de differentes couleurs, comme on le voit dans l'Ecriture sainte. Dans le livre des Juges, une des femmes du Général Sisara dit, *Vestes diversorum colorum Sisaræ traduntur in prædam: Les robes de diverses couleurs sont le butin de Sisara.* Dans les Pseaumes il est dit de la fille de Pharaon: *Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate: La Reine s'est tenuë à votre droite, avec une robe enrichie d'or, & parée avec une admirable varieté.*

donner aucune des marques d'émotion qu'il avoit attenduës, & sans dire la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration, au contraire il fit connoître aux gens de bon entendement, qu'il méprisoit cette vanité, comme une petitesse d'esprit & comme une bassesse de courage.

La grande parure marque dans les hommes la foiblesse & la petitesse d'esprit.

Cresus commanda qu'on lui montrât tous ses trésors, & qu'on lui fît voir la somptuosité & la magnificence de ses appartemens & de ses meubles, chose fort inutile; car pour juger de Cresus, Solon n'avoit qu'à le voir. Quand il eut tout vû on le ramena; Cresus lui demanda, *s'il avoit jamais vû d'homme plus heureux que lui*? Solon répondit qu'*oüi*, & que *c'étoit un simple Bourgeois d'Athenes nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien, qui avoit laissé après lui des enfans généralement estimez de tout le monde, & qui après avoir été toute sa vie à couvert de la nécessité, étoit mort en combattant glorieusement pour sa Patrie.*

Belle idée d'un homme heureux.

Cresus le prenoit déja pour un homme qui avoit perdu l'esprit, & pour un stupide & un grossier, de ne pas mesurer le bonheur à l'abondance de l'or & de l'argent, & de préferer la

Et que c'étoit un simple Bourgeois d'Athenes nommé Tellus, qui avoit été un fort homme de bien.] Herodote qui raconte cette Histoire dans son premier Livre, y ajoûte ces particularitez que Plutarque ne devoit pas oublier, qu'il avoit vû sa patrie toûjours florissante, ses enfans établis, & les enfans de ses enfans, & qu'il avoit été tué dans une bataille à Eleusie, après avoir mis en fuite ses ennemis.

vie & la mort d'un homme du peuple à une si grande puissance & à un Empire si florissant. Il ne laissa pourtant pas de lui demander encore, *si après ce Tellus il avoit connu un autre homme, dont le bonheur fût égale au sien?* Solon répondit encore, *qu'il avoit connu de plus heureux que lui, Cleobis & Biton, deux freres qui avoient été un modelle parfait d'amitié fraternelle, & qui avoient eu pour leur mere tant d'amour & de pieté, qu'un jour de fête solemnelle, comme elle devoit aller au Temple de Junon, ses bœufs tardant trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, & traînerent le char de leur mere, qui étoit ravie, & dont tout le monde vantoit le bonheur d'avoir porté de tels enfans. Après le sacrifice, ils allerent se coucher; mais ils ne se releverent pas le lendemain, & terminerent leur vie par une mort douce & tranquille, au milieu d'une très-grande gloire, qui n'aura point de fin. Et quoi*, reprit Cresus, déja transporté de colere, *tu ne me compteras donc point parmi les heureux?* Solon qui ne vouloit ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur, *Roi de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la médiocrité; sur tout il nous a fait*

Ils étoient d'Argos.

Pour honorer leur pieté, ceux d'Argos consacrerent leurs statuës dans le temple de Delphes.

Mais ils ne se releverent pas le lendemain.] Leur mere ayant prié Junon d'accorder à ses enfans ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes, la Déesse exauça ses prieres, & leur envoya une mort prompte & tranquille, faisant entendre par-là que le plus grand bien qui puisse arriver aux hommes en cette vie, c'est d'en sortir.

Au milieu d'une très-grande gloire qui n'aura point de fin.] Cette prophetie de Solon a été accomplie, les plus grandes actions des plus illustres Capitaines n'ont pas été plus vantées que cette action de pieté de Cleobis & de Biton,

Quelle étoit la sagesse des Grecs.

présent d'une sagesse ferme, mais simple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, & qui connoissant que la vie des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes & de changemens, ne nous permet ni de nous glorifier des biens dont nous joüissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité, qui peut n'être que passagere, & n'avoir rien de réel; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être prévûs; celui-là nous paroît seul heureux, de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie; mais pour celui qui vit encore & qui flotte au milieu des écueïls sur cette mer orageuse, son bonheur nous paroît aussi incertain & aussi mal asseuré, que la couronne pour celui qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu. Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Cresus, sans le corriger.

La vie des hommes est un tissu de divers accidens.

Ce monde une mer orageuse pleine d'écueïls.

Succès ordinaire des veritez qu'on dit aux Princes trop entêtez de leur grandeur.

Esope, celui qui a fait des fables, étoit alors à la Cour, où il avoit été appellé par Cresus, qui le traitoit très-favorablement: Il fut fâché du mauvais accueïl que Solon avoit reçû de ce Prince, & lui dit par forme d'avis: *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choses qui leur soient agréables. Dis plûtôt,* répondit Solon, *qu'il faut, ou ne les point approcher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.* Ainsi Cresus eut toûjours depuis beaucoup de mépris pour Solon, jusqu'à ce qu'ayant été défait en bataille par Cyrus, sa ville capitale prise, & lui-même fait prisonnier, & étant

Mot d'Esope à Solon, & la belle réponse de Solon à Esope.

déja monté tout lié & garotté sur le bucher, où il alloit être brûlé au milieu des Perses & à la vûë de Cyrus même, il s'écria par trois fois de toute sa force, *ô Solon, Solon, Solon !*

Cyrus étonné, lui envoya demander, *quel homme, ou quel Dieu c'étoit que Solon, qu'il reclamoit seul dans ce malheur inévitable ?* Cresus répondit sans rien déguiser, *c'est un des Sages de Grece, que j'avois fait venir auprès de moi, non pas pour l'écouter & pour apprendre de lui les choses dont j'avois si grand besoin, mais afin qu'après avoir été le spectateur & le témoin de ma gloire & de mes richesses, il allât remplir la Grece du bruit de ma felicité, dans la perte de laquelle je trouve aujourd'hui plus de mal que je n'ai jamais trouvé de bien dans sa joüissance; car les faveurs de la Fortune n'étoient qu'en idée & en opinion, au lieu que ses revers me plongent dans des malheurs très réels & dans des calamitez très-véritables, & c'est ce que conjecturoit fort bien ce sage Grec; car prévoyant ce qui m'arrive aujourd'hui sur ce que je faisois alors, il m'avertissoit de regarder toûjours à la fin de ma vie, & de ne pas m'énorgueillir enflé d'une vaine confiance, qui n'avoit point de fondement.*

Difference des faveurs de la Fortune à ses revers.

Quand on eut fait ce rapport à Cyrus, ce Prince beaucoup plus sage que Cresus, & qui voyoit les paroles de Solon confirmées par ce grand exemple, non-seulement délivra son ennemi, mais l'honora pendant qu'il vêcut; ainsi Solon eût la gloire d'avoir d'un seul mot sauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & l'honneur à l'autre.

Sagesse de Cyrus.

Deux Rois sauvez par un seul mot d'un homme sage.

Ce Lycurgue étoit fils d'Aristolaide.

Pendant son absence, les Atheniens furent toûjours divisez entre eux; Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine; Megacles fils d'Alcmæon, étoit Chef de ceux de la côte, & Pisistrate avoit pris sous sa protection ceux de la montagne, ausquels s'étoit jointe toute la tourbe des Mercenaires qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. La ville observoit cependant en gros les Loix de Solon; mais il n'y avoit pas un de ses Habitans qui ne fût pour la nouveauté, & qui ne souhaitât de voir changer la face du Gouvernement, non pas dans la vûë de rétablir l'égalité, mais dans l'esperance que ce changement les mettroit au-dessus de leurs adversaires.

Les choses étoient en cet état quand Solon y retourna. Il s'attira le respect & la vénération de tout le monde; mais à cause de son grand âge, il n'avoit plus la force ni la vivacité nécessaire pour agir & pour parler en public; c'est pourquoi s'abouchant en particulier avec chacun des Chefs des trois partis, il tâchoit de terminer leurs differends, & de les remettre bien ensemble. Il esperoit même d'abord y réüssir, d'autant plus qu'il sembloit que

Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine.] Plutarque a pris cette particularité d'Herodote, qui écrit dans le premier Livre, *Dans la sédition de ceux de la plaine, qui avoient à leur tête Lycurgue, fils d'Aristolaides, & de ceux de la côte, qui étoient conduits par Megacles fils d'Alcmæon, Pisistrate excita un troisiéme parti, sous prétexte de proteger ceux de la montagne.*

Pisistrate goûtoit volontiers ses propositions ; car Pisistrate étoit un homme poli, doux & insinuant, sécourable envers les pauvres, sage & moderé envers ses ennemis, & qui sçavoit si bien imiter & contrefaire les bonnes qualitez qu'il n'avoit pas, qu'on étoit persuadé qu'elles étoient plus en lui qu'en ceux qui les avoient naturellement, & qu'on le croyoit le plus traitable & le plus honnête de tous les hommes, le plus zelé pour l'égalité & pour la justice, & l'ennemi le plus declaré de ceux qui voudroient changer l'état présent de la République & machiner quelques nouveautez. C'est par-là qu'il trompoit le peuple ; mais Solon eut bien-tôt connu son naturel, & découvert le but où il tendoit par ses déguisemens & par ses artifices. Il ne rompit pourtant pas avec lui, il tâcha seulement de l'adoucir & de le ramener à la raison par ses remontrances ; car il disoit toû-

Portrait de Pisistrate.

Solon connut seul le naturel de Pisistrate.

Sécourable envers les pauvres.] Il se faisoit toûjours suivre par deux ou trois Esclaves chargez de petites pieces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades, & à faire enterrer les pauvres ; & quand il voyoit un homme triste, il l'appelloit, lui demandoit la cause de sa tristesse, & si elle venoit de sa pauvreté, il lui fournissoit sur le champ tout ce qui lui étoit nécessaire, non pas pour nourrir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. Il n'avoit point de Portier à ses jardins, ni à ses maisons de campagne ; il en laissoit l'entrée libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il avoit besoin. Au reste, quand Plutarque parle des pauvres, il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône ; car il n'y avoit pas de ces miserables là à Athenes, *En ce tems-là*, dit Isocrate, *il n'y avoit point de Citoyen qui mourût de faim, ni qui en mandiant deshonorât sa ville.*

jours parlant à lui-même & aux autres, *que si on pouvoit déraciner de son ame cette ambition démesurée & guérir cette envie effrénée de dominer, il n'y auroit pas d'homme plus né à la vertu, ni un meilleur Citoyen dans Athenes.*

Thespis change la Tragedie.

Amiot a défiguré tout cet endroit, où il n'a rien compris.

En ce tems-là Thespis commençoit à changer la Tragedie; ce spectacle attiroit tout le monde par sa nouveauté, car il n'y avoit pas encore alors des jeux où l'on disputât le prix de la Tragedie, comme il y en eut depuis. Solon, qui étoit naturellement désireux d'oüir & d'apprendre, & qui dans sa vieillesse s'adonnoit encore plus volontiers à l'oisiveté & aux plaisirs, & particulierement à la bonne chere & à la musique, alla entendre Thespis, qui

En ce tems-là Thespis commençoit à changer la Tragedie.) Ce passage est plus important qu'on n'avoit crû. Plutarque ne dit pas que Thespis commença alors à faire joüer des Tragedies, mais qu'il commença à changer la Tragedie; & cela est bien different. La Tragedie étoit longtems avant Thespis; mais ce n'étoit qu'un chœur de gens, qui chantoient & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jetta dans ce chœur un personnage, qui pour le délasser & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque personnage illustre; & c'est ce récit qui donna lieu ensuite au sujet des Tragedies. Il ne faut donc pas s'étonner si ce changement plût merveilleusement aux Atheniens. On peut voir les remarques sur la Poëtique d'Horace, ỷ. 275. La premiere piéce que Thespis fit joüer alors, fut Alceste.

Car il n'y avoit pas encore alors des jeux, où l'on disputât le prix de la Tragedie.] Ces disputes des Poëtes ne furent établies qu'après la mort de Thespis. On commença à disputer par une seule Tragedie, & ensuite par trois & quatre, ce qu'on appella des Trilogies & Tetralogies. On peut voir les Remarques sur le vers 220. de la Poëtique d'Horace.

joüoit

joüoit lui-même, comme c'étoit la coûtume des Poëtes anciens. Quand la piece fut finie, il appella Thespis, & lui demanda, *s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens?* Thespis lui répondit, *qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions, qu'on ne faisoit que par jeu. Oüi*, répartit Solon, en donnant un grand coup de son bâton contre terre, *mais si nous souffrons & approuvous ce beau jeu-là, nous le trouverons bien-tôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

Les premiers Poëtes joüoient eux-mêmes à leurs pieces.

Car les hommes portent dans leurs affaires le même esprit qu'ils ont dans leurs plaisirs.

Sur ces entrefaites Pisistrate, qui s'étoit blessé lui-même & ensanglanté par tout le corps, se fit porter sur la place dans un chariot & excita la populace, en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de la République. Déja la plûpart touchez de pitié, commençoient à témoigner leur indignation par leurs cris, lorsque Solon s'approchant de

Ruse de Pisistrate pour usurper la tyrannie.

S'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens.] Car dès le commencement le mensonge a été l'ame de la Tragedie, comme du Poëme Epique. Le sujet a toûjours été une fable que lesPoëtes tâchoient de rendre vrai-semblable & historique, par le mêlange de quelque vérité.

Sur ces entrefaites Pisistrate, qui s'étoit blessé lui-même & ensanglanté par tout le corps.] Herodote raconte au long cette Histoire dans son 1. livre, où il dit que Pisistrate ne se blessa pas seulement lui-même, mais qu'il blessa aussi en plusieurs endroits les mules de son charriot, afin de mieux persuader que ses ennemis l'avoient ainsi maltraité, comme il alloit à sa maison de campagne, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à se sauver de leurs mains.

Beau mot de Solon à Pisistrate.

Cette action d'Ulysse est contée dans le v. liv. de l'Odyssée.

Pisistrate, lui dit, *fils d'Hippocrate, tu representes mal l'Ulysse d'Homere, car tu t'es déchiqueté pour tromper tes Citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.* Le tumulte continuoit cependant toûjours, & la populace étoit prête à prendre les armes, lorsqu'on trouva à propos d'assembler le Conseil.

Sagesse & courage de Solon.

D'abord Ariston y demanda qu'on accordât cinquante Gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne; mais Solon se levant s'y opposa de toute sa force & dit plusieurs choses, qu'il écrivit depuis dans ses vers, comme : *Vous ne regarderez qu'aux paroles douces & flatteuses de cet homme qui vous seduit. Chacun de vous en particulier a pour ses propres affaires toute la finesse du Renard, & tous ensemble vous n'êtes que des têtes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de Pisistrate & faisoient grand bruit, & que les riches se retiroient, saisis de crainte, il sortit de l'assemblée en disant, *qu'il avoit montré plus de sens que les premiers, qui ne connoissoient pas les menées de Pisistrate, & plus de courage que les derniers, qui les connoissant, n'avoient pas eu la force de lui résister, & de s'opposer à sa Tyrannie.*

Caractère des Atheniens.

Vous ne regardez qu'aux paroles douces & flateuses de cet homme qui vous séduit.) Je doute que Plutarque eût oublié le vers pentametre qui suivoit l'hexametre, & je crois qu'il faut le rapporter dans le texte tel que Diogene Laërce nous la conservé.

Εἰς ἔργον δ' οὐδὲν γιγνόμενον βλέπετε.

Et vous ne prenez garde à aucune de ses actions qui se passent devant vos yeux.

Le peuple ayant donc autorisé la proposition d'Ariston, il ne s'amusa pas à l'inquieter ni à disputer avec lui sur le nombre des Gardes, il lui en laissa tranquillement prendre à ses gages tant qu'il voulut, & tant qu'enfin il se rendit maître de la Citadelle. Ce fut alors que la ville se trouva fort étonnée & fort troublée. Megacles s'enfuit sur l'heure avec les autres Alcmæonides; & Solon, quoiqu'il fût déja fort vieux, & qu'il n'eût personne qui le secondât, ne laissa pas d'aller sur la place, & de parler aux Citoyens pour leur reprocher leur lâcheté & leur imprudence, & pour les exhorter & les encourager à ne pas abandonner leur liberté. Il leur dit en cette occasion ce mot, qui a été depuis si celebre, *Avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la Tyrannie encore naissante, & presentement qu'elle est formée & établie, il est plus honnête & plus glorieux de l'abolir.* Mais voyant que la peur empêchoit tout le monde de l'entendre, il se retira dans sa maison, prit ses armes, les jetta dans la ruë en disant, *J'ai défendu autant que je l'ai pû, les loix & ma patrie*, & se tint en repos. Ses amis lui conseilloient de prendre la fuite, il ne voulut pas seulement les écou-

Porte-massuës. Il en eut quatre cent.

Beau mot de Solon

Solon jette ses armes dans la ruë.

Sur le nombre des Gardes.] Plutarque appelle ces Gardes κορυνηφόρους, *des Portes-massuës*; car Herodote remarque fort bien que les Atheniens n'accorderent à Pisistrate que des Portes-massuës, & non pas des Lanciers; mais cette Politique leur fut inutile.

Il ne voulut pas seulement les écouter, & demeura chez lui.] Diogene Laërce dit tout le contraire; car il assure que Solon se retira, & il rapporte une lettre que Pisistrate lui écrivit pour le

ter, & il demeura chez lui à faire des vers contre les Atheniens, pour leur reprocher leurs fautes ; *Si vous vous êtes attiré cette calamité par vôtre peu de courage*, leur disoit-il, *ne vous en prenez point aux Dieux ; c'est vous mêmes qui avez élevé vos Tyrans en leur donnant des Gardes, & c'est ce qui vous a fait tomber dans cet esclavage si honteux.*

Vieillesse, ressource contre les Tyrans

Ceux qui l'entendoient ne cessoient de l'avertir que le Tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il tînt ce langage, & lui demandoient sur quoi il se fioit pour parler avec tant d'audace & de temerité ; il leur répondit, *Sur la vieillesse*. Mais Pisistrate après avoir tout soûmis, sçut si bien l'adoucir en lui témoignant beaucoup de bienveillance, en lui faisant toute sorte d'honneurs, & en l'appellant souvent près de sa personne, que Solon fut son Conseil, & approuva la plûpart des choses qu'il fit dans la suite. Aussi Pisistrate observoit-il presque toutes les loix de Solon, & les faisoit observer à ses amis ; jusques-là même qu'ayant été accusé d'un meurtre devant la Cour de l'Aréopage, quoiqu'il fût le maître, il se présenta modestement pour se défendre & pour se justifier ; mais l'accusateur abandonna sa poursuite.

Solon adouci par Pisistrate & devenu son conseil.

C'étoit sans doute un trait de politique de Pisistrate qui cherchoit à endormir les Atheniens.

Pisistrate fit aussi plusieurs loix & entre autres celle-ci ; *Que ceux qui auroient été estropiez à la guerre, seroient nourris aux dépens du public.* Heraclide dit

Loi de Pisistrate pour ceux qui avoient été estropiez à la guerre.

rappeller, & la réponse que Solon lui fit ; mais ces deux lettres pourroient bien être supposées.

pourtant que Solon avoit déja fait ordonner la même chose en faveur de Therſippe, & que Piſiſtrate ne fit que la renouveller & la rendre generale. Theophraſte raconte encore que la loi contre les pareſſeux n'étoit pas de Solon, mais de Piſiſtrate, qui rendit par ce moyen la ville plus paiſible & la campagne mieux cultivée.

Car la fainéantiſe du peuple eſt la cauſe la plus ordinaire des ſéditions.

Pour Solon, après avoir commencé d'écrire en vers l'hiſtoire ou la fable de l'Iſle Atlantique, qu'il avoit appriſe des Sages de la ville de Saïs, & qui concernoit particulierement les Atheniens, il s'en laſſa tout d'un coup, non pas comme dit Platon, à cauſe de ſes autres occupations, mais plûtôt parce qu'il étoit affoibli par la vieilleſſe, & que ce long travail lui fit peur, car il jouïſſoit d'un fort grand loiſir, comme il le témoigne aſſez dans ſes vers, où il dit, *Je vieillis en apprenant toûjours*, & dans un autre endroit, *Je ne fais plus la cour qu'à Venus, à Bacchus & aux Muſes, qui ſont les ſeules ſources de tous les plaiſirs des mortels.* Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle

Dans le Timée pag. 21. tom. 3. édit Serr.

Platon parent de Solon.

Et qui concernoit particulierement les Atheniens.] Car cette fable portoit que les peuples de cette Iſle Atlantique ayant déja ſubjugué toute l'Afrique & une grande partie de l'Europe, menaçoient l'Egypte & la Grece; mais que les Atheniens s'oppoſant à ces Rois victorieux, remporterent ſur eux des victoires conſidérables, & les rechaſſerent de leur Iſle.

Mais Platon s'emparant de ce ſujet, comme d'une belle terre abandonnée.] Platon s'en empara parce qu'il le jugea très-utile & très propre à porter les Atheniens à aimer l'union, & à goûter la forme de Gouvernement dont il avoit donné l'idée. Car les dix livres de ſa République, qui ne ſont proprement qu'un ſeul dialogue, font un ſeul & même traité avec le Timée & l'Atlantique

terre abandonnée, & qui lui appartenoit en quelque maniere, à cause de la parenté, & se piquant de l'achever & de l'embellir, y fit une entrée superbe, une enceinte magnifique, & des cours d'une singuliere beauté. Il n'y a ni histoire ni fable, ni œuvre poëtique, qui soit si magnifiquement ornée; mais parce qu'il le commença trop tard, il mourut avant que de l'achever, laissant à ses Lecteurs un regret d'autant plus sensible pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont, leur fait un très-grand plaisir. Car comme dans Athenes le Temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini,

Eloge du Prologue du Critias de Platon.

ou le Critias. Les livres de la Republique forment ses Citoyens, le Timée leur découvre la fabrique du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez; & le Critias ou l'Atlantique, leur prouve par l'histoire ancienne, que telle étoit la vie de leurs premiers Ancêtres, c'est-à-dire des premiers Atheniens qui vivoient avant le déluge de Deucalion, & que ce n'est que par-là qu'ils firent des actions si éclatantes.

Et qui lui appartenoit en quelque maniere à cause de la parenté.] Car Platon descendoit d'un frere de Solon.

Laissant à ses Lecteurs un regret d'autant plus sensible, pour ce qui manque à cet ouvrage, que le peu qu'ils en ont, leur fait un très-grand plaisir.] Ce jugement de Plutarque sur le Critias est remarquable. On peut dire aussi qu'il n'y a point d'histoire ni de fiction plus magnifique, plus ornée, mieux écrite, & où l'on découvre de plus grandes vûës, que dans ce que nous avons du Critias. Malheureusement tout ce qui regardoit les Atheniens manque, & c'est ce qu'il y avoit de plus important.

Le Temple de Jupiter Olympien est le seul qui n'est pas fini.] Je crois que c'est le Temple que Pisistrate avoit commencé, & au dessein duquel il avoit employé quatre fameux Architectes. Il mourut avant qu'il pût être achevé. Ses enfans voulurent continuer l'ouvrage; mais ils ne purent le finir.

tout de même la sagesse de Platon, parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis, n'a laissé d'imparfait que le seul discours de l'Isle Atlantique.

Grand éloge de Platon.

Solon vêcut encore plusieurs années après que Pisistrate se fut emparé de la Tyrannie, si l'on en croit Heraclide de Pont, & si l'on s'en rapporte à Phanias d'Ephese, il ne vêcut pas deux ans entiers, car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'Archonte Comias, & Solon, dit-il, mourut l'année suivante sous l'Archonte Hegestratus, qui succeda à Comias. Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'Isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable à cause de sa trop grande absurdité; Cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains

Tout de même la sagesse de Platon parmi tant d'autres beaux écrits qui en sont sortis.] Je ne sçai si l'on a jamais donné à personne une plus belle & plus grande loüange que celle que Plutarque donne ici à Platon, en comparant tous ses écrits aux Temples de la ville d'Athenes qu'un Poëte Grec a appellé, *le sacré Domicile des Dieux*, & en comparant son Critias, qui n'étoit pas fini, au Temple de Jupiter Olympien, que les Atheniens avoient laissé imparfait, à cause des desordres & des séditions, dont leur ville avoit été agitée.

Car Pisistrate se rendit maître d'Athenes sous l'Archonte Comias.] Ce Comias étoit Archonte la premiere année de l'Olympiade 51. environ 550. ans avant la naissance de nôtre Seigneur.

Et pour ce qu'on dit de ses cendres, qu'elles furent semées par toute l'Isle de Salamine, c'est un conte entierement incroyable.] Il fut fait apparemment sur l'histoire de Lycurgue, dont les cendres furent jettées dans la mer selon l'ordre exprès qu'il en avoit donné.

Cependant il est rapporté par plusieurs Ecrivains considérables.] Le Poëte Cratinus dans une de ses Comedies, fait parler Solon conformément à cette tra-

considérables, & par Aristote même.

dition, quoique pourtant d'une maniere qui fait assez entendre que de son tems, elle ne passoit pas pour certaine, car il dit:

Οἰκέω δὲ νῆσον, ὡς μὲν ἀνθρώπων λόγος,
Ἐσπαρμένος κατὰ πᾶσαν Αἴαντος πόλιν.

J'habite l'Isle de Salamine; si la tradition est véritable, car mes cendres sont semées dans tout ce territoire d'Ajax.

Fin de la vie de Solon.

PUBLICOLA.



PUBLICOLA.

OLON ayant été tel que nous venons de le representer, nous lui comparerons Publicola, à qui le peuple Romain donna ce nom par honneur & par reconnoissance sur la fin de son premier Consulat ; auparavant il s'appelloit Publius Valerius. Il étoit descendu de cet ancien Valerius qui contribua plus que personne à mettre la paix entre les Romains &

Publicola signifie; Qui honore le peuple.

Origine de Publicola.

Il étoit descendu de cet ancien Valerius, qui contribua plus que personne à mettre la paix entre les Romains & les Sabins.] Il descendoit de ce Volesus Valerius, qui étoit un des trois personnages les plus considerables qui suivirent Tatius à Rome.

les Sabins, & à les faire devenir un même peuple; car ce fut lui qui porta les deux Rois à une entrevûë & qui les obligea d'écouter des propositions d'accommodement. Publius Valerius donc issu de ces Ancêtres, quoique Rome fût encore alors sous la domination des Rois, ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence & par ses richesses. Il se servoit de l'une avec autant de droiture que de liberté pour le maintien de la Justice, & il employoit généreusement

La Monarchie contraire à l'Eloquence.

Chose très-rare sous un Tyran.

Quoique Rome fût encore alors sous la domination des Rois, ne laissa pas de se rendre considérable par son éloquence.] Cela est fondé sur cette opinion assez générale, qu'il n'y a rien de plus contraire à l'éloquence que la domination des Rois; car un esprit accoûtumé à la servitude ne peut rien produire de noble, ni de grand, la servitude étant comme une prison où l'ame décroît & se rapetisse. Et ce qui semble le prouver, c'est que l'éloquence a le plus fleuri dans les Etats qui ont été agitez de troubles & de guerres civiles, & que ceux qui ont été bien policez, comme ceux de Lacedemone & de Crete, n'ont pas porté de grands Orateurs, non plus que les Etats Monarchiques, où tout dépendant de la volonté d'un seul, les affaires se décident plus par le Conseil, que par l'éloquence. Philippe n'a jamais pû trouver dans ses Etats un Orateur à opposer à Demosthene; & à Rome on a vû mourir l'éloquence avec la liberté. Mais je crains bien que nous n'aimions à rejetter sur une cause étrangere un vice qui ne vient que de nous. Ce n'est nullement le Gouvernement Monarchique qui énerve nôtre esprit; ce sont nos passions, c'est le désir insatiable des richesses; c'est l'amour des plaisirs; c'est la paresse. On peut voir le dernier chapitre de Longin, qui examine à fond les causes de la Décadence des esprits. Cependant il faut remarquer que Plutarque écrivoit ceci sous le Gouvernement Monarchique; & si cette liberté fait honneur à celui qui écrit, elle en fait encore davantage au Prince qui la souffre. Je crois que c'étoit Trajan.

Et par ses richesses.] Cela étoit fort extraordinaire & fort remarquable; car Tarquin avoit abaissé toutes les plus grandes maisons de Rome, & dépoüillé les plus riches.

les autres au secours de ceux qui en avoient besoin; de maniere qu'il étoit visible que si l'état se changeoit en République, il y tiendroit le premier rang.

Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'Empire en foulant aux pieds tous les droits divins & humains, & qui se servoit de son pouvoir, non en Roi, mais en Tyran, s'étant rendu insupportable, & le peuple ayant pris pour le prétexte & l'occasion de sa revolte, la mort de Lucrece, qui s'étoit tuée elle-même, pour avoir été violée par le fils aîné de Tarquin, Lucius Brutus, qui s'étoit mis à la tête de ce parti, s'en alla d'abord chez Valerius, pour lui communiquer son dessein. Il le trouva très-disposé à le se-

Que si l'Etat se changeoit en République.] Comme cela arrive presque toûjours à tous les Etats Tyranniques. Ils se changent en Democratie, en Gouvernement populaire. Aristote en a expliqué les raisons dans le v. Liv. de ses Politiques.

Tarquin le Superbe, qui étoit parvenu à l'empire en foulant.] Il y a dans le texte, *non par les bonnes voyes.* C'est-à-dire, non par le décret du Senat, par les suffrages du peuple, par des sacrifices & par la faveur du ciel, qui devoit approuver l'élection par des signes favorables.

En foulant aux pieds tous les droits divins & humains.] Car non seulement il méprisa les voyes ordinaires, mais il se fit un dégré au thrône du propre corps du Roi Servius Tullus son beau-pere qu'il tua.

Non en Roi, mais en Tyran.] Car il abaissoit les Nobles, dépoüilloit les riches, ôtoit au peuple ses privileges, & ses loix, lui défendoit les assemblées tant sacrées que politiques, & l'accabloit par des ouvrages serviles qui n'avoient point de fin.

S'en alla d'abord chez Valerius pour lui communiquer son dessein.) Denys d'Halicarnasse & Tite-Live écrivent que Lucrece les avoit fait appeller avec son pere, qu'elle se tua en leur presence, & que dans le même tems le dessein fut pris de chasser les Rois.

conder de toutes ses forces, & il s'en servit fort utilement pour chasser les Rois. Véritablement pendant qu'il y eut quelque apparence que le peuple établiroit, au lieu d'un Roi, un Général, Valerius se tint en repos, & ceda volontiers à Brutus cette premiere place qui lui appartenoit à plus juste titre, puisqu'il avoit été le chef de cette entreprise & l'auteur de la liberté. Mais dès qu'il parut que le nom de Monarque étoit odieux, & que le peuple souffriroit plus volontiers une autorité partagée, & que même on proposoit de nommer deux Consuls, alors il ne douta pas qu'on ne le choisît avec Brutus, & il se trompa, car malgré tout ce que Brutus put faire, on lui donna pour Collegue Collatin, mari de Lucrece. Ce n'est pas que Collatin eût plus de mérite & plus de vertu que Valerius; mais c'est que les plus puissans de la Ville craignant les Tarquins, qui de dehors faisoient encore des brigues, & tâchoient par toutes sortes de flatteries & de soûmissions d'adoucir le peuple, voulurent avoir pour leur Général l'ennemi le plus irréconciliable de la Maison Royale, comme celui qui ne se laisseroit jamais fléchir.

Equité de Valerius.

Ce fut Brutus qui le proposa.

Il s'appelloit Lucius Tarquinius Collatinus, & étoit de la famille des Tarquins.

Valerius très-fâché de ce qu'on ne le croyoit pas capable de tout faire pour l'amour de la patrie, parce qu'il n'avoit reçu aucune injure parti-

Valerius offensé de ce qu'on lui avoit preferé Collatin, se retire des affaires.

On lui donna pour Collegue Collatin.) Lucius Tarquinius, fils d'Egerius, neveu de l'ancien Tarquin. Il étoit appellé Collatin, parce qu'il étoit Gouverneur de Collatia. Tarquin le Superbe, & Egerius pere de Collatin étoient cousins germains.

culiere des Tyrans, se retira du Senat, abandonna le Barreau, & renonça entiérement à toutes les affaires publiques. Cela fit de la peine au peuple, qui apprehenda que le ressentiment ne le portât à rétablir les Rois, & à ruiner les fondemens de la République encore mal affermis. Mais quand Brutus qui en soupçonnoit encore d'autres, voulut faire jurer le Senat sur les sacrifices, & qu'il eût assigné un jour pour recevoir ce serment, Valerius descendit dans la place avec un visage gai, & jura le premier qu'il n'écouteroit jamais aucune proposition de Tarquin, & qu'il lui feroit une guerre immortelle pour la défense de leur liberté, ce qui fit grand plaisir au Senat, & donna courage aux Consuls.

Brutus fait jurer le Senat.

Valerius jure le premier.

Les effets répondirent même bien-tôt à ses paroles, car presque dans le même temps il arriva à Rome de la part de Tarquin des Ambassadeurs, qui portoient des Lettres très-propres à gagner le peuple, & qui étoient chargez de lui tenir des discours fort humbles, par lesquels ils espéroient de corrompre la multitude, en lui faisant entendre que c'étoit le Roi même qui parloit par leur bouche, qu'il avoit dépoüillé toute sa fierté, & qu'il ne demandoit que des choses justes & raisonnables. Les Consuls étoient d'avis de

Qui en soupçonnoit d'autres.) Car non seulement parmi le peuple, mais aussi parmi les Nobles, il y en avoit beaucoup à qui le dégoût de leur fortune présente & l'espérance d'une meilleure, faisoient souhaiter de vivre plûtôt sous un Tyran que dans un Etat populaire.

Prudence de Valerius.

les faire parler au peuple; Valerius s'y opposa & empêcha qu'on ne donnât cette occasion de remuer à une populace accablée de pauvreté, & qui craignoit encore plus la guerre que la tyrannie.

Tarquin fait demander aux Romains son argent & son bien.

Bien-tôt après on vit arriver d'autres Ambassadeurs, qui dirent que le Roi renonçoit à la Royauté, qu'il quittoit le dessein de leur faire la guerre, & qu'il demandoit seulement qu'on lui rendît son argent & son bien, & celui de ses amis & de ses parens, afin qu'au moins ils eussent de quoi vivre dans leur fuite. La plûpart des Senateurs panchoient à lui accorder sa demande; mais Collatin n'eût pas plûtôt opiné à cela, que Brutus, qui étoit homme infléxible & fort emporté, courut à la place, en criant que son Collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi

Brutus s'y oppose.

Bien-tôt après on vit arriver d'autres Ambassadeurs.] Denys d'Halicarnasse dit que c'étoient les mêmes, qui n'ayant pû obtenir leurs premieres demandes, se reduisirent à ceci pour gagner du tems.

Que Brutus qui étoit homme infléxible & fort emporté, courut à la place en criant que son Collegue étoit un traître.] Denys d'Halicarnasse dit au contraire que cela fut traité dans le Senat avec beaucoup de moderation de part & d'autre. Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran qui étoient confisquez à la République, & qu'on ne devoit pas lui donner les moyens d'entretenir des troupes, de faire la guerre aux Romains, & de les opprimer encore. Collatin s'opposant à Brutus, dit qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richesses; que c'étoit assez de les avoir chassez; qu'il falloit éviter comme une infamie de donner sujet de croire qu'on ne les avoit chassez que pour se rendre maîtres de leur bien, & qu'enfin il ne falloit pas leur fournir un prétexte juste ou plausible de leur faire la guerre. Cette dispute occupa le Senat plusieurs jours: On trouva que l'avis de Brutus étoit plus utile, & celui de Collatin plus honnête; & la décision fut renvoyée au peuple, au jugement

entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Là-dessus le peuple s'assemble, & un simple particulier, nommé Caius Minutius, prenant le premier la parole, exhorta Brutus & les Romains à *prendre bien garde que ces richesses combattissent plûtôt pour eux contre les Tyrans, que pour les Tyrans contre eux.* Cependant les Romains furent d'avis, que puisqu'ils jouïssoient de la liberté, pour laquelle seule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richesses, & qu'il falloit les renvoyer avec les Tyrans.

Avis de Minutius.

Les Romains rendent à Tarquin tout son bien.

La chose dont Tarquin faisoit le moins de compte, c'étoit de ravoir son bien; mais il le redemandoit pour avoir le temps de gagner le peuple, & d'ourdir une trahison. Ses Ambassadeurs s'y conduisirent si habilement, qu'en faisant semblant de demeurer pour ramasser les effets du Roi, & en disant tantôt qu'ils en vendoient une partie, tantôt qu'ils rassembloient l'autre, tantôt qu'ils faisoient partir ce qu'il y avoit de plus considérable & de plus précieux, par tous ces délais ils trouverent moyen de corrompre deux des meilleures maisons de Rome, celle des Aquiliens, dont il y avoit trois Senateurs, & celle des Vitelliens, qui en avoit deux.

Vûës de Tarquin lorsqu'il faisoit demander son bien.

Pratiques des Ambassadeurs de Tarquin dans Rome.

duquel le plus juste l'emporta sur le plus utile d'une seule voix: chose très-singuliere & très-remarquable, que dans une assemblée de peuple, & dans une affaire aussi importante, le juste l'emporte sur l'utile, après qu'un Senat auguste n'a pû choisir entre ces deux partis.

Les uns & ses autres étoient neveux du Consul Collatin par leurs meres, & il y avoit de plus une étroite alliance entre les Vitelliens & Brutus; car il avoit épousé leur sœur, & en avoit eu plusieurs enfans, dont ils gagnerent les deux aînez, qui ne faisoient que d'entrer dans l'âge de puberté, & avec lesquels ils avoient beaucoup de commerce. Ils les attirerent dans la conjuration, en leur inspirant qu'ils devoient chercher à s'allier à la maison des Tarquins; qu'avec cette protection toute puissante il n'y avoit rien à quoi ils ne pussent parvenir, & que cependant ils secouëroient le joug d'un pere stupide & barbare; car ils appelloient barbarie son inflexible severité contre les méchans. Pour ce qui est de sa stupidité, c'étoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans, & il ne refusa pas d'en porter le nom dans la suite.

Ils gagnent les deux fils aînez de Brutus.

Car il n'y a rien de plus suspect aux Tyrans, que les hommes sages.

Brutus signifie, stupide, sot.

Quand ces deux jeunes hommes furent engagez, & qu'on les eut abouchez avec les Aquiliens, ils trouverent tous à propos de se lier

Les uns & les autres étoient neveux du Consul Collatin par leur mere.] Denis d'Halicarnasse ne le dit que des Aquiliens. Tite-Live semble être de l'opinion de Plutarque.

Et en avoit eu plusieurs enfans.] Denys d'Halicarnasse & Tite-Live ne parlent que de deux; mais Plutarque s'accommode ici au sentiment de ceux qui veulent, que Brutus eut d'autres enfans, de l'un desquels vint celui qui tua Cesar. On peut voir la vie de Brutus.

C'étoit une stupidité feinte, dont il se servit pour sauver sa vie de la cruauté des Tyrans.] Car Tarquin avoit déja fait mourir son pere & son frere.

par

par le plus grand & le plus horrible de tous les ſermens, en beuvant tous enſemble du ſang d'un homme qu'ils immoleroient, & en jurant ſur ſes entrailles encore toutes fumantes. Pour cet effet ils ſe rendirent chez les Aquiliens, dont la maiſon, qui apparemment étoit retirée & obſcure, avoit paru la plus propre pour leur deſſein. Ils ne prirent pas garde à un Eſclave, nommé Vindex, qui y étoit caché; ce n'eſt pas que la curioſité l'eût porté à cela, ou qu'il ſe doutât de ce qu'on vouloit faire, mais ayant été ſurpris, & voyant entrer des gens fort empreſſez, il n'oſa ſe montrer, & ſe mit derriere un grand coffre, d'où il vit tout ce qui ſe paſſa, & entendit toutes les réſolutions qui furent priſes. On convint qu'on tueroit les Conſuls, & ſur l'heure même on en écrivit à Tarquin, & on donna les Lettres à ſes Ambaſſadeurs logez dans la même maiſon, & qui étoient là preſens.

Serment confirmé en beuvant du ſang d'un homme immolé & en touchant à ſes entrailles.

Tite - Live dit, chez les Vitelliens.

L'eſclave Vindex, caché derriere un coffre, entend toute la conjuration.

En beuvant tous enſemble du ſang d'un homme.) Ce n'eſt pas qu'ils cruſſent que ce ſang eut aucune vertu; mais ils vouloient ſe lier par un grand crime, & ſe mettre dans la néceſſité d'être fidéles par le déſeſpoir du pardon. Catilina pratiqua la même choſe. Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live ne parlent point de cet horrible Sacrifice.

Ils ne prirent pas garde à un eſclave, nommé Vindex, qui y étoit caché.] Denys d'Halicarnaſſe écrit au contraire qu'on le chaſſa avec les autres eſclaves; mais que la curioſité le porta à ſe tenir à la porte, d'où il vit & entendit tout ce qui ſe diſoit & qui ſe faiſoit.

Et on donna les lettres à ſes Ambaſſadeurs logez dans la même maiſon.) Je ne ſçai pas d'où Plutarque a tiré cette particularité, qui n'eſt nullement vrai-ſemblable; car les Ambaſſadeurs ne logeoient pas chez des particuliers, auſſi Denys d'Halicarnaſſe dit que les Aquiliens s'étoient chargez de rendre eux-mêmes ces lettres aux Ambaſſadeurs.

Dès que cela fut fait & que chacun se fut retiré, Vindex sortit secretement; mais il ne sçavoit comment se conduire dans une affaire si délicate; car il lui paroissoit dangereux, & il l'étoit en effet, d'aller à Brutus déferer des enfans à leur pere pour le plus horrible de tous les crimes, & d'aller à Collatin accuser des neveux devant leur oncle. D'un autre côté il ne trouvoit dans Rome aucun particulier à qui pouvoir confier un secret si important, & sa conscience le pressoit si fort de s'en décharger, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût plus capable de faire en cette occasion, que de garder le silence. Enfin il prit le parti d'aller trouver Valerius, attiré par les mœurs douces & faciles de ce personnage, toûjours accessible à ceux qui avoient recours à lui, dont la maison étoit nuit & jour ouverte à tout le monde, & qui ne refusoit jamais d'écouter les pauvres qui vouloient lui parler de leurs affaires & de leurs besoins.

Embarras de Vindex sur la conduite qu'il doit tenir.

Mœurs de Valerius.

Vindex ne fut pas plûtôt arrivé chez lui qu'il lui raconta devant sa femme & devant son frere Marcus Valerius tout ce qu'il avoit vû & entendu. Valerius saisi d'étonnement & de crainte, enferme d'abord cet homme dans sa chambre, met sa femme à la porte pour le garder, donne ordre à son frere d'aller environner le Palais du Roi, pour tâcher de surprendre:

De Tarquin.

Pour tâcher de surprendre les Lettres. [Car il ne doutoit pas que les Ambassadeurs ne les eussent portées au Palais de Tar-

les lettres, & d'arrêter tous les domestiques, & lui avec une troupe de clients, beaucoup de ses amis qui ne le quittoient jamais, & tous ses esclaves, il va droit à la maison des Aquiliens qui étoient sortis. Il entre sans que personne pense seulement à l'empêcher: il trouve les lettres dans la chambre des Ambassadeurs. Les Aquiliens qui avoient été avertis de sa marche, accourent en diligence & trouvent sur la porte Valerius qui sortoit. Ils se jettent sur lui pour lui arracher les lettres; Valerius & sa troupe les repoussent & leur entortillant leurs robes autour du col, ils les traînent malgré leur resistance avec beaucoup de peine & d'efforts jusques dans la place.

Marcus Valerius avoit eu la même fortune dans le palais; il avoit surpris d'autres lettres parmi des paquets de hardes qu'on emballoit, & emmené tout ce qui s'y étoit trouvé de domestiques. Après que les Consuls eurent imposé silence, que Valerius eut produit Vindex, & que l'accusation fut intentée, on lut les lettres. Aucun des conjurez n'eut la hardiesse de répondre; toute l'assemblée tenoit les yeux baissez, & personne n'osoit ouvrir la bouche. Il y en eut seulement quelques-uns, qui pour faire plaisir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les larmes de Collatin & le silence de Valerius donnoient encore quelque esperance, lorsque

Des Lettres des Ambassadeurs qui donnoient avis du progrez qu'ils avoient fait.

quin, pour les envoyer par quelqu'un de ses domestiques.

Brutus appellant ses enfans par leurs noms, *Vous, Titus, dit-il, & vous Valerius, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation?* Par trois fois il les somme d'y répondre, & voyant qu'ils se taisoient toûjours, il se tourne vers les Licteurs, & leur dit, *c'est à vous maintenant; faites votre charge.*

Brutus condamne ses enfans à la mort & assiste à leur supplice.

Cet Arrêt prononcé, les Licteurs se saisissent de ces deux jeunes hommes, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derriere le dos, leur déchirent le corps à coups de verges, & font ruisseler le sang de tous côtez. Personne n'avoit la force de soûtenir un spectacle si cruel; le pere seul n'en détourna jamais la vûë; La compassion n'adoucit pas un seul moment la colere & la severité qui étoient peintes sur son visage; Il regarda d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfans, jusqu'à ce que les Licteurs, après les avoir étendus par terre, leur eurent separé la tête du corps. Alors il laissa à son compagnon la punition des autres & se retira, action qui ne peut être ni assez loüée, ni assez blâmée; car ce fut ou l'excez de la vertu, qui éleva son ame au-dessus des passions, ou l'excez de la passion qui y produisit l'insensibilité, & ni l'un ni l'autre n'est mediocre, ni proportionné aux forces de l'homme, mais ou d'une bête, ou d'un Dieu. Or il est bien plus juste que la gloire de ce grand homme entraîne nostre jugement, que si nous faisions douter de sa vertu par notre foiblesse;

Jugement de Plutarque sur l'action de Brutus.

Belle maxime pour juger des actions des grands hommes.

car les Romains n'eſtiment pas que ce fût une entrepriſe ſi grande ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome, que pour Brutus d'établir la République ſur les débris de la Royauté.

Après le départ de Brutus, l'étonnement, l'horreur & le ſilence regnerent encore longtems dans toute l'aſſemblée; mais enfin les Aquiliens encouragez par la lenteur & par la molleſſe de Collatin, demanderent du tems pour ſe juſtifier, & qu'on leur livrât Vindex, qui étant leur eſclave ne devoit point être entre les mains de leurs accuſateurs. Collatin étoit prêt de leur accorder leur demande & de rompre l'aſſemblée; mais Valerius s'y oppoſa, & ne voulut ni rendre Vindex, qui étoit au milieu de ceux qui l'accompagnoient, ni ſouffrir que le peuple ſe retirât & laiſſât échaper ces traîtres; & lui-même mettant la main ſur eux, il appelloit Brutus à haute voix, & crioit que Collatin faiſoit une action très-indigne; qu'après avoir laiſſé malignement ſon Collegue dans la neceſſité de faire mourir ſes propres enfans, il cherchoit les moyens, pour faire plaiſir à des fem-

Cela étoit défendu par les Loix.

Car il favoriſoit ſes neveux.

Fermeté de Valerius.

Car les Romains n'eſtiment pas que ce fut une entrepriſe ſi grande, ni ſi difficile pour Romulus de fonder Rome.] C'eſt pour prouver ce qu'il vient de dire, que la gloire de Brutus doit entraîner nôtre jugement; Car puiſqu'il eſt certain, du conſentement même des Romains, qu'il n'avoit pas été ſi difficile de fonder Rome, que d'établir la République, l'auteur de ce dernier deſſein doit être regardé plûtôt comme un Dieu, que comme un homme, & par conſequent, que ce qu'il fit contre ſes enfans fut l'effet, non de ſon inſenſibilité, mais de ſa vertu.

mes, de ſauver les complices du même crime & les ennemis déclarez de leur païs.

Cela fit perdre patience à Collatin ; il commanda aux Licteurs de prendre Vindex. Les Licteurs écartant la foule, ſaiſiſſent l'eſclave, & frappent ſur ceux qui vouloient le retenir; les amis de Valerius viennent au ſecours & les repouſſent. Le peuple commence à crier & à appeller Brutus, qui attiré par ſes cris revient ſur la place; le bruit ayant ceſſé, il dit *qu'il avoit été ſeul juge ſuffiſant de ſes enfans; & que pour les autres, il les avoit laiſſez au jugement du peuple qui étoit libre, & qui n'avoit qu'à prononcer; c'eſt pourquoi*, ajoûta-t-il, *que le premier qui voudra, parle, & qu'il tâche de perſuader au peuple ce que bon lui ſemblera.* Mais, ſans attendre que perſonne ſe preſentât pour parler, les ſuffrages furent donnez, il n'y en eut pas un ſeul qui n'allât à la mort, & l'on trancha la tête aux coupables.

Les Aquiliens executez.

Il y avoit déja quelque tems que Collatin étoit ſuſpect en quelque maniere, comme proche parent des Rois. D'ailleurs ſon nom étoit de mauvais augure à cauſe de Tarquin qu'on déteſtoit. Voyant donc qu'en cette derniere occaſion, il avoit offenſé tout le peuple, il ſe demit volontairement du Conſulat, & ſortit de Rome. Cela donna lieu à une ſeconde aſſemblée générale, où d'une commune voix on nomma Valerius Conſul, pour proportionner la reconnoiſſance à l'affection qu'il avoit témoi-

Car il s'appelloit auſſi Tarquin.

Collatin ſe demet du Conſulat & ſort de Rome.

Valerius nommé Conſul en ſa place.

gnée & au grand service qu'il avoit rendu. Valerius pensa d'abord que Vindex méritoit d'avoir part à la récompense; il l'affranchit, & par un decret solemnel il le fit déclarer Citoyen Romain, avec le plein droit de suffrage dans la Tribu où il lui plairoit d'entrer, chose qu'on n'avoit point encore vûë. Ce ne fut que longtems après, qu'Appius, pour attirer les bonnes graces du peuple, renouvella cette loi en faveur de tous les affranchis, & jusqu'à aujourd'hui cet entier affranchissement s'appelle *Vindicta*, du nom de Vindex. On abandonna ensuite au pillage les biens des Tarquins, & on rasa leur palais & leurs maisons de campagne.

Vindex affranchi & déclaré Citoyen Romain.

Deux cens ans après Appius, Claudius Cæcus étant Censeur.

Vindicta étoit proprement une baguette dont on donnoit un coup sur la tête de ceux qu'on affranchissoit.

Parmi leurs autres biens ils avoient une piéce de terre dans le plus bel endroit du champ de Mars; on la consacra à ce Dieu, dont on lui donna le nom. Les bleds ne venoient que d'être coupez, & les gerbes y étoient encore. On ne crut pas qu'il fût permis d'en profiter, à cause de la consecration qu'on venoit d'en faire; mais on prit les gerbes, & on les jetta dans le Tibre avec tous les arbres que l'on coupa, laissant au Dieu le terrein tout nud & sans fruit. Les eaux étoient alors fort basses; ainsi ces matieres ne furent pas portées fort loin par le fil de l'eau; elles s'arrêterent à un endroit décou-

Ce champ étoit consacré à ce Dieu, du tems même de Romulus.

On la consacra à ce Dieu.] Mais ce champ lui étoit déja consacré du tems même de Romulus, comme cela paroît par ses loix. Tarquin s'en étoit emparé & l'avoit converti à ses usages en y semant du bled.

vert. Les premieres arrêtoient les autres, qui ne trouvant point de passage s'accrocherent & se lierent si bien avec elles, qu'elles ne firent qu'un même corps, qui prit racine, l'eau aidant encore à l'affermir; car elle y portoit quantité de limon, qui en grossissant la masse, servoit aussi à la lier, & le courant, bien loin de la désunir, ne faisoit que la mieux serrer & y joindre tout ce qu'il entraînoit. La grandeur & la solidité de ce premier amas le rendirent encore plus grand dans la suite, car le Tibre ne pouvoit presque plus rien emmener qui ne s'y arrêtât, de maniere qu'enfin il se forma une Isle, qu'on appelle à Rome l'*Isle sacrée*, où il y a divers temples consacrez aux Dieux, & plusieurs portiques. On l'appelle en latin, l'*Isle des deux ponts*. Il y a pourtant des Ecrivains qui prétendent que cela n'arriva pas lorsque cette piéce de terre de Tarquin fut consacrée à Mars, mais plusieurs siecles après, lorsque la Vestale Tarquinie lui dédia un champ qui lui appartenoit, & qui touchoit à celui de Tarquin. Ce don lui attira beaucoup de prérogatives, car le peuple ordonna que son témoignage seroit reçu en justice, privilege qu'on n'avoit pas encore accordé aux femmes. On y ajoûta la permission de se marier, qu'elle refusa. C'est ainsi qu'on le raconte.

Comment se forma l'Isle du Tibre.

Tite-Live croit qu'on assûra & affermit ce terrein par des jettées.

Il y avoit le temple d'Esculape, celui de Jupiter, & celui de Faune.

Elles avoient toutes cette permission après le tems de leur vœu.

On l'appelle en latin l'Isle des deux ponts.] Sans doute à cause du pont Fabrice qui la joignoit à la ville du côté du Capitole, & à cause du pont Cestius qui la joignoit à la même ville du côté du Janicule.

Tarquin

Tarquin déſeſperant de remonter ſur le thrône par la ruſe & par la trahiſon, ſe retira vers les Toſcans, qui le reçûrent à bras ouverts, & qui le ramenerent vers Rome avec une puiſſante armée. Les Conſuls Romains ſortirent à la tête de leurs Légions. Les deux armées ſe mirent en bataille dans des lieux ſacrez; celle des Toſcans près du bocage d'Arſia, & celle des Romains dans la prairie Æſuvienne. Dès le commencement du combat, Aruns fils aîné de Tarquin, & le Conſul Brutus ſe rencontrerent, moins conduits par le hazard, que pouſſez par leur inimitié & par leur haine; car l'un cherchoit le Tyran & l'ennemi de ſa patrie, & l'autre cherchoit le principal auteur de ſa honte & de ſon exil. Ils ne ſe furent pas plûtôt apperçus dans la mêlée, que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution, & avec plus d'envie de frapper que de ſoin de ſe couvrir, ils ſe tuerent tous deux. La ſuite du combat ne fut pas moins ſanglante que cette premiere charge. Le car-

Entre Veies & le Tibre.

Bataille des Toſcans contre les Romains.

Aruns fils de Tarquin & Brutus combattent l'un contre l'autre & ſe tuent.

Que pouſſant leurs chevaux l'un contre l'autre.] Tite-Live en parlant de cette action de Brutus, qui ſe battit contre le fils de Tarquin, fait une reflexion qui me paroît bien remarquable; car il dit, *Decorum erat tum ipſis capeſſere pugnam Ducibus. En ce tems-là il étoit glorieux aux Généraux même de ſe battre.* Cette coûtume s'étoit-elle perduë du tems de Tite-Live? Il veut dire apparemment qu'avant ce tems-là on n'avoit pas encore connu, comme on le connoiſſoit alors, qu'il étoit honteux à un Général de quitter la conduite d'une action générale, pour s'attacher à un combat particulier. Cela ne devoit pas déplaire à Auguſte.

nage fut horrible & égal des deux côtez, & il survint un orage furieux qui sépara les deux armées.

Valerius étoit dans un fort grand chagrin, parce qu'il ne sçavoit à qui la victoire étoit demeurée, & qu'il voyoit ses Soldats plus étonnez de leur perte, que réjoüis de celle des ennemis; car le nombre des morts étoit si égal qu'il étoit très-difficile de juger qui avoit eu l'avantage, & chacun des deux partis qui voyoit certainement ce qu'il avoit perdu, & qui ne jugeoit de la perte de l'ennemi que par conjecture, se croyoit bien plus vaincu que vainqueur. La nuit étant survenuë telle qu'on peut l'imaginer après une journée si cruelle & si douteuse, & le silence regnant dans les deux camps, on dit que le bocage sacré fut émû & qu'il en sortit une voix qui dit fort clairement, *qu'il étoit mort un homme de plus du côté des Toscans, que du côté des Romains.* C'étoit sans doute quelque voix Divine; car dès le moment les Romains reprenant courage, remplirent tout de cris de joye, & les Toscans effrayez & pleins de trouble abandonnerent leurs retranchemens & prirent la fuite, laissant leur camp au pillage & près de cinq mille hommes qui furent faits prisonniers. Le vainqueur compta ensuite les morts; il en trouva onze mille trois

Et c'étoit sans doute quelque voix divine.] On dit que c'étoit la voix du Dieu Pan. Ce fut sans doute un artifice de Valerius, qui ne trouva pas de meilleur moyen pour redonner courage à ses troupes.

cent du côté des Toscans, & un de moins de son côté. On dit que cette bataille fut donnée le dernier jour de Février. On décerna le triomphe à Valerius, & ce fut le premier des Consuls qui entra triomphant dans Rome sur un char à quatre chevaux. Ce spectacle parut fort beau & fort magnifique, & n'attira point du tout sur Valerius l'envie ni la haine de ses Citoyens, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car si cela avoit été, la coûtume n'en auroit pas été conservée avec tant de soin, & n'auroit pas duré tant de siécles.

La veille des Calendes de Mars.

Le premier triomphe qui fut fait sur un char à quatre chevaux.

Une chose encore fort agréable au peuple, ce furent les honneurs que Valerius fit à son Collegue avant & après son enterrement; car après lui avoir fait des funerailles avec beaucoup de pompe, il fit son Oraison funebre, ce qui plût si fort & fut reçu avec tant d'applaudissement, que depuis ce tems-là tous les grands hommes qui meurent, sont loüez publiquement par les plus gens de bien. Cette Oraison funebre est,

Honneurs que Valerius fit à Brutus.

Origine des Oraisons funebres.

Cette Oraison funebre est, dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs.] Car les Oraisons funebres ne commencerent en Grece qu'après la bataille de Marathon, qui n'arriva que seize ans après la mort de Brutus. Avant cela les Grecs honoroient de jeux publics & de combats les funerailles des grands hommes. Mais on ne lit nulle part qu'ils en fissent l'éloge publiquement. Ce que les Poëtes tragiques ont dit, que Thesée loüa les fils d'Oedipe en les enterrant, est une pure flaterie pour Athenes. L'honneur de cette invention est dû aux Romains; & ils ont eu aussi cet avantage, qu'ils y observoient plus d'équité & plus de justice. Car en Grece on n'honoroit de cet éloge public que ceux qui étoient morts en combattant pour leur Patrie; au lieu que les

dit-on, plus ancienne que toutes celles des Grecs; à moins que l'on ne reçoive ce qu'Anaximenes le Rheteur a écrit, que cette maniere de loüer les morts fut inventée par Solon.

Mais ce qui offensa le peuple, ce fut de voir que Brutus qu'on regardoit comme le pere de la liberté, n'ayant pas voulu gouverner seul & ayant pris par deux fois un Collegue, Valerius au contraire attiroit à lui seul toute l'autorité; car c'est ainsi que l'on parloit, & ne se déclaroit pas l'heritier de Brutus pour le Consulat, qui ne remplissoit pas son ambition, mais l'heritier de Tarquin pour la tyrannie: *A quoi bon*, disoit-on, *loüer Brutus de parole, lorsqu'il imite Tarquin en effet, en marchant toûjours environné de tous les faisceaux & de toutes les haches quand il sort de sa maison, qui est beaucoup plus grande & plus magnifique que ne fut jamais celle du Roi, qu'il a rasée lui-même?*

Murmures des Romains contre Valerius.

Il est vrai aussi qu'il habitoit une maison trop élevée & trop superbe; elle étoit sur la croupe de Velia, d'où elle commandoit la place publique & d'où l'on voyoit tout ce qui s'y passoit, & ses avenuës étoient si difficiles, qu'on n'en approchoit qu'avec beaucoup de peine; de sorte que quand il en descendoit avec cette pompe, cela paroissoit à ceux qui le voyoient d'enbas la

C'étoit une partie du mont Palatin.

Romains l'accordoient à tous les grands hommes, de quelque maniere qu'ils eussent servi leur pays, jugeant avec raison que toutes les vertus meritent cette récompense.

chose du monde la plus fastueuse, & moins la marche d'un Consul que celle d'un Roi. Mais il fit bien voir en cette rencontre quel avantage c'est pour ceux qui sont dans les premieres places & qui ont le maniement des grandes affaires d'un Etat, d'avoir l'oreille plus ouverte au langage sincere des amis, qu'aux cajoleries des flatteurs, & à la verité qu'au mensonge : car ses amis ne lui eurent pas plûtôt rapporté que le peuple étoit mécontent & se plaignoit de lui, que, sans disputer ni se fâcher, il assembla un grand nombre d'ouvriers, & la nuit même il démolit sa maison jusqu'à la derniere pierre.

Quel avantage c'est pour les premiers d'un Etat, d'écouter leurs amis & non pas leurs flatteurs.

Grande action de Valerius.

Le lendemain les Romains voyant ces ruines ne purent s'empêcher d'admirer la grandeur d'ame de Valerius ; mais ils furent bien fâchez que l'envie eût fait abattre dans un moment contre toute sorte de raison & de justice une maison si belle & si magnifique, & ils la regrettoient comme on regretteroit un homme qu'on auroit fait mourir sur le champ sans aucune formalité. D'ailleurs ils avoient de la confusion de voir leur premier Magistrat logé par emprunt, comme un vagabond qui n'a ni feu ni lieu, car ses amis le reçurent chez eux jusqu'à ce que le peuple lui eût donné une place, où il fit

Bel exemple de la légereté du peuple.

Au pied du mont Velia.

Mais ils furent bien fâchez que l'envie eût fait abattre.] Ils en étoient fâchez, & ils l'auroient encore condamnée, si elle n'eût pas été abattuë. Cela peint admirablement le peuple, dont Platon a fort bien dit, qu'il condamne & se répent, qu'il fait mourir quelqu'un & voudroit le ressusciter ensuite.

bâtir une maison plus modeste que la premiere ; dans le lieu où est aujourd'hui le Temple de la Victoire.

Non content de s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut encore rendre sa charge douce & familiere, de farouche & de formidable qu'elle étoit. Il ôta donc les haches à ses faisceaux, & toutes les fois qu'il alloit aux Assemblées, il mettoit les faisceaux aux pieds du peuple, comme un hommage qu'il rendoit à son Souverain ; & c'est ce que les Consuls observent encore. Le peuple ne prit pas garde que par-là il ne s'abaissoit pas lui-même comme on le pensoit, au contraire qu'il appaisoit & éloignoit l'envie par cette humilité, &

Valerius ôte les haches à ses faisceaux.

Le Magistrat par son humilité acquiert à sa personne l'autorité qu'il semble ôter à sa charge.

Dans le lieu où est aujourd'hui le Temple de la Victoire.) Plutarque dit, *où est aujourd'hui le Temple appellé Vicus Publicus*; mais qui peut s'imaginer qu'il y ait eu à Rome un Temple de ce nom ? Il faut, ou que ce passage soit corrompu, ou que Plutarque se soit trompé lui-même, & qu'ayant lû dans les Historiens Latins, *ubi nunc est Templum vicæ potæ*, & ne l'ayant pas entendu, il ait mis à la place *vicus publicus*. Mais il y a plus d'apparence que c'est une faute du texte. Voici les propres termes de Tite-Live : *Delata confestim materia omnis infra Veliam, & ubi nunc vice pota est, domus in infimo clivo ædificata. Tous les materiaux furent portés sur l'heure même sous le mont Velia, au pied duquel on lui bâtit une autre maison où est présentement le Temple de Vica Pota*, c'est-à-dire de la Victoire ; car les anciens appelloient la Victoire de ce nom, qui signifie non-seulement *vaincre*, mais *joüir*, & tirer tout le fruit de sa victoire, *vincere & potiri*. Les Victoires ne sont plus Victoires, quand on n'en tire pas le fruit.

Il ôta donc les haches à ses faisceaux.] Il ordonna que les Consuls ne feroient porter devant eux dans la ville que les faisceaux sans haches, & qu'on ne porteroit les haches qu'à la campagne.

qu'il acqueroit autant d'autorité pour sa personne qu'il sembloit en ôter à sa Charge. En effet le peuple se soûmettoit si volontairement à lui, lui témoignoit tant d'affection, & en étoit si content, qu'il lui donna le nom de Publicola, c'est-à-dire, *qui honore le peuple*, nom qui effaça tous ses anciens noms, & dont nous nous servirons toûjours dans la suite. Aussi lui étoit-il bien dû; car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Consulat, mais avant qu'on nommât celui qu'on devoit lui donner pour Collegue, comme il ne sçavoit pas ce qui pouvoit arriver, & qu'il craignoit que ce nouveau Consul ne s'opposât peut-être à ses desseins ou par envie ou par ignorance, il se servit du pouvoir absolu qu'il avoit seul, pour faire de très-grands & de très-beaux établissemens.

Publicola remplit le Senat.

Il remplit d'abord le Senat qui étoit fort diminué par les cruautez de Tarquin, & par la derniere bataille, & il suppléa, dit-on, jusqu'au nombre de cent soixante-quatre Senateurs. Il

Car il permit à tout le monde de demander la place qui vacquoit dans le Consulat.] Je ne sçai d'où Plutarque a tiré cette particularité. Publicola peut donner alors cette permission pour plaire au peuple, mais elle n'eut point de lieu. Le Consulat fut reservé pour les seuls Patriciens, & les Plébéiens ne commencerent que tard à y être admis. Lucius Sextius fut le premier du peuple à qui on accorda cet honneur cent cinquante-cinq ans après le tems dont Plutarque parle. Et cela même ne dura qu'onze ans; car la douziéme année ensuite, c'est-à-dire l'an de Rome 401. les deux Consuls furent pris parmi les Patriciens. On peut voir Tite-Live, VII. 18.

Il fait des loix en faveur du peuple.

Cela affoiblit extrêmement le pouvoir Consulaire que les Tribuns acheverent de ruiner.

La décharge des tailles & impôts favorable aux arts & manufactures.

fit ensuite des loix qui augmenterent infiniment la puissance du peuple. Par la premiere il permit d'appeller au peuple des jugemens des Magistrats ; par la seconde, il établit la peine de mort contre ceux qui prendroient des charges sans le consentement du peuple ; & par la troisiéme, qui fut d'un grand secours pour les pauvres, il déchargea tous les Citoyens de toutes sortes de tailles & d'impôts, ce qui les porta tous à s'appliquer plus volontiers aux arts & aux manufactures. La loi même qu'il fit contre ceux qui désobéïroient aux ordres des Consuls, passa pour aussi populaire que les autres, & l'on estima qu'elle favorisoit encore plus les pauvres & les foibles, que les riches & les puissans ; car l'amende qu'il établit

Par la seconde il établit la peine de mort.] Il ordonna que personne ne pourroit exercer aucune charge sans le consentement du peuple, & permit à tout le monde de tuer ceux qui désobéïroient à cette loi.

Il déchargea tous ses Citoyens de toutes sortes de tailles & d'impôts.] Il ne fit cette loi que dans son troisiéme Consulat, lorsque Porsenna alla assiéger Rome, & il la fit, de peur que les pauvres, attirez par l'esperance d'avoir quelque soulagement, n'allassent se rendre à l'ennemi, & ne trahissent leur patrie. Den. liv. v. & Tite-Live 29.

Car l'amende qu'il établit contre cette désobéïssance étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons.] Pourquoi Plutarque tire-t-il de-là cette conséquence, que cette loi étoit plus pour les pauvres que pour les riches ? c'est sans doute, parce que cette amende étant modique, & pouvant être payée, ou en argent ou en bétail, elle n'étoit pas au pouvoir de la portée du peuple. Publicola l'avoit proportionnée à leur foiblesse ; car l'amende entiere n'alloit qu'à quarante-trois livres six sols huit deniers de notre monnoye, à vingt deniers l'obole, ce qui étoit fort peu considérable, par rapport au crime &

contre

contre cette désobéïssance, étoit de la valeur de cinq bœufs & de deux moutons. Or un mouton valloit dix oboles, & un bœuf, cent, les Romains ne se servant pas encore beaucoup d'argent monnoyé, & tout leur bien consistant en troupeaux. D'où vient qu'encore aujourd'hui tout ce qu'un homme possede est appellé parmi eux *peculium*, du mot *pecus*, qui signifie un mouton. La plus ancienne même de leurs monnoyes portoit la marque d'un mouton, d'un pourceau ou d'un bœuf, & ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux, car ils les appelloient *Suillios* & *Porcios*, *Porchers*; *Bubulcos*, *Bouviers*; & *Caprarios*, *Chevriers*.

Seize sols huit deniers.

Huit livres six sols huit deniers.

Monnoye des anciens Romains.

Leur simplicité sur les noms bien opposée à la vanité des Grecs.

Quoique Publicola fût si populaire & si moderé dans ses ordonnances, il ne laissa pas d'étendre quelquefois la rigueur des peines. Il fit une loi qui permettoit de tuer sans autre forme de justice celui qui auroit voulu se faire Roi, & déclaroit absous l'Auteur du meurtre, pourvû qu'il donnât des preuves de l'attentat qu'il auroit puni. Car il est impossible que celui qui aspire à de si grandes choses, le fasse si secretement qu'il ne soit apperçu de personne; mais il est très-possible qu'étant apperçu, il vienne à bout de ses desseins, & se rende le maître avant qu'on ait pû lui faire son procès, c'est

Loi remarquable de Publicola.

Inconvenient des formalitez dans la poursuite des grands crimes.

aux peines dont on le punissoit auparavant.

Et ils donnoient à leurs enfans des noms tirez de ces animaux.) Les noms ont toûjours été la marque de la modestie & de la simplicité des hommes, ou de leur luxe & de leur orgueïl.

pourquoi il donna la liberté de prévenir par la voye de fait, un jugement que le criminel alloit empêcher par son injustice.

Il fut aussi fort loüé pour l'ordonnance qu'il fit sur la garde du Thrésor, car comme il falloit que tous les Citoyens contribuassent pour les frais de la guerre, & qu'il ne vouloit ni administrer lui-même ces deniers publics, ni les faire administrer par ses amis, ni enfin qu'ils fussent dans aucune maison particuliere, il ordonna qu'ils seroient portez dans le Temple de Saturne, qui est encore aujourd'hui le Thrésor public; & il permit au peuple de choisir parmi les jeunes gens deux Thrésoriers. On choisit Publius Vetturius, & Marcus Minucius, qui amasserent des sommes très-considérables. On fit ensuite le dénombrement; Il se trouva cent trente mille Citoyens, sans compter les Orphelins & les Veuves, qui furent exempts de toute imposition.

Politique de Publicola pour la garde du thrésor.

Deux Thrésoriers.

Les orphelins & les veuves exempts de toute imposition.

Après qu'il eût ainsi reglé toutes choses, il nomma pour son Collegue Spurius Lucretius, pere de Lucrece, à qui, parce qu'il étoit le plus vieux, il ceda la premiere place & lui donna les faisceaux, honneur qu'on fait encore aujourd'hui à la vieillesse. Mais Lucretius étant mort peu de jours après, le peuple assemblé mit à sa place Marcus Horatius, qui acheva le reste de l'année avec Publicola.

Dans ce même temps-là Tarquin faisant dans la Toscane de nouveaux préparatifs pour

une ſeconde guerre contre les Romains, on dit qu'il y eut un grand prodige. Pendant que ce Prince étoit encore ſur le thrône il avoit fait bâtir ſur le Capitole le temple de Jupiter. Cet édifice étoit preſque achevé, lorſqu'il s'aviſa, ou pour obéïr à un oracle, ou de ſon propre mouvement, de vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre; Il donna le deſſein à exécuter à quelques ouvriers Toſcans de la ville de Veïes; mais dans ce temps-là il fut chaſſé. Les ouvriers ayant fait le char & l'ayant mis dans le four pour le faire cuire, il arriva tout le contraire de ce qui arrive naturellement à la terre qu'on met au feu, car au lieu de ſe reſſerrer & de ſe condenſer par le défaut de l'humidité qui s'évapore, elle s'étendit, s'enfla ſi prodigieuſement & devint une maſſe ſi forte, ſi dure & ſi grande, qu'on eut beaucoup de peine à la tirer, après même qu'on eut abbattu le four. Les Devins dirent, que Prodige.

De vouloir mettre ſur le faîte un char à quatre chevaux fait de terre.] Ces ornemens que l'on mettoit au faîte des Temples étoient proprement appellez *faſtigia*. On en voit ſur l s medailles anciennes. On accordoit quelquefois aux Princes d'en mettre de pareils au faîte de leurs maiſons, & c'étoit un très-grand honneur; car par-là on marquoit qu'on devoit regarder leurs maiſons comme des Temples.

Les Devins dirent que c'étoit un ſigne céleſte, qui promettoit un fort grand bonheur.] Car dans les prodiges, comme dans les ſonges, tout ce qu'on voit s'augmenter & s'agrandir eſt d'un très-bon augure, & promet un fort grand bonheur; & au contraire tout ce qu'on voit diminuer, eſt un très-mauvais ſigne. C'eſt ainſi qu'un pain groſſi de moitié dans le four promit le Royaume de Macedoine à Perdiccas, qui n'étoit alors que Berger. Et c'eſt ainſi que les Romains prirent pour un

c'étoit un signe céleste qui promettoit un fort grand bonheur & un merveilleux accroissement de puissance à ceux qui demeureroient les maîtres de ce char. Sur cela les Veïens resolurent de ne le pas livrer aux Romains, & répondirent qu'il appartenoit à Tarquin, & non pas à ceux qui l'avoient chassé.

Courses de chars célébrées dans la Toscane comme en Grece.

Quelques jours après, comme ceux de Veïes célébroient les jeux des courses de chars avec toute la pompe & la solemnité accoûtumée, celui qui avoit remporté le prix ayant été couronné, menoit doucement son char hors des lices, lorsque tout d'un coup les chevaux sans aucun sujet visible, s'effrayerent, ou par avanture, ou par quelque inspiration des Dieux, & prenant le frein aux dents, coururent à toute bride vers Rome. Celui qui les conduisoit, après avoir fait inutilement tous ses efforts pour les retenir en leur tirant les rénes & en les caressant de la main & de la voix, les abandonna & fut entraîné jusqu'au milieu du Capitole, où ils le renverserent près de la porte, qu'on appelle aujourd'hui *la porte Ratumene*. Les Veïens étonnez de cet accident, rendirent le char aux Romains.

Temple de Jupiter Capitolin bâti par Tarquin le Superbe.

Le temple de Jupiter Capitolin, pour lequel ce char étoit destiné, avoit été voüé par Tar-

très-méchant augure de ce que les forts de Preneste avoient paru diminuer, *extenuata Prænestina fortes*.

Qu'on appelle aujourd'hui la porte Ratumene.] Du nom de ce jeune homme qui fut renversé, & qui s'appelloit *Ratumenas*.

quin, fils de Demaratus, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins; Tarquin le Superbe, fils, ou petit-fils de ce dernier, l'avoit bâti, mais il n'avoit pû le dédier, parce que peu de tems avant qu'il l'eût entiérement achevé, il fut chassé de Rome. L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens qu'on avoit dessein d'y mettre. Publicola désiroit passionnément de le dédier; mais plusieurs des principaux lui envioient

Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier.] Plutarque ne prend point de parti entre ceux qui disoient que Tarquin le superbe étoit fils de Tarquinius Priscus & ceux qui soûtenoient qu'il n'étoit que son petit-fils, le fils de sa fille, quoique ce sentiment soit le plus vraisemblable, & que Denys d'Halicarnasse l'ait prouvé sur les mémoires de Pison, par des raisons très-solides. On peut voir ce qu'il en dit dans le liv. IV.

L'ouvrage avoit été fini depuis avec tous les ornemens.] Il ne fut fini que sous le troisiéme Consulat de Publicola. Ce Temple occupoit un terrein de huit arpens, il avoit deux cent pieds de longueur sur cent quatre-vingt cinq & un peu plus de profondeur. Le devant étoit orné de trois rangs de colomnes, & aux côtez il n'y en avoit que deux rangs. Dans la nef étoient trois grandes cellules ou chapelles, l'une de Jupiter, l'autre de Junon, & la troisiéme de Minerve.

Publicola désiroit passionnément de le dédier.] Car c'étoit un fort grand honneur; le Temple portoit le nom de celui qui en avoit fait la dédicace. Parmi les Hébreux c'étoit un grand malheur de n'avoir pas fait la dédicace des maisons que l'on avoit bâties; c'est pourquoi Dieu leur avoit ordonné de faire en tems de guerre cette proclamation à la tête des troupes: *Qui est l'homme qui a bâti une maison & qui ne l'a pas dédiée, qu'il s'en retourne, de peur qu'il ne soit tué, & qu'un autre ne la dédie.*

Mais plusieurs des principaux lui envioient cet avantage.] Cet honneur, quoique grand, étoit le moindre de tous ceux dont Publicola jouissoit; cependant c'est le seul qu'on lui envie, & rien ne marque mieux le naturel des hommes; il ne faut qu'un rien pour allumer dans leur esprit une jalousie & une envie, que mille choses considerables n'ont pu exciter, mais qu'elles ont seulement préparées.

cet avantage, disant qu'il devoit se contenter de la gloire qu'il avoit si justement acquise par ses loix & par ses victoires, sans usurper encore un honneur qui ne lui étoit pas dû, & pousserent Horatius à y prétendre. Les choses étant en cet état, Publicola fut contraint d'aller commander l'armée. Le parti contraire qui voyoit qu'il ne lui seroit pas aisé de réüssir dans son entreprise, si Publicola étoit present, profita de son absence, fit ordonner par le peuple qu'Horatius feroit la consécration, & sur l'heure même ils l'accompagnerent tous au Capitole.

D'autres disent que les deux Consuls tirerent au sort; que le commandement de l'armée échut à Publicola malgré lui, & qu'Horatius eut la dédicace du temple; mais il est aisé de juger de ce qui se passa entr'eux sur cette affaire par ce qui arriva le jour de la consécration; car le treiziéme jour de Septembre, qui se rencontre justement vers la pleine Lune du mois que les Athéniens appellent *Metagitnion*, tout le monde étant assemblé au Capitole, Horatius aprés avoir achevé toutes les autres cérémonies, tenoit déja un des poteaux; tous les

Le jour des Ides de Septembre.

Mais il est aisé de juger de ce qui se passa entre eux sur cette affaire, par ce qui arriva le jour de la Consécration.] Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la Consécration, prouve que les Consuls n'avoient pas tiré au sort; car s'ils l'avoient fait, on auroit regardé cette décision comme la marque de la volonté des Dieux, & le frere de Publicola n'auroit osé troubler Horatius dans sa dédicace; le peuple ne l'auroit même jamais souffert. Plutarque combat directement Tite-Live. Amiot s'est fort trompé à ce passage.

assistans étoient attentifs à son action avec un religieux silence, & il alloit prononcer la priere solemnelle de la consécration, lorsque Marcus Valerius, frere de Publicola, qui s'étoit tenu fort long-tems sur la porte du Temple, pour épier ce moment, lui cria, *Horatius, vôtre fils est mort de maladie dans le camp.* Cela déplut extrémement à tous ceux qui l'entendirent; mais le Consul nullement troublé, ne fit que répondre ce peu de paroles, *Qu'on jette son corps où l'on voudra, je ne prends point de part à cette nouvelle*, & acheva la consécration. C'étoit une ruse de Valerius pour l'empêcher de l'achever; mais on n'en doit pas moins admirer la constance & la fermeté de cet homme, soit qu'il se fût apperçu promptement du mensonge, ou que croyant la mort de son fils très-véritable, il eût eu la force de se maintenir dans la même assiéte sans être émû.

Ruse de Valerius; frere de Publicola, pour empêcher Horatius de dédier le temple de Jupiter.

Car ils le prenoient pour un presage très-funeste.

Fermeté & constance d'Horatius.

Il arriva la même chose pour la consécration du second Temple; car ce premier qui avoit été bâti par Tarquin & consacré par Ho-

Mais le Consul nullement troublé, ne fit que répondre ce peu de paroles.) Car celui que l'augure regardoit personnellement n'avoit qu'à le rejetter & à ne le prendre point pour lui, & le peuple croyoit qu'il n'avoit plus rien de funeste, & qu'on l'avoit ou éludé ou détruit.

Soit qu'il se fût promptement apperçu du mensonge, ou que croïant la mort de son fils très-véritable.) Plutarque a pris ceci de Tite-Live, qui a écrit: *Num crediderit factum, an tantum animo roboris fuerit, nec traditur certum, nec interpretatio est facilis. On n'écrit point bien certainement, s'il crut la nouvelle fausse, ou si la croyant véritable, il trouva en lui assez de force pour la supporter, & il n'est pas aisé de le décider par des conjectures.*

Car ce premier, qui avoit été

Il fut brûlé quatre cent vingt trois ans après qu'il eut été consacré.

Ce second temple ne subsista que 114. ans.

21. ans après.

ratius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles, Sylla le rebâtit; mais Catulus le consacra, la mort n'ayant pas donné le temps à Sylla d'en faire la dédicace. Ce second Temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius; & Vespasien, entre plusieurs autres grands bonheurs eut encore celui de le relever de fond en comble, & de ne le pas voir ruiné, comme il le fut bientôt après. En quoi il surpassa d'autant la felicité de Sylla, que Sylla finit ses jours avant que de consacrer son Temple, & que cet Empereur mourut avant que de voir le sien périr par l'embrasement, qui consuma le Capitole peu

bâti par Tarquin & consacré par Horatius, ayant été brûlé pendant les guerres civiles.] Pendant les guerres de Sylla & de Marius. Ce Temple fut consacré la troisiéme année de l'Olympiade 68. 504. ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur, & il fut brûlé la seconde année de l'Olympiade 174. 81. an avant cette naissance. Ainsi il ne dura que 423. ans.

Sylla le rebâtit, mais Catulus le consacra.] Sylla le rebâtit & l'orna de colomnes de marbre qu'il avoit fait apporter d'Athénes du Temple de Jupiter Olympien. Catulus le consacra 67. ans avant la naissance de Nôtre-Seigneur 14. ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant, qu'il ne manquoit à son bonheur que d'avoit pû dédier ce Temple.

Ce second Temple fut encore brûlé dans la sédition de Vitellius.] Lorsque Vitellius assiegea Flavius Sabinus dans le Capitole. Tacite d'crit ce qui se passa en cette occasion, & il dit qu'on ne sçait si ce furent les assiegeans qui y mirent le feu pour pouvoir le forcer plus aisément, ou si ce furent les assiegez, pour se défendre, comme c'est la plus commune opinion. Il fut brûlé l'an 69. de Nôtre-Seigneur.

Et Vespasien entre plusieurs autres grands bonheurs eut encore celui de relever de fond en comble.] L'année suivante, après la mort de Vitellius. Le seul changement qu'on y fit, c'est qu'il fut plus haut que les deux autres n'avoient été. On peut voir dans le IV. Liv. de l'Histoire de Tacite toutes les cérémonies qu'on pratiqua en cette occasion.

de

de tems après sa mort. Domitien le rebâtit la quatriéme fois, & en fit la dédicace. On dit que pour les seuls fondemens du premier, Tarquin avoit dépensé quarante mille marcs d'argent; mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatriéme, qui subsiste aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talents. Ses colomnes sont de marbre Pentelique, elles étoient d'une longueur admirablement proportionnée

Un million de livres à vingt cinq francs le marc, qui n'étoit que de six onces.

Trente six millions.

Marbre tiré des carrieres de l'Attique près du bourg Pentele.

Domitien le rebâtit la quatrième fois, & en fit la Dédicace.] Il le rebâtit la premiere année de son regne, l'an 81. de nôtre Seigneur, & mit son nom à cet ouvrage, sans faire aucune mention des premiers Fondateurs.

Mais tout le bien du plus riche particulier de Rome ne suffiroit pas pour payer la seule dorure du quatriéme qui subsiste aujourd'hui, laquelle a coûté plus de douze mille talens.] Si ce que Plutarque dit ici est vrai, il n'y avoit donc pas à Rome sous le Regne de Trajan des particuliers si riches qu'il y en avoit eu du tems de la République & sous le Regne des autres Empereurs. L'Histoire parle d'un M. Æmilius Scaurus, qui, étant Edile, fit pour une fête de peu de jours un théatre où il y avoit trois cent-soixante colomnes, les unes de marbre, les autres de bronze & les autres de crystal. Trois mille statuës remplissoient les vuides entre les colomnes, & toute la Scene étoit tendue de riches tapisseries, presque toutes cachées par des tableaux très-rares & d'un très-grand prix. Quand la fête fut finie, Scaurus, qui étoit trop magnifique pour faire servir dans sa maison de Rome ce qui avoit servi à ce spectacle, le fit porter à sa maison de campagne à Tusculum, où ses esclaves mirent le feu. Il y fut brûlé pour plus de dix ou douze millions de meubles, qui n'étoient qu'une partie de ce pompeux appareil qui n'avoit pas servi un mois. On connoit les richesses de M. Crassus qui tiroit de ses terres plus de vingt-millions toutes les années. L. Cornelius Balbus laissa par son testament au peuple Romain vingt-cinq deniers par tête, c'est-à-dire douze livres dix sols, & il y avoit beaucoup de particuliers qui nourrissoient dix mille & jusqu'à vingt-mille esclaves, seulement pour le faste sans en tirer d'autre utilité.

à leur grosseur ; nous les avons vûes à Athenes ; on a voulu les retailler & les repolir à Rome, & ce second travail a plus gâté leur symmetrie, que relevé leur beauté, car en les affoiblissant & en les rendant trop menuës, il leur a fait perdre toute leur grace, qui consistoit dans la proportion. Après avoir admiré la magnificence de ce Capitole, si l'on voyoit dans les Palais de Domitien une de ses galleries, ou une de ses salles, ou ses bains, ou l'appartement des femmes, il n'y a personne, qui, comme le Poëte Epicharmus disoit à un prodigue, *Tu n'es pas liberal, mais tu es malade, tu ne sçaurois vivre sans donner*, ne dit de même à ce Prince, *Tu n'es ni magnifique, ni pieux envers les Dieux, mais tu es malade, tu ne sçaurois vivre sans bâtir, & comme le Midas de la fable, tu souhaiterois que tout devint entre tes mains & marbre & or.* Mais en voila assez sur cette matiere.

Ignorance des Architectes de Rome du tems de Domitien.

Beau jugement de Plutarque sur les bâtimens trop magnifiques de Domitien.

Après que Tarquin eut perdu la bataille, où son fils Aruns fut tué en combattant contre Brutus, il se retira à Clusium vers Lars Porsen-

Et ce second travail a plus gâté leur symmetrie, que relevé leur beauté.] Ce passage est remarquable en ce qu'il fait voir la difference qu'il y avoit entre les ouvriers de Grece, & ceux de Rome. Ces derniers gâterent du tems de Domitien l'ouvrage des premiers, qui étoit d'une perfection achevée. Mais ce n'est pas seulement du tems de Domitien que Rome a été inferieure à la Grece pour tous les arts, en tout tems elle lui a cedé l'avantage. On sçait ce qu'Horace en dit.

Vers Lars Porsenna.) Plutarque dit, vers *Claras Porsennas* mais c'est une faute de Copiste. Il faut lire, *Laras Porsenna.* Laras ou Lars, est un mot Toscan, qui signifie Roi. Et on donnoit ce nom à Porsenna, parce qu'il étoit le plus puissant de tous les

na, le plus puissant des Rois qui fussent alors en Italie, & qui passoit pour très-magnanime & très-genéreux. Ce Prince lui promit de le secourir de toutes ses forces, & envoya d'abord sommer les Romains de recevoir leur Roi, ce que les Romains refuserent. Sur ce refus Porsenna leur déclara la guerre; les avertit & du tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit, & partit en effet comme il l'avoit dit, avec une grosse armée. Publicola qui étoit absent & qui venoit d'être élu Consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius, revint à Rome, & voulant surpasser en grandeur de courage le Roi Porsenna, il se mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes,

Porsenna déclare la guerre aux Romains pour rétablir Tarquin.

Dans le Latium & près d's Herniques. On croit que c'est Signia.

Rois qui regnoient en Toscane, & qu'on appelloit *Lucumons.*

Ce Prince lui promit de le secourir de toutes ses forces.] Porsenna prit le parti de Tarquin, parce que Tarquin étoit originaire de Toscane. D'ailleurs ce Roi chassé étoit d'une dangereuse consequence pour lui. Tite-Live ajoûte à cela une reflexion, qui me paroît remarquable: Porsenna croyoit qu'il étoit avantageux & glorieux pour les Toscans qu'il y eût un Roi à Rome, & sur tout un Roi Toscan. *Porsenna tum Regem esse Romæ, tum Etruscæ gentis Regem, amplum Tuscis ratus, Romam infesto exercitu petit.*

Les avertit & du tems qu'il iroit à eux, & des lieux qu'il attaqueroit.] Voilà une générosité bien rare & bien contraire aux interêts du Roi qu'il protegeoit. Porsenna vouloit tout devoir à la force, & rien à la surprise.

Publicola qui étoit alors absent, & qui venoit d'être élu Consul pour la seconde fois avec Titus Lucretius.] Porsenna ne marcha vers Rome que l'année suivante sous le troisiéme Consulat de Publicola, qui eut pour Collegue Horatius Pulvillus.

Il se mit à bâtir la ville de Sigliuria, malgré l'approche de ses troupes.] Publicola bâtit & fortifia cette Ville sous son second Consulat, & par conséquent avant que Porsenna menaçât Rome.

& après l'avoir fortifiée avec beaucoup de dépense, il y envoya une colonie de sept-cens habitans, pour faire voir qu'il méprisoit cette guerre, & qu'il n'avoit que trop de forces pour la soûtenir.

C'étoit une garnison & non pas une colonie.

Cependant Porsenna s'approche du Janicule, l'attaque, pousse la garde & la poursuit si vivement, qu'il seroit entré avec elle dans Rome, si Publicola n'eût paru à la tête de ses troupes, & n'eût arrêté le vainqueur. Il donna un grand combat sur le bord du Tibre, & soûtint tout l'effort des ennemis, jusqu'à ce qu'accablé par le nombre, & tout couvert de blessures, il tomba presque sans vie, & fut emporté par ses soldats. Son Collegue ayant eu le même sort, les Romains plierent & s'enfuïrent dans Rome. Les ennemis les suivoient de si près, qu'ils alloient se saisir du pont de bois, & prendre la ville, lorsqu'Horatius Cocles, & avec lui deux vieux Officiers des plus nobles fa-

Publicola & son Collegue Lucretius accablez de blessures tombent presque morts.

Les Romains plient.

Le pont Sublicius.

Et il ne la bâtit nullement pour affecter de surpasser Porsenna en grandeur de courage, mais pour se mettre à couvert par ce poste contre les Latins & les Herniques, qu'on craignoit alors.

Si Publicola n'eût paru à la tête de ses troupes.] Plutarque dit de Publicola ce que Denis d'Halicarnasse raconte de son frere Marcus Valerius, qui commandoit l'aile gauche avec Lucretius. Ces deux Généraux furent blessez, & emportez hors du combat.

Et avec lui deux autres Officiers des plus nobles familles, Herminius & Spurius Lartius.) J'ai corrigé ici le texte de Plutarque, qui dit *Herminius & Lucretius.* Lucretius ne pouvoit pas être là puisqu'il avoit été blessé, & mis hors de combat. Tite-Live nomme les deux Officiers qui défendirent le pont avec Horatius Cocles, *Herminius* & *Lartius.* De-

milles, Herminius & Spurius Lartius, les arrêterent à la tête du pont. Horatius avoit eû le surnom de Cocles, qui signifie *Borgne*, parce qu'il avoit perdu un œil à la guerre, ou selon d'autres, parce qu'il étoit extrémement camus, & que le haut de son nez étoit si enfoncé dans la tête, que rien ne séparoit ses deux yeux, & que ses sourcils étoient joints, de sorte que le peuple voulant l'appeller *Cyclope*, se méprit & l'appella *Cocles*, nom qui lui demeura. Horatius donc défendit seul l'entrée du pont contre les Toscans, pendant que ses compagnons le coupoient derriere lui. Il se jetta ensuite tout armé dans le Tibre & le passa à la nage, quoiqu'il eût reçû dans la cuisse un coup de pique. Publicola frappé d'admiration pour la valeur heroïque de ce jeune homme, obligea sur le champ les Romains à se cottiser, & à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en

Grande action d'Horatius Cocles

Avec plusieurs autres blessures.

Liberalité des Romains envers Horatius Cocles.

nis d'Halicarnasse l'écrit de même, & ajoûte qu'ils commandoient l'aile droite.

Horatius.] Il étoit fils d'un frere du Consul Horatius, & descendoit de cet Horace qui demeura victorieux dans le combat des Horaces contre les Curiaces, sous le regne de Tullus Hostilius.

Obligea sur le champ les Romains à se cottiser.] La maniere, dont Denis d'Halicarnasse raconte cette circonstance, est plus honorable pour Horatius; car il dit que cela vint du seul mouvement du peuple.

Et à lui donner chacun autant qu'ils dépensoient en un jour. Cette liberalité montoit à une somme considérable, car les femmes même n'en furent pas exemptes: & il y avoit par conséquent plus de trois-cens mille contribuans.

Il lui fit aussi distribuer autant de terre qu'il en peut labourer lui-

peut labourer lui-même depuis le matin jusqu'au soir, & lui éleva dans le Temple de Vulcain une statuë de bronze, pour le consoler de sa blessure, qui le rendoit boiteux.

Pendant que Porsenna tenoit la ville étroitement assiegée, il lui vint de Toscane un nouveau renfort de troupes, qui firent un si grand ravage dans tout le territoire de Rome, que la famine commençoit à travailler les Romains. Publicola nommé Consul pour la troisiéme fois, vit bien qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de garder la ville sans combattre contre Porsenna; mais il falloit absolument chasser ces Toscans, qui venoient faire le degât jus-

même depuis le matin jusques au soir.) Spectacle digne des tems heroïques, de voir à la charruë le même homme qui venoit de repousser les ennemis, & de sauver Rome. C'est pourquoi ces mots, *lui-même*, ne doivent pas être oubliez. On peut sur cela se souvenir de ce mot de Florus, qui dit en parlant de Cincinnatus, qui, après avoir triomphé, retourna cultiver son camp, *rediit ad boves triumphalis agricola.*

Et lui éleva dans le Temple de Vulcain une statuë.) Tite-Live dit qu'on éleva cette statuë dans le Comice, & Denis d'Halicarnasse dans le lieu le plus éminent de la grande place, du *Forum Romanum.* Et cela est aisé à concilier: car le Comice étoit le lieu le plus élevé de cette place. Elle fut ensuite posée dans le Temple de Vulcain, qui étoit tout auprès, & qui n'étoit qu'une enceinte avec un autel au milieu. Aulugelle raconte pourquoi elle fut changée de place, on n'a qu'à voir ce qu'il en dit dans le v. Chap. du Liv. IV.

Il lui vint de Toscane un nouveau renfort de troupes, qui ravageoient tout le territoire de Rome.) Ce nouveau renfort n'étoit qu'un détachement de l'armée, à qui Porsenna fit passer le Tibre sous la conduite de ses deux fils & de son gendre Mamilius. Par-là il étoit maître de la riviere, & empêchoit que les Romains n'en pussent tirer aucunes provisions,

qu'à ses portes. Il leur dressa donc une embuscade & il en tua cinq mille sur la place.

Peu de jours après C. Mucius fit cette grande action, dont tout le monde parle, & que l'on conte fort diversement. Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît la plus vrai-semblable. C. Mutius étoit un jeune homme considerable par sa naissance, & plus encore par son mérite, car il avoit toutes les vertus, sur tout les vertus guerríeres. Il fit dessein de tuer Porsenna. Il prit donc un habit Toscan, & comme il sçavoit fort bien la langue Toscane, il passa dans le camp des ennemis, entra dans le quartier du Roi, penétra dans la salle où il étoit assis avec ses principaux Officiers, & ne connoissant pas certainement lequel étoit Porsenna, & n'osant le demander, de peur de se découvrir, il s'adressa à celui qui lui parut être le Roi, & lui plongea son épée dans le sein. On le

Entreprise de Mucius Scævola.

Il leur dressa donc une embuscade.] Tite-Live décrit au long la ruse de Publicola, dans le liv. II. Cap. XI.

Je vais l'écrire de la maniere qu'elle me paroît le plus vrai-semblable.] Plutarque suit ici Tite-Live, parce qu'il a trouvé que la maniere dont cet Historien raconte cette action, est plus vrai semblable que celle de Denis d'Halicarnasse. Cependant il me paroît qu'elle l'est beaucoup moins, mais elle est plus merveilleuse comme on le verra dans les Remarques suivantes.

Fit le tour du siege, où il étoit assis avec les principaux Officiers.] Selon Denis d'Halicarnasse Porsenna n'étoit pas présent. Son Secretaire étoit seul. Si le Roi y eût été, comment Porsenna auroit-il pû se tromper, & le méconnoître?

Il lui plongea son épée.) C'étoit un poignard qu'il avoit ca-

ſaiſit en même tems, & on l'interroge. Il y avoit vis-à-vis du Roi un brazier plein de feu qu'on avoit apporté pour un ſacrifice qu'il vouloit faire; Mucius, ſans balancer, mit ſa main droite ſur ces charbons ardents, & pendant qu'elle brûloit, il regarda fixement Porſenna d'un air menaçant & ſans changer de viſage, juſqu'à ce que Porſenna étonné de cette intrepidité & de cette force, commanda qu'on le laiſſât aller, & lui rendit lui-même ſon épée qu'il prit de la main gauche, d'où l'on veut qu'il ait été appellé *Scævola*, qui ſignifie *gaucher*. En prenant ſon épée, il dit au Roi, *Tu n'as pû m'effrayer par tes menaces, Porſenna, & tu m'as vaincu par ta genéroſité? Je te découvrirai donc*

Beau diſcours de Scævola au Roi Porſenna.

ché ſous ſa robe; il n'avoit point d'épée, de peur de donner du ſoupçon.

Mucius, ſans balancer, mit la main droite ſur ces charbons ardens.) Je crois qu'il manque ici quelque choſe, & que Plutarque n'avoit pas oublié ce que rapporte Tite-Live, que Porſenna menaça Mucius du feu, pour lui faire déclarer ſes complices. Car c'eſt ſur cela que Mucius met ſa main dans le brazier, pour faire voir à ſon ennemi qu'il ne craignoit pas ſes menaces. Cela eſt même fondé par ce que Plutarque fait dire enſuite par Scevola: *Tu n'as pû m'effrayer de tes menaces.* Au reſte, il n'y a que Tite-Live qui parle de cette main brûlée. Denis d'Halicarnaſſe n'en dit pas un ſeul mot. C'eſt pourquoi on pourroit ſoupçonner que cette circonſtance a été ajoûtée enſuite, pour rendre le conte plus merveilleux.

Commanda qu'on le laiſſât aller.) Cela eſt plus genéreux que la maniere dont le raconte Denis d'Halicarnaſſe, qui dit que Porſenna le fit mener en priſon, & ne le délivra que par le conſeil de ſon fils, qui lui dit que pour ſe garantir de la conſpiration des Romains, il falloit moins chercher des gardes, que les moyens de s'en paſſer, & qu'il n'y avoit que leur amitié qui pût le mettre à couvert de leur audace.

par

par reconnoissance un secret que la force n'auroit pû m'arracher. Trois cent Romains qui ont fait le même serment que moi, sont répandus dans ton camp, & n'attendent pour te tuer que le moment favorable. Le sort a voulu que j'aye tenté le premier l'entreprise, & je ne me plains pas de la Fortune qui m'a envié la gloire d'y réüssir, puisqu'elle m'a empêché de tremper mes mains dans le sang d'un si grand homme, & qui est bien plus digne d'être l'ami des Romains que leur ennemi. Porsenna ajoûta foi à ses paroles, & en fut plus disposé à écouter des propositions d'accommodement, moins, à mon avis, par la crainte des trois cens hommes dont il étoit menacé, que par l'admiration qu'il eut pour la vertu des Romains & pour la grandeur de leur courage. Quoique tous les Ecrivains généralement appellent ce personnage Mucius Scævola, Athenodore Sandon dans un Livre qu'il a adressé à Octavie sœur d'Auguste, prétend qu'il s'appelloit aussi Posthumius.

Admiration de Porsenna pour la vertu des Romains.

Son veritable nom étoit C. Mucius Cordus.

Publicola qui voyoit que l'inimitié de Porsenna n'étoit pas tant à craindre pour Rome, que son amitié & son alliance étoient à rechercher, ne demandoit qu'à le prendre pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, lequel

Publicola veut prendre Porsenna même pour Juge.

Athenodore Sandon.] Athenodore fils de Sandon, Philosophe Stoïcien, qui avoit été Précepteur d'Auguste, qui le donna ensuite à Tibere. Il étoit de la ville de Tarse en Cilicie. Outre l'ouvrage dont Plutarque parle ici, on cite de lui un Traité des Occupations sérieuses & des Divertissemens, & un Livre de Dissertations.

il fit sommer plusieurs fois de venir défendre sa cause devant le Roi, s'engageant de faire voir qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & que c'étoit avec justice qu'on l'avoit chassé.

Tarquin le refuse avec fierté.

Tarquin répondit fierement & avec des paroles dures, qu'il ne reconnoissoit point de Juge, & moins Porsenna que tout autre, puisqu'il étoit capable de l'abandonner & de violer la foi jurée.

Porsenna désabusé offre la paix aux Romains.

Porsenna irrité & désabusé par cette réponse & d'ailleurs fortement sollicité par son fils Aruns, qui s'interessoit pour Rome, offrit la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendroient les terres qu'ils avoient conquises dans la Toscane, avec les prisonniers qu'ils avoient faits, & qu'en échange ils retireroient leurs transfuges.

Le canton des sept bourgs dont il a été parlé dans la vie de Romulus.

Les Romains accepterent ces offres, & donnerent pour ôtages dix jeunes hommes de famille Patricienne, avec autant de filles, parmi lesquelles étoit Valeria, fille de Publicola. Sur la foi du traité, Porsenna avoit déja congedié la plus grande partie de son armée, lorsque ces filles qui étoient en ôtage, eurent envie de s'aller baigner & descendirent sur le bord du Tibre, dans un lieu où le rivage se courbant en croissant, embrasse une partie du fleuve,

Otages donnez par les Romains.

Tarquin répondit fierement, & avec des paroles dures.] Denys d'Halycarnasse écrit au contraire, que Tarquin voyant bien que Porsenna ne pouvoit le rétablir, se réduisit à redemander ses biens & qu'il voulut bien s'en remettre au jugement de Porsenna.

& conserve ses eaux tranquilles, en la couvrant par ses deux bras contre la fureur des flots. Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté, ni bateaux de l'autre, elles prirent la résolution de traverser la riviere à la nage malgré sa profondeur & sa rapidité. Il y en a qui disent qu'il y en eut une, nommée Clelie, qui passa à cheval, en exhortant les autres qui nageoient & en les encourageant à la suivre. *Action hardie de Clelie.*

Elles n'eurent pas plûtôt gagné l'autre bord, qu'elles allerent se présenter à Publicola, qui, bien loin d'admirer & de loüer cette action, en fut très-fâché, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être moins jaloux de sa parole que Porsenna, & que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains. Il les fit donc reprendre sur l'heure même, & les renvoya à Porsenna. Tarquin en étant averti, *Equité de Publicola.*

Quand elles virent qu'elles étoient seules, & qu'il n'y avoit ni gardes ni passans de leur côté.] Denys d'Halycarnasse dit qu'elles avoient des gardes, mais qu'elles les prierent de s'éloigner, afin qu'elles pussent se deshabiller sans être vûës: Et cela est beaucoup plus apparent. Comment auroit-on laissé aller des ôtages sur leur bonne foi, & sur tout des filles de cette naissance?

Et les renvoya à Porsenna.] Denys d'Halycarnasse écrit qu'il les ramena lui-même.

Tarquin en étant averti, dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur passage.] Il n'y étoit pas en personne; mais il mit en embuscade quelque cavalerie pour enlever le Consul, & les filles qu'il conduisoit; car les ayant entre ses mains il esperoit de forcer les Romains à lui rendre tout ce qu'il avoit demandé. Et ce fut la cause de son entiere ruine; car Porsenna prononça en faveur des Romains, & chassa les Tarquins.

dressa une embuscade à ceux qui les ramenoient, & les attaqua à leur passage ; ils se défendirent vigoureusement, quoique fort inferieurs en nombre. Pendant le choc Valeria passa au travers des combattans, & se sauva avec trois Esclaves ; ses compagnes demeurerent au milieu des armes avec un très-grand danger. Le bruit n'en vint pas plûtôt au fils de Porsenna, qu'il monta à cheval, & alla à leur secours avec une extrême diligence. Son arrivée mit les gens de Tarquin en fuite & dégagea les Romains. Porsenna voyant ces filles de retour, voulut connoître celle qui avoit encouragé les autres, & qui leur avoit donné l'exemple. Quand on la lui eut montrée, & qu'on lui eut dit qu'elle se nommoit Clelie, il la regarda avec un visage doux & serein, & ayant commandé qu'on lui amenât le plus beau cheval de son écurie, avec le plus riche harnois qu'il eût, il lui en fit présent. Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage comme d'une preuve incontestable. Mais les autres soûtiennent que le

Porsenna fait présent à Clelie d'un beau cheval richement harnaché.

Ceux qui prétendent qu'il n'y eut que Clelie seule qui passa le Tibre à cheval, se servent de ce témoignage.] Il est certain que cette particularité a été imaginée sur ce présent que fit Porsenna ; on crut dans la suite que ce Prince n'avoit donné un cheval, que parce que Clelie avoit passé à cheval. Mais d'où Clelie auroit-elle eu un cheval, & pourquoi auroit-elle été la seule qui en eût eu ; Porsenna donna un cheval pour honorer le courage de cette fille, comme il l'auroit donné à un brave Soldat après quelque grande action.

Roi donna à Clelie cette marque de distinction, pour honorer cette audace virile avec laquelle elle avoit inspiré aux autres un si hardi dessein. Quoiqu'il en soit, on voit encore dans la ruë sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statuë équestre de cette fille. Les uns disent, que c'est la statuë de Valerie, les autres celle de Clelie.

La statuë équestre de Clelie à Rome dans la ruë sacrée.

Quand Porsenna eut conclu la paix avec les Romains, il leur fit voir avant son départ sa liberalité & sa magnificence en plusieurs choses, & sur tout, en ce qu'il ordonna à ses troupes de n'emporter du camp que leurs armes, & d'y laisser tous les vivres & toutes les richesses dont il étoit plein, qu'il donna à la ville. C'est pourquoi encore aujourd'hui, quand les Romains vendent à l'encan quelques biens qui appartiennent au public, ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de Porsenna, pour lui ren-

Liberalité & magnificence de Porsenna.

Reconnoissance des Romains pour Porsenna.

Quoiqu'il en soit, on voit encore dans la ruë sacrée, du côté qui mene au mont Palatin, la statuë equestre de cette fille.] Cependant Denys d'Halycarnasse écrit formellement que cette statuë ne subsistoit plus de son tems, c'est-à-dire sous le regne d'Auguste. *Nous n'avons pas trouvé*, dit-il, *cette statuë de notre tems. On disoit qu'elle avoit été gâtée par un embrasement qui avoit consumé quelques maisons voisines.* Plutarque avoit sans doute été trompé par ceux qui lui avoient montré les antiquitez de Rome.

Et d'y laisser tous les vivres & tous les autres biens dont il étoit plein. [Le camp des Toscans étoit toûjours orné & pourvû comme une ville; & quand ils décampoient, ils ne manquoient jamais de le brûler. Porsenna voulut le laisser aux Romains. Liberalité très-considérable; car les Trésoriers tirerent de fort grandes sommes de tout le butin qui fut vendu.

Ils font crier dans la premiere publication que ce sont les biens de

dre des actions de graces dignes de son bienfait, en honorant ainsi sa liberalité d'une reconnoissance éternelle. On lui éleva aussi vis-à-vis du lieu où se tenoit le Senat, une statuë de bronze d'un ouvrage grossier & antique.

L'année suivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains. On nomma Consuls Marcus Valerius, frere de Publicola, & Posthumius Tubertus. Ces Consuls ne faisant rien que par le conseil & sous les yeux de Publicola, Marcus Valerius gagna deux grandes ba-

Porsenna.) Il paroît par un endroit de Tite-Live, que cette coûtume d'appeller ce qu'on vendoit du public *les biens de Porsenna*, étoit expliquée diversement, & qu'il n'étoit pas bien certain si les Romains n'avoient pas imaginé ce titre, plûtôt pour conserver la mémoire de la défaite de Porsenna, que pour immortaliser sa liberalité & leur reconnoissance. Mais enfin Tite-Live se déclare pour le dernier, qui s'accorde mieux avec l'Histoire. *Gratiam muneris magis significante titulo*, dit-il, *quàm auctionem regiæ fortunæ.*

On lui éleva aussi vis-à-vis du lieu où se tenoit le Senat, une statuë de bronze.] Le lieu où se tenoit le Senat étoit dans la place Romaine près du Capitole, où fut ensuite le Temple de la Concorde. Ni Denys d'Halycarnasse, ni Tite-Live, ne disent rien de cette statuë de bronze qui fut élevée à Porsenna. Le premier dit seulement, que les Romains lui envoyerent le siége d'yvoire avec un sceptre, une couronne d'or, & une robe triomphale.

L'année suivante les Sabins entrerent en armes dans les terres des Romains, on nomma Consuls Marcus Valerius.] Plutarque saute ici une année, dans laquelle Spurius Largius & Titus Herminius furent Consuls. Et il suit Tite-Live, qui sans faire aucune mention de cette année, passe du troisiéme Consulat de Publicola à celui de son frere. Sigonius croïoit que cette année-là avoit été oubliée dans le texte de Tite-Live; & si cela est, le passage de Plutarque marque que ce défaut est fort ancien.

Marcus Valerius gagna deux grandes batailles.) La premiere ne fut pas proprement une bataille, il n'y eut que quelques partis qui furent battus. Denys d'Haly-

tailles contre les Sabins, dans la derniere desquelles il leur tua treize mille hommes sans en perdre un seul des siens. Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public sur le mont Palatin une maison qui avoit cela de particulier, qu'au lieu que les portes de toutes les autres maisons s'ouvroient en dedans, les siennes s'ouvroient en dehors dans la ruë, privilege qu'on lui accorda, afin qu'il ne pût jamais ouvrir sa porte qu'il ne prît quelque chose sur le public. On dit qu'anciennement en Grece toutes les maisons s'ouvroient de cette maniere ; ce que l'on infere des anciennes Comedies, où l'on voit toûjours que ceux qui veulent sortir dans la ruë font du bruit à la porte avant que d'ouvrir, afin que les passans s'éloignent & évitent d'être poussez ou blessez.

Maison que les Romains firent bâtir à Valerius frere de Publicola, & ce qu'elle avoit de particulier.

Comme on le voit par les piéces de Plaute & de Terence, qui sont tirées du Grec.

Après Marcus Valerius, Publicola fut fait Consul pour la quatriéme fois, parce que l'alliance des Sabins avec les Latins faisoit apréhender une guerre plus dangereuse que la

Avec Titus Lucretius qui avoit déja été Consul avec Publicola.

carnasse décrit l'une & l'autre dans le v. Liv.

Outre l'honneur du triomphe, qu'on lui décerna pour ces victoires, on lui fit bâtir aux dépens du public.] Le triomphe fut décerné aux deux Consuls ; mais on donna de plus à Marcus Valerius une place sur le mont Palatin pour une maison, qui seroit bâtie aux dépens du public. *Auprès de cette maison*, dit Denys d'Halycarnasse, *il y a un taureau d'airain ; & elle a cela de particulier, que la porte de la ruë s'ouvre en dehors.* Ce taureau d'airain avoit été mis devant cette maison, pour marquer que M. Valerius, par les victoires qu'il avoit remportées sur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs, & ramené l'abondance dans Rome.

précedente, & que la ville se trouvoit saisie d'une crainte superstitieuse, sur ce que toutes les femmes grosses se blessoient, & qu'il n'y avoit point d'enfant qui vînt à terme. Publicola consulta les Livres des Sibylles, fit des sacrifices à Pluton, renouvella certains jeux qui avoient été ordonnez par un ancien Oracle de Delphes, & après avoir fait renaître par ce moyen dans cette ville abattuë quelque rayon d'esperance, comme si les Dieux étoient appaisez, il songea à se mettre à couvert des menaces des hommes; car on n'entendoit parler que des ligues & des grands préparatifs de guerre qu'on faisoit contre les Romains.

Publicola consulte les Livres des Sibylles.

Tous les Sabins étoient liguez avec Fidenes & Cameria.

Appius Clausus Sabin, sa grande réputation.

Il y avoit en ce tems-là un Sabin nommé Appius Clausus, qui avoit de grands biens, qui

Publicola consulta les Livres des Sibylles.] Au commencement du regne de Tarquin, une femme étrangere lui présenta neuf volumes d'Oracles des Sibylles, qu'elle voulut lui donner pour un certain prix. Tarquin les ayant trouvé trop chers, elle en brûla trois, & demanda des six autres la même somme. Le Tyran se mocqua encore d'elle, & la traita de folle, de ce qu'elle demandoit pour les six ce qu'on n'avoit pas voulu lui donner des neuf. Elle en brûla encore trois, sans rien rabattre pour les trois autres. Tarquin étonné de la fermeté de cette femme, appella les Augures, qui dirent qu'il avoit offensé la Religion en refusant ces Livres, & qu'il falloit sauver ce qui en restoit, en lui comptant la somme qu'elle en avoit demandée. Ces trois Livres furent gardez avec grand soin, & par Arrêt du Senat on les consultoit dans toutes les calamitez publiques. On les conserva jusques aux guerres civiles de Marius. Ils périrent alors dans l'embrasement du Capitole.

Appius Clausus.] Son véritable nom étoit *Atta Clausus.* On avoit fait pour lui un nom propre de ce qui n'étoit qu'un terme de civilité & de respect, *Atta* n'étant que ce que les Grecs disoient, ἄττα πάτερ. C'étoit un des premiers Citoyens de la ville de

s'étoit

s'étoit rendu recommandable par sa force & par son courage, & qui passoit pour le plus éloquent & le plus vertueux de tous les Sabins. Cet homme n'avoit pû éviter le sort de tout ce qu'il y a de grand, qui est d'attirer l'envie; car sous prétéxte qu'il vouloit empêcher cette guerre, on l'avoit accusé de favoriser les Romains, & de vouloir accroître leur puissance, pour s'en servir à assujettir sa patrie & à s'en rendre le Tyran. Voyant donc que le peuple prêtoit volontiers l'oreille à ces calomnies, & qu'il étoit haï des gens de guerre & de tous ceux qui ne vouloient pas entendre parler de paix, & craignant qu'on ne l'appellât en justice, il avoit fait venir à son secours un très-grand nombre de ses parens & de ses amis, & formé dans son païs un parti qui avoit été la seule cause du retardement de cette guerre.

Adresse de Publicola pour gagner un homme de bien.

Publicola qui n'oublioit rien, non seulement pour être informé de ce qui se passoit parmi eux, mais encore pour fomenter & pour irriter ces divisions, avoit auprès de Clausus des gens affidez & habiles, qui lui disoient de sa part, que Publicola le croïoit trop juste & trop homme de bien pour vouloir se venger contre sa patrie de l'injustice de ses Citoyens, quelques mauvais traitemens qu'il en eût reçus; mais que s'il vouloit se dérober à leur haine, & se mettre à

Regillum. On changea ensuite son nom, & il fut appellé Appius Claudius.

couvert de leur fureur, il seroit reçu dans Rome, & en public & en particulier, avec tous les honneurs qui étoient dus à son mérite, & qu'il pouvoit attendre de la magnificence des Romains.

Appius Clausus quitte les Sabins & se retire à Rome avec ses amis.

Clausus, après avoir souvent pensé à cette proposition, trouva que c'étoit le meilleur parti qu'il put prendre dans la nécessité où il se trouvoit. Ayant donc assemblé ses amis, & ceux-ci en ayant attiré encore d'autres, il enleva aux Sabins cinq mille hommes avec leurs esclaves, leurs femmes & leurs enfans, & les mena à Rome. C'étoit-là ce qu'il y avoit de plus paisible dans le païs, & qui étoit le plus accoûtumé à une vie douce & tranquille. Publicola qui étoit averti de leur marche, les reçut à bras ouverts & avec toutes sortes de bons traitemens; car dès l'entrée, il leur donna à tous le droit de Bourgeoisie, & distribua à chacun deux arpens de terre le long de la riviere de l'Anio. Il en donna vingt-cinq à Clausus & l'honora de la dignité de Senateur. Clausus ayant commencé par-là d'avoir part à l'administration de la République, se conduisit avec tant de pruden-

Plutarque ajoûte cela, parce qu'on ne gagne rien quand on attire à soi des gens seditieux qui n'aiment que le trouble. C'est s'affoiblir au contraire & fortifier ses ennemis.

Le Teberon, riviere qui se décharge dans le Tibre au-dessous de Fidenes.

Il enleva aux Sabins cinq mille hommes, avec leurs esclaves.) Denys d'Halicarnasse écrit qu'il n'y avoit en tout que cinq mille hommes en état de porter les armes.

Car dès l'entrée il leur donna à tous le droit de Bourgeoisie.] Denys d'Halicarnasse dit qu'on reçut Clausus dans l'ordre des Patriciens, qu'on lui donna un quartier de la ville pour y bâtir, & qu'on lui distribua des terres près de Fidenes.

ce & de sagesse, qu'il parvint au plus haut degré de l'autorité, du crédit & de la puissance, & laissa après lui la famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cede à aucune des plus anciennes maisons de Rome.

La famille des Claudiens venoit de cet Appius Clausus.

Sa retraite ayant appaisé la sedition parmi les Sabins, ceux qui gouvernoient le peuple par leur éloquence, ne lui permirent pas de demeurer en repos; car ils ne cessoient de lui representer avec de grandes lamentations, quelle honte ce seroit, que Clausus fugitif & leur ennemi déclaré, fit par sa fuite ce qu'il n'avoit pû faire par sa presence, & qu'il les empêchât de se venger des Romains. Ces Sabins partent donc avec une puissante armée, vont camper près de Fidenes, & ayant caché deux mille hommes dans des lieux creux & couverts, ils devoient le len-

Les Sabins marchent contre Rome avec une puissante armée.

Et laissa après lui la famille des Claudiens, qui en noblesse ne le cede à pas une des plus anciennes maisons de Rome.] Il y avoit deux Familles de Claudiens à Rome; l'une Patricienne & l'autre Plebeïenne. La premiere étoit des Claudiens surnommez *Pulchri*; & l'autre des Claudiens surnommez *Marcelli*. Dans la suite des tems, il y eut dans la Patricienne vingt-trois Consuls, cinq Dictateurs, sept Censeurs, sept grands triomphes & deux petits. Et l'Empereur Tibere descendoit de cette famille.

Et qu'il les empêchât de se venger des Romains.] Il y a une faute dans le texte. Au lieu de Ῥωμαίοις il faut lire Ῥωμαίοις.

Ils devoient dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du bestail.] Je ne sçai pas quels Auteurs suit ici Plutarque, mais Denys d'Halicarnasse conte la chose tout autrement; car il dit que les Sabins, qui avoient deux camps, avoient resolu d'attaquer la nuit le camp de Publicola, qui étoit separé de celui de Lucretius son Collegue. Publicola fut averti par un transfuge, & il donna si bien ses ordres, que les Sabins furent taillez en piéces, & la ville de Fidenes prise.

demain dès la pointe du jour envoyer quelque cavalerie enlever du bestail jusqu'aux portes de Rome, avec ordre, quand on sortiroit sur eux, de reculer jusqu'à ce qu'ils eussent attiré l'ennemi dans l'embuscade.

Embuscade qu'ils dressent aux Romains.

Publicola, informé le même jour de ce dessein par des transfuges, pourvoit à tout & partage ses troupes. Dès le soir même il envoye Posthumius Balbus avec trois mille hommes de pied, se saisir des hauteurs sous lesquelles les Sabins étoient cachez, donne ordre à son Collegue Lucretius de prendre ce qu'il y avoit de plus leger & de plus dispos dans la ville pour repousser les fourrageurs, & lui avec le reste de ses troupes il va faire un grand circuit, & enveloppe les ennemis par derriere. Le matin il se leva un broüillard fort épais. Posthumius à la pointe du jour fond du haut de ces côteaux avec de grands cris sur ceux qui étoient au-dessous de lui, pendant que Lucretius de son côté tombe sur les coureurs, & que Publicola donne dans leur camp. Voilà donc les Sabins battus par tout & dans un très-grand désordre. Une des principales causes de leur perte fut l'esperance qu'ils avoient tous que leurs compagnons étoient plus heureux, car dans cette pensée, au lieu de combattre & de faire tête à l'ennemi, ils prenoient la fuite; ceux du camp alloient vers ceux qui étoient en embuscade, & ceux-ci tâchoient de regagner le camp; mais les uns

Sage conduite de Publicola.

Défaite des Sabins par les Romains.

& les autres trouvoient des gens qui avoient plus besoin de secours, qu'ils n'étoient en état d'en donner, & tomboient entre les mains de ceux qu'ils vouloient fuir, qui les tuoient sans courir aucun danger. Tous les Sabins auroient été taillez en piéces sans la ville de Fidenes, qui en retira quelques-uns, & qui sauva sur-tout ceux qui échaperent de la défaite du camp, & qui purent gagner cet asyle; les autres qui ne purent y arriver à tems, furent tuez ou faits prisonniers.

Les Romains, qui avoient accoûtumé de faire honneur à leurs Dieux de toutes les grandes choses qui leur arrivoient, attribuerent cette victoire à la seule bonne conduite de leur Capitaine; car ceux qui avoient été à l'action disoient tout haut que Publicola leur avoit livré leur ennemi pieds & poings liez, & qu'ils n'avoient eu qu'à tuer. Le peuple se refit de ses pertes passées par les dépoüilles & par la vente des prisonniers, & Publicola après avoir triomphé & remis la ville entre les mains de ceux qui lui succederent, mourut comblé d'honneurs, ayant passé toute sa vie dans ce que le monde estime de plus beau & de plus grand autant que les hommes le peuvent faire sur la terre. Les Romains,

Comme si la bonne conduite d'un Général ne venoit pas de Dieu.

Second triomphe de Publicola.

Sa mort.

Mourut comblé d'honneurs.) Il mourut peu de tems après que Menenius Agrippa, & P. Posthumius lui eurent succedé au Consulat. Tite-Live *P. Valerius omnium consensu Princeps belli pacisque artibus, anno post, Agrippa Menenio P. Posthumio Consulibus moritur.* Car cet *anno post* ne signifie pas *un an après*, mais *l'année suivante.*

comme si tout ce qu'ils avoient fait en sa faveur pendant sa vie pour lui témoigner leur reconnoissance, n'étoit rien, & qu'ils lui fussent encore redevables de tous les services qu'il avoit rendus à la République, ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public, & chacun contribua pour ses funerailles une petite piéce de monnoye appellée *quadrans*. Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier, ce qui fut très-honorable à sa mémoire. On ordonna encore qu'il seroit enterré dans la Ville

Ses funerailles.

Quadrans le quart d'un as Romain, d'un sol.

C'étoit un fort grand honneur en Italie comme en Grece d'être enterre dans la ville.

Ordonnerent qu'il seroit enterré aux dépens du public.) Comme on faisoit quelquefois cet honneur aux plus riches, il me semble que Plutarque devoit ajoûter que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le Senat à ordonner que le trésor public fourniroit aux frais de ses funerailles, parce qu'il n'avoit pas de quoi se faire enterrer: car c'est ce qu'il y a pour lui de plus honorable. En effet, qu'un homme qui avoit chassé les Rois, qui avoit donné tous leurs biens au peuple, qui avoit été quatre fois Consul, qui avoit triomphé deux fois de deux Nations puissantes, soit mort pauvre parmi tant d'occasions de s'enrichir, voilà ce qu'il y a de plus merveilleux dans sa vie, & qui ne devoit pas être oublié. Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont eu garde de le passer sous silence.

Et chacun contribua pour ses funerailles.] Les autres Historiens disent que ses funerailles furent faites des deniers publics, c'est-à-dire, des deniers du trésor, & non pas par contribution. Cette derniere est pourtant beaucoup plus honorable.

Les femmes resolurent aussi d'en porter le deüil un an entier.] Toutes les femmes quitterent l'or & la pourpre, & le pleurerent un an entier, comme elles avoient pleuré Brutus.

Ordonna encore qu'il seroit enterré dans la ville.] Il paroît par ce passage qu'avant que les Romains eussent compilé les loix des Atheniens, & reçu les loix des XII. Tables, qui défendoient de brûler & d'enterrer personne dans la ville, ils observoient cette coûtume. Apparemment ils l'avoient prise des Grecs, avant que d'avoir pris leurs loix: car en Grece cela étoit généralement observé. On n'enterroit dans les

près du lieu appellé *Velia*, & qu'à perpetuité ce seroit là le tombeau de tous ceux de sa race; mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa maison; on en fait seulement la céremonie, car on porte le corps dans ce même endroit, & il y a un homme qui tenant à la main une torche allumée, la met dans le tombeau, & un moment après l'en retire, pour témoigner par-là

Cérémonie remarquable que l'on pratiquoit à Rome du tems de Plutarque à l'enterrement des descendans de Publicola.

villes que les Fondateurs, & ceux qui avoient merité cet honneur par des services considérables. On assigna à Publicola un lieu dans la ville pour son bûcher, & un autre pour son tombeau. *Et ce fut*, dit Denys d'Halicarnasse, *le tombeau de tous ceux de sa Maison, pour y être inhumez. Honneur préferable à toutes les richesses & à tous les empires du monde, pour tous ceux qui font consister la felicité, non pas dans les voluptez, mais dans les choses loüables & honnêtes.*

Près du lieu appellé Velia.] C'est-à-dire, près de sa maison. Denys d'Halicarnasse dit seulement, *près de la grande Place.* Ce qui n'est point contraire à Plutarque; car le *Forum Romanum* s'étendoit jusques au lieu où étoit la maison de Publicola. Mais il seroit difficile d'accorder Plutarque & Denys d'Halicarnasse avec Suetone, qui dit que ce tombeau étoit sous le Capitole.

Mais aujourd'hui on n'y enterre plus personne de sa Maison.] On les y enterroit encore du tems d'Auguste, comme cela paroît par Denys d'Halicarnasse. Mais ce que cet Ecrivain ajoûte, que Publicola & ses descendans étoient les seuls à qui les Romains eussent fait cet honneur jusqu'à son tems, n'est pas absolument vrai: car quinze ou seize ans après on brûla dans le Cirque, & on enterra tout auprès neuf ou dix Tribuns de soldats, qui avoient été tuez dans la guerre contre les Volsques.

On en fait seulement la cérémonie.] Je ne sçai d'où Plutarque a tiré cette particularité, car elle n'est ni dans Denys d'Halicarnasse, ni dans Tite-Live; mais elle est très-curieuse. Comment une famille aussi considérable que celle des Claudiens avoit-elle laissé perdre un si glorieux privilege? On peut soupçonner que les méchans Empereurs, qu'elle donna, en furent la cause, & que les Romains ne voulurent plus avoir dans leur ville les cendres d'une famille qui leur avoit fait tant de mal.

que le mort a bien le droit d'être enterré dans ce même lieu auprès de ses Ancêtres, mais qu'il renonce volontairement à cet honeur, & on va l'enterrer en même-tems hors de la ville.

LA COMPARAISON de Solon & de Publicola.

Publicola Imitateur de Solon, & Solon Heraut de Publicola.

IL y a dans cette comparaison une chose bien singuliere, & qui ne se rencontre dans aucune de celles que nous avons faites; C'est qu'ici l'un se trouve l'Imitateur, & l'autre le Heraut de celui qui lui est comparé. En effet, la declaration que Solon fit à Cresus sur la felicité, convient beaucoup mieux à Publicola, qu'à Tellus. Veritablement Solon dit que Tellus fut très-heureux, parce qu'il vécut en homme de bien, qu'il laissa des enfans qui lui succederent, & qu'il mourut glorieusement. Cependant il ne parle de lui dans aucun de ses Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu; ses enfans n'ont

C'est qu'ici l'un se trouve l'Imitateur & l'autre le Heraut de celui qui lui est comparé.] Car Publicola imita Solon, & Solon fut le Heraut de la felicité de Publicola, en disant par avance, que celui-là étoit seul heureux, dont Dieu avoit continué la felicité jusqu'au dernier moment de sa vie, ce qui ne convient qu'à Publicola.

Cependant il ne parle de lui dans aucun de ses Poëmes, comme d'un homme d'une éminente vertu.) Il pouvoit être d'une vertu très-éminente, sans que Solon en eût parlé.

Ses enfans n'ont point été con-

point

point été connus dans le monde, & lui-même ne parvint jamais à aucune dignité; au lieu que Publicola pendant sa vie a été le premier des Romains en réputation & en puissance; & encore de nôtre temps, six cens ans après sa mort, les plus grandes & les plus illustres maisons de Rome, comme les Publicola les Messala & tous les Valeriens, tirent de lui toute leur noblesse. Tellus fut tué dans une bataille en homme de cœur, gardant son poste & combattant pour son pays; mais Publicola, après avoir tué ses ennemis, ce qui est plus heureux que d'être tué, après avoir vû sa patrie victorieuse & florissante par son ministére & sous sa conduite, & reçu les honneurs & les triomphes, qui lui étoient dûs, mourut de la mort que Solon souhaittoit avec tant de passion, & qu'il trouvoit si heureuse.

Grandeur de Publicola.

Six cens ans après sa mort les plus grandes maisons de Rome tiroient encore de lui leur origine.

Mort heureuse de Publicola.

Bien plus le souhait que Solon fait dans sa réponse à Mimnerme sur la durée de la vie,

nus dans le monde, & lui même ne parvint jamais à aucune dignité.) Mais cela n'est nullement nécessaire pour la véritable félicité. Plutarque parle ici en homme du monde & non pas en Philosophe.

Et encore de nôtre temps, six cens ans après sa mort.) Il paroît par-là que Plutarque écrivoit cette vie vers le commencement du regne de Trajan.

Et tous les Valeriens.) C'est-à-dire, & toutes les autres familles qui sont de la maison des Valeriens; & qui ont toutes des surnoms differens qui les distinguent comme la famille des *Maximi*, des *Corvini*, des *Potiti*, des *Levini*, des *Flacci*.

Mourut de la mort que Solon souhaittoit tant, & qu'il trouvoit si heureuse.) C'est-à-dire, d'une mort douce & tranquille; & qui est suivie d'une gloire qui ne finira jamais.

où il dit, *que je ne meure point ſans être regretté, que mes amis arroſent mon tombeau de leurs larmes, qu'ils y donnent des marques ſenſibles de leur douleur*, ne ſert qu'à mieux marquer le bonheur de Publicola; car il ne fut pas ſeulement pleuré de ſes parens & de ſes amis, mais de toute la ville. Je ne ſçai combien de milliers de perſonnes furent plongez par ſa mort dans la triſteſſe & dans le deüil, & toutes les Dames Romaines le pleurerent, comme ſi elles euſſent perdu leur fils, leur frere ou leur mari.

Regrets que cauſe la mort de Publicola.

Pour ce qui eſt du bien, Solon diſoit, *qu'il ſouhaittoit des richeſſes, mais qu'il ne vouloit pas des richeſſes injuſtes, parce qu'elles attirent la vengeance Divine tôt ou tard*; & Publicola eut non ſeulement le bonheur de s'enrichir ſans injuſtice, mais encore celui de dépenſer ſon bien honorablement, en ſecourant ceux qui en avoient beſoin; de ſorte que ſi Solon a été le plus ſage de tous les hommes, Publicola en a été le plus heureux, puiſque toutes les choſes que le premier

Malheur des richeſſes injuſtes.

Plutarque appelle un grand bonheur d'employer ſon bien au ſoulagement des pauvres.

Que je ne meure point ſans être regretté.] Ciceron trouvoit ce ſouhait indigne d'un homme ſage comme Solon, & il lui prefere celui du Poëte Ennius, qui ſouhaite tout le contraire:

Nemo me lacrymis decoret, nec funera fletu
Faxit: Cur? volito vivu' per ora virum.

Qu'on ne me regrette point, que perſonne n'arroſe mon tombeau de ſes larmes: Pourquoi? parce que je vivrai toûjours & que mon nom ſera toûjours dans la bouche des hommes.

Publicola en a été le plus heureux.] Plutarque n'ôte pas à Solon la ſageſſe, pour ne lui donner que le bonheur; car quel bonheur peut il y avoir ſans la ſageſſe? Mais il veut dire que Publicola avec la vertu qu'avoit Solon, eut

a désirées, comme les plus grands & les plus agréables de tous les biens, le dernier les a acquises & en a joüi jusqu'à la mort. C'est ainsi que Solon a fait honneur à Publicola, en louant sa félicité, & que Publicola en a fait à Solon, en le suivant comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux politiques pour la conduite d'un Etat populaire; car en retranchant de son Consulat le faste & l'orgueil, il le rendit doux & supportable à tout le monde. Il se servit aussi de plusieurs loix de Solon; il fit le peuple maître de créer à son gré les Magistrats, & permit d'appeller au peuple de tous les jugemens des Juges superieurs, comme Solon l'avoit fait à Athénes; & s'il ne créa pas comme lui, un nouveau Senat, il augmenta de moitié celui qui étoit déja établi.

Solon le plus parfait modelle pour le Gouvernement populaire.

Publicola rend doux & supportable le pouvoir du Consulat.

Pour ce qui est des Questeurs ou Thrésoriers, il les institua particuliérement, afin que le premier Magistrat, s'il étoit homme de bien, eût le tems de penser à de plus grandes choses,

Pourquoi un premier Magistrat ne doit pas avoir le maniement des Finances.

aussi tous les bonheurs que Solon souhaita & qu'il n'eut pas.

Comme le plus parfait modelle qu'on puisse proposer aux Politiques pour la conduite d'un Etat populaire.) Aristote rapporte, qu'on appelloit communément Solon, *le Legislateur très-vertueux.* En moderant l'Oligarchie, qui étoit auparavant efrenée, & en délivrant le peuple de la servitude où il étoit, il avoit si bien temperé la République, qu'il l'avoit reduite à la forme des anciennes Democraties, des anciens Gouvernemens populaires; mais on l'a pourtant blâmé du trop grand pouvoir qu'il donna au peuple, & qui fut seul la cause de la ruine de cet Etat.

Et s'il ne créa pas comme lui, un nouveau Senat.) Car Plutarque a attribué à Solon l'institution du Senat de l'Areopage, qui étoit

& s'il étoit méchant, qu'il ne pût être tenté de commettre de plus grandes injustices, lorsqu'il se verroit le maître des affaires & du thrésor.

La haine des Tyrans plus forte encore dans Publicola que dans Solon.

La haine des Tyrans fut encore plus forte dans Publicola, que dans Solon; car celui-ci voulut qu'on ne condamnât à la mort ceux qui étoient accusez d'aspirer à la Tyrannie, qu'après leur entiere conviction; & Publicola permit de les tuer avant que de les mettre en justice. Solon se glorifioit avec raison d'avoir refusé la Monarchie, lorsque les affaires l'y appelloient & que les Citoyens étoient disposez à le recevoir pour maître; mais il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu douce & populaire la puissance Tyrannique du Consulat, & de ne s'être pas servi de toute l'autorité qu'il avoit. Aussi Solon avoit-il bien connu avant Publicola, que c'étoit la meilleure maniere de gouverner un Etat; car il dit que *jamais le peuple n'est plus obéïssant & plus souple, que lorsqu'on ne lui donne, ni trop, ni trop peu de liberté.*

Car il est plus difficile de se moderer dans une puissance dont on est en possession.

Le trop & le trop peu de liberté dangereux dans un Etat.

Mais une chose particuliere à Solon, c'est l'abolition des dettes, qui fut le moyen le plus

pourtant plus ancien que lui, comme je l'ai dit dans les Remarques sur la page 408. Ciceron est du même sentiment que Plutarque; car il dit dans le 1. L. des Offices, que Themistocle ne fit pas tant de bien aux Athéniens par le gain de la bataille de Salamine, que Solon par l'établissement de ce Senat.

Que jamais le peuple n'est plus obéïssant & plus souple, que lorsqu'on ne lui donne ni trop, ni trop peu de liberté.) Car le trop de liberté produit l'insolence, & le trop peu jette dans le desespoir;

efficace pour aſſûrer la liberté à ſes Citoyens; car c'eſt en vain que les loix établiſſent l'égalité, ſi les pauvres ſont accablez de dettes, cette égalité ne ſubſiſte qu'en idée, & lorſqu'ils ſemblent le plus joüir de leur liberté ſous l'autorité des loix, comme lorſqu'ils ſont Juges, ou Magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages, c'eſt alors qu'ils ſont le plus eſclaves, & qu'ils ne ſont qu'obéïr aux ordres qu'ils ont reçus de leurs créanciers. Et ce qu'il y a encore dans cette action de plus merveilleux & de plus conſidérable, c'eſt que toute abolition de dettes eſt ordinairement ſuivie de ſéditions, & que celle-ci eſt la ſeule qui ait eu un effet contraire; car Solon s'en ſervit ſi à propos, comme d'un remede hazardeux, mais très-fort, qu'il appaiſa une ſédition déja fort violente, ſa vertu & ſa réputation ayant diſſipé & amorti tout ce qu'il pouvoit y avoir de honteux & de ſuſpect dans cette entrepriſe.

L'égalité ne peut ſubſiſter entre les débiteurs & les créanciers.

Abolition de dettes cauſe des ſéditions, comme les Romains l'ont ſouvent éprouvé.

Que s'il faut conſiderer toute la ſuite de leur gouvernement, on trouvera les commencemens de Solon plus éclatans & plus illuſtres; car il ouvrit le chemin, ne ſuivit perſonne, & fit par lui-même, ſans le ſecours d'autrui, la

Commencemens de Solon plus illuſtres.

Comme lorſqu'ils ſont Juges ou Magiſtrats, ou qu'ils donnent ſimplement leurs ſuffrages.) C'eſt le véritable ſens de ce paſſage. Plutarque veut faire entendre que lorſque le peuple eſt accablé de dettes, il eſt toûjours l'eſclave de ſes créanciers, lors même que ſous l'autorité des loix il paroît le plus indépendant & le plus libre.

plûpart des grandes choses qu'il exécuta; mais la fin de Publicola paroîtra plus heureuse & plus digne d'envie. En effet Solon vit avant sa mort sa politique renversée; au lieu que celle de Publicola maintint sa ville & la conserva jusqu'aux guerres civiles; & la cause de cette difference, c'est que Solon, après avoir établi ses loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux, & sortant d'Athénes il les priva du seul secours qui pouvoit les appuyer & les défendre; Au lieu que Publicola ne quitta jamais Rome, & que tenant toûjours le gouvernail, il soûtint & anima par sa présence celles qu'il avoit établies, & les mit dans une entiere sûreté.

La fin de Publicola plus heureuse.

La cause de cette difference.

Solon connut les desseins & les menées de Pisistrate, & s'y opposa inutilement, il vit à ses yeux établir la Tyrannie & asservir son pays; & Publicola abolit & extermina dans le sien une Royauté florissante depuis long-temps & qui étoit très-redoutable. Sa vertu se trouva proportionnée à ce grand dessein, & sa puissance aidée par la Fortune, seconda heureusement sa vertu.

Grand avantage de Publicola sur Solon.

C'est que Solon après avoir établi ses loix, les abandonna à leurs tables & à leurs rouleaux.) Il est certain que les loix ont besoin d'être animées & soûtenuës contre la corruption des hommes, qui ne souffre pas qu'elles subsistent long-temps sans secours. Solon ne fut pas plûtôt hors d'Athénes, que l'ambition de Pisistrate commença à ébranler les fondemens de sa République. Mais à quoi servoit donc le Senat de l'Aréopage, établi, ou

Quant à leurs exploits de guerre, il y a entre eux une très-grande difference, car même Deimachus de Platées n'attribuë pas à Solon l'entreprise contre les Megariens, comme nous l'avons dit dans sa vie; au lieu que Publicola gagna plusieurs grandes batailles, où il ne fit pas seulement le devoir de Général, mais celui de Soldat.

Avantage de Publicola sur Solon du côté des exploits de guerre.

Platées, Ville de la Beotie près au fleuve Asope.

C'est-à-dire, l'entreprise contre Salamine, occupée par les Megariens.

Que si l'on examine leur conduite dans les affaires civiles, on trouvera que Solon n'osa conseiller aux Athéniens d'aller reprendre Salamine, que par maniere de jeu, & en contrefaisant le fou, & que Publicola s'exposa sans balancer à un danger encore plus évident dans une occasion plus importante; Il s'éleva contre Tarquin, découvrit les intelligences qu'il avoit à Rome, empêcha seul ses complices d'échaper, & les ayant fait punir comme ils méritoient, il ne chassa pas seulement les Rois, mais il acheva de ruiner toutes leurs espérances. S'il se porta avec tant de vigueur, &

Avantage de Publicola sur Solon dans la conduite des affaires civiles.

augmenté par Solon, & dont la principale fonction étoit de veiller au maintien des loix & au salut de la République?

Car même Deimachus de Platées.) C'est ce Deimachus, qui peu de temps après la mort d'Alexandre & sous le regne de Ptolemée, fils de Lagus, fut envoyé en Ambassade vers un Roi des Indes, appellé Allitrochades, fils du Roi Sandrochottus. Ce voyage lui donna lieu de faire une Histoire des Indes, qu'il mêla de tant de mensonges & de tant de Fables, que Strabon assûre, que de tous les Historiens qui ont parlé des Indes, il n'y en a point qui méritent si peu d'être crus, que Deimachus & Megasthene. Pline a pourtant rempli son Histoire des relations de ces fidéles Historiens.

ſans jamais ſe démentir, dans les affaires qui demandoient de la réſolution & de la fermeté, & où il falloit combattre, il ne ſe conduiſit pas moins bien dans celles qui ſe traitent ſans armes par la ſeule negociation, & où la douceur de la perſuaſion a plus de pouvoir que la force; car il ſçut ſi bien adoucir & gagner Porſenna, que d'un ennemi très-redoutable & même invincible, il en fit l'ami des Romains.

Sage conduite de Publicola dans les affaires qui ſe traitoient par négociation.

Quelqu'un pourra m'oppoſer ici que Solon remit les Athéniens en poſſeſſion de Salamine qu'ils avoient perduë, & que Publicola rendit les terres que les Romains poſſedoient dans la Toſcane. Mais j'ai à répondre qu'il faut conſiderer les actions des hommes par rapport au tems qu'elles ont été faites. Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions, & prenant toujours les choſes par l'endroit qu'elles preſentent, ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie, & gagner beaucoup en donnant peu; c'eſt ce que fit Publicola; car en rendant

Comment il faut conſiderer les actions des hommes pour en bien juger.

Définition du bon politique.

Car un ſage Politique eſt un homme ſouple, qui ſe gouvernant diverſement ſelon les occaſions qui ſe preſentent.) Il n'y a rien de plus ſage ni de plus parfait que cette définition que Plutarque fait d'un bon Politique. Voilà un Payen bien éloigné des pernicieuſes maximes de ces Chrétiens relâchez, qui font d'un Politique un monſtre plûtôt qu'un homme, & qui veulent que ce ſoit un compoſé de fauſſeté, de tromperie & de mauvaiſe foi.

Et ſçait ſauver le tout par la perte d'une partie.] Au lieu de ἀφαρίσῃ, il faut lire, comme dans un Mſ. ἀφίῃ. Et au lieu de καὶ μικρὸν ἀποςὰς il faut rétablir καὶ μικρῶν ἀποςάς.

quelques

quelques terres étrangeres, il conserva tout son pays ; & au lieu que les Romains ne pouvoient qu'à peine & par une espece de miracle garder leur ville, il les rendit maîtres du camp de ceux qui les assiegeoient, & en prenant son ennemi même pour Juge des differends qu'il avoit avec Tarquin, il gagna sa cause, & avec la victoire il eut encore toutes les choses qu'il auroit volontiers données pour l'achetter ; car non-seulement Porsenna consentit à la paix ; mais il donna encore tout son équipage, & toutes les provisions de guerre & de bouche qu'il avoit dans son armée, jugeant de la vertu & de la genérosité de tous les Romains par celle de leur Consul.

Publicola, en quoi grand politique.

Mais il donna encore.) Le mot καταλείπειν pourroit se soûtenir, mais j'aime mieux la leçon d'un Manuscrit κατέλιπεν, *il leur abandonna.*

Fin de la vie de Publicola

REMARQUES

De Monsieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Thesée.

PAG. 3. *QUI de cet homme-ci soûtiendra la rencontre.*) Ce sont des paroles que Plutarque a ramassées de deux ou trois passages d'Æschyle en la Tragedie des sept Princes devant Thebes, & encore il y a changé quelques mots pour les accommoder mieux à son propos. Mais il me semble, puisque dans le Grec ce sont des Vers Iambiques, ou des fragmens de Vers Iambiques, qu'Amiot a mal fait de les traduire en petits Vers Lyriques.

PAG. 4. *Thesée de par son pere descendoit d'Erechthée, & des premiers nez de la terre même.*) Le Grec n'en dit pas davantage, & Amiot a paraphrasé & glosé merveilleusement; car pour une ligne de Grec, il en a mis cinq ou six en sa traduction. Or j'ai déduit fort au long en mes commentaires sur Apollodore, tout ce qui peut servir à l'explication de ce passage. Mais je dirai ici brievement, que le plus ancien Roi d'Athenes fut Cecrops premier du nom, qu'on tenoit être né de la terre. Après lui regna Cranaüs, qui étoit aussi né de la terre. Après Cranaüs regna Amphictyon, fils de Deucalion. Après Amphictyon regna Erichthonius, engendré de la Terre & de la semence de Vulcain, lequel par plusieurs Auteurs anciens est appellé Erechthée premier du nom : & je crois que c'est ce même Erechthée dont parle Plutarque, à cause que Thesée descendoit de lui par droite ligne; car Erechthée ou Erichthonius eut pour fils Pandion premier du nom. Pandion fut pere d'Erechthée second du nom. Erechthée eut pour fils Cecrops second du nom. Cecrops fut pere de Pandion second du nom. Pandion fut pere d'Egée, & ayeul de Thesée. Au reste j'avertis le lecteur pour une fois, que je n'ai pas voulu grossir ces notes de plusieurs choses que j'eusse pû rapporter pour éclaircir divers passages de Plutarque, parce que cette vie étant toute dans la Fable Poëtique, j'ai reservé ce qui s'en peut dire, pour mes Commentaires sur Apollodore : outre qu'il y a plusieurs points que j'ai expliquez en mes Com-

mentaires sur les Epistres d'Ovide.

Pag. 6. *Un loyer suffisant à l'ami soit rendu.*) J'ai traduit presque mot à mot le vers d'Hesiode qui dit:

Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ εἰρημένος, ἄρκιος ἔστω.

Amiot traduit:

Tu payeras promptement le salaire
Qu'auras promis au pauvre mercenaire.

Mais Hesiode parle de l'ami; non pas du mercenaire, & veut dire que les amis se doivent aimer réciproquement, & se rendre des devoirs mutuels avec grande égalité. Je prens à témoin Aristote l. 9. chap. 1. des Morales à Nicomachus, où parlant de propos deliberé de l'amitié & des bons offices & devoirs que les amis se doivent rendre mutuellement, si l'on veut que l'amitié soit de durée, il met en avant cette question, à sçavoir, si l'estimation de la récompense qui est dûë pour un plaisir rendu, doit être remise au jugement de celui qui a fait le plaisir, ou de celui qui l'a reçu, & il conclud par l'exemple de Prothagoras, qu'elle doit être estimée par celui qui a reçu le bienfait, & qu'il faut prendre pour regle cette sentence d'Hesiode: Μισθὸς δ' ἀνδρὶ φίλῳ.

Pag. 7. *Et le Poëte Euripide.*) Plutarque fait allusion à ce vers de la Tragedie d'Hippolyte,

Ἱππόλυτος ἁγνοῦ Πιτθέως παιδεύματα

Hippolyte enseigné par le chaste Pitthée.

On pourra voir ce que j'ai rapporté de la vertu & suffisance de Pitthée, en mes Commentaires sur l'Epistre de Phedre.

Prince très-excellent.) Les vers Grecs de cet oracle sont un peu diversement rapportez par Plutarque en ce lieu, par Apollodore l. 3. & par le Scholiaste d'Euripide sur la Tragedie de Medée, comme je ferai voir sur Apollodore.

Or ne sçai t'on pas quel fut le sentiment de Pitthée.) Le Grec dit de même ἄδηλον ὂν ὅ τι νοήσας ὁ Πιτθεύς Amiot traduit extravagamment, *ce qu'entendant Pittheus.*

Pag. 8. *Parce qu'il redoutoit fort les Pallantides.*) C'est ce que dit le Grec mot à mot; Amiot traduit, *les enfans d'un nommé Pallas*, comme si ce Pallas étoit un homme de néant, inconnu, ou de fort basse condition. Et néanmoins nous apprenons d'Apollodore l. 3. que Pallas étoit fils de Pandion, & propre frere d'Egée, si bien que ce n'étoit pas sans raison, que les Pallantides aspiroient à la couronne, qui leur advenoit de droit, en cas qu'Egée fût mort sans enfans.

Pag. 9. *Lorsqu'Egée l'adopta.*) C'est le sens de ces paroles, παῖδα θεμένου τοῦ Αἰγέως αὐτόν, & Amiot a mal traduit, *que son pere le reconnut & l'avoüa pour son fils.* Car Egée n'avoüa pas seulement Thesée, mais en outre l'adopta, pour le rendre legitime, de bâtard qu'il étoit, afin qu'il lui

pût succeder au Royaume.

Au reste, je dirai en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Plutarque allegue deux raisons differentes de la dérivation du nom de Thesée, du même mot Grec, *Thésis*, qui signifie, *position*, & encore, *adoption* : si bien que Thesée prit ce nom, ou des marques de reconnoissance posées sous la pierre ; ou de l'adoption qui fut faite de lui par Egée.

Que de Silanion & de Parrhasius.) Parrhasius fut un Peintre excellent qui florissoit du tems de Zeuxis, environ l'Olympiade 95. comme témoigne Pline l. 35. c. 9. qui au chap. 10. suivant ajoûte, que Parrhasius avoit fait un portrait de Thesée, qui de son tems étoit au Capitole de Rome. Quant à Silianon, son métier étoit de jetter en bronze, & il florissoit du tems de Lysippus, environ l'Olympiade 114. au rapport du même Pline l. 34. c. 8.

Pag. 11. *Comme Homere dit que les Abantes se tondoient.*) Les habitans de l'Isle d'Euboée, qu'on nomme aujourd'hui Negrepont, s'appelloient anciennement Abantes, & l'Isle même s'appelloit Abantis & Abantias, comme témoignent Stephanus, Strabon l. 10. & Pline l. 14. c. 12. Ce peuple avoit de coûtume de se tondre les cheveux par devant, & les laisser croître par derriere, comme dit Homere au 2. de l'Iliade, où parlant d'Elephenor, Capitaine des Euboéens, il ajoûte :

Τῷ δ' ἅμ' Ἄβαντες ἕποντο θοοὶ ὄπιθεν κομόωντες.

Sous lui marchoient grands pas, d'une mine guerriere,
Les Abantes vaillans, chevelus par derriere.

Au reste, Polyænus n'est pas d'accord avec Plutarque, que Thesée se fût ainsi tondu à l'imitation des Abantes : au contraire il dit que les Abantes imiterent Thesée qui se tondit ainsi, afin qu'ès batailles il ne pût être pris par les cheveux ; qui fut aussi la raison pour laquelle Alexandre commanda de faire raser les barbes aux Macedoniens, comme Plutarque dit de rechef ès dits notables des Princes & Capitaines, & Polyænus aussi l. 4. & Synesius en l'oraison à la loüange des chauves.

Pag. 15. *Alcmene, mere d'Hercule étoit fille de Lysidice.*) Le Scholiaste de Pindare sur l'ode 7. des Olympiques s'accorde avec Plutarque. Euripide en la Tragedie des Heraclides, & Servius sur le 5. de l'Eneïde, & Diodore Sicilien l. 4. font bien descendre Alcmene de Pelops, mais les deux premiers ne mettent point le nom de sa mere, & Diodore l'appelle Eurymede, non Lysidice. Apollodore l. 2. s'éloigne entierement de cette opinion : car il fait mere d'Alcmene, Anaxo, fille d'Alcæus.

Qui portoit pour armes une massuë.) Le Grec dit aussi ὅπλῳ χρώμενον κορύνῃ, & Amiot fait mal de traduire, *qui portoit ordinaire-*

ment pour son bâton une massuë, attendu que cette massuë étoit de fer, non de bois, comme témoigne Apollodore l. 3. qui nous apprend aussi que Periphetes étoit fils de Vulcain; ce que je prouve par plusieurs autres autoritez en mes Commentaires sur cet Auteur. Pausanias ès Corinthiaques dit que la massuë de Periphetes étoit d'airain.

Il rencontra Sinnis.) J'ai discouru suffisamment de ce voleur en mes commentaires sur l'Epître de Phyllis à Demophoon.

PAG. 17. *Qui eut nom Melanippus.*) Il y a aussi dans le Grec Μελάνιππος par deux fois, quoiqu'Amiot ait toûjours mis Menalippus. Néanmoins Pausanias ès Phocliques s'accorde avec le texte Grec de Plutarque, quand il dit. Ἀργεῖοι δ' ἐκ τῆς Σίννιδος θυγατρὸς γενέσθαι Θησεῖ Μελάνιππον λέγουσι, καὶ ὡς ἀνέλοιτο ὁ Μελάνιππος δρόμου νίκην, ὅτε οἱ Ἐπίγονοι καλούμενοι Νέμεα δεύτεροι ἔπι ἔθεσαν μετὰ Ἄδραστον *Les Argiens disent que Thesée eut un fils de la fille de Sinnis, qui eut nom Melanippus, & que ce Melanippus emporta le prix de la course, lors que ceux qui furent appellez Epigones, celébrerent les jeux de Nemée pour la seconde fois après Adraste.*

PAG. 18. *Et de qui sont venus les Ioxides.*) Le Grec dit ὅθεν ἰωξίδες comme j'ai traduit. Amiot ajoûte de gayeté de cœur, *où il bâtit la ville des Ioxides.* Mais puisqu'on ne trouve rien des Ioxides, sinon de ce que Plutarque en dit ici, on ne peut conjecturer de ces paroles ἰωξίδαι, qu'il y eût aucune ville apellée la ville des Ioxides, mais seulement qu'en la Carie il y avoit une certaine race, ou famille de gens appellez Ioxides, à cause qu'ils descendoient d'Ioxus.

Qu'on surnommoit Phæa.) Le Grec ne dit rien davantage, & Amiot ajoûte mal à propos plusieurs paroles, traduisant, *qu'on appelloit autrement Phæa, c'est-à-dire, Bure.* Mais qu'étoit-il besoin de dire que cette Laie s'appelloit autrement Pæha, puisqu'elle n'avoit autre nom que Phæa? Car le mot de Laie n'est pas un nom propre, mais il convient à toutes les Laies qui sont au monde. A quel propos aussi gloser sur ce nom propre Phæa, parce que c'est un mot Grec, qui signifie aussi une chose de couleur bure? Certes il n'y a point de nom propre Grec, qui ne signifie aussi quelque autre chose, outre la personne à qui on le donne. Mais qui voudroit toûjours ajoûter à chaque nom propre son autre signification, il seroit fort impertinent, & fort ridicule. Au reste Strabon, l. 8. parle de cette Laie, & dit qu'elle fut mere du Sanglier de Calydoine. Elle s'appelloit Cromyonienne, à cause qu'elle demeuroit auprès d'un bourg du territoire de Corinthe, qui s'appelloit Cromyon. Mais Pausanias ès Corinthiaques écrit le nom de ce bourg par un ω long en la premiere syllabe, Strabon

& Plutarque y mettent un *o* bref, & Plutarque seul l'écrit par deux *m*. Ovide au 7. de la Methamorphose, faisant brefve la premiere syllabe, suit l'opinion de ceux qui écrivent ce mot avec un *o* bref, & une *m* simple.

PAG. 19. *Sciron fut gendre de Cychreus.*) Je déduirai au long l'histoire de Cychreus en mes Commentaires sur Apollodore, & j'ai fait voir, sur l'Epître de Phillis à Demophoon, que cette opinion des Megariens contrarie celle de tous les autres Auteurs touchant Endeide femme d'Æacus, & qu'il y a de l'apparence qu'ils se sont équivoquez sur les noms de Sciron & de Chiron. Car tous les autres font Endeide fille du Centaure Chiron, & nomment Chariclo la femme du même Chiron.

PAG. 21. *Et tirant un peu plus outre, il deffit en la ville d'Herfiione Damastes.*] J'ai retenu la version d'Amiot, qui au lieu de ces mots Grecs ἐν Ἐρμιόνι met aussi *en la ville d'Hermione*, parce que Henry Estienne corrige ἐν Ἑρμιῷ. Mais selon mon avis ni l'un, ni l'autre ne vaut rien parce qu'on ne sçauroit prouver qu'entre la ville d'Eleusine & la riviere de Cephise il y eût aucun lieu qui s'appellât Hermion, ou Hermione. Et néanmoins outre Plutarque, Ovide assûre aussi au 7. de la Metamorphose, que Procruste fut tué auprès de la riviere de Cephise. Il est vrai que Deodore Sicilien *l.* 4. dit que Thesée tua ce voleur en un bourg de l'Attique nommé Corydallus. Mais selon Diodore il le tua toûjours en l'Attique ; si bien qu'on ne peut aucunement soûtenir que Procruste fut tué en la ville d'Hermione, qui étoit dans le Peloponnese, & si proche de Trezene, que si Procruste eût été là, c'eût été le premier que Thesée eût rencontré. Pausanias ès Attiques dit qu'auprès de la riviere de Cephise il y avoit un lieu appellé Erineus, par où l'on disoit que Pluton descendit ès enfers après qu'il eut ravi Proserpine, & ajoûte incontinent que là auprès Thesée tua Procruste. Je laisse donc juger au prudent Lecteur, s'il ne faudroit point corriger Plutarque, & lire ἐν Ἐρινεῷ au lieu de ἐν Ἑρμιόνι

PAG. 22. *Le proverbe du mal Termerien.*] Tous les Proverbalistes Grecs, à sçavoir, Suidas, Zenobius, Diogenianus, Apostolius, rapportent ce Proverbe ; mais au nombre pluriel τερμέρια κακὰ *les maux Termeriens*, & disent qu'il s'entend des grands maux. Suidas en rapporte l'origine autrement que ne fait Plutarque ; car il dit que les grands maux s'appellent Termeriens, à cause qu'en la Carie, il y avoit un lieu fort d'assiette appellé Termerium, dont les Tyrans se servoient comme de Prison, & ajoûte que ce lieu étoit entre Melos & Halicarnasse. Certes Strabon *l.* 14. fait mention d'un Cap de la Carie au territoire des Myndiens, qui s'appelloit Termerium. Apostolius, & Suidas derechef don-

nent encore une autre origine à ce Proverbe, disans que les grands maux s'appelloient Termeriens, parce que le jour qui doit être à quelqu'un le terme de sa vie, s'appelloit Termia. l'Empereur Julien, en l'Oraison contre le Philosophe Cynique Heraclius, se sert de ce Proverbe au nombre singulier, comme Plutarque.

Quelques-uns de la race des Phytalides.) Pausanias ès Attiques nous apprend que les Phytalides étoient les descendans de Phytalus, lequel ayant reçu courtoisement dans sa maison la Déesse Cerés, eut d'elle pour récompense la plante du figuier, & enseigna le premier aux Atheniens à planter & cultiver cet arbre, dont il reçut beaucoup d'honneur lui & toute sa race, comme témoignoit un Epigrame grec qui étoit sur le tombeau de Phytalus, que Pausanias rapporte. Quant à l'expiation de Thesée faite par les Phytalides, il faut sçavoir que les Anciens avoient le meurtre & le sang en telle horreur, qu'ils croyoient que tous ceux qui avoient tué quelqu'un comme que ce fût, avoient besoin d'expiation, jusques-là qu'il fallut qu'Apollon se fit expier pour avoir tué le Serpent Python, comme je ferai voir en mes Commentaires sur Apollodore. Mais sur-tout ceux qui avoient tué, soit de guet-à-pent, soit sans y penser, quelqu'un de leurs parens ou alliez, étoient fuis des hommes comme excommuniez, jusques à ce qu'ils fussent expiez. C'est pourquoi Thesée se fit expier, à cause qu'il avoit tué Sinnis, qui étoit son parent du côté de Pitthée, comme témoigne Pausanias ès Attiques, disant, *Quand on a passé la riviere de Cephise, on trouve un autel fort ancien, qui s'appelle l'autel de Jupiter Milichius. C'est là où Thesée fut expié par les descendans de Phytalus, à cause qu'il avoit tué plusieurs voleurs, & particulierement Sinnis, qui étoit son parent du côté de Pitthée.* Aussi le Scholiaste de Pindare dit que suivant l'opinion de quelques-uns Thesée institua les jeux Isthmiques à l'honneur de Sinnis, qui étoit fils de Neptune, & par conséquent frere de Thesée, qui se disoit fils de Neptune. Et Plutarque même cy-après sect. IX. dit que ces jeux furent instituez par Thesée à l'honneur de Sciron, qui étoit son cousin germain. Quant au surnom de Milichius, que Pausanias donne à Jupiter, il signifie proprement benin, & propice; & en effet, où j'ai traduit avec Amiot, *un sacrifice de propitiation.*, il y a dans le Grec, μειλίχια θύσαντες & Phornutus nous apprend que Jupiter s'appelloit ainsi, à cause qu'il s'appaise facilement envers les méchans, lorsqu'ils se repentent.

Du mois Hecatombæon, qui s'appelloit alors Cronius.) Amiot met le mois de Juin, au lieu d'Hecatombæon. Mais les Doc-

tes sçavent que ce mois, qui étoit le premier des Atheniens, commençoit à la nouvelle Lune qui étoit la plus proche du solstice d'Esté, & bien souvent la plus grande partie de ce mois tomboit dans Juillet plûtôt que dans Juin. Ainsi les autres mois des Atheniens qui étoient lunaires, ne peuvent ordinairement s'accorder & ajuster parfaitement avec les nôtres. C'est pourquoi j'estime qu'en traduisant les Auteurs Grecs, il est plus sûr de retenir les noms propres des mois des Atheniens, ou des Macedoniens, ou des autres Nations que de les exprimer par les mois des Romains. Au reste l'Auteur du grand Etymologicon nous enseigne, que le premier mois des Atheniens s'appelloit anciennement Cronius, à cause de certains sacrifices qu'on faisoit à Saturne en ce mois-là, lesquels s'appelloient Cronia, parce que Cronos en grec signifie Saturne. Mais que depuis ce mois fut appellé Hecatombæon, à cause que les choses grandes sont denotées par le mot Hecaton, & en ce tems-là le Soleil fait son plus grand cours, c'est-à-dire, demeure plus longuement sur l'orison, qu'en toute autre saison, & fait les plus grands jours de l'année. Suidas & Harpocration sont d'un autre avis : car ils disent que ce mois fut appellé Hecatombæon, à cause des frequentes Hecatombes qu'on offroit en ce mois-là.

PAG. 24. *Au quartier qui s'appelle Delphinion.*) Le Grec dit aussi ἐν Δελφινίῳ. Amiot traduit, *dedans le temple que l'on appelle Delphinion.* Je ne crois pas que ce pourpris fût dans le Temple d'Apollon Delphinius ; mais en un endroit tout proche : car à cause de ce Temple le quartier de la ville où il étoit, s'appelloit Delphinium. Mon opinion est fondée sur deux raisons. La premiere est, que ce pourpris étoit au même lieu, où anciennement étoit la maison d'Egée, comme Plutarque assûre : mais la maison d'Egée étoit sur pied lorsque Thesée vint à Athenes, & néanmoins le Temple d'Apollon étoit tout bâti hormis le toict ; comme nous apprenons de ces paroles de Pausanias en ses Attiques : *Il y a dans Athenes un autre Temple d'Apollon surnommé Delphinius. On dit que ce Temple étant tout bâti hormis le toict, Thesée sans être connu de personne arriva dans la ville. Et parce qu'il portoit une longue robe, qui lui alloit jusques aux talons, & avoit ses cheveux agencez fort proprement, quand il fut auprès du Temple, ceux qui bâtissoient le toict lui demanderent par maniere de risée, où alloit ainsi seule une jeune pucelle prête à marier. Thesée ne voulut pas se faire connoître autrement, mais déliant, comme on dit, des bœufs qui étoient accouplez à une charruë, qu'il trouva là par hazard, il prit le joug, & le jetta pardessus le Temple, beaucoup plus haut que ceux qui bâtissoient le toict.*

toile. Ma seconde raison est, qu'au lieu appellé Delphinium, il y avoit d'autres bâtimens outre le Temple d'Apollon : & particulierement une salle ou chambre, ou Palais de Justice, qui s'appelloit ἐπὶ Δελφινίῳ, où l'on jugeoit des meurtres commis de propos déliberé, mais qu'on soûtenoit avoir été faits justement, comme témoignent Demosthene, Suidas, Harpocration, Ælian, Helladius, l'Auteur du grand Etymologicon, & Pausanias. Ce dernier nous apprend que ce Siége de Justice avoit été institué devant Thesée, & que lui-même y fut tiré en Jugement pour le meurtre des Pallantides, dont il fut absous. L'Auteur du grand Etymologicon dit que Thesée y fut tiré en Justice pour avoir tué Sinnis & Sciron : Et quant à l'origine du mot, il rapporte que certains Candiots étant agitez sur mer d'une forte tempête, furent sauvez par Apollon, qui s'apparut à eux en forme de Dauphin, & les guida jusques en l'Attique, & en mémoire de ce bienfait, ils firent bâtir un Temple à Apollon, qu'ils surnommerent Delphinius. C'est de ce Temple dont parle Plutarque trois lignes plus bas : mais au lieu qu'Amiot traduit, *qui est au côté de ce Temple*, il faut mettre simplement, *qui est au côté du Temple*, comme il y a dans le Grec.

Pag. 25. *Qu'Ægée qui n'étoit que fils adoptif de Pandion.*] C'étoit l'opinion de quelques-uns, qui est touchée par Apollodore, *l.* 3. disant, Πανδίονι δὲ ἐν Μεγάροις ὄντι παῖδες ἐγένοντο, Αἰγεὺς, Πάλλας, Νῖσος, Λύκος. ἔνιοι δὲ Αἰγέα Σκυρίου εἶναι λέγουσιν, ὑποβληθῆναι δὲ ὑπὸ Πανδίονος. *Pendant que Pandion demeuroit en la ville de Megares, ces enfans lui nâquirent Ægée, Pallas, Nisus, Lycus. Toutefois quelques-uns disent qu'Ægée étoit fils de Scyrius, & que Pandion se le supposa.* Semblablement Tzetzes Sur Lycophron, Αἰγεὺς, ὁ Πανδίονος υἱὸς, ἢ Σκυρίου, ἢ κατὰ τὸν Λυκόφρονα Φημίου, ὁ εἰσποιηθεὶς τῷ Πανδίονι. *Ægée fils de Pandion, ou de Scyrius, ou de Phemius, selon Lycophron, qui fut adopté par Pandion.* Puis il ajoûte, qu'Androtion avoit écrit qu'Ægée descendoit d'un des Spartes de Thebes, c'est-à-dire, d'un de ceux qui nâquirent de la terre, lorsque Cadmus semales dents du Serpent.

Du bourg de Sphettus.] Le Grec dit aussi Σφηττόθεν, & Amiot l'a obmis, Néanmoins Philochorus dit la même chose que Plutarque, selon le Scholiaste d'Euripide sur la Tragedie d'Hipolyte. Voici ses propres mots traduits en notre Langue : *Pallas ayant fait dessein de s'emparer de la ville d'Athenes, & tirant vers la ville avec ses troupes, par le chemin qui mene du bourg de Sphettus à Athenes, ses enfans par son conseil se mirent en embûche au bourg de Gargettus, afin que pendant qu'il combattroit avec les Atheniens, ils pussent surprendre la ville. Mais il*

y eut un Heraut de Pallas, qui découvrit toutes ces menées à Thesée : lequel étant accompagné d'une bonne troupe de jeunes gens de son âge, les vint attaquer, & les tailla en pieces. Au reste que Sphettus fût un bourg de l'Attique, plusieurs Auteurs le témoignent, à sçavoir, le grand Etymologicon, Harpocration, Pausanias, Hesychius, Stephanus, & le Scholiaste d'Aristophane. Et ces deux derniers nous apprennent que ce bourg étoit de la lignée Acamantide, & qu'il prit son nom de Sphettus, fils de Troezen, & neveu de Pitthée.

Ceux du bourg de Pallene] Presque tous les Auteurs alleguez en la précedente adnotation font mention de ce bourg d'Athenes, qui étoit de la lignée Antiochide. Mais on peut recueillir de ce passage de Plutarque, qu'il prit son nom de Pallas fils de Pandion.

Pag. 26. *De la contrée de Tetrapolis.*] Tetrapolis en Grec signifie quatre villes : aussi cette contrée s'appelloit ainsi, parce qu'elle comprenoit quatre villes, ou quatre bourgs, à sçavoir, Oenoë, Probalinthus, Tricorythus, & Marathon, comme témoignent Stephanus & Strabon *l.* 8. Quant au taureau de Marathon, & à l'histoire d'Hecale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires sur Apollodore.

Pag. 27. *A cause d'Androgeos fils de Minos.*) Le Grec ne dit rien davantage ; mais Amiot ajoûte, *fils aîné du Roi Minos*, mal à propos, comme j'estime, parce qu'il y a de l'apparence qu'Androgeos étoit le plus jeune des quatre fils de Minos, puisqu'Apollodore *l.* 3. les nommant, observe cet ordre : Catreus, Deucalion, Glaucus, Androgeos.

Pag. 28. *Une espece mêlée, un enfant monstrueux.*] Amiot conjoint ici deux vers d'Euripide, que Plutarque allegue comme separez, & pris de deux demi endroits. On le voit clairement par le Grec, où ils sont ainsi couchez. ὃ δὲ Μινώταυρον, ὥσπερ Εὐριπίδης φησί.

Σύμμικτον εἶδος, κἀποφώλιον βρέφος
γεγονέναι, καὶ
Ταύρου μεμίχθαι καὶ βροτοῦ διπλῆ φύσει.

Et en effet Plutarque au Traité de la Curiosité allegue le premier vers tout seul, où Amiot le traduit assez mal, comme je ferai voir en son lieu.

Mais Philochorus écrit,] Cette histoire de Taurus, Capitaine de Minos, est rapportée de la même façon par Eusebe en sa Chronique, qui allegue aussi Philochorus au second Livre de son Athenée.

Pag 31. *Le témoignage d'Hesiode qui l'appelle très-digne Roi.* Le mot Grec βασιλεύτατος ne se peut bonnement exprimer en François : car c'est un superlatif pris du positif βασιλεύς qui signifie Roi, comme qui diroit

très-Roi. Au reste ce passage d'Hesiode ne se trouve point dans les œuvres de ce Poëte que nous avons. Mais tout ceci que Plutarque rapporte, du tort que les Poëtes tragiques ont fait à Minos, est emprunté de Platon, au Dialogue intitulé Minos, où il allegue ce passage d'Hesiode en ces termes βασιλεύτατος θνητῶν βασιλήων, c'est-à-dire à peu près, *le plus Roi de tous les Rois mortels.* Quant au passage d'Homere il est pris du 19. de l'Illiade, où il dit de Minos Διὸς μεγάλου ὀαριστής. *Auditeur & Disciple du grand Jupiter*, non comme traduit Amiot, *familier ami de Jupiter.* Car Platon au lieu allegué favorise ma Traduction, disant que le mot ὄαροι signifie, les discours.

Pag. 34. *Simonide dit que cette voile.*] Le Grec dit ὁ δὲ Σιμωνίδης οὐ λευκόν φησιν εἶναι τὸ δοθὲν ὑπὸ τοῦ Αἰγέως, ἀλλὰ φοινίκεον ἱστίον ὑγρῷ πεφυρμένον πρίνου ἄνθει ἐριθάλλη, où les dernieres paroles sont les mêmes de Simonide, à quoi Amiot n'a pas pris garde, qui les traduit en prose. Il est vrai qu'il faut corriger πρίνου au lieu de πρινός. Or ce que nous appellons graine d'écarlate, & les Arabes chermes, les Anciens l'appelloient coccum ou coccus, comme témoigne Pline liv. 9. chap. 41. Mais l'arbrisseau qui porte cette graine, par les modernes Grecs est appellé κόκκος *coccus*, comme on peut voir dans Pausanias ès Phociques; & les Anciens croyoient que c'étoit une espece d'yeuse, qui se nomme en Grec πρῖνος, en Latin *ilex.* Je prends à témoin Pline l. 16. ch. 8. où il dit clairement que la graine d'écarlate naît d'un arbrisseau, qu'il appelle, ilex aquifolia, comme qui diroit, *yeuse aux feuilles aiguës.* Et ce passage de Simonide, que Plutarque allegue, fait foi que Pline n'a pas dit cela de sa tête, ni sans autorité.

. *Le Pilote étoit Phereclus Amarsyades.*] Il y a dans le Grec Ἀμαρσυάδα. Mais je crois que Simonide suivant la Dialecte Dorique a mis Amarsyadas, au lieu de Amarsyades, qui est une épithete patronymique de Phereclus: mais je ne puis dire assurément d'où il est pris, parce que les Auteurs ne m'en apprennent rien.

Je laisse juger au prudent Lecteur si ce peut être le même Phereclus qui bâtit les vaisseaux de Pâris, quand il voulut aller ravir Helene, comme disent Homere au v. de l'Illiade, Coluthus & Triphyodorus; & Ovide le donne à entendre en l'Epître de Pâris à Helene. Ce qui me persuade que ce n'est pas le même Phereclus, c'est qu'Homere appelle Harmonides le pere de Phereclus, & dit qu'il fut tué par Meriones en la guerre de Troye. Mais ni Harmonides n'approche aucunement d'Amarsyades, ni il n'y a pas de l'apparence que celui qui servit de Pilote à Thesée au voyage de Candie, ait pû porter les armes en la guerre de Troye.

Mais Philochorus écrit que Scirus donna à Thesée un Pilote de l'Isle de Salamine, &c.] Le Grec dit Φιλόχορος δὲ παρὰ Σκίρου φησὶν ἐκ Σαλαμῖνος τὸν Θησέα λαβεῖν κυβερνήτην, *&c.* Amiot s'est abusé traduisant, *que Scirus Salaminien donna à Thesée un Pilote, &c.* Car c'étoit le Pilote qui étoit Salaminien, non pas Scirus, comme on peut recueillir encore de ce que Plutarque dit, que les Atheniens n'entendoient rien encore en l'art de la Marine, qui fut la cause que Thesée prit un Pilote Salaminien. Outre qu'il est évident que Scirus étoit Athenien, puisque son petit-fils étoit un des jeunes garçons qu'on envoyoit en Candie. Au reste ce Pilote dans le texte Grec est appellé tantôt Nausitheus, tantôt Nausithous.

PAG. 35. *Parce que Menesthes fils de sa fille.*) Amiot a obmis ce mot de Menesthes, qui néanmoins est dans le Grec, & Servius sur le 6. de l'Eneïde, entre les six garçons qui furent envoyez en Candie avec Thesée, en met un qu'il appelle Mnesthus fils de Sumianus, qui semble être ce Mnesthus dont parle Plutarque, encore que Servius nomme son pere autrement que Plutarque.

PAG. 36. *Joignant le Temple de Scirus.*] Dans les Livres Grecs imprimez, il y a πρὸς τῷ τοῦ Σκίρωνος ἱερῷ, *joignant le Temple de Sciron.* Mais j'ai suivi la traduction d'Amiot, parce qu'il semble que Plutarque a voulu parler ici des honneurs qu'on fit à Nausithous, à Pheax, & à Scirus, presque pour un même sujet, & aussi parce qu'Henry Etienne remarque qu'en quelques Manuscrits il y a Σκίρου au lieu de Σκίρωνος. Toutefois on pourroit s'arrêter aux Livres imprimez, & lire Sciron, au lieu de Scirus, parce qu'il est assez vraisemblable que Sciron eût un Temple dans Athenes, attendu qu'il étoit proche parent de Thesée, & les jeux Isthmiques furent bien instituez en son honneur, comme Plutarque dira ci-après.

Prenant en la Maison de Ville.) Le Grec dit ἐν Πρυτανείῳ, & Amiot a mal fait de traduire, *du Palais*, parce qu'on pourroit douter, si c'est du Palais du Roi, ou du Palais de Justice, dont Plutarque veut parler.

Qu'on appelle Hiceteria.] Harpocration & Suidas expliquent ainsi ce mot, à sçavoir, un rameau d'olive entortillé de laine, & alleguent Æschines en son Apologie. Æschyle en la Tragedie des Eumenides, décrit au long un suppliant portant ce rameau, & Sophocle en son Oedipus le Tyran, & Aristophane en son Plutus touchent cette coûtume, que leurs Scholiastes expliquent plus au long.

PAG. 39. *Le voulut poursuivre avec des vaisseaux longs.*] Le Grec dit, μακραῖς ναυσί. J'ai déja fait voir sur l'Epître d'Hypsipyle à Jason, l'impertinence de la traduction d'Amiot, qui tra-

duit, *avec une flotte de plusieurs vaisseaux à rame*, ne prenant pas garde que les Auteurs Grecs appellent vaisseaux ronds, les vaisseaux Marchands ; & vaisseaux longs, les galeres & vaisseaux de guerre ; si bien que Minos ne contrevint pas au Decret public, pour avoir plusieurs vaisseaux, mais parce qu'il avoit des vaisseaux longs, c'est-à-dire, des vaisseaux de guerre.

Qu'il étoit son cousin.] Le Grec dit, ἀνεψιὸν ὄντα, Amiot de gayeté de cœur, & contre la vérité de l'histoire, ajoûte, *cousin germain*. Il est vrai que ἀνεψιὸς, signifie quelquefois cousin germain ; mais il se prend aussi bien souvent pour cousin en quelque degré que ce soit, comme il est force de le prendre en cet endroit. Car de trois opinions qu'il y a touchant l'extraction de Dædale, il n'y en a pas une qui le fasse cousin germain de Thesée. La premiere est celle de Plutarque en cet endroit, qui fait Dædale fils de Merope, fille d'Erechthée. La seconde est de Platon au Dialogue intitulé Ion, qui fait Dædale fils de Metion, & sans doute que le Scholiaste de Sophocle, sur la Tragedie d'Oedipus Coloneus, est de cette opinion, pourvû qu'on le corrige, quand il dit, Μητίωνα δὲ τοῦ Ἐρεχθέως καὶ Ἰφινόης γίγνεται Δαίδαλος. Car il faut lire, Μητίονι & traduire, *De Metion fils d'Erechthée & de Iphinoë nâquit Dedale.* Cet Auteur nous apprend que Metion étoit fils d'Erechthée, ce qui est confirmé par Pausanias ès Corinthiaques ; & par Apollodore, *l.* 3. Suivant ces deux opinions, Dædale étoit cousin germain de Pandion, qui étoit l'ayeul paternel de Thesée ; mais cela supposé, il n'est pas vrai-semblable que Dædale fût contemporain de Thesée. J'estime donc la troisiéme opinion plus probable, qui est celle d'Apollodore *l.* 3. & de Diodore Sicilien *l.* 4. disant que Dædale fut fils d'Eupalamus, Eupalamus de Metion, & Metion d'Erechthée. Certes Suidas, Apostolius & Hyginus, ch. 244. & 274. font Dædale fils d'Eupalamus : si bien que par le consentement de tant d'Auteurs, je ne fais nulle difficulté de tirer Pausanias à cette opinion, le corrigeant quand il dit ès Bœotiques, Δαίδαλος ὁ Παλαμάονος, *Dedale fils de Palamaon* ; car je lis, ὁ Εὐπαλάμου, *fils d'Eupalamus.* Et je ne doute point que le même Auteur n'ait tenu qu'Eupalamus étoit fils de Metion, attendu qu'ès Achaïques il dit, que Dædale étoit de Maison Royale, & de la race des Metionides. Suivant cette opinion, Metion étoit frere de Cecrops ; Eupalamus étoit cousin germain de Pandion ; Ægée & Dædale étoient cousins issus de germains, & Dædale & Thesée étoient cousins plus éloignez d'un degré. Quant au reste de l'histoire de Dædale, je renvoye le Lecteur à mes Commentaires sur Apollodore.

Pag. 40. *Au bourg de Thymœtades.*] Ce mot eſt écrit par un *e* en la ſeconde ſyllabe dans le Grec de Plutarque & dans Suidas ; mais Harpocration l'écrit par un *œ* avec plus de probabilité, à cauſe que Suidas même dit que ce bourg prit ſon nom d'un certain Heros appellé Thymœtes.

Pag. 42. *Le ſecond jour du mois Gorpiæus.*) Amiot traduit, *du mois de Septembre*, prenant ce mois pour un des mois des Macedoniens, & ayant égard aux tems plus modernes, lorſque les mois des Macedoniens, de Lunaires qu'ils étoient, furent rendus fixes & ſtables, & conformes à ceux des Romains. Mais je ferai voir ailleurs qu'anciennement le mois Loüs des Macedoniens répondoit à Hecatombæon des Atheniens, & par conſéquent Gorpiæus répondoit à Metagitnion, qui tombe plûtôt dans le mois d'Août que dans celui de Septembre. En outre il n'eſt pas aſſûré que ce Gorpiæus dont Plutarque parle, ſoit un mois des Macedoniens ; & pour ſuppoſer cela, il faudroit prouver qu'anciennement les Cypriots ſe ſervoient des mois des Macedoniens, ce qui eſt incertain & ſans aucune apparence. Il ſe pouvoit donc faire que les Cypriots appellaſſent un de leurs mois Gorpiæus, qui néanmoins étoit different du Gorpiæus des Macedoniens. Attendu qu'en mon traité des mois des anciens Grecs, je ferai voir par pluſieurs autoritez, que des mois qui portoient les mêmes noms en diverſes contrées de la Grece, étoient differens entr'eux.

Une petite ſtatuë de Venus.) Amiot traduit, *une petite image de Venus*. Le Grec dit ſimplement Ἀφροδίσιον. Mais Heſychius explique ce mot par ceux-ci, Ἀφροδίτης ἄγαλμα, *une ſtatuë de Venus*. Auſſi ce que Theſée dédia, n'étoit pas une image peinte, mais une ſtatuë, comme témoigne Callimachus en l'Hymne ſur Delos, où il aſſure que Theſée avoit eu cette ſtatuë d'Ariadne ; & Pauſanias ès Bœotiques ajoûte, qu'elle étoit de bois, ouvrage de Dedale, qui l'avoit donnée à Ariadne : mais Theſée la prit, & paſſant par Delos, la dédia dans le Temple d'Apollon, ne voulant pas l'emporter dans Athenes, de peur qu'elle ne lui renouvellât toûjours le ſouvenir d'Ariadne.

Pag. 44. *Et les Déliens appellent cette ſorte de branle la Gruë*] Cette danſe en Grec s'appelle γέρανος, *geranus*, qui ſignifie une gruë, & ſignifie auſſi cette danſe des Déliens, comme remarque Heſychius, qui ajoûte que le premier qui menoit la danſe s'appelloit Geranulcus. Callimachus en l'Hymne ſur Delos, fait mention de cette danſe inſtituée par Theſée, & nous apprend qu'elle ſe faiſoit en rond, comme les branles que nous danſons en France. Euſtathius ſur le 18. de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes dan-

foient féparément les uns des autres. Mais Thefée fut le premier qui fit danser enfemble les filles & les garçons qu'il avoit fauvez du Labyrinthe, en la maniere que Dædale leur enfeigna. Pollux auffi l. 4. c. 14. parle de cette danfe appellée Geranus, & ajoûte que les deux qui étoient à la tête & à la queuë du branle, s'appelloient les chefs & les maîtres de la danfe. Au refte je crois que cette danfe prit fon nom des gruës, à caufe que ces oifeaux quand ils font apprivoifez, aiment à folâtrer & courir en rond, comme rapporte Pline l. 10. c. 23.

De l'autel, qui s'appelle Ceraton.] Plutarque au liv. de l'Induftrie des animaux, dit que cet autel de cornes étoit mis au rang des fept merveilles du monde, à quoi il femble que Martial s'accorde en fa premiere Epigramme. Mais ce paffage-là de Plutarque contrarie merveilleufement celui-ci, attendu que là il appelle cet autel Ceratinus, ici Ceraton. Là il dit que l'autel étoit compofé de cornes toutes du côté droit, ici au contraire, qu'il étoit fait de cornes du côté gauche. Au refte nous apprenons de Callimachus, en l'Hymne d'Apollon, que cet autel fut conftruit par les propres mains d'Apollon, qui agençoit en forme d'autel les cornes des chevreüils de Cynthe, que Diane avoit pris à la chaffe.

PAG. 46. *Le feptiéme jour du mois Pyanepfion.*) Ce mois prit fon nom de la Fête appellée Pyanepfia, qu'on célébroit le feptiéme jour du mois, & la fête étoit ainfi nommée à caufe des féves qu'on faifoit cuire folemnellement ce jour-là, parce que par les anciens les féves étoient appellées en Grec *Pyame* ou *Pyani*, & depuis furent appellées *Cyami*, comme prouve fort bien Meurfius au l. 5. des Fêtes des Grecs, où il rapporte tout ce qui fe peut dire de cette Fête. Mais il eft bien difficile de déterminer fi Pyanepfion étoit le quatriéme ou le cinquiéme mois des Atheniens, à caufe que Jofeph Scaliger foûtient que c'étoit le quatriéme, & Mæmacterion le cinquiéme; au contraire Gaza & le docte Petau tiennent que Mæmacterion étoit le quatriéme, & Pyanepfion le cinquiéme, & tant les uns que les autres fe fondent fur de bonnes autoritez. Je ferois un trop long difcours, fi je voulois décider ici cette queftion. C'eft pourquoi je renvoye le Lecteur à mon traité des mois des Atheniens. Cependant nous ne nous mettrons point en danger de faillir, retenant le mot Grec Pyanepfion, fans déterminer fi c'étoit Octobre ou Novembre.

PAG. 47. *Comme ils avoient fait auparavant, offrant la fupplication appellée Hiceteria.*) Le Grec dit, ὥσπερ τότε τὴν ἱκετηρίαν, ce qu'Amiot n'exprime pas fuffifamment, quand il traduit, *comme nous avons dit par ci-devant.* Plutarque veut dire que Irefione étoit un rameau d'olive entortillé de laine, comme Hiceteria; mais il

y avoit de plus des fruits attachez tout à l'entour. Plusieurs Auteurs font mention de ce rameau appellé *Iresione*, qui rapportent aussi les vers que l'on chantoit à cette occasion, dont on pourra voir les passages dans Meursius l. 5. des Fêtes des Grecs.

Pag. 48. *Le vaisseau sur lequel Thesée alla.*) Platon en son Phædon, fait mention de ce vaisseau, & nous apprend que les Atheniens l'envoyoient tous les ans en l'Isle de Delos, à cause que Thesée avec les garçons & les filles, qu'il avoit menez en Candie, revint sain & sauf dans ce même vaisseau, ayant fait vœu à Apollon d'envoyer là tous les ans pour lui rendre graces de ce benefice. Ulpian sur l'Oraison de Demosthenes contre Midias, dit que cette galere s'appelloit Delienne ou Deliaque, & aussi Salaminienne. Et quant au premier nom, la cause en est évidente, à sçavoir le voyage qu'elle faisoit en Delos tous les ans : mais quant au second, encore que les Auteurs n'en disent rien, je crois que cette galere s'appelloit Salaminienne, à cause que Thesée prit ce vaisseau en l'Isle de Salamine, aussi-bien que le Pilote qui le gouvernoit, comme Plutarque a touché ci-devant. Suidas distingue quelquefois le vaisseau nommé Paralus d'avec le Salaminien, tantôt il les confond mal à propos ; car il faut plûtôt croire Ulpian qui les distingue manifestement.

Car on dit qu'il ne mena pas toutes les filles, &c.] Le Grec dit, οὐ γὰρ ἁπάσας αὐτὸν ἐξαγαγεῖν τὰς λαχούσας τότε παρθένους. Amiot traduit, *on dit davantage qu'il ne mena pas*, liant fort mal cette periode avec la précédente, & s'éloignant du texte Grec, où se trouve la particule causative γὰρ qu'il ne devoit pas changer en *davantage*. Car Plutarque veut rendre raison de ce qu'il avoit dit que la Fête des Rameaux, appellée *Oschophoria*, avoit été instituée par Thesée ; & son argument est, qu'en la procession qu'on y menoit, il y avoit deux jeunes hommes habillez en filles, pour representer ceux que Thesée mena en Candie ainsi déguisez. Au reste, cette Fête s'appelloit *Oschophoria*, parce que Osche proprement signifie une branche de vigne chargée de ses raisins mûrs, & ceux qui assistoient à la procession, portoient de semblables branches, comme on peut voir dans Athenée l. 11. & dans Proclus, en sa Chrestomathie, qui fait aussi mention de ces deux garçons nourris à l'ombre, & habillez en filles, dont Plutarque parle. Il ajoûte encore que la Fête étoit à l'honneur de Bacchus & de Minerve, & que la procession alloit depuis le Temple de Bacchus jusques à celui de Minerve Scirade. Mais qui voudra voir presque tout ce qui se peut dire de cette Fête, pourra lire Meursius l. 5. des Fêtes des Grecs.

Pag. 49. *Il fit une procession, à laquelle il assista avec ces jeunes garçons*

garçons ainsi habillez.] C'est le vrai sens de ces paroles, αὐτόν τε σχηματίσας, καὶ τοὺς νεανίσκους οὕτως ἀμπεχόμενος. Quoi qu'Amiot traduise, *il fit une procession, en laquelle lui & les autres jeunes garçons s'habillerent ainsi.* Mais il ne faut pas croire que Thesée s'habillât en fille, ni qu'il y en eut d'autres ainsi habillez, sinon les deux seulement dont Plutarque a parlé ci-devant.

Pag. 50. *En récompense du bon recueil qu'ils lui avoient fait en leur maison.*) Le Grec dit, ἀμοιβὴν τῆς φιλοξενίας. Amiot traduit, *en récompense de la courtoisie dont ils userent en son endroit, quand il arriva.* Mais il s'éloigne trop du Grec, & sa traduction est un peu ambiguë; car on peut douter sur ces paroles, *quand il arriva*, si ce fut, quand Thesée arriva de Candie, ou quand il arriva de Troezene. Toutesfois il est certain que Plutarque parle du bon traitement que les Phytalides firent à Thesée, lorsqu'il vint de Troezene à Athenes.

Pag. 52. *Et bâtissant un Palais commun à l'endroit où il est maintenant, appella la ville d'Athenes Asty, & rendit commun à tous le sacrifice qui s'appelle Panathenaa.*] Le Grec dit, ἓν δὲ ποιήσας ἅπασι κοινὸν ἐνταῦθα πρυτανεῖον καὶ βουλευτήριον, ὅπου νῦν ἵδρυται, τὸ ἄστυ τήν τε πόλιν Ἀθήνας προσηγόρευσε, καὶ Παναθήναια θυσίαν ἐποίησε κοινήν. Amiot traduit, *& bâtit un Palais commun, & une Sale pour tenir le Conseil, au lieu où maintenant est assise la Cité, que les Atheniens appellent Asty; mais il appella tout le Corps de la ville ensemble Athenes, puis institua la fête générale & le sacrifice commun à tous ceux de l'Attique, que l'on appelle Panathenaa.* Où il commet plusieurs fautes, comme je laisse juger au Lecteur en conferant sa traduction avec la mienne, & avec le texte Grec, & considérant les remarques que je vais faire. Car il faut sçavoir que le premier Roi de l'Attique Cecrops, fonda une ville sur un rocher un peu élevé, & de son nom l'appella Cecropia. Depuis cette Ville s'augmentant & s'étendant au long & au large tout à l'entour; le tout ensemble s'appella Polis, c'est-à-dire, ville, & ce qui étoit sur le rocher bâti par Cecrops, s'appella particulierement Acropolis, comme qui diroit, Ville haute, ou Forteresse & Citadelle. Comme témoignent Eustathius sur Denis le Geographe, le Scholiaste d'Apollonius sur le premier des Argonautiques, & Pline *l.* 7. *c.* 56. Quant au nom d'Athenes, il est certain qu'il fut imposé à cette Ville long-tems devant Thesée, après que Minerve eut emporté la victoire sur Neptune, touchant la prérogative de donner le nom à cette ville, comme je prouverai par infinies autoritez en mes Commentaires sur Apollodore: soit que ce nom lui fut donné du tems même de Cecrops, ou du tems d'Amphictyon, ou du tems d'Erichthonius, autrement Erechthée pre-

mier du nom, parce que les Auteurs en parlent diversement, comme on peut voir dans Meursius chap. 2. du Livre intitulé, de la fortune d'Athenes. Il n'y a donc point d'apparence que Plutarque veüille dire, que Thesée donna le nom d'Athenes à sa ville; mais je crois que son opinion est, que Thesée le premier l'appella Asty, qui signifie en général une Ville ou Cité, mais étant mis absolument, signifie la ville d'Athenes par excellence, comme le mot *urbs* entre les Latins, se prend particulierement pour la ville de Rome. Quant à la fête appellée Panathenæa, il ne faut pas croire aussi qu'elle prit sa premiere origine de Thesée, car elle fut instituée par Erichthonius, comme témoignent Apollodore *l.* 3. Harpocration & Suidas. Mais alors elle s'appelloit simplement Athenæa, à cause qu'elle ne se célébroit que par ceux qui demeuroient dans l'enclos de la ville d'Athenes, au rapport de Pausanias ès Arcadiques, d'Harpocration & de Suidas. Depuis Thesée l'appella Panathenæa, quand il la rendit commune à tous les Habitans de l'Attique, comme Plutarque le touche en cet endroit, & Pausanias au lieu allegué le dit clairement.

Il en institua encore une autre le seizième jour du mois Hecatombæon, qui s'appelle Metœcia.) Le Grec dit, ἔθυσε δὲ καὶ μετοίκια τῇ ἕκτῃ ἐπὶ δέκα Ἑκατομβαιῶνος. Amiot ajoûte mal à propos cette glose, *pour les Etrangers qui viendroient s'habituer à Athenes*, s'étant abusé, à cause que les Etrangers qui s'habituoient dans Athenes, s'appelloient Metœci, & le tribut qu'ils païoient tous les ans s'appelloit Metœcium, comme je ferai voir ailleurs. Mais il pouvoit apprendre de Suidas, que le mot μέτοικος Metœcus, se prend aussi quelquefois simplement, pour Habitant d'un lieu ou d'une ville, soit qu'il soit étranger ou non. Et ceci soit dit pour soûtenir le texte de Plutarque. Car je me doute fort qu'il ne soit dépravé, & qu'au lieu de μετοίκια Metœcia, il ne faille lire συνοίκια Synœcia. Je me fonde premierement en la proprieté du mot, attendu que συνοικεῖν, signifie proprement habiter ensemble; & on voit clairement, par la suite du discours de Plutarque; que Thesée institua cette fête, en mémoire de ce qu'il avoit reduit tous ceux des bourgs & villes de l'Attique, à habiter ensemble, & être Citoyens d'une même ville. En outre mon opinion est appuyée de fort bonnes autoritez. Car Stephaus écrit ainsi, φησὶ χάραξ ὅτι Θησεὺς τὰς ἕνδεκα πόλεις τὰς ἐν τῇ Ἀττικῇ συνοικίσας εἰς Ἀθήνας, συνοίκια ἑορτὴν κατεστήσατο. *Charax dit que Thesée ayant induit ceux des onze villes de l'Attique à venir habiter ensemble dans Athenes, institua la fête appellée Synœcia.* Semblablement Thucidide *l.* 2. de qui Plutarque a emprunté tout ce passage presque mot à mot, con-

clud ainsi son discours touchant ce fait de Thesée. καὶ ξυνοίκια ἐξ ἐκείνου Ἀθηναῖοι ἔτι καὶ νῦν τῇ θεῷ ἑορτὴν δημοτελῆ ποιοῦσι. *Et deslors jusques à present les Atheniens font publiquement la fête appellée Xynœcia, à l'honneur de la Déesse.* Où il ne faut pas s'arrêter à ce qu'il écrit ce mot par un *x*; car les Ecoliers sçavent que c'est le propre de la Dialecte Attique de mettre cette lettre bien souvent, au lieu de la lettre *s*. Quant à la Déesse à l'honneur de laquelle on faisoit cette fête, le Scholiaste de Thucidide dit que c'étoit Minerve: Mais le Scholiaste d'Aristophane sur la Comedie de la Paix, dit ainsi. φασὶ τῇ τῶν Συνοικίων ἑορτῇ θυσίαν τελεῖσθαι Εἰρήνῃ, τὸν δὲ βωμὸν μὴ αἷμα τῦσθαι, Ἑκατομβαιῶνος μηνὸς ἕκτῃ ἐπὶ δέκα. *On dit que le seizième du mois Hecatombaeon, le jour de la fête appellée Synacia, on fait un sacrifice à la Paix, mais on ne répand point de sang sur l'autel.*

Il est vrai qu'il se pouvoit faire, que la fête fût à l'honneur de Minerve, & que néanmoins on fit un sacrifice à la Paix, le même jour.

Pag. 55. *Et y fit engraver une inscription, &c.* Si on veut conferer ma traduction avec le Grec, on verra que je l'ai exprimé fidélement. Mais Amiot a failli, obmettant en la prose que l'un des vers étoit en la face de la colonne regardant le matin, & l'autre vers étoit en la face du côté du soir, puis fourrant cela dans les vers, Il ajoûte aussi de gaïeté de cœur, que cette colonne étoit quarrée, ce qui n'est pas dans le Grec: en outre Amiot fait parler Plutarque, en sorte qu'on diroit que cette colonne étoit encore sur pied de son tems, ce qui est faux. Car Strabon, qui fait mention de cette colonne & de son inscription l. 3. & 9. ne dit rien de la forme de la colonne: mais au premier passage il dit qu'elle fut érigée par les Ioniens chassez du Peloponnese, qui avoient occupé l'Atique & la Megaride, & par les Habitans du Peloponnese. Au second passage, il dit que cette colonne fut abattuë par les Heraclides, lorsqu'ayant occupé le Peloponnese, ils déclarerent la guerre aux Ioniens & aux Atheniens, & s'emparerent de la Megaride, au tems que Codrus fils de Melanthus étoit Roi d'Athenes.

Pag. 57. *La voile de la navire appellée Theoris.*] Amiot traduit, *la voile de navire sur laquelle ils seroient venus*, nonobstant qu'il y eût dans le Grec, τῆς θεωρίδος νεώς. Et par ce moyen, il nous cache une belle antiquité. Car nous apprenons de Plutarque en la vie de Demetrius, que ceux qu'on envoyoit à l'oracle de Delphes, ou vers Jupiter Olympien, ou bien aux fêtes & solemnitez publiques de la Grece, pour faire les sacrifices ordinaires pour le salut des villes, s'appelloient Theori. A quoi s'accorde Suidas, qui ajoûte que la nef dans laquelle ils al-

loient à de semblables affaires, s'appelloit Theoris, comme fait aussi foi ce passage de Plutarque.

Hellanicus, Pherecydes & Herodorus.) Je ne sçais si c'est par la faute des Imprimeurs ou d'Amiot, qu'en plusieurs endroits où Plutarque allegue Horodorus, on trouve écrit Herodotus; encore que dans le Grec il y ait toûjours Ἡρόδωρος. Certes puisque Plutarque n'allégue cet Autheur qu'en des points concernans l'histoire fabuleuse, & le conjoint ici avec Hellanius & Pherecydes, qui avoient écrit amplement sur ce sujet, comme on peut recueillir de tous les Scholiastes Grecs, qui les citent fort souvent touchant la Fable Poëtique; il y a de l'apparence que c'est le même Herodorus natif de la ville d'Heraclée, qu'Athenée cite avec Pherecydes *l.* 22. *ch.* 7. parlant de la tasse qu'Alcmene reçut de Jupiter la nuit qu'il coucha avec elle. Et nous apprenons du même Athenée *l.* 10. chap. dernier, que cet Herodorus avoit écrit plusieurs Livres des faits d'Hercule, car il l'allegue en ces termes. Ἡρόδωρος ἐν ἑπτακαιδεκάτῳ τοῦ καθ' Ἡρακλέα λόγου. *Herodorus au Livre* 17. *des faits d'Hercule.* Stephanus aussi en deux endroits cite le dixiéme Livre d'Herodorus des faits d'Hercule, à sçavoir, sur le mot Σαΐτις, & sur le mot Κυνητικόν. Dont je conclus que c'est le même Herodorus que Plutarque allegue en la vie de Romulus, l'appellant Herodorus le Pontique, à cause que la ville d'Heraclée dont il étoit natif, étoit au Royaume du Pont. Aussi Plutarque le cite touchant quelque fait d'Hercule, tant en ce passage-là, qu'en la question 93. des choses Romaines, encore qu'Amiot traduise toûjours Herodotus.

PAG. 59. *Mais ils faillent à l'accent en le mettant sur la derniere syllabe.*) Je dirai en faveur de ceux qui n'entendent pas le Grec, que Ἕρμου οἰκία, mettant l'accent sur la premiere syllabe du premier mot, signifie, *la maison d'Hermus*, mais Ἑρμοῦ οἰκία l'accent sur la seconde syllabe, signifie *la maison de Mercure.*

PAG. 60. *Auprès de la place qui s'appelle Pnyx, & joignant le Musée.*) Le Grec dit περὶ τὴν Πνύκα ϗ τὸ Μουσεῖον. Amiot traduit, *sur la même place que l'on appelle Pnice, joignant le Temple des Muses.* Mais il est évident que l'accusatif *Pnyca*, vient du nominatif Pnyx, qui en aucun cas ne peut faire Pnyce, comme Amiot traduit tant ici, qu'ailleurs. Et pour s'en mieux éclaircir, il ne faut que lire Suidas sur ce mot, & Julius Pollux *l.* 8. chap. 10. qui nous apprend qu'anciennement le peuple s'assembloit en cette Place pour la création des Magistrats, & qu'elle étoit proche de la Forteresse, communement appellée Acropolis. Quant au Musée, Amiot s'est aussi abusé: car ce lieu ne

prit pas son nom des Muses, mais de Musée Poëte & Prophete ancien, à cause qu'il demeura long-tems en ce lieu - là, y rendant ses oracles, & enfin y mourut en extrême vieillesse, & y fut inhumé, comme rapporte Pausanias ès Attiques, qui ajoûte, que c'étoit un petit tertre auprés de la Forteresse, que le Roi Demetrius voulut fortifier, pour tenir en bride toute la ville d'Athenes.

Ayant fait auparavant un sacrifice à la Peur.) Le Grec dit, τῷ φόβῳ σφαγιασάμενος, mais Henri Estienne remarque qu'en quelques Manuscrits il y a φοίβῳ, qui signifie *à Apollon.* Toutesfois je suis d'avis avec lui, qu'on retienne φόβῳ, qui signifie *à la Peur*, comme aussi il faut corriger un semblable passage de la vie d'Alexandre le Grand, ainsi que je ferai voir en son lieu.

PAG. 61. *Donna la bataille au mois de Boëdromion.)* C'étoit le troisiéme mois des Atheniens dont la plus grande partie tomboit ordinairement dans Septembre. Quant à la fête Boëdromia, dont ce mois porte son nom, je ne crois pas que Plutarque veüille dire qu'elle fut instituée par Thesée, à cause de la bataille contre les Amazones: mais le sens de ses paroles est, que la bataille fut donnée le même jour de la fête. Car cette fête fut instituée long-tems devant Thesée, sous le Regne d'Erechthée bisayeul d'Ægée, lors qu'Eumolpus faisant la guerre aux Atheniens, Xuthus, ou son fils Ion, vint à leur secours, comme témoignent unanimement Harpocration, Suidas, l'Auteur du grand Etymologicon, le Scholiaste de Callimachus, & plusieurs autres Auteurs, dont j'alleguerai les passages au Traité des mois des Atheniens, & aux Commentaires sur Apollodore, où je ferai voir que βοηδρομεῖν *Boëdromein*, signifie secourir, ou courir au combat avec grands cris.

Auprès de la Chapelle de Chalcodon.] Pausanias ès Arcadiques & Bœotiques fait mention de deux Chalcodons. L'un fut pere d'Elephenor Capitaine des Eubéens au siege de Troye, & ce Chalcodon fut tué par Amphitryon en une guerre que les Thébains eurent contre ceux d'Eubœe. L'autre suivit Hercule en la guerre qu'il eut contre Augias Roi d'Elide, où il fut tué, & honorablement inhumé par Hercule. Je laisse à juger au Lecteur, si c'est l'un de ces deux Chalcodons, ou un troisiéme de même nom, qui avoit une Chapelle en la ville d'Athenes.

Jusques vers le Temple des Eumenides.] Le Grec dit, μέχρι τῶν Εὐμενίδων, c'est-à-dire mot à mot; *jusques vers les Eumenides.* Amiot traduit, *jusques-là où sont les images des Eumenides*, donnant à entendre qu'il y avoit des images des Furies en quelque ruë, ou en quelque place d'Athenes, ce qu'on ne prouveroit pas fa-

cilement par bonne autorité. Mais j'estime que Plutarque parle plûtôt du Temple des Furies qui étoit dans l'enclos de l'Aréopage, comme j'ai fait voir par plusieurs autoritez en mes Commentaires sur l'Epître d'Hermione à Oreste. Je fonde mon opinion sur ce que le mot Aréopage signifie rocher de Mars, & au rapport d'Eustathius sur Denys le Geographe & de l'Auteur du grand Etymologicon, les Amazones porterênt leurs armes jusques-là, & partant ce lieu fut appellé Aréopage, ou rocher de Mars, soit à cause que Mars est le Dieu des armes, soit à cause que les Amazones se vantoient d'être descenduës de Mars. Eschyle en la Tragedie des Eumenides, dit que les Amazones s'emparerent de ce lieu, s'y fortifierent & y sacrifierent à Mars, dont il prit le nom d'Aréopage. Il ne faut pas croire pourtant que le Temple des Eumenides fut déja bâti du tems de Thesée, car il ne fut construit qu'après le jugement d'Oreste; mais Plutarque veut dire, que les Amazones pousserent les Atheniens jusques à l'endroit où depuis fut bâti le Temple des Eumenides.

PAG. 62. *L'Amazone que Thesée avoit épousée.*) J'ai retenu la traduction d'Amiot, encore que le Grec dit seulement, τὴν τῷ Θησεῖ συνοικοῦσαν, c'est-à-dire mot à mot, *l'Amazone qui habitoit avec Thesée.* Il est vrai que les Grecs usant du verbe συνοικεῖν en matiere d'homme & de femme, entendent ordinairement l'habitation & conjonction charnelle : mais ils ne déterminent pas par-là, si c'est par legitime mariage, ou par concubinage. C'est pourquoi aïant fait voir en mes Commentaires sur l'Epître de Phedre, que plusieurs Auteurs avec Ovide tiennent que Thesée n'épousa pas la mere d'Hyppolite, mais la tenoit seulement pour concubine, j'ai bien voulu avertir le lecteur que pour ce que Plutarque en dit ici, on ne doit pas le tirer à l'opinion contraire.

PAG. 63. *Le nom du lieu qui s'appelle Horcomosion.*) Le verbe Grec ὁρκωμοτεῖν signifie proprement jurer une paix, une alliance, ou confederation, d'où vient que ὁρκωμόσια & ὁρκωμόσιον signifient le serment prêté en pareilles occasions..

Vers le lieu qu'on appelle Rhus.] Pausanias ès Attiques rapporte qu'en la ville de Megares il y avoit un lieu appellé Rhus, à cause qu'autrefois en ce lieu-là souloit couler une grande quantité d'eau des montagnes voisines : mais Theagenes Tyran de Megares fit écouler ailleurs cette eau-là, & au même lieu érigea un autel au Fleuve Acheloüs.

Et du lieu nommé Cynoscephales)Le Grec dit : παρὰ τὰς Κυνὸς κεφαλάς. Et Amiot traduit : *près des rochers qui ont nom les têtes de chien.* Mais il est asśûré que Cynoscephales est le nom propre de ce lieu-là, comme on peut voir dans Plutarque en la Vie de Quintius Flaminius, dans Polybe *l.* 17.

dans Stephanus, dans Strabon *l.* 9. & dans Tite-Live *l*, 33. qui retient le même mot Grec & Latin, & ne traduit pas *canis capita*: comme aussi Malherbe traduisant Tite-Live, met fort bien, *Cenosephales*.

PAG. 64. *Car on dit qu'il ravit Anaxo Trezenienne.*] Athenée *l.* 13. c. 1. rapporte les mêmes choses touchant les amours de Thesée, mais avec quelque peu de diversité. Voici ces propres mots traduits en nôtre langue: *Ister au quatorziéme livre des Attiques, faisant un dénombrement des femmes de Thesée, dit qu'il en eut les unes par amour, il en ravit les autres, & en possedа quelques-unes par legitime mariage. Il ravit Helene, Ariadne, Hippolyte & les filles de Cereyon & de Sinnis. Il épousa Melibœa mere d'Ajax, & au rapport d'Hesiode, Hippe, & Ægle, pour l'amour de laquelle il faussa les sermens qu'il avoit faits à Ariadne. Pherecydes ajoûte à celles-ci Pherebia. Encore devant qu'il ravit Helene, il ravit Anaxo de la ville de Trezene, & après Hippolyte il eut Phedre.* Où j'ai corrigé par Plutarque ces paroles du texte Grec. καὶ ἐκ Τροίας ἥρπασεν Ἀναξώ qui signifient que Thesée ravit Anaxo de la ville de Troye, car il n'y a nulle apparence en cela, & il vaut mieux lire ἐκ Τροιζῆνος, *de la ville de Trezene*, pour accorder Athenée avec Plutarque. Je crois aussi qu'il vaut mieux lire Peribœa, que Melibœa, à cause que la mere d'Ajax s'appelloit Peribœa, ou Euribœa, comme j'ai prouvé sur l'Epître de Briseïde. Quant à la fille d'Iphicles, je ne sçaurois dire si elle s'appelloit Jope, comme veut Plutarque, ou Hippe, comme on lit dans Athenée, à cause que nul autre Auteur n'en fait mention.

PAG. 65. *Non sans Thesée.*] Ce proverbe s'applique à toute chose qui n'a pas été faite sans grand secours, comme dit la glose d'Amiot, & tous les Proverbialistes Grecs l'expliquent ainsi, & particulierement Zenobius Cent. 5. prov. 33.

Cettui-ci est un autre Hercule.) L'origine de ce proverbe est rapportée d'une autre sorte par Zenobius Cent. 5. prov. 48. & encore diversement par Elian *l.* 22. chap. de l'histoire diverse, comme les curieux pourront voir.

Non pas comme dit Euripide, par force d'armes.) On pourra voir ce que j'ai écrit sur ce sujet en mes Commentaires sur l'Epître de Phillis.

PAG. 66. *Il est écrit en l'histoire des faits d'Hercule.*) Le Grec dit, ἐν τοῖς περὶ Ἡρακλέους γέγραπται; & encore que j'aie retenu la traduction d'Amiot, je ne veux pas celer au Lecteur que mon opinion est qu'il faudroit traduire, *j'ai écrit en la Vie d'Hercule*, parce que c'est la coûtume de Plutarque d'alleguer ainsi ses propres œuvres, usant du verbe passif γέγραπται en la troisiéme personne, comme je pourrois prouver par plusieurs passages, si je ne craignois d'en-

nuyer le lecteur. J'en alleguerai un seul qui est en cette même Vie à la fin, où parlant de Cimon, qui prit l'Isle de Scyros, il ajoûte, ὡς ἐν τοῖς περὶ ἐκείνου γέγραπται, & Amiot traduit fort bien, *comme nous avons écrit en sa Vie*. Au reste il est certain que Plutarque avoit écrit la vie d'Hercule, comme on voit au catalogue de ses œuvres, que les uns attribuent à Sextus de Chœronée, les autres à Lamprias fils de Plutarque même. Quant à ce que Plutarque dit qu'Hercule fut le premier qui permit d'enlever les corps des morts en bataille, Elian le confirme l. 12. c. 27. de l'histoire diverse.

On montre encore aujourd'hui en la ville d'Eleuthere, &c.) Il y a simplement dans le Grec ἐν Ἐλευθεραῖς, & Amiot ajoûte fort mal à propos, *au bourg d'Eleutheres*, comme si Eleuthere eut été un bourg de l'Attique, mais il ne faut pas être gueres sçavant en Geographie, pour n'ignorer pas que c'étoit une ville de la Bœoce, où sans doute Adraste & Théſée firent ensevelir les simples soldats.

PAG. 67. *Pirrithoüs épousant Deidamie.*] Tous les autres Auteurs appellent la femme de Pirithoüs Hippodamie, excepté Properce qui l'appelle Ischomaque, comme j'ai déja remarqué en mes Commentaires sur l'Epître de Phyllis.

PAG. 68. *Faisant une action peu convenable à un homme de son âge.*] Le Grec à prendre un peu plus haut, dit ἔπραξε τὰ περὶ τὴν Ἑλένην, οὐχ' ὥραν. Amiot tourne ces paroles οὐ καθ' ὥραν en cette sorte, *laquelle étoit encore fort jeunette, & non en âge d'être mariée*; les rapportant à Helene, au lieu que je les rapporte à Theſée pour deux raisons. Car premierement ces paroles ainsi prises se lient mieux avec le verbe ἔπραξε, comme si on disoit, que Theſée fit cela hors de saison; au lieu que si on les rapporte à τὴν Ἑλένην, il n'y a point de liaison sinon qu'on y ajoûtât quelque mot, comme le participe οὖσαν. En second lieu, si Plutarque eût voulu dire ici, qu'Helene étoit fort jeune, pourquoi six ou sept lignes plus bas, parlant d'Enarsphorus, ajoûteroit-il qu'Helene n'étoit qu'un enfant? Car encore qu'Amiot eût obmis ces paroles en cet endroit-là, si est-ce qu'il y a dans le Grec ἔτι νήπιον οὖσαν, *qui n'étoit encore qu'un enfant*, comme j'ai mis en ma traduction.

PAG. 69. *D'Enarsphorus fils d'Hippocoon.*] Il est difficile de juger quel étoit le vrai nom de ce fils d'Hippocoon, à cause que Plutarque l'appelle Enarsphorus, mais Apollodore *l.* 3. le nomme Emarsphorus, & Lausanias ès Laconiques Enaræphorus.

PAG. 70. *Qui avoit surnommé sa femme Phersephone, sa fille Proserpine, &c.* Le Grec dit aussi ὃς τῇ γυναικὶ Φερσεφόνην ὄνομα θέμενος, κόρην δὲ τῇ θυγατρί. Amiot traduit, *lequel avoit nommé sa femme Proserpine, sa fille Proserpine.* Il est bien vrai que la même Déesse,

que

que les Latins appellent Proserpine, est appellée des Grecs communément Core, & quelquefois Persephone, ou Phersephone, ou Pherephatta. Mais il y a de l'apparence, suivant le texte Grec de Plutarque, que ce Roi des Molossiens n'avoit pas mis le même nom tout-à-fait à sa femme & à sa fille, comme porte la version d'Amiot.

PAG. 72. *Mais il y eut un certain nommé Academus.*] Herodote l. 9. n'est pas d'accord avec Plutarque touchant ce point. Car il dit que celui qui découvrit à Castor & à Pollux où étoit leur sœur, fut un nommé Deceleus, ou les Habitans de la ville de Decelée : & ajoûte que la ville d'Aphidnes fut prise par la trahison d'un certain Titacus.

PAG. 73. *En les appellant Anaces.*] Ælian l. 4. c. 5. de l'histoire diverse, attribuë tout ceci à Menestheus, quand il dit, *Menestheus fils de Peteus ne se montra point ingrat envers les Tyndarides. Car parce qu'ils chasserent les enfans de Thesée, emmenerent captive sa mere Æthra, & lui remirent le Royaume d'Athénes, il fut le premier qui les appella Anaces & Sauveurs.* Dans les Livres imprimez d'Ælian, il y a ἀνάκτας, mais il faut corriger ἄνακας, par ce passage de Plutarque. Comme il semble aussi qu'il faut corriger l'Etymologiste Grec, qui met Ἀνακεὶ, au lieu de Ἄνακες, & met ἀνακῶς au lieu de ἄνακας qui est dans Plutarque.

PAG. 75. *Comme aussi la fable qu'on raconte de Munitus.*] Le Grec dit καὶ τὴν περὶ Μουνίχου μυθολογίαν, *& la fable qu'on raconte de Munichus.* Mais j'ai déja fait voir en mes Commentaires sur l'Epitre de Phillis, qu'il faut corriger ce passage de Plutarque, & lire Μουνίτου, *Munitus*, au lieu de Μουνίχου *Munichus*, à cause que trois graves Autheurs unanimement appellent Munitus ce fils de Laodice fille de Priam, à sçavoir, Parthenius, Narration 16. de ses Erotiques, Lycophron en sa Cassandre, & Tzetzes sur le même Autheur, qui allegue des vers d'Euphorion où Munitus est aussi nommé. Il est vrai que tous ces Autheurs font Acamas pere de Munitus, au lieu que Plutarque veut que ce soit Demophoon frere d'Acamas. Mais on peut dire, ou que Plutarque s'est mécompté par le défaut de sa mémoire, prenant un frere pour l'autre, ou qu'il a tiré ce conte de quelque autre ancien Autheur, qui met Demophoon au lieu d'Acamas. Au reste les Autheurs que j'ai alleguez s'accordent avec Plutarque, disant que Laodice conçut & enfanta Munitus secretement, & qu'Æthra le nourrit dedans Troye: puis ajoûtent qu'à la prise de la ville, Æthra fit reconnoître son fils à Acamas, qui l'emmena avec lui en Thrace, où s'exerçant à la chasse, Munitus fut mordu d'un serpent, dont il mourut.

PAG. 77. *En un lieu qui pour*

cela s'appelle encore aujourd'hui Arsterion.] Le grand Etymologiste Grec appelle ce lieu Αρτήσιον *Artesion*, alleguant pour son Autheur Philochorus au second Livre des Atthides.

Pag. 78. *Et après les guerres Medoises.*) J'estime que l'année en laquelle cet oracle fut rendu, fut la premiere de l'Olympiade 76. à cause que Phædon fut Prévôt cette année-là, comme rapportent Diodore l. 11. & Denis d'Halycarnasse l. 9. C'étoit la troisiéme année après la bataille de Platées, du consentement de tous les Autheurs, par lesquelles les Perses ou Medes furent entiérement chassez de Grece, & la guerre qu'ils y avoient portée, fut tout-à-fait finie. Partant Meursius se trompe, quand il dit l. 2. des Prévôts d'Athénes chap. 6. que cet oracle fut rendu peu de tems après la bataille de Marathon, à sçavoir, l'année 2. ou 3. ou 4. de l'Olympiade 73. Car outre qu'il ne sçauroit prouver par aucun Autheur que Phædon fût Prévôt en l'une de ces trois années-là, il explique fort mal ces paroles de Plutarque μετὰ τὰ Μηδικὰ *après les guerres Medoises*, disant que cela s'entend de la bataille de Marathon. Car la bataille de Marathon fut plûtôt le commencement que la fin de la guerre Medoise, & on ne peut dire que cette guerre ait pris fin avant les batailles de Salamine, & de Platées, qui furent données ès années 1. & 2. de l'Olympiade 75. & par lesquelles les Perses furent tout-à-fait chassez hors de la Grece.

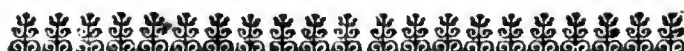
Le même Meursius au chap. suivant se méconte encore, quand il dit que Cimon rapporta dans Athénes les os de Thesée, l'année 4. de l'Olympiade 74. Car cela contrarie Plutarque, Thucydide, Diodore, Æmilius Probus, qui tous assûrent que Cimon ne conquit point l'Isle de Scyros, où il trouva les os de Thesée, que quelques années après la bataille de Platées, qui fut donnée l'année 2. de l'Olympiade 75. comme je ferai voir ès notes sur la vie de Cimon, où je prouverai aussi que Cimon rapporta les os de Thesée dans Athénes l'année 4. de l'Olympiade 77. quoi que dise Meursius, qui ne fonde son opinion que sur l'authorité de Scaliger, qu'il appelle l'Autheur sans nom des Olympiades, & s'aheurte à un passage de Diodore qui est dépravé, & en corrompt un autre de Diogenes Laertius, pour venir à son but.

Pag. 80. *Et c'est un lieu de refuge pour les serviteurs, &c.*] Le Grec dit, ἔστι δὲ φύξιμον οἰκέταις. Amiot traduit, *& y a franchise pour les esclaves.* Ce Temple de Thesée s'appelloit Theseum, comme remarquent Suidas, Hesychius, & l'Autheur du grand Etymologicon, qui avec Diodore Sicilien l. 4. nous apprennent, que c'étoit un asyle à tous ceux qui s'y retiroient, soit esclaves, ou serviteurs, ou autres

personnes affligées. Mais ni Plutarque, ni aucun autre Autheur n'a écrit, que ce fût un lieu de franchise pour les esclaves, comme Amiot a traduit. Car le sens de semblables paroles seroit, que les esclaves qui se jettoient dans ce Temple, changeoient de condition, & devenoient libres; ce qui est faux. Aussi Plutarque use du mot φύξιον, qui signie lieu de refuge, nom de franchise, & se sert du mot οἰκέτης, qui ne signifie pas particuliérement un esclave, mais généralement un serviteur domestique, soit qu'il soit esclave, ou serviteur à gages. L'Auteur du grand Etymologicon, & le Scholiaste d'Aristophane sur la Comédie des Chevaliers, usent aussi du mot οἰκέτας, parlant de ce même asyle.

PAG. 81. *Le huitiéme jour du mois Pyanepsion.*) Le Scholiaste d'Aristophane, sur la Comédie de Plutus fait mention des fêtes de Thesée, qui se célébroient le 8. du mois, & d'autres Auteurs aussi. Mais je ne puis assez m'étonner de ce que Scaliger sur la Chronique d'Eusebe assûre, que les trois fêtes appellées Synœcia, Thesée, Panathenæa, n'étoient qu'une même fête, & qu'elles se célébroient toutes à même jour, car cela est une erreur si grossiere, qu'à peine me puis-je persuader qu'elle soit tombée en la fantaisie d'un si habile homme. Certes il est évident par ce passage de Plutarque, que la fête appellée Thesea, se célébroit le 8. jour du mois Pyanepsion. Nous avons aussi fait voir cy-devant, que Plutarque & d'autres Auteurs assûrent que la fête dite Synœcia, étoit le 16. du mois Hecatombæon. Et Meursius prouve fort bien, que les petites Panathenées se célébroient le 20. ou le 21. du mois Thargelion, & les grandes Panathenées tomboient au 23. d'Hecatombæon. La raison de Scaliger est fort foible: car il se fonde sur ce qu'en ces trois fêtes on faisoit mémoire du bénéfice que les Athéniens avoient reçu de Thesée, quand il augmenta & peupla la ville d'Athénes. Mais encore qu'on lui accorde cela, la conséquence qu'il en tire est aussi ridicule, que si nous disions qu'en nôtre ville de Bourg nous faisons les fêtes de saint Sebastien, de saint Roch & de saint Nicolas de Tolentin à cause de la Peste, & que partant les trois fêtes n'en font qu'une, & qu'elles se célébrent toutes en même jour.

Fin des Remarques sur la vie de Thesée.



REMARQUES

De Monsieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Numa Pompilius.

PAG. 275. UN *certain Clodius au Livre qu'il a fait intitulé, l'Examen ou la correction des temps.*) Κλώδιος τις ἐν ἐλέγχῳ χρόνων, &c. Amiot traduit, *le Livre intitulé, la table des temps.* Mais il se méconte, car le mot ἔλεγχος signifie, *examen, correction, ou reprehension*; si bien qu'il y a de l'apparence que le titre de ce Livre de Clodius revenoit à celui du Livre de Scaliger, intitulé *de la correction des tems.* J'estime aussi que cet Auteur est le même Clodius Pulcher, dont Ciceron fait mention au 1. Livre des Loix, le mettant au nombre des anciens Historiens Romains; ou Sextus Clodius, qui est allegué par Lactance l. 1. ch. 22. pour un Auteur qui avoit écrit en Grec des choses Romaines, qui est peut-être le même dont parle Ciceron, parce que son nom entier pouvoit être Sextus Clodius Pulcher.

PAG. 277. *Et bien cinq âges d'homme après lui.*) Si nous prenons 30. ans pour un âge d'homme, comme font la plûpart des anciens Auteurs, nous conclurons, suivant Plutarque, que Pythagore fut 150. ans après Numa; Tite-Live l. 1. le met plus de 100. ans après Numa, voulant faire sa somme ronde, car au reste, puisqu'il dit qu'il enseignoit en Italie du tems du Roi Servius Tullus, suivant sa supputation, depuis le premier an de Numa, jusques au premier de Servius Tullus, il y a 137. ans. Cela revient au compte de Denys d'Halicarnasse, qui dit en son second livre, que Pythagore fut quatre générations après Numa, & environ la cinquantiéme Olympiade. Car supposant avec le même Auteur, & avec Plutarque, que Numa commença de regner le 3. an de l'Olympiade 16. depuis le premier an de son regne, jusques au 3. de l'Olympiade 50. on comptera 136. ans, par où l'on voit que Denys prend 34. ans pour une génération, suivant quelques Auteurs qui mettent cent ans pour trois générations. Aule-Gelle l. 17. c. 21. soûtient que Pythagore ne vint en Italie que du tems de Tarquin le Superbe, qui seroient plus de 180. ans après le commencement du regne de Numa, & Diogenes Laërtius ne s'éloigne pas de cette

opinion qui dit en la vie de Pythagore, que ce Philosophe fleurissoit en l'Olympiade 60. qui sont 173. ans après la premiere année du regne de Numa. Encore Clement Alexandrin l. 1. des Stromates, en approche davantage, mettant Pythagore en l'Olympiade 62. qui sont 181. an après le commencement du regne de Numa. Enfin Ciceron l. 2. de l'Orateur, dit que Pythagore fut près de deux siecles après Numa, & en la 4. Tusculane il assûre qu e ce Philosophe étoit en Italie au temps que Brutus chassa les Rois de Rome, qui sont 206. ans après le commencement du regne de Numa. Au reste, ce que dit ici Plutarque, qu'en l'Olympiade 16. Pythagore Lacédémonien gagna le prix de la course ès Jeux Olympiques, est aussi rapporté par Denys d'Halicarnasse l. 2. & se voit encore ès fragmens du 1. livre de la Chronique d'Eusebe, que Scaliger a recueillis.

PAG. 278. *Par Hippias Elien.*] Il ne se trouve point que les anciens Auteurs fassent mention d'aucun homme célébre qui fût nommé Hippias, & fût natif du pays d'Elide, que d'un illustre Philosophe ou Sophiste, comme quelques-uns l'appellent, dont Philostrate écrit la vie, & dont parlent aussi Suidas, Ciceron, Apulée & plusieurs autres. Mais cettui-ci florissoit environ l'Olympiade 86. au rapport d'Eusebe en sa Chronique, à quoi s'accorde Apulée l. 2. de ses Florides, quand il dit qu'Hippias étoit contemporain de Socrate, puisque Socrate nâquit la 4. année de l'Olympiade 77. au dire de Diogenes Laërtius, & par conséquent étoit en la fleur de son âge en l'Olympiade 86. On peut voir dans Apulée & dans Ciceron que cet Hippias étoit si habile homme, qu'il sçavoit non seulement toutes les sciences, mais encore tous les mêtiers & tous les arts méchaniques, mais je laisse juger au lecteur s'il faut croire que ce même Hippias eût écrit le catalogue de ceux qui avoient gagné le prix de la course des Jeux Olympiques, ou si Plutarque parle ici d'un autre Hippias Elien plus moderne que celui-là, comme on peut conjecturer, parce qu'il dit qu'Hippias n'avoit publié ce catalogue que bien tard, & neanmoins le Philosophe ou Sophiste Hippias avoit été plus de cinq cens ans devant Plutarque. On peut soupçonner qu'il y a faute au texte de Plutarque, & qu'il faut lire, *Hippias Delien*, au lieu de *Hippias Elien*, parce que Hippias Delien est cité par le Scholiaste d'Apollonius sur le 3. des Argonautiques, en ces termes, Ἱππίας ὁ Δήλιος ἐν ἐθνῶν ὀνομασίαις, *Hippias Delien en son livre des noms des peuples*, & il y a de l'apparence que c'est un auteur beaucoup plus moderne que l'ancien Sophiste Hippias.

PAG. 279. *Il y avoit déja trente-sept ans passez, &c.*] Ce passage est conforme à ce que Plutarque dit de rechef en la vie de

Romulus, que Romulus mourut en la 38. année de son regne, car cela veut dire, qu'il regna 37. ans entiers & quelques mois, à sçavoir autant de jours qu'il y en a depuis le 21. d'Avril auquel Rome fut fondée, jusques aux Nones de Juillet, qui fut le jour du décès de Romulus. Mais certes Plutarque ne s'accorde pas bien avec soi-même, si l'on considere un autre passage de la vie de Romulus, & deux ou trois autres de cette vie de Numa, par lesquels on peut conclure nécessairement que Romulus regna 38. ans entiers & quelques mois; car il dit en la vie de Romulus, que Rome fut fondée l'année 3. de l'Olympiade 6. suivant l'opinion de Varron, qui est la plus commune & la mieux approuvée. Puis en cette vie il écrit, que Numa nâquit le même jour de la fondation de Rome, & qu'il commença de regner la 3. année de l'Olympiade 16. & derechef que Numa étoit en la quarantiéme année de son âge, quand il parvint au Royaume. Or de tous ces passages ensemble on tire une conséquence infaillible, que Numa commença de regner 39. ans entiers & quelques mois, après la fondation de Rome; si bien que si Romulus ne regna que 37. ans, il s'ensuit que le temps de l'entre-regne, qui fut entre le regne de Romulus & celui de Numa, fut de deux ans entiers, contre l'autorité des meilleurs & plus assûrez Auteurs de l'Histoire Romaine, car Tite-Live l. 1. & Denys d'Halicarnasse l. 2. assûrent que l'entre-regne ne dura qu'un an entier, ce qui étant supposé, il faut conclure de tous les passages de Plutarque alleguez, que Romulus regna 38. ans entiers; comme le docte Petau le prouve encore par un argument invincible, puisqu'il se fonde sur l'éclypse du Soleil qui se fit le jour de la mort de Romulus.

Le cinquiéme jour du mois qu'on appelle maintenant les Nones Capratines.) Le Grec dit, πέμπτῃ ἱσταμένου μηνὸς, ἣν νῦν ἡμέραν Νώνας Καπρατίνας καλοῦσι, comme j'ai traduit fidélement; mais Amiot ajoûte, *le cinquiéme jour du mois de Juillet*, encore que le nom du mois ne soit point dans le Grec. Certes si Plutarque avoit ainsi écrit, il auroit failli sans qu'on le pût excuser, car il est assûré au rapport de Macrobe, l. 1. des Saturnales, que de toute ancienneté ces quatre mois, Mars, Mai, Juillet & Octobre avoient six Nones, & par conséquent ajoûtant le premier jour du mois, qui s'appelloit Calendes, le jour des Nones tomboit sur le 7. du mois, au lieu qu'en tous les autres mois, qui n'avoient que quatre Nones, le jour des Nones étoit le cinquiéme du mois. Que si Amiot a bien suivi l'intention de Plutarque en cet endroit, il faut avoüer qu'il ne l'a pas suivie en un autre passage de la vie de Romulus, où Plutarque parlant de ce même jour auquel Romulus mourut, l'appelle, *les*

Nones de Juillet, & Amiot traduit, *le septiéme jour de Juillet*, car il est impossible que le même jour fût le cinquiéme & le septiéme de Juillet. Pour moi, j'estime que ce passage de Plutarque est tronqué & corrompu, & qu'il faut lire, *ἑϐδόμῃ δὲ πέμπτου ἱσταμένου μηνὸς*, *le septiéme jour du cinquiéme mois*, parce qu'il n'y a point d'apparence que Plutarque n'ait point voulu specifier le mois, ni qu'il ait ignoré que les Nones de Juillet étoient le septiéme jour non le cinquiéme. Partant le mot de cinquiéme se rapporte au mois, parce que Juillet anciennement étoit le cinquiême mois, dont il s'appelloit *Quintilis*, comme nôtre auteur dit au lieu allegué de la vie de Romulus, & dira encore ci-aprés en cette vie de Numa. Quant aux Nones Capratines, ou Caprotines, j'en ai discouru suffisamment sur la vie de Romulus.

PAG. 281. *Les Senateurs qui étoient cent cinquante en nombre.*) Ceci n'est pas sans difficulté, à cause qu'en la vie de Romulus Plutarque dit, que la paix étant faite entre les Romains & les Sabins, on ajoûta cent Senateurs Sabins aux cent Romains que Romulus avoit établis auparavant, d'où s'ensuit que le nombre des Senateurs arrivoit à 200. & que Plutarque se contraire. On peut répondre que les anciens Auteurs étant de differentes opinions, touchant ceci, Plutarque a suivi tantôt les uns, tantôt les autres.

Car au rapport de Denys d'Halicarnasse l. 2. la plûpart tenoient qu'on ajoûta cent Senateurs Sabins, au nombre des premiers Senateurs, comme Plutarque dit en la vie de Romulus: mais quelques autres Auteurs tenoient, qu'il n'y en eut que cinquante d'ajoûtez, & Plutarque suit cette opinion en cet endroit. Encore Tite-Live l. 1. reprouve l'une & l'autre de ces opinions, attendu qu'il ne fait aucune mention de ces Senateurs ajoûtez, & parlant de l'entre-regne qui fut aprés la mort de Romulus, il ne reconnoît que cent Senateurs ausquels il attribuë l'administration de la République durant ce tems-là, à quoi s'accorde Flavius Vopiscus en la vie de l'Empereur Tacite. Ces mêmes Auteurs, que je viens d'alleguer, ne sont pas mieux d'accord touchant la maniere dont les Senateurs distribuerent entr'eux l'exercice de l'autorité souveraine durant le tems de cet entre-regne. Car Denys d'Halicarnasse dit, que chaque Senateur commandoit cinq jours durant; Tite-Live écrit que les Senateurs s'étant partagez en dixaines, chaque dixaine commandoit tour à tour durant l'espace de cinq jours, & que neanmoins il n'y en avoit qu'un de ces dix qui portât les marques de souveraineté, & fit marcher devant lui les Sergens avec les haches & les faisceaux de verges. Plutarque assûre que chaque Senateur étoit souverain douze heures durant, à sçavoir

la moitié d'un jour & d'une nuit. Certes il n'eſt pas poſſible d'accorder Denys d'Halicarnaſſe avec les autres: mais pour Tite-Live & Plutarque, ils ſe peuvent fort bien concilier, ſuivant la remarque du docte Saulmaize en ſes notes ſur Vopiſcus. Car ſupposant avec Tite-Live, que dix Senateurs commandaſſent cinq jours durant, ſi l'on s'imagine, comme il eſt vraiſemblable, que chacun d'eux portoit à ſon tour les marques de l'autorité ſouveraine, il s'enſuivra que chacun ne les portoit que demi jour, ou douze heures durant, comme dit Plutarque. En outre Vopiſcus au lieu allegué, nous donne à entendre qu'il avoit lû des Auteurs qui tenoient encore des opinions differentes, car il dit que pendant le tems de cet entre-regne chaque Senateur commandoit durant trois, ou quatre, ou çinq jours, & portoit le titre d'entre-Roi.

Comme Souverain.) Toute cette periode eſt ainſi couchée en Grec, ἔταξαν οἱ πατρίκιοι πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ὄντων αὐτῶν, ἐν μέρει ἕκαστον τοῖς βασιλικοῖς παρασήμοις κοσμούμενον, θύειν τε τοῖς θεοῖς τὰ νενομισμένα, καὶ χρηματίζειν, ἓξ μὲν ὥρας τῆς νυκτός, ἓξ δὲ ἡμέρας Κυρίνῳ. Où il eſt évident que le mot Κυρίνῳ qui ſignifie, *Quirinus*, n'eſt point à propos, & le docte Saulmaiſe eſtime qu'il le faut rayer tout-à-fait, comme ayant été ajoûté au texte de Plutarque par quelque ignorant. Toutefois Amiot qui traduit, *comme Souverain*, ſemble avoir voulu corriger κύριον, ou κυριεύοντα, & ſa correction ſe peut tolerer, qui eſt la cauſe que j'ai retenu ſa traduction.

PAG. 283. *Il étoit fils d'un homme d'honneur nommé Pomponius.*) Le Grec dit auſſi, υἱὸς Πομπωνίου; mais en Denys d'Halicarnaſſe l. 2. il y a υἱὸς Πομπιλίου Πόμπωνος *fils de Pompilius Pompo*, & je crois que cela étoit le vrai nom du pere de Numa, parce que l'Auteur des vies des hommes illuſtres l'appelle Pompilius, & Tite-Live l. 1. & l. 40. l'appelle Pompo. Outre que l'aîné des quatre fils de Numa eut nom Pompo, comme Plutarque dira ci-après, ſuivant le texte Grec, quoiqu'Amiot traduiſe Pomponius; & il y a de l'apparence que Numa voulut qu'un de ſes fils portât le nom de ſon pere. Toutefois Henri Etienne remarque, qu'en quelques manuſcrits de Plutarque il y a υἱὸς Πομπίου, *fils de Pompius*, à quoi j'ajoûte que cette éciture eſt favoriſee par Valerius Maximus l. 10. où traitant des premiers noms des Romains, il dit que le pere de Numa avoit nom Pompilius Pompius.

PAG. 285. *La Déeſſe Egerie.*) Plutarque plus bas appelle Egerie Déeſſe, ou Nymphe de montagne. Denys d'Halicarnaſſe livre 2. dit que c'étoit une Nymphe, ou une des Muſes. Tite-Live l. 1. la qualifie Déeſſe, & rapporte que Numa feignoit de ſe trouver ſouvent avec elle de nuit, & d'apprendre d'elle tout ce qu'il ordonnoit concernant le

culte

culte des Dieux. Ovide au 3. des Fastes, & au 15. des Metamorphoses l'appelle Nymphe & femme de Numa, & raconte qu'après la mort de ce Roi, s'affligeant outre mesure, elle fut changée en une fontaine par la faveur de Diane, & que cette fontaine portant le nom d'Egerie, étoit en la forêt d'Aricie. Lactance Firmien l. 1. ch. 22. dit avec Tite-Live, que Numa feignit d'avoir accointance avec la Déesse Egerie, pour donner plus d'autorité à ses loix, & à cet effet se retiroit fort souvent tout seul en une caverne de la forêt d'Aricie, où étoit une fontaine qui faisoit un petit ruisseau. Enfin S. Augustin l. 7. chap. 35. de la Cité de Dieu, prouve par l'autorité de Varron, ès livres des Antiquitez, que cette feinte de la Déesse Egerie servoit de couverture à Numa, pour cacher l'exercice qu'il faisoit de l'hydromantie, par laquelle quelques Démons lui apparoissoient dedans l'eau, qui lui apprenoient tout ce qu'il devoit ordonner touchant le culte des Dieux, & ajoûte, *Quòd ergo aquam egesserit, id est exportaverit Numa Pompilius unde hydromantiam faceret, ideo Nympham Egeriam conjugem dicitur habuisse, quemadmodum in supradicto libro Varronis exponitur.* A cause donc que Numa Pompilius faisoit transporter de l'eau, pour exercer l'hydromantie, on dit qu'il eut pour femme la Nymphe Egerie, comme rapporte Varron au livre sus allegué. On voit par-là que Varron tiroit le nom d'Egerie, du mot Latin, *egerere*.

Les Bithyniens d'Herodotus.] Je n'ai jamais rien lû de cet Herodotus, & je ne sçaurois dire de quel Dieu, ou de quelle Déesse il fut aimé. Je ne sçai non plus pourquoi en la traduction d'Amiot il y a Rodotus, attendu que le Grec dit περὶ Ἡροδότου. Quant aux Fables d'Attis qui fut aimé de Cybele, & d'Endymion qui fut aimé de la Lune, elles sont assez communes, & j'en discourrai en mes commentaires sur Apollodore. Mais j'avertis le lecteur que là ou dans tous les livres imprimez on trouvoit écrit καὶ περὶ Ἐνδυμίωνος Ἀρκάδες, il y a dans quelques manuscrits, καὶ περὶ Ἐνδυμίωνος Κᾶρες, c'est-à-dire, & les *Cariens d'Endymion*, qui n'est pas mal à propos, parce que la Lune endormit Endymion sur une montagne de la Carie, qui s'appelloit Latmos. Toutefois on se peut tenir aux livres imprimez par l'autorité du docte Scholiaste d'Apollonius sur le 4. des Argonautiques; car encore qu'on en douteroit, il prétend par plusieurs Auteurs qu'Endymion étoit Elien, & avoit regné en Elide, ou bien étoit Spartiate, suivant l'opinion de quelques-uns; si est-ce qu'il dit clairement en un autre lieu, que les Arcadiens se disoient nez devant la lune, parce qu'Endymion qui étoit Arcadien, avoit remarqué le premier les periodes du cours de la Lune.

PAG. 287. *Qui ont feint que*

Phorbas, Hyacinthe & Admete ont été les amours d'Apollon.] Les Fables d'Hyacinthe & d'Admete aimez d'Apollon sont vulgaires, & je les traiterai au long en mes commentaires sur Apollodore. Mais il n'est pas si aisé de dire qui étoit ce Phorbas qui fut aimé d'Apollon. Certes la Fable Poëtique fait mention de plusieurs qui furent ainsi nommez, dont je cotterai les plus fameux. Le premier fut Roi d'Argos, descendant par droite ligne d'Inachus, & le sixiéme après lui, étoit fils de Criasus & pere de Triopas, comme rapportent unanimement Eusebe en sa Chronique, le Scholiaste d'Euripide sur la Tragedie d'Oreste, & S. Augustin l. 18. c. 8. de la Cité de Dieu. Il est vrai que Pausanias és Corinthiaques fait ce Phorbas fils d'Argus, non de Criasus. Le second étoit Roi des Phlegiens, homme outrageux, violent & peu respectueux envers les Dieux, qui voloit & tuoit les passans qui alloient à l'oracle de Delphes, comme dit Philostrate au tableau des Phlegyens, & Ovide en fait mention en l'onziéme de la Metamorphose, comme aussi le Scholiaste d'Homere sur le 23. de l'Iliade, qui assûre avec Philostrate qu'Apollon le tua. Le troisiéme étoit fils du Soleil, comme dit Stephanus, parlant d'une partie de l'Ambracie qui s'appelloit Dexamené. Le quatriéme étoit fils de Lapithes, Roi d'une portion de la Thessalie, lequel Lapithes étoit fils d'Apollon & de Stilbe fille de Penée au rapport de Diodore Sicilien, l. 4. Le cinquiéme Phorbas étoit fils de Triopas, comme dit Hyginus, l. 2. de ses Astronomiques, où il raconte que ce Phorbas étant porté par la tempête en l'Isle de Rhodes, qui alors s'appelloit Ophiuse, à cause d'une grande multitude de serpens qui l'avoient presque depeuplée, il les tua tous, & mit à mort entre autres un horrible dragon qui portoit grand dommage aux habitans. C'est pourquoi afin d'éterniser sa mémoire, Apollon qui l'aimoit uniquement le transfera dans le Ciel, & en fit la constellation que les Grecs appellent Ophiucus, les Latins Anguitenes, ou Serpentarius, qui represente un homme tenant un serpent entre ses mains, qui de la queuë & de la tête s'entortille alentour de son corps. Ce conte d'Hyginus s'accorde bien avec ce que Plutarque dit ici, qui, come je croi, entend parler de ce Phorbas fils de Triopas, attendu que de tous les autres, dont j'ai fait mention, on ne sçauroit prouver par bonne autorité qu'aucun ait été aimé d'Apollon. Il est vrai que j'estime que ce cinquiéme Phorbas est le même que le quatriéme dont parle Diodore, encore qu'il lui donne un autre pere, & je me fonde sur ce que le même Diodore l. 5. attribuë à Phorbas fils de Lapithes la gloire d'avoir purgé l'Isle de Rhodes des serpens & bêtes venimeuses qui l'avoient desertée, & dit que pour ce sujet les Rhodiens après

sa mort lui défererent les honneurs heroïques. Au reste soit qu'on dise avec Diodore que Phorbas étoit fils de Lapithes, soit qu'on le fasse fils de Triopas avec Hypinus, il tirera toûjours son extraction d'Apollon ou du Soleil, qui sont souvent pris pour un même Dieu. Car selon Diodore l. 4. Lapithes étoit fils d'Apollon, & au dire du même Auteur l. 5. Triopas étoit fils de Lapithes. Voire au rapport du Scholiaste de Pindare sur la 7. des Olympiques, & de Diodore même l. 5. Triopas étoit fils du Soleil & de Rhode, qui est celle qui donna le nom à l'Isle de Rhodes. Encore pourroit-on conjecturer qu'Eusebe a voulu confondre le premier Phorbas qui fut Roi d'Argos, avec cettui-ci qui vint en l'Isle de Rhodes, d'autant qu'en l'année 13. du regne de Phorbas, il remarque que Phorbas obtint l'Isle de Rhodes. Enfin Harpocration sur le mot φορβάντιον nous donne encore un sixiéme Phorbas, quand il dit, *Hyperides en l'Oraison contre Patrocles fait mention d'un lieu d'Athénes appellé Phorbantium, qui a pris son nom de Phorbas Roi des Curetes, qui fut tué par Erechthée, comme raconte Andron au 8. livre des parentez. Ce Phorbas étoit fils de Neptune, au dire d'Hellanicus au 1. liv. de son Atthide.*

Comme encore Hippolyte *Sicyonien.*] Je n'ay rien lû de cet Hippolyte, sinon qu'on veüille dire que c'est celui dont parle Pausanias ès Corinthiaques, disant qu'il étoit fils de Rhopalus, qui fut fils de Phæstus, qu'on estimoit être fils d'Hercule, d'autant qu'au même livre Pausanias assûre que cet Hippolyte étoit Roi de Sicyone du tems qu'Agamemnon tenoit le Royaume de Mycenes.

PAG. 258. *Aussi dit-on que Pan fut amoureux de Pindare & de ses vers.*] On conte que Pindare oüit un jour le Dieu Pan qui chantoit un des Cantiques qu'il avoit composez, comme Plutarque dit plus clairement au livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure, & la même chose est rapportée par Philostrate au tableau de Pindare, par Thomas Magister en la vie de ce Poëte, & par Antipater en l'Anthologie l. 4. ch. 27. Epigr. 13.

Et que la divinité honora les Poëtes Hesiode & Archilochus après leur mort.] L'histoire d'Archilochus est rapportée au long par Plutarque au livre intitulé, Pourquoi la Justice Divine differe la punition des malefices, & par Suidas sur le mot ἀρχίλοχος, qui racontent comme Archilochus ayant été tué en une bataille par un certain Naxien nommé Callondes, ou Calondas, & surnommé Corax, la Prophetesse Pythie commanda à ce meurtrier de sortir du Temple d'Apollon, parce qu'il avoit tué le Ministre des Muses. Ce même fait est touché par Heraclides au livre des Républiques, par Dion Chrysostome Oraison 33. par Aristides

en la seconde Platonique, & par Solin chap. 7. Quant à Hesiode le succès de la mort est aussi raconté par Plutarque, au banquet des sept Sages, & par le Scholiaste de ce Poëte, qui nous apprend les noms des meurtriers d'Hesiode, qui s'appelloient Amphiphanes & Ganyetor. Son corps ayant été jetté dans la mer, fut porté à terre par des Dauphins, & enseveli dans la Locride. Mais depuis l'Oracle commanda aux Orchomeniens de chercher ses os, & les porter en leur ville, qui est l'honneur que la Divinité lui rendit après sa mort, comme Plutarque dit en cet endroit.

Qu'Æsculape logea chez Sophocle de son vivant, &c.] Plutarque au Livre intitulé, Qu'on ne peut vivre joïeusement selon la doctrine d'Epicure, dit de rechef qu'Æsculape logea chez Sophocle, & qu'on en montroit encore des marques signalées, ce qu'il ajoûte aussi en ce passage-ci, mais il ne specifie point ces indices du logement de ce Dieu en la maison de Sophocle, & je ne sçai point d'autre Auteur qui puisse nous en éclaircir, si ce n'est celui qui a composé le grand Etymologicon, qui expliquant le mot Δεξίων, dit que les Athéniens voulant honorer Sophocle lui bâtirent une Chapelle après sa mort, comme à un Heros, lui donnant le nom de Dexion, ἀπὸ τῆς Ἀσκληπιοῦ δεξιώσεως, *à cause de la reception d'Æsculape*, attendu qu'autrefois il avoit reçu Æsculape en sa maison, & lui avoit érigé un Autel. Certes l'Auteur Grec qui a écrit la vie de ce Poëte, dit qu'au rapport d'Ister, les Athéniens pour témoigner l'estime qu'ils faisoient de Sophocle, ordonnerent par Décret public, qu'on feroit tous les ans un sacrifice à son honneur. Le même Auteur nous apprend aussi l'histoire que Plutarque touche un peu après, de la sépulture de Sophocle : car il raconte que ce Poëte étant mort au tems que Lysandre tenoit la ville d'Athénes assiégée, & le tombeau de ses ancêtres étant éloigné de la ville d'onze stades, auprès du Fort de Decelée, qui étoit tenu par les ennemis, on ne sçavoit comme faire pour y porter son corps : mais le Dieu Bacchus apparut par deux fois en songe à Lysandre, & lui commanda de laisser ensevelir ses delices. A quoi Lysandre obéït, faisant tréve pour quelques jours, jusques à ce qu'on eut enseveli Sophocle honorablement, comme rapporte aussi Solin ch. 7. & Pline l. 7. ch. 29. & Pausanias en ses Attiques.

Pag. 294. *Celui des Senateurs qui à ces heures-là étoit entre-Roi.*] Le Grec dit, ὁ μὲν τῆς ὥρας ἐκείνης συμπληρωχὼς μεσοβασιλεύς. Amiot traduit, *qui pour lors se trouvoit Viceroi*. Mais il me semble qu'il a fait deux fautes; l'une de mettre, *pour lors*, au lieu de, *à ces heures-là*, parce que Plutarque par ces paroles confirme

ce qu'il a dit auparavant, que chaque Senateur n'avoit l'autorité Souveraine que six heures du jour, & six heures de la nuit. La seconde faute d'Amiot est d'avoir mis *Viceroi*, au lieu de *Entreroi*. Car ce n'est pas une même charge tout-à-fait, parce que le Viceroi subsiste du vivant du Roi, & l'Entreroi n'étoit jamais à Rome qu'après la mort du Roi, & ne subsistoit que jusques à ce qu'on en eût élû un nouveau. Que s'il y a scrupule d'user de ce mot, parce qu'il n'est pas bien François, mais est tiré du Latin, il devoit donc pour la même raison, bannir de sa traduction ces mots, Consul, Préteur, Dictateur, Tribun & infinis autres.

PAG. 295. *Le principal des Devins le tourna vers le midi ayant la tête voilée.*) J'ai traduit en sorte, que ces mots *ayant la tête voilée* se peuvent rapporter à Numa, & aussi au devin, parce que dans le texte Grec de Plutarque ils se rapportent à Numa, car il y a, ἐνταῦθα τῶν μάντεων ὁ προεστὼς, τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας ἐγκεκαλυμμένον. Mais dans Tite-Live l. 1. où toutes ces cérémonies sont décrites plus au long, il y a, *Augur ad lævam ejus capite velato sedem cepit. Le Devin ayant la tête voilée prit place à la main gauche de Numa.* Toutesfois François Robortel assûre qu'en un vieux Manuscrit de Plutarque, il y a τὸν μὲν εἰς μεσημβρίαν τρέψας, ἐγκεκαλυμμένος αὐτὸς, καὶ παραστὰς ἐξόπισθεν; que si cela est vrai, Plutarque est d'accord avec Tite-Live.

PAG. 296. *Qui fut appellé Flamen Quirinalis.*) Tite-Live ne s'accorde pas avec Plutarque, car il dit que Romulus n'institua que le Flamen Dialis à l'honneur de Jupiter, & que Numa y ajoûta les deux autres, à sçavoir, le Martialis, & le Quirinalis. Aussi Varron *l. 6.* de la langue Latine, parle en nombre pluriel des Flamines instituez par Numa. Quant à la dérivation du mot que Plutarque rapporte, le déduisant du Grec πῖλος, ou du Latin Pileus, qui signifie un chapeau, elle est touchée par Servius sur le 8. de l'Æneïde; mais il en donne encore une autre, tirant ce mot de *Filum*, qui signifie un filet, parce que le chapeau du Flamen étoit environné d'un filet de laine, & lors qu'aux grandes chaleurs, il étoit contraint de poser son chapeau, il se lioit la tête d'un simple filet, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'aller tout-à-fait la tête nuë, & de-là il fut appellé Flamen, comme qui diroit Filamen. Cette étymologie est aussi rapportée par Festus, & par Varron *l. 4.* En outre Denys d'Halicarnasse touche une troisiéme dérivation du mot Flamen, disant qu'il fut ainsi appellé parce que tout son chapeau, avec ses filets, bandeaux & rubans, s'appelloient Flameum.

PAG. 297. *Le jeune garçon ayant ses pere & mere vivans, qui servoit au Temple de Jupiter, &c.*) Le Grec dit καὶ τὸν ἀμφιθαλοῦντα τῷ ἱερῷ

τὸ Διὸς ἀμφιθαλῆ παῖδα. Il semble qu'Amiot n'a pas entendu que signifioit ἀμφιθαλῆς παῖς; car ce n'est pas simplement un jeune garçon, mais un garçon qui a son pere & sa mere vivans, que les Romains appelloient, Patrimus & Matrimus, comme a bien remarqué Scaliger sur Varron, & Festus nous l'apprend quand il dit : *Flaminius Camillus puer dicebatur Ingenuus patrimes & matrimes, qui Flamini Diali ad sacrificia præministrabat : antiqui enim Ministros Camillos vocabant. On appelloit Flaminius Camillus le garçon de noble race ayant pere & mere, qui servoit de Ministre au Flamen Dialis ès sacrifices qu'il faisoit, parce que les anciens appelloient les Ministres Camilles.* Puis il ajoûte que c'est l'opinion de quelques-uns, que les anciens appelloient ainsi tous les jeunes garçons. Mais il certain que c'étoient proprement ceux qui servoient ès choses sacrées, comme témoignent Varron *l. 6.* de la langue Latine, Macrobe, *l.* 3. *c.* 7. & Servius sur l'onziéme de l'Æneide, qui tous sont d'accord que ce mot est pris des Grecs, qui appelloient ainsi le Dieu Mercure, parce qu'il étoit Ministre de Jupiter. Aussi Lycophron appelle Mercure Cadmus, & Tzetzes remarque qu'il use de syncope, & qu'il devoit dire, Cadmilus, parce que les Bœotiens nommerent ainsi Mercure. Le Scholiaste d'Apollonius sur le 1. des Argonautiques parlant des Cabires, dit que le quatriéme s'appelloit Casmilus, & que c'étoit Mercure : mais Strabon *l.* 10. le nomme Camilus. Denys d'Halicarnasse rapporte que les Ministres sacrez, que les anciens Toscans, & les Pelasgiens devant eux, appelloient Cadoles; les Romains les nommoient Camilles. Enfin Varron au lieu allegué dit qu'ès mystéres de Samothrace, un certain Dieu Ministre des grands Dieux, étoit appellé Casmillus. On pourra donc remarquer, que ce nom est écrit diversement en divers Auteurs, à sçavoir en toutes ces façons, Camilus, Camillus, Cadmilus, Casmilus, Casmillus.

PAG. 299. *Comme on lit que ce Philosophe apprivoisa une aigle.*) Cette histoire est confirmée par Ælian *l.* 4. *c.* 17. de l'histoire diverse, qui ajoûte que cette aigle étoit blanche, & fait mention quant & quant de la cuisse d'or de Pythagore dont il parle de rechef *l.* 2. *c.* 26. comme fait aussi Diogenes Laertius en la vie de Pythagore, qui rapporte encore les vers de Timon que Plutarque allegue ici.

PAG. 300. *Comme qui diroit taciturne ou muette.*] Il y a au Grec, οἷον σιωπηλὴν ἢ νέαν : mais Henri Etienne corrige bien, ἢ ἐνεάν, encore qu'il doute de sa correction, à cause, dit-il, que ἐνεὰ signifie sourde, non pas muette. En quoi il se trompe, ne prenant pas garde, que ce mot signifie l'un & l'autre, au rapport d'Hesychius, qui entre

les autres significations du mot ἐνεός, met cette-ci ; ὃς οὐκ ἀκούει, οὐκ λαλεῖ, *celui qui n'entend point, & ne parle point*, & derechef explique le mot ἐνεοὶ par cet autre, ἄφωνοι, *ceux qui n'ont point de voix.*

Numa semblablement défendit aux Romains, &c.) Ainsi Tertullien en son Apologetique assûre, qu'encore que Numa fût Auteur de plusieurs curiositez superstitieuses, neanmoins de son tems il n'y eut ni Temples, ni Statues à Rome ; mais pour ce qui est des Temples, il ne s'accorde pas avec Plutarque.

PAG. 301. *Representer les choses meilleures par les pires.*) Le Grec dit ainsi mot à mot, ἀφομοιοῦν τὰ βελτίονα τοῖς χείροσιν. Amiot s'en éloigne trop, qui a traduit, *representer les choses divines par les terrestres.*

Avec un peu de farine, & quelques libations.) Le Grec dit de même, δι' ἀλφίτου καὶ σπονδῆς. Amiot explique le mot, σπονδὴ, *un peu d'effusion de vin & de lait.* Mais le Grec ne dit point dequoi se faisoient ces libations ou effusions. Quant à la farine, nous apprenons de Pline *l.* 18. *c.* 2. que Numa institua le premier, qu'on s'en serviroit ès sacrifices ; mais ils faisoient rôtir le blé, & y ajoûtoient du sel, ce que les Romains appelloient *Mola salsa.*

PAG. 302. *Ils firent mettre sur la place deux Statuës d'airain.*) Pline *l.* 34 *c.* 6. rapporte que ces Statuës furent mises aux coins de la place, où se faisoient les élections des Magistrats, qui s'appelloit Comitium, & que cela fut fait du tems de la guerre contre les Samnites, par ordonnance d'Apollon Pythien, & ajoûte que ces Statuës demeurerent là jusques au temps de Sylla le Dictateur.

PAG. 303. *Mais quant à leur nom.*) Varron *l.* 4. de la langue Latine, dit à ce propos. *Pontifices (ut Q. Scævola Pontifex Maximus dicebat) à posse & facere. Pontifices ego à ponte arbitror : nam ab iis sublicius est factus primum, & restitutus sæpe. Les Pontifes sont aussi appellez de pouvoir & de faire, comme disoit Quintus Scævola le souverain Pontife. Pour moi j'estime qu'ils ont pris leur nom du Pont, à cause que le Pont Sublicien fut premierement fait par eux, & depuis refait plusieurs fois.* Denis d'Halicarnasse l. 2. approuve cette étymologie tirée du Pont de Bois.

PAG. 305. *Le Pont de Pierre fut bâti long-temps après par le Questeur Æmilius : mais on dit même que le Pont de Bois ne fut point fait du temps de Numa, n'ayant été bâti que par le Roi Marcius, qui fut fils de la fille de Numa.*) Le Grec dit, ἡ δὲ λιθίνη πολλοῖς ὕστερον ἐξειργάσθη χρόνοις ὑπὸ Αἰμιλίου ταμιεύοντος. οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν ξυλίνην τῶν Νομᾶ χρόνων νεωτέραν λέγουσιν ὑπὸ Μαρκίου τοῦ Νομᾶ θυγατριδοῦ βασιλεύοντος ἀποτελεσθῆναι. Comme j'ai traduit fidélement. Si bien qu'il faut avoüer, ou que les Imprimeurs ont fait tort à Amiot, ou qu'il a fort tronqué

ce passage, car au lieu de toutes ces paroles Grecques, il ne met que ceci, *mais le Pont de Pierre fut bâti long-temps depuis le regne de Numa, durant que regnoit son neveu Martius.* Certes Tite-Live *l.* 1. & Denis d'Halicarnasse *l.* 3. s'accordent en ceci avec Plutarque, & assûrent tous deux, que le Pont de Bois fut construit par le Roi Ancus Martius.

Pag. 306. *Du temps de la tyrannie d'Aristion.*) Cet Aristion fut établi tyran d'Athénes par le Roi Mithridates, aussi fit-il revolter la ville contre les Romains, comme Plutarque dit plus au long en la vie de Sylla, où nous discourrons d'Aristion plus à propos. En la même vie Plutarque fait aussi mention de cette lampe qui s'éteignit, & l'appelle la sainte lampe de Minerve. Strabon *l.* 9. fait foi que cette lampe étoit dans le Temple de Minerve surnommée Poliade, & Pausanias ès Attiques raconte que l'ouvrier qui la fit s'appelloit Callimachus, & que quand une fois on l'avoit remplie d'huile, le feu s'y maintenoit un an tout entier, sans que la mesche se consumât, parce qu'elle étoit faite de lin Carpasien.

Et aussi à Rome du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile.) Cette histoire ne se trouve point dans aucun ancien Auteur; au contraire nous apprenons de Tite-Live l. 86. que sur la fin de la guerre civile entre Sylla & les partisans de Marius, le Pontife Mutius Scævola fut tué à l'entrée du Temple de Vesta; & s'il faut croire Lucain l. 2. & S. Augustin l. 3. c. 28. de la Cité de Dieu, Scævola fut massacré auprès de l'Autel qu'il embrassoit, & peu s'en fallut que de son sang il n'éteignit le feu perpetuel. Bref le Temple de Vesta ne fut brûlé que deux fois, si l'on veut croire les bons historiens. Premierement sur la fin de la premiere guerre Punique, environ l'année 512. de la fondation de Rome, lorsque le Pontife L. Cæcilius Metellus passant à travers les flammes alla prendre le Palladium, & les autres choses sacrées, qu'il retira de cet embrasement avec tant de danger de sa personne, qu'il en perdit la vûë, comme rapportent Pline l. 7. c. 45. Tite-Live l. 19. Ovide au 6. des Fastes, Eusebe en sa Chronique, Plutarque ès Histoires paralleles, Denis d'Halicarnasse l. 2. Valerius Maximus l. 1. c. 4. S. Augustin l. 3. c. 18. & Paul Orose l. 4. c. 9. Depuis encore ce Temple fut brûlé de rechef sur la fin de l'Empire de Commodus, environ la 944. année de la fondation de Rome, au rapport d'Eusebe, de Xiphilin, & de Paul Orose. Mais qu'il fut brûlé du temps de la guerre Mithridatique, & de la guerre civile entre Sylla & Marius, autre Auteur que Plutarque ne l'a jamais écrit. C'est pourquoi il y a sujet de douter, que Plutarque ne se soit méconté, mettant un

incendie

incendie pour un autre : car il eſt vrai qu'en la guerre civile qui fut entre Sylla & Marius, le feu ſe prit au Capitole, non au Temple de Veſta, environ l'année 671. de la fondation de Rome, comme Plutarque même raconte en la Vie de Sylla, & Appian Alexandrin *l.* 1. des guerres civiles, & Julius Obſequeus c. 118. & Denys d'Halycarnaſſe l. 4. Si bien qu'il ſemble que c'eſt ce qui a donné ſujet de l'équivoque à Plutarque, qui peut-être a écrit ceci ſans conſulter les Livres, & ſe fiant en ſa ſeule mémoire.

Pag. 307. *Ils ont des vaſes creux, dont la ſurface concave eſt fermée par le côté d'un triangle rectangle iſoſcelé, ſi bien que de tous les endroits de ſa circonference elle fait reflection en un point.*] Le Grec dit, ἐξάπτουσι δὲ μάλιστα τοῖς σκαφίοις, ἃ κατασκευάζεται μὲν ἀπὸ πλευρᾶς ἰσοσκελοῦς ὀρθογωνίου, τριγώνου κοιλαινόμενα, συννεύει δ' εἰς ἓν ἐκ τῆς περιφερείας κέντρον, où il eſt évident que ces vaſes creux n'étoient autre choſe que des miroirs paraboliques. Mais certes Plutarque en fait une deſcription qui eſt un peu obſcure, & Amiot traduit en fort mauvais Geometrien. Pour avoir une parfaite intelligence de ce paſſage, il faut avoir pénetré les ſecrets de la plus haute Geometrie, qui traite des ſections Coniques, ſi-bien que ceux qui n'entendent rien en cette ſcience, auront peine de comprendre ce que je dirai ici, pour expliquer mon Auteur, & donner quelque contentement aux curieux Lecteurs. Or comme rapporte Eutocius ſur le premier Livre des Coniques d'Apollonius, tous les anciens Geometriens, qui ont écrit avant Apollonius Pergeus, n'ont jamais uſé de nom de parabole, & n'ont jamais appellé cette ſection Conique, ſinon la ſection du Cone rectangle, parce qu'ils n'avoient pas pris garde que la parabole ſe pouvoit faire en toute ſorte de Cone, tant rectangle que ſcalene, mais ils croyoient qu'elle ne ſe faiſoit qu'au Cone rectangle. Auſſi le Cone rectangle eſt défini par Euclide *l.* 11. celui qui ſe fait par la révolution d'un triangle rectangle iſoſcele, & comme enſeigne Eutocius au lieu allegué, ſi on coupe le Cone rectangle par la cime avec un plan droitement, la ſection eſt un autre triangle rectangle iſoſcele, que les Geometriens appellent, le triangle par l'aiſſieu, & ſi on coupe de rechef le Cone avec un plan qui faſſe un angle droit avec un des côtez de ce triangle par l'aiſſieu, la commune ſection de ce plan & du Cone, eſt celle qu'Apollonius & tous les modernes appellent parabole, & que les anciens appelloient, ſection du Cone rectangle. Que ſi l'on forme un corps ſolide par la revolution de cette ſection, dont la ſurface concave ſoit parfaitement polie, gardant toûjours ſa forme parabolique, ce ſera un miroir parabolique, qui étant expoſé au Soleil, brûlera puiſſamment, parce que tous les

rayons qu'il recevra s'assembleront en un seul point par reflection, comme démontre Vitellion en sa perspective *l.* 9. prop. 43. On voit donc que Plutarque voulant ici décrire la parabole, suit la façon de parler des anciens, qui l'appelloient section du Cone rectangle, lequel se fait par la revolution d'un triangle isoscele, & donc la section par sa cime, est aussi un triangle rectangle isoscele. Si bien qu'il faut croire, ou que Plutarque a pensé que cette description de la parabole étoit plus facile à comprendre à ceux qui ne sont pas bien versez en la Geometrie, ou qu'il n'avoit pas vû les Livres d'Apollonius, nonobstant qu'Apollonius eût écrit plus de 300. ans devant que lui. Pour la traduction d'Amiot, elle porte, *ils ont un vase creux composé de la côte d'un triangle, ayant un angle droit & deux jambes égales, de sorte que de tous les endroits de sa circonference, il va aboutissant en un point.* Mais quelle apparence y a-t-il que la parabole qui est une figure courbe, se compose d'une ligne droite? Et que veut-il dire par ces paroles, il va aboutissant en un point? Car à les prendre comme elles sont couchées, elles se rapportent au vase creux, si bien qu'il semble qu'il a pris le Cone pour la parabole, car c'est le Cone qui aboutit à un point, non pas la parabole. Que s'il veut parler du point de la reflection, il en parle fort improprement, car ce point n'est pas au corps même de la surface parabolique, mais il est en l'air, & dans le vuide de la parabole. Aussi Plutarque a mal fait de nommer ce point, le centre de la parabole, parce qu'à parler proprement, la parabole n'a point de centre, attendu que les Geometriens appellent centre de la figure, un point auquel tous les diametres concourent, comme il arrive au cercle, à l'ovale, & à l'hyperbole : mais les diametres de la parabole ne peuvent concourir en un point, parce qu'ils sont tous paralleles entr'eux, comme démontre Apollonius au Corollaire de la proposition 51. du 1. Livre. Au reste Festus n'est pas d'accord avec Plutarque, touchant la façon dont on allumoit le feu de Vesta éteint; car il dit que cela se faisoit, prenant une table de bois, qu'on perçoit avec un foret ou vilbrequin, jusqu'à ce que par la longue attrition le feu s'engendrât, qu'une vierge vestale recevoit dans un crible d'airain, & le portoit dans le Temple. Certes qu'on puisse ainsi faire du feu, Simplicius le témoigne sur le 3. Livre du Ciel d'Aristote, comme aussi le Scholiaste d'Apollonius, & Theophraste l. 5. c. 10. de l'histoire des Plantes, & nous apprenons de Pline l. 16. c. 40. que frottant du laurier avec du lierre, le feu s'y prend, Lipse, au Livre qu'il a fait des Vestales, estime qu'il faut se tenir à l'opinion de Festus, & que ce que dit Plutar-

que, se doit entendre des Grecs, non des Romains. Mais je ne vois point comme on puisse appliquer les paroles de Plutarque à la coûtume des Grecs sans leur faire une grande violence; joint que l'Empereur Julien en l'Oraison qu'il a faite à la loüange du Soleil, dit clairement que les Vestales gardoient le feu qui avoit été tiré du Soleil. Il est vrai que je ne puis bonnement digerer ce que Julien ajoûte, que cela se faisoit par institution de Numa, qui préceda de plusieurs années Pythagore, les sept Sages de Grece, & tous les autres Grecs, qu'on tienne avoir donné quelque commencement aux Mathematiques, sans l'aide desquelles il est impossible qu'on ait inventé le miroir parabolique. Certes il n'y a nul vestige dans l'histoire dont on puisse recueïllir que l'usage de ces miroirs ait été connu devant le tems d'Archimede, qui fut bien 500. ans après Numa. C'est pourquoi j'estime que Festus & Plutarque disent tous deux vrai, ayant égard à divers tems. Car depuis Numa jusques à Archimede les Romains se servirent de l'invention de faire du feu nouveau, que Festus décrit, ignorant encore l'usage des miroirs ardens. Mais depuis qu'Archimede non-seulement eut fait des épreuves merveilleuses avec ces miroirs, mais encore en eut écrit un Livre, comme Pappus rapporte, & par consequent cette invention fut connuë de tout le monde, alors les Romains s'en servirent, comme d'une façon plus noble & plus facile pour rallumer le feu de Vesta.

Les premieres filles qui furent renduës & voüées, furent Gegonia.] Aulu-Gelle l. 1. c. 12. assûre que la premiere Vestale renduë par Numa, avoit nom Amata, & que de-là vient la coûtume que toutes les fois que le grand Pontife rendoit une Vestale, il l'appelloit Amata. Quant à ce que Plutarque dit que Numa n'institua que quatre Vestales, Tite-Live *l.* 1. & Denys d'Halycarnasse l. 2. sont de même opinion: mais Denys n'est pas d'accord que deux ayent été ajoûtées par le Roi Servius; car au Livre 3. il dit clairement que ce fut le Roi Tarquinius Priscus qui les ajoûta; & Festus semble être de même avis, quand il dit, qu'on institua six Vestales, afin qu'il y en eût autant que de Centuries ou Classes de Chevaliers. Car Romulus n'ayant fait que trois Centuries ou Classes, le premier qui doubla ce nombre, fut Tarquinius Priscus, du commun consentement de tous les Auteurs.

Pag. 309. *On porte des masses devant elles.*] Le docte Lipse en son Livre des Vestales, remarque que Plutarque s'est trompé, s'il a voulu dire que tous ces privileges ayent été octroyez aux Vestales par le Roi Numa, d'autant que Dion Liv. 47. assûre que ce furent les Triumvirs Auguste, Antoine & Lépidus,

Pag. 312. *La Déesse qu'ils appellent Libitine.*) On pourra voir ce que Plutarque dit derechef de cette Déesse en la Quest. 23. des choses Romaines. Luctatius sur la 4. de la Thebaïde de Stace, assûre que c'étoit l'opinion de Pythagoras, qu'il y avoit deux Hemispheres, dont chacun avoit ses Dieux propres & particuliers. Il disoit que du superieur Jupiter étoit Roi, & Junon Reine, mais qu'en l'inferieur Pluton étoit Jupiter infernal, & Proserpine Junon infernale; qu'il y avoit aussi deux Venus, l'une superieure, & l'autre inferieure, appellée Libitine, & faisoit ainsi tous les Dieux doubles.

Pag. 313. *Les Fecialiens sont proprement*, &c.) On trouvera beaucoup plus de choses des Fecialiens dans Denys d'Halycarnasse l. 2. dans Tite-Live l. 1. dans Aulu-Gelle l. 16. c. 4. & dans Servius, sur le 9. de l'Æneïde. Denys s'accorde avec Plutarque, disant que Numa institua les Fecialiens, & ajoûtant qu'il emprunta cela des Æquicoles, ou suivant Gellius, des Ardeates. Mais Tite-Live & Servius, sur le 10. de l'Æneïde, en attribuënt l'institution au Roi Ancus Martius, qui la tira des Æquicoles. Quant à l'origine du nom, Plutarque dit qu'il vient ἀπὸ τῆς πράξεως, *de l'action qu'ils faisoient*, si bien qu'il semble qu'il tire ce nom du verbe *facere*, qui signifie faire, parce que les Fecialiens faisoient la paix, ou dénonçoient la guerre. Il semble néanmoins que Varron l. 4. de la Langue Latine, déduit ce mot de *Fœdus*, qui signifie *paix ou alliance*. Et Festus le tire encore d'ailleurs. Mais toutes ces étymologies me semblent si vaines, que je ne sçaurois m'amuser à juger de semblables niaiseries.

Pag. 316. *Environ la huitiéme année de son regne.*) Ceci est raconté tout de la même façon par Julius Obsequeus l. 2.

Pag. 317. *Il ajoûta qu'il falloit dédier aux Muses, &c.*) Tite-Live l. 1. dit que c'étoit un bois où étoit une grotte obscure, de laquelle sortoit une fontaine, qui passant par le milieu du bois, l'arrosoit perpetuellement de ses eaux, & que Numa s'y retirant souvent tout seul, feignoit qu'il y alloit consulter les Muses & la Déesse Egerie.

Non comme quelques-uns disent fabuleusement d'un certain Salius.) Plusieurs Auteurs sont d'accord avec Plutarque, que le nom des Saliens vient du mot Latin *salire*, qui signifie *sauter*, comme Varron l. 5. de la Langue Latine, Denys d'Halycarnasse l. 2. Ovide au 3. des Fastes, Servius sur le 8. de l'Æneïde, & Festus. Toutefois ces deux derniers touchent aussi la dérivation que Plutarque refute, disant, qu'un Salius Samothracien ou Arcadien, fut inventeur de la Danse armée, de qui les Saliens prirent leur nom. On pourra voir plusieurs choses des Saliens dans tous les Auteurs que j'ai alleguez, & encore dans Macrobe

l. 3. des Saturnales, & dans Tite-Live l. 1.

PAG. 318. *Ou du relâche des maux & malheurs, qui s'appelle Anaschesis.*) Le Grec dit ἢ ἐπὶ τῆς τῶν δεινῶν αἰσχύνης. Amiot traduit, *& pour le finissement des maux & malheurs.* Toutefois le mot ἀνάσχεσις signifie proprement ou le lieu d'une planette ou d'une étoile, ou bien tollerance ou souffrance; mai j'ai crû que Plutarque l'a pris ici pour le mot ἀνοχή, qui signifie relâche ou intermission, comme on peut recueïllir de ce qu'il dit que Castor & Pollux furent appellez Anaces pour la même cause; & en la Vie de Thesée, il tire ce mot Anaces de cet autre ἀνοχή. Au reste je m'étonne comme Plutarque s'est voulu amuser aux trois ou quatre dernieres étymologies qu'il rapporte, tant elles sont impertinentes & frivoles.

PAG. 319. *Ou pour l'affection qu'il portoit aux choses divines, s'entretenant avec eux, &c.)* Le Grec dit, ἢ πρὸς ἱερόν τι τῶν θείων πρὸς αὐτοὺς σχολάζων, ou ces mots πρὸς αὐτοὺς se rapportent, οἱ ἱερεῖς qui est immédiatement devant; si bien que le sens de ces paroles, est celui que j'ai exprimé par ma traduction, dont Amiot s'éloigne un peu trop quand il traduit, *ou à étudier avec eux à la contemplation des choses Divines.*

PAG. 320. *De ne broüiller point le feu avec l'épée.)* Le Grec dit, μαχαίρᾳ πῦρ μὴ σκαλεύειν, & Amiot traduit, *de ne fendre point le feu avec l'épée.* Voyez ce que j'ai remarqué de ceci, sur le Traité de la nourriture & institution des enfans.

PAG. 421. *Or il semble que les deux premieres Ordonnances enseignent le soin qu'il faut avoir de défricher & cultiver la terre.* (C'est le vrai sens de ces paroles Grecques, τὰ μὲν ἐν πρώτοις δύο, τὸν γῆς ἐξημέρωσιν ἔοικε διδάσκειν, Amiot traduit extravagamment, *or quant aux deux premieres Ordonnances, il semble que par icelles il ait voulu recommander la clemence & la douceur.* Certes Pline l. 14. c. 12. favorise ma traduction, quand il dit, parlant d'une de ces Loix de Numa; *Eadem Lege ex imputata vite libari Vino Diis nefas statuit, ratione excogitata, ut putare cogerentur. Par la même Loi Numa déclara qu'il n'est pas licite de faire des libations aux Dieux du Vin, tiré d'une vigne non taillée, & ayant sagement trouvé ce moyen de contraindre les Laboureurs à tailler les vignes.* A propos de cette Ordonnance de Numa, Servius sur la 1. Eglogue de Virgile écrit, que ceux qui sacrifioient avec du vin tiré d'une vigne non taillée, venoient à être saisis de fureur.

Mais quant à ce tour qu'il veut que fassent ceux qui adorent les Dieux.] Plutarque fait mention de cette coûtume des Romains en la Vie de Marcellus, où l'on diroit suivant la traduction d'Amiot, que les Romains se tournoient à main gauche en

adorant les Dieux, attendu qu'il dit, que Marcellus fit faire un tour à son cheval, tournant la bride à main gauche ; mais au texte Grec il n'est point parlé de la main gauche, & j'estime qu'Amiot se trompe, & que les Romains se tournoient à main droite en adorant ; car outre que Plutarque même le dit clairement en la Vie de Camillus sect. 4. on peut encore le conjecturer par ces paroles de Pline l. 28. c. 2. *In adorando dexteram ad osculum referimus, totumque corpus circum agimus, quod in lævam fecisse Galliæ religiosius credunt. Nous nous baisons la main droite en adorant, & faisons un tour de tout le corps : mais les Gaulois croyent faire plus devotement, en se tournant à main gauche.* Car disant que les Gaulois se tournoient à main gauche, il donne à entendre que les Romains au contraire se tournoient à main droite. Il est vrai qu'en ce qu'il dit des Gaulois, il n'est pas d'accord avec Athenée, qui parlant des Celtes, qui sont Gaulois, dit ainsi, l. 4. c. 13. καὶ τοὺς θεοὺς προσκυνοῦσιν ἐπὶ τὰ δεξιὰ στρεφόμενοι, *& ils adorent les Dieux se tournant à main droite.* Quant à la coûtume des Romains, Plaute ne nous permet pas d'en douter, disant en son Curculion :

Ph. *Quo me vertam nescio.*

Pa. *Si Deos salutas, dextro versum censeo.*

Ph. *Je ne sçai de quel côté me tourner,*

Pa. *Si tu saluë les Dieux, je crois que tu dois te tourner à main droite.*

Pag. 323. *On raconte qu'un jour ayant convié à souper un bon nombre de Citoyens.*] Cette histoire est rapportée par Denys d'Halycarnasse l. 2. avec quelque diversité.

Pag. 322. *Ce que les Egyptiens figurent par ces roues.*] Cette coûtume est rapportée par Clement Alexandrin liv. 3. de ses Stromates, où il dit, que les Egyptiens traînoient & faisoient tourner des rouës dans leurs Temples & à ceux qui venoient pour prier les Dieux, ils leur donnoient des rameaux avec leurs feüilles, le tout pour signifier l'instabilité des choses humaines, comme il prouve par des vers d'Orphée qu'il allegue.

Pag. 326. *Jupiter continua à dire, d'humains.*] Tout ce passage est aussi dans le Grec, τὸν δὲ Θεὸν ὀργιζόμενον τῷ Νυμᾷ, προστάττειν, ὡς χρὴ θύεσθαι τὸν καθαρμὸν κεφαλαῖς. Ὑπολαβόντος δὲ τοῦ Νυμᾶ, κρομμύων, εἰπεῖν, ἀνθρώπων. τὸν δ' αὖθις ἐκτρέποντα τὸ τοῦ προστάγματος δεινὸν, ἐπερέσθαι, θριξίν. Ἀποκριναμένου δὲ τοῦ Διὸς, ἐμψύχοις, ἐπαγαγεῖν τὸν Νυμᾶν, μαινίσι. Et il est fort difficile de bien traduire ces paroles en nôtre Langue, parce que nous ne souffrons point les transpositions, qui sont familieres aux Grecs & aux Latins : car ce que Plutarque dit fort bien en Grec, ἀνθρώπων θριξὶν, si on le traduit mot à mot, *d'hommes de cheveux*, ne vaut rien du tout ; car il faut dire, *de cheveux d'hommes*, &

néanmoins on ne peut ainsi traduire en ce lieu, parce qu'il faut que la replique de Numa suive la proposition de Jupiter, non pas au contraire qu'elle la précede; c'est pourquoi au lieu de ἀνθρώπων, j'ai mis *humain*, qui se rapporte assez bien, tant à ce que Jupiter dit, qu'à ce que Numa replique. Ainsi tout le commandement de Jupiter prononcé de suite sans interruption, sera, *il faut faire l'expiation avec des têtes d'humains vivantes*. Et les repliques de Numa sur chaque mot, feront un sens passablement bon, à sçavoir, *des têtes d'oignons*, *d'humains cheveux*, *de vivantes sardelles*. Amyot n'ayant pas pris garde à cela, traduit fort mal; mais je remets au Lecteur la censure de sa traduction. Au reste, toute cette histoire est rapportée fort au long par Arnobe l. 5. & par Ovide l. 3. des Fastes.

Qui est la cause que le lieu en fut appellé Ilicium.] Plutarque déduit ce mot *Ilicium*, du Grec *Ileos*, qui signifie propice; mais les Auteurs Latins ne s'y accordent pas, & même ne disent pas Jupiter Ilicius, mais Elicius, tirant ce mot du verbe Latin *elicere*, qui signifie attirer, parce que Numa attira Jupiter du Ciel, comme on peut voir dans Varron l. 5. de la langue Latine, dans Tite-Live l. 1. & dans Ovide au 3. des Fastes.

Pag. 327. *Qui premier érigea un Temple à la Foi.*] Ceci est confirmé par Denys d'Halycarnasse, l. 2. & par Tite-Live l. 1. qui ajoûte, qu'on sacrifioit à la Foi avec la main droite enveloppée d'un drap, pour témoigner qu'il faut garder soigneusement la foi, & que son siége est en la main droite. Servius sur le 1. & sur le 8. de l'Eneïde, ajoûte que ce drap, dont la main du Prêtre étoit enveloppée, devoit être blanc.

Auquel ils sacrifient maintenant en public & en particulier des bêtes vives.] Il semble que Plutarque se contrarie, attendu qu'en la question 15. des choses Romaines, il dit qu'on ne sacrifioit jamais des bêtes au Dieu Terminus, & Denys d'Halycarnasse l. 2. assure que de son tems on ne faisoit point de sacrifices sanglans à ce Dieu; mais on lui offroit seulement des gâteaux & les premices des fruits, Toutefois Ovide au 2. des Fastes, après avoir dit qu'on offroit ordinairement au Dieu Terminus du bled, du miel & du vin, ajoûte, qu'on lui sacrifioit quelquefois un agneau, & quelquefois une truye pleine. Aussi Horace Ode 2. de ses Epodes dit:

Vel agna festis cæsa Terminalibus.

Pag. 330. *La réformation de la loi qui donnoit aux peres le pouvoir de vendre leurs enfans.*] Cette Ordonnance de Numa est aussi rapportée par Denys d'Halycarnasse l. 2.

Pag. 332. *Et les Romains appelloient ce mois Intercalaire Mercedinus.*] C'est chose étrange, qu'entre

qu'entre tous les Auteurs anciens il n'y a que Plutarque seul qui nous ait donné le nom de ce mois intercalaire, encore ne l'écrit-il pas toûjours d'une même façon, car en ce lieu-ci il y a au grec Μερκιδῖνος, *Mercidinus*, & en la vie de Jules Cesar il y a Μερκηδόνιος, *Mercedonius*. Il est vrai que dans le vieux Calendrier Romain on trouve marquez certains jours sous le titre de *Mercedini*, & il semble que c'est de ces mêmes jours dont parle Festus, quand il dit *Mercedonios dixerant à mercede solvendâ. Les jours Mercedoniens ont été appellez du salaire que l'on payoit.* Où l'on voit clairement qu'il tire l'origine de ce mot de *merces* qui signifie salaire; & Scaliger au 2. livre de la correction des tems, estime que ces jours furent ainsi nommez, parce qu'alors les Etrangers qui habitoient à Rome, payoient le loüage de leurs maisons; mais cela n'est qu'une conjecture qui n'est appuyée d'aucune autorité. Que s'il m'étoit permis de conjecturer ainsi de leger, je pourrois dire que le nom du mois Mercedonius est aussi tiré du mot Latin *merces*, parce que les Gabeliers & Fermiers des rentes publiques, qu'on appelloit en un mot Publicains, payoient un certain salaire aux Prêtres & aux Pontifes, qui avoient le pouvoir de faire l'intercalation au tems qui leur plaisoit, afin qu'ils la fissent à leur commodité, alongeant ou racourcissant l'année par le moyen de ce mois Intercalaire, dont j'ai pour garant Macrobe l. 1. c. 16. des Saturnales, qui fait mention expresse de cette corruption des Pontifes par les Publicains touchant l'Intercalation. Au reste nous apprenons du même Macrobe ch. 14. que les Romains ordinairement ajoûtoient ce mois intercalaire sur la fin de Fevrier de deux en deux ans, le faisant une fois de 22. jours & l'autre fois de 23. alternativement pour les causes qu'il allegue, que les plus curieux pourront voir. Quant à ce que Plutarque ajoûte tant en ce lieu-ci, qu'en la vie de Cesar, que Numa fut le premier inventeur de l'intercalation, Macrobe ch. 16. rapporte plusieurs differentes opinions sur ce sujet: car il dit que Licinius Macer en attribuoit l'origine à Romulus: Valerius Antias la rapportoit à Numa: Junius en faisoit Auteur Servius Tullus: Tuditanus disoit que ce fut de l'invention des Decemvirs, créez pour établir les loix. Flavius assûroit que cette coûtume ne fut introduite que 562. ans après la fondation de Rome, au commencement de la guerre contre les Ætoliens.

Car le mois de Mars, qui auparavant étoit le premier.) Plutarque prouve ceci de rechef en la question 19. des choses Romaines, & Macrobe en dit autant l. 1. c. 7. & Ovide aussi au 3. des Fastes. Au reste tous deux sont d'accord que de l'institution de Romulus, l'année n'avoit que dix mois, & que ce fut Numa qui ajoûta Janvier & Fevrier. Mais on voit bien que Plutarque doute de ce point, à sçavoir si Numa ajoûta tout-à-fait ces deux mois à

l'année, ou s'il ne fit que changer l'ordre, mettant Janvier le premier, & Fevrier le second, au lieu qu'auparavant ils n'étoient que l'onziéme & le douziéme. Certes Scaliger l. 2. & 5. de la correction des tems tient pour chose indubitable, que les Romains firent toûjours leur année de douze mois : mais le docte Petau sur la fin du livre 2. de la doctrine des tems, montre fort bien qu'il y a lieu de douter, & que plusieurs grands & anciens Auteurs ont été d'opinion contraire.

Pag. 333. *Comme quelques Barbares n'y en mettent que trois.*) Macrobe l. 1. ch. 7. ne s'accorde pas entierement avec Plutarque. Car il dit que les Arcadiens faisoient l'année de trois mois, les Acarnaniens de six, le reste des Grecs de 354. jours. Quant aux Egyptiens, il assûre qu'ils computerent toûjours leur année fort justement, la mesurant au cours du Soleil, & au chap. 16. il rapporte que les Egyptiens mettoient douze mois en l'année chacun de 30. jours, & qu'entre le mois d'Août & de Septembre ils ajoûtoient cinq jours, & encore de quatre en quatre ans ils ajoûtoient un jour davantage, parce que le Soleil fait son cours en 365. jours & six heures. Mais il se trompe touchant ce dernier point ; car les Egyptiens n'ajoutoient point un jour de quatre en quatre ans, qui étoit la cause que leurs mois & toutes leurs Fêtes alloient reculant peu à peu, & passoient d'une saison en une autre, comme prouve fort bien le docte Petau l. 3. Au reste ce que dit Macrobe que les Arcadiens faisoient leur année de trois mois, est autorisé par Pline liv. 7. c. 48. Solin c. 3. Censorin c. 19. S. Augustin l. 15. c. 12. de la Cité de Dieu, si bien qu'il faut croire ou que Plutarque s'est mécompté, ou qu'il y a faute au nombre. Mais ce que Plutarque rapporte des Acarnaniens, qui faisoient leur année de six mois ; est confirmé par Censorin, Solin, Macrobe & S. Augustin aux lieux alleguez.

Pag. 335. *Le second étoit Avril, &c.*) Ovide au 4. des Fastes, & Macrobe l. 1. c. 7. rapportent les deux étymologies du nom de ce mois, que Plutarque touche : mais Macrobe prouve par l'autorité de Cincius, qu'anciennement en ce mois il ne se faisoit aucun sacrifice ni aucune Fête à l'honneur de Venus : vrai est que depuis, comme disoit Verrius Flaccus, on ordonna que les Matrones sacrifieroient à Venus en ce mois-ci.

Pag. 336. *Le mois suivant s'appelle Mai.*) Plutarque de rechef quest. 86. des choses Romaines, Ovide au 5. des Fastes, & Macrobe au lieu allegué, avec Festus, disent aussi que ce mois prit son nom de Maia mere de Mercure, ou des Majeurs : mais Ovide apporte une troisiéme derivation, tirant ce mot de Majestas, qui signifie la Déesse Majesté. Macrobe ajoûte encore que suivant l'opinion de quelques-uns, les Romains empruntoient ce mois des Tusculains, qui l'appelloient ainsi, à cause d'un Dieu

qu'ils honoroient particulierement, & qu'ils appelloient Maïus, qui n'étoit autre que Jupiter. Il dit en outre, que ceux qui déduisoient ce mot de Maia, n'étoient pas tous d'accord que ce fût à l'honneur de la mere de Mercure, car les uns tenoient que cette Maïa étoit femme de Vulcain, que quelques-uns appelloient Majesta : les autres disoient que Maïa n'étoit autre que la terre, ainsi nommée à cause de sa grandeur, & encore quelques uns estimoient, que Maïa étoit la même que la bonne Déesse, comme on peut voir plus au long dans Macrobe.

Le mois de Juin a pris son nom aussi de la Déesse Junon.) Le Grec dit τὸν δ' Ἰούνιον ἀπὸ τῆς ὥρας ; à sçavoir, comme Amiot traduit, *Le mois de Juin est ainsi nommé pour la qualité de cette saison.* Mais il témoigne par la note qu'il a mise à la marge, qu'il a bien connu qu'il falloit corriger le Grec, & lire, ἐπὶ τῆς Ἥρας, *de la Déesse Junon.* Car outre qu'on voit dans Ovide au 6. des Fastes, & dans Macrobe l. 1. c. 8. que ce mois étoit appellé Junonius des Ariciens & Prænestins, & que le Temple de Junon Moneta fut dédié dans Rome le premier jour de ce mois, & que Servius encore sur le 1. des Georgiques approuve cette derivation, il faut juger de l'intention de Plutarque par ce que lui-même dit en la question 86. des choses Romaines, où il assûre que le mois de Juin étoit consacré à Junon, comme le mois d'Avril à Venus. Au reste, Ovide apporte une troisiéme étymologie, déduisant ce mot du verbe Latin *jungere*, qui signifie conjoindre, à cause que les Romains mirent ce nom à ce mois pour memoire de la paix qui fut faite entre Romulus & Tatius, & de la conjonction du peuple Sabin avec le Romain. Macrobe dit en outre, que suivant quelques Auteurs, le mois de Juin fut ainsi nommé de Junius Brutus, qui chassa les Rois, & le premier jour de ce mois dédia le Temple de la Déesse Carna, suivant le vœu qu'il en avoit fait.

Mais depuis Quintilis a été nommé Julius.) Tout ce qui suit ici des mois de Juillet & Août est traité plus amplement par Macrobe l. 1 chap. 9. & 10. où l'on pourra voir plus particulierement les causes pour lesquelles le cinquiéme mois fut appellé Juillet, & le sixiéme Août; Dion aussi l. 55. touche la cause du nom du mois Août.

Domitian voulut aussi que les deux suivans, Septembre & Octobre, portassent ses surnoms.) J'ai suivi le Grec qui dit, τὰς δ' ἐφεξῆς Δομετιανὸς εἰσεποίησε τῆς αὑτοῦ ἐπωνυμίας. Mais Amiot pour mieux expliquer ceci, ajoûte, que Septembre fut appellé Germanicus, & Octobre Domitianus : ce qui est vrai, comme témoignent Macrobe l. 1. c. 11. & 12. Suetone en la vie de Domitian, & Eusebe en sa Chronique. Les prétextes que Domitian prit d'imposer ces noms à ces deux mois, furent qu'il étoit né au mois d'Octobre, & avoit pris possession de l'Empire au mois de Septembre, comme dit

Suetone, avec qui s'accorde Xiphilin, touchant la naissance de Domitian, au mois d'Octobre. Dans le Grec d'Eusebe une autre cause est alleguée, à sçavoir, qu'en ces deux mois les Romains avoient obtenu quelques victoires sur les Allemans; mais il vaut mieux croire Suetone. Nous apprenons aussi de Tacite l. 16. de ses Annales, que Neron voulut changer de nom à trois mois, faisant appeller Avril *Neronius*, Mai *Claudius*, & Juillet *Germanicus*, & Suetone derechef en la vie de Caligula c. 15. rapporte que cet Empereur ordonna que le mois de Septembre fût appellé Germanicus en memoire de son pere Germanicus.

PAG. 337. *C'est en ce mois qu'on fait des expiations pour les morts.*] Il y a dans le Grec, καὶ τοῖς φυτοῖς ἐναγίζουσι τότε, dont le sens est celui qu'Amiot a exprimé, traduisant, *& en ce mois on sacrifie pour les plantes.* Mais Xylander a bien remarqué qu'il faut lire, φθιτοῖς *les morts*, au lieu de φυτοῖς *les plantes.* Aussi crois-je qu'Amiot ayant vû les notes de Xylander, mit en marge une annotation qui semble approuver cette correction, que je tiens pour indubitable, parce que Macrobe l. 1. c. 13. & Ovide l. 2. des Fastes, alleguent la même cause du nom de ce mois. Certes Ovide dit que le mot, *Februa*, signifie tout ce qui sert aux purifications, & Macrobe assûre que ce mois fut dedié par Numa au Dieu Februus présidant aux purifications. Plutarque même quest. 68. des choses Romaines, nous apprend que *februare* signifie *purifier*, à quoi s'accordent Nonius, Festus, Varron. Au reste je n'ajoûte pas trop de foi à Suidas, qui dit que ce mois prit son nom d'un certain Februarius, qui étoit Consul des Romains, & favorisant les Gaulois, fit chasser Camillus en exil, & fut cause de la prise de Rome: mais après que Camilus eut défait les Gaulois, il tira en Justice Februarius, & l'ayant convaincu de sa méchanceté, le fit foüetter publiquement & bannir de la ville. Il est vrai que Cedrenus fait ce même conte, sinon qu'il met Manlius Torquatus, au lieu de Camillus: mais c'est un Auteur de même farine que Suidas, & tous deux ensemble n'ont pas tant de poids envers moi rapportant cette histoire, que le silence de tant d'autres bons Historiens qui ont écrit de la prise de Rome par les Gaulois, qui n'eussent point obmis une chose si remarquable, si elle fût arrivée.

PAG. 338. *Il fut fermé du tems d'Auguste.*] Plutarque dit la même chose derechef au traité de la fortune des Romains, à quoi s'accordent Tite-Live l. 1. & Velleïus Paterculus l. 2. & tous trois semblent vouloir dire, qu'Auguste ne ferma qu'une fois le Temple de Janus. Mais Dion l. 51. & 53. assûre qu'il le ferma deux fois, la premiere fois après la victoire Actiatique, la seconde après avoir du tout subjugué les Espagnes & les Gaules. Encore Suetone en la vie d'Auguste c. 22. affirme qu'Auguste ferma trois fois le Temple de Ja-

tus, & Paul Orose l. 6. dit plus distinctement qu'il le ferma premierement aprés la victoire Actiatique, & de rechef ayant vaincu les Cantabriens, & pour la troisiéme fois ayant pacifié tous les peuples de la terre, & donné la paix universelle au monde.

PAG. 339. *L'année du Consulat de Marcus Attilius & Titus Manlius*] Touchant le premier de ces Consuls il y a aussi dans le Grec Μάρκου Ἀτιλίου, comme j'ai traduit avec Amiot : mais il est certain qu'il faut corriger Γαΐου Ἀτιλίου, *Caïus Atilius*, comme il est écrit en Plutarque même au traité de la fortune des Romains. Certes Eutropius l. 3. nomme ces deux Consuls, Caïus Atilius & Titus Manlius Torquatus, & Paul Orose l. 4. c. 10. les appelle Caïus Atilius Bubulcus, & Titus Manlius Torquatus, ajoûtant qu'on r'ouvrit incontinent le Temple de Janus, à cause de la guerre contre les Gaulois, & de la seconde guerre Punique. Quant au Consul Manlius, plusieurs autres Auteurs assûrent que le Temple de Janus fut fermé durant son Consulat, aprés la premiere guerre Punique, à sçavoir Tite-Live l. 1. Velleius Paterculus l. 2. & Varron l. 4. de la langue Latine, qui ajoûte aussi que la même année on fut contraint de r'ouvrir le Temple de Janus.

PAG. 340. *Aux boucles des écus on voit embesognées, &c.*) Ces vers ne sont pas bien rangez dans le Grec de Plutarque, & sont encore dépravez en quelques endroits, outre qu'il n'allegue point leur Auteur. Mais Stobée Serm. 53. nous apprend que ce sont des vers du Poëte Bacchylides en ses Pæanes ; & parce qu'il les rapporte plus entiers & mieux ordonnez, pour contenter les curieux, je les coucherai ici en même ordre, & comme je les ai corrigez.

Τίκτει δέ τε θνατοῖσιν εἰρήνη μεγάλα
Πλοῦτον, καὶ μελιγλώσσων ἀοιδῶν ἄνθεα·
Δαιδαλέων τ' ἐπὶ βωμῶν θεοῖσιν αἴθεσθαι
βοῶν ξανθᾷ
Φλογὶ μερίδας, εὐτρίχων τε μήλων·
Γυμνασίων τε νέοις, αὐλῶν τε καὶ κώ-
μων μέλειν.
Ἐν δὲ σιδαροδέτοισι πόρπαξιν αἰθᾶν ἀρα-
χνᾶν
Ἱστοὶ πέλονται, ἔγχεά τε λογχωτὰ
Ξίφεά τ' ἀμφάκεα δάμναται, χαλ-
κέων
Δ' οὐκ ἐστὶ σαλπίγγων κτύπος, οὐδὲ συ-
λᾶται μελίφρων ὕπνος
Ἀπὸ βλεφάρων ἁμῶν, ὃς θάλπει κέαρ,
Συμποσίων δ' ἐρατῶν βρίθοντ' ἀγυιαί·
Παιδικοί θ' ὕμνοι φλέγονται.

On voit donc que les cinq premiers vers Grecs ne sont point dans Plutarque, non plus que les deux derniers, ni la moitié du précedent. Il est aussi manifeste qu'Amiot a mal traduit, *Harnois de guerre en ce pays-là sont, &c.* Car Bacchylides ne parle pas d'un certain pays, mais il décrit les bonheurs dont les hommes joüissent en tems de paix, comme on comprendra mieux par la traduction que j'ai faite de tout ce passage, pour la satisfaction de ceux qui ne peuvent entendre en leur langue des vers si beaux, & si délicats. Mais je prie l'équitable Lecteur de m'excuser si j'ai

transposé quelques vers, & si je n'ay pû arriver à la douceur & à l'élegance du Poëte Grec.

La paix donne aux mortels des
biens en abondance:
Par elle on voit fleurir la musique
& la danse.
Ceux qui sont saintement des Mu-
ses inspirez,
Alors par leurs beaux vers sont
par tout admirez.
A mille passetems la gaillarde
jeunesse
S'étudie à montrer sa force &
son adresse,
Et l'on fait tous les jours brûler
sur les autels
Des bœufs & des brebis qu'on
offre aux immortels.
Aux boucles des écus on voit em-
besoignées
A tendre leurs filets les noires
araignées.
Les coutelats tranchants, les lan-
ces & les dards
De la roüille mangez gisent de
toutes parts;
Et l'effroyable son des trompettes
guerrieres
Ne vient point en sursaut chasser
de nos paupieres
L'agreable sommeil qui charme nos
esprits.
Par tous les carrefours on n'entend
que les cris
Qu'on fait dans les festins, & les
voix langoureuses
De ceux qui sont brûlez de fla-
mes amoureuses.

PAG. 343. *Pompo. Pinus, Calpus & Mamercus.*] Le Grec dit, Πόμπωνα & un peu après où j'ai traduit, *celle des Pomponiens de Pompo*, il y a au Grec τὸ τῶ Πόμπωνος, encore qu'Amiot ait toûjours traduit, Pomponius au lieu de Pompo. Au reste, Denis d'Halicarnasse l. 2. rapporte ces deux opinions touchant les enfans de Numa, & dit que quelques-uns tiennent qu'il laissa vivants quatre fils & une fille, mais que Cneus Gellius assûre qu'il ne laissa qu'une fille dont nâquit Ancus Martius. Il semble que Festus favorise la premiere opinion, quand il dit, *Calpurnii à Calpo Numa Regis filio sunt oriundi. Les Calpurniens tiroient leur origine de Calpus fils de Numa.*

PAG. 344. *N'ayant vêcu gueres plus de quatre-vingts ans.*) Denis d'Halicarnasse l. 2. & Lucian au traité de ceux qui vêcurent longuement, disent que Numa vêcut 80. ans; mais si nous voulons que Plutarque s'accorde avec soi-même, il faut dire que Numa vêcut 82. ans, parce qu'il dit qu'il parvint au Royaume ayant atteint l'âge de 40. ans, c'est-à-dire, comme je l'ai expliqué, ayant 39. ans accomplis, & entrant en son quarantiéme. Puis de rechef il dit que le Temple de Janus demeura fermé quarante-trois ans entiers, autant que dura le regne de Numa; dont s'ensuit que Numa vêcut en tout 82. ans. Quant à l'espace du tems qu'il regna, Tite-Live l. 1. & Denis au lieu allegué sont d'accord avec Plutarque, qu'il regna 43. ans. Mais Eutropius ne le fait regner que 41. an, & Saint Augustin l. 3. ch. 9. de la Cité de Dieu, dit qu'il regna 43. ans, ou bien 39. seulement, suivant l'opinion de quelques-uns.

Pag. 345. *Il voulut que les Livres sacrez fussent ensevelis, &c.*) Il y a aussi dans le Grec τὰς ἱερὰς βίβλους, *les Livres sacrez*, & Amiot a mal fait de mettre, *les Tables sacrées*; car encore qu'au rapport de Henry Estienne, on trouve, κύρβεις, au lieu de βίβλους, en quelques Manuscrits, si est-ce qu'il faut ajoûter plus de foi aux autres Manuscrits qui sont conformes aux Livres imprimez; parce que outre que Plutarque même, & devant & après ce passage, appelle Livres les Ecrits de Numa, comme aussi tous les Auteurs qui en ont parlé, dont j'en alleguerai plusieurs en la suivante annotation, il semble que Pline décide ce doute fort clairement en ma faveur, puisqu'il dit l. 13 ch. 13. que ces Livres de Numa étoient écrits sur du papier.

Comme n'étant pas à propos, que des choses qu'on ne doit pas divulguer, se conservassent en des écritures inanimées.) Le Grec dit, ὡς οὐ καλῶς ἐν ἀψύχοις γράμμασι φρουρουμένων τῶν ἀπορρήτων. Amiot traduit, *comme n'étant pas raisonnable que choses si saintes fussent gardées par lettres & écritures mortes.* Où il faut deux choses: car premierement ἀπόρρητα, ne signifie pas des choses saintes, mais des choses secretes, & qu'il ne faut pas divulguer, & certes il est évident, que Numa ne fit pas enterrer ses Livres avec lui, à cause de la sainteté de ce qu'ils contenoient, mais parce qu'il y avoit plusieurs choses qui ne devoient point être publiées. Amiot a mal fait encore d'avoir mis, *en des écritures mortes*, au lieu de, *en des écritures inanimées*, car outre que ἄψυχον signifie proprement, *inanimé*, il est certain qu'aucune chose ne se peut dire morte, si elle n'a eu vie auparavant, mais on la dira bien être sans ame.

Pag. 346. *Mais quatre cent ans depuis, &c.*) Le Grec dit aussi, τετρακοσίων δὲ τῶν διαγινομένων ἐτῶν, comme j'ai traduit avec Amiot; mais j'estime qu'il faut lire, πεντακοσίων, *cinq cens ans*, parce que Pline l. 13. c. 13. dit fort clairement que ces Livres furent trouvez sous les mêmes Consuls que Plutarque nomme ici, 535. ans après le Regne de Numa, & Tite-Live, Decade 4. l. 10. s'accorde avec Pline: car racontant fort au long cette histoire, il met les mêmes Consuls, & suivant sa supputation, leur Consulat tombe en l'année 573. depuis la fondation de Rome, d'où si l'on ôte les 38. ans du Regne de Romulus, restent 535. ans justement depuis le commencement du Regne de Numa jusques à ces Consuls là, comme dit Pline. Cette même histoire est rapportée par Valerius Maximus l. 1. c. 1. par Lactance l. 1. c. 22. & par S. Augustin l. 7. c. 34. de la Cité de Dieu. Mais tous ces Auteurs ne sont pas d'accord entre eux touchant plusieurs circonstances. Premierement, Pline dit que ces Livres furent trouvez par un certain Greffier, nommé Cneus Terentius, comme il faisoit labourer une possession qu'il avoit au Janicule, & S. Augustin appelle aussi Terentius celui

qui les trouva. Mais Tite-Live & Valerius Maximus appellent ce Greffier Lucius Petilius, & Lactance le nomme Petilius; & tous ensemble assûrent qu'on trouva ces Livres en foüillant la terre, contre ce que dit Plutarque qu'ils furent découverts par un ravage d'eaux. En outre, au rapport de Pline, C. Piso tenoit, qu'il y avoit 14. Livres, sept traitant du Droit Pontifical, & sept de la philosophie de Pythagore; & cette opinion est suivie de Tite-Live, de Valerius Maximus, & de Lactance, qui ajoûtent que les sept premiers étoient en Latin, les sept autres en Grec. Mais au rapport du même Pline, Varron avoit écrit, qu'on ne trouva que 12. Livres de Numa. Et Plutarque suivant Valerius Antias, en met 24. là où Pline rapportant cette même opinion de Valerius Antias n'en met que deux en Latin, & deux en Grec; d'où je conjecture que ce passage de Pline est dépravé, & qu'il faut lire 12. au lieu de 2. En troisiéme lieu, Pline alleguant Cassius Hemina, ne fait mention que d'un seul cercueil de pierre, dans lequel il dit que le corps de Numa avoit été mis, & les Livres se trouverent. Mais tous les autres Auteurs rapportent qu'on trouva deux cercueils, ainsi que Plutarque dit. Enfin Valerius Maximus écrit, que les sept Livres Latins traitant des Droits des Pontifes, furent soigneusement gardez par ordonnance du Senat, & les sept Grecs traitant de la Philosophie, furent brûlez publiquement. Mais tous les autres Auteurs que j'ai alleguez assurent que ces Livres furent brûlez, sans distinguer les Grecs d'avec les Latins.

Pag. 447. *Qu'un certain Petilius, qui étoit alors Préteur, ayant lû, jura en plein Senat, &c.*) Le Grec dit, ἀναγνῶναι μὲν αὐτὰ λέγεται Πετίλιος στρατηγῶν τότε, πρὸς δὲ τὴν σύγκλητον ὁρμήσαι μὴ δοκεῖν αὐτῷ &c. Où Amiot n'a pas pris garde, qu'il faut corriger ὀμνῦσαι, au lieu de ὁρμῆσαι, autrement on ne sçauroit faire une bonne construction de paroles Grecques. Ainsi Plutarque ne dit pas que le Préteur Petilius eût charge de lire ces Livres, mais simplement, qu'il les lut, puis jura dans le Senat qu'il ne lui sembloit pas qu'il fût expedient de les publier, conformement à ce que rapporte Tite-Live, que le Préteur Quintus Petilius par curiosité emprunta ces Livres de Lucius Petilius qui étoit son ami, & les ayant lûs, entra au Senat, & protesta qu'il étoit prêt de jurer, qu'il n'étoit pas expedient qu'on lût ces Livres, ni qu'on les gardât.

Fin des Remarques sur la vie de Numa.





